Les désignations des plantes sauvages dans les variétés arbëreshe (albanais d'Italie) : étude sémantique et motivationnelle

Maria Luisa Pignoli

▶ **To cite this version:**

Maria Luisa Pignoli. Les désignations des plantes sauvages dans les variétés arbëreshe (albanais d'Italie) : étude sémantique et motivationnelle. Linguistique. COMUE Université Côte d'Azur (2015 - 2019); Università degli studi della Calabria, 2017. Français. NNT : 2017AZUR2044 . tel-01761727

HAL Id: tel-01761727

https://theses.hal.science/tel-01761727

Submitted on 9 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Côte d'Azur
École Doctorale Sociétés, Humanités, Arts et Lettres
Laboratoire Bases, Corpus, Langage

Università della Calabria
Scuola Dottorale Internazionale di Studi Umanistici

Thèse de doctorat

En cotutelle internationale
Présentée en vue de l'obtention du grade
de docteur de l'Université Côte d'Azur
et
de docteur de l'Université de la Calabre

Discipline
Sciences du Langage

par

Maria Luisa Pignoli

Les désignations des plantes sauvages dans les variétés arbëreshe (albanais d'Italie) : étude sémantique et motivationnelle

Dirigée par Elisabetta Carpitelli / Francesco Altimari

Soutenue le 16 décembre 2017
Devant le jury composé de :

Francesco	Altimari	Professeur, Université de la Calabre	Directeur de thèse
Rita	Caprini	Professeur, Université de Gênes	Rapporteur
Elisabetta	Carpitelli	Professeur, Université de Grenoble-Alpes	Directeur de thèse
Michèle	Oliviéri	Professeur, Université Côte d'Azur	Examinateur
Luciano	Romito	Professeur, Université de la Calabre	Examinateur
Shezai	Rrokaj	Professeur, Université de Tirana	Rapporteur

Remerciements

Je tiens à remercier en premier lieu les membres de mon jury de soutenance de thèse d'avoir accepté de lire et évaluer ce travail.

Je remercie chaleureusement ma Co-Directrice, Elisabetta Carpitelli qui m'a patiemment accompagnée, conseillée et encouragée tout au long de ces années et m'a toujours soutenue dans la réalisation de ce travail. Je remercie également chaleureusement mon Co-Directeur, Francesco Altimari qui m'a initiée au monde de l'Albanologie et m'a appris l'importance d'avoir des origines culturelles si particulières, comme celles *arbëreshe*, dans un monde qui va plutôt vers le nivellement culturel et un manque d'attention vis-à-vis de la diversité ; je lui en serais toujours reconnaissante.

Je remercie les structures de recherche qui m'ont accueillie tout au long de ces années et tous leurs membres qui m'ont toujours permis de me sentir chez moi : le laboratoire Bases, Corpus, Langage de l'Université Côte d'Azur de Nice et le laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre. Je remercie en particulier, Michèle Oliviéri de m'avoir accueillie et m'avoir fait participer aux initiatives promues au sein de l'équipe Dialectologie et Linguistique formelle qu'elle dirige. Ma gratitude va aussi aux autres membres de cette équipe : Xavier, Richard, Katerina, Guylaine, Lucia, Pierre-Aurélien, Bohdana, Sylvain, Albert, Philippe, Jonathan qui m'ont toujours tendu la main dans les moments les plus difficiles, en m'aidant et me conseillant au mieux et en me donnant toujours de nouveaux points de réflexion, je leur adresse ainsi qu'à tous les autres membres de l'équipe mes plus sincères remerciements. Un remerciement particulier va à Jean-Pierre pour le soutien et la délicatesse qu'il a toujours montré. Je remercie de tout cœur Caroline de son encouragement constant et de son rire contagieux. Je remercie Mariella Florio de l'aide et du soutien dans les situations « bureaucratiques » difficiles à gérer. Je remercie infiniment (et je ne le remercierais jamais assez) Battista Sposato qui a donné forme à mes idées en réalisant le projet de logiciel de l'*Atlas Phytonymique Arbëresh*, pour cela et pour son amitié sincère à mon égard. Je remercie également Patrizia Curcio qui m'a permis d'utiliser les données phytonymiques qu'elle a collectées dans la communauté de Shën Kolli/San Nicola avant leur publication. Je remercie de tout cœur Mme Schelaye pour sa relecture patiente et prolongée de ma thèse. Ce travail n'aurait pas été possible sans mes informateurs qui m'ont patiemment aidée et m'ont accueillie dans leurs maisons en me dédiant de longues heures de conversations. Je les remercie infiniment de m'avoir accordé le privilège de rester à les écouter

et de me permettre d'enrichir mes connaissances sur l'énorme patrimoine culturel *arbëresh* qu'ils m'ont transmis de bouche à oreille. Un très grand merci va à mes amis, Lia, Daniela, Alberto, Dino, Loredana et à tous les autres qui m'ont toujours encouragée à ne pas abandonner mon projet.

Un immense remerciement va à ma mère et à mon frère parce que sans eux je n'aurais jamais pu terminer ce long travail. J'espère pouvoir les payer de retour, un jour, pour les sacrifices qu'ils ont fait pour moi.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES 1

ABRÉVIATIONS 1

INTRODUCTION 9

CHAPITRE I. LE DOMAINE ALBANOPHONE 13

1.1 L'AIRE GÉOGRAPHIQUE ETUDIÉE : L'ALBANIE ET SES FRONTIÈRES LINGUISTIQUES 13

1.2 L'AIRE LINGUISTIQUE ETUDIÉE : LE DOMAINE ALBANAIS ET SES DIALECTES 15

1.2.1 TRAITS PHONOLOGIQUES 16

1.2.2 TRAITS MORPHOLOGIQUES 19

1.2.3 TRAITS LEXICAUX 26

1.3 LA RÉPARTITION DIALECTALE DE L'ALBANAIS 27

1.3.1 LE GUÈGUE ET SES TRAITS DIALECTAUX 28

1.3.2 LE TOSQUE ET SES TRAITS DIALECTAUX 29

1.4 L'IMPORTANCE DES DIALECTES POUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE ALBANAISE 29

CHAPITRE II. L'*ARBËRIA* ET LES DIALECTES *ARBËRESHË* DE L'ITALIE DU SUD 31

2.1 LES ÉLÉMENTS GÉOGRAPHIQUES ET DÉMOGRAPHIQUES DE L'*ARBËRIA* 31

2.2 LES ÉTUDES SUR LES VARIÉTÉS *ARBËRESHE* 35

2.3 LES SYSTÈMES DIALECTAUX *ARBËRESHË* : UN APERÇU GENERAL 37

2.3.1 LE SYSTÈME VOCALIQUE 38

2.3.2 LE SYSTÈME CONSONANTIQUE : CLASSEMENT PAR ISOPHONES DE SOLANO 39

2.3.3 CARACTÉRISTIQUES MORPHOLOGIQUES ET SYNTAXIQUES 45

2.3.4 LE LEXIQUE *ARBËRESH* : SYSTÈME A PLUSIEURS COUCHES 47

2.4 OBSERVATIONS CONCLUSIVES ET RÉAGENCEMENT DES ISOPHONES 51

2.5 APERÇU HISTORIQUE DE L'*ARBËRIA* 55

2.6 PROFIL LITTÉRAIRE DE L'*ARBËRIA* 60

CHAPITRE III. ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES : LES SOURCES DES DONNÉES 64

3.1 LES ENQUÊTES 64

3.1.1 LES POINTS D'ENQUÊTE 65

3.1.2 LE QUESTIONNAIRE VISUEL 70
3.1.3 LES ENTRETIENS 72
3.1.4 LES INFORMATEURS 73
3.1.5 LE PROFIL DE L'ENQUÊTRICE 75
3.2 LES DONNÉES PHYTONYMIQUES DÉJÀ PUBLIÉES 75

CHAPITRE IV. ASPECTS THÉORIQUES : LA MOTIVATION SÉMANTIQUE 78

CHAPITRE V. LE PROCESSUS DE CLASSEMENT DU MONDE VÉGÉTAL 94

5.1 LE CLASSEMENT SCIENTIFIQUE 96
5.2 LE CLASSEMENT POPULAIRE 107
5.2.1 LE CLASSEMENT « UTILITARISTE » 110
5.2.2 LE CLASSEMENT « UNIVERSALISTE » 113
5.2.3 LE MODÈLE CLASSIFICATOIRE DE BERLIN 116
5.2.3.1 L'organisation de la nomenclature ethnobiologique 121
5.2.3.2 Critiques du modèle berlinien 126
5.2.4 LA THÉORIE DU PROTOTYPE 133
5.2.4.1 Les objections à la théorie du prototype 138
5.3 LES PERSPECTIVES NOUVELLES DES ETHNOCLASSIFICATIONS 142
5.4 L'ORGANISATION DE LA TAXINOMIE ETHNOBOTANIQUE *ARBËRESHE* 147

CHAPITRE VI. ATLAS PHYTONYMIQUE *ARBËRESH* 153

6.1 LA GÉOLINGUISTIQUE ALBANAISE 153
6.2. EXPÉRIENCES GÉOLINGUISTIQUES *ARBËRESHE* 171
6.3 L'ATLAS PHYTONYMIQUE *ARBËRESH* (APHA) 179

CHAPITRE VII. ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DONNÉES 190

7.1 *ÆGILOPS GENICULATA* ROTH 193
7.1.1 NOM SCIENTIFIQUE 193
7.1.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 193
7.1.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 194
7.1.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 194
7.2 *AGROPYRON REPENS* (L.) BEAUV. 198
7.2.1 NOM SCIENTIFIQUE 198
7.2.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 199
7.2.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 199
7.2.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 199
7.3. *ALLIUM SCHŒNOPRASUM* L. 201
7.3.1 NOM SCIENTIFIQUE 201
7.3.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 201

7.3.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 202
7.4. *ALLIUM VINEALE* L. 202
7.4.1 NOM SCIENTIFIQUE 203
7.4.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 203
7.4.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 203
7.4.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 203
7.5 *AMARANTHUS RETROFLEXUS* L. 204
7.5.1 NOM SCIENTIFIQUE 204
7.5.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 205
7.5.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 205
7.5.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 206
7.6 *AMPELODESMOS MAURITANICUS* (POIRET) DUR. ET SCH. 211
7.6.1 NOM SCIENTIFIQUE 212
7.6.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 212
7.6.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 212
7.6.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 212
7.7 *ANCHUSA ITALICA* RETZ. 213
7.7.1 NOM SCIENTIFIQUE 213
7.7.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 214
7.7.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 214
7.7.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 214
7.8 *ANTHEMIS COTULA* L. 215
7.8.1 NOM SCIENTIFIQUE 215
7.8.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 215
7.8.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 216
7.8.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 216
7.9 *ARUM ITALICUM* MILLER 217
7.9.1 NOM SCIENTIFIQUE 218
7.9.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 218
7.9.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 218
7.9.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 219
7.10 *ARUNDO DONAX* L. 224
7.10.1 NOM SCIENTIFIQUE 224
7.10.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 225
7.10.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 225
7.10.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 227
7.11 *ASPARAGUS ACUTIFOLIUS* L. 230
7.11.1 NOM SCIENTIFIQUE 231
7.11.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 231
7.11.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 231
7.11.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 231

7.12 *AVENA FATUA* L. 233
7.12.1 NOM SCIENTIFIQUE 234
7.12.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 234
7.12.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 234
7.12.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 235
7.13 *BELLIS PERENNIS* L. 241
7.13.1 NOM SCIENTIFIQUE 242
7.13.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 242
7.13.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 242
7.13.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 243
7.14 *BLACKSTONIA PERFOLIATA* (L.) HUDSON 245
7.14.1 NOM SCIENTIFIQUE 245
7.14.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 245
7.14.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 245
7.14.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 246
7.15 *BORAGO OFFICINALIS* L. 247
7.15.1 NOM SCIENTIFIQUE 247
7.15.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 248
7.15.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 248
7.15.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 248
7.16 *BRASSICA RAPA* L. 250
7.16.1 NOM SCIENTIFIQUE 251
7.16.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 251
7.16.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 251
7.16.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 252
7.17 *BRIZA MAXIMA* L. 253
7.17.1 NOM SCIENTIFIQUE 253
7.17.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 254
7.17.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 254
7.18 *CALYSTEGIA SEPIUM* (L.) R. BR. 256
7.18.1 NOM SCIENTIFIQUE 256
7.18.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 256
7.18.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 257
7.18.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 257
7.19 *CARDUUS PYCNOCEPHALUS* L. 259
7.19.1 NOM SCIENTIFIQUE 259
7.19.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 259
7.19.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 260
7.19.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 260

7.20 *CENTAUREA SOLSTITIALIS* L. **261**
7.20.1 NOM SCIENTIFIQUE 261
7.20.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 261
7.20.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 262
7.20.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 262
7.21 *CERINTHE MAJOR* L. **263**
7.21.1 NOM SCIENTIFIQUE 263
7.21.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 264
7.21.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 264
7.22 *CIRSIUM ARVENSE* (L.) SCOP. **265**
7.22.1 NOM SCIENTIFIQUE 265
7.22.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 265
7.22.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 266
7.23 *CLEMATIS VITALBA* L. **266**
7.23.1 NOM SCIENTIFIQUE 267
7.23.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 267
7.23.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 267
7.23.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 268
7.24 *CYNARA CARDUNCULUS* L. SUBSP. CARDUNCULUS **268**
7.24.1 NOM SCIENTIFIQUE 269
7.24.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 269
7.24.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 269
7.24.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 270
7.25 *CYPERUS LONGUS* L. **270**
7.25.1 NOM SCIENTIFIQUE 271
7.25.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 271
7.25.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 271
7.25.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 271
7.26 *DAUCUS CAROTA* L. SENSU STRICTO **274**
7.26.1 NOM SCIENTIFIQUE 274
7.26.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 274
7.26.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 275
7.26.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 275
7.27 *DIPSACUS FULLONUM* L. **279**
7.27.1 NOM SCIENTIFIQUE 280
7.27.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 280
7.27.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 280
7.27.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 280
7.28 *ECBALLIUM ELATERIUM* (L.) A. RICH. **281**
7.28.1 NOM SCIENTIFIQUE 282
7.28.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 282

7.28.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 282
7.28.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 283
7.29 *EQUISETUM ARVENSE* L. 286
7.29.1 NOM SCIENTIFIQUE 287
7.29.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 287
7.29.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 288
7.29.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 288
7.30. *EUPHORBIA RIGIDA* BIEB. 290
7.30.1 NOM SCIENTIFIQUE 290
7.30.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 291
7.30.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 291
7.30.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 292
7.31 *FŒNICULUM VULGARE* MILLER 293
7.31.1 NOM SCIENTIFIQUE 293
7.31.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 293
7.31.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 294
7.31.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 295
7.32 *GLADIOLUS ITALICUS* MILLER 298
7.32.1 NOM SCIENTIFIQUE 298
7.32.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 299
7.32.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 299
7.33 *HELLEBORUS FŒTIDUS* L. 300
7.33.1 NOM SCIENTIFIQUE 301
7.33.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 301
7.33.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 301
7.33.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 303
7.34 *HORDEUM MURINUM* L. 304
7.34.1 NOM SCIENTIFIQUE 305
7.34.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 305
7.34.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 305
7.34.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 306
7.35 *JUNCUS INFLEXUS* L. 308
7.35.1 NOM SCIENTIFIQUE 309
7.35.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 309
7.35.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 309
7.35.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 310
7.36 *LATHYRUS ODORATUS* L. 311
7.36.1 NOM SCIENTIFIQUE 312
7.36.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 312
7.36.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 312

7.37 *LEOPOLDIA COMOSA* (L.) PARL. 313
7.37.1 NOM SCIENTIFIQUE 314
7.37.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 314
7.37.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 314
7.37.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 315
7.38 *LOLIUM PERENNE* L. 317
7.38.1 NOM SCIENTIFIQUE 317
7.38.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 317
7.38.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 318
7.39 *MALVA SYLVESTRIS* L. 319
7.39.1 NOM SCIENTIFIQUE 320
7.39.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 320
7.39.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 320
7.39.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 323
7.40 *MENTHA AQUATICA* L. 324
7.40.1 NOM SCIENTIFIQUE 324
7.40.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 324
7.40.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 324
7.40.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 325
7.41 *OROBANCHE CRENATA* FORSSKÅL 328
7.41.1 NOM SCIENTIFIQUE 328
7.41.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 329
7.41.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 329
7.42 *PAPAVER RHŒAS* L. 331
7.42.1 NOM SCIENTIFIQUE 331
7.42.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 332
7.42.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 332
7.42.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 333
7.43 *PICRIS HIERACIOIDES* L. 335
7.43.1 NOM SCIENTIFIQUE 336
7.43.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 336
7.43.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 337
7.44 *ROSA CANINA* L. *SENSU* BOULENG. 338
7.44.1 NOM SCIENTIFIQUE 339
7.44.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 339
7.44.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 339
7.44.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 341

7.45 *SILENE VULGARIS* (MOENCH) GARKE **342**
7.45.1 NOM SCIENTIFIQUE 343
7.45.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 343
7.45.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 343
7.45.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 344
7.46 *SOLANUM NIGRUM* L. **345**
7.46.1 NOM SCIENTIFIQUE 345
7.46.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 346
7.46.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 346
7.46.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 346
7.47 *SONCHUS OLERACEUS* L. **348**
7.47.1 NOM SCIENTIFIQUE 349
7.47.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 349
7.47.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 349
7.47.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 350
7.48 *SPARTIUM JUNCEUM* L. **352**
7.48.1 NOM SCIENTIFIQUE 352
7.48.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 352
7.48.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 353
7.48.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 354
7.49 *TAMUS COMMUNIS* L. **355**
7.49.1 NOM SCIENTIFIQUE 356
7.49.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 356
7.49.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 357
7.49.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 357
7.50 *TARAXACUM OFFICINALE* WEBER **359**
7.50.1 NOM SCIENTIFIQUE 360
7.50.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 360
7.50.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 360
7.50.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 361
7.51 *TUSSILAGO FARFARA* L. **363**
7.51.1 NOM SCIENTIFIQUE 364
7.51.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 364
7.51.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 364
7.51.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 365
7.52 *TYPHA LATIFOLIA* L. **366**
7.52.1 NOM SCIENTIFIQUE 366
7.52.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 367
7.52.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 367
7.52.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 367

7.53 *URTICA DIOICA* L. **369**
7.53.1 NOM SCIENTIFIQUE 369
7.53.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 370
7.53.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 370
7.53.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 372
7.54 *VICIA SATIVA* L. **376**
7.54.1 NOM SCIENTIFIQUE 376
7.54.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 377
7.54.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 377
7.55 *VIOLA ODORATA* L. **380**
7.55.1 NOM SCIENTIFIQUE 380
7.55.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 380
7.55.3 PROPRIÉTÉS ET UTILISATION 381
7.55.4 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 383
7.56 *XANTHIUM ITALICUM* MORETTI **388**
7.56.1 NOM SCIENTIFIQUE 389
7.56.2 DESCRIPTION BOTANIQUE 389
7.56.3 ANALYSE LEXICO-SÉMANTIQUE DES DÉSIGNATIONS 389
7.57 PREMIER APERÇU TYPOLOGIQUE DES MOTIVATIONS IDENTIFIÉES **390**
7.57.1 MOTIVATIONS PHYTOMORPHIQUES 391
7.57.2 MOTIVATIONS ANTHROPOMORPHIQUES 398
7.57.3 MOTIVATIONS ZOOMORPHIQUES 401
7.57.4 AUTRES MOTIVATIONS 403

CHAPITRE VIII. CLASSEMENT MOTIVATIONNEL DES PHYTONYMES RELEVÉS DANS L'AIRE LINGUISTIQUE DE L'*ARBËRIA* ET REMARQUES RÉCAPITULATIVES **404**

8.1 L'ORGANISATION DU CLASSEMENT **404**
8.1.1 PROBLÈMES DE CLASSEMENT DES STRUCTURES MOTIVATIONNELLES 408
8.1.2 PROBLÈMES D'INTERPRÉTATION DES PHYTONYMES 410
8.1.3 ORGANISATION GRAPHIQUE DU CLASSEMENT 412
8.2 LA CARTOGRAPHIE DES DONNÉES **414**
8.3 MOTIVATIONS PHYTOMORPHIQUES **418**
8.3.1 MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES 418
8.3.1.1 Structures avec un terme générique 418
8.3.1.2 Structures avec un nom de couleur 421
8.3.1.3 Structures avec un nom d'objets divers 422
8.3.1.4 Structures avec un qualificatif 427
8.3.1.5 Structures avec un quantificatif 429
8.3.1.6 Structures avec le nom d'un organe de la plante 429
8.3.1.7 Onomatopées 431

8.3.1.8 Pétronymes 431
8.3.1.9 Structures avec le nom d'un résidu de la combustion 431
8.3.1.10 Structures avec le nom d'un phénomène atmosphérique 431
8.3.1.11 Structures avec le nom d'une maladie 431
8.3.2 TRANSFERTS PHYTONYMIQUES 432
8.3.2.1 Structures avec un transfert phytonymique 432
8.3.3 HABITAT DE LA PLANTE 438
8.3.3.1 Structures avec l'indication du biotope 438
8.3.3.2 Structures avec l'indication de la période de floraison 439
8.3.4 EMPLOI DE LA PLANTE 439
8.3.4.1 Structures avec l'indication de l'emploi alimentaire de la plante 439
8.4 MOTIVATIONS ANTHROPOMORPHIQUES 441
8.4.1 STRUCTURES AVEC UN NOM DE PARENTS 441
8.4.2 STRUCTURES AVEC UN MYTHONYME 442
8.4.3 STRUCTURES AVEC UN ANTHROPOMORPHISME CHRÉTIEN 442
8.4.4 STRUCTURES AVEC D'AUTRES ANTHROPOMORPHISMES 442
8.4.5 STRUCTURES INDIQUANT UNE ACTIVITÉ ANTHROPOMORPHIQUE 442
8.4.6 STRUCTURES INDIQUANT LE CORPS HUMAIN OU L'UNE DE SES PARTIES 445
8.5 MOTIVATIONS ZOOMORPHIQUES 447
8.5.1 ZOONYMES 447
8.5.2 STRUCTURES AVEC UN ZOONYME 449
8.6 MOTIVATIONS INCERTAINES 453
8.7 MOTIVATIONS OPAQUES 455
8.8 REMARQUES RÉCAPITULATIVES 456

CONCLUSIONS 465

BIBLIOGRAPHIE 472

ANNEXES I

A. INDEX DES PHYTONYMES II

B. CARTES MOTIVATIONNELLES LVIII

CARTE 1. *ANCHUSA ITALICA* RETZ. LVIII
CARTE 2. *ANTHEMIS COTULA* L. LX
CARTE 3. *ARUM ITALICUM* MILLER LXII
CARTE 4. *BELLIS PERENNIS* L. LXIV
CARTE 5. *BRASSICA RAPA* L. LXVI
CARTE 6. *BRIZA MAXIMA* L. LXVIII
CARTE 7. CALYSTEGIA SEPIUM (L.) R. BR. LXX
CARTE 8. *CLEMATIS VITALBA* L. LXXII

CARTE 9. *DAUCUS CAROTA* L. SENSU STRICTO **LXXIV**
CARTE 10. *ECBALLIUM ELATERIUM* (L.) A. RICH. **LXXVI**
CARTE 11. *EQUISETUM ARVENSE* L. **LXXVIII**
CARTE 12. *FŒNICULUM VULGARE* MILLER **LXXX**
CARTE 13. *GLADIOLUS ITALICUS* MILLER **LXXXII**
CARTE 14. *HORDEUM MURINUM* L. **LXXXIV**
CARTE 15. *LEOPOLDIA COMOSA* (L.) PARL. **LXXXVI**
CARTE 16. *MENTHA AQUATICA* L. **LXXXVIII**
CARTE 17. *OROBANCHE CRENATE* FORSSKÅL **XC**
CARTE 18. *PAPAVER RHOEAS* L. **XCII**
CARTE 19. *PICRIS HIERACIOIDES* L. **XCIV**
CARTE 20. *ROSA CANINA* L. SENSU BOULENG. **XCVI**
CARTE 21. *SILENE VULGARIS* (MOENCH) GARKE **XCVIII**
CARTE 22. *SOLANUM NIGRUM* L. **C**
CARTE 23. *TARAXACUM OFFICINALE* WEBER **CII**
CARTE 24. *URTICA DIOICA* L. **CIV**
CARTE 25. *XANTHIUM ITALICUM* MORETTI **CVI**

ABRÉVIATIONS

abr.	abruzzais
a.br.	ancien breton
a.eol.	ancien éolien
ags.	anglo-saxon
akk.	akkadien
alb.	albanais
aha.	ancien haut allemand
all.	allemand
all.m.	allemand moyen
an.	angas (langue du tchadique de l'ouest)
angl.	anglais
ank.	ankwe (langue du tchadique de l'ouest)
ar.	arabe
aram.	araméen
arb.	arbëresh
arm.	arménien
aroum.	aroumain
arv.	arvanite
att.	attique
balk.	balkanique
ber.	berbère
bid.	bidiya (langue du tchadique de l'est)
biél.	biélorusse
b.lat.	bas latin
bos.	bosnien

bret.	breton
brind.	dialecte de Brindisi
bsq.	basque
bulg.	bulgare
bulg.a.	bulgare ancien
cal.	calabrais
cat.	dialecte de Catanzaro
catal.	catalan
cel.	celtique
cf.	compare
ch.	chapitre
chi.	chip (langue du tchadique de l'ouest)
ch.-s.	chamito-sémitique
cm	centimètre(s)
co.	copte
cos.	dialecte de Cosenza
cr.	croate
dac.	dacien
dét.	déterminé
dial.	dialectal
dm	décimètre
dng.	dangla (langue tchadique)
dor.	dorien
droum.	daco-roumain
eg.	égyptien
esp.	espagnol
f.	féminin(s)
fki.	fali kiria (langue du tchadique central)
fig.	figure

fog.	dialecte de Foggia (dans les Pouilles)
fr.	français
fri.	frioulan
fr.m.	français médiéval
g.	guègue
gal.	gallois
germ.	germanique
germ.a.	germanique ancien
ghd.	ghadamès (langue berbère)
gim.	gimira (langue ometique)
got.	gothique
gr.	grec
gr.a.	grec ancien
graph.	graphique
gr.m.	grec moyen
gr.mo.	grec moderne
gr.t.	grec tardif
gu.	gudu (langue du tchadique central)
gvo.	gvoko (langue du tchadique central)
h.a.a.	haut ancien allemand
hebr.	hébraïque
hf.	higi futu (langue du tchadique central)
hit.	hittite
hnk.	higi nkafa (langue du tchadique central)
hon.	hongrois
HOR	*Hora e Arbëreshëve/Piana degli Albanesi*
hs.	hausa
IE.	indo-européen
ind.	indéterminé

ind.a.	indien ancien
ir.	iranien
ir.a.	iranien ancien
irl.	irlandais
irl.a.	irlandais ancien
irl.m.	irlandais moyen
isl.a.	islandais ancien
it.	italien
jeg.	jegu (langue du tchadique de l'est)
kap.	kapiski (langue du tchadique central)
KAT	*Katundi/Greci*
kby.	kabyle
kos.	Kosovo, kosovare
kry.	kariya (langue du tchadique de l'ouest)
lan.	languedocien
lat.	latin
lat.m.	latin médiéval
lat.t.	latin tardif
lecc.	dialecte de Lecce (dans les Pouilles)
let.	letton
lig.	ligurien
lit.	lituanien
litt.	littéralement
lom.	lombard
luc.	lucanien
m.	masculin
mac.	macédonien
mba.	mbara (langue du tchadique central)
megl.	megléno-roumain

msm.	mesme (langue du tchadique central)
mha.	moyen haut allemand
mig.	migama
mo.	mobu (langue du tchadique de l'est)
mol.	molisan
mon.	montol (langue du tchadique de l'ouest)
mt	mètre(s)
MUN	*Munxhufuni/Montecilfone*
mup.	mupun (langue du tchadique de l'ouest)
msg.	musgum (langue du tchadique central)
myc.	mycénien
n.	neutre(s)
nap.	napolitain
ngr.	néogrec
ngz.	ngizim (langue tchadique)
N.T.	notre traduction
occ.	occitan
om.	ometo (langue ometique)
otr.	dialecte d'Otrante (dans les Pouilles)
P	point d'enquête
pe.	pero (langue du tchadique de l'ouest)
pers.	persan
pers.m.	persan moyen
pgr.	pré-grec
paa.	proto-afro-asiatique
PIE	proto-indoeuropéen
piém.	piémontais
pl.	pluriel
POK	*Porkanuni/Portocannone*

pol.	polonais
port.	portugais
pou.	pouillais
pr.germ.	proto-germanique
regg.	dialecte de Reggio di Calabria
rom.	roman
roum.	roumain
ru.	russe
salent.	dialecte du Salento
sns.	dialecte de San Severo (dans les Pouilles)
sar.	sarde
scr.	serbo-croate
sem.	sémitique
sgh.	segrushen (langue berbère)
si.	siri (langue tchadique)
sic.	sicilien
sing.	singulier
SJK	*Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto*
SKL	*Shën Kolli/San Nicola dell'Alto*
SKO	*Shën Kostandini/San Costantino Albanese*
skr.	sanskrit
slo.	slovène
slv.	slave
slv.a.	slave ancien
slvc.	slovaque
sml.	semlal (langue berbère)
sok.	sokoro
sr.	serbe
SSO	*Shën Sofia/Santa Sofia d'Epiro*

sué.a.	suédois ancien
sué.m	suédois moderne
suff.	suffixe
sum.	sumérien
su.	sura (langue du tchadique de l'ouest)
syr.	syrien
t.	tosque
tar.	dialecte de Tarante
tc.c.	tchadique central
tc.e.	tchadique de l'est
tc.ou.	tchadique de l'ouest
tch.	tchèque
tok.	tokharien
tu.	turc
tu.a.	turc ancien
uk.	ukrainien
ven.	vénitien
v.nor.	vieil norrois
vulg.	vulgaire
wrj.	warji (langue tchadique)

SYMBOLES

<	x dérive de y
>	x passe à y
/	en alternance avec
~	indique opposition, contraposition
*	forme reconstruite, non attestée
ø	disparition d'un élément

/ /	interprétation phonématique
[ ]	transcription phonétique
< … >	représentation graphématique
`	accent grave, indiquant l’accent de parole
´	accent aigu, indiquant la longueur d’une voyelle tonique
[...]	partie de citation omise
[…]	notre adjonction à la citation
§	paragraphe

Introduction

Comme l'indique son titre, notre thèse s'inscrit dans le cadre des études sur la phytonymie populaire dans une perspective géolinguistique. En effet, cette étude s'inspire aux deux grands ouvrages géolinguistiques contemporains, l'*Atlas Linguarum Europae* (*ALE*) et l'*Atlas Linguistique Roman* (*ALiR*), dont les principaux intérêts sont surtout orientés vers l'étude des aspects motivationnels de la zoonymie dialectale. La phytonymie dialectale représente, de fait, l'un des secteurs de la sémantique encore peu exploités si on le confronte avec celui de la zoonymie populaire dans lequel convergent les contributions des spécialistes participant aux travaux de l'*ALE* et de l'*ALiR*. Les désignations des plantes sauvages représentant l'objet de notre recherche sont issues d'une série d'enquêtes de terrain sur les variétés *arbëreshe* du sud de l'Italie. L'aire albanaise et, en particulier celle *arbëreshe,* représentent un domaine encore peu exploité en géolinguistique et encore moins représenté dans le cadre des études motivationnelles ; en effet, ceci est le premier travail sur la phytonymie *arbëreshe*, étudiée à partir de la perspective sémantico-motivationnelle.

L'étude des données lexicales que nous présentons se base sur deux approches conjointes : d'un côté, celle de Dalbera et de son prédécesseur Guiraud et, de l'autre, celle d'Alinei. La vision dynamique du signe linguistique que Guiraud (1986 [1967]) a établi, considère la motivation sémantique comme fondamentale lors de la création et de l'évolution d'un signe linguistique. Etant donné que le processus de dénomination prend en considération la nature des choses nommées – ou du moins, les représentations que les locuteurs s'en font – et les aspects culturels auxquels celle-ci est liée, le lexique représente donc *« une sorte de trésor du savoir encyclopédique de l'humanité, comme un empilement de représentations fixées qui sont autant de conceptions successives du monde »* (Dalbera, 2006a : 38).

Les désignations d'animaux et de plantes sauvages, ainsi que celles des phénomènes atmosphériques ou d'autres entités naturelles avec qui l'homme est en contact, et qu'il doit par conséquent désigner, révèlent souvent des mécanismes particulièrement intéressants pour l'étude de la créativité lexicale. On peut observer en particulier le fait que les plantes sont souvent désignées par des noms d'animaux ce qui met en évidence le rôle important que ces êtres vivants ont dans l'univers humain. Sur le plan symbolique, ce rôle spécial émerge de la relation entre l'animal et le sacré, typique des religions archaïques, et de la place que l'animal occupe encore aujourd'hui dans les récits étiologiques, les mythes, les fables et les croyances populaires. La

conception préhistorique d'un univers zoocentrique a sans aucun doute laissé des traces dans les désignations de plantes basées sur les noms des animaux. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'approche de Alinei (1981 ; 1984 ; 1986), qui, sur la base de l'analyse notamment des aspects motivationnels de la documentation zoonymique dialectale européenne, propose une stratigraphie culturelle dans l'espace du continent, en mettant en relation la langue, l'histoire de la culture et les données de l'archéologie. Il s'agit donc d'une orientation interdisciplinaire et pluridisciplinaire qui caractérise également notre travail : la dialectologie, la zoologie, la botanique, le folklore, l'histoire des religions, l'anthropologie culturelle et l'ethnopharmacologie constitueront les domaines dans lesquels nous puiserons les éléments utiles à notre analyse.

Notre propos est centré sur la variation dans l'espace : il nous faudra donc décrire tout d'abord les faits lexicaux identifiés dans les variétés *arbëreshe*. On tentera ensuite de mettre en relief les aspects motivationnels sous-jacents aux désignations et, en adoptant une démarche comparative, nous mettrons en relation les données *arbëreshe* avec celles des aires du domaine albanais et d'autres variétés dialectales européennes. Le but d'une telle comparaison reste de toute manière celui d'apporter notre contribution au développement d'une typologie de motivations dans le lexique phytonymique européen.

Les données phytonymiques illustrées dans ce travail font partie d'un ensemble de formes lexicales beaucoup plus important que nous avons enregistré dans les communautés *arbëreshe* enquêtées. En plus des désignations des plantes sauvages, nous avons collecté les noms de quelques animaux sauvages (par exemple, mante religieuse, hanneton, coccinelle, etc.), de maladies de plantes et d'animaux, et de quelques espèces d'oiseaux. Tous ces matériaux, ainsi que les ethnotextes et les photographies figurerons dans la base de données que nous avons conçue non seulement pour fournir les attestations phytonymiques nécessaires à notre analyse, mais également pour conserver le patrimoine lexicale des parlers *arbëreshë* qui risque de disparaître pour toujours car il est déjà grandement menacé.

L'étude que nous proposons s'ouvre sur une vue d'ensemble du domaine albanophone que l'on a illustrée dans les deux premiers chapitres. Le premier chapitre aborde en particulier une présentation générale des caractéristiques principales de la langue albanaise, telles que ses traits phonologiques, morphologique, syntaxiques et lexicaux principaux qui seront accompagnés par quelques informations concernant les frontières linguistiques et les renseignements historiques et géographiques sur l'Albanie. La répartition dialectale de l'albanais introduit le deuxième chapitre dans lequel nous présenterons les dialectes *arbëreshë* qui représentent l'objet d'étude de ce travail. La plupart du chapitre est consacré, exception faite de donner quelques renseignements sur la géographie, la démographie, l'histoire et la littérature, à la description des variétés dialectales *arbëreshe*. Le troisième chapitre est consacré aux aspects méthodologiques concernant

les sources des données : les points d'enquêtes, le questionnaire visuel, les informateurs, les entretiens, le profil de l'enquêtrice et, en dernier lieu, une vue d'ensemble des données phytonymiques déjà publiées dans le domaine albanais et *arbëresh*.

Les aspects théoriques concernant la motivation sémantique seront illustrés dans le quatrième chapitre, dans lequel nous traiterons les principales positions relatives au débat sur le caractère motivé ou arbitraire du signe linguistique, avec une attention particulière aux propositions de Guiraud, Dalbera et Alinei. L'aperçu sur les typologies de classement du monde végétal, traitées dans le cinquième chapitre, nous permettra d'illustrer les principales tendances théoriques relatives au débat concernant les spécialistes qui s'occupent de l'organisation des taxinomies ethnobotaniques et les différents modèles classificatoires qu'ils proposent, et également d'illustrer le modèle de classement scientifique qui se différencie de celui populaire. Ce chapitre nous offrira également l'occasion de traiter l'organisation de la taxinomie ethnobotanique *arbëreshe* sur la base des données issues de notre corpus.

Le sixième chapitre présente la structure et le fonctionnement de la base de données, notamment l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* (*APhA*) que nous avons conçu pour collecter, ordonnancer, et conserver les données issues de nos enquêtes dans les communautés *arbëreshe*. Nous avons choisi de situer cette partie technique à ce stade de notre exposé afin de dédier toute la partie conclusive de la thèse à la pièce maîtresse de cette recherche : la motivation sémantique dans les phytonymes *arbëreshë*. En effet, le septième chapitre illustre l'analyse sémantico-motivationnelle des données concernant cinquante-six espèces végétales sauvages qui poussent dans les territoires des communautés *arbëreshe* enquêtées et il comprend également un paragraphe de conclusion dans lequel nous donnons un premier tableau récapitulatif des motivations identifiées au cours de l'analyse des données.

Dans le huitième chapitre, le classement motivationnel des phytonymes *arbëreshë* comprend non seulement ceux relatifs aux cinquante-six espèces analysées, mais aussi tous les autres noms de plantes qui ont été élicités dans une seule et unique communauté et que nous avons exclus par conséquent de l'analyse dans le septième chapitre, puisqu'ils ne peuvent pas être cartographiés ni comparés avec d'autre formes *arbëreshe*. Nous avons enfin jugé opportun de fournir en annexe à ce travail un index alphabétique des phytonymes repérés, mais dans lequel nous n'avons pas fait la distinction entre les noms scientifiques et les noms communs car nous avons considéré comme étant plus simple le fait de pouvoir repérer en même temps et dans le même index les deux typologies de nomenclature étant donné qu'il s'agit toujours de phytonymes, même s'ils sont nommés avec des critères différents. La cartographie des motivations qui sert de conclusion à ce travail offre la possibilité d'explorer vingt-cinq cartes qui illustrent la distribution diatopique des motivations dans l'espace *arbëresh* et concernent vingt-cinq parmi les espèces les

plus intéressantes, c'est-à-dire celles qui ont montré une prolifération typologique particulière des motivations à la base de leurs dénominations. Les perspectives et les possibilités de recherche sur les dialectes *arbëreshë* sont présentées dans les conclusions de ce travail.

CHAPITRE I

Le domaine albanophone

1.1 L'aire géographique étudiée : l'Albanie et ses frontières linguistiques

Nous avons l'habitude de penser qu'un peuple et la langue qu'il parle caractérisent ethniquement et linguistiquement un même territoire circonscrit, mais l'expérience réelle nous a bien appris que la répartition géopolitique d'un état ne correspond presque jamais à ses frontières linguistiques, socio-culturelles, ethniques, etc. Cette situation se trouve bien exemplifiée dans les Balkans, une région qui a toujours été conçue comme «territoire de passage» entre l'Europe Occidentale et Orientale. La position stratégique du territoire albanais en tant que « voie d'accès » aux Balkans de la mer Adriatique a toujours été la raison principale qui a poussé les populations étrangères à la conquête de ce territoire.

La conquête latine du territoire de l'Albanie « historique » a été officiellement ratifiée à la fin des « guerres illyriennes » qui, en l'an 168 av. J.-C., ont permis aux Romains d'annexer à leur Règne de manière définitive la « Province Romaine de l'Illyrie ». Ainsi, à partir de cette date, ce territoire est passé sans interruption sous le contrôle romain et, par la suite, il a fait partie de l'Empire Byzantin suite à la division de Théodose en 395 ap. J.-C. Pendant tout le Moyen Âge, le territoire albanais est passé sous le contrôle de différents règnes qui se sont succédés dans la péninsule balkanique. Bien qu'au sommet de la gloire au début du XIe siècle, la domination byzantine s'achemina vers son déclin inexorable qui culmina avec la troisième croisade dévastatrice en 1204 et qui a conduit au démembrement de l'Empire. Avec ce démembrement une bonne partie de l'Albanie fit désormais partie du Despotat d'Épire, tandis que Durrës devint une colonie commerciale de la République de Venise.

Le premier Empire Bulgare a été fondé en l'an 681 av. J.-C., et son territoire s'étendait de Budapest à la Mer Noire et de l'actuelle Ukraine à la Mer Adriatique. Ce nouvel État devint donc le principal antagoniste de l'Empire Byzantin dans les Balkans, et provoqua ainsi plusieurs conflits pour la domination sur ce territoire. Cette situation d'instabilité politique et, par conséquent, économique et sociale a favorisé sans aucun doute le déplacement massif de populations à la recherche de conditions de vie plus stables. C'est dans ce contexte historique et culturel extrêmement fragile que doivent être reconduits les flux migratoires « historiques », qui se sont déroulés à plusieurs reprises et dans des directions différentes et qui ont abouti à la

formation des établissements arvanites en Grèce (Péloponnèse, îles d'Andros, d'Hydra, d'Eubée, etc.) et de ceux *arbëreshë* de l'Italie du sud. Les migrations vers la Grèce ne concernèrent pas seulement des groupes d'Albanais mais également des groupes de Slaves ; ils se déplacèrent pour repeupler certains territoires inhabités et pour être des soldats au service des princes byzantins qui étaient occupés, d'une part à faire face à la progression des Bulgares et, de l'autre, à gérer leurs conflits internes. Selon les mises à jour historiographiques les plus récentes (Mandalà 2009), les migrations albanaises vers l'Italie du sud ont été elles aussi déterminées par plusieurs facteurs, tels que les difficultés économiques et sociales et les conflits militaires dans leur patrie d'origine, en augmentant dans ces populations migrantes le désir de trouver ailleurs des conditions de vie meilleures et plus stables. Cette idée avait déjà été partagée par Ducellier *et al.* (1992 : 6) lorsqu'ils affirmaient que :

> *« Les Albanais, à qui la place a toujours été si mesurée, y ont la plus belle part, pour une fois, parce que nombre d'entre eux, fuyant une patrie devenue invivable, sont venus, pendant les trois derniers siècles du Moyen Age, s'insérer, puis s'intégrer un peu partout sur le pourtour de la Méditerranée, et plus qu'ailleurs sur cette terre qui nous est si proche, l'Italie […] ».*

L'Empire ottoman a été le dernier conquérant de l'Albanie et sa domination a pris fin en 1912 au moment où l'Albanie a réussi à déclarer son indépendance. Au début du XXe siècle, le pouvoir de l'Empire ottoman dans les territoires balkaniques semblait s'être affaibli en raison des conflits avec l'Italie, de sorte que les petites nations balkaniques en profitèrent pour commencer à se révolter : la guerre éclata en entraînant tous ces états et la paix fut rétablie en 1913. Les accords de paix ont mené à l'élargissement des territoires du Monténégro, de la Grèce, de la Bulgarie, de la Serbie et à la création d'un état indépendant albanais. Les frontières politiques de l'Albanie ont donc été tracées sur la base de critères politiques et de division stratégique du territoire qui n'ont pas pris en considération les aspects ethniques, linguistiques, culturels, sociaux, etc. des populations qui l'habitaient. Suite aux divisions politiques et territoriales mentionnées ci-dessus, une partie de l'ancienne aire albanophone balkanique, c'est-à-dire l'Albanie historique, fait à nouveau partie des territoires des états balkaniques actuels. En particulier, dans la République du Kosovo d'aujourd'hui, la population est en majorité albanaise (plus que 60%) et, par conséquent, l'albanais est une des deux langues officielles avec le serbe ; en Serbie aussi la présence albanaise est importante dans les Vallées de Preševo et de Niš, tout comme au Monténégro et en Macédoine où l'ethnie albanaise est présente mais en mesure beaucoup plus réduite et représente respectivement 5% et 25% de la population monténégrine et macédonienne. On retrouve aussi une présence albanaise en Épire, une région historique partagée entre la Grèce et l'Albanie (appelée en albanais *Çamëria*) ; en revanche, l'établissement albanais sur le territoire croate est beaucoup plus récent, notamment *Borgo Erizzo* ou *Arbënesh* où les Albanais arrivèrent vers les années vingt de 1700 (Cugno 1994 : 77).

Nous trouvons également des colonies albanaises aux États-Unis, en Argentine, au Brésil et en Europe du Nord comme résultat de l'émigration massive pendant les périodes qui suivirent les deux conflits mondiaux.

1.2 L'aire linguistique étudiée : le domaine albanais et ses dialectes

L'albanais est une langue indo-européenne du groupe *satem* et il est le seul et unique représentant de sa famille linguistique. Il est divisé en deux dialectes principaux : le guègue, que l'on trouve dans le nord de l'Albanie et au Kosovo, et le tosque, dans le sud, en Grèce et en Italie. Les deux aires dialectales sont séparées par la frontière naturelle marquée par le fleuve Shkumbini, qui sépare l'Albanie en deux moitiés. Cette répartition dialectale correspond grosso modo à la distribution sur le territoire albanais des deux confessions chrétiennes : celle de la tradition orthodoxe dans le sud du pays et celle de la tradition catholique au nord. Par la suite, à partir du XVe siècle, la présence de l'Islam dans les Balkans se superposera aux deux aires, comme résultat de la conquête turque de l'Albanie.

L'albanais est l'une des langues indo-européennes les plus tardivement attestées, tout comme les langues baltes, dont la première attestation écrite n'apparait avant le XVIe siècle, et le roumain dont le premier texte écrit est daté de 1521 (Pellegrini, 1998 : 249). Les premières attestations écrites en albanais remontent au XVe siècle et concernent :

- une « formule de baptême » selon le rite roman et datée 1462 ;
- la formule de « malédiction de l'Épirote » qui date de 1483 (Demiraj B., 2015 : 5-26) ;
- une petite collecte de 26 mots réunis par Arnold von Harff de Cologne qui est datée de 1496 ;
- une péricope évangélique retrouvée dans un manuscrit grec de la Bibliothèque Ambrosienne qui présente la traduction en albanais des vers 62-66 du chapitre XXVII de l'Évangile selon Saint Matthieu (Pellegrini, 1998 : 253).

En 1555 a paru le *Meshari* de Gjon Buzuku qui est le premier livre en albanais. Ce manque de témoignages écrits représente l'obstacle le plus considérable à l'étude de l'albanais parce qu'il empêche de reconstituer les phases linguistiques et historiques les plus anciennes de cette langue, ce qui a comme conséquence la persistance de domaines de connaissance flous liés aux origines de la langue albanaise et de sa protolangue, l'illyrien. Une aide importante pour combler en partie le manque de témoignages écrits en ce qui concerne la phase la plus ancienne de la langue albanaise, provient des variétés *arbëreshe* et arvanites auxquelles on peut puiser car ce sont les variétés les plus archaïques de l'albanais. La formation même de la langue nationale albanaise a été longue et tourmentée et a en effet abouti seulement en 1973 à la publication du *Drejtshkrimi i gjuhës shqipe* (fr. : l'orthographe de la langue albanaise) basé sur le dialecte tosque. Malgré

l'attestation tardive et le manque de traces concernant la phase linguistique la plus ancienne de l'albanais, les études albanologiques ont contribué – au cours des deux derniers siècles – à mettre en lumière le patrimoine indo-européen et balkanique de la langue albanaise et les traits particuliers de son évolution liés aux périodes préhistoriques et historiques. Le but de cette thèse n'étant pas la description de la structure linguistique albanaise, nous fournirons, ci-dessous, quelques traits phonologiques, morphologiques et lexicaux caractérisant l'albanais standard – avec une attention particulière au système nominal albanais – qui nous permettront d'aborder les dialectes *arbëreshë*, ainsi que l'analyse de nos phytonymes, avec une plus grande connaissance des faits.

1.2.1 Traits phonologiques

Avant d'aborder la description des systèmes consonantiques et vocaliques de l'albanais, il nous semble opportun de donner quelques renseignements concernant la graphie de cette langue. L'alphabet albanais est connu comme « alphabet de Monastir » du nom de la localité où il a été défini en 1908 ; il se compose de 36 graphèmes, en lettres latines. Chaque graphème conserve toujours la même valeur phonétique quelle que soit la position qu'il occupe ; à chaque graphème ou digramme on associe un seul son qui reste toujours constant. Ainsi, par exemple, dans les mots suivants le graphème < k > se prononce toujours [k] : [kafʃ] « animal, bête », [kɛts] « chevreau », [ˈkəmb] « pied », [kiˈsmɛt] « fortune, chance », [kɔmb] « nation », [kuˈfi] « frontière », [krah] « bras », [kθɛj] « tourner ». Le digramme < xh > se prononce toujours également [ʤ] : [ʤam] « verre », [ʤɛp] « poche », [ʤind] « esprit », [ˈʤɔrɛ] « massue », [ʤup] « veste » (Turano, 2004 : 13).

Le système consonantique de l'albanais est composé de 29 phonèmes, comme le montre le schéma ci-dessous réalisé par Turano (2004 : 15) :

	Bilabiales	**Labio-dentales**	**Alvéolaires**	**Inter-dentales**	**Palato-alvéolaires**	**Palatales**	**Vélaires**	**Glottals**
Occlusives	/p/ /b/	/t/ /d/				/c/ /ɟ/	/k/ /g/	
Nasales	/m/		/n/			/ɲ/		
Latérales			/l/				/ɫ/	
Roulées			/r/ /r:/					
Fricatives		/f/ /v/	/s/ /z/	/θ/ /ð/	/ʃ/ /ʒ/	/j/		/h/
Affriquées			/ʦ/ /ʣ/		/ʧ/ /ʤ/			

Table 1 - Phonèmes consonantiques de l'albanais (Turano, 2004 : 15)

Nous fournirons, ci-dessous, la description des phonèmes consonantiques illustrés dans la table 1 :

- *phonèmes occlusifs :*

[p] : occlusive bilabiale sourde, [ˈpacɛ] « paix », [rːip] « ceinture », [ˈlɛpur] « lièvre » ;

[b] : occlusive bilabiale sonore, [bark] « ventre », [bubuˈrːɛʦ] « insecte », [kɔmb] « nation » ;

[t] : occlusive labiodentale sourde, [trim] « vaillant », [praˈʃit] « sarcler », [prɛˈmtim] « promesse » ;

[d] : occlusive labiodentale sonore, [dat] « date », [ˈndalɛm] « s'arrêter », [dɛnd] « comprimer, bourrer » ;

[c] : occlusive palatale sourde, [cɛp] « coudre », [ˈcicər] « pois chiche », [kryc] « croix » ;

[ɟ] : occlusive palatale sonore, [ɟak] « sang », [cenɟ] « agneau », [ɟɛɟ] « répondre, écouter » ;

[k] : occlusive vélaire sourde, [kal] « cheval », [flɔk] « cheveu », [kɔk] « tête » ;

[g] : occlusive vélaire sonore, [ˈgɔj] « bouche », [ʃɛg] « grenade », [ˈkunguɬ] « courge » ;

- *phonèmes nasals :*

[m] : nasale bilabiale, [ˈmaɟɛ] « pétrin », [nəm] « malédiction », [kamɔˈmil] « camomille » ;

[n] : [nɛn] « cheville », [syˈnim] « but » ;

[ɲ] : [ɲɛˈri] « homme », [kɔˈɲak] « cognac », [liɲ] « chemise longue et large » ;

- *phonèmes latéraux :*

[l] : latérale alvéolaire, [ˈlulɛ] « fleur », [mal] « montagne » ;

[ɬ] : latérale vélaire, [ɬum] « boue », [kaˈɬam] « roseau », [ˈuθuɬ] « vinaigre » ;

- *phonèmes roulés :*

[r] : roulée alvéolaire, [rɛ] « nuage », [rər] « sable » ;

[rː] : roulée alvéolaire, prononcée avec une vibration forte, [rːɛ] « sentier, ascaride », [marː] « prendre », [dəˈrːas] « planche » ;

- *phonèmes fricatifs :*

[f] : fricative labiodentale sourde, [far] « graine », [caf] « embrasser », [lafʃ] « crête » ;

[v] : fricative labiodentale sonore, [val] « vague », [pavarˈsi] « indépendance », [xɔv] « bondir, sauter » ;

[s] : fricative alvéolaire sourde, [sɔt] « aujourd'hui », [stis] « construire », [faˈsule] « haricot » ;

[z] : fricative alvéolaire sonore, [zaˈkɔn] « habitude, coutume », [miz] « mouche », [bɛˈzdis] « agacer » ;

[θ] : fricative interdentale sourde, [θan] « cornouiller », [rːɛθ] « cercle », [bərˈθam] « noyau » ;

[ð] : fricative interdentale sonore, [ði] « chèvre », [lið] « ficeler, attacher », [maðəˈsi] « grandeur » ;

[ʃ] : fricative palatoalvéolaire sourde, [ʃtat] « sept », [kɔʃ] « corbeille, panier », [ˈaʃkəl] « éclat » ;

[ʒ] : fricative palatoalvéolaire sonore, [ʒurm] « bruit, rumeur », [gɔʒd] « clou » ;

[j] : fricative palatale sonore, [jav] « semaine », [maj] « mai », [dijɛˈtar] « savant » ;

[h] : fricative glottale sourde, [hund] « nez », [ʃɔh] « voir », [ˈɛhuɫ] « glaçon » ;

- *phonèmes affriqués :*

[ʦ] : affriquée alvéolaire sourde, [ʦɔp] « morceau », [ruʦ] « petit voleur », [ˈmatsɛ] « chat » ;

[ʤ] : affriquée alvéolaire sonore, [ʤan] « spartier », [ʤiʤ] « étincelle », [ʤinˈʤifɛ] « jujubier » ;

[ʧ] : affriquée palatoalvéolaire sourde, [ˈʧadər] « parapluie », [kyʧ] « clef », [kuʧk] « chienne » ;

[ʤ] : affriquée palatoalvéolaire sonore, [ʤam] « verre », [ʤɛndʒɛˈfil] « gingembre », [ʤuʤ] « nain ».

Le système vocalique de l'albanais est composé de 7 phonèmes qui conservent toujours la même valeur phonétique quelle que soit la position qu'ils occupent, comme le montre le schéma ci-dessous :

	Antérieures		**Centrales**		**Postérieures**	
	Non arrondi	**Arrondi**	**Non arrondi**	**Arrondi**	**Non arrondi**	**Arrondi**
Fermées	/i/	/y/				/u/
Mi-fermées						
Moyennes			/ə/			
Mi-ouvertes	/ɛ/					/ɔ/
Ouvertes			/a/			

Table 2 - Phonèmes vocaliques de l'albanais

Nous fournirons, ci-dessous, la description des phonèmes vocaliques illustrés dans la table 2 :

[i] : voyelle antérieure fermée non arrondie, [iˈkɔn] « icône », [miː] « souris », [ʧɛˈlik] « acier » ;

[y] : voyelle antérieure fermée arrondie, [yɫ] « étoile », [yˈndyr] « graisse » ;

[u] : voyelle postérieure fermée arrondie, [uð] « rue », [ˈpɔpuɫ] « peuple » ;

[ə] : voyelle centrale moyenne non arrondie, [ˈəndərː] « rêve », [ˈðəndər] « marié » ;

[ɛ] : voyelle antérieure mi-ouverte non arrondie, [ˈɛmər] « prénom », [flɛ] « dormir », [haˈrɛ] « joie » ;

[ɔ] : voyelle postérieure mi-ouverte arrondie, [ɔˈrɛks] « appétit », [kɔpʃt] « potager », [ktɔ] « ces (f.) » ;

[a] : voyelle centrale ouverte non arrondie, [arː] « noyer », [ha] « manger », [laps] « crayon ».

Dans les groupes vocaliques, les voyelles se prononcent de manière distincte, comme par exemple, dans les mots [ˈndiɛj] « ressentir, éprouver », [bɔˈtuɛs] « éditeur » (Turano, 2004 : 16).

L'accent est fixe et tombe toujours sur la même syllabe, même lorsqu'on trouve plus d'une syllabe qui est ajoutée au mot de base pendant la flexion : [ˈflutur] « papillon », [ˈfluturavɛ] « de papillons » ; il nous faut cependant admettre qu'il existe peu d'exceptions à cette règle dans laquelle l'accent se déplace, comme dans le mot [ˈlum] « fleuve », [luˈmɛɲ] « fleuves ».

En albanais, on n'utilise aucun signe pour indiquer l'accent tonique.

L'apostrophe est utilisée seulement en cas d'élision de la voyelle atone [-ə] en fin de mot dans les formes contractées des pronoms ([mə] + [i] > [ˈmi ˈmɔri] « me les prit »), avec la négation [s] ([s ˈəʃt ˈktu] « (il) n'est pas la ») et avec le pronom interrogatif [ʧ] ([ʧˈəʃt ˈky] « qu'est-ce que c'est ça ? »).

En albanais les consonnes ne doublent jamais : les digrammes < ll > et < rr > présents dans l'alphabet ne représentent pas des géminées mais représentent respectivement, la latérale vélaire et la roulée alvéolaire prononcée avec une vibration forte.

1.2.2 Traits morphologiques

Le système de flexion nominal de l'albanais est très complexe : noms, pronoms et adjectifs se modifient selon le genre, le nombre et le cas. La langue albanaise a conservé le système indoeuropéen qui se base sur trois genres, notamment masculin, féminin et neutre, bien que ce dernier soit désormais tombé en désuétude dans la langue contemporaine. La flexion du nom prévoit quatre formes, deux pour le singulier, notamment indéterminé et déterminé et deux pour le pluriel, également indéterminé et déterminé :

singulier indéterminé	**singulier déterminé**	**pluriel indéterminé**	**pluriel déterminé**
[lis] (m.) « arbre »	[ˈlisi] « l'arbre »	[ˈlisa] « arbres »	[ˈlisat] « les arbres »
[ˈnənə] (f.) « mère »	[ˈnəna] « la mère »	[ˈnəna] « mères »	[ˈnənat] « les mères »
[miʃ] (n.) « viande »	[miʃt] « la viande »	[ˈmiʃra] « viandes »	[ˈmiʃrat] « les viandes »

Les règles pour la formation du pluriel des noms sont très complexes et les noms masculins, féminins et neutres forment leur pluriel de manière différente. En particulier, les noms du genre masculin disposent de différents mécanismes de formation du pluriel :

- en ajoutant à la forme du singulier indéterminé l'une des désinences suivantes, notamment [-a], [-ɛ], [-ə], [-ɲ], [-ra], [-ər], comme dans les mots [brɛð] « sapin », [brɛˈða] « sapins » ; [dɛt] « mer », [ˈdɛtɛ] « mers » ; [dɔˈłap] « armoire », [dɔˈłapə] « armoires » ; [baˈri] « berger », [baˈriɲ] « bergers » ; [fʃat] « village », [ˈfʃatra] « villages » ; [nip] « neveu » [ˈnipər] « neveux » ;

- en modifiant la consonne en fin de mot, comme dans les mots [ˈpɔpuł] « peuple », [ˈpɔpuj] « peuples » ; [ˈakuł] « glace », [ˈakuj] « glaces » ;

- avec la palatalisation de la consonne finale, comme pour [mik] « ami », [mic] « amis » ; [zɔg] « oiseau », [zɔɟ] « oiseaux » ;

- avec la métaphonie, comme pour [daʃ] « bélier », [dɛʃ] « béliers » ; [cjap] « bouc » [cjɛp] « boucs » ;

- avec la métaphonie et la palatalisation (et une éventuelle désinence), comme pour [plak] « vieux », [plɛc] « vieux » ; [ʃtɛg] « sentier », [ˈʃtiɟɛ] « sentiers » ;

- avec l'ajout du suffixe [-łar] dans certains noms d'origine turque, comme pour [baˈba] « papa », [babaˈłar] « papas » ;

- sans distinction formelle entre le singulier et le pluriel, comme pour [cɛn] « chien », [cɛn] « chiens » ; [məˈsuɛs] « maître », [məˈsuɛs] « maîtres ».

On trouve aussi un petit groupe de noms dont le pluriel se forme d'une manière irrégulière, comme par exemple [djal] « garçon », [djɛm] « garçons » ; [giʃt] « doigt », [giʃtəˈriɲ] « doigts » ; [ka] « bœuf », [cɛ] « bœufs » ; [kal] « cheval », [kuˈaj] « chevaux » ; [ɲɛˈri] « individu », [ˈɲɛrəz] « individus » ; [vəˈła] « frère », [vəˈłɛzər] « frères » (Turano, 2004 : 21).

Les noms féminins forment le pluriel soit en ajoutant une désinence, telle que *-a* ou *-ra*, soit sans distinction formelle entre le pluriel et le singulier, comme le montrent les exemples suivants : [ˈvajz] « jeune fille », [ˈvajza] « jeunes filles » ; [luft] « lutte », [ˈluftra] « luttes » ; [ˈlulɛ] « fleur », [ˈlulɛ] « fleurs ». Les noms féminins suivants forment le pluriel de manière irrégulière : [ˈgrua] « femme », [gra] « femmes » ; [dɔr] « main », [ˈduar] « mains » ; [dɛr] « porte », [ˈdyɛr] « portes ».

Le pluriel des noms du genre neutre se forme en ajoutant la désinence *-a*, comme par exemple pour [t ˈngrən] « nourriture », [t ˈngrəna] « nourritures » (Turano, 2004 : 22).

L'article indéfini albanais est [ɲə] et il précède toujours le nom. En revanche, tout comme dans d'autres langues balkaniques, l'article défini en albanais est toujours postposé au nom et il permet de distinguer le genre des noms. En effet, les noms du genre masculin ajoutent l'article

défini [-i] ou [-u] (par ex. [ˈdjali] « le garçon », [ˈmiku] « l'ami ») ; ceux du genre féminin ajoutent l'article défini [-a] ou [-ja] (par ex. : [ˈgruaja] « la femme ») ; les noms du genre neutre ajoutent l'article défini [-t] ou [-it] (par ex. : [t ˈngrənət] « la nourriture », [t ˈɛtsurit] « la marche »). Lorsque l'article défini est absent, il n'existe aucune règle qui permette de reconnaitre le genre des noms ; en effet, si *lumë* « fleuve » est un nom masculin, *derë* « porte » est féminin, mais ils présentent la même voyelle en fin de mot. De la même manière ni la voyelle ni la consonne en fin de mot ne donnent d'indications sur le genre des noms. C'est seulement par l'intermédiaire de la forme définie que l'on peut identifier le genre des noms. Ainsi, *lumë* « fleuve » devient *lumi* « le fleuve » et on le reconnaît comme étant un nom masculin ; *derë* « porte » devient *dera* « la porte » et on le reconnaît comme nom du genre féminin. L'article défini pour la formation du pluriel est [-t] et s'ajoute aux formes plurielles indéfinies des noms, comme le montrent les exemples suivants : [ˈburːa] « hommes », [ˈburːat] « les hommes » ; [ʃtəˈpi] « maisons », [ʃtəˈpit] « les maisons » ; [miɲ] « souris », [miɲt] « les souris » ; [mic] « amis », [mict] « les amis » (Turano, 2004 : 27).

La complexité du système de flexion nominale de l'albanais est confirmée par son articulation en cinq différents cas morphologiques : le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif et l'ablatif. Le nominatif réalise en particulier la fonction grammaticale de sujet de la phrase (Turano, 2004 : 31) ; le génitif exprime la spécification ou la possession ; le datif est le cas du complément de temps (durée) ; l'accusatif exprime le complément d'objet direct ; l'ablatif exprime différents compléments, tels que le complément de lieu, de matière, de temps, etc. (Turano, 2004 : 32).

Etant donné que dans cette langue l'article défini est postposé et suffixé au nom, dans la flexion des noms on observe la distinction entre forme indéfinie et forme définie. Par conséquent, nous distinguons trois déclinaisons : la première qui concerne les noms masculins qui ajoutent l'article [-i] dans la forme déterminée (par ex. : [mal] « mont », [ˈmali] « le mont » ; [djal] « garçon », [ˈdjali] « le garçon ») ; la deuxième qui concerne d'autres noms masculins qui ajoutent l'article [-u] dans la forme déterminée (par ex. : [plak] « vieux », [ˈplaku] « le vieux » ; [aˈri] « ours », [aˈriu] « l'ours ») ; et la déclinaison des noms féminins qui ajoutent l'article [-a] dans la forme déterminée (par ex. : [vajz] « jeune fille », [ˈvajza] « la jeune fille » ; [ˈtɛzɛ] « tante », [ˈtɛzja] « la tante »).

Le datif est à la fois dans la déclinaison indéfinie et dans celle définie morphologiquement identique au génitif ; cependant, ce dernier est toujours précédé d'un article qui s'accorde en genre, nombre et cas avec le nom à spécifier. Par exemple, le génitif est précédé de l'article [ɛ] si le nom à spécifier est féminin, tandis que s'il est de genre masculin, l'article sera [i], comme dans les exemples suivants :

[ˈʧanta ɛ ˈmikut] « le sac de l'ami » ;

[ˈlibri i stuˈdentit] « le livre de l'étudiant ».

Au singulier indéfini, le thème de base est représenté par la forme du nominatif/accusatif, à laquelle s'ajoutent les désinences pour la formation des cas génitif, datif et ablatif, comme le montre le schéma ci-dessous :

CAS	**1ère déclinaison**	**2ème déclinaison**	**3ème déclinaison**
Nom.	[mal] « mont »	[plak] « vieux »	[ˈvajz] « jeune fille »
Acc.	[mal]	[plak]	[ˈvajz]
Gen.	[i/ɛ ˈmali]	[i/ɛ ˈplaku]	[i/ɛ ˈvajzɛ]
Dat./Abl.	[ˈmali]	[ˈplaku]	[ˈvajzɛ]

Table 3 - Déclinaison singulière indéfinie

Au pluriel indéfini le nominatif et l'accusatif sont également morphologiquement identiques ; les formes du génitif et datif qui prennent la désinence [-vɛ] sont identiques, tandis que l'ablatif prend une désinence différente, notamment [-ʃ]. Toutes ces désinences s'ajoutent à la forme de base du nominatif/accusatif, comme le montre le schéma ci-dessous :

CAS	**1ère déclinaison**	**2ème déclinaison**	**3ème déclinaison**
Nom.	[ˈmalɛ] « monts »	[plɛc] « vieux »	[ˈvajza] « jeunes filles »
Acc.	[ˈmalɛ]	[plɛc]	[ˈvajza]
Gen.	[i/ɛ ˈmalɛvɛ]	[i/ɛ ˈplɛcvɛ]	[i/ɛ ˈvajzavɛ]
Dat.	[ˈmalɛvɛ]	[ˈplɛcvɛ]	[ˈvajzavɛ]
Abl.	[ˈmalɛʃ]	[plɛcʃ]	[ˈvajzaʃ]

Table 4 - Déclinaison plurielle indéfinie

Comme nous l'avons déjà anticipé, dans la déclinaison définie les articles déterminatifs sont postposés à la forme de base du nom. Contrairement à ce qui se produit dans la déclinaison indéfinie, dans la déclinaison définie le nominatif singulier masculin et féminin se distingue morphologiquement de l'accusatif car ce dernier est caractérisé par l'ajout de la désinence [-n] < *-n* >.

CAS	1ère déclinaison	2ème déclinaison	3ème déclinaison
Nom.	[ˈmali] « le mont »	[ˈplaku] « le vieux »	[ˈvajza] « la jeune fille »
Acc.	[ˈmalin]	[ˈplakun]	[ˈvajzən]
Gen.	[i/ɛ ˈmalit]	[i/ɛ ˈplakut]	[i/ɛ ˈvajzəs]
Dat./Abl.	[ˈmalit]	[ˈplakut]	[ˈvajzəs]

Table 5 - Déclinaison singulière définie

Au pluriel défini, le nominatif et l'accusatif se forment en ajoutant l'article déterminatif [-t] aux formes du pluriel indéfini. Le génitif et le datif conservent la même désinence que celle de la forme indéfinie, notamment [-vɛ] ; l'ablatif est formellement identique au génitif et au datif. Le schéma ci-dessous illustre ces considérations :

CAS	1ère déclinaison	2ème déclinaison	3ème déclinaison
Nom.	[ˈmalɛt] « les monts »	[ˈplɛct] « les vieux »	[ˈvajzat] « les jeunes filles »
Acc.	[ˈmalɛt]	[ˈplɛct]	[ˈvajzat]
Gen.	[i/ɛ ˈmalɛvɛ]	[i/ɛ ˈplɛqvɛ]	[i/ɛ ˈvajzavɛ]
Dat./Abl.	[ˈmalɛvɛ]	[ˈplɛqvɛ]	[ˈvajzavɛ]

Table 6 - Déclinaison plurielle définie

La langue albanaise distingue deux classes d'adjectifs : ceux pré-articulés car ils sont toujours précédés d'un article et ceux simples. Les adjectifs pré-articulés sont les plus nombreux et l'article qui précède la forme adjectivale a une double fonction ; sur le plan lexical, il sert à distinguer l'adjectif de l'adverbe, comme le montre l'exemple suivant :

[ɲ ˈvajz ɛ ˈbukur] « une belle jeune fille » ;

[leˈʤɔn ˈbukur] « (tu) lis bien ».

Sur le plan grammatical, l'article qui précède la forme adjectivale exprime l'accord en genre (phrases 1 et 2), nombre (phrases 3 et 4), cas (phrases 5 et 6) et détermination (phrases 7 et 8) entre l'adjectif et le nom qu'il modifie, comme le montrent les exemples ci-dessous, tirés de Turano (2004 : 35) :

1) [ɲ ˈdjal i ˈbukur] « un beau garçon » ;

2) [ɲ ˈvajz ɛ ˈbukur] « une belle jeune fille » ;

3) [diˈsa ˈdjɛm t ˈbukur] « des beaux garçons » ;

4) [diˈsa ˈvajza t ˈbukura] « des belles jeunes filles » ;

5) [ˈvajza ɛ ˈbukur ˈka ˈʃum prɛtɛˈnduɛs] « la jeune fille belle a beaucoup de prétendants » ;

6) [prɛtɛˈnduɛsi i ˈvajzəs s ˈbukur] « le prétendant de la jeune fille belle» ;

7) [ˈpaʃ ɲ ˈdjal t ˈbukur] « (je) vis un garçon beau » ;

8) [ˈpaʃ ˈdjalin ɛ ˈbukur] « (je) vis le garçon beau ».

Contrairement aux adjectifs pré-articulés, dans la classe des adjectifs simples, le genre et le nombre se réalisent morphologiquement avec l'ajout de suffixes à la forme adjectivale, tandis que les traits concernant le cas et la détermination n'ont aucune réalisation morphologique. La forme de base de ces adjectifs correspond ainsi à la forme du singulier masculin (phrase 9) et la forme féminine s'obtient avec l'ajout de la désinence [-ɛ] < -*e* > (phrase 10) ; le masculin pluriel (phrase 11) s'obtient en ajoutant la désinence [ə] < -ë >, tandis que le féminin reste identique à sa forme singulière (phrase 12), comme le montrent les exemples ci-dessous, tirés de Turano (2004 : 37) :

9) [ɲ ˈdjal pərˈtatsˈ] « un garçon paresseux » ;

10) [ɲ ˈvajz pərˈtatsɛ] « une jeune fille paresseuse » ;

11) [diˈsa ˈdjɛm pərˈtatsə] « des garçons paresseux » ;

12) [diˈsa ˈvajza pərˈtatsɛ] « des jeunes filles paresseuses ».

Nous nous bornerons à traiter de manière moins approfondie le système verbal albanais, puisque comme nous l'avons déjà anticipé, la description de la structure linguistique albanaise n'était pas le but de la rédaction de ces paragraphes, ni en général de cette thèse, nous avons donc juste fourni quelques traits phonologiques, morphologiques et lexicaux qui facilitent l'approche aux dialectes *arbëreshë*, ainsi que l'analyse de nos phytonymes.

La langue albanaise a un système verbal caractérisé par une morphologie très riche en accord, temps, mode et aspect. Les modes qui le caractérisent sont neuf : indicatif, subjonctif, conditionnel, optatif, admiratif, impératif, infinitif, participe et gérondif. Les temps verbaux de l'indicatif sont huit : présent (phrase 13), imparfait (phrase 14), passé simple (phrase 15), futur (phrase 16), parfait (phrase 17), plus-que-parfait (phrase 18), passé antérieur (phrase 19) et futur antérieur (phrase 20) (Turano, 2004 : 50), comme le montrent les exemples ci-dessous :

13) [lɛˈʤɔj] « (je) lis » ;

14) [lɛˈʤɔja] « (je) lisais » ;

15) [lɛˈʤɔva] « (je) lus » ;

16) [ˈdɔ tə lɛˈʤɔj] « (je) lirai » ;

17) [ˈkam lɛˈxuar] « (j') ai lu » ;

18) [ˈkiʃa lɛˈxuar] « (j') avais lu » ;

19) [ˈpata lɛˈxuar] « (j') eus lu » ;

20) [ˈdɔ tə ˈkɛm lɛˈxuar] « (j') aurai lu ».

Les temps du subjonctif sont quatre : présent (phrase 21), imparfait (phrase 22), parfait (phrase 23), plus-que-parfait (phrase 24) (Turano, 2004 : 53) ; ces formes sont caractérisées par la présence de la particule invariable [tə] < *të* >, comme le montrent les exemples ci-dessous :

21) [tə lɛˈʤɔj] « (que je) lise » ;

22) [tə lɛˈʤɔj] « (que je) lusse » ;

23) [tə ˈkɛm lɛˈxuar] « (que j') aie lu » ;

24) [tə ˈkiʃa lɛˈxuar] « (que j') eusse lu ».

Les temps du conditionnel sont deux : présent (phrase 25) et parfait (phrase 26) (Turano, 2004 : 55), comme le montrent les exemples suivants :

25) [ˈdɔ tə lɛˈʤɔja] « (je) lirais » ;

26) [ˈdɔ tə ˈkiʃa lɛˈxuar] « (j') aurais lu ».

Le mode optatif exprime le désir, le souhait ou la malédiction et a deux temps : présent (phrase 27) et parfait (phrase 28), illustrés dans les exemples suivants :

27) [lɛˈʤɔfʃa] « (que je) puisse lire ! » ;

28) [ˈpaʧa lɛˈxuar] « (que je) puisse avoir lu ! ».

L'admiratif est le mode de la surprise, de l'émerveillement, de la stupéfaction (Turano, 2004 : 56) ; les spécialistes considèrent ce mode verbal comme une innovation du système verbal albanais qui s'est produite avant le XVIe siècle (Fiedler, 1966, 1968 ; Friedman, 1980, 1982 ; Altimari, 1994b : 216 ; Demiraj Sh., 1997 : 68). Il comprend quatre temps : présent (phrase 29), imparfait (phrase 30), parfait (phrase 31) et plus-que-parfait (phrase 32), comme le montrent les exemples suivants :

29) [lɛˈʤuakam] « (je) lis ! » ;

30) [lɛˈʤuakʃa] « (je) lisais ! » ;

31) [ˈpaskam lɛˈxuar] « (j') ai lu ! » ;

32) [ˈpaskʃa lɛˈxuar] « (j') avais lu ! ».

L'impératif a un seul temps, le présent et deux formes, notamment la deuxième singulière (phrase 33) et plurielle (phrase 34) :

33) [lɛˈʤɔ] « lis » ;

34) [lɛˈʤɔni] « lisez ».

Le participe est utilisé pour la formation des temps composés ou en fonction adjectivale et a une seule forme, le participe passé (phrase 35) : [lɛˈʤuar] « lu ». Le gérondif est formé de la particule invariable [ˈdukɛ] < *duke* > qui précède le participe et il a deux temps le présent (phrase 36) et le passé (phrase 37) :

36) [ˈdukɛ lɛˈʤuar] « en lisant » ;

37) [ˈdukɛ ˈpas lɛˈʤuar] « en ayant lu ».

L'infinitif a une forme qui est composée de deux éléments invariables, [pər tə] < *për të* > précédant le participe : 38) [pər tə lɛˈʤuar] « lire » (Turano, 2004 : 58).

Les verbes peuvent être employés à la voix active, comme le montrent les exemples ci-dessus, et à la voix médio-passive ou pronominale. Dans ce dernier cas, l'albanais utilise deux stratégies différentes : à l'indicatif présent (39) et imparfait (40), au subjonctif (41), au conditionnel (42) et à l'impératif (43), la voix médio-passive se forme moyennant des désinences particulières ; en revanche, au passé simple (44), à l'optatif (45), à l'admiratif (46), au gérondif (47) et à l'infinitif (48), la voix médio-passive se réalise avec la particule pronominale *u* qui précède les formes verbales (Turano, 2004 : 59). Les exemples ci-dessous se basent sur la conjugaison du verbe [ˈlahɛm] < *lahem* > « se laver » :

39) [ˈlahɛm] « (je) me lave » ;

40) [ˈlahɛʃa] « (je) me lavais » ;

41) [t ˈlahɛm] « (que je) me lave », [t ˈlahɛʃa] « (que je) me lavasse » ;

42) [ˈdɔ t ˈlahɛʃa] « (je) me laverais » ;

43) [ˈlahu] « lave-toi ! », [ˈlahuni] « lavez-vous ! » ;

44) [u ˈlava] « (je) me lavai » ;

45) [u ˈlafʃa] « (que je) me lave »,

46) [u ˈlakam] « (je) me lave ! », [u ˈlakʃa] « (je) me lavais ! » ;

47) [ˈdukɛ u ˈlar] « en s'étant lavé » ;

48) [pər t u ˈlar] « se laver ».

Les désinences verbales, outre à indiquer le temps, le mode et la voix, indiquent aussi la personne et le nombre ; ainsi, par exemple, dans la forme verbale [ˈlahɛʃin] « (ils) se lavaient » on trouve différentes catégories grammaticales qui ont fusionné (troisième personne, pluriel, tempo imparfait, mode indicatif et forme pronominale). Les deux verbes auxiliaires, notamment [ˈjam] < *jam* > « être » et [ˈkam] < *kam* > « avoir » sont utilisés dans la formation de tous les temps composés (Turano, 2004 : 49).

1.2.3 Traits lexicaux

Du point de vue du lexique, l'albanais est caractérisé par un noyau originel fort ayant une origine indo-européenne et, dans une moindre mesure, pré-indo-européenne ; d'autres éléments se sont superposés à ces deux premiers pendant les siècles permettant ainsi de reconnaître les nombreuses stratifications diachroniques qui caractérisent le lexique albanais (Demiraj, 1997 ; Pellegrini, 1998). À côté d'une ancienne couche (probablement pré-indo-européenne) définie comme « balkanique », commune aussi au roumain (cf. alb. *bredh*, roum. *brad* « sapin » ; alb. *mal*, roum. *mal* « montagne »), il existe une couche indo-européenne considérable. À ces deux

premiers éléments lexicaux, il est nécessaire d'ajouter la présence de mots hérités du grec ancien : par exemple, alb. *mokër* « meule » < dor. μᾱχανᾱ ; alb. *bretkosë* « grenouille » < gr. βρόταχος ; alb. *drapër* « faux » < gr. δρέπανον ; alb. *lakër* « chou » < gr. λάγανον ; *bletë* « abeille » < gr. μέλιττα ; alb. *i egër* « sauvage » < gr. ἄγριος ; alb. *qull* « bouillie » < gr. κυλός, etc. (Demiraj, 1997 : 100). À ces éléments lexicaux, nous devons ajouter aussi la présence de couches héritées de la tradition gréco-byzantine médiévale et néogrecque : par exemple, alb. *kllógjër* « moine », *munështír* « monastère », *fármëk* « médicament », *trandafíl* « rose », etc.) ; de la tradition latine et romane : ex. alb. *mbret* « roi » < lat. IMPERATOR, *émtë* « tante » < lat. AMITA, *shtëpì* « maison » < lat. HOSPITIUM, *ungj* « oncle » < lat. AVUNCULUS, *kal* « cheval » < lat.-rom. CABALLUS, *prift* « prêtre » < lat. PRESBYTER, etc. ; de la tradition vénitienne : ex. *monédhë* « pièce » < ven. *moneda*, *shkóllë* « école » < ven. *scola*, etc. ; de la tradition slave : ex. alb. *nevójë* « besoin » < bulg. et sr. *nevolja*, *zakón* « habitude » < bulg. et sr. *zakon* « loi », etc. ; et enfin, de la tradition turque : ex. alb. *dyfék* « fucil » < tu. *tüfek*, *fitíl* « mèche » < tu. *fitil*, *çiflíg* « latifundium » < tu. *çiftlik*, *kazán* « chaudière » < tu. *kazan*, *hóxhë* « prêtre musulman », « maître » < tu. *hoca*, *xhamí* « mosquée » < tu. *cami*, etc. Les nombreux internationalismes qui touchent les domaines techniques et scientifiques appartiennent à une période plus récente : ex. alb. *aritmetíkë*, *atóm*, *basketbóll*, *fizíkë*, *hemisférë*, *hipotézë*, *nukleár*, *radió*, *televizión*, etc.

1.3 La répartition dialectale de l'albanais

Dans le paragraphe précédent nous avons vu que les deux principaux groupes de l'albanais sont représentés par le dialecte septentrional «guègue » et par celui méridional « tosque » ; la ligne de séparation entre ces deux aires dialectales est marqué par le fleuve Shkumbini.

Chacun d'entre eux est ultérieurement réparti en d'autres sous-dialectes et le résultat est que, au nord de l'Albanie, le dialecte guègue se compose de quatre sous-dialectes :

1. le guègue nord-occidental qui comprend les parlers de la Malësia e Madhe, de Kraja, de Dukagjini, de Zadrima et de Shkodra ;
2. le guègue nord-oriental qui est composé des parlers de Nikaj, Mertur, Tropoja et du Kosovo ;
3. le guègue moyen des parlers de Mati, Kruja, Mirdita, Lura, Luma, Dibra et des parlers guègues de la Macédoine ;
4. le guègue méridional qui s'étend sur le territoire entre les fleuves Erzeni et Shkumbini, comprend aussi les parlers de Durrës, de Tirana et d'Elbasan.

Au sud de l'Albanie, le dialecte tosque se compose de quatre autres sous-dialectes et des dialectes de la diaspora :

1. le tosque nord-occidental comprenant les parlers de Berat, Myzeqeja, Mallakastra, d'une partie de Shkrapari au nord du fleuve Osum et de Vlora ;

2. le tosque nord-oriental qui comprend les parlers d'Opari, de Gorja, de Mokra, de Devolli, de Korça, de Dangëllia, de Shqeria, de Kolonja, de Leshkoviku, de Dëshnica et la partie de Shkrapari au sud du fleuve Osum ;

3. les parlers de la Labëria ;

4. le sous-dialecte de la Çamëria ;

5. les sous-dialectes de la diaspora : arvanitiques (Grèce) et *arbëreshë* (Italie du Sud)[1].

Nous nous bornerons, aux fins de cette étude, à donner quelques traits phonétiques et morphologiques généraux qui puissent nous aider à comprendre aisément et rapidement les différences les plus marquées entre les deux principales aires dialectales de l'albanais[2].

Les deux dialectes principaux de l'albanais sont caractérisés en général par la présence d'éléments communs dans le système phonétique, dans la structure grammaticale et dans le lexique, ceux qui représentent l'unité de l'albanais en tant que langue nationale. Les éléments de différences sont moins nombreux et n'entravent pas la communication entre les habitants des différentes régions albanaises.

1.3.1 Le guègue et ses traits dialectaux

Le guègue et les sous-dialectes du guègue présentent parmi les caractéristiques phonétiques au niveau dialectal :

1) la nasalisation de la voyelle tonique devant une consonne nasale : /ã/ ou /ẽ/ + /m, n, ɲ/ ; par exemple, g. [ɛ ˈãma] «sa mère», g. [nˈãn] «mère», g. [bˈãɲ] «faire» ;

2) la conservation de /-n-/ originellement en position intervocalique, lorsqu'elle tombe en se retrouvant à la fin d'un mot ; par exemple, g. [zã], [zˈãni] « voix, la voix », mais g. [pɛ̃], [pˈɛ̃ni] « fil, le fil » ;

3) la conservation de la syllabe /vo-/ (< IE. *uo- < *ŏ-) en début de mot dans un petit groupe de termes très anciens, tels que g. [vˈɔð] « sorbe », g. [vˈɔj] « huile », g. [vˈɔr] « tombe », g. [vˈɔtəɾ] « foyer », g. [i vˈɔkət] « tiède », g. [i vˈɔɾfən] « pauvre », g. [vˈɔjta] « (j') allai » ;

4) l'évolution de *-o- tonique en syllabe fermée par certaines sonnantes originelles, IE.*-n, *-r, *-l, *-ll> g. /ˈue/ ; par exemple, g. [kɾˈue] (< *kron) « source » ; g. [ftˈue] (< *fton) « coing » ; g. [kaprˈueɬ] (< *kaproll) « chevreuil » ; g. [punətˈuer] (< *punëtor) « travailleur » ;

Il est important de mettre en évidence au niveau morphosyntaxique, la présence d'une construction de l'infinitif que la majorité des spécialistes considère comme ayant déjà été formée pendant la période la plus ancienne de l'albanais commun et que la permanence dans le guègue –

[1]Ces sous-dialectes partagent avec les dialectes tosques d'Albanie la plupart des éléments, mais ils se différencient aussi par la présence de quelques archaïsmes et par l'évolution de la structure lexicale ; les détails à ce propos seront traités dans le chapitre suivant.

[2] Des informations plus complètes et plus détaillées à ce sujet sont contenues dans Demiraj (1997).

et dans quelques parlers *arbëreshë* – représente une trace résiduelle témoignant de l'antiquité et de la diffusion de cette formation (Altimari, 2014 : 91). Cette construction est composée du participe passé précédé de la particule *me* ; par exemple, g. [ˈmɛ ˈngran] « manger », g. [ˈmɛ ˈpi] « boire », g. [ˈmu ˈla] « se laver ».

1.3.2 Le tosque et ses traits dialectaux

Les caractéristiques phonétiques des dialectes tosques sont les suivantes :

1) les voyelles toniques guègues /ã/ et /ẽ/ devant une consonne nasale /m, n, ɲ/ passent en tosque à [ə], < ë > ; par exemple, g. [nãn] > t. [nən] « mère », g. [ɛ ˈãma] > t. [ɛ ˈəma] « sa mère », g. [bãɲ] > t. [bəɲ] « faire » ;

2) le g. /-n-/ > t. /-r-/ ; la nasale guègue se modifie par rhotacisme quand elle est en position intervocalique originelle à l'intérieur des mots hérités (par exemple : g. [vˈẽn] > t. [vˈɛɾ] « vin », g. [ˈẽmən] > t. [ˈɛməɾ] « nom », etc.) et des emprunts du grec ancien et du latin ;

3) la syllabe du guègue /vo-/ (< IE. *uo- < *ŏ-) en début de mot passe en tosque à /va-/ ; par exemple, g. [vˈɔð] > t. [vˈað] « sorbe », g. [vˈɔj] > t. [vˈaj] « huile », g. [vˈɔr] > t. [vˈar] « tombe », g. [vˈɔtəɾ] > t. [vˈatəɾ] « foyer », g. [i vˈɔkət] > t. [i vˈakət] « tiède », g. [i vˈɔɾfən] > t. [i vˈaɾfən] « pauvre », g. [vˈɔjta] > t. [vˈajta] « (j') allai » ;

4) l'évolution de *-o- tonique en syllabe fermée par certaines sonnantes originelles, IE. *-n, *-r, *-l, *-ll > t. /ˈua/ ; par exemple, g. [kɾˈue]> t. [kɾˈua] (< *kron) « source », g. [ftˈue] > t. [ftˈua] (< *fton) « coing » ; t. [kaprˈuaɫ] (< *kaproll) « chevreuil » ; t. [punətˈuar] (< *punëtor) « travailleur ».

Le tosque est caractérisé par une construction particulière de l'infinitif plus récente que celle guègue et qui s'est affirmée surtout dans les premiers siècles d'attestation écrite de l'albanais et qui est aujourd'hui également attestée dans la langue standard (Altimari, 2014 : 93). Il s'agit d'une construction purement grammaticale qui n'est pas utilisée dans les dialectes ; en effet à l'infinitif guègue correspond le subjonctif en tosque, selon la tendance de la plupart des langues balkaniques qui est celle de remplacer l'infinitif par le subjonctif (Demiraj, 1997 : 52). Cette construction de l'infinitif est composée d'un participe substantivé neutre (c'est-à-dire d'un substantif déverbal neutre) figé dans la forme indéterminée de l'accusatif singulier précédé de la particule *për*, comme on le voit dans les exemples suivants : t. *për të ngrënë* « manger », t. *për të pírë* « boire », t. *për t'u lárë* « se laver ».

1.4 L'importance des dialectes pour l'histoire de la langue albanaise

Le manque d'attestations écrites et le fait d'être le seul représentant de sa famille linguistique rendent plus difficile pour les spécialistes de la langue albanaise de reconstituer et de

mettre en lumière l'origine et l'histoire de cette ancienne langue indo-européenne. Par conséquent, les études comparatives et étymologiques portant sur le lexique et sur les interprétations scientifiques des nombreuses racines inconnues restent caractérisées par un degré d'incertitude très marqué qui arrête le processus de reconstruction étymologique visant à remonter dans le temps le chemin évolutif de l'albanais pendant les différentes périodes d'évolution préhistorique et historique, avant le XVIe siècle. Il est donc nécessaire de s'appuyer sur les études des dialectes de l'albanais qui sont les derniers représentants d'une phase linguistique précédente par rapport aux attestations écrites. C'est dans ce contexte que les études de dialectologie albanaise – comme la recherche que nous sommes en train d'illustrer – acquièrent une importance vitale strictement liée à l'étude de l'oralité et de sa variation spatiale. L'oralité est représentée dans notre cas par les dialectes *arbëreshë*, c'est-à-dire les dialectes albanais d'Italie, qui demeurent – comme toutes les autres variétés dialectales albanaises – les derniers témoins précieux de l'ancien stade de développement de l'albanais avant 1555. Ces variétés dialectales représentent l'objet de discussion du prochain chapitre, dans lequel nous fournirons une description détaillée des caractéristiques géographiques, démographiques et dialectales de toutes les communautés albanaises d'Italie faisant l'objet de notre étude.

CHAPITRE II
L'*Arbëria* et les dialectes *arbëreshë* de l'Italie du Sud

2.1 Les éléments géographiques et démographiques de l'*Arbëria*

Arbëria est un nom collectif abstrait qui est utilisé pour désigner un territoire dans le sud de l'Italie où de nombreuses communautés albanophones (ou *arbëreshe*) de la diaspora sont installées depuis plus de six siècles. Il renvoie à l'ancien nom d'*Arbër*, c'est-à-dire celui de l'Albanie « historique », d'où proviennent ces communautés et *arbëresh* représente l'ancien nom des Albanais que l'on utilise aujourd'hui pour indiquer les anciennes communautés albanaises de l'Italie et de la Grèce.

Les communautés italo-albanaises où l'on parle encore des variétés albanaises sont représentées par 50 centres (41 villages et 9 hameaux), distribués dans sept régions de l'Italie du Sud : les Abruzzes, le Molise, la Campanie, les Pouilles, la Basilicate, la Calabre et la Sicile. Pour donner un tableau clair de ces localités, nous allons les lister en indiquant la région administrative d'appartenance :

Badhesa/Villa Badessa (49)[1] (hameau de Rosciano), dans la région de Pescara ;

Këmarini/Campomarino (04), *Munxhufuni/Montecilfone* (26), *Porkanuni/Portocannone* (30) et *Ruri/Ururi* (46), dans la région de Campobasso ;

Katundi/Greci (20), dans la région d'Avellino ;

Qefti/Chieuti (11) et *Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia* (07), dans la région de Foggia ;

San Marcani/San Marzano di San Giuseppe (39), dans la région de Tarante ;

Barilli/Barile (03), *Zhura/Ginestra* (19), *Mashqiti/Maschito* (25), *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* (34) et *San Paolo Albanese/Shën Pali* (41), dans la région de Potenza ;

Kastërnexhi/Castroregio (08), *Farneta/Farneta* (16) (hameau de Castroregio), *Çifti/Civita* (12), *Frasnita/Frascineto* (18), *Purçili/Eianina* (14) (hameau de Frascineto), *Pllatëni/Plataci* (29), *Firmoza/Acquaformosa* (01), *Ferma/Firmo* (17), *Ungra/Lungro* (21), *Shën Vasili/San Basile* (31), *Spixana/Spezzano Albanese* (45), *Picilia/Santa Caterina Albanese* (42), *Qana/Cerzeto* (10), *Kajverici/Cavallerizzo* (09) (hameau de Cerzeto), *Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* (36) (hameau de Cerzeto), *Shën Murtiri/San Martino di Finita* (38), *Shën Bendhiti/San Benedetto Ullano* (32), *Llimarri/Marri* (24) (hameau de S. Benedetto U.), *Fallkunara/Falconara Albanese*

[1] Les numéros entre parenthèses qui suivent les noms des communautés *arbëreshe* renvoient au numéro qui les distingue dans la carte 1 ci-dessous.

(15), *Strighari/San Cosmo Albanese* (33), *Shën Mitri/San Demetrio Corone* (35), *Maqi/Macchia Albanese* (22) (hameau de S. Demetrio C.), *Mbuzati/San Giorgio Albanese* (37), *Vakarici/Vaccarizzo Albanese* (47) et *Shën Sofia/Santa Sofia d'Epiro* (44), dans la région de Cosenza ;

Puhëriu/Pallagorio (27), *Karfici/Carfizzi* (06) et *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto* (40), dans la région de Crotone ;

Marçedhuza/Marcedusa (23), *Gharrafa/Caraffa di Catanzaro* (05), *Xingarona/Zangarona*[2] (50) (hameau de Lamezia Terme), *Vina/Vena* (48) (hameau de Maida) et *Andalli/Andali* (02), dans la région de Catanzaro ;

Hora/Piana degli Albanesi (28), *Sënda Stina/Santa Cristina di Gela* (43) et *Kundisa/Contessa Entellina* (13), dans la région de Palerme.

Ci-dessous nous fournissons la carte des communautés albanophones de l'Italie du Sud, indiquées par des cercles numérotés de 01 à 50.

[2] Pendant les enquêtes de terrain pour la réalisation de l'*Archive Lexicographique Arbëresh* (ALeA) (cfr. ch. VI), que nous avons mené en 2011, pour le Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre, dans les communautés de *Marcedusa* et *Zangarona* l'*arbëresh* était en voie de disparition puisqu'il ne restait que deux seuls locuteurs actifs et très âgés, tandis que le reste de la population n'utilisait plus le code minoritaire. Puisque nous ne savons pas si ces deux derniers locuteurs *arbëreshë* sont encore vivants, nous continuerons à considérer *Marcedusa* et *Zangarona* comme des communautés où l'on parle encore *arbëresh*, en attendant de vérifier si cette langue a disparu du répertoire linguistique de ces deux communautés.

Carte 1 - L'*Arbëria* et ses communautés *arbëreshe* de l'Italie du sud

Les Albanais ne sont pas présents en Italie uniquement dans ces zones d'établissement historique « traditionnel ». De nombreuses communautés albanophones se trouvent dans les zones industrielles et métropolitaines du nord de l'Italie, notamment, Milan et Turin, où le flux migratoire des pays *arbëreshë* (et du Sud de l'Italie en général) a convergé depuis 1960.

D'autres communautés *arbëreshe* de taille assez importante se trouvent à Rome, à Naples, à Bari, à Cosenza, à Crotone et à Palerme. Dans les Amériques aussi – notamment aux U.S.A.,

en Argentine et au Brésil, où s'est dirigée l'émigration italo-albanaise entre les XIXe et XXe siècles – survivent des communautés *arbëreshe* très soudées, qui conservent encore la langue, les coutumes et les traditions des aires balkaniques d'origine.

D'autres communautés, caractérisées par un héritage historique et culturel *arbëresh* marqué, mais qui ont perdu l'usage du dialecte albanais, connaissent des emprunts albanais, des expressions ou des phrases idiomatiques, calqués sur cette langue. Parmi ces localités, fondées ou repeuplées par les Albanais comme c'est le cas de celles déjà citées, qui ne gardent plus la langue d'origine, nous voudrions mentionner les suivantes :

Pievetta et *Bosco Tosca* (hameau de Castel San Giovanni), dans la région de Plaisance ;

Santa Croce di Magliano, dans la région de Campobasso ;

San Paolo di Civitate et *Castelnuovo di Monterotaro*, dans la région de Foggia ;

Monteparano, *San Giorgio Jonico*, *San Crispieri*, *Faggiano*, *Roccaforzata*, *Monteiasi*, *Carosino* et *Montemesola*, dans la région de Tarante ;

Pianiano (hameau de Cellere), dans la région de Viterbe ;

Brindisi della Montagna et *Rionero in Vulture*, dans la région de Potenza ;

Cervicati, *Mongrassano*, *Rota Greca* et *San Lorenzo del Vallo*, dans la région de Cosenza ;

Gizzeria, *Amato*, *Arietta* (hameau de Petronà) et *Zagarise*, dans la région de Catanzaro ;

Palazzo Adriano et *Mezzojuso*, dans la région de Palerme ;

Sant'Angelo Muxaro, dans la région d'Agrigente ;

Biancavilla, *Bronte* et *San Michele di Ganzaria*, dans la région de Catane.

Dans la terminologie que l'on utilise normalement pour indiquer et classifier les différentes minorités linguistiques italiennes, les *arbëreshe* représentent un « archipel » linguistique[3]. À l'heure actuelle, nous ne possédons pas de données exactes à propos de la consistance numérique de la minorité albanaise d'Italie. En effet, à partir de 1921, dans les recensements de la population, la rubrique de la langue parlée par les citoyens a été supprimée.

Selon l'enquête accomplie par le spécialiste Rother (1968 : 1-20), nous avons des données suffisamment dignes de foi à propos du nombre actuel d'albanophones résidant dans les zones d'établissement historique « traditionnel » : il s'agit de 90 000 citoyens italiens de langue maternelle albanaise. Si l'on ajoute à ces derniers les *Arbëreshë* émigrés dans les zones

[3] En revanche, on désigne avec le mot *péninsule* les minorités linguistiques de frontière (par exemple, les Valdôtains, les sud-Tyroliens, les Slovènes) qui sont installées sur le territoire italien, mais qui parlent une langue différente de l'italien, représentée en général par un dialecte de la langue nationale parlée dans d'autres états confinant au moins d'un côté avec l'Italie. On appelle *îles* linguistiques les communautés installées sur des territoires ayant une langue différente de l'italien, qui confinent partout avec les territoires habités par des italophones. Ce dernier cas n'est pas celui des communautés *arbëreshe* ; bien qu'elles soient éparpillées dans différentes régions de l'Italie, elles sont caractérisées par l'agrégation en zones géographiques homogènes, formées par au moins trois ou quatre communautés.

industrielles et métropolitaines du Nord et dans les grandes villes du Midi et du Sud de l'Italie, on parvient à un nombre approximatif de 200 000 albanophones.

2.2. Les études sur les variétés *arbëreshe*

Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, sous l'égide des études de linguistique comparée, l'intérêt pour les dialectes *arbëreshë* a été démontré dans les œuvres de G.I. Ascoli (1881, 1873-2013), un linguiste renommé pour ses études de dialectologie italienne qui a donné une dignité aux variétés dialectales italo-romanes et a élevé les langues minoritaires de l'Italie à un niveau d'intérêt indispensable pour les études portant sur la linguistique et les sciences du langage.

Au début du XXe siècle, un linguiste allemand, Maximilian Lambertz (1923-1925) a étudié les systèmes dialectaux *arbëreshë* des Abruzzes, du Molise et des Pouilles septentrionales au sein de son travail de recherche pour son doctorat ; il est arrivé à esquisser un tableau des systèmes dialectaux *arbëreshë* de ces régions, très intéressant en ce qui concerne la description de leur état de conservation.

Pendant tout le XXe siècle, s'est développé un intérêt de plus en plus croissant pour les dialectes de la langue albanaise, et notamment pour ceux de l'Italie et de la Grèce qui représentent les branches dialectales albanaises les plus anciennes. Les centres universitaires les plus importants de l'Italie du centre et du sud créent des chaires axées sur les études d'albanologie ; nous nous bornerons à rappeler les personnalités les plus importantes dont les œuvres représentent les jalons de l'albanologie moderne. Martin Camaj a été l'un des plus éminents albanologues albanais et il a été le titulaire de la chaire de Langue et Littérature albanaise de l'Université de Munich de 1965 à 1990. Il a mené ainsi à partir des années '60 jusqu'aux années '80, une enquête systématique sur les parlers *arbëreshë* qui lui a permis de décrire certains « types » représentatifs des différentes aires dialectales, en portant une attention particulière aux parlers plus « périphériques » et plus exposés aux processus d'assimilation de l'italien et de ses dialectes (Altimari, 1994d : 437). Ses œuvres les plus remarquables sont : la monographie *La parlata albanese di Greci* (*le parler arbëresh de Greci*) (1971) et d'autres importantes descriptions dialectologiques portant sur *Die albanische Mundart von Falconara Albanese* (1977) et *La parlata arbëreshe di San Costantino Albanese* (le parler *arbëresh* de *San Costantino Albanese*) (1993).

Eqrem Çabej a été celui qui a inauguré en Albanie une véritable tradition d'études linguistiques en matière de dialectes *arbëreshë* ; il s'était déjà occupé avec sa thèse de doctorat, *Italoalbanischen Studien* (1933) du parler de *Hora/Piana degli Albanesi*, mais il s'est consacré ensuite à la langue des Albanais d'Italie avec la publication de nombreuses œuvres. Nous citons

parmi les plus importantes, *Mundartliches aus Italien* (1936), *Zum Wortschatz der albanischen Mundarten in Kalabrien* (1968), *Ngulimet shqiptare në Itali dhe gjuha e tyre* (fr. : les communautés albanaises en Italie et leur langue) (1969) et *Histori gjuhësore dhe strukturë dialektore e arbërishtes së Italisë* (fr. : histoire linguistique et structure dialectale de l'*arbëresh* d'Italie) (1975). En outre, ses *Studime Etimologjike* (SE, 1982-2014), en 7 volumes, reste l'œuvre la plus importante pour la linguistique historique de la langue albanaise.

Il faut rappeler aussi, en plus de celle de Çabej, la contribution dans le domaine de la dialectologie *arbëreshe* du dialectologue Gjovalin Shkurtaj qui est l'auteur d'une série d'études remarquables sur les parlers *arbëreshë* dans la région de Cosenza (1975), de *San Marcani/San Marzano* et *Marçedhuza/Marcedusa* (1986) et sur les parlers *arbëreshë* siciliens (1986).

La *Lingua Albanese. Origine, storia, strutture* de Shaban Demiraj (1997) est un manuel de linguistique historique albanaise qui offre aux spécialistes la possibilité de réfléchir sur de nouvelles perspectives d'analyse de l'albanais et de ses dialectes. L'intérêt d'Antonino Guzzetta (1982), en tant que professeur de langue et littérature albanaise à l'université de Palerme, s'est focalisé sur les études sur les variétés *arbëreshë* de la Sicile.

À partir des années '70, les études sur les dialectes *arbëreshë* se sont multipliées à l'Université de la Calabre, grâce à l'institution de la chaire de 'Langue et Littérature albanaise' et de la première chaire, en Italie, de 'Dialectes albanais du Sud de l'Italie'. Cette université fait donc un bond en avant en devenant le centre d'excellence pour les études de dialectologie *arbëreshe* sous la direction de Francesco Solano (de 1975 à 1990), qui est aussi le fondateur des deux chaires mentionnées ci-dessus. Solano a été le premier dialectologue albanais à avoir tenté une classification des parlers *arbëreshë,* et nous vous renvoyons au § 2.3.2 suivant pour son illustration. En 1991, l'œuvre de Solano a été poursuivie par Francesco Altimari qui dirige les deux chaires, le Doctorat de recherche international d'études de Philologie et Linguistique albanaise et gère les nombreux accords de coopération scientifique et culturelle entre l'Italie et l'Albanie, et entre l'Université de la Calabre et d'autres centres universitaires européens et en dehors de l'Europe.

L'œuvre des pères-fondateurs de l'albanologie a été poursuivie par d'autres éminents albanologues ; nous voulons rappeler ici uniquement les spécialistes les plus importants et nous renvoyons à la bibliographie récente de Belluscio (2015) pour une liste complète des études linguistiques et dialectologiques sur les parlers *arbëreshë* de 1994 à 2014. Parmi les recherches contemporaines d'albanologie les plus remarquables, celles de Francesco Altimari, disciple et continuateur de l'œuvre de Solano à l'Université de la Calabre, sont particulièrement intéressantes dans différents domaines d'études de l'albanologie.

Leonardo Maria Savoia de l'université de Florence a décrit la plupart des parlers *arbëreshë* et ses études ont abouti en 2008 à un volume de synthèse (*Studi sulle varietà arbëreshe*) portant sur des aspects de phonologie, morphologie, syntaxe et linguistique *arbëreshe*. À l'université de Constance, en Allemagne, Walter Breu – disciple de Camaj – s'est intéressé surtout aux dialectes *arbëreshë* de *Munxhufuni/Montecilfone* en Molise (Breu, 1991b) et de *Frasnita/Frascineto* en Calabre.

Eric Pratt Hamp et John Basset Trumper ont publié de nombreuses contributions portant sur les dialectes *arbëreshë* et sur quelques aspects conservatifs que ces parlers conservent encore à l'heure actuelle, par rapport à l'albanais standard (pour les détails, cfr. Belluscio 2015 déjà cité). Il nous faut enfin signaler la contribution significative pour la dialectologie albanaise de Titos Johalas (2011, 2006, 2002, 2000) auteur d'études sur les dialectes albanais de la Grèce, où l'on trouve des références incontournables pour la comparaison, en diatopie, des données lexicales albanaises.

2.3. Les systèmes dialectaux *arbëreshë* : un aperçu général

L'*arbëresh*, c'est-à-dire l'albanais d'Italie, est une forme d'albanais qui est très influencée par les variétés italo-romanes parlées dans les communautés limitrophes et, surtout, par l'italien régional des aires dans lesquelles on utilise cette variété d'albanais. Cette situation de contact linguistique et de bilinguisme, séculaire et ininterrompu, a déterminé une évolution spécifique de l'*arbëresh* par rapport aux variétés albanaises parlées dans l'aire balkanique.

Les variétés *arbëreshe* présentent en général une organisation morpho-syntaxique et lexicale qui les rapproche des langues mixtes (Muysken, 2000 ; Myers-Scotton, 2006). Les phénomènes de convergence linguistique opèrent donc avec les phénomènes de divergence qui conduisent à l'introduction d'emprunts lexicaux, avec des modalités spécifiques d'assimilation de ces derniers à la structure morpho-syntaxique de chaque parler *arbëresh*. Il est en effet possible d'avoir des correspondances lexicales et morpho-syntaxiques entre des parlers qui se situent dans des aires parfois même géographiquement éloignées. La conservation d'éléments structuraux et lexicaux, d'une part, et la relexicalisation d'autre part, ont permis à l'*arbëresh* de se présenter comme une « unité dans la diversité », malgré les différences que l'on trouve entre une variété et l'autre.

En tant que type dialectal, l'*arbëresh* est marqué par une hétéroglossie complexe, puisqu'il constitue le résultat des traits hérités de l'albanais balkanique, ainsi que des traits acquis dans les nouveaux territoires d'installation. Les paragraphes suivants en décrivent, en termes généraux, quelques caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques, ainsi que quelques traits lexicaux.

2.3.1 Le système vocalique

Sur la base de ce que Savoia (1994b : 184) affirme, le système vocalique de ces parlers présente quelques points de différentiation que l'on peut mettre en évidence en prenant comme référence les conditions phonologiques hypothétiques à la base des dialectes *arbëreshë,* comme le suggère le schéma suivant :

	Antérieures		**Centrales**		**Postérieures**	
	Non arrondi	**Arrondi**	**Non arrondi**	**Arrondi**	**Non arrondi**	**Arrondi**
Fermées	/i/					/u/
Mi-fermées						
Moyennes			/ə/			
Mi-ouvertes	/ɛ/					/ɔ/
Ouvertes			/a/			

Les traits caractéristiques les plus importants du système vocalique des dialectes *arbëreshë* sont donc représentés par les différents résultats de [ə] en position tonique et atone et des évolutions des diphtongues originelles *[ie] et *[ua].

Lorsque [ə] est en position tonique, il est possible d'observer quatre typologies de réalisation de la voyelle centrale :

- [ə] > [ɐ], par exemple [vɐ] « (je) mets » dans les parlers de *Fallkunara/Falconara Albanese*, *Shën Bendhiti/San Benedetto Ullano*, *Llimarri/Marri*, *Kejverici/Cavallerizzo*, *Spixana/Spezzano* dans la région de Cosenza et *Vina/Vena di Maida* et *Gharrafa/Caraffa di Catanzaro* dans la région de Catanzaro ;

- [ə] > [ʌ], [ɔ], par exemple [kˈʌmba], [kˈɔmba] « pied » dans les parlers au nord et à l'est de Cosenza, notamment à *Frasnita/Frascineto*, *Shën Sofia/Santa Sofia* et *Shën Vasili/San Basile* ;

- [ə] > [æ], par exemple [kˈæmba] « pied » dans le parler de *Vakarici/Vaccarizzo Albanese* ; Hamp (1994 : 226) affirme en particulier, que ce trait représente l'aspect que tous les villages voisins reconnaissent comme étant seulement une caractéristique du parler de *Vaccarizzo* ;

- [ə] > [o], [ɔ], par exemple [zoj] « (je) prends » et [ðˈɔmbt] « les dents » qui caractérisent les parlers de *Shën Kolli/San Nicola* et de *Puhëriu/Pallagorio,* dans la région de Crotone.

Lorsque [ə] est en position atone il est possible d'observer :

- [ə] > [i] en position post-tonique, par exemple [krˈɔhir] « peigne », dans les parlers de *Shën Vasili/San Basile*, *Ungra/Lungro* et *Firmoza/Acquaformosa*, dans la région de Cosenza ;

- [ə] > [u] en position prétonique, par exemple [kurkˈɔɲ] « (je) cherche » à *San Marcani/San Marzano di San Giuseppe,* dans la région de Tarante ; [puʃtrˈɔɲ] « (je) couvre » à *Llimarri/Marri*, dans la région de Cosenza et [kupˈuɲɲa] « (je) casse » à *Vina/Vena di Maida*, dans la région de Catanzaro.

Les diphtongues *[ie] et *[ua] peuvent :

- se conserver, comme dans les parlers de *Fallkunara/Falconara Albanese*, *Shën Bendhiti/San Benedetto Ullano, Llimarri/Marri, Kejverici/Cavallerizzo* dans la région de Cosenza ; de *Vina/Vena di Maida* et *Gharrafa/Caraffa di Catanzaro* dans la région de Catanzaro ; de *Shën Pali/San Paolo Albanese* et *Shën Kostandini/San Costantino Albanese*, dans la région de Potenza et à *Hora/Piana degli Albanesi*, dans la région de Palerme ;

- évoluer : *[ua] > [uɛ] comme par exemple [rˈueɲ] « (je) regarde » à *Frasnita/Frascineto* ;

- se réduire : *[ua] > [u] et *[ie] > [i] comme par exemple [ʃkruɲ] « (j') écris » et [ziɲ] « (je) cuis » à *Barilli/Barile*, *Zhura/Ginestra*, *Mashqiti/Maschito* et *Munxhufuni/Montecilfone*.

Une autre caractéristique du vocalisme *arbëresh* est la disparition du phonème /y/ faisant suite à sa délabialisation > systématiquement à /i/ : /si/ « œil », /di/ « deux », /ʃtiɲ/ « pousser » (Altimari, 1994c : 240).

Une dernière caractéristique du vocalisme *arbëresh* concerne l'évolution de [ɛ] > [a] lorsqu'il est utilisé en fonction clitique objet ; par exemple, [a hˈapiɲ] « (je) l'ouvre » à *Shën Vasili/San Basile* ; [a dˈɔɟa] « (tu) l'as rôti » et [a mˈaða] « grande » à *Barilli/Barile*, *Zhura/Ginestra, Mashqiti/Maschito, Katundi/Greci* et *Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia* (Savoia, 1994b : 186).

2.3.2 Le système consonantique : classement par isophones de Solano

En général, il n'est pas possible d'établir avec certitude le nombre des phonèmes consonantiques puisqu'il n'existe pas de variétés représentatives des parlers *arbëreshë* ; nous nous bornerons, par conséquent, à en spécifier les différences substantielles en diatopie, tout comme nous l'avons fait pour le système vocalique, en prenant comme référence les conditions phonologiques hypothétiques à la base du consonantisme des dialectes *arbëreshë,* comme le suggère le schéma suivant :

	Bilabiales	Labio-dentales	Alvéolaires	Inter-dentales	Palato-alvéolaires	Palatales	Vélaires	Glottals
Occlusives	/p/ /b/	/t/ /d/				/c/ /ɟ/	/k/ /g/	
Nasales	/m/		/n/			/ɲ/		
Latérales			/l/			/ʎ/		
Roulées			/r/ /r:/					
Fricatives		/f/ /v/	/s/ /z/	/θ/ /ð/	/ʃ/ /ʒ/	/ç/ /j/	/x/ /ɣ/	/h/
Affriquées			/ts/ /ʣ/		/ʧ/ /ʤ/			

Par rapport au système consonantique de l'albanais (cfr. ch. I, § 1.2.1), le consonantisme de ces dialectes montre la présence de la fricative palatale sourde [ç] qui est une spécificité phonétique conservée dans les parlers *arbëreshë* et qui révèle les emprunts du grec médiéval et moderne.

Pour la description des phénomènes de changement phonétique du consonantisme *arbëresh* nous suivrons la classification par isophones de Solano (1994b : 174) que nous intégrerons, le cas échéant, avec celle établie par Savoia (1994b : 179).

Francesco Solano a été le premier albanologue qui a tenté une classification des parlers *arbëreshë*. En fait, les difficultés de classement de ces variétés sont représentées par l'extrême variation diatopique – à tous les niveaux du système linguistique – qui ne permet pas de trouver un seul critère classificatoire commun à tous les parlers albanais d'Italie. Une telle différenciation nait, probablement, de deux facteurs : le temps des vagues migratoires *arbëreshe* (se déroulant pendant trois siècles, entre le XVe et le XVIIIe siècle) et la provenance des locuteurs (il n'existe pas de document décrivant les différents territoires albanais d'où les migrants sont partis). Étant donné l'ampleur de la période migratoire et le manque total d'information sur le lieu de départ dans l'aire balkanique, Solano a dû forcément fonder sa classification sur plusieurs critères internes aux mêmes variétés : les phénomènes de mutation phonétique et l'archaïcité de quelques parlers *arbëreshë*. Il a précisé, en outre, que sa classification se limite à tracer uniquement les isoglosses phonologiques, tout en reconnaissant l'existence d'isoglosses morphologiques, syntaxiques et lexicales qu'il renvoie à de futures études car il pense qu'elles coïncident avec les isoglosses phonologiques[4].

[4] Pour d'autres éléments de classification dialectale *arbëreshë* cf. aussi Savoia (1994b : 179-210) qui se basent sur les isoglosses phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales selon le modèle théorique de la Grammaire Universelle de Chomsky.

Pour la définition des phénomènes de changement phonétique, Solano (1994b : 169) et Savoia (1994b : 186), ont pris tous les deux en considération les seuls phonèmes consonantiques[5] intéressés par des processus de changement concernant la latérale alvéolaire vélarisée *[ɬ][6], les groupes d'occlusive vélaire suivie de latérale *[kl, gl, bl, pl, fl] et la sonorisation de *[x]. Les évolutions de ces phonèmes consonantiques aboutissent à des résultats différents dans chaque parler ou groupes de parlers et le critère d'archaïcité indique le degré de conservation ou d'innovation des anciens groupes de consonnes que montrent les parlers *arbëreshë*.

Sur la base des critères évoqués ci-dessus, Solano (1994b : 169-178) divise les parlers *arbëreshë* en cinq zones principales :

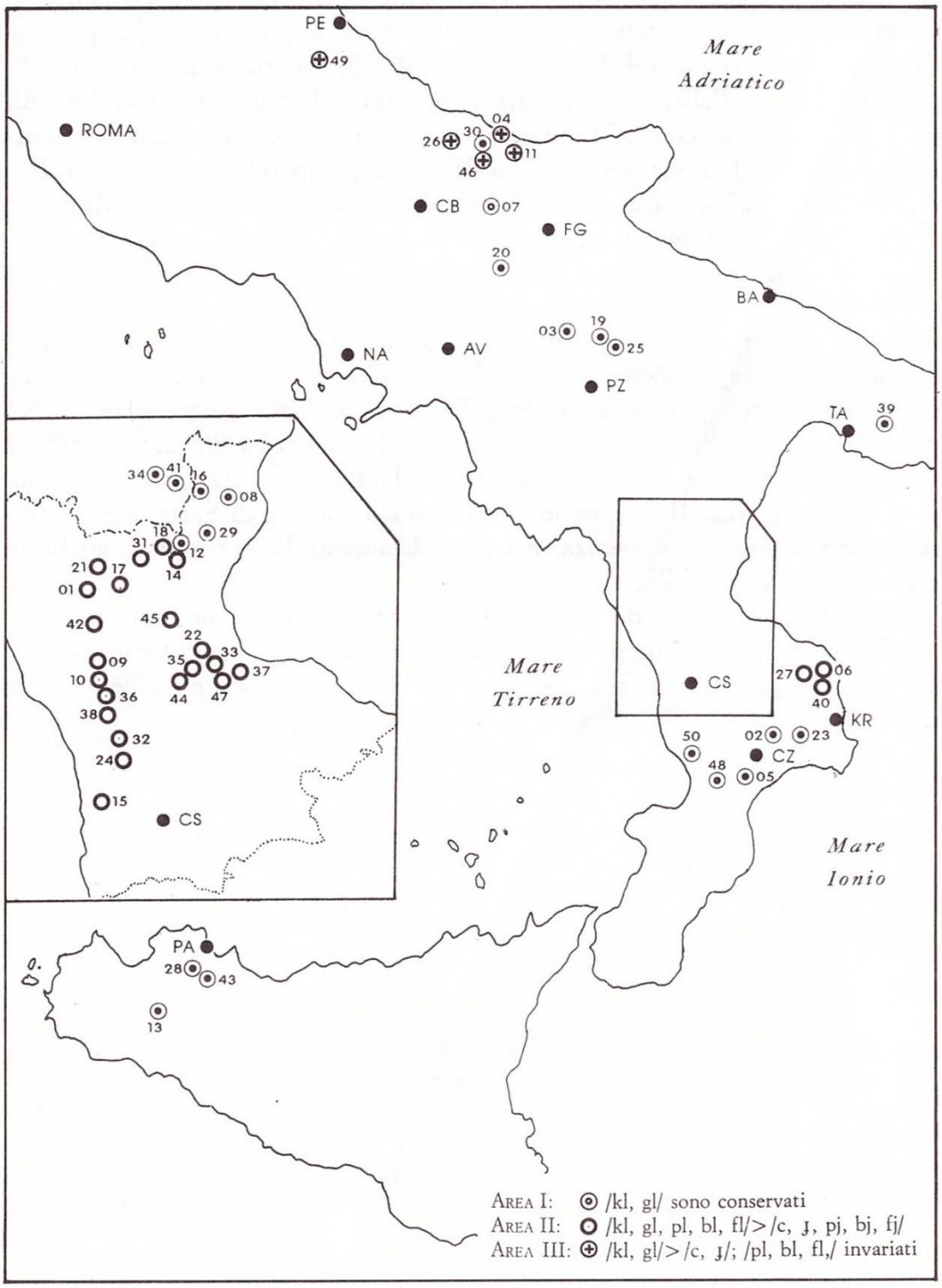
I. la zone conservatrice où les anciens groupes /kl/ et /gl/ n'ont pas évolué (cfr. carte 2), et dont font partie les communautés de la Sicile, un nombre limité de parlers de la Calabre et notamment ceux dans la région de Catanzaro (*Vina/Vena di Maida*, *Gharrafa/Caraffa*, *Xingarona/Zangarona*, *Marçedhuza/Marcedusa* et *Andalli/Andali*) et, dans la région de Cosenza (*Çifti/Civita*, *Pllatëni/Plataci*, *Farneta/Farneta* et *Kastëjnexhi/Castroregio*), la Basilicate, dans la région de Potenza (*Shën Kostandini/San Costantino Albanese*, *Shën Pali/San Paolo Albanese*, *Barilli/Barile*, *Zhura/Ginestra* et *Mashqiti/Maschito*), la Campanie, dans la région d'Avellino (*Katundi/Greci*), dans les Pouilles (*Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia* dans la région de Foggia) et dans le Molise dans la région de Campobasso (*Porkanuni/Portocannone*) ;

II. la zone innovatrice où tous les groupes consonantiques (/kl/, /gl/, /pl/, /bl/, /fl/) se palatalisent, en évoluant de manière à ce que /kl/ > /c/, /gl/ > /ɟ/ et /pl/, /bl/, /fl/, palatalisent leur élément liquide qui devient une approximante palatale sonore /j/ > /pj/, /bj/, /fj/, (cfr. carte 2). À cette zone appartiennent également les communautés albanophones de la région de Cosenza, où nous avons choisi comme points d'enquête *Shën Sofia*/*Santa Sofia d'Epiro* e *Sënd Japku*/*San Giacomo di Cerzeto* et, dans la région de Crotone, *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* ;

III. la zone à innovation partielle où seuls les groupes /kl/ et /gl/ évoluent en /c/ et /ɟ/, tandis que les autres – /pl/, /bl/, /fl/ – ne changent pas (cfr. carte 2). Solano attribue à cette zone les communautés de *Badhesa/Villa Badessa* dans la région de Pescara, de *Këmarini/Campomarino*, de *Munxhufuni/Montecilfone* et de *Ruri/Ururi* dans la région de Campobasso ainsi que *Qefti/Chieuti* dans la région de Foggia ;

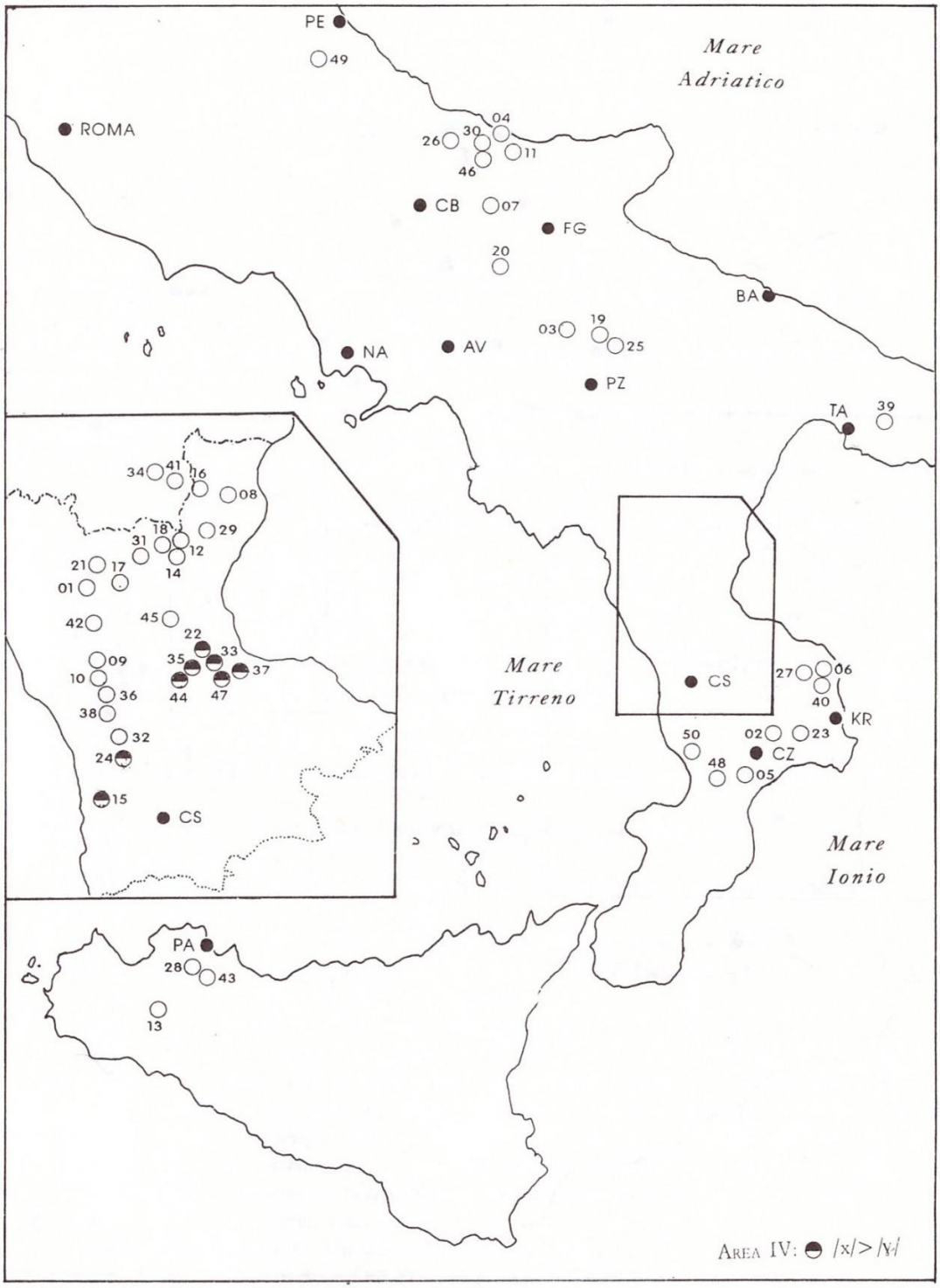
[5] Le système vocalique *arbëresh* se présente comme étant beaucoup plus stable et uniforme par rapport à celui des consonnes, avec six voyelles (/i/, /u/, /ɛ/, /ə/, /ɔ/, /a/) ; les seuls changements qu'il présente concernent quelques réalisations allophoniques de la voyelle centrale /ə/.

[6] Cette consonne est connue aussi comme < l > sombre ou dur.



Carte 2 - Carte des trois premières isophones de classification des dialectes *arbëreshë,* élaborée par Solano (1994b : 174).

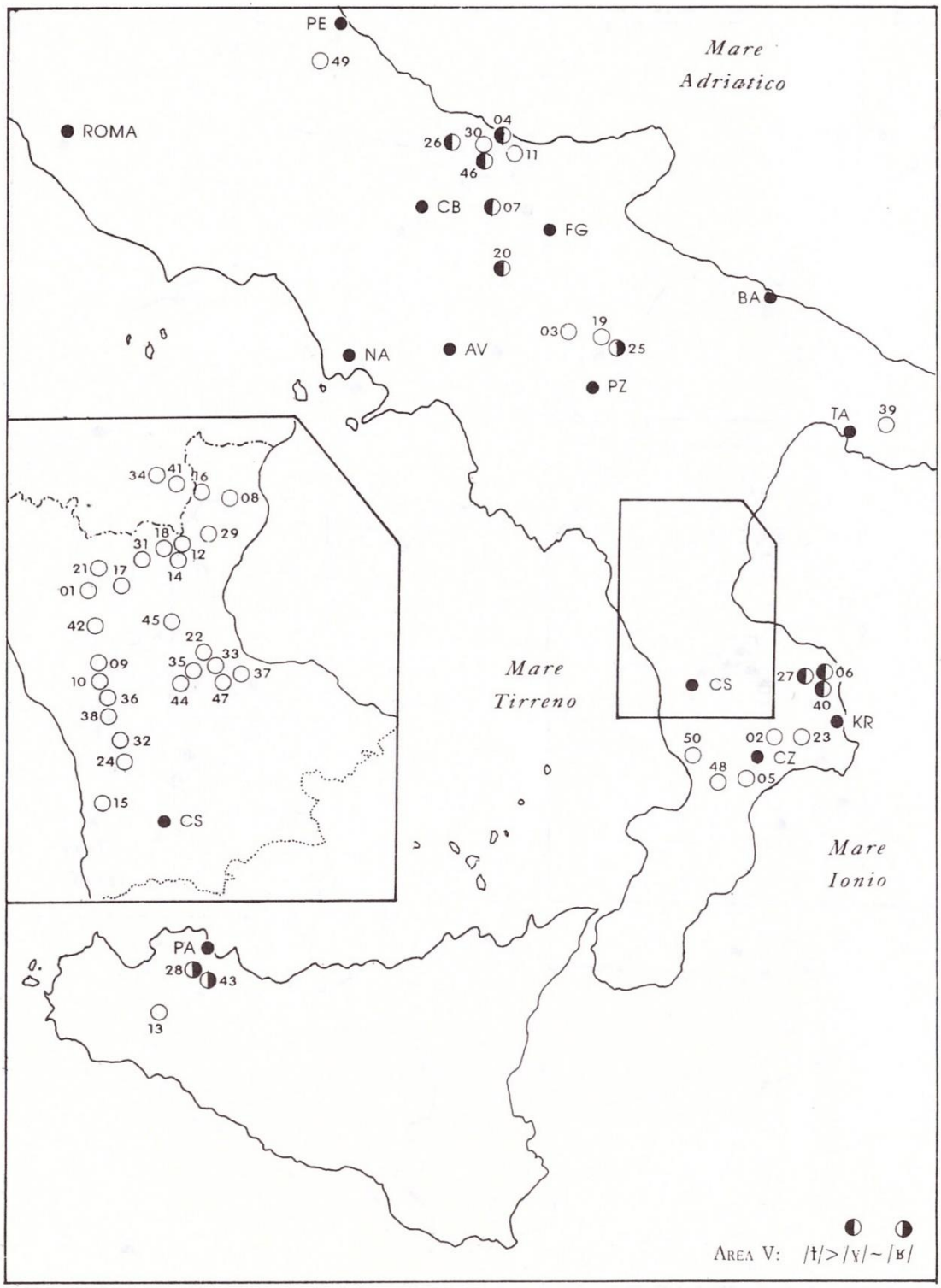
IV. la zone où la fricative vélaire sourde /x/ se sonorise en /ɣ/ (cfr. carte 3) ; elle inclut les communautés de *Vakarici/Vaccarizzo Albanese*, *Shën Mitri/San Demetrio Corone*, *Maqi/Macchia Albanese*, *Strighari/San Cosmo Albanese*, *Mbuzati/San Giorgio Albanese*, *Shën Sofia/Santa Sofia d'Epiro*, *Fallkunara/Falconara Albanese* et *Llimarri/Marri*, dans la région de Cosenza ;



Carte 3 - Carte de l'isophone IV de classification des dialectes *arbëreshë*, élaborée par Solano (1994b : 175).

V. la zone où la latérale alvéolaire vélarisée /ɬ/ change d'articulation, en évoluant soit en fricative vélaire sonore /ɣ/, soit en fricative uvulaire sonore /ʁ/ ; cependant, d'ultérieurs affaiblissements peuvent se vérifier à l'intérieur de contextes phonétiques particuliers en produisant parfois le passage de /ɬ/ à /w/ ou à /ø/ (cfr. carte 4). À ce propos, Savoia (1994b : 186) précise que dans les parlers de *Munxhufuni/Montecilfone*, *Ruri/Ururi*, *Porkanuni/Portocannone*,

Këmarini/Campomarino (en Molise), *Qefti/Chieuti* dans les Pouilles et *Katundi/Greci* en Campanie, à la fricative vélaire correspond /ɣ/ qui évolue ultérieurement > /ø/ lorsqu'elle est précédée de la voyelle /u-/. Les communautés de *Mashqiti/Maschito* dans la région de Potenza ; *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto*, *Puhëriu/Pallagorio*, *Karfici/Carfizzi* dans la région de Crotone ; *Hora/Piana degli Albanesi* et *Sënda Stina/Santa Cristina di Gela* dans la région de Palerme appartiennent aussi à cette dernière zone.



Carte 4 - Carte de l'isophone V de classification des dialectes *arbëreshë*, élaborée par Solano (1994b : 176).

2.3.3 Caractéristiques morphologiques et syntaxiques

Les caractéristiques les plus marquantes de la morphologie nominale sont listées ici :

- la conservation du genre neutre (par exemple [ujt] « eau », [miʃt] « viande », [vajt] « huile », etc.) qui a convergé dans l'albanais standard dans les genres masculin ou féminin ;
- la formation des pluriels avec métaphonie qui est un trait commun aux dialectes *arbëreshë* d'Italie, tosques méridionaux et *arbëreshë* de Grèce (par exemple : [ʃtrat] ~ [ʃtrˈɛtra] « lit ~ lits » ; [i lˈart] ~ [t lˈɛrta] « grand/haut ~ grands/hauts » ;
- le développement ultérieur du système de numération vigésimal, où il est possible de trouver après [ɲəzˈɛt] « vingt » et [dizˈɛt] « quarante », aussi [trɛzˈɛt] « soixante », [katərzˈɛt] « quatre-vingt » que [trɛzɛtɛδjˈɛt] et [ʃtatδjˈɛt] « soixante-dix ».

En ce qui concerne la morphologie verbale, nous pouvons évoquer les caractéristiques suivantes :

- le suffixe pour la formation du parfait présente trois variantes en diatopie, et on en trouve deux en particulier qui sont plus répandues dans les différents parlers, /-jt-/ et /-v-/ comme le témoignent les exemples [ʎˈajta] « (je) lavai » et [zˈiejta] « (je) cuisis » caractérisant les parlers *arbëreshë* de Calabre et [lˈava] « (je) lavai » et [ziˈɛva] « (je) cuisis » caractérisant les parlers *arbëreshë* du Molise. La forme du suffixe /-c-/ se trouve régulièrement utilisée dans le parler de *Katundi/Greci* [lˈaca] « (je) lavai » et [ziˈɛca] « (je) cuisis », tandis que dans le parler de *Shën Pali/San Paolo Albanese* elle est soumise à des conditions de variabilité par rapport aux deux autres formes plus répandues (Savoia, 1994b : 189) ;
- le suffixe pour la formation de l'imparfait actif /-j-/ se distribue de manière compacte dans les parlers de Molise, Pouilles et Basilicate septentrionales, où on dit [lˈaja] « (je) lavais » et [ziˈɛja] « (je) cuisais » ; dans les autres aires, on trouve la présence de deux suffixes qui s'alternent de manière fragmentée /-j-/ et /-ɲ-/, ce dernier caractérise surtout les parlers de Calabre, comme par exemple [ʎˈaɲa] « (je) lavais » et [zˈieɲa] « (je) cuisais » à *Shën Mitër/San Demetrio Corone* (Savoia, 1994b : 189).

La description de quelques traits de morphosyntaxe, où émergent des phénomènes dérivés d'une période archaïque de l'évolution de la langue albanaise et des phénomènes d'innovation à caractère spécifique, mérite une attention particulière.

- Les pronoms et les adjectifs possessifs de l'albanais d'Italie ont subi, en général, beaucoup de nivellements analogiques, pendant les derniers siècles, tout comme dans l'albanais standard. Toutefois, quelques parlers se présentent comme étant plutôt conservatifs ; en

ce qui concerne, en particulier, la conservation de l'opposition des formes pour distinguer le nombre et le genre de la possession, comme à *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* : [mˈɔła jˈɔtɛ] « ta pomme », [xˈa mˈɔłən tˈəŋdɛ] « (je) mange ta pomme », [xˈa mˈɔłat ɛ tˈua] « (je) mange tes pommes ».

- En ce qui concerne l'expression du futur, l'albanais présente, tout comme les autres langues balkaniques, le « balkanisme » représenté par la structure VOLO + subjonctif, et les dialectes *arbëreshë* sont caractérisés par la présence du futur « nécessitatif » qui se trouve aussi dans le guègue, bien que les deux dialectes utilisent deux différentes structures, notamment : arb. KAM + subjonctif et g. KAM + infinitif (Altimari, 2014 : 58). Donc, le futur de type *habeo* est formé avec l'auxiliaire 'avoir' *kam* + *të* + V (par ex. : [kˈam t vˈɛtɛ] « (je) dois aller », cette phrase peut se traduire littéralement comme « (j') ai à aller ») et le futur de type *volo* est formé par l'auxiliaire 'vouloir' *dùa* + *të* + V (par ex. : [dˈua t vˈɛtɛ] « (je) veux aller »). Ces deux types de futur présentent donc des différences ayant surtout un caractère fonctionnel : dans le futur avec l'auxiliaire *kam*, c'est le concept de nécessité ou de devoir qui domine tandis que l'autre type renvoie au concept de volonté. Savoia (1994b : 191) affirme que la différence essentielle entre les parlers *arbëreshë* concerne les caractéristiques morphologiques de ces deux structures. Si quelques parlers de la Calabre centrale et de la Basilicate méridionale présentent seulement des structures avec la particule *të*, la plupart des parlers se caractérisent par des limitations et des alternances d'occurrence de cet élément. Ainsi, la présence d'une voyelle qui le suit favorise l'occurrence de *të* à *Zhura/Ginestra* et à *Barilli/Barile* [ka t a ʎˈami] « (nous) devons le laver », [da t a ʎˈami] « (nous) voulons le laver », mais [ka ˈxa ˈmiʃt] « (je) dois manger de la viande », [ˈti da ˈxaːʧ] « tu vuoi mangiare ». En Molise, *kam* et *dua* s'agglutinent à *të* en formant les particules réduites et invariables *kat* et *dot* qui introduisent ces types de futur à *Porkanuni/Portocannone* et à *Ruri/Ururi*, [kat vˈɛtɛ] « (je) veux aller », [dɔt vˈɛtɛ] « (je) dois aller ». Les deux auxiliaires présentent dans un certain nombre de variétés des caractéristiques structurelles un peu différentes qui sont souvent en corrélation avec les personnes et/ou avec la flexion temporelle (présent ou imparfait) (Savoia, 1994b : 191). Ainsi, en Calabre à *Shën Sofia/Santa Sofia* on dit [ˈdua tə ˈviŋ] « (je) viendrai, (je) veux venir », mais [ˈduan tə ˈviŋɛn] « (ils) viendrons, (ils) veulent venir », [dɔj tə ˈvija] « (je) voulais venir » et [ˈkam ɛ ˈʎaŋ] « (je) le laverai, (je) dois le laver », mais [ˈkɛmi ɛ ˈʎami] « (nous) le laverons, (nous) devons le laver », [ˈkiʃ tə ˈvija] « (je) devais venir »; à *Porkanuni/Portocannone* au Molise, on dit [ˈdɔt ˈviŋ] « (je) viendrai, (je) veux venir », mais [ˈdɔt ˈviŋən] « (ils) viendrons, (ils) veulent venir », [ˈdiʃ ˈvija] « (je) voulais venir » et [ˈkat ɛ ˈlaŋ] « (je) le laverai, (je) dois le laver », mais

[ˈkat ɛ ˈlami] « (nous) le laverons, (nous) devons le laver », [ˈkiʃ ɛ ˈlajəm] « (nous) devions le laver ».

- Les parlers *arbëreshë* ont aussi en commun la structure paratactique ayant une valeur progressive, dans le présent ou dans le passé, qui trouve aussi des correspondances dans quelques dialectes albanais en territoire balkanique : elle est désignée en général comme *parataxe balkanique*[7]. Le fait d'être répandue dans tous les parlers *arbëreshë*, fait de la parataxe balkanique une spécificité des dialectes albanais d'Italie où elle peut avoir quatre formes : la plus répandue est celle avec l'auxiliaire « être » au présent ou à l'imparfait de l'indicatif, *jam* [jam] « je suis » ou *ishë* [iʃ] / *isha* [ˈiʃa] / *inja* [ˈiɲa] « j'étais » + la conjonction *e* + le verbe au présent ou imparfait. À *Porkanuni/Portocannone* nous pouvons entendre, par exemple, *jam e lahem* [jˈam ɛ lˈaxem] (litt. « je suis et je me lave ») « je suis en train de me laver » et *isha e lahësha* [ˈiʃa ɛ lˈaxʃa] (litt. « j'étais et je me lavais ») « j'étais en train de me laver », alors que dans les parlers de *Katundi/Greci* et de *Shën Kolli/San Nicola* l'élément de conjonction entre l'auxiliaire et le verbe est représenté par le complémenteur *çë* [ʧə] « que » : *jam çë laham* [jˈam ʧ lˈaxam] à *Katundi/Greci* (litt. « je suis que je me lave ») « je suis en train de me laver » et *isha çë laheja* [ˈiʃa ʧ lˈaxeɟa] à *Shën Kolli/San Nicola* (litt. « j'étais que je me lavais ») « j'étais en train de me laver ». Dans le parler de *San Marzano* (Pouilles méridionales), l'auxiliaire de la construction paratactique est le verbe *jesë* [jˈɛsə] « être » : *jesë e lagëmë* [jˈɛsə ɛ ʎˈagəmə] « je suis en train de me laver ». Enfin, les parlers *arbëreshë* près de Melfi (dans l'aire du Mont Vulture, en Basilicate) présentent une structure paratactique formée par l'auxiliaire *rri* [rːi] « rester » + la particule *të* + le verbe principal, comme à Ginestra, *rria të shkreunj* [rːˈia tə ʃkrˈɛuɲ] « j'étais en train d'écrire » (Savoia, 1994b : 190).

2.3.4 Le lexique *arbëresh* : système à plusieurs couches[8]

Le système lexical des dialectes albanais d'Italie a une structure à plusieurs couches comme celle de l'albanais, puisqu'il est formé par trois typologies principales de mots : ceux d'origine balkanique (le substrat balkanique[9] proprement dit) témoignant des contacts culturels entre les différentes aires linguistiques de la péninsule balkanique ; les emprunts issus des contacts que ce territoire des Balkans a eu, au cours de son histoire, avec les grandes cultures dominatrices : il

[7] En Albanie, dans le tosque, on trouve la construction paratactique *rri + e + verbe* (par exemple en Çamëria) : *rri e qaj* [rːˈi ɛ cˈaj] (litt. « (je) suis et je pleure ») « je suis en train de pleurer » ; de même, dans quelques dialectes guègues y compris ceux du Kosovo, la construction paratactique s'exprime par *jam* « je suis » + la préposition *ka, kah* « à, d'où » + l'indicatif du verbe principal : *jam ka shkoj* [jˈam kˈa ʃkˈɔj] « (je) suis en train d'aller ».

[8] Les exemples illustrés dans ce paragraphe sont tirés, en général, de Banfi (1985 : 81-109) avec nos intégrations nécessaires à l'exemplification du lexique *arbëresh*.

[9] Les spécialistes indiquent avec ces mots les conditions linguistiques que la péninsule balkanique avait avant les pénétrations greques et latines (Banfi, 1985 : 82).

s'agit des superstrats grec, latin, slave et turc ; les emprunts d'origine dialectale italienne, acquis après la migration en Italie du sud et constituant les adstrats issus du contact entre les dialectes albanais et les dialectes italo-romans des Abruzzes, du Molise, de la Campanie, des Pouilles, de la Basilicate, de la Calabre et de la Sicile[10].

Nous trouvons encore à l'heure actuelle des témoins lexicaux du substrat balkanique qui sont communs à tous les parlers *arbëreshë*, à l'albanais et à la plupart des langues balkaniques, comme : arb. [kalˈiðe] *kalidhe* / [kalˈive], [kaʎˈive] *kalive* « cabane » qui est un mot à diffusion pan-balkanique (Banfi, 1985 : 84) et qui trouve une correspondance avec drum., megl. *colibă*, ngr. *καλύβα* (> arum. *călivă*), alb. *kolíbe*, bulg. *koliba*, tu. *kulübe* ; ce mot qui semble avoir été déjà attesté en grec ancien chez Hérodote est probablement d'origine illyrienne et s'est répandu sur le territoire balkanique dans l'Antiquité. Un autre exemple est représenté par l'arb. [mˈɔðuɫ], [mˈɔðuː] *mòdhullë* « vesce », correspondant au drum. *mazăre*, arum. *madzire* « pois » : il a été comparé au phytonyme dacien μόζουλα, μίζηλα « sarriette ».

En ce qui concerne la deuxième typologie d'emprunts du lexique *arbëresh*, nous nous bornerons à illustrer les mots issus des contacts avec les quatre grandes cultures grecque, latine, slave et turque qui ont dominé les Balkans jusqu'au XIXe siècle.

La langue grecque a toujours revêtu une importance capitale dans les Balkans, en influençant les autres langues de la péninsule en particulier à partir de l'Âge hellénique-roman jusqu'à la domination ottomane : l'église grecque a réussi à unir – grâce à la diffusion d'une conscience religieuse homogène – la plupart des populations balkaniques, en devenant ainsi l'alternative culturelle à l'influence de la foi islamique imposée par les Turcs. La langue grecque a ainsi fourni aux autres langues balkaniques de nombreux éléments lexicaux, que nous trouvons encore dans les parlers *arbëreshë* : par exemple gr.δάφνη « laurier » > arb. [ðˈafən] *dhàfën* ; alb. *dhàfën, dafinë* ; bulg. *dafina*, sr. *dafina* ; rum. *dafin* ; gr. τριαντάφυλλον « rose » > arb. [trəndafˈile], [trəndafˈiʎe], [trendafˈile], [trɔndɔfˈiʎe], [trandafˈiʎe] *trëndafile* ; alb. *trëndafil*, *trandafil* ; bulg. *trandafil*, sr. *trandovilje* ; rum. *trandafir*. Dans le domaine de la religion, nous trouvons un nombre important d'éléments lexicaux diffusés à travers la foi orthodoxe, que l'on retrouve surtout dans les parlers du Pollino, de Basilicate, de Calabre et de Sicile où la plupart des *Arbëreshë* sont catholiques de rite gréco-byzantin et utilisent la langue grecque pour la célébration liturgique[11] ; en revanche, dans les autres communautés albanophones, catholiques

[10] Nous tenons à préciser en outre que pour l'individuation des aires d'influence italo-romanes susdites, nous avons pris en considération la répartition proposée par Grassi, Sobrero & Telmon (2003 : 41-103) qui regroupe les dialectes de l'Italie en 8 aires dialectales : les dialectes septentrionaux ; les dialectes toscans ; les dialectes centre-méridionaux ; les dialectes de l'extrême Sud ; les dialectes sardes ; les dialectes provençaux et franco-provençaux ; les dialectes ladins et frioulans et en dernier lieu, les minorités linguistiques. Les aires qui nous intéressent correspondent à la zone méridionale des dialectes centre-méridionaux (Abruzzes et Molise, Pouilles, Basilicate et Campanie) et à la zone des dialectes de l'extrême Sud (Sicile, Calabre et le Salento).

[11] Les informations relatives au rite gréco-byzantin sont contenues dans § 2.5 ci-dessous.

mais de rite latin, il devient de plus en plus difficile de trouver des emprunts dans le domaine religieux. Les deux exemples suivants sont encore présents dans la plupart de l'*Arbëria* : gr. καλόγερος « moine » > arb. [kalˈɔjər] *kalògjër*, alb. *kallogjér*, a. bulg. *kalogerŭ*, *kalugerŭ*, bulg. *kalùger*, sr. *kalùģer*, rum. *călugăr* ; gr. ἡ μεγάλη ἑβδομάς (litt. « la grande semaine ») « la Semaine sainte » a été la base pour le calque dans l'arb. [jˈava (ε) mˈaːδe] *jàva (e) mádhe*, l'alb. [jˈava ε mˈaːδe] *jàva e mádhe* et le sr. *velika nedelja*.

Les éléments latins dans le lexique albanais se réfèrent à un large éventail de domaines conceptuels ; par exemple, il est très intéressant de mettre en relief le fait que les noms de parenté sont d'origine latine en ce qui concerne la descendance cognatique[12] : arb. et alb. [ˈɛmt] *èmtë* « tante » < lat. AMITA ; [ˈuŋj] *ùngj* « oncle » < lat. AVUNCULU(M) ; [kuʃrˈiː] *kushërí* « cousin » < lat. CONSOBRINU(M) ; [krˈuʃk] *krúshk* « paranymphe » < lat. CONSOCER ; [kunˈat] *kunàt* « beau-frère » < lat. COGNATU(M) ; [prˈind] *prìnd* « parents » < lat. PARENTES ; [fəmˈij] *fëmíjë* « enfants » < lat. FAMILIA. De nombreux termes albanais remontent au latin balkanique et trouvent des correspondances avec les dialectes roumains ainsi qu'avec les continuateurs latins du néogrec et des langues slaves méridionales. Par exemple, lat. *CUCUTA (pour CICUTA) > alb. et arb. [kukˈut] *kukùtë* « ciguë », roum. *cucută*, scr. *kukuta* ; lat. FILIANU(M) > arb. [fijˈan] *fijàn* / [fijˈon] *fijòn* « filleul », roum. *fin*, aroum. *hil'in*, scr. *piljan* ; lat. CANTICU(M) > arb. et alb. [kˈəŋg] *kéngë* « chant », roum. *cintec* ; lat. HOSPITIUM > arb. [ʃpˈiː] *shpí* « maison », alb. [ʃtəpˈiː] *shtëpí*, ngr. σπίτι. Enfin, il faut aussi observer que l'albanais et les dialectes *arbëreshë* continuent de formes latines plus anciennes par rapport aux innovations récentes présentes dans d'autres aires : arb. [ʃtrˈɔɲ] *shtrònj* et alb. *shtròj* « étendre » < lat. STERNERE, opposé par exemple à l'it. *stendere* dérivé d'une forme plus récente, lat. EXTENDERE. Des autres exemples sont représentés par : arb. et alb. [fˈace] *fàqe* « figure, visage » < lat. FACIE(M) (au contraire de l'it. *faccia* < lat. *FACIA plus récent) ; arb. et alb. [cˈɛp] *qèpë* « onion » < lat. CEPA (au contraire de l'it. *cipolla* < lat. CEPULLA plus récent) ; arb. et alb. [(ε) ɲˈɛːrk] *(e) njérkë* « belle-mère » < lat. NOVERCA (opposé à l'it. *matrigna* < lat.* MATRINIA plus récent).

Entre les VIe et Xe siècles, les Slaves dépassent le Danube et occupent la plupart du territoire balkanique, déjà marqué par l'influence grecque et latine, en bouleversant de manière décisive l'organisation traditionnelle de la péninsule. L'influence slave sur les langues parlées dans les Balkans est considérable dans le lexique des variétés albanaises. Par exemple, arb. [prˈak] *pràk* « seuil », alb. *pràg* < sr. et bulg. *prag* ; arb. et alb. [grˈuʃt] *grùsht* « poing » < a.bulg. *grŭstŭ* ; il est également possible d'observer des calques d'expressions slaves, comme arb. [dˈɔrəz] *dòrëz* « manche, anse, poignée », alb. *dòrëz* « gant » < sr. *rukavica*, diminutif de *rukav* « manche », qui

[12] Par contre, les noms de la descendance agnatique résultent comme étant d'origine indoeuropéenne.

est à son tour le diminutif de *ruka* « main » de même que arb.et alb. *dòrëz,* du nom [dˈɔr] *dòrë* « main ».

Le turc a été la langue qui s'est répandue plus récemment dans les Balkans, suite à la domination ottomane sur le territoire balkanique à partir du XIVe siècle. D'un point de vue structurel, la langue turque est très différente des autres codes de communications présents dans les Balkans, ce qui a permis au turc d'avoir une influence sur les autres langues balkaniques mais limitée au lexique et à la phraséologie. Quoique l'influence du turc ait commencé relativement tard par rapport aux autres langues (grecque, latine, slave), quelques éléments turcs présents dans les parlers *arbëreshë* témoignent que les contacts entre Albanais et Ottomans existaient déjà avant la domination turque des Balkans et, donc, bien avant que les immigrés albanais arrivent en Italie. Les exemples que nous allons illustrer sont répandus dans tous les parlers *arbëreshë* et font partie de l'ancien fond lexical, commun avec l'albanais : l'arb. [fitˈil] / [fitˈiʎ] *fitìl* « mèche », comme dans l'alb. *fitìl* < tu. *fitìl* « mèche » ; arb. [səndˈuc] *sëndùq*, [zdˈuc] *zdùq* « malle, pétrin avec un couvercle », comme dans l'alb. *sëndùk* < tu. *sàndik* « coffre » ; arb. [dufˈɛk] *dufèk* « espèce de sarbacane », [ʧufˈic] *çufiq* « fucil » et alb. *dyfék* « fusil » < tu. *tüfek* « fucil ».

Après leur arrivé en Italie, plusieurs emprunts d'origine romane ont été acquis par les dialectes *arbëreshë*. À l'époque des premières vagues migratoires albanaises, l'Italie du sud faisait partie du Royaume de Naples et le napolitain était le moyen de communication orale sur tout le territoire parthénopéen, et représentait ainsi le composant principal dont le lexique *arbëresh* s'est nourri. Les autres éléments de l'adstrat italo-roman du lexique *arbëresh,* à partir du nord au sud de l'*Arbëria*, sont représentés par les dialectes romans des Abruzzes, du Molise, de la Campanie, des Pouilles, de la Basilicate, de la Calabre et de la Sicile, avec lesquels les parlers *arbëreshë* sont entrés en contact au moment où ces populations balkaniques se sont installées, de manière permanente, dans les différentes régions de l'Italie méridionale. C'est ainsi que nous trouvons, parmi les parlers albanais d'Italie, des mots tels que par exemple :

- nap. *ròcchia* « masse, foule, troupe » (NVDN, 1993 : 604) > arb. [rˈɔce] *ròqe* à *Porkanuni/Portocannone* et *Munxhufuni/Montecilfone* « maquis, buisson », à *Shën Sofia/Santa Sofia* « grande quantité de, quantité de temps plus ou moins long », à *Katundi/Greci* et *Shën Kostandini/San Costantino* « troupeau, multitude d'animaux réunis ensemble » ;
- nap. *cusciale* « vêtement qui couvre les cuisses ayant une fonction de protection » (NVDN : 246) > arb. [kuʃˈał] *kushàll* à *Shën Sofia/Santa Sofia, Sënd Japku/San Giacomo* et *Shën Kostandini/San Costantino* « poche » ;
- abr. *məscéščhjə* « viande de brebis, salée et séchée au soleil ; bouillie » (DAM, II : 1172) > arb. [miʒˈiʃk] *mizhìshkë* à *Porkanuni/Portocannone* et *Munxhufuni/Montecilfone* on utilise ce nom

dans le sens figuré de « bouillie, morceaux » pour menacer de mettre quelque chose ou quelqu'un en pièces ;

- cal. *parìri* « sembler, paraître » (NDDC : 503) > arb. [m parˈirən] *më parìrën* à *Shën Sofia/Santa Sofia*, *Sënd Japku/San Giacomo* et *Shën Kostandini/San Costantino* « aimer, plaire » ;
- cal. *scialàre* « jouir, s'amuser » (NDDC : 628) (< nap. *scialà* « profiter de la vie, vivre dans l'abondance, dépenser », cfr. NVDN : 657) > arb. [ʃałˈarem] *shallàrem* à *Shën Sofia/Santa Sofia*, *Sënd Japku/San Giacomo* et *Shën Kostandini/San Costantino* « profiter, s'amuser » ;
- sic. *ggiuggiulèna* « sésame » (VS, IV : 255) > arb. [ʤurʤuʁˈɛna] *xhurxhullèna* à *Hora/Piana degli Albanesi* « sésame » ;
- sic. *paràcqua* « parapluie ; nombril de Vénus commun »[13] (VS, III : 599) > arb. [parˈakwa] *paràkua* à *Hora/Piana degli Albanesi* « nombril de Vénus commun ».

2.4 Observations conclusives et réagencement des isophones

La classification de Solano reste encore valable à l'heure actuelle bien qu'il soit désormais nécessaire de remettre à jour quelques données phonologiques puisqu'elle se fonde sur une collecte de données réalisée pendant les années 70-80 du siècle dernier, réalisée dans le cadre de l'Atlas linguistique des parlers *arbëreshë* de l'Italie du Sud.

La comparaison de nos données avec ces matériaux phonétiques nous a permis tout de même de vérifier l'éventuelle évolution de ces parlers *arbëreshë.* Nous avons utilisé les données récentes, issues des enquêtes de terrain menées entre 2007 et 2014 pour la réalisation de l'*Atlas Lexicographique Arbëresh* (*ALeA*). En général, la situation décrite par Solano ne semble pas avoir subi de changements trop importants, sauf dans quelques cas. Nous avons remarqué par exemple que dans le parler de *Porkanuni/Portocannone*, les anciens groupes de consonnes /kl/ et /gl/ se présentent comme étant ultérieurement affaiblis : /kl/ > /c/ > /kj/ et /gl/ > /ɟ/ > /gj/, ce qui permet le déplacement de ce parler de l'aire I à l'aire III de la répartition de Solano. En ce qui concerne également le parler de *Munxhufuni/Montecilfone*, nos données nous suggèrent de déplacer ce parler de l'aire III, où Solano l'avait insérée, à l'aire I, puisque nous avons bien enregistré le fait que c'est seulement chez les seuls locuteurs les plus âgés – que les anciens groupes /kl/ et /gl/ se conservent de manière stable, même si la palatalisation a quand même intéressé leur élément liquide : cfr. /kl/ et /gl/ > /kʎ/ et /gʎ/ dans le parler de *Shën Kostandini/San Costantino Albanese*. Par ailleurs, les locuteurs moins âgés ou jeunes prononcent les groupes comme dans la communauté de *Porkanuni/Portocannone*, i.e. /kj/ et /gj/. Une autre évolution intéresse en dernier

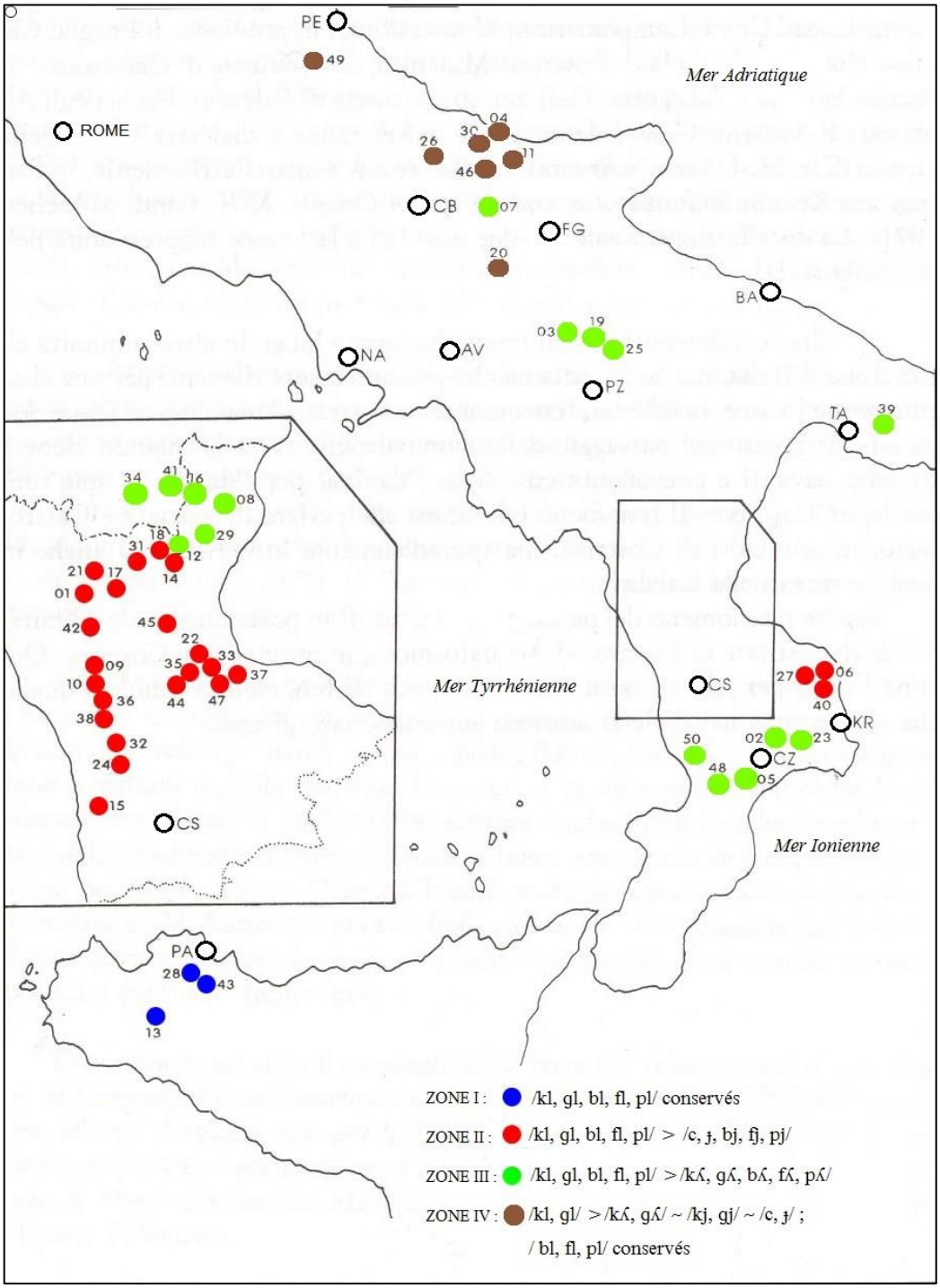
[13] Dans le *Vocabolario Siciliano* (VS, III : 575) consulté, nous avons trouvé deux entrées pour *paràcqua*, pour lesquelles nous avons indiqué les deux premières significations ; pour les détails liés aux différentes significations des entrées en question, nous renvoyons à la consultation du *Vocabolario Siciliano* indiqué entre parenthèses.

lieu le parler de Greci que Solano avait placé dans l'aire I, mais que nous plaçons dans l'aire III, sur la base de la palatalisation des groupes consonantiques /kl/ et /gl/ en /c/ et /ɟ/.

À partir de ces observations, il émerge que les aires d'isophones (cfr. I, II et III dans la carte 5 ci-dessus) déterminées par Solano ne sont plus appropriées pour accueillir ces évolutions phonétiques ultérieures que nous avons enregistrées. En outre, nous croyons qu'une nouvelle réorganisation des isophones pourrait améliorer le classement des parlers *arbëreshë* grâce à la mise à jour des données phonétiques qu'elles représentent sur une carte. La répartition des isophones que nous proposons, dans le but de rester fidèles aux changements phonétiques enregistrés sur le terrain, ajoute une zone en plus par rapport aux cinq zones indiquées par Solano (cfr. cartes 2, 3 et 4 ci-dessus) puisque nous voulons décrire plus clairement les aspects que la palatalisation de la latérale des groupes anciens prend à l'intérieur des différentes aires albanophones de l'Italie du sud. En effet, ce qui a changé par rapport au classement de Solano concerne essentiellement le degré de palatalisation de la latérale alvéolaire /l/ dans ces groupes (cf. /kl, gl, bl, fl, pl/) ce qui fait que les parlers *arbëreshë* peuvent être classés comme suit.

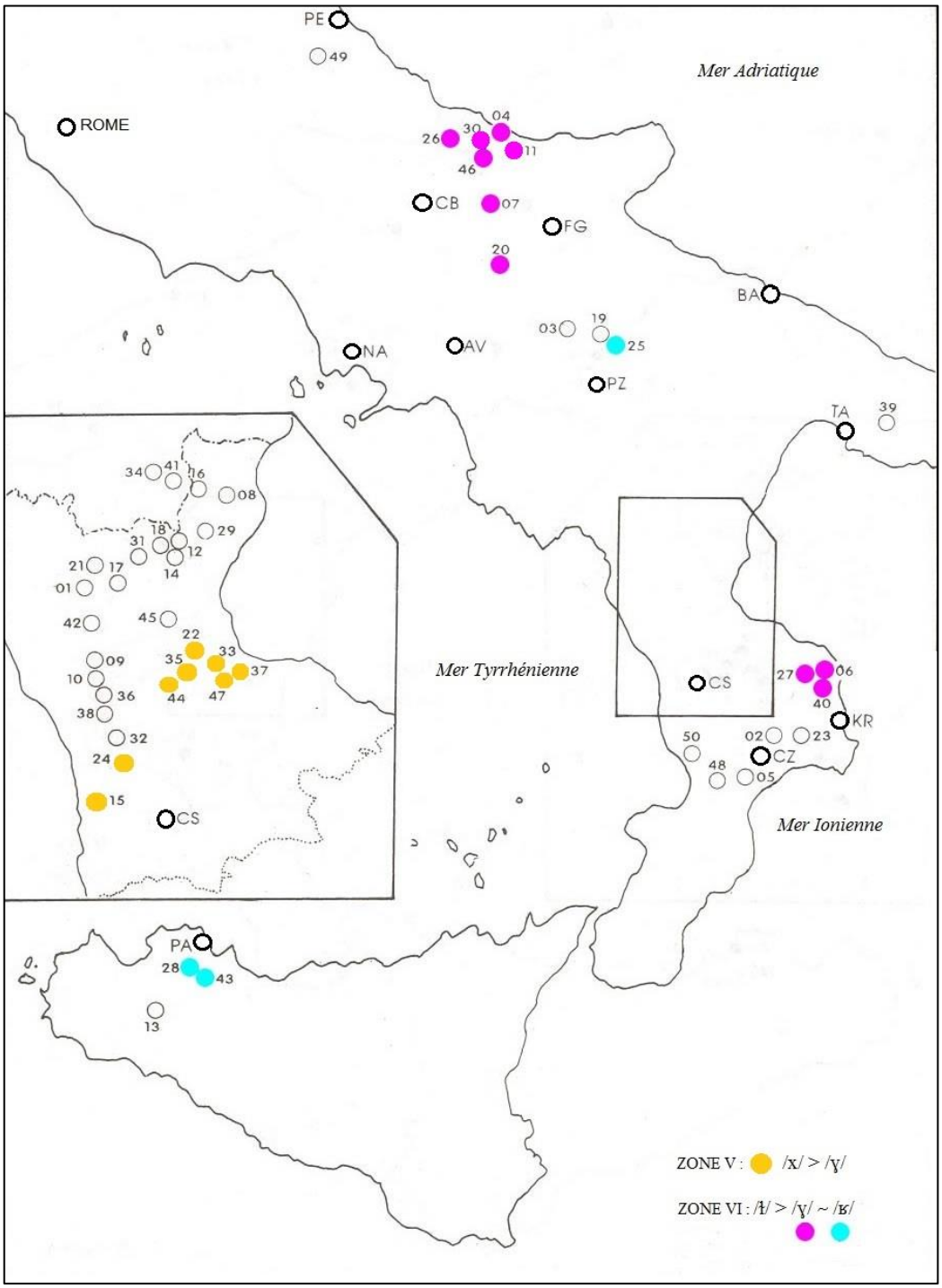
La zone I indiquée par Solano comme « conservatrice » des groupes anciens de consonnes demeure inchangée (cf. /kl, gl, bl, fl, pl/ dans le parler de *Hora/Piana degli Albanesi*, que nous avons enquêté en Sicile) ainsi que la zone II, caractérisée par l'innovation totale issue de la palatalisation de tous les groupes anciens de consonnes (cfr. /c, ɟ, bj, fj, pj/ dans les parlers de *Sënd Japku/San Giacomo*, de *Shën Kolli/San Nicola* et de *Shën Sofia/Santa Sofia* qui font partie de notre réseau d'enquête).

L'aire III que Solano présente comme caractérisée par la palatalisation totale de /kl, gl/ > /c, ɟ/ et par la conservation de /bl, fl, pl/ a été divisée en deux différentes aires : une zone III nouvelle (à « palatalisation partielle de la latérale ») caractérisée par l'évolution palatale uniquement de l'élément liquide des groupes de consonnes (cfr. /kl, gl, bl, fl, pl/ > /kʎ, gʎ, bʎ, fʎ, pʎ/ dans le parler de *Shën Kostandini/San Costantino*, qui représente la communauté lucanien de notre réseau) et une zone IV (à « palatalisation variable de la latérale ») où la palatalisation de la latérale alvéolaire intéresse seulement /kl/ et /gl/ selon des degrés variables de réalisation (cfr. /kl, gl/ > /kʎ, gʎ/ à *Munxhufuni/Montecilfone*, /kj, gj/ à *Porkanuni/Portocannone*, /c, ɟ/ à *Katundi/Greci* que nous avons enquêtée, tandis que les autres groupes de consonnes (cfr. /bl, fl, pl/) demeurent inchangés. Les cartes 5 et 6 ci-dessous montrent la distribution nouvelle des isophones.



Carte 5 - Les isophones I, II, III et IV pour la mise à jour du classement des parlers *arbëreshë*.

L'aire IV qui est caractérisée chez Solano par la sonorisation de la fricative vélaire sourde reste sans modifications, mais chez nous elle devient la zone V (cfr. carte 6 ci-dessous) ; de même, la dernière aire chez Solano ne change que son chiffre romain devenant dans notre classement la zone VI (cfr. carte 6 ci-dessous).



Carte 6 - Les isophones V et VI pour la mise à jour du classement des parlers *arbëreshë*.

Les communautés *arbëreshe* sont l'une des treize minorités linguistiques et historiques présentes sur le territoire italien et elles sont protégées par des lois nationales[14] et régionales[15]

[14] Loi Nationale nr. 482/1999 « Norme in materia di tutela delle minoranze linguistiche storiche » (normes en matière de tutelle des minorités linguistiques historiques).

[15] Loi Régionale nr. 15/1997 « *Tutela e valorizzazione del patrimonio culturale delle minoranze linguistiche del Molise* » (tutelle et valorisation du patrimoine culturel des minorités linguistiques du Molise) ; Loi Régionale nr. 14/2004 « *Tutela della minoranza alloglotta e del patrimonio storico, culturale e folkloristico della comunità albanofona di Greci in provincia di Avellino* » (sauvegarde de la minorité alloglotte et du patrimoine historique, culturel et folklorique de la communauté albanophone de Greci dans la région d'Avellino) ; Loi Régionale nr. 40/1998 « *Norme per la promozione e tutela delle comunità arbëreshe in Basilicata* » (normes pour la promotion et

particulières qui visent, non seulement à sauvegarder et à valoriser leurs patrimoines linguistiques, mais aussi leurs spécificités ethniques, folkloriques et religieuses. Ainsi, pour pouvoir saisir le profil complet de l'*Arbëria* et des communautés *arbëreshe* qui la composent de même que leur complexité culturelle, il ne suffit pas d'illustrer seulement les caractéristiques dialectales de ces parlers comme on vient de le faire, mais il est aussi nécessaire de fournir brièvement un aperçu culturel et démo-anthropologique ainsi qu'un profil littéraire des Albanais d'Italie, comme on le verra dans les paragraphes suivants.

2.5 Aperçu historique de l'*Arbëria*

Afin de pouvoir tracer un tableau général des communautés albanophones de l'Italie du Sud, il faudra aussi introduire des éléments sur la culture et les caractéristiques démo-anthropologiques qui apparaissent comme étant très importants pour la compréhension des nombreux aspects du « microcosme » *arbëresh*. Les paragraphes suivants permettent d'acquérir notamment les connaissances indispensables concernant les raisons historiques des migrations vers l'Italie, les caractéristiques religieuses de ces communautés et les parcours de la littérature *arbëreshe*.

L'émigration albanaise vers l'Italie s'est déroulée pendant une période qui va de la moitié du XIVe à la moitié du XVIIIe siècle.

Selon la pensé de Çabej, parmi les mobiles qui ont poussé les Albanais à abandonner la mère patrie et à chercher une nouvelle patrie outre-mer, pendant la domination turque de l'Albanie, il y a eu des raisons de nature économique et sociale en même temps qu'un esprit de liberté et d'indépendance qui a animé le peuple albanais tout au long de son histoire.

L'émigration albanaise ne s'est pas achevée subitement : il y a eu plusieurs vagues, même si la plupart des colonies albanaises ont été fondées après 1468, l'année de la mort du héros national Giorgio Castriota Scanderbeg. La migration a continué à maintes reprises durant les siècles suivants, jusqu'en 1744, l'année de la fondation de la communauté de Villa Badessa dans les Abruzzes.

Au cours du XVe siècle, avant et surtout après l'invasion ottomane et la chute de Shkodra (1479), des passages de groupes importants d'émigrants albanais ont eu lieu à Venise et dans les territoires assujettis à la Sérénissime, au sein desquels ils ont constitué des colonies florissantes, dont il est fait mention dans les documents. Dans ces nouveaux territoires, ils ont trouvé un milieu culturel favorable, qui leur a permis d'apporter une contribution remarquable et originale aux

la sauvegarde des communautés *arbëreshe* en Basilicate) ; Loi Régionale nr. 15/2003 « *Norme per la tutela e la valorizzazione della lingua e del patrimonio culturale delle minoranze linguistiche e storiche di Calabria* » (normes pour la tutelle et la valorisation de la langue et du patrimoine culturel des minorités linguistiques et historiques de Calabre) ; Loi Régionale nr. 5/2012 « *Norme per la promozione e la tutela delle lingue minoritarie in Puglia* » (normes pour la promotion et la sauvegarde des langues minoritaires dans les Pouilles).

œuvres et aux idées de la Renaissance européenne. Les humanistes Giovanni, Paolo et Andrea Gazulli, Michele Marullo, Marino Barlezio, Niccolò Tomeo, Marino Becichemi et Michele Artioti, le sculpteur Andrea Alessi, les peintres Vittore Carpaccio et Marco Basaiti appartiennent tous à cette multitude d'intellectuels albanais forcés d'abandonner leur patrie d'origine et d'émigrer en Italie à la suite des événements dramatiques qui se sont succédés sur les territoires balkaniques au cours du XVe siècle[16].

D'après les documents examinés, nous savons que d'autres passages de groupes sporadiques d'Albanais en Italie ont eu lieu même avant l'invasion ottomane, et précisément en 1272, 1338 et 1393. D'autres communautés se sont établies surtout dans les Pouilles, mais également en Calabre et en Sicile, dans les fiefs que Scanderbeg et les autres chefs albanais avaient reçus du roi de Naples, Alphonse I d'Aragon, en échange de l'aide militaire qu'ils lui avaient accordée lors des combats qui s'étaient succédés contre les feudataires. L'émigration albanaise s'est orientée non seulement vers les territoires de la République de Venise, mais elle s'est surtout dirigée vers les régions de la côte du royaume de Naples (Abruzzes, Molise, Pouilles, Calabre et Sicile) à cause de la proximité géographique et des bonnes relations existantes entre Castriota et les Rois de Naples de la Maison d'Aragon.

Sur le territoire italien les Albanais ont fondé ou repeuplé presque une centaine de communautés, dont la plupart sont concentrées en Calabre. Les immigrés albanais ont constitué à cet endroit-là des colonies de paysans et de soldats auxquelles on a donné une autonomie administrative totale ; en outre, il leur a été accordé de fonder ou de repeupler de nouveaux villages, après avoir stipulé des contrats favorables avec les feudataires de la région[17].

En décrivant les conditions politiques et socio-économiques de la Calabre pendant le XVe siècle, De Leo (1981 : 124) écrit que la Calabre était caractérisée par une déchéance civile et économique — issue des luttes entre les Aragonais et les Angevins — ainsi que par des phénomènes naturels catastrophiques (épidémies de peste, dégradations des contrées à cause du dépeuplement, éboulements, violentes inondations et tremblements de terre) qui avaient gravement affaibli cette région. Donc, si on réfléchit sur les motivations susdites, un tableau complet émerge de ces conditions favorables pour l'établissement des réfugiés albanais, accueillis avec bienveillance par les barons ecclésiastiques et laïques.

[16] Nous renvoyons, en ce qui concerne cette importante présence albanaise à Venise et la contribution considérable au *Rinascimento* européen des intellectuels de ces communautés, à la consultation de Prenushi (1981).

[17] Pour un tableau historique plus ample et documenté sur les établissements albanais en Calabre, cf. Zangari (1940). À propos de l'établissement des albanais en Sicile et, notamment, à propos des « capitulations » qu'ils signèrent avec les féudataires ecclésiastiques locaux, voir G. La Mantia, 1904. Au sujet de ces réalités-là comme des autres réalités albanaises du Sud de l'Italie, nous trouvons très souvent uniquement des études historiques marginales, fragmentaires, très peu critiques et peu documentées. De nouvelles contributions originales sur l'histoire des colonies albanaises de la Pouille ont été fournies par E. Tomai-Pintica, 1981, 1982.

Avec les immigrations albanaises nous assistons – en Calabre et sur un plan plus général dans le sud de l'Italie – à une nouvelle phase d'expansion démographique qui continuera de s'accentuer à la fin de l'année 1400 et durera jusqu'à la moitié de l'année 1500, en concomitance avec la forte reprise économique européenne (et calabraise) entre 1450 et 1550. C'est dans cette société en pleine croissance économique, mais dépourvue de main-d'œuvre suffisante pour la soutenir, qu'apparaissent les conditions favorables à ces populations en fuite. Ces dernières, dès leurs premières migrations, ne s'étaient jamais établies en aucun lieu[18]. Selon Gambarara (1981 : 49-50) :

> *« La costituzione di comunità albanesi non è avvenuta d'un colpo, con uno spostamento netto e definitivo, alle date tradizionali delle immigrazioni quattro-cinquecentesche, ma è il risultato di un lungo e tormentato processo, che comprende passaggi senza stanziamento attraverso centri diversi, rapido insorgere e rapido deperire di agglomerati provvisori, l'assorbimento in comunità italiane di stanziamenti albanesi minoritari, fusione sul suolo italiano tra albanesi di diversa provenienza e tra albanesi e italiani, spostamenti ancora da un centro albanese ad un altro »*[19].

De plus, les Albanais étaient des gens orgueilleux et caractérisés par un esprit ethnique et communautaire très fort, des caractéristiques qui les amenaient à ne pas tolérer les abus des feudataires ni leurs impôts directs lourds (par exemple, le fouage) ; par conséquent, ils étaient toujours prêts à brûler leurs maisons et à s'acheminer vers d'autres destinations. Seulement vers la fin de l'année 1500 et le début de l'année 1600, on assiste à la constitution de véritables communautés albanaises, avec leurs rites religieux, leurs fêtes, leurs mœurs et leur propre langue.

En ce qui concerne les rites religieux, les Albanais émigrés en Italie suivent le rite byzantin en langue grecque, d'où il s'ensuit une certaine confusion faite durant le passé entre *Grecs* et *Albanais* à propos des habitants de ces communautés. Quelques-uns d'entre eux étaient déjà en communion avec l'église catholique ; les autres, une fois en Italie, s'y sont assujettis, tout en continuant à rester tenacement attachés à leur propre identité religieuse byzantine. Il n'a pas été facile de maintenir leurs positions parce que les évêques latins ont toujours cherchés à réprimer le rite grec étant donné qu'il s'opposait aux préceptes de l'Église romaine et ils ont souvent utilisé des mesures coercitives pour mener à terme leur projet d'élimination du rite grec. Ces faits ont été à l'origine de disputes interminables et d'hostilités réciproques[20].

La lutte pour la défense du rite gréco-byzantin a eu non seulement un caractère religieux, mais elle a représenté aussi au sein de l'histoire des communautés albanaises un moment

[18] À propos de cet argument, cfr. Merzario (1975).

[19] « La constitution des communautés albanaises ne s'est pas produite tout d'un coup avec un déplacement net et définitif lors des dates traditionnelles des migrations des XVe-XVIe siècles; elle est le résultat, au contraire, d'un processus long et tourmenté qui comprend des passages sans établissement à travers différents centres, une rapide apparition et une tout aussi rapide décadence d'agglomérations provisoires, une absorption des établissements minoritaires albanais par les communautés italiennes, une fusion sur le territoire italien entre Albanais de provenance différente et entre Albanais et italiens, des déplacements d'un centre albanais à un autre » (N.T.).

[20] À propos de cet argument, cfr. Masci (1847).

significatif de résistance à l'assimilation imposée par le pouvoir des groupes dominants (feudataires laïques et ecclésiastiques) appartenant au milieu italien environnant dans lequel ces communautés étaient insérées. Malheureusement, plusieurs d'entre elles – notamment au Molise, dans les Pouilles et, en faible partie, en Basilicate et Calabre – ont été contraintes à abandonner les rites religieux originels et à se soumettre à l'Église latine, à la fois à cause de l'absence de prêtres et pour les méthodes coercitives des évêques latins et des feudataires locaux.

De fait, la plupart des communautés albanaises a réussi à résister à ces pressions et à garder à la fois la langue et le rite grec, des outils importants d'auto-identification.

Jusqu'à la moitié du XVIe siècle, ces communautés ont réussi à continuer d'entretenir des relations régulières avec le Patriarcat d'Ohride (Macédoine) de qui elles dépendaient et qui par ailleurs a toujours conservé les Albanais d'Italie sous sa juridiction canonique. À l'appui de ce que nous avons dit jusqu'ici, nous savons que le Patriarcat d'Ohride envoyait périodiquement ses évêques en visite dans ces communautés, qui ont vécu d'ailleurs jusqu'en 1564 sans avoir à subir la supériorité et la juridiction des évêques ordinaires diocésains latins (Como, 1982).

Le triomphe de la Contre-Réforme, et notamment les normes disciplinaires décidées par le Concile de Trente (1545-1563), visèrent à extirper du Sud de l'Italie toute trace de la juridiction épiscopale orthodoxe. Avec la bulle « Breve Romanus Pontifex » de 1564, le pape Pie IV a placé ces communautés sous l'autorité des évêques diocésains latins et Benoît XIV, et il a publié en 1742, la bulle « Etsi Pastoralis » qui établissait le principe de la prééminence du rite latin sur le rite grec. Sous le pontificat du pape Clément XI (1700-1721), d'origine albanaise, et de Clément XII (1730-1740), on a enregistré un intérêt renouvelé du Saint-Siège envers la tradition ecclésiale byzantine qui aboutit à la fondation du Collège Corsini de S. Benedetto Ullano (1732) pour les communautés byzantines-albanaises de la Calabre (transféré en 1794 à S. Demetrio Corone auprès du Collège S. Adriano) et du Séminaire grec-albanais de Palerme (1734) pour les communautés de la Sicile.

Ces deux séminaires ont représenté des dispositions importantes parce que d'une part ils ont contribué de manière décisive au maintien du rite grec en Italie et, d'autre part, ils ont été les deux plus importants centres de formation théologique et culturelle pour la plus grande majorité du clergé et des intellectuels *arbëreshë* jusqu'au XIXe siècle. La présence de ces deux localités garantit aux communautés albanaises de Calabre et de Sicile un héritage historique et culturel considérable, dans lequel s'est formé un courant d'engagement civil et intellectuel, sensible aux exigences libertaires et démocratiques de la société italienne. Non seulement ces deux institutions ont formé des intellectuels et un clergé progressistes avec des rôles importants au sein du mouvement du *Risorgimento* italien, mais elles ont aussi favorisé la naissance parmi les

Arbëreshë d'une conscience nationale plus mûre et qui s'est développée à travers la propagation des nouvelles idées romantiques[21].

D'autre part, la conscience d'appartenir, même si l'on était désagrégés et dispersés, à une ethnie commune, à la nation albanaise, au *gjaku ynë i shprishur* « notre sang dispersé » n'a jamais manqué. On peut en déduire cette conviction du folklore, entendu comme le miroir de la vie d'un peuple et le dépositaire de sa mémoire historique. Les témoignages qui se réfèrent à la présence de ce thème dans le folklore *arbëresh* sont nombreux et intéressants.

Bien qu'étant installés dans des petites communautés rurales, isolées entre elles, entourées de peuples différents par langue, traditions et culture, les Albanais d'Italie ont conservé les aspects caractéristiques de leur individualité nationale, grâce à un esprit très fort de solidarité et cohésion ethnique. En particulier, la nostalgie de la patrie perdue, les souvenirs des gestes légendaires de Scanderbeg et de son épopée (*moti i madh*, « le grand temps ») sont tous l'expression d'un sentiment commun parmi les *Arbëreshë* et sont une partie intégrante de leur patrimoine culturel et de leurs traditions. Dans les chants populaires ces thèmes sont souvent évoqués. Le chant épique *arbëresh* le plus célèbre est le « Chant de Scanderbeg » qui raconte un épisode de la longue guerre turco-albanaise, c'est-à-dire le troisième siège de la ville de Krujë (27 avril 1467). Le souvenir de cette victoire célèbre obtenue par Scanderbeg et par d'autres chefs albanais contre l'armée ottomane est évoqué – suivant une tradition conservée depuis cinq cents ans – le mardi de Pâques au moment où les *valle* (danses populaires) ont lieu[22].

On retrouve les traces des chants légendaires de l'épopée de Scanderbeg, des luttes que le peuple albanais a menées pendant le XVe siècle contre l'impérialisme ottoman pour défendre la liberté et l'indépendance du pays, dans quelques chants traditionnels (les rhapsodies) et dans les légendes et croyances populaires, encore vivants dans la plupart de ces communautés. Parmi les chants légendaires les plus répandus dans l'aire *arbëreshe* et qui trouvent une correspondance dans le folklore de l'aire balkanique, il faut mentionner tout d'abord le chant de *Costantino il piccolo*, connu en Albanie comme la balade de Ago Ymeri ; et deuxièmement, le chant de *Costantino e Jurendina* (ou *Garentina*), connu en Albanie comme *Kostandini e Dhoqina* ou *Halil Garrija*.

La poésie et les contes populaires ont représenté autrefois le moyen d'expression le plus immédiat et spontané des valeurs qui se trouvent à la base de la culture *arbëreshe*. Ils expriment les façons de vivre et de penser de ces communautés. Les thèmes dominants de la littérature populaire *arbëreshe* sont liés à la vie de travail (élevage, agriculture, artisanat), au milieu social

[21] Pour d'ultérieures informations à ce sujet, cf. Altimari (1983).
[22] À propos de cet argument, cfr. l'étude d'Altimari (1980).

des villages (*katund*), aux croyances et aux fêtes religieuses, au cycle de la vie familiale, en résumant de cette façon sa conception existentielle *arbëreshe*.

2.6 Profil littéraire de l'*Arbëria*

La littérature *arbëreshe* naît pendant le dernier quart du XVIe siècle avec la publication, par le *papas*[23]Luca Matranga (1567-1619) de *Piana degli Albanesi* en Sicile, de la traduction de l'italien à l'albanais de la Doctrine Chrétienne du jésuite Ladesma : *Embsuame e chraesterae* (*E mbsuame e krështerë*) (1592). Il est intéressant de remarquer que dans cette œuvre - représentant le document le plus ancien des dialectes albanais d'Italie - on trouve la première poésie religieuse en langue albanaise.

Il est possible d'observer au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, une renaissance générale de la vie culturelle dans les communautés *arbëreshe*, notamment en Sicile. Les intellectuels, pour la plupart de formation ecclésiastique, commencent de s'intéresser au passé historique de leur mère-patrie, en recueillant les témoignages dans leur folklore, les données et les traits concernant leurs traditions et leurs coutumes.

Un autre important phénomène de cette période est la naissance, en littérature, d'une poésie populaire revêtant un aspect formel et religieux dans son inspiration ; bien qu'elle n'ait eu aucune prétention artistique, elle est devenue un genre très répandu et populaire, en entrant à faire partie du folklore traditionnel de manière définitive. Parmi les auteurs les plus importants de cette période, nous nous limitons à signaler les suivants : Nilo Catalano (1637-1694) ; Giuseppe Niccolò Brancato (1675-1741), archiprêtre de *Piana degli Albanesi* ; Papas Giorgio Guzzetta (1682-1756), considéré comme l'animateur de ce mouvement culturel et, en même temps, le fondateur du Séminaire gréco-albanais de Palerme ; Paolo Maria Parrino (1711-1765) et Nicola Figlia (1693-1769). Cette phase que l'on peut définir « pré-risorgimentale » de la littérature siculo-albanaise termine avec Nicola Chetta (1740-1803), originaire de *Contessa Entellina*, qui fut l'un des précurseurs de la « renaissance » albanaise du XIXe siècle. Il faut mentionner parmi ses œuvres : une grammaire de l'albanais, un lexique italo-albanais et le *Tesoro di notizie su de' Macedoni* (1777), dans lequel on aborde le problème de l'origine de la langue albanaise.

Parmi les auteurs albanais de Calabre la première personnalité importante insérée dans ce mouvement culturel est Francesco Avati (1717-1800), originaire de *Macchia Albanese*. Avec Giulio Variboba (1724-1788) de *San Giorgio Albanese* la littérature *arbëreshe* fait un saut de qualité. Son poème religieux *Gjella e Shën Mërisë Virgijër* (La vie de la Vierge Marie), publié à

[23] *Papas* est l'appellation utilisée dans les milieux religieux gréco-byzantins pour indiquer les prêtres.

Rome en 1762, est la seule et unique œuvre écrite en *arbëresh* publiée au cours du XVIIIe siècle et elle représente sans aucun doute l'œuvre la plus originale de la littérature albanaise ancienne.

Vers la fin du XVIIIe siècle et pendant tout le XIXe siècle, grâce à l'action incisive exercée par les deux Collèges gréco-albanais de Calabre et de Sicile, le groupe d'intellectuels d'origine albanaise grandit et se développe. Nous nous limitons à faire observer ici l'apport donné par les intellectuels *arbëreshë* (notamment Francesco Bugliari et Domenico Bellusci, Pasquale Baffi et Angelo Masci) à l'action de renouvellement culturel et institutionnel entreprise au sein des milieux napolitains pendant le siècle des Lumières et, notamment, la participation massive des *arbëreshë*, radicaux et libéraux, au mouvement politique du *Risorgimento* italien (Pasquale Scura et Luigi Giura, ministres du gouvernement dictatorial de Garibaldi ; Domenico Mauro, Agesilao Milano, Attanasio Dramis, Francesco Crispi, ce dernier ayant été par la suite Président du Conseil des Ministres).

Le développement de cette conscience politique dans les masses *arbëreshe* ainsi que leur participation pendant le XIXe siècle à la lutte contre l'absolutisme et en faveur des idées démocratiques et libertaires, a donné un nouvel élan au développement de la culture en langue maternelle et à la création d'une nouvelle littérature. La littérature *arbëreshe* s'est transformée en une littérature engagée et militante, contribuant à projeter la « question albanaise » vers les milieux politiques et culturels européens ; cette nouvelle situation culturelle a permis de dépasser de beaucoup la littérature folklorique, religieuse et didactique des siècles précédents.

Girolamo De Rada (1814-1903), originaire de *Macchia Albanese* est le plus grand représentant de cette littérature romantique *arbëreshe* qui trouve en lui la figure qui a donné une impulsion à cette littérature renouvelée, en la faisant sortir des limites provinciales pour l'insérer dans les milieux européens les plus répandus. De Rada, grâce à son activité éclectique dans les domaines de la politique, de la littérature, de la presse, etc., est devenu l'inspirateur et le guide du mouvement culturel de renaissance albanaise. On mentionne, parmi sa vaste production artistique : i *Canti di Milosao* (1836), la première œuvre d'art réfléchie de la littérature albanaise qui suscita également de l'admiration chez Mistral et Lamartine ; i *Canti di Serafina Thopia* (1839) ; le *Scanderbeccu i pafaan* (1872-1884) ; les *Rapsodie d'un poema albanese* (1866). À côté de De Rada, nous trouvons, dans le milieu albanais de Calabre, un groupe important d'intellectuels qui l'ont soutenu dans son action de formation d'une conscience nationale : Francesco Antonio Santori (1819-1894); Vincenzo Dorsa (1822-1885) ; Angelo Basile (1813-1848) et Giuseppe Serembe (1844-1901).

Même au sein des communautés albanaises de Sicile a fleuri à cette époque une littérature caractérisée par l'engagement politique et civil, qui se rattache à la tradition culturelle florissante des siècles passés. En particulier, Emmanuele Bidera (1784-1848), Giuseppe Crispi (1781-1859)

et Pietro Matranga (1807-1855) représentent le trait d'union de ces deux moments significatifs de l'histoire de la culture littéraire *arbëreshe* sicilienne. De la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'au début du XXe – plus précisément jusqu'à la date de l'indépendance de l'Albanie (1912) – cette littérature, caractérisée par une forte inspiration romantique, a connu un très grand élan. Les thèmes du Romantisme et du Risorgimento se trouvent aussi chez Francesco Crispi Glaviano (1852-1933). Giuseppe Schirò (1865-1927) fut sans aucun doute la personnalité la plus représentative non seulement de ce moment culturel mais de toute la littérature albanaise de Sicile. *Papas* Demetrio Camarda (1821-1882), fut un philologue et linguiste éminent, auteur du célèbre *Saggio di Grammatologia Comparata sulla lingua albanese* (Essai de Grammatologie Comparée sur la langue albanaise) (1864), à travers lequel il s'est imposé à l'attention des linguistes italiens et étrangers les plus importants. Dans le domaine des études historiques-littéraires et de la traduction, notamment des textes liturgiques en albanais, l'engagement de Paolo Schirò (1866-1941) et de *papas* Gaetano Petrotta (1882-1952) a été remarquable. P. Nilo Borgia (1870-1942) et Marco La Piana (1883-1958) ont eux aussi contribué à la connaissance et à l'analyse textuelle et linguistique de quelques œuvres de la littérature albanaise ancienne.

Une fois épuisée la phase du Risorgimento avec l'unité et l'indépendance italiennes (1860-1870), les intellectuels *arbëreshë* ont souffert du nouveau contexte politique et culturel déterminé par l'hégémonie de l'idéologie nationaliste qui a commencé à se manifester dès la fin du XIXe siècle. Dans ce contexte des interventions ayant tendance à manipuler l'engagement *arbëresh* pour l'indépendance politique et culturelle de l'Albanie, ont eu lieu, en même temps que les actions de la politique d'expansion du gouvernement italien dans les Balkans. C'est précisément pour neutraliser l'influence et la pénétration de l'Empire austro-hongrois dans cette aire de l'Europe que le Ministère des Affaires étrangers italien a transformé en 1900 le Collège *arbëresh* de Saint-Adrien (*i.e.* en italien S. Adriano) en Institut International d'études, capable d'accueillir de nombreux jeunes gens, étudiants et professeurs venant d'Albanie, du Kosovo et de la Macédoine.

Un autre important chapitre de l'histoire culturelle de la minorité albanaise italienne s'est terminé par la proclamation de l'indépendance de l'Albanie (1912) ; l'engagement culturel et les idéaux politiques des intellectuels *arbëreshë* se trouvent être démotivés et empêtrés tout à coup dans la politique impérialiste du gouvernement italien. La dictature fasciste favorise une italianisation croissante et progressive des coutumes, des valeurs et de la langue, notamment parmi les classes moyennes et intellectuelles de ces communautés. Exception faite pour la figure intellectuelle emblématique d'Antonio Gramsci, pendant cette période (1912-1943), l'esprit albanais a pris également des attitudes souvent équivoques, rhétoriques, et en tous cas

subordonnées, et il n'a plus été capable de reproduire cette vivacité intellectuelle, et la richesse et l'originalité culturelle qui l'avaient caractérisé jusqu'à cette période.

Après avoir parcouru l'histoire socio-culturelle et littéraire des *Arbëreshë*, notre recherche nous amène à entrer dans le vif du sujet de cette thèse, en commençant par l'illustration des aspects méthodologiques que nous avons utilisés pour la réalisation de cette étude. En effet, le chapitre suivant vise à fournir les informations relatives aux sources de nos données, aux modalités à travers lesquelles nous avons mené nos enquêtes et aux outils utilisés pour la collecte des données linguistiques.

CHAPITRE III
Aspects méthodologiques : les sources des données

3.1 Les enquêtes

Le profil de l'*Arbëria* tracé dans le chapitre II nous décrit un territoire extrêmement complexe, dont la variation à tous les niveaux du système – phonétique, morphologie, syntaxe et lexique – et de l'espace linguistiques représente sa caractéristique la plus importante. Afin de saisir toutes les nuances d'une telle variation, nous avons choisi de mener des enquêtes de terrain dans quelques communautés albanophones, à partir du nord jusqu'au sud de l'*Arbëria*, réalisées pendant une période discontinue, comprise entre septembre 2013 et août 2014, en considérant environ 30 ou 40 jours de séjour dans chaque communauté enquêtée.

Nous avons donc dû considérer lors des enquêtes des aspects liés à la structure linguistique « interne » des dialectes *arbëreshë* ainsi qu'à quelques aspects « extérieurs » afin de choisir nos localités. Nous avons sélectionné d'abord les caractéristiques phonologiques que chaque parler possède et qui ont été illustrées dans la description des systèmes dialectaux *arbëreshë* (cfr. ch. II, § 2.3) et dans la classification par isophones de Solano (cfr. ch. II, § 2.3.2) : le traitement de quelques groupes anciens de consonnes, des consonnes liquides et de la fricative vélaire sourde. Nous avons également essayé d'appliquer parallèlement ce qui est prévu dans le modèle des « normes aréales » de Matteo Bartoli (1945), qui visent à conjuguer la dialectique conservation-innovation avec la disposition des formes linguistiques dans l'espace géographique en général et plus particulièrement dans l'espace dialectal roman, compte tenu de la localisation des communautés albanophones italiennes. Parmi les aspects « extérieurs », nous avons considéré pour les parlers choisis l'aire géolinguistique italienne dans laquelle ils se trouvent, le degré de conservation et/ou de vitalité de l'*arbëresh*, la position géographique du territoire où ils sont installés (isolés ou non), les aspects économiques qui les caractérisent, la qualité de la relation entre l'individu et le territoire mesurée grâce à la présence d'agriculteurs dans la communauté, ce qui nous a permis de collecter nos données phytonymiques.

Il faut ajouter à ces aspects le fait que les locuteurs à enquêter ont été choisis, d'un côté, selon des critères sociolinguistiques canoniques (âge, sexe, degré de scolarisation, profession et

langue maternelle *arbëresh*) et, de l'autre, selon leur connaissance de l'environnement[1], en particulier des espèces botaniques faisant l'objet de cette étude.

3.1.1 Les points d'enquête

Le croisement des aspects « internes » et « extérieurs » à la structure linguistique des parlers *arbëreshë* avec la quantité de locuteurs disponibles[2] dans chaque communauté, nous a permis de choisir huit points d'enquête qui représentent chacun au moins une des zones que nous avons redéfinies sur la base des isophones précédemment indiquées par Solano dans le chapitre II. Afin de faciliter la description de nos points d'enquêtes, nous fournirons une carte résumant les communautés enquêtées et les isophones *arbëreshë* auxquelles elles appartiennent (cfr. carte 1 ci-dessous). Nos points d'enquête sont décrits ci-après :

- *Munxhufuni/Montecilfone* (en Molise, P. 2 carte 1 ci-dessous) est un représentant de la zone IVa et VIa et ce parler *arbëresh* présente aussi la monophtongaison des diphtongues, comme nous l'avons vu dans le chapitre II. Cette communauté d'environ 1 300 habitants se trouve à l'extrême nord de l'*Arbëria*[3], à 405 mètres au-dessus du niveau de la mer, et elle est isolée des autres communautés albanophones et romanes limitrophes. Son économie se base surtout sur l'agriculture, même si le dépeuplement du village – dû à la migration des jeunes générations vers le nord de l'Italie à la recherche d'un emploi – menace de mort cette activité et le patrimoine culturel en relation directe avec l'homme et la nature.

- *Porkanuni/Portocannone* (en Molise, P. 3 carte 1 ci-dessous) appartient à l'aire IVb et VIa. C'est un village de taille plus importante, d'environ 2 600 habitants, situé à 148 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le territoire où se situe Portocannone est entouré de plusieurs communautés parlant des variétés italo-romanes et est tout près du littoral adriatique ainsi que des voies de communications les plus importantes, telles que l'autoroute Tarante-Bologne et le réseau de chemin de fer de la côte adriatique. Jusqu'à la fin des années 80, l'économie de Portocannone était basée sur l'agriculture, mais avec la crise de ce secteur au niveau national, son économie s'est ouverte aux secteurs tertiaire et industriel, grâce à la présence d'une importante zone industrielle (comprenant différentes usines) à moins de 2 km du centre urbain. Par

[1] Ce n'est pas suffisant de pratiquer l'agriculture ; il faut avoir des connaissances botaniques développées, ce que les jeunes générations n'ont plus à cause de la mécanisation des travaux agricoles.

[2] La quantité de locuteurs disponibles a été l'un des aspects les plus contraignants pour le choix de nos points d'enquête ; en effet, la pénurie d'agriculteurs âgés, capables et disponibles à interagir avec nous, nous a empêché d'enquêter dans trois autres aires albanophones italiennes : les régions de Foggia, de Tarante et de Catanzaro. À ce propos, nous donnerons les détails concernant le choix des locuteurs dans le paragraphe 3.1.4, traitant les informateurs.

[3] En réalité, c'est *Villa Badessa* (dans les Abruzzes) la communauté d'origine albanaise qui se trouve à la limite septentrionale de l'*Arbëria*, mais nous ne l'avons pas choisie comme point d'enquête parce que l'*arbëresh* a tellement perdu de sa vitalité qu'il peut être considéré comme étant en voie de disparition; en effet, il n'y a plus de locuteurs actifs, et nous n'avons trouvé que des personnes très âgées qui se souviennent de quelques mots sans être capables d'utiliser l'*arbëresh* dans la conversation quotidienne spontanée.

conséquent, l'agriculture est encore pratiquée exclusivement par un groupe restreint de personnes surtout celles qui sont plus âgées, entre 60 et 80 ans, tandis que les jeunes générations migrent au nord de l'Italie ou se consacrent à d'autres activités professionnelles.

- *Katundi/Greci* (en Campanie, P. 8 carte 1 ci-dessous) est la seule et unique communauté albanophone de la Campanie et sa « solitude linguistique » est accompagnée par sa « solitude géographique » : ses quelques 700 habitants se trouvent à 821 mètres au-dessus du niveau de la mer, entre l'Apennin Samnite et l'Apennin Campanien, isolés des autres communautés italo-romanes méridionales qui l'entourent. Ce petit village a toujours souffert des grandes vagues migratoires – vers les Amériques et vers l'Europe continentale – après les deux conflits mondiaux qui l'ont progressivement conduit au dépeuplement actuel : la population du village consiste essentiellement en quelques personnes âgées, une minorité de familles d'agriculteurs et d'éleveurs de bestiaux et un tout petit groupe de jeunes employés dans l'administration publique locale. Les données issues de nos enquêtes nous ont permis de placer ce parler dans les zones IVc et VIa du nouveau classement que nous avons réalisé.

- *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* (en Basilicate, P. 13 carte 1 ci-dessous) se trouve sur le côté lucain du massif du Pollino, en plein dans l'aire « Lausberg »[4], à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer et avec une population d'environ 750 habitants. Son économie, surtout agricole et pastorale, permet encore de préserver des relations étroites entre l'homme et la nature. Il fait partie de la zone III, selon notre classement des communautés albanophones.

- *Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* (en Calabre, P. 35 carte 1 ci-dessous) est un hameau de Cerzeto appartenant à la zone II de notre classement par isophones des parlers *arbëreshë*. Ce hameau se trouve au centre d'un groupe de cinq villages[5] qui se succèdent en ligne verticale à gauche du fleuve Crati et qui ont les mêmes caractéristiques phonétiques et territoriales : situés sur un territoire collinaire, riche en bois surtout de châtaigniers, idéal pour élever du bétail, ces systèmes connaissent la palatalisation de tous les anciens groupes de consonnes. Pour le détail de sa position, San Giacomo se trouve sur la ligne Cirò-Bisignano-Cetraro (du côté de Cetraro, sur la mer Tyrrhénienne) tracée par Rohlfs, entre les isoglosses de la Calabre « latine » (au nord) et de la Calabre « grecque » (au sud). Il est habité par 200 personnes environ et s'élève à 450 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son économie est essentiellement agricole et pastorale, mais il faut aussi se souvenir du fait qu'il existait, dans le passé, une activité florissante liée au tissage avec le métier à main.

[4] Elle est géographiquement placée entre la Basilicate méridionale et la Calabre septentrionale et possède les dialectes calabro-lucaniens les plus archaïques.

[5] Les autres communautés albanophones de ce groupe sont, du nord au sud, Cavallerizzo, Cerzeto, puis au sud de S.G., San Martino di Finita et San Benedetto Ullano.

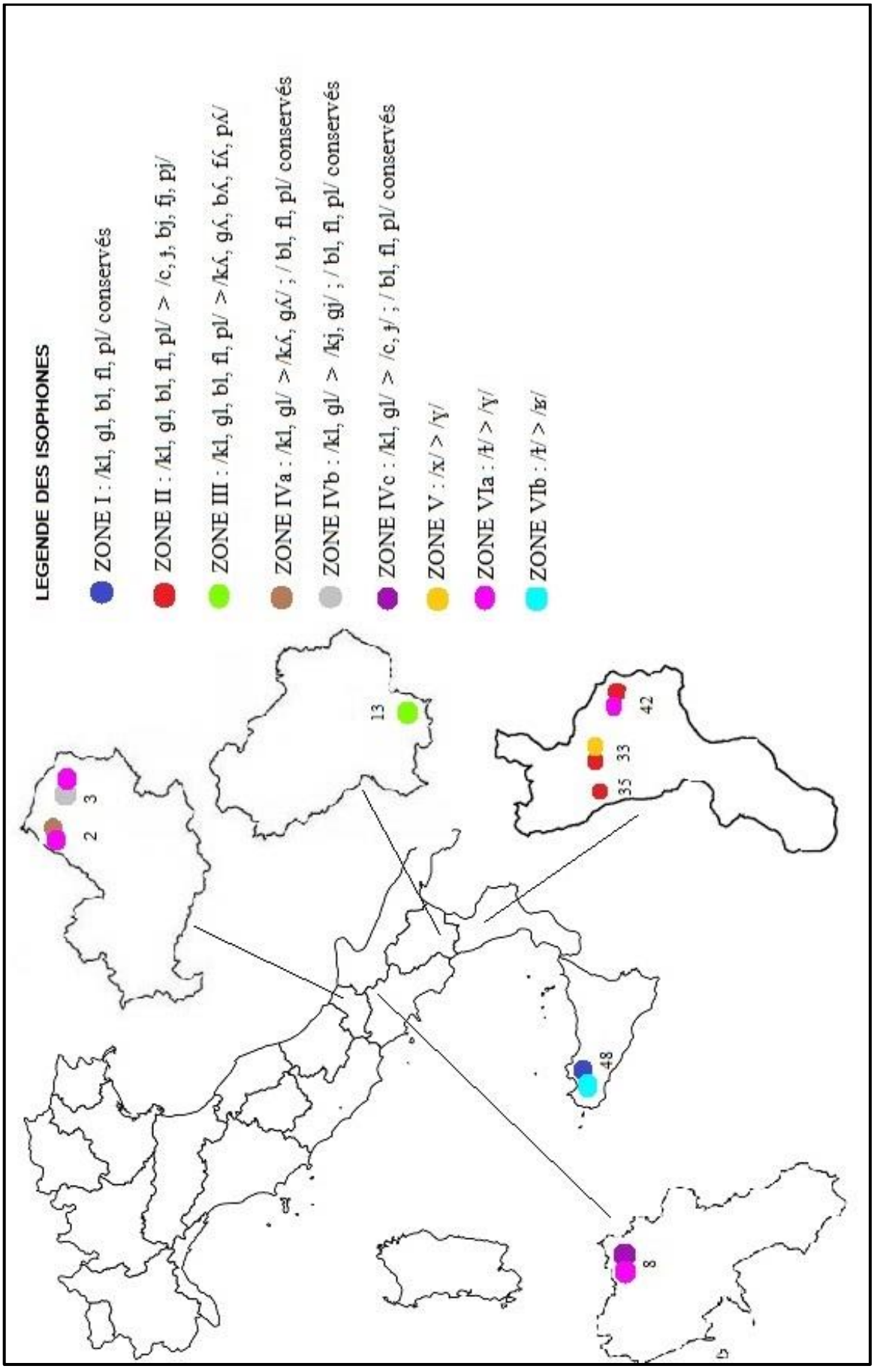
- *Shën Sofia/Santa Sofia d'Epiro* (en Calabre, P. 33 carte 1 ci-dessous) appartient aux aires II et V de notre classement. Il représente la partie occidentale d'une série de villages[6] albanophones qui se succèdent les uns aux autres, à la droite du fleuve Crati. Ces communautés présentent les mêmes caractéristiques phonétiques, notamment la palatalisation des anciens groupes de consonnes et la sonorisation de la fricative vélaire, et territoriales, ce qui nous a permis de les considérer comme un territoire linguistique compact et aux contours bien visibles. Ce groupe de parlers se trouve tout près de la limite septentrionale de la ligne Cirò-Bisignano-Cetraro, près de Bisignano et s'étend jusqu'à la mer Ionienne ; cette position géographique nous a induit à les désigner comme des communautés *arbëreshe* de la « Pré-Sila grecque ». *Shën Sofia/Santa Sofia* se trouve à 558 mètres au-dessus du niveau de la mer et a une population de 2 671 habitants qui vivent surtout à la campagne, car ce sont des éleveurs de bovins et des agriculteurs. Les relations entre l'homme et le territoire sont bien entretenues même si les générations les plus jeunes émigrent pour étudier ou travailler dans le nord de l'Italie.

- *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto* (en Calabre, P. 42 carte 1 ci-dessous) fait partie des aires II et VIa de notre classement et se trouve géographiquement au sud de la ligne Cirò-Bisignano-Cetraro, donc dans la Calabre « grecque ». Il est habité par 850 personnes environ et le village est situé à 579 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans le passé, l'économie était basée sur l'élevage et sur l'agriculture, mais aujourd'hui, à la suite à l'émigration d'une partie considérable de la population vers l'Europe continentale, les activités professionnelles les plus anciennes ainsi que la campagne ont été abandonnées. La population actuelle est composée principalement de personnes âgées tandis que les jeunes ont quitté leur pays natal pour chercher une situation professionnelle plus favorable dans d'autres parties du nord de l'Italie.

- *Hora/Piana degli Albanesi* (en Sicile, P. 48 carte 1 ci-dessous) est une des plus grandes communautés *arbëreshe* avec ses 6 300 habitants environ qui vivent à 720 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette communauté fait partie des aires I et VIb de notre classement et représente aussi la limite méridionale de l'*Arbëria*. L'importance incontestable que Piana a eue et continue à avoir, en tant que siège de l'éparchie gréco-byzantine sicilienne (cf. ch. II, pour les détails), a sans doute favorisé la conservation de son patrimoine culturel et religieux *arbëresh*. À ce propos, il est important de souligner que l'éparchie de Piana témoigne de son attachement aux traditions religieuses et culturelles à travers l'adoption de textes liturgiques traduits en langue *arbëresh* locale. En outre, à la différence des autres communautés albanophones gréco-byzantines de Calabre, les langues de la liturgie sont représentées par la variété *arbëreshe* pianotienne et le grec-byzantin, tandis que ce dernier, l'italien, et surtout l'albanais sont les langues utilisées pour les

[6] Les autres communautés albanophones de ce groupe sont *Shën Mitri/San Demetrio Corone*, *Maqi/Macchia Albanese*, *Vakarici/Vaccarizzo Albanese*, *Mbuzati/San Giorgio Albanese* et *Strighari/San Cosmo Albanese*.

célébrations religieuses dans l'éparchie de Lungro (en Calabre). L'économie de cette communauté montre, aujourd'hui, qu'elle est orientée vers les secteurs tertiaire et industriel, tandis que les activités agricoles et d'élevage sont en voie de disparition.



Carte 1 - Les points d'enquête et les isophones qu'ils représentent.

3.1.2 Le questionnaire visuel

Au tout début de notre recherche, l'idée était de réaliser un outil pouvant faciliter la collecte des données phytonymiques même en dehors des périodes de floraison des espèces végétales, en se servant de « photographies-questions » (cfr. fig. 1 ci-dessous), compte tenu du sujet particulier de notre recherche et de l'âge des informateurs potentiels qui n'auraient probablement pas pu s'aventurer avec nous dans la campagne ou dans la forêt et se souvenir de toutes les espèces végétales sans une aide concrète, fournie par les photographies des plantes. En fait, ce questionnaire visuel (avec le titre *Flora nelle Aree Albanofone d'Italia*, en français « Flore dans les aires albanophones d'Italie ») s'est révélé un outil souple et facile à transporter sur le terrain et il nous a permis en outre d'accélérer les enquêtes grâce aux illustrations des espèces et aux fonctions de recherche automatisée des données saisies. Cette dernière fonction est jugée fondamentale si on prend en considération les distances géographiques entre les différents points d'enquête et, par conséquent, les caractéristiques assumées par la flore prend en fonction du territoire exploré.

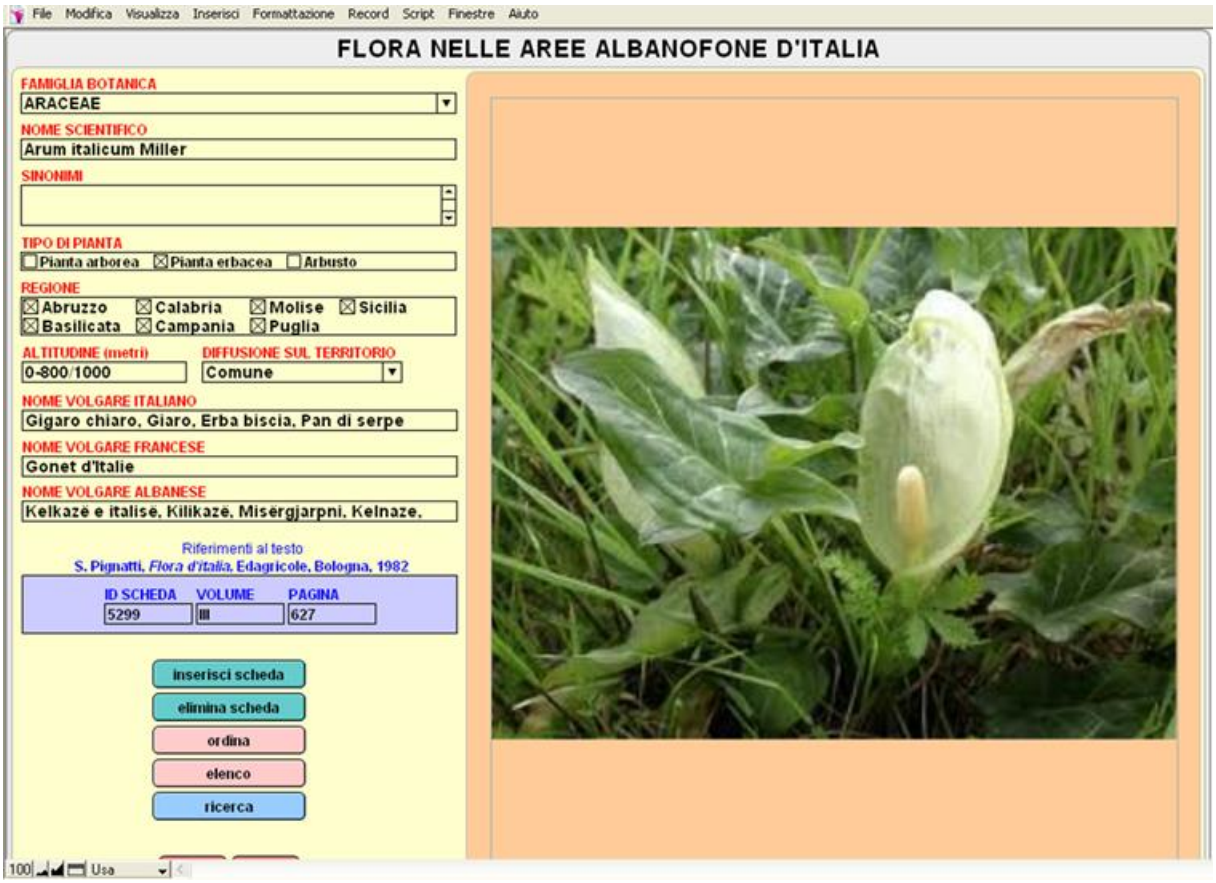


Figure 1 - Questionnaire visuel, exemple de « fiche-question » relative à l'espèce du Gouet d'Italie.

Cet outil a été réalisé avec le logiciel File Maker pro 13 ; il a été structuré selon nos exigences de recherche qui ont pris une forme concrète grâce aux compétences de notre

informaticien, Battista Sposato. Le résultat de l'union entre linguistique et informatique a été la création de ce questionnaire électronique qui exploite toutes les potentialités de réalisation d'une base de données offertes par ce logiciel. Sur l'écran de notre portable s'affiche (cfr. fig. 1) une fiche en deux parties ; chaque fiche a représenté la « question » posée aux informateurs et l'ensemble de toutes les fiches contenues dans cette base de données représente notre questionnaire visuel, pour un total de 2 362 « fiches-questions »[7]. Ces « fiches-questions » contiennent les seules et uniques espèces botaniques[8] florissant dans les régions de l'Italie du sud où les communautés *arbëreshe* sont historiquement installées depuis six siècles.

On peut trouver, sur la gauche de la fiche, les informations botaniques[9] : famille botanique, nom scientifique, synonymes, typologie de la plante illustrée (à choisir entre « arbre, plante herbacée et arbrisseau »), région (à choisir entre Abruzzes, Molise, Campanie, Pouilles, Basilicate, Calabre et Sicile), altitude de floraison, diffusion sur le territoire (à choisir entre « très commun, commun, rare, très rare »), nom vulgaire en italien, français et albanais et l'indication du numéro de la fiche, du volume et de la page du texte de Pignatti (1982) où trouver ces informations. Au-dessous, se trouvent les boutons des fonctions, ex. : saisir une nouvelle fiche, supprimer une fiche, ordonner les fiches, dresser la liste des fiches et chercher la/les fiche/s.

À droite, la partie la plus vaste de l'écran est consacrée aux photographies de chaque espèce botanique, dont la plupart ont été faites par nous-mêmes entre mars et août 2013. Parallèlement, un petit nombre de photographies – concernant les espèces botaniques les plus rares ou florissantes dans des aires particulières de l'Italie du sud – a été tiré de certains sites internet spécialisés (voir les références bibliographiques). Chaque espèce a été dotée d'un nombre variable de photographies, selon les nécessités d'illustration des caractéristiques morphologiques utiles pour reconnaitre et identifier la plante. Les fiches-questions que nous avons montrées aux informateurs et qui ont été sélectionnées dans la base de données au moment des entretiens – grâce aux options de recherche « région de floraison » et « typologie de plante » – nous ont permis de créer des questionnaires visuels « faits sur mesure » pour chaque point d'enquête, parmi nos 2 362 « fiches-questions ». Notre questionnaire visuel a été saisi entre novembre 2012 et août 2013.

[7] Ce nombre élevé de fiches-questions est justifié parce que, au début de ce travail, nous avons conçu l'idée de créer un modèle général pour le recueil systématique du patrimoine ethnobotanique des *Arbëreshë* qui puisse comprendre par conséquent les arbres, les plantes herbacées et les arbrisseaux dont cette étude faite seulement sur les plantes herbacées représente une première tentative de modélisation de ce savoir particulier, qui devra sans aucun doute être développé lors de futures recherches.

[8] En réalité, dans les trois volumes de Sandro Pignatti (1982) qui comprennent toutes les espèces botaniques de la flore italienne, nous avons dû sélectionner uniquement les espèces qui poussent dans les régions italiennes suivantes : Abruzzes, Molise, Campanie, Pouilles, Basilicate, Calabre et Sicile, où se trouvent les *Arbëreshë*.

[9] Toutes les informations relatives aux contenus botaniques de notre questionnaire visuel ont été tirées de l'encyclopédie *Flora d'Italia* de Pignatti ; ce texte en trois volumes représente, jusqu'à aujourd'hui, la référence bibliographique la plus complète et fiable pour les études qui s'intéressent à la botanique systématique de l'Italie.

3.1.3 Les entretiens

L'élicitation des données s'est produite au cours de nombreux entretiens chez les informateurs. Chaque conversation a eu une durée variable – de 60 à 90/100 minutes – strictement liée à la quantité de connaissances botaniques que l'informateur avait et qui lui permettait de reconnaitre les espèces photographiées et de nous informer à propos de leur utilisation dans la communauté enquêtée. Mais parfois les sujets les plus âgés nous ont prié d'arrêter l'entretien parce qu'ils avaient les yeux fatigués à cause de l'écran de l'ordinateur ; avec ces locuteurs les temps d'enquête se sont prolongés. Il a rarement été nécessaire d'aller se promener dans la campagne avec les informateurs qui ont réussi à nous montrer, dans leur environnement naturel, les espèces qu'ils ne reconnaissaient pas sur les photographies. Tous les entretiens – à l'intérieur et à l'extérieur – ont été enregistrés avec un magnétophone digital (Roland - Edirol 09) très sensible et fiable, capable de garantir une très haute qualité des enregistrements grâce aussi à l'utilisation de microphones-cravate. Les participants aux entretiens étaient généralement représentés par l'informateur et l'enquêtrice, mais quand les locuteurs habitaient dans la même maison, comme dans le cas du couple de Santa Sofia, nous avons dû interviewer deux personnes en même temps.

En général, les informateurs ont été libres de s'exprimer, lors de l'affichage de chaque photographie sur l'écran, avec la seule restriction de ne pas parler en même temps, dans le cas des entretiens doubles. Les premiers rendez-vous étaient convenus avec les sujets à interviewer, mais quand ceux-ci commençaient à faire confiance à l'enquêtrice et à comprendre clairement l'importance de la transmission de leur savoir, dans la plupart des cas, c'étaient eux-mêmes qui demandaient à nous rencontrer quotidiennement. Lors du premier rendez-vous, l'enquêtrice expliquait aux locuteurs son travail, ses buts, l'utilité de collecter les phytonymes, l'importance que ces connaissances ont pour la valorisation du patrimoine culturel *arbëresh* et le rôle central revêtu uniquement par les informateurs lors des enquêtes de terrain. Ce bref moment d'explication, nous a permis de rendre l'informateur « protagoniste » de notre travail de recherche et, il a eu comme résultat, de nous ouvrir les portes de ses connaissances.

L'entretien se déroulait de manière très simple, l'enquêtrice stimulait l'élicitation des données phytonymiques en montrant chaque fois aux informateurs une photographie et en leur demandant s'ils reconnaissaient la plante affichée sur l'écran; les locuteurs avaient tout le temps de regarder la photographie (ou les photographies) associées à chaque espèce botanique et la réponse pouvait être de trois types :

- positive, lorsque la plante était reconnue et le phytonyme élicité ;
- négative, lorsque la plante était inconnue et le phytonyme aussi ;

- incertaine, l'informateur avait l'impression de reconnaitre l'espèce, mais il avait besoin de trouver une confirmation de son doute et, dans ces cas-là, nous l'avons accompagné dans la campagne pour vérifier l'espèce qu'il indiquait.

Après avoir terminé la collecte des phytonymes, nous nous sommes occupée de mettre par ordre alphabétique tous les noms des plantes collectées et d'en enregistrer la prononciation. Ce dernier enregistrement s'est déroulé toujours chez les informateurs, avec la modalité suivante : l'enquêtrice lisait le phytonyme de sa liste et l'informateur le prononçait pour elle de manière claire et correcte. Tous les fichiers enregistrés ont été traités avec le logiciel Adobe Audition 2.0, utilisé pour écouter, couper et éliminer le bruit de fond des enregistrements collectés, qui représentent la partie sonore de la base de données phytonymique issue de cette recherche et décrite dans le chapitre 6, *Atlas Phytonymique Arbëresh* (APhA).

3.1.4 Les informateurs

Comme nous l'avons anticipé au début de ce chapitre, notre échantillon de locuteurs est constitué d'hommes et de femmes, d'âge supérieur à 70 ans, qui connaissent bien le territoire et l'environnement naturel et qui ont une bonne mémoire. Ils sont tous d'origine *arbëreshe*, c'est-à-dire qu'ils ont comme langue maternelle un des dialectes *arbëreshë* et ils ont toujours vécu dans une communauté *arbëreshe*[10]. Étant consciente que chaque activité professionnelle améliore les compétences qui la concernent et que possède un individu, nous avons préféré choisir des locuteurs parmi les agriculteurs, les éleveurs de bovins ou les individus qui se soignaient avec les plantes, c'est-à-dire des personnes qui ont l'habitude de vivre à la campagne, en contact direct avec la nature, ce qui leur permet de connaitre les êtres vivants, les espèces végétales et animales qui la peuplent.

La sélection de locuteurs ayant les caractéristiques susdites a été parfois difficile parce que l'activité agricole a été presque totalement abandonnée, la campagne est de plus en plus déshabitée, les médicaments conventionnels ont remplacé la médicine populaire et, surtout, la mort des derniers agriculteurs, éleveurs ou médecins-herboristes nous a complètement empêché de trouver des sources d'information pour la collecte des phytonymes, qui sont le but de cette recherche. Par conséquent, le manque d'informateurs capables de satisfaire nos exigences de recherche, nous a interdit d'enquêter les communautés *arbëreshe* des Pouilles et de la région de Catanzaro en Calabre.

Afin de faciliter la description de tous les informateurs qui ont contribué à l'élicitation des données phytonymiques, nous avons choisi de réaliser un tableau illustrant leurs caractéristiques :

[10] Nous n'avons pas pris en considération les sujets qui ont passé une partie de leur vie à l'étranger (les migrés), bien qu'ils puissent avoir un intérêt pour la botanique, parce que nous croyons qu'ils n'ont pas assez d'expérience et de connaissance du territoire pour nous conduire à des résultats positifs pour notre recherche.

Informateurs	**Sexe**	**Âge**	**Profession**	**Communauté *arbëreshe***
S. S.	M	78	éleveur de bovins	Munxhufuni/ Montecilfone
F. A.	M	77	agriculteur	Munxhufuni/ Montecilfone
B. A.	F	89	agricultrice	Munxhufuni/ Montecilfone
I. F.	M	99	agriculteur	Munxhufuni/ Montecilfone
B. P.	M	89	agriculteur	Porkanuni/ Portocannone
G. M.	M	81	agriculteur	Porkanuni/ Portocannone
B. G.	M	84	agriculteur	Porkanuni/ Portocannone
C. L.	M	80	agriculteur	Porkanuni/ Portocannone
G. L.	F	60	agricultrice	Katundi/Greci
M. D.	M	80	agriculteur	Shën Sofia/ Santa Sofia d'Epiro
B. A. M.	F	81	agricultrice	Shën Sofia/ Santa Sofia d'Epiro
M. G.	M	81	agriculteur, se soignant avec les plantes sauvages	Hora/ Piana degli Albanesi

On a exclu de ce groupe d'informateurs ceux qui nous ont été indiqués comme des personnes qui connaissaient très bien les plantes et la campagne, mais que nous avons dû écarter lors de la première rencontre parce qu'ils ne correspondaient pas au profil de l'informateur que nous cherchions. Donc, pour certaines communautés nous n'avons pu compter que sur l'aide d'un seul informateur compétent qui nous a fourni de précieuses informations ethnobotaniques, comme on peut le voir dans le tableau pour *Hora/Piana degli Albanesi* et *Katundi/Greci*.

Les données relatives aux autres points d'enquête, c'est-à-dire *Shën Kostandini/San Costantino Albanese, Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* et *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto*, ont été tirées des travaux sur la phytonymie déjà publiés dans ces communautés au cours des années passées et que nous avons dû prendre en considération à cause du manque d'informateurs dans ces communautés ; une description plus détaillée de ces travaux sera fournie dans le dernier paragraphe de ce chapitre.

3.1.5 Le profil de l'enquêtrice

Depuis dix années, l'enquêtrice est engagée dans des enquêtes de terrain qui ont abouti, en 2007, à la publication de son premier dictionnaire *arbëresh* des parlers de Portocannone et Ururi (Pignoli & Tartaglione, 2007), au Molise son territoire d'origine. Cet ouvrage lui a ouvert la voie de la dialectologie *arbëreshe* et de la collaboration avec l'Université de la Calabre, en particulier avec le Laboratoire d'Albanologie où on est en train de réaliser l'*Atlas Lexical Arbëresh* (*ALeA*). Ce projet de lexicographie électronique a permis à l'enquêtrice d'affiner, d'un côté, ses compétences théoriques relatives aux domaines d'études géolinguistiques, dialectologiques et lexicales de l'albanais et de ses dialectes et, de l'autre, d'avoir une connaissance directe des parlers italo-albanais et de leur différences liées à la variation dans l'espace linguistique de l'Italie du sud. Cela s'est traduit par une implémentation évidente des contenus de l'*ALeA*, grâce aux campagnes d'enquêtes de terrain que nous avons personnellement conduites dans la plupart des communautés albanophones italiennes.

Un dernier bond en avant a été fait en 2012, lors de l'attribution d'une bourse d'étude européenne qui nous a permis d'entrer en contact direct avec l'un des plus prestigieux centres de recherche dialectologique européen, le laboratoire « Bases, Corpus, Langage » de l'Université de Nice dans lequel l'équipe « Dialectologie et Linguistique formelle » s'occupe de l'implémentation de la base de données lexicales et syntaxiques des parlers occitans, le *THESOC* (Thesaurus Occitan) et de contribuer à l'enrichissement de l'*ALiR*, l'*Atlas Linguistique Roman*. Notre projet de doctorat a été conçu dans cet environnement de recherche international qui se nourrit de dialectologie, de géolinguistique et de motivation sémantique ; cette dernière représente un point de vue innovateur dans le domaine des études d'albanologie et de l'interprétation étymologique de l'albanais et de ses dialectes.

3.2 Les données phytonymiques déjà publiées

Les travaux sur la phytonymie *arbëreshe* ayant déjà été réalisés concernent les communautés de *Shën Kostandini/San Costantino Albanese, Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* et *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto*.

La phytonymie de *Shën Kostandini/San Costantino* a été la seule à être publiée en 2005 par Pasquale Scutari (Scutari, 2005) et elle a été le premier exemple de collecte des noms des plantes (arbres, plantes herbacées, arbrisseaux et champignons) où l'auteur nous donne les informations suivantes : le nom de chaque espèce repérée, la transcription en IPA, la classification botanique (nom scientifique et famille botanique), les synonymes du phytonyme *arbëresh* en albanais standard et les informations liées à l'utilisation de la plante dans la communauté albanophone.

Toutes ces données ont été également saisies dans une base de données créée à l'occasion de cette publication ; c'est ainsi que le texte complet de cette œuvre comprenait un livre, avec les photographies en miniature des plantes et un résumé des informations principales, et un cd-rom en annexe qui comprenait aussi tous les enregistrements des ethno-textes concernant l'utilisation des plantes.

L'étude sur la phytonymie de *Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* a été réalisée par Maria Agata Stamile, notre étudiante, à l'occasion de sa maitrise en 2007. La structure de l'œuvre reflète dans toutes ses parties le travail de Scutari sur *San Costantino Albanese*, pour le texte écrit et pour la base de données en annexe.

Les phytonymes de *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto* ont été collectés, entre 2009 et 2010, par Patrizia Curcio, opératrice du « Sportello Linguistico »[11] de cette mairie albanophone ; ce travail n'a pas encore été publié, mais l'auteure nous a accordé de nous fournir une partie des données qu'elle a collectées car nous avons eu de très grandes difficultés à trouver des informateurs dans la région de Crotone. À cause de l'état incertain de la parution de cet important travail, nos données relatives à *San Nicola* ne sont pas complètes, puisque nous n'avons que les phytonymes, les classements botaniques et les transcriptions phonétiques, mais les informations concernant les utilisations des plantes dans les communautés et les enregistrements nous manquent. Nous espérons donc que ce travail pourra être bientôt publié.

Une dernière publication de données botaniques est représentée par un dictionnaire écrit en cinq langues (albanais standard, anglais, allemand, français et latin) : le *Fjalor i emrave të bimëve* (en français : dictionnaire des noms des plantes) (Krasniqi *et al.*, 2003) nous fournit la classification scientifique de chaque espèce botanique de la flore albanaise, une tentative de reconstruction étymologique et les synonymes du phytonyme albanais en anglais, allemand et français. En outre, la fin du texte comprend des tables alphabétiques dans plusieurs langues – notamment en latin, en albanais, en anglais, en allemand et en français – où chaque phytonyme est accompagné du numéro de page de la première partie du dictionnaire où il est décrit.

Les aspects méthodologiques que nous avons illustrés dans ce chapitre représentent la partie des outils pratiques que nous avons utilisés pour réaliser cette étude ; cependant, la « pratique » n'est pas la seule composante préparatoire de notre recherche, en effet il a été nécessaire de prendre aussi en considération les supports théoriques sur lesquels nous avons basé l'analyse de nos données. Donc le chapitre suivant illustre, comme présupposés indispensables de notre étude,

[11] C'est un guichet qui s'adresse aux locuteurs de la communauté *arbëreshe* et qui doit s'occuper de la promotion de la langue minoritaire, des traditions populaires qui lui sont liées et d'avoir des relations étroites avec les guichets linguistiques ouverts dans toutes les autres communautés albanophones italiennes, grâce aux fonds de la loi de tutelle nationale des minorités linguistiques nr.482 de 1999.

les aspects théoriques liés à la motivation sémantique que nous avons choisie comme approche pour l'analyse de nos données.

CHAPITRE IV

Aspects théoriques : la motivation sémantique

Ce travail a comme but l'étude des faits lexicaux et il est orienté essentiellement sur la problématique qui concerne le rôle de la motivation sémantique dans la création lexicale. On se réfère à la motivation sémantique comme à l'une des composantes fondamentales du processus de désignation. On se base, en particulier, sur la proposition de Guiraud (1986 [1967]) selon laquelle le signe linguistique naît motivé pour qu'il puisse être compris, de manière spontanée, par tous les membres d'une communauté linguistique. En effet, lorsqu'il s'agit de nommer un nouveau référent, on puise dans les ressources du système linguistique même si l'on est aussi influencés par les représentations que les locuteurs se font de la réalité (Guiraud 1986 [1967]). Cet auteur considère les signes comme étant le produit de l'histoire (Guiraud 1986 [1967] : 260) et il affirme leur dépendance de la nature des choses nommées, des besoins des locuteurs, des circonstances culturelles, sociales, politiques, etc. Alinei s'est aussi occupé de ces aspects mais de manière plus approfondie (1982 ; 1983 ; 1986 ; 1996 ; 1997 ; 2009) et il affirme que la motivation implique forcément la convergence de plusieurs disciplines différentes, telles que la linguistique, l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire des religions. Comme on le montrera ci-après, différents auteurs ont donné leur contribution à l'interprétation et à la définition de la notion de motivation sémantique.

Dans la Grèce antique, Platon se questionnait déjà sur l'existence d'une relation entre langue et réalité et ce questionnement est pris en considération dans son ouvrage, *Cratyle*, qui présente un dialogue entre trois personnages : Cratyle, Hermogène et Socrate. Le partisan de l'analogie, Cratyle soutient l'existence d'une relation naturelle entre les noms et les choses et aussi le fait que sans cette relation les noms ne seraient ni authentiques ni justes ; le nom reflète la chose et la relation qui les unit est nécessaire. On retrouve à l'exact opposé Hermogène qui représente la pensée sophiste et considère par conséquent l'attribution d'un nom à une chose comme étant arbitraire : un nom est « juste » s'il est accepté de manière conventionnelle par tous ceux qui l'utilisent. Socrate qui joue le rôle de l'arbitre entre les deux, doit aussi déterminer lequel des deux a raison : il rejette le caractère absolu du nom et essaye de trouver le juste milieu. Il s'adresse d'abord à Hermogène en affirmant que les mots sont justes puisqu'ils désignent des réalités objectivement distinctes et, pour le démontrer, il fait l'exemple des mots et des syllabes qui imitent l'essence de chaque objet, en affirmant que les mots primitifs sont le reflet fidèle de

la réalité qu'ils désignent. Il s'adresse ensuite à Cratyle, dont il partage le point de vue naturaliste, qui affirme que le nom imite la chose désignée, mais Socrate admet aussi le fait que l'aspect conventionnel ne peut pas être écarté dans le processus de dénomination.

Aristote donne aussi sa contribution au débat autour de la nature du signe linguistique en le considérant comme le résultat de deux relations distinctes : l'une purement conventionnelle entre sons (*phoné*) et (*páthema*) sens et l'autre de ressemblance entre le sens et l'objet désigné (De Cuypere, 2008 : 322). Bien qu'elles soient le fruit de réflexions développées dans un cadre philosophique, les observations de Platon et d'Aristote portent *a priori* sur des questions qui ont caractérisé la discussion qui a eu lieu par la suite autour du signe linguistique et elles se rapprochent des perspectives post-saussuriennes qui sont caractérisées par l'orientation vers une relation entre le signe et l'objet désigné que Saussure semble avoir rejetée.

Au début du XXe siècle, Saussure aborde la question de la nature du signe linguistique et de l'arbitraire qui le caractérise en affirmant que *« le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique »* (Saussure, 1967 [1916] : 98-100) ; ces deux facettes, nommées *signifiant* et *signifié*, sont indissociables, mais le lien qui les unit est arbitraire, tout comme le signe lui-même. Il continue en affirmant aussi que sur la base de ce principe les langues et, par extension, tous les moyens d'expression, sont basées sur une convention, une habitude collective et qu'il n'y a donc pas de relation entre le mot et la réalité qu'il exprime. Ce principe saussurien affirmant le caractère immotivé du signe linguistique est à la base de sa théorie et pour en prouver la véracité il met en avant le fait que les langues ont des mots différents pour exprimer les concepts: l'idée de 'sœr' n'est liée par aucune relation interne à la séquence de sons [sœr], elle pourrait tout aussi bien être représentée par n'importe quelle autre et cet exemple donne une explication sur l'existence de différences entre les langues et de l'existence même de langues différentes (Saussure, 1967 [1916] : 100). Cependant, Saussure (1967 [1916] : 183) revient sur son principe en affirmant qu' *« il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé »* et il accepte, avant tout, le fait que les onomatopées soient à un certain degré motivées, même si elles représentent un phénomène secondaire de la langue. Il fait aussi remarquer à ce propos le fait qu'une fois introduites dans la langue *« elles sont plus ou moins entraînées dans l'évolution phonétique, morphologique etc. que subissent les autres mots : preuve évidente qu'elles ont perdu quelque chose de leur caractère premier pour revêtir celui du signe linguistique en général, qui est immotivé »* (Saussure, 1967 [1916] : 102). Saussure met cependant un peu en sourdine son principe fondamental d'arbitraire en distinguant deux degrés : l'arbitraire relatif et l'arbitraire absolu ; il admet, donc, que *« le signe peut être relativement motivé »* (Saussure, 1967 [1916] : 181) lorsqu'il y a une relation associative entre les éléments qui le constituent et au cas où le locuteur ait la possibilité d'analyser un signe par l'intermédiaire d'autres signes. Ainsi, le numéral

vingt est immotivé, tandis que *dix-neuf* est partiellement motivé en raison du fait que le locuteur reconnaît l'association de *dix* et de *neuf* ; de même, *poire* est immotivé et son dérivé *poirier* est relativement motivé: cet auteur perçoit l'arbitraire relatif comme étant lié au système morphologique des langues, et notamment aux éléments formatifs transparents de la grammaire qui rendent le signe « relativement motivé » et il précise, par conséquent, que *« les éléments d'un signe motivé sont eux-mêmes arbitraires »* (Saussure, 1967 [1916] : 182).

Pierce (1978 : 149) définit le signe comme *iconique* car il peut *« représenter son objet principalement par sa similarité, quel que soit son mode d'être »* et il distingue trois typologies d'icônes : image, diagramme et métaphore. Contrairement à Saussure qui prenait surtout en considération la relation interne entre le signifié et le signifiant, Peirce considère la relation entre le signe iconique et le référent. Mais, certains auteurs envisagent une association entre ces deux approches théoriques: Jakobson (1987 : 420), Kleiber (1993 : 106), Van Langendonck (2007 : 398) et Polis (2008 : 49) considèrent la motivation relative saussurienne comme étant comparable à l'iconicité diagrammatique de Peirce, car la structure diagrammatique représente une classification systématique de signes qui ne ressemblent pas nécessairement à leurs référents mais dont les relations mutuelles reflètent les relations entre leurs référents. Ainsi, si l'on considère le fait que le diagramme reproduit certaines relations entre les parties d'une chose, la motivation relative exprime un rapport syntagmatique issu des relations liées au système morphologique. Kleiber (1993 : 106) et Polis (2008 : 37) ajoutent aussi une considération ultérieure à propos de l'iconicité de type « image » de Peirce : étant donné qu'elle se réfère à des signes dont la forme présente une ressemblance directe avec le référent qu'elle exprime, elle pourrait donc être illustrée dans le cas du signe linguistique au moyen des onomatopées.

Benveniste (1966 : 49) revient aussi sur la question de l'arbitraire du signe et il observe que le concept de ' réalité ' est mal appliqué dans l'interprétation de Saussure et il affirme, en revanche, que le lien entre signifiant et signifié est avant tout nécessaire et que ces deux facettes du signe linguistique sont étroitement liées et ne laissent pas de place à l'arbitraire (Benveniste, 1966 : 51) : *« l'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innomés »* (Benveniste, 1966 : 50). Selon l'interprétation de cet auteur, l'arbitrarité caractérise plutôt la relation entre le signe et la réalité désignée car *« ce qui est arbitraire c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre »* (Benveniste, 1966 : 52).

La vision de Ullmann (1959 : 102), n'est en revanche pas différente de celle de Saussure car il accepte comme évident le fait qu'un grand nombre de mots soient purement conventionnels. Il reprend l'argument saussurien en affirmant que si les langues étaient motivées, elles auraient les mêmes termes pour exprimer les mêmes notions. L'auteur distingue, ainsi, deux typologies de signes : ceux purement conventionnels et les naturels, ces derniers se basant sur un lien

intrinsèque entre signifiant et signifié. Les signes naturels renvoient à trois types de motivations : phonique lorsque le mot imite l'impression acoustique du référent ; morphologique, par dérivation ; sémantique, par le réemploi de mots déjà existants pour désigner de nouveaux concepts (Ullmann, 1959 : 103). Tout comme cela se produit dans le schéma saussurien, Ullmann (1959 : 104) caractérise lui aussi la motivation phonique comme une motivation absolue et les deux autres typologies comme des motivations relatives ; en revanche, la motivation sémantique et celle morphologique sont exposées, selon cet auteur, *« à tous les hasards de l'évolution linguistique »* et que *« […] pour raisons diverses, des mots transparents peuvent devenir opaques et des mots opaques peuvent devenir (ou redevenir) transparents »* (Ullmann, 1959 : 115).

Une vision diachronique identique du signe linguistique nous est proposée dans la classification des mots de Wartburg (1963 : 139) qui fait la distinction entre : les mots directement motivés par les sons ; les mots motivées soit par leur structure morphologique soit par leur valeur sémantique ; les mots arbitraires ou opaques. Dans la première de ces trois catégories classificatoires, Wartburg inclut les formes évoquant aussi bien des « impressions acoustiques » que des « impressions visuelles » ; les mots composés et dérivés sont motivés par leur structure morphologique, tandis que les mots tels que *punaise* sont motivés par leur valeur sémantique, ce qui revient à dire que l'aspect morphologique de l'insecte à corps aplati motive par sa ressemblance le « petit clou à tête plate et ronde » ; et en dernier lieu, les mots arbitraires ou opaques *« ne doivent leurs sens qu'à la tradition »* (Wartburg, 1963 : 140). Cet auteur ajoute une observation ultérieure en affirmant une certaine « dynamique » des mots qui peuvent passer au cours de l'histoire d'une catégorie à l'autre, en perdant ainsi leur fondement original (Wartburg, 1963 : 140). Il explique aussi le fait que les raisons qui sous-tendent ces changements de catégorie des mots sont représentées *« […] par l'évolution phonétique ou par le jeu des modifications morphologiques ou comme le résultat d'un changement de sens […] »* relâchant *« […] les rapports que les mots entretiennent avec leur continu représenté. Ils deviennent aussi, suivant l'expression de Saussure, de simples formules, des signes arbitraires »* (Wartburg, 1963 : 144).

La perception dynamique et diachronique du signe linguistique est au cœur de la réflexion de Guiraud et elle élargit, de fait, la vision synchronique et plutôt statique du signe saussurien, même si l'on remarque également chez Saussure des indices d'une vision diachronique lorsqu'il affirme que

> *« […] à l'intérieur d'une même langue, tout le mouvement de l'évolution peut être marqué par un passage continuel du motivé à l'arbitraire et de l'arbitraire au motivé ; ce va et vient a souvent pour résultat de déplacer sensiblement les proportions de ces deux catégories de signes »* (Saussure, 1967 [1916] : 183).

Malgré cette observation, Saussure ne change pas son idée globale selon laquelle la motivation est accidentelle. Pourtant, l'approche dynamique du signe établie par Guiraud réorganise les notions de « motivé » et d' « arbitraire » qui étaient jusqu'ici opposées : dans la

vision guiraudienne ces notions représentent les états successifs de l'évolution du signe (Dalbera, 2006a : 20). Le signe naît motivé, mais une fois introduit dans le système linguistique, il est utilisé par convention, indépendamment de sa motivation (Guiraud, 1986 [1967] : 253). Par conséquent, à partir du moment où l'usage du signe est assuré par convention au sein d'une communauté, à cause des modifications au niveau phonétique, morphologique et culturel, *« la motivation tend à s'obscurcir et le signe ne fonctionne plus que comme pure association mémorielle »* : il peut alors paraître arbitraire (Guiraud, 1986 [1967] : 255). Une fois démotivé, le signe peut entrer dans de nouvelles relations au niveau du sens ainsi qu'à celui de la forme, des relations limitées par la structure du *« système lexicogénique »* (Guiraud, 1986 [1967] : 259). Guiraud ajoute en outre que

> *« la démotivation est […] une nécessité inhérente la nature du langage et à son fonctionnement. Motivé le signe aurait un sens univoque, comme c'est le cas des taxinomies scientifiques, et le lexique serait figé en un code sans ouverture au-delà de la signification immédiate de chaque mot »* (Guiraud, 1986 [1967] : 259).

En suivant la perspective de cet auteur, Dalbera a ensuite développé davantage le rôle de la remotivation dans le processus d'évolution du signe, que l'on illustrera un peu plus loin. Guiraud considère que le processus de création d'un signe est à la fois morphologique et sémantique :

> *« […] morphologique, ceci est clair, puisqu'il y a dans tous les cas filiation de forme entre le mot et son étymon, les deux ayant un formant signifiant commun. Mais la dérivation est en même temps sémantique, puisqu'elle consiste à désigner un concept d'après un autre […] »* (Guiraud, 1986 [1967] : 256).

L'approche d'Alinei converge avec celle de Guiraud lorsqu'il affirme que la création lexicale consiste en une sorte de « recyclage de signes » ; en effet, tout comme Guiraud (1986 [1967] : 254) avait affirmé que *« créer un nouveau mot c'est faire passer un mot déjà existant dans un autre paradigme »*, Alinei (1982 ; 1996 ; 2009) confirme aussi la réutilisation de lexèmes préexistants et déjà connus pour désigner un nouveau référent. Ce recyclage de matériaux déjà connus sert à garantir l'acceptation d'un nouveau signe par une communauté (Alinei, 1982 : 43) ; l'importance de la « fonction publicitaire » représente, selon cet auteur, un aspect essentiel de la motivation qu'il explique de la façon suivante :

> *« trade-marking new words through motivation builds in the very structure of the new words historical depth ; […] every new word […] has the newly proposed functional meaning, but it is necessarily based on an old word, which serves as an identification mark and at the same time tells us something basic about the new meaning. This helps us understand why we need motivation in introducing the new word, but not after the word has become current »*[1] (Alinei, 1982 : 44).

C'est donc la fonction publicitaire de la motivation qui assure la notoriété du signe dans la communauté qui l'adopte et qui explique le fait que la motivation, une fois accomplie cette

[1] Marquer les nouveaux mots moyennant la motivation permet de construire la vraie structure de la profondeur historique des nouveaux mots ; […] chaque nouveau mot […] possède la signification fonctionnelle nouvellement proposée, mais elle est nécessairement basée sur un vieux mot qui sert comme marque d'identification et, en même temps, nous dit des choses fondamentales à propos de la nouvelle signification. Ce fait nous aide à comprendre pourquoi nous avons besoin de la motivation au moment de l'introduction d'un nouveau mot, mais nous n'en n'avons plus besoin dès que le mot est devenu courant (N.T.).

fonction, soit reléguée au second plan et puisse même éventuellement arriver à être supprimée (Alinei, 1996 : 9). Le processus d'obscurcissement de la motivation est donc lié à des circonstances historiques (changements phonétiques ou sémantiques) tout en n'étant cependant pas obligatoire, mais il produit la distinction entre les lexèmes opaques et les transparents (Alinei, 1996 ; 2009).

Selon Alinei (2009 : 62), le processus de création lexicale s'articule en deux phases : une phase créative et une autre d'usage. La motivation intervient seulement pendant la création du signe pour garantir le fait qu'il soit accepté par la communauté : la motivation a la fonction de générer le signe ; en revanche, lors de la phase de l'usage, le signe fonctionne indépendamment de sa motivation : *« we 'name' things genetically, but we 'use' words functionally »*[2] (Alinei 1982 : 44). Si la motivation a seulement une « fonction génétique », elle n'est pas un aspect permanent de la nature du signe, parce qu'elle est susceptible de s'obscurcir ; c'est une espèce de « cordon ombilical » du signe c'est-à-dire un instrument représentatif et communicatif transitoire, grâce auquel le tout dernier signe arbitraire peut être adopté et appris immédiatement par tous et, quand il disparaît, il laisse ses traces dans le mot, de même que le cordon ombilical laisse une trace sur le corps humain (Alinei, 2009 : 64).

Ce rôle de médiateur attribué par Alinei à la motivation avait été déjà reconnu par Guiraud (1986 [1967] : 255), mais cet auteur l'exprime en termes de système et en passant par l'intermédiaire de l'étymon :

> *« La motivation intègre l'étymon dans la signification ; elle fait passer le sens par l'étymon qui constitue un troisième terme, médiateur entre le signifiant et le signifié, fonctionnant comme un relais à la fois signifiant et signifié. Son rôle est de renvoyer le signe à un signe de puissance en le référant au modèle qu'il actualise : chant + eur renvoie chanteur à dans + eur, saut + eur, etc. ; maroufle « chat » renvoie maroufle au modèle maraud, marpaut, marlou « homme grossier ». Dans les deux cas le procès est identique […] mais dans le premier cas le modèle est morphologique et sémique dans le second ».*

Étant donné la grande importance qu'Alinei attribue à la motivation dans la phase de création du signe, il a proposé de fonder un secteur autonome en linguistique pour l'étude de la motivation. Il suggère, ainsi, de remplacer le terme motivation, considéré comme ambigu, par celui d'*icônyme* (= 'icône' + 'nom'), c'est-à-dire « nom-icône », « nom motivant » et, par conséquent, de nommer la nouvelle discipline consacrée à son étude *icônymie* (Alinei, 1996 : 9).

Les propositions de Guiraud et Alinei convergent avec celle de Dalbera (2006a : 20) – à propos de la réélaboration de signes préexistants afin de créer des nouvelles formes lexicales – lorsqu'il affirme que *« la création lexicale ne s'opère pas ex nihilo. Elle présuppose l'existence de matériaux linguistiques préalables »*. Pourtant, cette conception de la création lexicale ne nous donne cependant aucune explication sur la façon dont les premiers signes ont été créés et Dalbera

[2] Nous 'nommons' les choses génétiquement, mais nous 'utilisons' les mots fonctionnellement (N.T.).

(2006a : 20) ajoute aussi que la création d'un signe n'est pas une simple association entre une séquence phonique quelconque et un concept. Selon cet auteur, la création lexicale naît d'un besoin communicatif d'une communauté et le processus de dénomination qui en découle est l'effort pour répondre à ce besoin :

> *« Lorsqu'une communauté rencontre sur son chemin quelque chose de nouveau (objet, idée, besoin, jeu, peu importe) elle se trouve, pour pouvoir en parler, dans la situation de devoir le nommer. Ce nouveau venu cet à nommer, quel qu'il soit, fait l'objet d'une certaine perception par la communauté qui, spontanément, le situe par rapport à des éléments familiers ou simplement connus ; ce rapport établi par la communauté peut évidemment être de nature fort diverse, activant les ressorts de ressemblance ou de contiguïté, et étant assorti éventuellement de la mise en évidence d'un trait discriminatoire saillant voire prototypique. »* (Dalbera, 2006a : 21)

Selon la perspective alinéienne, dans la phase de création du signe le choix de ce type de trait se produit toujours à l'intérieur du champ associatif du référent à nommer, et le plus souvent, à l'intérieur de son champ conceptuel (Alinei, 1997 : 19). Puisque les processus métaphoriques sont également impliqués lors de la création lexicale, on peut comprendre que le choix du trait discriminatoire pourrait être effectué en dehors de l'ensemble des traits sémiques correspondant au référent. C'est le cas du mot français *lunettes* qui est créé sur la base de l'association des verres ronds des premiers appareils en forme de lune ; ce trait 'lune' ne vient pas des sèmes directement liés au champ conceptuel de ce nouveau mot, comme pour l'anglais *eye-glasses*, mais il vient d'un champ associatif plus vaste (Alinei, 1997 : 19-20).

Les positions de ces deux auteurs divergent de manière évidente à ce propos, puisque pour Dalbera (2006a : 21) la propriété choisie pour représenter un nouveau référent, c'est-à-dire le motif *« traduit le mode de représentation que s'en fait la communauté »* : il sert *« à classer les objets du monde et à les représenter »* ; il traduit donc *« une perception des relations entre éléments du monde, et le motif ne prend d'existence qu'à partir du moment où il est exprimé par le langage »*. Bien qu'Alinei (1996 : 12) reconnaisse le fait que chaque motivation se traduit par un nom, il insiste sur l'aspect de 'nom' de la motivation plutôt que sur celle de représentation et souligne également la relation étroite entre nom et motivation que le nouveau terme *icônyme* évoque. Alinei (1996 : 11) s'exprime de manière explicite à ce propos lorsqu'il affirme que

> *« La motivazione è quindi un nome che si trasforma in un altro nome, pur restando identico a se stesso. La differenza fra nome e motivazione sta solo nella diversa funzione : il vecchio nome e il nuovo nome hanno la consueta funzione classificatoria e comunicativa del segno linguistico. La motivazione ha solo la funzione pubblicitaria, è un nome che perde le proprie qualità per diventare l'etichetta di un nuovo referente, etichetta già nota che serve a pubblicizzarlo »*[3].

[3] La motivation est donc un nom qui se transforme en un autre nom, tout en restant identique à lui-même. La différence entre nom et motivation réside seulement dans leur fonction différente : l'ancien nom et le nouveau nom ont la fonction classificatoire et communicative habituelle du signe linguistique. La motivation a seulement une fonction publicitaire, c'est un nom qui perd ses qualités pour devenir l'étiquette d'un nouveau référent, étiquette déjà connue qui sert à le publiciser (N.T.).

Il paraît donc évident que les positions de ces deux auteurs à propos de la notion de motivation divergent sur deux aspects : le motif est une représentation réalisée à travers le langage, tandis que l'icônyme (ou même la motivation) est un nom qui change de fonction ; si pour Alinei la motivation n'a pas de fonction classificatoire, pour Dalbera (2006a : 21) le motif classe les objets du monde et les représente.

Sur la base des différentes étapes de l'évolution du signe établies par Guiraud (1955), Dalbera (2006a : 24) affirme que le processus de cette évolution

> *« […] est par nature cyclique et les signes vont de remotivations en remotivations. Les unités lexicales connaissent donc un parcours cyclique fait de trois phases : (1) motivation (création du signe), (2) convention (utilisation du signe entérinée par la convention sociale d'usage), (3) arbitraire (utilisation du signe totalement dissociée des motifs qui ont servi à le forger), qui peuvent s'enchaîner : (1) re-motivation (éventuelle), (2) nouvelle validation par la convention d'usage, (3) de nouveau opacification et arbitraire et ainsi de suite… ».*

Il s'agit donc d'un processus cyclique se déroulant en permanence dans lequel ces trois phases s'alternent et peuvent s'enchaîner sans cesse, comme le montre la figure ci-dessous :

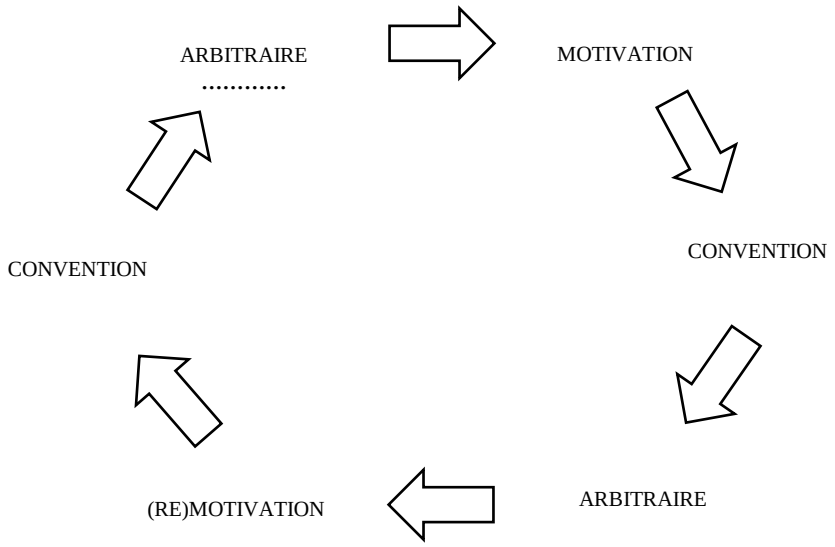


Figure 1 - Le processus d'évolution du signe.

Comme on ne peut pas avoir accès au commencement absolu de ce processus à un moment historique donné, *« les unités lexicales observables ne peuvent être considérées que comme se trouvant chacune dans l'une ou l'autre des trois phases du énième cycle de leur évolution »* (Dalbera, 2006a : 24) et cela explique la coexistence constante entre signes motivés et démotivés, utilisés par convention.

Dalbera (2006 : 4) illustre dans le but d'exemplifier ce processus le cas de la désignation du 'jour-même', dont nous essayons de retracer l'évolution du latin jusqu'à aujourd'hui. Le déictique latin HOC DIE « ce jour » était un signe transparent qui, suite aux changements formels, a évolué dans le lat. HODIE ; cette dernière forme a ensuite changé à nouveau en suivant

différentes évolutions phonétiques qui ont permis d'aboutir aux formes opaques de l'it. *oggi*, l'occ. *uèi*, l'ancien fr. *hui*, esp. *hoy* etc. Dans une phase successive du processus, une recharge sémantique a permis de remotiver certaines formes, notamment celles françaises et occitanes, avec la réintroduction d'un élément transparent : en fr. *aujourd'hui* et en occ. *enc uèi*, mais une nouvelle phase d'opacification a provoqué une nouvelle recharge sémantique et a permis ainsi d'aboutir aux formes fr. *au jour d'aujourd'hui* et occ. *au jour d'encuèi*.

En ce qui concerne les données de notre corpus, l'analyse que nous en avons faite dans le chapitre VII ne révèle pas de véritables cas qui puissent nous permettre de mettre en évidence ce jeu cyclique de motivations, opacifications et remotivations car le manque de données en diachronie ne nous a pas permis de comparer, de manière adéquate, les formes lexicales pour tracer le processus d'évolution des signes. Il nous faut souligner aussi le fait que, d'un côté notre travail représente la première vraie collecte de phytonymes *arbëreshë* et, de l'autre, dans la plupart des cas il s'agit de phytonymes totalement opaques, attestés seulement dans quelques parlers *arbëreshë* et dont l'analyse n'a jamais été abordée ; ce fait implique ainsi une grande difficulté euristique. Par conséquent, nous nous bornons à illustrer un exemple qui nous permet de mettre en évidence le processus d'attraction paronymique, c'est-à-dire de la réinterprétation d'une forme opacifiée sur la base d'une proximité phonique avec une forme transparente. Les dénominations de l'euphorbe (cfr. ch. VII, § 7.30) identifiées dans les variétés *arbëreshe*, sont représentées par les formes suivantes : [kołotsˈiðe], [kołotsˈið], [kałatsˈiθər] et [karkatsˈið] qui peuvent être rangées en deux groupements, d'un côté les désignations avec la base *kollo-* et, de l'autre, celles avec la base *kalla-*. Selon l'opinion de Trumper (2010 : 382), les deux dernières formes sont des continuateurs du gr.m. γαλατσίδα, γαλαξίδα et γαλατσιδάκι désignant presque toutes les espèces d'euphorbes existantes. Ces formes sont créés sur le motif gr. γάλα, γάλακτος « lait » (GEW : 283) en raison de la sécrétion lactifère qui sort des tiges de la plante lorsqu'on les casse. Comme nous avons pu le constater pendant nos enquêtes, l'image « lait » qui motive ces phytonymes n'est plus reconnue par les locuteurs et, par conséquent, personne ne sait dire ce que ces noms veulent exprimer en réalité : ils sont donc totalement opaques. Les altérations phonétiques que l'on peut observer sur le plan formel sont nombreuses et ont opacifié les continuateurs des dénominations grecques moyennes : [kałatsˈiθər] et [karkatsˈið] montrent l'assourdissement de l'occlusive vélaire en début de mot /g/ > /k/ ; la vélarisation de la latérale /l/ > /ɬ/ qui, dans la dernière forme > /r/ par effet du rhotacisme. En outre, des suffixes, notamment /-iθ-/ + /-ər/ et /-ið/, pour la construction de phytonymes, viennent s'ajouter à la base lexicale. Dans ces formes, le motif de « lait » n'est plus lisible et la présence des deux autres formes, notamment [kołotsˈiðe] et [kołotsˈið] peut être le résultat d'une attraction paronymique (Trumper, 2010 : 383) qui est due à l'existence dans ce même champ onomasiologique du phytonyme gr.

κολλητσίδα désignant n'importe quelles plantes hérissées de crochets et qui s'accrochent, « collent » aux vêtements ou aux poils des animaux, telles que la bardane et le gaillet gratteron. Donc, le trait « plante collante » caractérisant bardanes, gaillets et les euphorbes a pu être lexicalisé moyennant le transfert de dénominations d'une espèce à l'autre et sans considérer le fait que cette propriété collante dérive de deux sources différentes : la sécrétion lactifère des euphorbes et les inflorescences à aiguillons des deux autres espèces.

Ces réinterprétations de signes démotivés que les locuteurs effectuent, laissent transparaître un besoin de motivation qui agit non seulement lors de la création lexicale mais également au cours de l'évolution du signe. Béguelin (2002 : 146) définit les remotivations comme des tentatives de *« percer l'opacité d'un signe en glosant l'inconnu par le connu »*. Dalbera (2006a : 24) définit la remotivation comme une *« recharge sémantique »* au cours de laquelle, une nouvelle fois, *« s'exprime la manière dont est perçu l'objet ou l'idée dans la conscience collective d'une communauté à ce moment »*.

L'étymologie populaire avait déjà été considérée, bien avant que Dalbera nous propose sa réflexion, comme une manifestation de ce besoin puissant de motivation (Ullmann, 1959 [1952] : 120 ; Wartburg, 1963 : 136 ; Pottier, 1992 : 44) étant donné qu'elle rapproche deux unités lexicales entre lesquelles il n'existe aucun lien morphologique et sémantique historiquement avéré (Béguelin, 2002 : 145). En effet, l'adjectif « populaire » qui qualifie cette pratique spontanée des locuteurs est souvent chargé de connotations péjoratives et s'oppose à l'étymologie « savante » ou « scientifique » (Dalbera, 2002 : 846). Cette « fausse » étymologie qui se base sur de « faux rapprochements » (Pottier, 1992 : 44), peut devenir une réalité concrète et présente à la conscience des locuteurs (Béguelin, 2002 : 145). Une fois entérinée par la communauté linguistique, l'étymologie populaire est susceptible de constituer une force motrice du changement diachronique du signe. Ce changement formel ou sémantique fait d'ailleurs avancer le signe dans son parcours cyclique (Béguelin, 2002 : 145 ; Dalbera, 2002 : 847) et la paronymie constitue une « véritable ré-création » (Dalbera, 2006a : 24) et non pas une « superposition erronée d'une interprétation sur une autre » (Dalbera, 2006b).

Cependant, malgré la tendance potentielle à la remotivation, cette dernière ne représente pas une phase obligatoire (Dalbera, 2006a : 42) puisque la motivation ne constitue pas un caractère déterminant ni déterminé (Guiraud 1986 [1967]).

Un point essentiel dans l'étude du signe linguistique est la variation dans l'espace que les recherches de dialectologie et géolinguistique ont mis en évidence. Dalbera (2002) considère l'espace comme une projection du temps et l'étude de la variation lexicale peut révéler les stades de l'évolution du signe. L'analyse géolexicale peut être intégrée par l'étude motivationnelle et cette combinaison d'approches aboutit à des résultats novateurs et fondamentaux concernant

d'une part, la reconstruction lexicale (Dalbera, 1997 ; 2002) et de l'autre, la reconstruction d'une stratigraphie culturelle dans un espace donné qui met en relation la langue avec l'histoire de la culture (Alinei, 1983).

Alinei (1983) met en évidence, pour la première fois, l'étude motivationnelle dans sa dimension diatopique dans le cadre des recherches de l'*Atlas Linguarum Europae*. Son étude sur les désignations de l'arc-en-ciel dans les dialectes européens montre que les motivations récurrentes dans ce vaste espace linguistique témoignent des strates culturelles diachroniquement successives. En effet, le grand nombre de désignations de l'arc-en-ciel que cet auteur rassemble sont inspirées par les croyances liées à des religions historiques et préhistoriques. Les représentations zoomorphiques et anthropomorphiques qui sous-tendent les désignations de ce phénomène atmosphérique ont été étudiées sur la base de l'histoire des religions, de l'anthropologie et de l'ethnographie. Cette approche a permis d'aboutir à une stratigraphie des motivations ayant trois stades dans l'évolution de la pensée religieuse en Europe :

1. le stade du zoomorphisme qui est directement lié au totémisme, c'est-à-dire à la forme la plus ancienne de religion, qui concevait les animaux comme « parents », protecteurs des hommes ; les animaux ont à ce stade le caractère sacré de l'arc-en-ciel – car ils sont eux-mêmes sacralisés dans le contexte du totémisme, ce phénomène est ainsi représenté par une « baleine », un « serpent », un « dragon », une « belette », une « vache », etc. (Alinei, 1983) ;

2. le stade de l'anthropomorphisme païen (préchrétien ou préislamique) où la sacralité de l'arc-en-ciel est véhiculée par des désignations de type « vieille », « madame Lune », « arc de Tängri », crées sur les images d'êtres magico-religieux préchrétiens ou préislamiques (Alinei, 1983) ;

3. le stade plus récent de l'anthropomorphisme chrétien et islamique dans lequel les désignations de l'arc-en-ciel sont motivées par des représentations liées à la religion chrétienne ou islamique, telles que « arc de Dieu », « arc de la Vierge », « arc d'Allah », « ceinture de Sainte Hélène », etc. (Alinei, 1983).

Cette nouvelle démarche alinéienne a encouragé et promu d'une part la théorisation de l'analyse motivationnelle dans le domaine de la géolinguistique et de l'autre a lancé l'utilisation d'un nouvel outil de représentation des données, en particulier les cartes motivationnelles pour représenter la distribution aréale des motivations. Cette entreprise avait été déjà tentée par Matti Kuusi en 1956 lorsque cet anthropologue finlandais avait cartographié les motivations des noms du 'soleil avec de la pluie' dans les langues du monde (Alinei, 1984 : 105). C'est Alinei qui a développé et établi les critères de la cartographie motivationnelle qui caractérisent désormais la recherche au sein de l'*ALE*. Cet atlas continental a été la première entreprise géolinguistique centrée sur l'analyse et la cartographie motivationnelles des données et a donc ainsi inauguré une

nouvelle époque en ce qui concerne les recherches en géolinguistique. L'*ALE* devient ainsi un modèle qui a inspiré d'autres projets, tels que l'*Atlas Linguistique Roman* (*ALiR*), fondé sur l'initiative de Gaston Tuaillon et de Michel Contini. Les cartes motivationnelles proposent de représenter les données en utilisant des symboles correspondant à différents groupes de motivations, liées à un référent, contrairement à ce qui avait été publié jusqu'à cette époque dans les cartes onomasiologiques. Cette nouvelle méthodologie de représentation des données a permis de mettre l'accent sur les analogies des représentations culturelles véhiculées par les motivations, en faisant passer au second plan les différences formelles, comme le précise Alinei (2007 : 174) qui affirme que ces cartes interprétatives ont permis de

> *« […] proiettare su una carta plurilinguistica come quella d'Europa, tutte le diverse categorie iconomastiche di volta in volta riscontrate, e ottenere così una rappresentazione sintetica di tutti questi temi, indipendentemente dalla differenza formale fra le lingue presenti »*[4].

L'utilisation de ces cartes interprétatives a permis d'obtenir des résultats extraordinaires qui ont montré comment les motivations magico-religieuses se trouvent à la base des désignations de plusieurs aspects de la réalité, comme l'affirme Alinei (1997b : 19), notamment,

> *« […] animals (mostly insects and wild animals), plants, atmospheric and other natural phenomena, landscapes of a special kind, diseases and death, work products and instruments, family relatives – besides, of course, magico-religious beings and institutions themselves »*[5].

La stratigraphie des motivations magico-religieuses proposée par Alinei (1997b : 19) présente, selon cet auteur, des analogies avec les vestiges archéologiques puisque les couches motivationnelles les plus récentes sont les plus nombreuses : les motivations chrétiennes sont beaucoup plus fréquentes que celles islamiques (ce que reflète la différence dans les aires de propagation des deux religions en Europe) qui sont suivies par les motivations anthropomorphiques préchrétiennes ou préislamiques et, en dernier lieu, par les motivations zoomorphiques et parentélaires.

Nous avons déjà évoqué plus haut le fait qu'Alinei (1981 ; 1983 ; 1984 ; 1986 ; 1990) considère les motivations zoomorphiques comme appartenant à la couche la plus ancienne puisque ce type de motivations témoigne d'une vision totémique et, donc, zoocentrique du monde. Alinei ajoute aussi, dans le même groupe de motivations, les noms de parenté sur la base de ses études portant sur les noms de l'effraie (Alinei 1981) et de la belette (1986). Riegler (1981a ; 1981b) a été le premier à mettre en relation les zoonymes de parenté avec le totémisme et Alinei fonde son approche sur les considérations de ce spécialiste. Selon ces deux auteurs, les noms de

[4] Projeter sur une carte plurilinguistique telle que celle de l'Europe, toutes les différentes catégories iconomastiques que l'on a rencontrées successivement et obtenir une représentation synthétique de tous ces thèmes, indépendamment de la différence formelle entre les langues représentées (N.T.).

[5] […] les animaux (notamment les insectes et les animaux sauvages), les plantes, les phénomènes atmosphériques et les autres phénomènes naturels, les paysages d'un genre particulier, maladies et mort, produits du travail et outils, parenté – outre que, naturellement, les êtres magico-religieux et les institutions elles-mêmes (N.T.).

parentèle employés pour nommer les animaux représentent les traces de cultes totémiques très anciens qui se basaient sur l'identification entre animal et parent : la conception totémique du monde percevait l'animal comme un ancêtre gardien de la communauté. Cette forme particulière de totémisme s'éloigne du totémisme que les anthropologues et ethnologues peuvent voir encore subsister dans les ethnonymes ou anthroponymes zoomorphiques puisque

> *« Il s'agit là d'un totémisme différent de celui étudié par Durkheim. Nous l'avons appelé 'Totémisme alineien', remarquable par […] le fait que ce n'est pas l'homme qui porte le nom de l'animal, mais plutôt l'animal qui est désigné sous le terme de parenté »* (Kutangidiku, 2006 : 324).

La description du totémisme que Frazer (1887 : 7) donne laisse déjà apparaître le fait que les membres des tribus totémiques portent le nom de leur totem et *« believing himself to be descended from, and therefore akin to, his totem, the savage naturally treats it with respect. If it is an animal he will not, as a rule, kill nor eat it »* parce que *« in killing that animal they killed a brother […] »*[6] (Frazer, 1887 : 8). C'est donc de cette croyance que dérivent les interdictions pour les membres des tribus de tuer et de manger leurs animaux totems, de les toucher, voire de les regarder ou de les appeler par leur vrai nom (Frazer, 1887 : 3). Cet auteur ajoute que

> *« when the totem is a plant the rules are such as these. A native of western Australia, whose totem is a vegetable, may not gather it under certain circumstances and at a particular period of the year. […] he will not eat from the leaves of that tree […], will not eat the oil of that tree, nor sit in its shade […]. »*[7] (Frazer, 1887 : 10).

Si du côté anthropologique et ethnographique le lien entre zoonymes de parenté et totémisme est incontestable, Alinei (1997a : 11) voit la preuve linguistique de l'existence des cultes totémiques en se basant sur la vision zoocentrique de l'univers dans l' *« importance du côté sémasiologique de la zoonymie populaire »* : l'emploi de zoonymes comme iconymes pour désigner des plantes, des maladies, des phénomènes atmosphériques, des êtres magico-religieux et d'autres aspects de la réalité témoigne de cette forme de religion zoocentrique et préhistorique.

La citation de Frazer à propos des tabous concernant un totem, que nous avons fourni ci-dessus, montre que la sacralité d'un animal ainsi que celle d'une plante, d'un phénomène atmosphérique etc., se reflète dans le tabou linguistique. Les spécialistes qui ont consacré leurs études aux interdictions de vocabulaire – Meillet (1921), Riegler (1981a ; 1981b), Zelenin (1988 ; 1989a ; 1989b), Bonfante (1972), Stankiewicz (1958) entre autres – ont mis en évidence le fait que les animaux sauvages et les insectes occupent souvent une place importante par rapport aux plantes, aux maladies, aux phénomènes atmosphériques etc. La typologie des noms d'animaux

[6] En se croyant le descendant, et par conséquent semblable à son totem, le sauvage le traite naturellement avec respect. Si c'est un animal, comme règle générale, il ne le tuera pas ni le mangera car en tuant cet animal il tuerait un frère (N.T.).

[7] Lorsque le totem est une plante les règles sont les mêmes. Un indigène de l'Australie occidentale, dont le totem est un végétal, ne le cueillera pas dans certaines circonstances et dans des périodes particulières de l'année. […] il ne mangera pas les feuilles de cet arbre […], ne mangera pas l'huile de cet arbre, ni ne s'assiéra sous son ombre […] (N.T.).

liés aux tabous linguistiques que trace Alinei (1997a : 13), se base sur les sept types les plus fréquents : 1. les termes exprimant directement l'interdit ; 2. les termes offensants ; 3. les hypocoristiques ; 4. les généralisations maximales ; 5. les hyperonymes dans la taxinomie animale ; 6. les noms d'animaux 'opposés' (domestiques au lieu de sauvages, plus petits au lieu de plus grands, etc.) ; 7. les noms qui se basent sur l'une des caractéristiques de l'animal tabouisé, telles que comportement, morphologie, habitat, traits physiques, etc. Sur la base de la relation étroite entre totémisme et tabou, Alinei (1997a : 12) considère que les mêmes termes parentélaires remplacent souvent des noms tabouisés. Par ailleurs, cet auteur propose d'ajouter aux sept groupes de noms tabous, une dernière typologie concernant les désignations sans motivation ou à motivation partielle cachée (Alinei, 1997a : 14) puisqu'elles *« semblent échapper à l'analyse étymologique, bien que certaines d'entre elles se rassemblent et que leurs éléments communs semblent connus »*. En effet, la déformation volontaire des mots interdits représente l'un des phénomènes les plus communs dans le processus de tabouisation et elle peut avoir lieu soit avec, soit sans remotivation (Alinei, 1997a : 14). Les deux exemples qu'Alinei (1997a : 15) nous propose pour illustrer son propos relèvent du domaine de la religion et l'un montre une déformation avec attraction paronymique qui n'est pas spontanée mais volontaire, tandis que l'autre est une pure déformation visant à cacher le mot tabouisé :

> *« […] pour éviter le tabou qui concerne le mot Dio 'Dieu' en italien, on peut s'exclamer* perdiana *au lieu de* perdio*, avec un processus d'attraction paronymique (Diana, la Déesse latine) qui, en l'occurrence, n'est pas spontané mais procède d'une volonté du locuteur. Ou bien on peut dire* perdinci*, avec un processus de pure déformation (le mot *dinci n'existe pas) qui vise simplement à cacher le mot Dio ».*

Selon Vendryes (cité dans Bonfante 1972 : 196), l'une des stratégies de déformation les plus fréquentes, liées au tabou linguistique, est représentée par la métathèse. Dans nos données phytonymiques (cfr. § 7.54, § 7.11, § 7.31, etc.), nous relevons des désignations qui manifestent des variations multiples, y compris des métathèses pouvant éventuellement renvoyer aux traits morphologiques du végétal ou à ses propriétés thérapeutiques. Cependant, lorsque les données s'y prêtent, nous essayons également de situer ces phénomènes dans un cadre articulatoire ou phonologique. Étant donné le caractère complexe de la métathèse, il est nécessaire de s'attarder sur elle pour en donner une description plus articulée ; Molinu (1999 : 154) considère la métathèse comme : une stratégie liée au tabou ; un moyen capable de résoudre des difficultés d'articulation entre deux segments contigus ; un processus soumis à des contraintes et lié à des tendances relatives à la syllabe.

Comme il résulte des paragraphes précédents, le rapport entre espace linguistique et reconstruction lexicale est considéré de manière différente par Alinei et Dalbera. Alinei considère l'espace linguistique comme centré sur les éléments culturels véhiculés par les désignations, tandis que Dalbera conçoit cet espace comme une projection du temps et il vise plutôt à éclairer

le chemin de l'évolution lexicale au niveau tant de la forme que du sens. L'étude des aspects diatopiques et diachroniques des signes permet à Dalbera (2002 ; 2006a ; 2006b) de mettre en valeur la reconstruction sémantique comme étant une composante indispensable de la reconstruction lexicale.

En revanche, les positions de ces deux linguistes convergent lorsqu'ils distinguent la reconstruction lexicale de l'étymologie en faisant observer un déséquilibre présent dans la démarche étymologique. Dalbera (2002 : 846) considère l'étymologie comme englobée dans la reconstruction lexicale, tandis que Alinei (1996 : 11 ; 1997 : 23) met en évidence le fait que l'étymologie se limite souvent à la reconstruction phonique d'un étymon sans forcément chercher à en examiner réellement la motivation sous-jacente. Si *« on sait comparer les séquences phoniques »* des différents parlers afin d'établir une forme même abstraite qui les sous-tende tous, *« on sait moins bien déterminer ce qui doit être comparé en matière de signifiés »* (Dalbera, 2006b : 6). En effet, les régularités sémantiques ont été considérées jusqu'à récemment comme peu fiables et, par conséquent, la priorité était accordée aux lois phonétiques. Comme le souligne Dalbera (2006b : 11), l' *« évolution lexicale passe tantôt par une dynamique touchant le phonétisme, tantôt par une dynamique mettant en jeu le sémantisme et cela alternativement et indépendamment »*. La reconstruction lexicale est alors considérée comme étroitement liée à la motivation et au déroulement constant du cycle motivationnel ayant pour corollaire des réinterprétations et re-créations du signe (Dalbera, 2002 : 846). Donc, si le but de l'étymologie est l'accès à l'étymon, la reconstruction lexicale consiste

> *« […] à tenter d'abord de comprendre le motif qui est la base d'un terme ou d'une série de termes donnés, à établir les mutations éventuelles de ce motif lors des métamorphoses successives, à mettre en évidence le réseau de motifs activés dans les strates successives que recèle le lexique, à mesurer la prégnance et la récursivité de certains de ces motifs, à corréler ces motifs avec des faits de culture voire la cognition »* (Dalbera, 2002 : 846).

Tout comme pour les autres niveaux linguistiques, la reconstruction lexicale se base sur la comparaison interne (par confrontation des paradigmes d'un même parler) ou externe (entre plusieurs parlers) (Dalbera, 2002 : 838). Pour parvenir à une reconstruction lexicale, il est nécessaire d'analyser un corpus *« considérable, diversifié, susceptible de permettre la mise en évidence de régularités massives »* (Dalbera, 2002 : 838). La récurrence de motifs dans différents espaces linguistiques pourrait ainsi nous fournir des *« modèles pour rendre compte du développement lexical dans son ensemble »* (Dalbera, 2002 : 843). Guiraud (1986 [1967] : 252) avait déjà mis en évidence à ce propos l'existence de sémantismes récurrents et répandus dans différents parlers éloignés et non apparentés entre eux en renvoyant ainsi à des modèles possibles de création lexicale :

> *« Il arrive, par ailleurs, que certains modes de création lexicale, sans être absolument universels, ont une très grande généralité et qu'ils s'actualisent dans les idiomes différents, éloignés et sans qu'on puisse postuler pour autant un contacte et une parenté entre les deux séries. […] Tout postule que ces sémantismes sont indépendants et on peut parler, alors, d'une véritable achronicité de ces structures. Étant entendu, […], que le terme « chronicité » réfère ici non seulement au temps, mais à l'espace et à la communauté linguistique ».*

Cet auteur identifie l'un de ces sémantismes dans la structure sémique « partie du corps animal + animal » renvoyant aux plantes médicinales en phytonymie populaire (Guiraud 1986 [1967] : 221) et, comme on le verra dans le chapitre VII, nos données témoignent aussi de l'existence de cette structure sémique dans le système phytonymique *arbëresh*.

Ces sémantismes sont donc reproductibles et, une fois identifiées les régularités du mécanisme, on pourra reproduire cette démarche pour arriver à saisir la structure la plus profonde du lexique et avoir accès aux vestiges de comportements et de perceptions de l'ancien monde à travers les représentations sur lesquelles reposent les motifs :

> *« Si l'on veut parvenir à la représentation la plus profonde possible d'un signe, à ce que l'on pourrait appeler son sémantisme fondamental, la seule voie praticable semble être la reconstruction des motifs à partir desquels les signes ont été forgés. Mais ce ne sont pas […] des motifs de surface qui intéressent le linguiste mais des motifs fondamentaux, des représentations récurrentes agrées par plusieurs communautés linguistiques distinctes et ayants donné lieu à toutes sortes d'habillages »* (Dalbera, 2006a : 36).

Nous avons donc adopté, pour l'analyse des données phytonymique *arbëreshë*, ces deux démarches : d'un côté celle d'Alinei qui est centrée sur les représentations culturelles qui sous-tendent les désignations et de l'autre, celle de Dalbera qui utilise la variation diatopique dans le but d'éclairer ou de reconstituer le chemin de l'évolution lexicale. Avant de présenter l'analyse de nos données (cfr. chapitre VII), il nous semble opportun d'illustrer les différents processus de classement du monde végétal et l'organisation de la taxinomie ethnobotanique *arbëreshe* que nous présentons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

Le processus de classement du monde végétal

Si on l'observe d'un point de vue laïc ou religieux, la création du monde met en évidence les rapports étroits liant tous les êtres vivants, hommes, animaux et végétaux qui habitent tous la même Terre, et la nécessité de leur donner un ordre. Dans le récit le plus ancien que l'on possède de la création, c'est-à-dire la Genèse (Gen. 1, 1-31), les six jours de « travail créatif » de Dieu ont créé la Terre et les êtres vivants avec un ordre de complexité croissante – pour en arriver à la création de l'homme, image de la perfection divine – en leur donnant une place dans des regroupements précis. Il s'agit, en réalité, d'une véritable « catégorisation » du réel, qui commence à partir de la création des trois grands habitats (terre, mer et ciel) pour finir ensuite par la création de leurs habitants. Sur la terre on voit donc apparaître les végétaux (herbes, arbres, semences et leurs espèces)[1] ; les poissons (et les monstres marins) avec leurs espèces ainsi que les oiseaux et leurs espèces[2] ; puis, la terre s'enrichit avec l'arrivée des animaux sauvages, des reptiles et du bétail ainsi que de leurs espèces[3] et enfin, l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu, c'est-à-dire qu'ils lui ressemblent en tant qu'êtres doués d'intelligence, de volonté et de puissance sur tous les autres êtres vivants[4].

« Classer » est, donc, une nécessité très forte, un besoin essentiel de l'homme et, comme l'affirme Berlin :

> *« Man is by nature a classifying animal and nowhere is this fact exemplified more clearly than in his classification of the biological universe »*[5] (Berlin, 1972 : 53).

La création de catégories, ou catégorisation, correspond à l'opération mentale nécessaire pour organiser notre expérience et pour donner un ordre à la multitude de « choses » différentes qui

[1] « […] La terre produisit de la verdure, de l'herbe portant de la semence selon son espèce, et des arbres donnant du fruit et ayant en eux leur semence selon leur espèce. […] » (Gen. 1, 12).

[2] « […] Dieu créa les grands poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent, et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce ; il créa aussi tout oiseau ailé selon son espèce. […] » (Gen. 1, 21).

[3] « […] Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce, le bétail selon son espèce, et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. […] » (Gen. 1, 25).

[4] « […] Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre, et assujettissez-la ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. Et Dieu dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture. Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi. […] » (Gen. 1, 27-30).

[5] L'homme est par nature un animal classeur et ce fait n'est illustré nulle part plus clairement que dans sa classification de l'univers biologique (N.T.).

nous entourent ; sans cette capacité d'aller au-delà de chaque entité concrète ou abstraite et d'en saisir les propriétés communes, on ne pourrait pas aboutir à une structuration conceptuelle de l'environnement, qui serait ainsi perçu comme un ensemble chaotique et en perpétuel renouvellement (Cauzinille-Marmeche *et al.*, 1988 : 93). Sans catégories, la diversité absolue caractériserait notre expérience ce qui nous rendrait totalement incapables d'en retenir les contenus et, par conséquent, de nous en souvenir (Smith & Medin, 1981 : 1). Les catégories donnent donc, non seulement de la stabilité au monde qui nous entoure, mais elles deviennent essentielles pour la compréhension des processus de dénomination de la réalité : « nommer une chose » implique, avant tout, d'en avoir perçu ses propriétés générales (physiques, biologiques et psychologiques) et ensuite, de les avoir reconnues, ce qui nous amène à attribuer une catégorie sémantique à chaque « chose », cette catégorisation trouvera donc dans le « nom » sa propre réalisation linguistique.

Le problème se pose en termes de compréhension des processus que les êtres humains activent pour satisfaire leurs besoins de percevoir, reconnaitre et, surtout, catégoriser et nommer le monde extérieur et les parties dont il se compose. Si l'activité de classement est désormais reconnue comme un principe indiscutable permettant de reconstruire l'évolution culturelle de la pensée humaine en ce qui concerne la Nature et la création des systèmes taxinomiques structurés du monde naturel, il nous faudra encore répondre à d'autres questions concernant, par exemple, le mode de formation de ces processus de dénomination, leur fonctionnement, la nature des lexicalisations produites et les principes qui en gouvernent la structure.

Les Sciences Naturelles, en particulier la botanique et la zoologie, classifient la Nature (plantes et animaux) selon des règles de dénomination, rigides et universelles, établies par les codes internationaux de nomenclature scientifique. En ce qui concerne, en particulier, les classifications « savantes » du Règne végétal, on utilise depuis le XIXe siècle le *Code International de Nomenclature Botanique*, sur la base de la nomenclature botanique binominale établie par Linné. On trouve en outre les nomenclatures populaires, qui ont été considérées pendant longtemps comme étant dépourvues de scientificité à cause de leur extrême variabilité et fluidité formelle, sémantique et culturelle par rapport aux taxinomies scientifiques fixes et immuables. Les taxinomies populaires portant sur la catégorisation du monde naturel (plantes et animaux), sur les termes des couleurs et sur les noms de parenté représentent, en réalité, les trois domaines les plus intéressants dans le cadre des spéculations théoriques et de la recherche sur la catégorisation parce qu'ils sont culturellement, symboliquement et pratiquement au cœur de la vie quotidienne des communautés humaines, et ils sont donc très sensibles au relativisme culturel. Étant donné leur importance dans le quotidien, ce sont aussi les candidats les plus indiqués pour vérifier l'existence d'universels linguistiques et anthropologiques.

Nous nous proposons de dresser l'état de l'art de l'avancement des perspectives d'études et des théories concernant les deux systèmes de classification, scientifique et populaire, relatifs au monde naturel avec une attention particulière au monde végétal. En ce qui concerne le classement populaire nous chercherons à mettre en évidence, en parallèle, les typologies d'approche qui ont dominé le débat sur les ethno-classifications biologiques au cours de ces dernières années. Nous essayerons aussi de placer les désignations dialectales du domaine *arbëresh* dans le cadre des approches multidisciplinaires qui focalisent l'attention sur la nature des processus de création des catégories et sur la

> *« creation of more or less complete or efficient models explaining how human beings cope with the task of perceiving, recognising and, in particular, categorising and naming the external world and its parts.»*[6] (Trumper & Maddalon, 2014 : 25).

5.1 Le classement scientifique

L'étude des plantes ou tout au moins leur examen empirique doit avoir commencé en même temps que l'apparition de l'homme sur la Terre ; elle a dû coïncider avec les choix que l'homme opérait entre les plantes alimentaires et celles nuisibles. Par exemple, l'examen du bois utilisé pour la construction des palafittes, pour la réalisation des objets d'usage domestique et des outils pour la pêche et la chasse démontre que l'homme s'est intéressé, depuis la préhistoire, aux recherches botaniques. Cet intérêt est devenu de plus en plus fort, à tel point que l'on trouve déjà dans l'Égypte ancienne, le « jardin botanique de Karnak », réalisé par le pharaon Thoutmosis III (qui a vécu entre 1476 - 1424 environ av. J.-C.) où l'on peut observer un nombre important de plantes apprivoisées (Cheak, 2013 : 498). Bien qu'Aristote et d'autres philosophes grecs nous aient laissé des observations intéressantes d'ordre naturaliste, le véritable initiateur de la botanique est généralement reconnu en Théophraste (371-286 av. J.-C.). Il a succédé à Aristote dans la direction du Lycée et il a écrit deux traités de botanique représentant les véritables bases de cette nouvelle science : *Recherches sur les plantes* (en 9 volumes) et *Causes des plantes* (en 6 volumes). Le premier traité est une sorte de livre de botanique générale où l'on trouve des notions de morphologie, anatomie, systématique etc., tandis que le second aborde la physiologie et les applications pratiques des plantes (répertoriées en aromatiques, alimentaires, médicinales, vineuses et vénéneuses) ; ces traités révèlent tous les deux le fait que Théophraste peut être considéré comme le premier véritable biologiste qui a étudié les phénomènes naturels d'un point de vue naturaliste et non philosophique (Magnin-Gonze, 2004 : 22).

[6] Création de modèles plus ou moins complets ou efficaces expliquant comment les êtres humains affrontent la tâche de percevoir, reconnaitre et, surtout, catégoriser et nommer le monde extérieur et ses différentes parties (N.T.).

En revanche, les Romains s'intéressent particulièrement à la botanique appliquée à l'agriculture, comme le témoignent les œuvres de Caton (*De re rustica* écrit en latin vers 160 av. J.-C.), de Varron (*De re rustica* écrit en 37-36 av. J.-C. en trois volumes), de Virgile (*Géorgiques*, poème en quatre chants, écrit entre 36 et 29 av. J.-C.), etc. (Magnin-Gonze, 2004 : 22).

L'œuvre du botaniste grec Dioscoride, *De materia medica*, qui remonte au I^e^ siècle après J.-C., décrit toutes les substances capables d'exercer un effet physiologique sur le corps humain : elle comprend, donc, les médicaments proprement dits ainsi que celles toxiques et les aliments. L'organisation de l'ouvrage prévoit un chapitre pour chaque argument abordé ; chaque chapitre est ultérieurement divisé en paragraphes disposés selon un ordre interne. Ce n'est pas un système rigide, mais l'auteur indique en principe avant tout le nom et les synonymes de la substance qui est, dans la plupart des cas, représentée par un végétal ; puis, il en indique l'habitat et en fournit une description botanique ainsi que des propriétés et des emplois médicinaux, des effets secondaires, des quantités et des doses d'emploi et, enfin, des règles pour la récolte, la préparation et la conservation. Ce premier groupe d'informations est suivi par un deuxième portant sur le frelatage et les méthodes pour le révéler, les emplois vétérinaires, magiques ou qui ne sont pas proprement médicinaux, et l'auteur donne enfin l'indication précise des localisations géographiques où l'on peut repérer la plante/substance. Les chapitres sont regroupés en cinq livres : après le préambule dans lequel Dioscoride déclare avoir réuni les substances sur la base des effets observés et vérifiés de manière expérimentale, on trouve le premier livre qui traite des substances aromatiques (vingt-sept plantes et drogues médicinales, seize huiles, vingt-cinq onguents, dix-neuf résines et goudrons, trente-sept arbres et arbrisseaux, trente-deux fruits médicinaux et comestibles). Dans le deuxième livre, il décrit soixante-dix-sept substances utiles, fournies par les animaux (médicaments ou parties alimentaires) et cent plantes alimentaires (graminées, légumineuses, légumes à feuille, à tige, à racine ou à fruit). Dans les troisième et quatrième livres Dioscoride décrit toutes les autres substances médicinales végétales (respectivement cent soixante-dix et cent quatre-vingt-quatorze), tandis que dans le cinquième livre quarante-deux chapitres sont dédiés à la vigne et aux vins et quatre-vingt-dix-sept à autant de minéraux. Cet ouvrage a représenté un texte de référence dans le domaine de la médicine et il ne peut être comparé à aucune autre œuvre de son époque parce qu'il donne une description la plus claire et détaillée possible des médicaments, basée sur une méthode rationnelle valable encore aujourd'hui. Dioscoride est considéré à juste titre comme le père fondateur de la pharmacologie parce qu'il a jeté les bases logico-scientifiques de la thérapie pharmacologique ; il a collecté en outre dans son ouvrage tout le savoir thérapeutique de dérivation égyptienne, médio-orientale et gréco-romaine. Pour cette raison, en Occident et en Orient, l'influence exercée par ce traité sur la

pensée scientifique a été incontournable et s'est prolongée pendant dix-sept siècles, jusqu'à la naissance de la pharmacologie chimique (Magnin-Gonze, 2004 : 23).

L'encyclopédie de Pline l'Ancien *Naturalis Historia*, publiée posthume en 79 après J.-C. et dédiée à l'empereur Tite, est contemporaine de l'œuvre de Dioscoride. Dans cet ouvrage aussi, les arguments – traités très amplement – vont de la botanique à la pharmacologie et bien que l'auteur prenne en considération toutes les sources bibliographiques possibles, il ne cite jamais Dioscoride. La *Naturalis Historia* est formée de 37 livres dans lesquels Pline aborde les sujets suivants : la description du cosmos, la géographie, l'anthropologie, la zoologie, la botanique (du livre XII au XIX), la botanique médicale (du livre XX au XXVII) et la zoologie médicale (ces deux dernières sont importantes pour la connaissance des anciennes superstitions) et du livre XXXIII au XXXVII on discute de minéralogie, du traitement des métaux et donc de l'histoire de l'art, en fournissant des informations très importantes sur les œuvres et les auteurs autrement inconnus. L'œuvre encyclopédique de Pline est le résultat d'un travail énorme de préparation réalisé sur deux mille volumes et plus de cinq cents auteurs, une recherche qui l'a mobilisé pendant toute sa vie. Cette œuvre représente une mine incontestable d'informations en ce qui concerne l'existence humaine et la connaissance du lexique et de la science botanique ; en effet, dans les livres de l'*Histoire Naturelle* dédiés à la botanique, on trouve la présence d'un grand nombre de termes d'origine grecque, ce qui témoigne – selon certains spécialistes – de l'influence très forte que la pratique des sciences médicales grecques avait à Rome et du fait qu'elle était l'apanage exclusif des Grecs (Biville, 1993 : 47-50) seuls connaisseurs véritables de la médicine. Cette œuvre témoigne en revanche d'une certaine prise de conscience du rôle de la géosynonymie : Pline est déjà conscient de la différence de dénominations qu'une même espèce botanique peut recevoir d'un lieu géographique à l'autre, sur la base des différentes caractéristiques locales et socioculturelles que possède un peuple donné. Mais cette prolifération de désignations engendre, dans l'*Histoire*, une confusion par rapport à l'identification des espèces botaniques traitées qui amène l'auteur, dans la plupart des cas, à les différencier, alors qu'il s'agit en réalité de la même espèce. L'œuvre de Pline représente un document fondamental pour la connaissance des sciences de l'Antiquité et elle a été lue et étudiée pendant tout le Moyen Âge et la Renaissance.

Pendant le Moyen Âge, la botanique reste étroitement liée à la médecine ; elle est enseignée aux médecins dans les universités, comme en témoigne l'école de médecine de Salerne où les matières universitaires concernant l'hygiène et l'alimentation sont basées sur les connaissances botaniques grecques et arabes. On enregistre ainsi, dans cette période, l'explosion des études sur les plantes officinales, recueillies dans les herbiers où elles sont illustrées grâce à des figures riches et détaillées. Comme l'affirme Le Guyader (1986 : 72-73), la présence des illustrations des

plantes confirme que les moyens linguistiques résultent insuffisants pour les décrire et pour les classer. En outre, le manque de critères pour reconnaître les plantes amène à confondre les noms et les espèces elles-mêmes. Il n'y a pas de classifications véritables des espèces, et les sources grecques et arabes étudiées amènent seulement à des inventaires d'arbres, d'arbustes ou d'herbes auxquels sont associés des « vertus », dans la plupart des cas, médicinales.

Avec la Renaissance, les premiers herbiers sont progressivement remplacés par d'autres où les plantes sont reproduites parfois avec rigueur et exactitude (par ex., le très bel herbier de Ulisse Aldrovandi de Bologne) ou bien elles sont conservées après avoir été séchées. La création des premiers jardins botaniques (de 1544 à 1567), dénommés initialement « jardins simples » parce qu'on y cultivait surtout les herbes officinales utilisées pour les préparations en pharmacologie, remonte aussi à cette période ; ces jardins ont été, en même temps, botaniques, médicaux et pharmacologiques (par ex., un des plus anciens a été celui fondé à Pise par Ghini en 1543). L'institution des jardins botaniques universitaires de Padou, Pise, Florence, Rome et Bologne a représenté un attrait important pour les botanistes européens qui ont reconnu à l'école botanique italienne une place privilégiée dans les études portant sur le monde végétal (Pignatti, 1982 I : 3). En effet, le point de vue de la Renaissance sur le monde végétal change par rapport au Moyen Âge pour deux raisons principales : d'un côté, le développement d'une vision naturaliste sur l'homme et la nature qui l'entoure amène les spécialistes à enrichir les études traditionnelles de nouvelles observations et même de critiques et de commentaires des ouvrages anciens ; de l'autre côté, l'invention de l'imprimerie favorise de manière extraordinaire la connaissance et la diffusion des nouvelles œuvres et recherches. De plus, cet intérêt général pour la nature et pour les études naturalistes est stimulé par la découverte de nouvelles espèces végétales originaires d'Afrique et surtout d'Amérique. La botanique commence ainsi à s'orienter vers l'étude des espèces végétales en tant que telles plutôt que de continuer avec l'exploration traditionnelle de leurs propriétés médicinales (Magnin-Gonze, 2004 : 43).

Parmi les botanistes les plus importants du XVIe siècle, on peut citer Mattioli (1500-1577) et Cesalpino (1519-1603), représentant l'école botanique italienne tandis que, du côté européen, on trouve les contributions de Fuchs et Brunfels, Tragus, de l'Écluse, de l'Obel, Gessner, Jean et Gaspard Bauhin.

Son œuvre *Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis de Materia medica* constitue une référence dans laquelle les principes de botanique médicale de Dioscoride sont commentés et approfondis grâce aux connaissances du monde des plantes que Mattioli possède et qui lui permettent d'identifier un nombre considérable de végétaux et de décrire leurs vertus médicinales.

L'observation directe et scientifique caractérise de plus en plus la botanique à tel point que l'on introduit un classement des plantes selon un système basé sur leur ressemblance, ce dernier

est apparu dans les recherches de Fuchs et Brunfels. La science botanique commence ainsi à s'imposer dans le domaine des sciences naturelles et on voit la prolifération d'ouvrages dédiés à la description et au classement des végétaux. Le travail de Hieronymus Bock, dit Tragus, se situe dans ce courant d'études en donnant, pour la première fois, une description d'environ 800 plantes basée sur le stade de croissance, le nombre des pétales, la période de floraison et l'habitat ; de plus, Tragus fournit aussi la première tentative de division des plantes en différents groupes. Même s'il les juge plus avancés par rapport à ceux des époques précédentes, Le Guyader affirme que ces types de classements ne permettent pas une recherche aisée des plantes mais que cependant, un classement véritable doit se baser sur un système hiérarchisé des espèces végétales (1986 : 73).

La nécessité de plus en plus croissante de trouver des critères classificatoires propres aux végétaux amène à une véritable organisation de la méthode botanique : la morphologie végétale commence à apparaître à l'horizon et elle se base sur l'analyse des différentes parties de la plante, sur la comparaison entre les organes de chaque végétal et sur les différents aspects qu'ils prennent dans chaque espèce botanique (Magnin-Gonze, 2004 : 51-66). Dans ce renouvellement de la botanique, le premier véritable descripteur est le botaniste flamand Charles de l'Écluse qui propose en effet une classification par « groupes » des êtres végétaux d'où résultent trois groupes principaux (Magnin-Gonze, 2004 : 67-68) :

1	Arbres	
	Arbustes	
	Plantes bulbeuses à fleurs	odoriférantes
		sans odeur
		puantes
2	Plantes	venimeuses
		narcotiques
		âcres
		laiteuses
		ombellifères
		fougères
		graminées
		légumineuses
3	Champignons	

Bien que partielle, cette classification fournit des diagnostics précis et détaillés d'espèces déjà connues ainsi que d'autres inconnues et qui sont décrites pour la première fois par cet auteur.

La flore des environs de Montpellier et des Cévennes a été l'un des sujets d'intérêts du botaniste Mathias de l'Obel (1538-1616) qui a eu le grand mérite d'avoir introduit, en 1581, le critère de la « forme des feuilles » pour la classification scientifique des espèces végétales qu'il a

illustrées. Son travail est en outre remarquable à cause des informations exactes et précises concernant les localités et le territoire auquel il s'est intéressé.

Les botanistes ont cherché, pendant toute la Renaissance, à trouver une réponse au problème concernant le rôle et les critères qu'une classification du monde végétal doit avoir. Depuis Aristote et Théophraste, cette question a animé d'importants débats qui peuvent se résumer autour de cette interrogation : la classification doit-elle avoir une disposition pratique pour permettre de retrouver aisément et rapidement les plantes ou bien elle doit organiser les plantes sur la base de leurs traits naturels ?

Une réponse ferme arrive du botaniste suisse Conrad Gessner (1516-1565), connu aussi comme le « Pline allemand » et qui a basé sa classification des plantes sur les traits des fleurs, des fruits et des graines caractérisant chaque végétal. Il conçoit, en effet, le monde végétal comme une organisation de relations complexes entre ses différents membres dans laquelle ils sont regroupés en classes hiérarchiquement ordonnées. Son œuvre est complétée par un recueil d'illustrations de toutes les plantes qu'il a analysées et classées et dans lequel on peut trouver des informations détaillées sur la morphologie des fleurs, des graines et des fruits pour chaque espèce végétale. Malheureusement, son œuvre demeure presque inconnue jusqu'au XXe siècle, période pendant laquelle ses illustrations ainsi que ses commentaires et ses annotations reçoivent l'estime qu'ils méritent de la part des milieux scientifiques (Magnin-Gonze, 2004 : 72-73).

Il a donc été nécessaire d'attendre l'œuvre singulière d'Andrea Cesalpino (1519-1603) pour voir la réalisation du premier vrai système de classification botanique. Cesalpino, classé parmi les botanistes les plus remarquables de l'école italienne, a travaillé à Pise et il s'est occupé de classifier les plantes en ensembles déterminés sur la base de la structure des graines, ces derniers ont été ultérieurement divisés en sous-ensembles basés sur d'autres traits, tels que les fleurs, les feuilles, les racines, le latex, etc. Cesalpino a compris, très tôt, l'importance que revêt une vraie méthode basée sur les traits principaux et constants des végétaux pour en arriver à ce qu'une classification des plantes devienne effective (Magnin-Gonze, 2004 : 77-78).

Le XVIe siècle présente deux autres protagonistes des études botaniques : Jean Bauhin (1541-1613) et Gaspard Bauhin (1560-1624). Ils ont décrit six mille plantes différentes, mais leur plus grand mérite est le fait qu'ils ont adopté une dénomination binominale pour désigner les différentes espèces, en anticipant d'un siècle Linné. Bien que claire et commode, cette nomenclature binominale présente de très grandes limites, et notamment, le fait qu'elle mélange des groupes végétaux basés sur leurs traits morphologiques avec d'autres basés sur des facteurs extérieurs aux plantes, tels que l'habitat, la pharmacologie ou leur utilité pour les êtres humains. La contribution de Cesalpino est en général totalement ignorée (Magnin-Gonze, 2004 : 80-82).

Le XVIIe siècle est caractérisé par les œuvres des premiers naturalistes voyageurs qui contribuent de manière considérable au développement des études portant sur la morphologie végétale et sur une classification moderne des êtres végétaux. L'invention du microscope a eu une importance fondamentale pour les études systématiques. Cet instrument a permis de transformer les spécialistes de compilateurs simples et passifs en observateurs méthodologiques capables de vérifier leurs propres sources et d'aboutir à de nouvelles découvertes. L'importance du microscope a été observée d'abord dans le domaine des études anatomiques qui ont été considérées comme les points de départ pour réaliser de nouvelles classifications. L'œuvre de John Ray trouve sa dimension à partir de cette perspective. Il a projeté, avec son collègue Willoughby, la réalisation de la systématisation de toute la nature ; mais, après la mort prématurée de ce dernier, Ray a continué à travailler seul et en 1682 il a réussi à proposer un nouveau système de classification des plantes dans lequel on introduit le concept d'« espèce », au sens moderne du terme. Ce nouveau concept représente, en effet, le premier pas vers la création d'un système naturel de classification des plantes. Les recherches de Ray aboutissent à la publication de deux ouvrages fondamentaux : l'*Historia generalis plantarum* (1686-1704) en trois volumes où l'auteur décrit et classifie 18.600 espèces selon leur aspect (notamment la forme et la structure de la fleur, de la feuille, des racines et des fruits) ce qui lui permet d'introduire deux autres différentiations entres les plantes, c'est-à-dire les monocotylédones et les dicotylédones. L'autre ouvrage est dédié à la classification des animaux et a paru en 1693 avec le titre de *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis* (Magnin-Gonze, 2004 : 85).

En 1689, le botaniste Pierre Magnol (1638-1715) publie le *Prodromus historiæ generalis plantarum, in quo familiæ per tabulans disponuntur* où il introduit, pour la première fois, le concept de « famille » botanique ; dans cet ouvrage il classifie 76 familles de plantes.

Le début du XVIIIe siècle est marqué par l'œuvre importante du botaniste français Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) qui a le mérite d'avoir introduit les concepts de « genre » et d' « espèce » botaniques. En 1694, Tournefort publie son œuvre la plus importante, *Éléments de botanique, ou Méthode pour reconnaître les plantes* où il regroupe 7 000 espèces de plantes et décrit plus de 700 genres, en simplifiant ainsi le classement. Cet ouvrage obtient un énorme succès et, en 1700, il est traduit en latin avec le titre de *Institutiones rei herbariae* dans lequel Tournefort propose, de manière définitive, une classification des végétaux sur la base de la structure des fleurs : en effet il ne classifie pas seulement les plantes selon la forme de leurs corolles, mais il fait aussi une distinction nette entre genre et espèce, en anticipant de ce fait Linné. Cette nouvelle méthode de classification des végétaux est résultée exploitable de manière efficace non seulement en botanique mais aussi à des fins didactiques car en mettant au centre du classement le « genre » botanique, il est possible d'aller du genre à la classe, en remontant au

niveau supérieur et du genre à l'espèce, en descendant la hiérarchie d'un niveau : Tournefort cherche donc essentiellement à donner un classement naturel des plantes où l'on puisse accéder, à partir du genre, à l'espèce et à la classe d'appartenance d'un végétal.

Mais le système de classification botanique le plus valable reste toujours celui du botaniste suédois Charles Linné (1707-1778) qui a développé une véritable recherche scientifique sur le monde végétal, avec une attention particulière à la classification des plantes. En 1735, dans l'œuvre *Systema naturae* Linné explique pour la première fois ses critères de classification taxinomique des règnes animal, végétal et minéral. Cependant, l'œuvre qui a influencé le plus les botanistes a été *Philosophia botanica*, publié en 1751 où Linné a affirmé que les espèces végétales, en tant que parties du projet divin de la création, sont classifiables selon un système immuable fondé sur leurs caractéristiques. Il a donc été possible de reconstruire les relations internes et les différences entre variétés, espèces, genres, ordres et classes. Linné a introduit, à partir de cette règle taxinomique, le système de nomenclature binominale : chaque être vivant peut être identifié et décrit si on en connait le genre et l'espèce, grâce à l'utilisation de deux noms en latin. Dans le *Systema naturae* Linné s'est intéressé au classement du monde végétal sur la base des observations portant sur les étamines (nombre, dimension et modalité d'insertion) et les pistils, en catégorisant 24 classes. Ce système a été défini « système sexuel » parce qu'il se base sur les organes reproducteurs des plantes et il est devenu très célèbre. Il a été défini en outre « artificiel » parce qu'il a regroupé, dans un même taxon, des plantes qui n'ont apparemment aucune caractéristique en commun. Avec le système linnéen, chaque organisme vivant se trouve ainsi positionné, au moyen d'une échelle hiérarchique, à l'intérieur d'une série de groupes taxinomiques, les taxons. Les subdivisions principales, allant du général au particulier, sont : *Règne*, *Phylum* (dit aussi *Type* pour les animaux et *Division* pour les plantes), *Classe*, *Ordre*, *Famille*, *Genre* et *Espèce*. Pourtant, Linné a utilisé uniquement les taxons relatifs à la Classe, à l'Ordre, au Genre, à l'Espèce et à la Variété, qui peuvent être parcourus seulement en direction descendante (contrairement à ce que Tournefort avait proposé), ce qui lui a permis de créer un système clair et concis en ce qui concerne l'exposition des données et de trouver une solution partielle à la question posée par Tournefort visant à trouver une classification naturelle également pour les taxons d'ordre supérieur (Le Guyader, 1986 : 77).

L'intuition géniale de Linné a donc été celle de déterminer des critères distinctifs uniformes basés sur des différences spécifiques entre les espèces qui ont fonctionné comme « déterminants fixés *a priori* » et qui lui ont donc permis de nommer les espèces différentes en s'éloignant de l'habitude qu'avaient les botanistes précédents de les décrire au lieu de les nommer, ce qui donnait comme résultat le fait que les noms des plantes pouvaient parfois occuper plus de deux lignes.

Les systèmes « artificiels » réalisés jusqu'à l'apparition de Linné sont remplacés par ceux « naturels » ; la classification artificielle, basée sur des attributions superficielles ou arbitraires, est « construite » plutôt que basée sur les découvertes. En revanche, la classification naturelle reflète un ordre naturel dont on imagine l'existence et que la science doit découvrir.

La classification des plantes subit ainsi un changement profond car on a commencé à rapprocher et à regrouper les différentes espèces en cherchant à reconnaître l'existence d'« affinités » basées sur un nombre de plus en plus croissant de caractères issus de la morphologie, de l'anatomie, etc. Cette nécessité d'élargir les critères classificatoires est dérivée de la découverte de nouvelles espèces suite à l'exploration de nouvelles aires géographiques de la Terre et aux progrès dans les sciences naturelles (notamment les théories de Lamarck et Darwin) ainsi qu'à l'augmentation de la puissance d'observation des instruments d'analyse (notamment du microscope) utilisés par les spécialistes, non seulement les botanistes mais aussi les biologistes, les anatomistes, les chimistes, etc. On peut identifier de nombreux représentants de ce nouveau courant, notamment Bernard et Laurent de Jussieu, Michel Adanson et Augustin Pyrame de Candolle.

La réalisation d'une classification naturelle est le résultat de l'œuvre des Jussieu, dont la méthode a associé l'ensemble des taxons (supérieurs et inférieurs), et pas seulement ceux du genre et de l'espèce. Le membre le plus génial du couple est Bernard (1699-1776) qui n'a pas suivi la classification linnéenne, mais a développé un système en prenant en considération les différentes caractéristiques de la morphologie des plantes ; ces nouveaux critères lui ont permis de diviser tout d'abord les espèces en monocotylédones et dicotylédones, puis en familles partageant des affinités morphologiques. Ayant été chargé par Louis XV d'aménager le jardin du Trianon en 1758, cette tâche lui avait donné la possibilité d'appliquer directement sa méthode classificatoire : il avait donc disposé les plantes, dans le jardin, selon un regroupement le plus naturel possible basé sur le fait que les éléments de la hiérarchie naturelle ne sont pas classés selon des critères du même type, et qu'il existe aussi une subordination de ces derniers due au fait qu'ils peuvent avoir des valeurs différentes. Il apparait donc évident, sur la base de la distribution des plantes dans le jardin, que l'emplacement d'un genre (niveau de la hiérarchie contenant des espèces différentes) renvoie de manière implicite aux niveaux supérieurs (famille, ordre, classe, etc.) auxquels il appartient et dont il représente l'une des manifestations possibles dans la nature (Le Guyader, 1986 : 79). L'œuvre de Bernard de Jussieu a été reprise par son neveu Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) qui publie en 1789 le *Genera plantarum* où il expose essentiellement les idées géniales de son oncle.

L'un des opposants les plus irréductibles aux principes linnéens a été le naturaliste d'origine écossaise Michel Adanson (1727-1806). En 1763, il publie l'œuvre *Familles naturelles des*

plantes où il illustre sa méthode de classification qui diverge nettement de celle élaborée par Linné, cette dernière est encore très répandue et exploitée par la plupart des spécialistes. La nouvelle méthode d'Adanson consiste à examiner séparément chaque organe d'une plante, à le comparer avec ses homologues dans d'autres plantes jusqu'à former un système de toutes les plantes basé sur un seul et unique organe. En répétant cette opération pour un certain nombre d'organes séparément, Adanson a obtenu une série de systèmes fondés chacun sur un seul caractère et comprenant chacun toutes les plantes : c'est le calcul du « caractère de l'ensemble » qu'Adanson cherche à déterminer. De plus, il ajoute que les plantes ayant un degré élevé d'affinité font partie de la même classe, c'est-à-dire qu'elles ne résultent pas séparées dans aucun système ; tandis que les plantes faisant partie de classes différentes du même système possèdent quelques organes différents, et elles résultent donc moins proches ; et en dernier lieu, les plantes qui se trouvent dans tous les systèmes dans des classes différentes ne sont liées par aucune relation de parenté. Les plantes possédant le nombre le plus élevé d'organes similaires sont englobées dans une même « division ». Bien qu'isolée et presque méconnue par respect pour le système sexuel linnéen, cette méthode représente le premier exemple de prédiction réalisée à l'aide d'une classification (Le Guyader, 1986 : 80-81).

Le savoir, pendant le XIXe siècle, a été caractérisé et influencé par la diffusion et l'acceptation des idées évolutionnistes de Lamarck et Darwin qui ont conduit à un profond changement de la taxinomie. L'espèce n'est plus considérée comme une entité fixe, immuable dans les siècles et les millénaires, mais elle peut au contraire évoluer en engendrant aussi d'autres espèces, de plus en plus complexes et mieux adaptées à l'environnement dans lequel elles poussent. De plus, avec la publication en 1859 de son œuvre révolutionnaire *The origin of species*, Darwin a affirmé l'idée que tous les organismes vivants sont issus d'un organisme primitif unique, le chef de lignée. Tout le monde vivant est ainsi représenté comme un arbre gigantesque, dont la base est formée par des organismes plus simples et plus anciens, à partir desquels on arrive, petit à petit, en remontant le tronc, aux branches et aux rameaux, c'est-à-dire que tous ceux qui peuplent aujourd'hui la Terre ont pour origine les plantes et les animaux qui ont vécu dans le passé. Ce principe est aussi à la base de la phylogénèse qui caractérise la méthode classificatoire contemporaine qui souligne la dérivation des espèces et des autres catégories systématiques les unes par rapport aux autres.

Un certain nombre d'années avant la phylogénèse, Pyrame de Candolle (1778-1841) avait déjà jeté les bases de la méthode dérivationnelle. C'est un botaniste suisse qui a contribué à la botanique systématique en formulant des principes taxinomiques obtenus grâce à la méthode comparative et au choix de plusieurs caractères morphologiques. La comparaison entre propriétés qualitatives et quantitatives, la disposition et les relations des structures visibles relatives aux

organes principaux, surtout chez la plante adulte, ont conduit de plus en plus à la nécessité d'élaborer une classification naturelle fondée sur les caractères morphologiques, qui soit capable de prendre en considération le plus grand nombre possible de ressemblances et qui réussisse à identifier aussi des espèces inconnues et à les classifier. En 1813, il publie *Théorie élémentaire de la botanique* dans lequel il classifie les plantes en cinq classes formées de plusieurs ordres, on retrouve donc à l'intérieur de ces derniers les différentes familles, les genres, puis les espèces, les sous-espèces et les variétés. Ce faisant, Candolle n'a pas seulement classé toutes les espèces connues, mais il a été aussi le premier botaniste qui a pris en considération l'écologie, l'évolution et la biogéographie de chaque espèce. Candolle a été un pionnier dans le domaine de la biogéographie parce qu'en donnant une structure complexe aux taxons supérieurs, il a pu articuler aisément et clairement les taxons inférieurs (espèces, sous-espèces, variétés) en permettant ainsi de souligner les mécanismes évolutifs et la phytodivérsité qui caractérisent les végétaux d'un endroit à l'autre de la Terre. Candolle a démontré l'utilité de sa classification naturelle dans l'ouvrage qu'il a commencé (en 1824) mais que son fils Alphonse a achevé en 1874, après sa mort, avec la collaboration d'autres botanistes : *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis, sive enumeratio contracta ordinum, generum, specierumque plantarum*.

En 1867, Alphonse de Candolle est le principal protagoniste du premier Congrès International de Botanique où les botanistes se réunissent pour établir les règles de la nomenclature des plantes, en s'inspirant de son œuvre (Le Guyader, 1986 : 81-82). À la suite de cette première rencontre, d'autres ont suivi pendant lesquelles les botanistes réunis ont mis à jour les lois de nomenclature botanique en rédigeant de véritables « codes » dont le dernier a été celui de Stockholm, dont l'édition a paru en 1952 à l'occasion du Congrès de Botanique qui a eu lieu en Suède. D'autres éditions du Code International de Nomenclature Botanique ont été publiées à l'occasion de chaque congrès mondial de botanique. Le CINB utilisé à l'heure actuelle recueille une série de principes cherchant à établir un système de nomenclature simple et précis pour que les botanistes du monde entier puissent tous l'utiliser. Il concerne, en effet, d'une part, les termes indiquant les rangs des groupes taxinomiques ou les unités et, d'autre part, les noms scientifiques appliqués à chaque groupe taxinomique de plantes. On souligne aussi enfin, dans le CINB actuel, le fait que le but de donner un nom à un groupe taxinomique n'est pas celui d'en indiquer les caractères ou l'histoire, mais celui de lui fournir un moyen de référence et d'en indiquer le rang taxinomique (Raffaelli, 2009 : 303). La structure des dénominations scientifique se présente comme étant formée de quatre éléments :

nom du genre + nom de l'espèce + nom de l'inventeur + (éventuel) nom de sous-espèces/variétés.

5.2 Le classement populaire

Comme on l'a vu au début de ce chapitre, les trois champs sémantiques privilégiés pour la recherche dans le domaine de la catégorisation sont représentés par le monde naturel, notamment les plantes et les animaux, par les noms des couleurs et les systèmes de parenté. Ce sont des systèmes hautement structurés et leur organisation ainsi que les principes sur lesquels elle s'appuie font l'objet des études focalisées sur les taxinomies populaires. Un élan considérable pour le débat autour des systèmes de classement populaires a été donné par l'introduction dans les discussions traditionnelles – portant sur l'anthropologie, l'ethnolinguistique, l'épistémologie – d'études centrées sur l'analyse de ces systèmes classificatoires dans le cadre plus général des problèmes perceptifs, psychologiques et cognitifs. C'est l'analyse attentive des domaines de connaissance de la Nature et des « objets » naturels qui déclenche en effet d'importantes réflexions qui se répercutent de façon décisive sur la discussion et sur le redressement des théories portant sur la signification, les processus cognitifs et les systèmes de classement.

La linguistique et l'anthropologie trouvent un point de contact dans l'attention que les deux disciplines ont accordé à l'aspect culturel concernant les classements du monde naturel ; leurs études et leurs débats ont montré ainsi, une « convergence » d'intérêts et d'opinions à propos de l'existence de relations entre le comportement linguistique et les aspects culturels des systèmes de connaissance des populations indigènes. Cette orientation spéculative trouve son origine à partir du Relativisme classique et elle continue de se nourrir encore récemment des positions des spécialistes adhérant à la « Nouvelle Ethnographie ». Comme l'affirme Maddalon, l'un des antécédents de l'analogie entre langue et culture dérive de Sapir (1929) qui met en évidence comment

> *« […] entrambe dispongano di un repertorio potenziale di configurazioni e che al suo interno scelgano ciò che riceverà poi attuazione ; questi elementi, che assumono rispettivamente forma culturale o linguistica, si organizzano in strutture* (patterns) *che contribuiscono a formare una configurazione unica, sia sul piano linguistico che su quello culturale. »*[7] (Maddalon, 1998a : 215).

Les travaux de Lévi Strauss et les études entreprises au sein de la « Nouvelle Ethnographie » s'appuient beaucoup sur cette même analogie, connue également comme Anthropologie Cognitive ou Ethnoscience, car elle s'est spécialisée sur les systèmes de connaissance des indigènes, tels que l'ethnobotanique, l'ethnozoologie, l'ethnomédecine, etc., c'est-à-dire qu'elle

[7] « toutes les deux ont à leur disposition un répertoire potentiel de configurations, à l'intérieur duquel elles choisissent ce qui sera actualisé ; ces éléments prennent, respectivement, une forme culturelle ou linguistique et s'organisent en structures (patterns) qui contribuent à former une configuration unique, à la fois sur le plan linguistique et culturel. (N.T.).

« looks at culture with a scientific perspective »[8] (Atran, 1991: 650). Mais il n'y a pas seulement eu ces types d'approches et il ne faut pas oublier en outre la réflexion, proposée par la sémantique générative, à propos de la présence de plusieurs niveaux d'analyse et de catégories « non manifestes » (cfr. *covert categories* plus avant), c'est-à-dire « non lexicalisées ». C'est donc dans ce tableau particulier d'approches théoriques croisées que se situent l'attention et les études sur les trois champs sémantiques cités ci-dessus, tout en soulignant le fait que, comme l'affirme Maddalon (1998a, 2003, Trumper & Maddalon 2014) dans la plupart de ses contributions, il ne faut pas considérer l'étude de la catégorisation du monde naturel une chose facile, car elle pose de nombreux problèmes théoriques et pratiques, un sujet dont débattent encore à l'heure actuelle tous les spécialistes.

La branche des ethnosciences portant sur une approche croisée entre culture et biologie populaire (ou *folk biology*) est connue en général comme Ethnobiologie ; son but est représenté par l'effort de comprendre les nomenclatures populaires, utilisées par les êtres humains de cultures différentes, pour parler des êtres vivants et de leurs espèces.

Au début du XXe siècle, Durkheim et Mauss avaient déjà remarqué pendant les nombreuses campagnes d'enquêtes ethnologiques parmi les populations indigènes, le fait que les classifications de la tribu du Mont-Gambier (Australie du sud) étaient caractérisées par un découpage en catégories assez importantes dans lesquelles étaient placés pêle-mêle des éléments disparates tels que plantes, animaux, clans, phénomènes naturels, apparemment sans une véritable logique, ce qui avait engendré chez les deux chercheurs une grande confusion :

> *« Nous sommes donc ici en présence d'un système encore plus complexe que les précédents et plus étendu. Il ne s'agit plus seulement d'une classification en deux genres fondamentaux (phratries), comprenant chacun deux espèces (les deux classes matrimoniales). Sans doute, le nombre des genres fondamentaux est, ici encore, le même, mais celui des espèces de chaque genre est beaucoup plus considérable, car les clans peuvent être très nombreux. Mais, en même temps, sur cette organisation plus différenciée, l'état de confusion initiale d'où est parti l'esprit humain est toujours sensible. Si les groupes distincts se sont multipliés, à l'intérieur de chaque groupe élémentaire règne la même indistinction. Les choses attribuées à une phratrie sont nettement séparées de celles qui sont attribuées à l'autre ; celles attribuées aux différents clans d'une même phratrie ne sont pas moins distinguées. Mais toutes celles qui sont comprises dans un seul et même clan sont dans une large mesure, indifférenciées. Elles sont de même nature ; il n'y a pas entre elles de lignes de démarcations tranchées comme il en existe entre les variétés ultimes de nos classifications. »* (Durkheim & Mauss, 1903 : 12).

L'individualisation de ces grandes catégories classificatoires a représenté une préoccupation pour la plupart des ethnologues pendant cette période ; ils affirmaient en effet que l'organisation des sociétés traditionnelles se basait sur le totémisme :

> *« C'est que si le totémisme est, par un certain côté, le groupement des hommes en clans suivants les objets naturels (espèces totémiques associées), il est aussi,*

[8] elle observe la culture avec une perspective scientifique (N.T.).

> *inversement, un groupement des objets naturels suivant les groupements sociaux. »*
> (Durkheim & Mauss, 1903 : 10).

En étudiant parallèlement, les conceptions que ces populations avaient du monde végétal, ces ethnologues ont accordé à la langue la fonction essentielle de moyen d'expression de l'organisation du domaine végétal. En fait, la question qui se posait était comment réussir à expliquer le découpage de ces classifications et comment justifier, à l'intérieur d'elles, la présence stable et systématique d'éléments du monde végétal. La voie d'accès privilégiée était la langue : selon ce que Sapir et Whorf ont affirmé avec leur principe de relativité linguistique, la culture dépend de la langue qui impose aux parlants une forme de pensée particulière.

Entre 1960 et 1980, le relativisme culturel est éclipsé par l'affirmation des théories « générativistes » qui, en suivant Chomsky, commencent à redéfinir la linguistique et une bonne partie de la psychologie en termes formels universalistes. Ces études refusaient le relativisme culturel et linguistique, en affirmant que la diversité linguistique est la surface qui cache des principes cognitifs universaux sous-jacents. Cette nouvelle approche va influencer et modifier la perspective que les spécialistes avaient utilisée pour étudier les taxinomies populaires : des classifications issues d'une forme de pensée relative à une culture donnée, elles deviennent le domaine de recherche portant sur l'étude du fonctionnement du cerveau, dans le but d'en illustrer ses capacités générales et l'existence des principes organisateurs universaux (Friedberg, 1986 : 26).

En 1969, Berlin et Kay publient un ouvrage destiné à changer l'approche des taxinomies populaires : l'étude sur les noms des couleurs de base dans différentes cultures démontre l'existence d'universaux sémantiques relatifs aux lexiques de base des couleurs. Les auteurs postulent que les noms de base des couleurs dans une culture donnée sont prévisibles grâce au nombre de noms de couleurs qu'elle possède. Ils ont posé sept niveaux d'acquisition des noms des couleurs selon un degré qui va de la présence de deux couleurs de base (noir et blanc) dans certaines langues pour en arriver à onze noms de couleur (niveau de l'anglais). Berlin et Kay théorisent le fait qu'au fur et à mesure que les langues évoluent culturellement, elles acquièrent de nouveaux termes de base des couleurs et, qu'en outre, les noms relatifs aux premiers niveaux d'acquisitions restent présents dans leurs lexiques. Cette perspective évolutionniste a été utilisée, à partir de ce moment-là, pour approcher les domaines de recherche empirique relatifs aux êtres vivants, et notamment aux classifications populaires.

Il semblerait donc que le débat sur les ethnoclassifications ait comme protagonistes deux courants opposés : d'un côté, les partisans des « grammaires culturelles » sur lesquelles sont modelées les combinaisons hiérarchiques des schèmes classificatoires et, de l'autre, ceux qui soutiennent l'universalité des principes de base du classement des types vivants dérivant des classifications taxinomiques. Ces deux grands groupes de spécialistes se consacrent donc, à

découvrir la nature des catégories biologiques populaires : s'agit-il de catégories acquises ou naturelles ? De ces deux approches dérivent deux réponses différentes à la question mentionnée ci-dessus : d'un côté, on propose d'expliquer la nature des catégories à travers des modèles culturellement déterminés et, de l'autre, on propose des modèles universels, cognitivement orientés. À l'intérieur de ce grand espace de discussion entre ces deux positions théoriques, on trouve toute une série de questions opposées à débattre : s'agirait-il, donc, de catégories acquises ou innées ? Les êtres humains possèdent-ils des capacités de classification innées ou acquises par l'intermédiaire de la culture ? Les catégories résultent-elles de la perception ou de l'utilité qu'elles recouvrent ? S'agit-il, donc, de classifications formelles ou fonctionnelles ? Et sont-elles enfin des entités réellement existantes dans le monde extérieur ou s'agit-il de constructions socioculturelles ?

Les réponses relatives à la nature des catégories végétales ont été essentiellement de deux sortes : celles orientées vers les différents aspects socioculturels qui les déterminent, liées aux positions « utilitaristes » et, de l'autre côté, celles orientées vers des positions « universalistes », cognitivistes et évolutionnistes.

5.2.1 Le classement « utilitariste »

La position « utilitariste » conçoit les catégories ethnobiologiques comme étant strictement modelées par l'intérêt, l'usage et l'expérience culturels. Cette affirmation trouve une justification dans la présence d'omissions à l'intérieur des systèmes de nomenclature : on nomme seulement les espèces jouant un rôle concret ou symbolique dans la vie quotidienne. Comme l'affirme Friedberg (1971) dans son étude sur la classification botanique Bunaq de Timor Central (Indonésie), la morphologie, l'écologie et le mode d'utilisation des plantes représentent pour cette population les trois critères pour établir les catégories ethnobotaniques :

> *« […] la connaissance du rôle que jouent les plantes dans la littérature orale, si importante dans la culture bunaq, permet de mieux comprendre ce qu'elle y représente […] »* (Friedberg, 1971 : 261).

Dans l'une de ses études, Hunn (1982) examine le rôle du « facteur utilitariste » des classifications ethnobiologiques et affirme l'importance que revêt la signification pratique pour qu'on arrive à décrire les principes généraux gouvernant la forme et le contenu des taxinomies biologiques populaires :

> *« We have unduly stressed the disinterested intellectualism of our informants, and as a consequence have taken for granted their practical wisdom. Pragmatism is no sin. Folk science is for the most part applied science, rarely truly theoretical […]. To properly appreciate the achievements of folk science, we need to investigate its*

practical significance as assiduously as we have its formal order. »[9] (Hunn, 1982 : 831).

Le modèle taxinomique populaire (Berlin, Breedlove & Raven, 1973) est critiqué parce qu'on admet que la capacité humaine à mémoriser les discontinuités dans la nature est tellement limitée qu'en réalité les êtres humains n'en retiennent qu'une faible partie. En effet, comme le démontre son étude sur les taxinomies biologiques des Indiens Sahaptins, Hunn observe qu'ils nomment, par exemple, seulement 200 parmi les deux mille espèces de plantes vasculaires existantes dans la région qu'ils habitent ; et qu'ils connaissent, de même, moins de six espèces de champignons parmi les mille espèces qu'on peut repérer dans le même territoire. Le fait est qu'il y a un très grand nombre d'espèces vivant dans des espaces « limités », ce qui impose un processus de sélection alternatif basé sur l'« utilité » ; mais, ce type de sélection amène aussi à des conséquences pratiques telles que le fait de connaitre ou non certaines plantes ou certains animaux. Par exemple, les Sahaptins considèrent la plupart des espèces de plantes herbacées comme *áwtya áy c'íc'k* « une simple herbe » (*'just a grass'*) ou comme *áwtya áy latít* « une simple fleur » (*'just a flower'*), tandis que les herbes et les fleurs « utiles » sont reconnues et nommées comme taxons du rang « genre » et elles ne sont pas comprises dans les catégories plus inclusives des *c'íc'k* et *latít*. Ainsi, les limites de « fleur » et « herbe » sahaptines sont tracées sur la base d'intérêts pratiques :

« For example, Sahaptin speakers ignore most taprooted species of the genus Lomatium, calling them 'just flowers', while classifying tuberous-rooted lomatiums growing nearby with exemplary finesse. The former are of little use as carbohydrate resources; the latter produce a high energy return for the labor of harvest. The tuberous-rooted species are further classed as xnít, 'edible plants which are dug', at a more inclusive taxonomic level. »[10] (Hunn, 1982 : 834).

Il résulte clairement de cet exemple, le rôle essentiel que Hunn attribue à la signification pratique : elle est la preuve du fait que la culture « a une influence » sur les choix des actions dans le monde et, par conséquent, sur les choix comportementaux des êtres humains, en déterminant les différences culturelles et comportementales. En effet, la valeur pratique d'un élément appartenant au savoir ethnobiologique (tel que les ethnoclassifications des plantes et des animaux) dépend de son rôle à l'intérieur du schéma culturel engendré par le comportement adaptif ; Hunn ajoute aussi qu'une telle évaluation

[9] Nous avons indûment souligné l'intellectualisme désintéressé de nos informateurs, et par conséquent nous avons pris pour acquis leur sagesse pratique. Le pragmatisme n'est pas un pêché. La science populaire est surtout une science appliquée, elle est rarement simplement théorique […]. Pour apprécier correctement les résultats de la science populaire, nous avons besoin d'enquêter sur son signifié pratique aussi assidûment que sur son ordre formel (N.T.).

[10] Par exemple, les locuteurs Sahaptins ignorent la plupart des espèces à racine pivotante du genre Lomiatium, et ils les appellent 'simples fleurs' tandis qu'ils classent les espèces de lomiatium à racine tubéreuse, cultivées en proximité, avec une précision exemplaire. Les premières sont peu utilisées comme sources de carbohydrates ; les dernières produisent un rendement énergétique élevé pour le travail de récolte. Les espèces à racine tubéreuse sont classées ultérieurement comme xnít 'plantes comestibles qui sont creusées', à un niveau taxinomique plus inclusif (N.T.).

> *« […] requires that folk biologists ask not just what the names for things are, but also the who, what, when, why, and how which define their practical significance. This involves no radically methodology. It simply requires that our ethnobiological queries be as systematic and exhaustive with regard to the behavioural relevance of terms as to their denotative meaning. […] »*[11] (Hunn, 1982 : 842).

Le processus de classement des organismes vivants et, en particulier, des êtres végétaux, est gouverné, selon les « utilitaristes », par les critères suivants : les caractéristiques biologiques ou phénotypiques (*perceptual salience*), la saillance culturelle (*cultural salience*), la saillance écologique (*ecological salience*) et le facteur « taille » (*size factor*), ces deux derniers facteurs ont été ajoutés par Hunn (1999) en tant qu'aspects de la saillance perceptuelle, dont parle aussi Berlin (1992 : 3-13) de manière exhaustive à côté de la saillance culturelle. La saillance écologique d'un ensemble d'organismes représente donc la mesure des interactions biogéographiques et phénologiques entre une population d'organismes à classer et la population humaine qui les classe :

> *« Ecological salience may be understood as an index of the likelihood of meaningful encounters between the people of a community and a set of organisms as a function of the spatiotemporal distribution of the organism's population. »*[12] (Hunn, 1999 : 49).

En tant qu'aspect de la saillance perceptuelle, la taille touche et stimule la capacité de distinction entre un nombre infini d'organismes vivants en permettant, ainsi, aux membres d'une culture donnée de les « voir », de les reconnaitre et donc de les classer dans leur système populaire. De ce point de vue, le facteur taille a des effets remarquables sur la précision avec laquelle les organismes vivants sont classés dans les systèmes populaires et la variation culturelle est l'un de ses nombreux effets étant donné que

> *« […] a very large portion of the total biodiversity of their traditional lands is culturally unrecognized for the simple reason that it is invisible. »*[13] (Hunn, 1999 : 67).

L'adoption, de la part des utilitaristes, d'une telle pluralité de critères classificatoires engendre l'une des questions les plus épineuses qui concerne l'analyse des données ethnobotaniques : comment traiter les ethnoclassifications par rapport aux nombreux systèmes de référence qu'on utilise simultanément pour en créer les correspondants lexicaux et, encore, comment expliquer le fait qu'une même plante puisse se trouver dans des positions différentes à l'intérieur de plusieurs systèmes à la fois, sur la base de ses caractéristiques morphologiques, de son utilisation ou des croyances populaires qui lui sont associées. Trumper & Maddalon (2014)

[11] […] exige que les biologistes populaires se demandent non seulement quels sont les noms des choses, mais aussi les qui, quoi, quand, pourquoi et comment qui définissent leur signification pratique. Ce qui détermine un manque radical de méthodologie. Il faut tout simplement que nos enquêtes ethnobiologiques soient aussi systématiques et exhaustives en ce qui concerne l'importance comportementale des termes que sur leur signification dénotative […] (N.T.).

[12] La saillance écologique peut être considérée comme un indice de la probabilité de rencontres significatives entre les personnes d'une communauté et un ensemble d'organismes comme fonction de la distribution spatiotemporelle de la population de l'organisme (N.T.).

[13] Une très grande portion de la biodiversité totale de leurs territoires traditionnels n'est pas reconnue culturellement pour la simple raison qu'elle est invisible (N.T.).

cherchent à donner une réponse solidement argumentée en mettant en évidence le fait que le processus de création des catégories est essentiellement fluide et caractérisé par des « mouvements réorganisateurs dynamiques » de ses éléments qui, chaque fois, changent, bougent, réagencent les contenus sémantiques et lexicaux propres à chaque catégorie, tout cela parce que :

> *« Category creation may even be a product of the process itself but also produces an internal rearrangement of the categories. […] the lexeme undergoes a process of semantic change; this provokes a re-organization of the meaning plane, as well as the filling in of the now blank space in the system, operations which were evidently felt to be necessary by speakers. Parts and wholes thus become essential to the defining process, as also to systemic relations. They are, moreover, in continuous movement in different, sometimes opposing, directions. »*[14] (Trumper & Maddalon, 2014 : 26).

5.2.2 Le classement « universaliste »

Parmi les représentants du courant cognitiviste dans le domaine de l'ethnobiologie, on trouve les anthropologues, déjà cités dans le paragraphe précédent, Berlin, Breedlove et Raven pour lesquels il faut tout d'abord classer les ressources biologiques et successivement les utiliser. Les trois auteurs se trouvent dans une position théorique opposée à celle des « utilitaristes » que l'on vient d'illustrer. En effet, Berlin l'affirme clairement dans les premières pages de son ouvrage de 1992 :

> *« Before human beings can utilize the biological resources of a local environment, they must first of all be classified. »*[15] (Berlin, 1992 : 4-5).

Il est nécessaire de mentionner, à l'appui de cette affirmation, les études que ce même auteur a menées sur les systèmes ethnoclassificatoires des indiens Tzeltal (dans le sud du Mexique) et parmi les natifs de la forêt amazonienne, les Aguaruna, où Berlin (1978 : 11) observe que la plupart des plantes nommées n'a aucune importance culturelle tant qu'elles ne sont pas utilisées dans la vie quotidienne de ces populations et elles ne sont pas non plus considérées comme nocives ou ayant des vertus thérapeutiques : elles sont tout simplement reconnues et nommées, donc, classées dans leurs systèmes ethnobotaniques sans avoir malgré tout un rôle réel.

L'esprit humain catégorise sur la base des propriétés innées et universelles qu'il possède et qui représentent des « instructions » lui permettant d'organiser la réalité biologique dont il fait partie. Ces structures universelles de formation des catégories cognitives sont présentes dans la nature et l'homme les utilise, en effet, pour discerner les discontinuités, et les diversités

[14] La création de catégories peut aussi être le produit du processus même mais il produit aussi un réagencement interne des catégories. […] le lexème subit un processus de changement sémantique ; ceci provoque une réorganisation du plan du signifié, tout comme le remplissage de l'espèce maintenant vide dans le système, ces opérations étant évidemment ressenties comme étant nécessaires par les locuteurs. Les parties et le tout deviennent ainsi essentiels pour définir le processus, tout comme pour les relations systémiques. En outre, ils sont continuellement en mouvement vers des directions différentes et, même parfois opposées (N.T.).

[15] Pour que les êtres humains puissent utiliser les ressources biologiques d'un environnement local, elles doivent avant tout être classifiées (N.T.).

biologiques des environnements naturels. C'est en vertu de ces capacités cognitives communes à tous les êtres humains que l'on peut expliquer la présence des nombreuses similarités caractérisant la structure et le contenu des ethnoclassifications botaniques dans les différentes cultures et populations du monde entier :

> *« One is not able to look out on landscape of organic beings and organize them into cultural categories that are, at base, inconsistent with biological reality. The world of nature cannot be viewed as a continuum from which pieces may be selected ad libitum and organized into arbitrary cultural categories. Rather, groups of plants and animals present themselves to the human observer as a series of discontinuities whose structure and content are seen by all human beings in essentially the same way, perceptual givens that are largely immune from the variable cultural determinants found in other areas of human experience. »*[16] (Berlin, 1992 : 8-9).

Ces similarités frappantes sont justifiées de façon plausible sur la base de l'appréciation inévitablement et largement inconsciente que les êtres humains ont de la structure de la réalité biologique. En effet, Berlin soutient que les hommes sont sujets – dans n'importe quelle partie du monde ils vivent – aux mêmes contraintes universelles dans leur conceptualisation de la diversité biologique des environnements naturels dans lesquels ils vivent et ce rôle contraignant que la nature exerce sur les capacités cognitives humaines se reflète sur les formes des taxinomies populaires qui représentent

> *« […] a natural system of naming that reveals much about the way people conceptualize the living things in their environment. The following principles claim that the formal linguistic structure of plant and animal names is basically similar in all languages. […] »*[17] (Berlin, 1992 : 26).

Le deuxième principe de catégorisation ethnobiologique énoncé par Berlin affirme que les systèmes de classement ethnobiologique se basent sur l'évaluation cognitive que les hommes font des ressemblances perceptuelles observées dans les différentes classes d'organismes :

> *« The categorization of plant and animal taxa into a general system of ethnobiological classification is based primarily on observed morphological and behavioural affinities and differences among the recognized taxa. »*[18] (Berlin, 1992 : 21)

et ces affinités sont reconnues de façon totalement indépendante des aspects culturels, sociaux, symboliques ou économiques représentant des principes secondaires « construits » par les sociétés humaines (Berlin, 1992 : 8) ; étant donné l'indépendance de la perception des affinités

[16] Un individu n'est pas capable d'observer l'environnement des êtres organiques et de les organiser en catégories culturelles qui sont, fondamentalement, incompatibles avec la réalité biologique. Le monde de la nature ne peut pas être vu comme un continuum, à partir duquel les pièces peuvent être sélectionnées ad libitum et organisées en catégories culturelles arbitraires. Les groupes de plantes et d'animaux se présentent plutôt à l'observateur humain comme une série de discontinuités, dont la structure et le contenu apparaissent à tous les êtres humains essentiellement de la même manière, des données perceptuelles qui sont largement immunisées contre les déterminants culturels variables que l'on a trouvés dans d'autres domaines de l'expérience humaine (N.T.).

[17] […] un système de dénomination naturel qui révèle beaucoup de choses sur la façon dont les gens conceptualisent les êtres vivants dans leur environnement. Les principes suivants affirment que la structure linguistique formelle des noms de plantes et d'animaux se ressemble fondamentalement dans toutes les langues (N.T.).

[18] La catégorisation de taxons de plantes et animaux dans un système de classement ethnobiologique général se base en premier lieu sur les ressemblances et différences morphologiques et comportementales observées entre les taxons reconnus (N.T.).

parmi les éléments du réel, Berlin soutient donc aussi le fait que les systèmes de classement ethnobiologique reflètent seulement l'organisation intrinsèque de la nature. En effet, ses recherches ethnobotaniques conduites parmi la population indienne Tzeltal des Chiapas du Mexique ont démontré que les systèmes de classement populaire sont naturels et complets. Dans le cas de certaines espèces inconnues pour lesquelles il n'existe pas de reconnaissance linguistique, elles sont classées dans le système en tant que « semblables à » ou « rapportées à » d'autres espèces reconnues et nommées :

> *« The data show that comprehensiveness is achieved when species not afforded standard linguistic recognition are nonetheless stated to be similar to (or related to) some set of folk taxa in the system that are themselves named. »*[19] (Berlin, 1999 : 71).

On peut dire que ces systèmes ethnobotaniques sont naturels en fonction de la modalité de classement des espèces inconnues, basée sur des similitudes morphologiques, aisément observables, qui reflètent aussi, dans la plupart des cas, une affinité taxinomique témoignant la présence de principes psychologiques subjacents qui guident les ethno-classements et qui peuvent se rapprocher des lois gouvernant les classements scientifiques de la botanique systématique (Berlin, 1999 : 72).

Lévi-Strauss anticipe et partage, d'un point de vue anthropologique, l'opinion de Berlin qui donne la priorité au classement plutôt qu'à l'utilisation des espèces animales et végétales,

> *« […] on inférerait volontiers que les espèces animales et végétales ne sont pas connues, pour autant qu'elles sont utiles : elles sont décrétées utiles ou intéressantes, parce qu'elles sont d'abord connues. »* (Lévi-Strauss, 1962 : 15)

et bien que ce système ne puisse pas être considéré, d'après lui, efficace sur le plan pratique, il *« répond à des exigences intellectuelles, avant, ou au lieu, de satisfaire à des besoins »* : l'exigence d'organiser l'univers et ses éléments représente une nécessité fondamentale de l'esprit humain qui trouve dans les classements populaires sa plus haute expression. Le classement a donc, une valeur en soi, intrinsèque par rapport à l'absence de classement car

> *« […], cette exigence d'ordre est à la base de la pensée que nous appelons primitive, mais seulement pour autant qu'elle est à la base de toute pensée : car c'est sous l'angle des propriétés communes que nous accédons plus facilement aux formes de pensée qui nous semblent très étrangères. »* (Lévi-Strauss, 1962 : 17).

Le débat incessant entre les positions utilitaristes et universalistes va s'organiser autour de spécialistes, tels que Randall et Hunn (1984) qui soutiennent le fait que le processus de classement est le reflet des intérêts humains, comme le témoigne l'existence de taxons « polysémiques » désignant une forme du vivant et ayant en même temps d'autres significations, notamment le cas de la « vigne » qui désigne aussi des « liages, matériaux liants ». Cette polysémie témoignerait plus de la priorité accordée à l' « utilisation » des plantes de vigne comme liages que de la

[19] Les données montrent que l'exhaustivité est atteinte lorsque les espèces qui ne bénéficient pas d'une reconnaissance linguistique standard sont néanmoins indiquées comme semblables à (ou en relation avec) quelques groupes de taxons populaires dans le système dans lequel elles sont nommées (N.T.).

perception des discontinuités morphologiques cachant les processus psychologiques humains. Berlin s'oppose à cette affirmation en disant que les formes du vivant, telles que la vigne, sont d'abord reconnues grâce à leurs propriétés phénoménologiques, auxquelles on associe les attributs fonctionnels secondaires, comme faisant partie du processus de socialisation ethnobotanique qui conduit à l'apprentissage de leurs utilisations (Berlin, 1992 : 184-185).

5.2.3 Le modèle classificatoire de Berlin

Les données botaniques et zoologiques issues des enquêtes que Berlin et ses collaborateurs (Berlin *et al.*, 1968, 1974) ont menées chez les populations indigènes du Mexique du Sud et de la forêt amazonienne (respectivement Tzeltal et Aguaruna) les amènent à postuler l'existence d'un système classificatoire populaire de plantes et d'animaux. Il est organisé hiérarchiquement en catégories (*taxa*) à valeur universelle, qui sont distribuées sur six niveaux allant du plus générique et inclusif au plus spécifique et exclusif : règne, forme du vivant, intermédiaire[20], genre, espèce et variété.

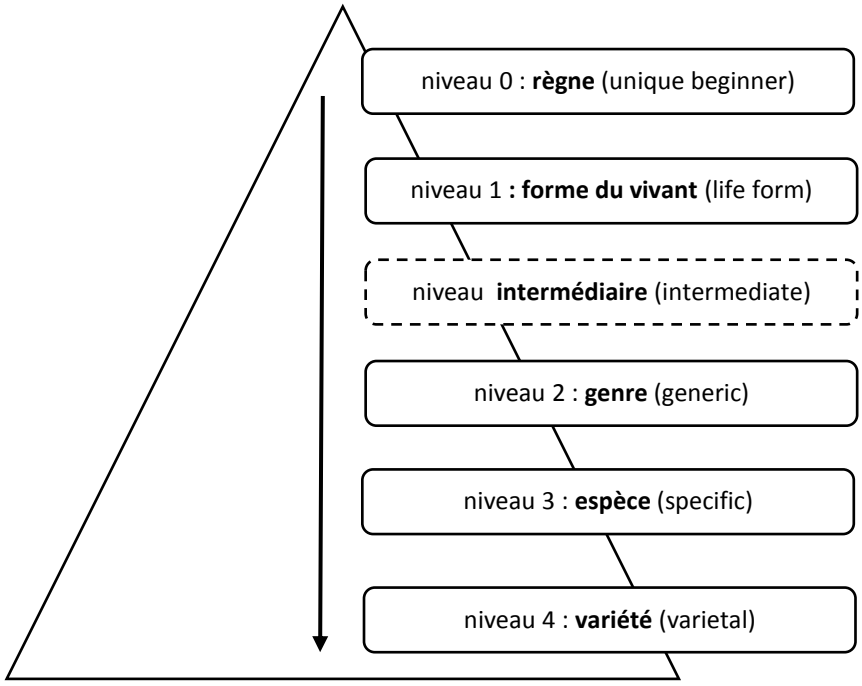


Figure 1 - Modèle des catégories ethnobiologiques universelles de Berlin (1992).

Le niveau le plus générique et inclusif est celui du « règne » comprenant la plus large répartition du monde naturel, caractérisée par un seul représentant, *a unique beginner* du règne

[20] Comme l'affirme Berlin (1992 : 139), bien que le niveau intermédiaire ait été attesté dans la plupart des systèmes de classification ethnobiologique étudiés, il n'a pas été reconnu comme partie intégrante de la structure taxinomique populaire. Dans la figure ci-dessous, le rectangle avec le contour en pointillé représente le fait que le niveau intermédiaire n'est pas universellement présent dans n'importe quelle structure ethnoclassificatoire.

végétal ou animal : respectivement plante ou animal. Si le langage scientifique prévoit la lexicalisation de cette catégorie, en regroupant sous le mot « plante » toutes les espèces végétales (arbres, champignons, herbes, etc.), les taxinomies populaires ne prévoient pas, par contre, puisqu'elles sont gouvernées par des principes classificatoires « naturels », une telle possibilité et par conséquent, il devient impossible de trouver un correspondant lexical pour ce niveau de classement. Cette affirmation trouve sa confirmation dans les recherches menées par Berlin et Conklin (1954, 1957) respectivement chez les Tzeltal (Mexique) et les Honunóo (Philippines), où les deux auteurs n'ont trouvé aucune trace, dans les systèmes de classification ethnobotanique explorés, du mot « plante » ; la lexicalisation de ce concept est faite au contraire à l'aide de périphrases ou d'autres mots ayant des sens différents dans le domaine taxinomique. De même, dans notre enquête menée chez les *Arbëreshë* d'Italie, nos informateurs n'ont jamais utilisé le mot « plante » pour lexicaliser le niveau « règne », mais ils ont toujours utilisé des mots tels que *bar*, *baràmë* « herbe, ensemble d'herbes » qui semblent être plus proches du lat. HERBA, -AE « plante, herbe ».

Le deuxième niveau de catégorisation du modèle berlinien est représenté par la catégorie de la « forme du vivant » où se trouve regroupé un petit nombre de taxons (normalement pas plus de 5 ou 10) caractérisés par une très grande différenciation au niveau biologique, concernant leur structure morphologique et leur adaptation écologique. Ces taxons sont largement politypiques et ils comprennent la plupart des taxons des niveaux inférieurs. Par ailleurs, Berlin met en évidence le fait que ces taxons ne sont pas tous lexicalisés dans les taxinomies populaires et, comme certains taxons des niveaux « intermédiaire » et « règne », ils peuvent eux aussi présenter un manque de désignation linguistique et être par conséquent, *covert*, c'est-à-dire, *unnamed* (Berlin, 1992 : 27). En ce qui concerne le domaine végétal, les taxons de ce niveau peuvent se rapprocher, dans les grandes lignes, des classifications classiques grecques et latines, qui présentaient trois taxons majeurs (*arbre*, *vigne*, *herbe*) témoignant des discontinuités perceptuelles distinctes dont l'identification constitue essentiellement un phénomène quasi universel à l'intérieur de la vision préscientifique que l'homme a du monde végétal (Berlin, 1978 : 14).

Le niveau du « genre »[21] regroupe, d'après Berlin et ses collaborateurs, les « pierres fondatrices » de toute structure taxinomique populaire ; ces taxons représentent les groupements d'organismes auxquels on se réfère communément dans l'environnement naturel ; ils sont aussi les plus saillants psychologiquement pour les locuteurs natifs et ce sont les premiers taxons appris

[21] Roger Brown (1958, 1965) a été l'initiateur des études sur ce qui a été connu, successivement, comme « basic-level categories ». Il a observé l'existence d'un « premier niveau » où l'enfant acquière les catégories et nomme les objets ; ce niveau n'étant pas ni le plus générique ni le plus spécifique. Ce niveau se caractérise par des actions distinctives et par des noms courts et très fréquents. Cet auteur considère ce niveau de catégorisation comme « naturel », alors qu'il a considéré le niveau superordonné et celui subordonné comme des réalisations de l'imagination.

par les enfants au moment de l'acquisition de leur langue maternelle (Berlin *et al.*, 1973 : 216). Cette catégorie peut compter entre les 500 et 600 taxons pour chaque règne (par exemple : *chêne, pin, marguerite, chat, perche, rouge-gorge,* etc.) et ils représentent la plus petite unité de mesure parmi les discontinuités biologiques fondamentales, comme l'affirme Berlin quand il déclare que :

> *« […] there exists a specifiable and partially predictable set of plant and animal taxa that represent the smallest fundamental biological discontinuities easily recognized in any particular habitat. This large but finite set of taxa is special in each system in that its members stand out as beacons on the landscape of biological reality, figuratively crying out to be named. These groupings are the generic taxa of all such systems of ethnobiological classification, and their names are precisely the names of common speech. »*[22] (Berlin, 1992 : 53).

Berlin a pu constater, pendant ses enquêtes, la primauté de ces taxons car les réponses obtenues par les locuteurs interviewés sur le domaine des connaissances botaniques ont donné des noms de végétaux compris dans cette catégorie des genres populaires et non dans celles supérordonnées (forme du vivant) ou sous-ordonnées (espèce ou variété). En fait, le « genre » peut être considéré comme une catégorie configurationnelle, reconnaissable surtout instantanément et en opposition avec les niveaux subordonnés, dont la différenciation demande souvent un effort conscient et délibéré pour en saisir et en distinguer les détails spécifiques (Berlin, 1992 : 61) : les objets sont perçus comme *gestalt* et, pour cette raison, la forme en général et l'aspect biologique en particulier ont le rôle de protagonistes dans la détermination du rang de base des ethnoclassifications. Dans sa réflexion portant sur la classification zoonymique des Tzeltal, Hunn propose aussi de traiter les taxons *generic* comme des catégories formées par induction et, en discutant du mot *raccoon* « raton », il affirme que cette catégorie :

> *« does not exist by virtue of the fact that [organisms satisfying the conditions appropriate for use of the term possess] certain features such as hair, a banded tail, and a face mask. Rather, by observing…the things called raccoons an invariant perceptual pattern is induced that can only be labelled "raccoonness". This configuration is unique to those organisms that are called raccoons [and is] defined by natural boundary that exists between the raccoon pattern and the pattern of each other category of organisms. »*[23] (Hunn, 1977 : 46).

Il est possible d'ajouter, à partir de cette affirmation, des observations relatives aux relations entre les catégories de la pensée et celles du monde environnant : Stross (1969) trouve en effet

[22] […] il existe un groupe de taxons de plantes et d'animaux spécifique et partiellement prévisible que représentent les plus petites discontinuités biologiques fondamentales et que l'on peut facilement reconnaître dans n'importe quel habitat particulier. Cet ensemble important mais limité de taxons est considéré comme spécial dans chaque système étant donné que ses membres se distinguent comme des balises sur l'environnement de la réalité biologique, au sens figuré, en réclamant d'être nommés. Ces groupes sont les taxons génériques de tous ces systèmes de classement ethnobiologique, et leurs noms sont précisément les noms du discours commun (N.T.).

[23] N'existe pas en vertu du fait que [les organismes satisfaisant les conditions requises pour l'utilisation du terme les possèdent] certaines caractéristiques telles que les cheveux, une queue baguée, et un masque facial. Plutôt, en observant…les choses appelées ratons un modèle perceptuel invariable est induit et qui peut être étiqueté seulement comme « ratonicité ». Cette configuration est unique à ces organismes qui sont appelés ratons [et elle est] définie par la limite naturelle qui existe entre le modèle raton et le modèle de chaque autre catégorie d'organismes (N.T.).

que les catégories cognitives correspondent à celles que l'on trouve dans la nature. Lakoff reconnait lui aussi qu'il y a des discontinuités parmi les taxons de ce rang qui sont dues surtout aux discontinuités géographiques, ce qui permet à un nombre limité d'espèces seulement, de survivre, en s'adaptant au mieux, à la région géographique où elles poussent (Lakoff, 1987 : 36).

Les recherches que Berlin a menées sur les systèmes de classification ethnobotanique ont démontré que les taxons du niveau « genre » représentent 80% environ de l'ensemble des taxons distribués sur les six niveaux ; en outre, les *folk generic taxa* sont pour la plupart monotypiques puisqu'ils ne comprennent pas de taxons de rangs inférieurs. Une analyse plus attentive des taxons genre monotypiques révèle que la plupart d'entre eux sont biologiquement distincts, car ils correspondent dans leurs oscillations dénotatives à un grand nombre d'espèces, genres, familles ou ordres biologiques du système occidental : il en résulte, donc, que les systèmes populaires ne parviennent pas à discriminer linguistiquement la diversité biologique réelle qui les caractérise (Berlin, 1992 : 118). L'opinion que les taxons du niveau genre *« elude linguistic definition »* (Berlin, 1992 : 61) avait déjà été exprimée par Wierzbicka qui explique plus clairement qu'il existe surtout une différence sémantique entre les noms des taxons *generic* et ceux des rangs inférieurs :

> *« Deer and horse…are intended as positive identification terms for certain categories of animals, not as contrastive labels. Siamese cat [a folk species] is a contrastive label, but cat [a folk generic] isn't. […] The claim that all concepts are contrastive or are "delimited in terms of one another" is not only false; it also obscure the fact that some concepts indeed are contrastive. Folk genera are not but specific taxa are. »*[24] (Wierzbicka, 1985 : 231-232).

L'intuition que cet auteur a eue à propos des caractéristiques « identificatoires » *vs* « contrastives » des taxons « genre » se rapporte clairement aux propriétés configurationnelles unitaires de ces taxons, qui s'opposent aux propriétés sémantiquement complexes et souvent verbalisées des groupes « espèce » et « variété ».

Les deux derniers niveaux de catégories ethnobiologiques berliniennes sont représentés par les taxons « espèce » et « variété », ceux que Berlin définit comme *folk specific taxa* ou *subgeneric taxa*. Le rang des espèces divise en deux ou plusieurs membres le niveau superordonné « genre » ; et de même, dans le nombre réduit de systèmes dans lequel elles apparaissent, les variétés divisent le rang « espèce » en ultérieurs sous-taxons. En général, les taxons de ces deux rangs sont moins nombreux que ceux du « genre » et, lorsqu'ils apparaissent, leur identification peut être associée à la forme de subsistance d'une société donnée. En effet, l'identification conceptuelle de ces taxons semble être motivée, en partie, par des considérations

[24] Le cerf et le cheval…sont considérés comme des termes d'identification positive pour certaines catégories d'animaux, et non pas comme des étiquettes contrastives. Le chat siamois [une espèce populaire] est une étiquette contrastive, mais chat [un genre populaire] ne l'est pas. L'affirmation que tous les concepts sont contrastifs ou sont « délimités les uns par rapport aux autres » n'est pas seulement fausse ; elle occulte également le fait que certains concepts sont en effet contrastifs. Les genres populaires ne le sont pas mais les taxons spécifiques le sont (N.T.).

culturelles, c'est-à-dire que la plupart d'entre eux se réfère aux espèces de plantes et animaux domestiques (Berlin, 1992 : 24).

Dans l'espace taxinomique compris entre les niveaux « forme du vivant » et « genre », il est parfois possible de trouver – dans quelques systèmes taxinomiques – le rang « intermédiaire », mais dont la nature semble être assez problématique. L'introduction de cette catégorie ultérieure se vérifie dans deux cas : 1. lors d'une confluence taxinomique, c'est-à-dire lorsque deux espèces similaires se trouvent proches, et dont l'une est préexistante à l'autre, alors, pour que la « nouvelle venue » soit introduite dans le système taxinomique, il est nécessaire d'avoir un taxon superordonné qui puisse comprendre l'espèce connue et la nouvelle ; 2. lors d'une différentiation taxinomique, c'est-à-dire lorsqu'un taxon spécifique s'éloigne conceptuellement et se distingue des autres semblables à lui, il acquiert le statut superordonné de générique et pousse le générique originel à acquérir, à son tour, un nouveau statut superordonné (Berlin, 1972 : 73-74). Comme l'affirment Berlin *et al.* eux-mêmes (1973), ce rang a été proposé, à l'origine, par précaution, comme une tentative dont la validité à l'intérieur du modèle esquissé aurait dû être confirmée par d'ultérieures études. En fait, Berlin affirme dans son œuvre de 1992, que les taxons « intermédiaires » comprennent, normalement, les taxons du rang « genre » et ils sont rares et très rarement nommés dans les taxinomies populaires, ce qui induit l'auteur à parler d'eux comme des « catégories couvertes » (cfr. *covert categories,* 1973 : 216). Maddalon parle aussi de l'aspect problématique du rang intermédiaire et, en illustrant l'exemple de CARDUUS et de ses dérivés dans toutes les langues romanes, elle avoue que :

> *« It seems that in this "portion" of taxonomic space [between life form and generic] we more frequently find so-called residual or covert categories and, on the other hand, we meet the same lexeme used at different levels in a folk-taxonomy (with prototypical status?), referring as well to crosscutting categories, on the basis of discontinuities that are not strictly biological. »*[25] (Maddalon, 2003 : 28).

Le schéma suivant illustre le modèle taxinomique populaire proposé par Berlin *et al.* en 1973 :

[25] Il semblerait que dans cette « portion » de l'espace taxinomique [entre la forme du vivant et le générique] on trouve plus fréquemment des catégories dites résiduelles ou couvertes et que l'on rencontre d'autre part le même lexème utilisé dans différents niveaux de la taxinomie populaire (avec un statut prototypique ?), en se référant également aux catégories transversales, sur la base de discontinuités qui ne sont pas strictement biologiques (N.T.).

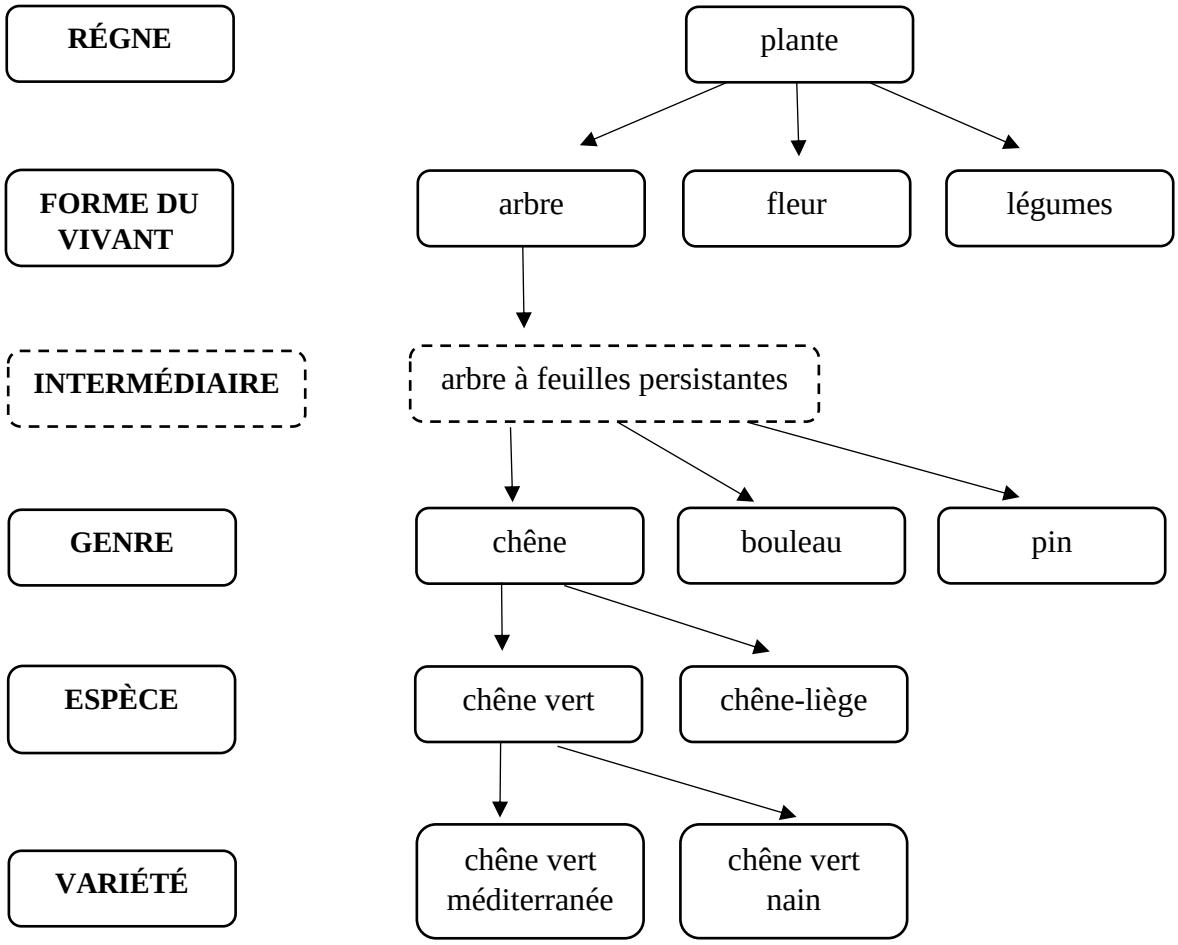


Figure 2 - Exemple de structure taxinomique d'après Berlin *et al.* 1973.

5.2.3.1 L'organisation de la nomenclature ethnobiologique

Aux régularités que l'on a relevées dans l'organisation de la structure taxinomique ethnobotanique correspond une organisation semblable de la nomenclature qui peut se révéler un guide tout aussi parfait pour la structure taxinomique populaire que l'organisation ethnobiologique. L'existence de similarités dans la structure lexicale ethnobotanique de toutes les langues pourrait nous amener à penser qu'il existe une correspondance isomorphique entre la nomenclature (noms des taxons végétaux et animaux) et la classification (relations cognitives entre les taxons végétaux et animaux), mais cela n'a pas été prouvé et la nature des liens entre le niveau taxinomique et celui linguistique représente, en effet, l'un des points au cœur du débat sur les ethnoclassification botaniques (Maddalon *et al.*, 1996 : 69). L'homme reconnait les discontinuités biologiques et les nomme en les structurant lexicalement, mais il serait également utile de découvrir le réseau complexe des rapports unissant les taxons aux lexèmes.

Dans tous les lexiques ethnobotaniques il est possible de distinguer deux types de noms : primaires et secondaires (Berlin et al., 1973 : 217). Les noms primaires se divisent en deux autres groupes : noms simples ou lexèmes primaires et noms complexes ou lexèmes secondaires ; les

noms complexes sont ultérieurement divisés en « productifs » et « improductifs ». Les lexèmes primaires comprennent des mots simples caractérisés par une unité sémantique et par le fait qu'ils ne sont pas linguistiquement analysables, comme le démontrent quelques exemples tirés de notre corpus : *mraj* « fenouil », *shegë* « grenadier » et *vidh* « orme ». Les lexèmes primaires complexes peuvent être formés de mots composés ou de syntagmes linguistiquement analysables dont les composants n'ont pas de valeur contrastive, c'est-à-dire qu'ils ne provoquent aucune opposition entre les catégories d'un même niveau ; les exemples tirés de notre corpus sont représentés par *hidheza* 'petite ortie' pour l' « ortie », *bari i shtilezë* ' herbe des petites verges ' pour le « diss », *gjuha lopës* ' langue de vache ' pour la « buglosse azurée », *lula padhullës* ' fleur du pré ' pour la « pâquerette ». Les lexèmes primaires complexes productifs sont caractérisés par le fait que l'un de ses constituants appartient à une catégorie superordonnée, comme dans le cas de *bari i shtilezë* ' herbe des petites verges ' qui est une sorte d' « herbe » ou de *lula padhullës* ' fleur du pré ' qui est une sorte de « fleur ». Les lexèmes primaires complexes improductifs se composent au contraire d'éléments qui n'appartiennent pas à des catégories superordonnées, comme le montrent les exemples tirés de notre corpus : *rrushi gjarprit* ' raisin du serpent ' n'est pas une sorte de *raisin*, mais un arum ; de même, *marrule uhjku* 'salade de loup' n'est pas une espèce de *salade* mais une molène.

Les noms secondaires, tous sémantiquement complexes, sont identifiables parce qu'un de leurs constituants appartient à une catégorie superordonnée comme pour les noms primaires productifs ; mais contrairement aux lexèmes primaires productifs, cet élément commun superordonné apparait en cas d'opposition entre catégories d'un même niveau. De plus, cette opposition est explicitée par l'ajout, à ce même lexème secondaire, d'un spécificateur (Berlin, 1992 : 28) comme le démontrent les exemples suivants: *glëmbi i bardhë* 'épine blanche' et *glëmbi i gaidhures* 'épine d'ânesse' sont deux espèces différentes de chardon ('épine') ; il en est de même pour, *mëndrëza e butë* 'menthe cultivée' et *mëndrëza e egër* 'menthe sauvage'. Étant donné ce qu'affirme Berlin *et al.* (1992 : 29), nous avons observé la possibilité d'abréger également, dans notre corpus, certains noms secondaires, en particulier à l'aide des simplifications de syntagmes ; cette possibilité ne concerne pas, par contre, les noms primaires : pour donner un exemple on peut dire tout simplement *glëmbi* au lieu de *glëmbi i bardhë* et *mëndrëza* au lieu de *mëndrëza e egër*.

En se basant sur les recherches portant sur les ethnoclassifications, botanique et zoologique, des Tzeltal, Berlin et ses collaborateurs mettent en évidence l'existence d'un reflet entre la structure linguistique d'un végétal ou d'un animal et le statut taxinomique de la catégorie qu'elle représente : ce qui permet donc de reconnaître les taxons faisant partie d'une catégorie à travers les caractéristiques linguistiques montrées par leurs noms. Il résulte, de cette observation, que les taxons faisant partie des niveaux les plus inclusifs, notamment « forme du vivant » et « genre »,

sont étiquetés par des lexèmes primaires ; les taxons « espèce » et « variété » sont, par contre, étiquetés par des lexèmes secondaires (Berlin *et al.*, 1973 : 218-219). Les deux autres niveaux de catégorisation berliniens, « règne » et « intermédiaire », sont rarement nommés dans les ethnoclassifications et lorsque cela se vérifie leurs désignations sont variables, ce qui témoigne, selon Dougherty (1981 : 166), du manque de relation entre celles-ci et la taxinomie.

Il est aussi possible que dans des situations particulières deux typologies d'exceptions puissent se produire en ce qui concerne l'utilisation de noms primaires pour étiqueter des taxons de rang inférieur (Berlin, 1992 : 29-30) : le premier cas se produit lorsqu'un taxon « espèce » ou « variété » est conçu comme « prototypique » d'un genre de plante ou d'animal. Dans ce cas, le nom primaire utilisé pour désigner ce taxon prototypique sera « polysémique » par rapport au nom du taxon générique superordonné et il sera, donc, nécessaire d'étiqueter le taxon prototypique avec un nom secondaire ayant un spécificateur, tel que « vrai », « bon » ou un adjectif de couleur, comme le témoignent les données empiriques faisant partie de notre corpus : *hith e butë* 'ortie bonne' pour désigner l'espèce prototypique du genre *Urtica*. La deuxième exception concerne les cas où un taxon inférieur est étiqueté avec un nom primaire s'il désigne une espèce animale ou végétale ayant une grande importance culturelle ; le nom du taxon inférieur sera linguistiquement distinct de l'étiquette de son superordonné : *lakër* 'herbe comestible' est l'étiquette attribuée, uniquement dans les communautés *arbëreshe* du nord de l'*Arbëria,* à tous les végétaux destinés à l'alimentation humaine tandis que dans le reste de l'*Arbëria*, *lakër* désigne les exemplaires du genre « chou ».

Les noms standardisés – faciles à évoquer et à identifier dans une classe de catégories nommées – indiquent, selon Berlin, un ensemble d'organismes relevant du point de vue conceptuel ; comme l'observe Brown (1958) dans son étude portant sur l'acquisition des noms par les enfants préscolarisés, les distinctions entre les catégories nommées s'expriment surtout à travers l'utilisation d'un nom court et sémantiquement opaque *« […] so as to categorize them* [things] *in a maximally useful way. […] »*[26] (Brown, 1958 : 20). Cet auteur affirme que la relation entre le type de nom et sa fréquence d'usage témoigne de l'importance de la catégorie désignée. Cette observation peut aussi être appliquée à notre corpus où nous avons observé que la plupart des lexèmes courts et sémantiquement opaques ont une diffusion uniforme dans tous les points d'enquête et les informateurs les connaissent donc automatiquement et sans aucun effort : c'est ce qui se passe, par exemple, pour *vrajnë* « bourrache », *mraj* « fenouil », *lis* « chêne », *mëllagë* « grande mauve », etc.

Les systèmes de classement ethnobiologique sont sujets à évolution pendant leur développement, ce qui a amené à une élaboration typologique, en diachronie, de la nomenclature

[26] […] afin de les catégoriser [les choses] de la manière la plus utile possible (N.T.).

ethnobotanique et zoologique, dont nous avons fourni une illustration dans la figure 3 ci-dessous. Selon Berlin (1972), dans les premiers stades du développement de la classification ethnobotanique, le système ne comprenait que les noms des taxons génériques : ce sont ceux des unités sémantiques qui marquent le groupe de végétaux conceptuellement centraux dans l'environnement humain. Avec le temps, ce système s'est étendu horizontalement : les plantes et les animaux qui n'ont pas été nommés mais qui ont des caractéristiques perceptuelles et comportementales semblables aux taxons « genre » déjà nommés sont reconnus linguistiquement à travers un processus d'expansion du nom générique, notamment d'analogie ou de transposition concrète. Ces deux processus permettent de créer un lien entre une catégorie déjà existante et nommée et une nouvelle, conceptuellement semblable à la première, et qui acquiert grâce à elle sa dénomination ; cette transformation se vérifie chaque fois que l'on utilise l'expression « quelque chose comme… » pour se référer à un objet. De plus, l'analogie et la transposition sont responsables de nombreuses créations lexicales et de changements sémantiques ; mais, il nous faut également ajouter que les noms issus de ces processus sont des formes génériques, dont les concepts représentés, en tant que « des sortes de… », ne sont pas compris dans la catégorie.

Les taxons « forme du vivant » et « espèce » se sont développés successivement, et on a vu, par la suite, l'apparition et l'encodage linguistique des taxons « intermédiaire » et « variété ». Et le taxon désignant le « règne » a enfin été étiqueté. En général, les processus psychologiques de développement se caractérisent, au cours de ces étapes, de manière hiérarchique : si l'on prend comme point de départ le groupement de taxons primaires « genre » représentant le noyau de base du système, on peut constater le fait que lorsqu'on se déplace vers le bas dans l'échelle hiérarchique la différentiation augmente, tandis qu'en remontant vers le haut la généralisation et, donc, le degré d'inclusion augmentent (Berlin, 1992 : 273).

Les données de notre corpus confirment essentiellement une tendance commune à une grande partie des langues qui tirent des noms génériques les étiquettes pour les taxons « forme du vivant » en raison de leur importance culturelle et de leur distribution : dans la plupart des communautés *arbëreshe*, *lis* désigne le « chêne » et un « arbre » en général ; comme on l'a vu ci-dessus, *lakra* désigne les « choux » et les « herbes comestibles pour l'homme » avec une distribution des deux significations qui est marquée diatopiquement à l'intérieur de l'*Arbëria*. Dans ces exemples, les noms « genre » et « forme du vivant » deviennent synonymes, mais avant que ce processus ne soit accompli un très long travail sera sans aucun doute nécessaire. Le rang « variété » fait donc son apparition après les formes du vivant et Berlin suggère que cela s'explique probablement comme l'accomplissement du processus de domestication des plantes et de la nature, en général, par les individus :

> *« […] varietal [taxa] occur almost exclusively in the classification of important cultivars…The control over nature that is required in selecting and maintaining a*

> *particular race of corn, beans, rice, chili-pepper, squash or what have you, morphologically distinct enough to merit habitual lexical designation, can be accomplished only by relatively advanced horticulturalists…[…] »*[27] (Berlin, 1972 : 72).

En effet, la figure ci-dessous montre très clairement qu'au fur et à mesure que la société évolue et affine ses méthodes de subsistance, c'est-à-dire qu'on passe des individus butineurs ou récolteurs à horticulteurs ou cultivateurs, une spécialisation taxinomique et désignative devra y correspondre de façon à satisfaire des besoins classificatoires accrus.

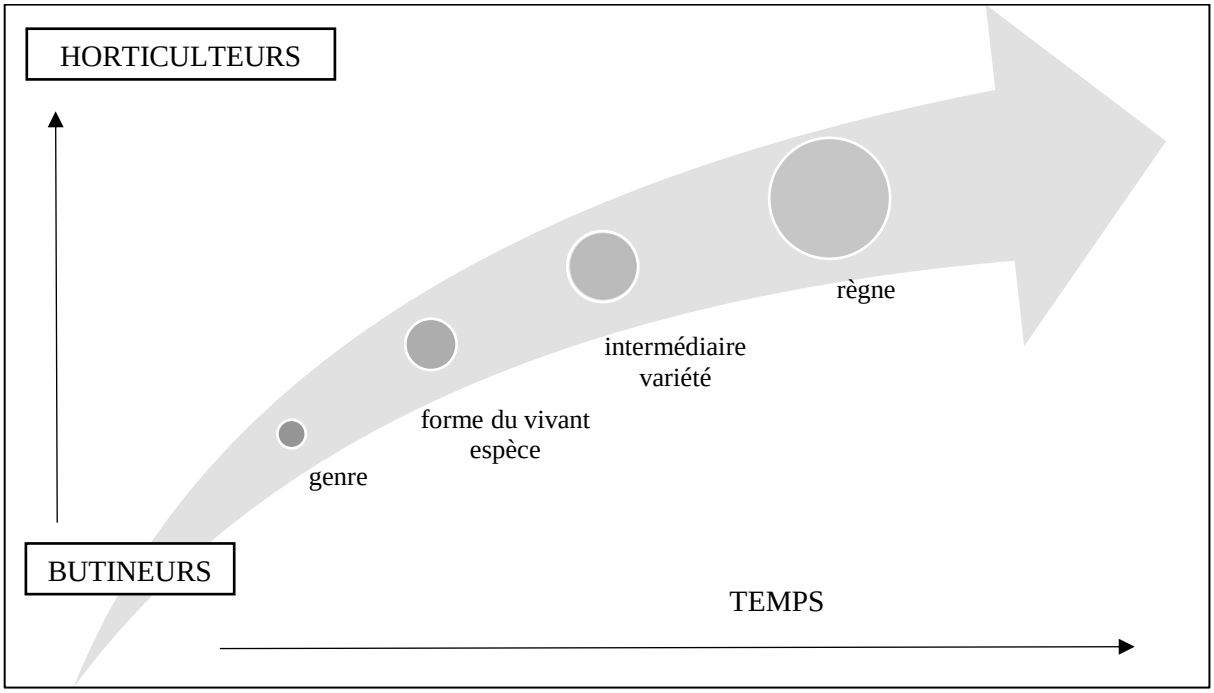


Figure 3 - Apparition chronologique des rangs ethnobiologiques selon Berlin

Bien que le noyau des biotaxinomies soit principalement composé de taxons « forme du vivant », « genre » et « espèce », le niveau « genre » regroupe la plupart des taxons et est le plus significatif du point de vue psychologique.

Les données sur la classification ethnobotanique des Tzeltal montrent aussi qu'il y a 20% du total des taxons génériques qui n'est pas inclus dans aucune des quatre classes « formes du vivant » superordonnées, comme par exemple, le maïs, le haricot, le bambou ou l'agave; ce sont toutes des plantes conçues comme « génériques non-affiliés » et elles sont toutes, sans exception, cultivées et/ou morphologiquement spéciales (Berlin, 1973 : 219).

Une dernière remarque issue des données tzeltals concerne un tout petit groupe de taxons génériques (5% environ du total) que Berlin appelle *ambiguous taxa* puisqu'ils montrent les

[27] […] les taxons variétés se trouvent presque exclusivement dans la classification des cultivars importants…Le contrôle sur la nature qui est nécessaire pour sélectionner et maintenir une espèce particulière de maïs, haricots, riz, piment, courge ou n'importe quoi d'autre, assez distincts morphologiquement pour mériter la désignation lexicale habituelle, ne peut être effectué que par des horticulteurs qui soient expérimentés… […] (N.T.).

caractéristiques de deux (ou rarement trois) classes « forme du vivant » et ils finissent ainsi dans les limites des classes superordonnées. Quelques exemples sont représentés par les *buissons,* les *vignes,* les *champignons* ou les *fougères,* dont le statut n'est pas clair bien que l'on reconnaisse les différences entre chaque type ; de plus, la plupart d'entre eux n'est pas dénommé par un lexème primaire, ce qui porterait à les regarder plutôt comme des formes du vivant sous différenciées (cfr. Atran, 1987 : 208), du fait qu'ils ne sont pas divisés en types individuels.

5.2.3.2 Critiques du modèle berlinien

La modélisation de la réalité ethnobiologique proposée par Berlin a suscité des objections, surtout chez les anthropologues s'opposant aux concepts d'universaux innés et localisés dans l'esprit humain. En ne niant pas l'existence ni l'importance des traits universaux, ces spécialistes orientent leur attention vers des traits spécifiques de matrice culturelle, locale ou transculturelle ; qui sont caractérisés par une transmission orale ou issue d'un processus d'alphabétisation, et se produisent dans des environnements de subsistance spécifiques, tels que les sociétés de chasseurs-récolteurs, pastorales, agricoles et sont aussi conçus comme le reflet de systèmes linguistiques déterminés.

En réponse aux arguments selon lesquels le niveau le plus élémentaire ou saillant de la classification pour un domaine quelconque est, en grande partie, le reflet de la réalité objective et est par conséquent, constant chez les populations humaines, Dougherty (1978 : 66) soutient que la saillance des catégories dans un domaine sémantique donné est essentiellement fonction de l'attention ou de l'indifférence de l'homme envers l'appartenance au domaine en question. L'anthropologue américaine a investigué, au cours de l'une de ses expériences, sur la perception du niveau « genre » chez des locuteurs anglais et tzeltal. En leur montrant un arbre, les informateurs anglais ont répondu avec une « forme du vivant », tandis que les informateurs tzeltals ont donné comme réponse un taxon subordonné appartenant au rang générique : la perception des différences naturelles a démontré, contrairement à ce que Berlin a soutenu, de ne pas être universellement uniforme et, par conséquent, le niveau de base des classifications le plus saillant ne peut pas être considéré en termes de trait universel inné. Dougherty met en évidence le fait qu'à mesure que diminue la saillance d'un domaine (comme dans le cas des locuteurs anglais), les distinctions les plus saillantes des catégories deviennent, de manière croissante, plus inclusives (réponse avec une « forme du vivant »). L'attention que les Tzeltal ont pour l'environnement dans lequel ils vivent et leur lien de dépendance avec la nature se reflètent dans leurs lexicalisations de niveau « genre », tandis que les sociétés plus évolues et moins dépendantes de la nature, n'interagissent plus directement avec elle et, par conséquent,

lexicalisent les discontinuités naturelles avec des taxons plus inclusifs, tels que ceux de la « forme du vivant ».

Il est très important de déterminer, comme l'affirme Dougherty, quelles catégories les individus jugent-ils comme essentielles et pourquoi ; ces catégories :

> *« […] that are seen as best reflecting objective structures vary according to the interests and attention of human groups and individuals. »*[28] (1978 : 78).

Il émerge, de cette considération, l'une des plus grandes limites du modèle berlinien : son application semble être seulement valable pour les cultures caractérisées par un degré élevé d'interaction fonctionnelle avec leur environnement naturel, tandis que pour les sociétés occidentales, plus industrialisées et émancipées culturellement, le modèle universel ne peut pas être appliqué de manière appropriée.

Hunn (1982 : 835-836) admet la présence de deux modèles concurrents pour l'étude des ethnoclassifications, qui revendiquent tous les deux le fait de représenter la réalité. Nous trouvons, d'une part, le modèle hiérarchique taxinomique (*taxonomic hierarchy model*) qui conçoit les domaines biologiques populaires comme des ensembles de taxons sur différents niveaux et en relation d'inclusion entre eux (de tradition linnéenne). D'autre part, le modèle alternatif que cet auteur propose est celui du *natural core model* (modèle à noyau naturel) qui voit les domaines biologiques populaires comme étant composés d'une structure générale dans laquelle un noyau polythétique de taxons est chargé d'un usage spécifique et les concepts monothétiques prennent des positions périphériques. Etant donné que la distinction entre noyau naturel et périphérie artificielle reflète la structure classificatoire humaine, ce modèle représente le raisonnement pratiquement motivé des êtres humains.

Le concept que Berlin a du rang taxinomique est, selon Hunn, un compromis gênant entre les deux modèles ci-dessus mentionnés : le modèle berlinien représente une tentative d'adapter le noyau naturel et polythétique des domaines biologiques populaires à la structure fortement limitée de la hiérarchie taxinomique, d'où l'on déduit une interprétation de ce noyau comme équivalent à un seul rang hiérarchique de la taxonomie, le niveau « genre ». La rigidité du modèle berlinien amène Hunn à affirmer que :

> *« If there is no necessary correlation between the taxonomic rank of a taxon and its status as natural or artificial, the notion of taxonomic rank is shown to be a purely formal distinction imposed by the analyst. »*[29] (Hunn, 1982 : 836).

Hunn démontre ainsi, dans son étude sur le facteur « taille », que les distinctions entre les différents rangs de la hiérarchie taxinomique sont floues et se basent plutôt sur des critères

[28] […] ces catégories considérées comme celles qui reflètent au mieux les structures objectives varient en fonction des intérêts et de l'attention des groupes humains et des individus (N.T.).

[29] S'il n'y a pas de corrélation nécessaire entre le rang taxonomique d'un taxon et son statut aussi bien naturel qu'artificiel, la notion de rang taxonomique apparait comme étant une distinction purement formelle, imposée par l'analyste (N.T.).

perceptuels agissant de manière indépendante pour motiver la reconnaissance culturelle des discontinuités naturelles :

> *« […] each of the four factors - phenotypic salience, ecological salience, the size factor, and cultural salience - acts independently or interactively to motivate the cultural recognition of natural discontinuities. »*[30] (Hunn, 1999 : 67).

Selon Hunn le facteur taille, en particulier, limite fortement la reconnaissance de la biodiversité à l'intérieur des systèmes de connaissance écologique traditionnels (par rapport aux niveaux supérieurs et inférieurs) parce que, en réalité, une portion très large de cette biodiversité n'est pas reconnue culturellement pour la simple raison qu'elle n'est pas visible (Hunn, 1999 : 67).

Ellen (1999) affirme lui aussi dans son ouvrage portant sur la redéfinition du concept de « nature » que les individus explicitent leur savoir ethnobiologique sous les contraintes propres à la saillance perceptuelle des espèces et, en outre, que sa variabilité interculturelle se base sur les différents besoins de subsistance; ce qui se reflète surtout aux niveaux inférieurs de l'échelle taxinomique. Foley (1997) semble être du même avis puisqu'il considère la pertinence du choix des catégories ethnobiologiques comme le résultat des intérêts humains plutôt que des contraintes psychologiques.

D'autres objections au modèle de Berlin ont été soulevées par Coley *et al.* (1999) et Atran (1999), qui – tout en admettant le fait que l'organisation des taxinomies ethnobiologiques montrent des ressemblances évidentes – affirme le rôle que les besoins et les expériences humaines jouent dans la détermination des différences interculturelles et intraculturelles.

En citant les problèmes concernant l'existence du « *generic level* » sur le plan psychologique, cognitif, linguistique et taxinomique, Maddalon (2004 : 27-28) observe que le fait de postuler la présence de ressemblances dans le comportement classificatoire allant au-delà des cultures individuelles – à l'intérieur de l'ethnobiologie – est une hypothèse qui concerne surtout la capacité de conceptualiser plutôt que le développement de systèmes de classification particuliers. Ce qui change d'une manière frappante dans le développement de ces systèmes c'est le résultat, c'est-à-dire la création de systèmes dont la diversité, à certains niveaux d'analyse, existe en fonction des différences présentes à l'intérieur de leurs niches écologiques et culturelles. L'auteur ajoute en outre que mettre l'accent sur les différences des stratégies classificatoires, au moins aux niveaux les plus bas de la hiérarchie, signifie sous-estimer l'une des stratégies les plus communes et puissantes de différentiation linguistique : la maximalisation des contrastes distinctifs parmi les groupements. Maddalon, de son côté, propose ainsi :

[30] […] chacun de ces quatre facteurs – saillance phénotypique, saillance écologique, facteur taille, et saillance culturelle – agit indépendamment ou interactivement pour motiver la reconnaissance culturelle des discontinuités naturelles (N.T.).

> *« […] to look for such contrast strategies rather than for the same type of expression in apparently the same semantic slot in every language. »*[31] (Maddalon, 2004 : 28).

Quelques anthropologues prennent des positions théoriques modérées, comme par exemple Zimmermann (2004) qui souhaite un rapprochement entre l'anthropologie cognitiviste et symbolique sur la base des nouvelles tendances qui essayent de combler les écarts profonds entre universalistes et relativistes. Les anthropologues de cette dernière génération soutiennent que le raisonnement humain est guidé par un ensemble de systèmes de connaissances dans des domaines spécifiques bien établis. Chaque système est caractérisé par un ensemble de principes de base gouvernant tous les processus de perception, inférence et catégorisation dans un domaine particulier de l'expérience. De ce point de vue, la cognition est un processus d'enchâssement de catégories dans des domaines ontologiques dont elles représentent les clés spécifiques ; ces catégories :

> *« […] no longer resemble the language universals that cognitivists of the older generation were looking for. Universals entrenched in specific domains with ontological implications, if they exist, will be embedded in emotion, sensibility, the body, the unconscious. Times are ripe for a rapprochement between cognitive and symbolic anthropology. »*[32] (Zimmermann, 2004 : 270).

D'autres opinions critiques envers le modèle berlinien nous parviennent d'Albert-Llorca (2004), selon laquelle le discours sur l'ethnoscience suggère le fait que les individus aient plus qu'une simple relation « d'usage » avec la nature et que, donc, leurs intérêts aient aussi une dimension spéculative. Par ailleurs, cette relation implique l'émergence de formes de savoir produites à travers du « sens commun » et des appuis naturalistes sur une attitude mentale commune à toute l'humanité ; voilà pourquoi il est important d'avoir des études qui expliquent la classification « indigène » de la flore et de la faune. Mais, le modèle proposé par Berlin repose sur les affinités des espèces observables et non pas sur l'importance culturelle potentielle ou réelle que revêtent ces espèces ; en outre, les distinctions et les groupements créés dans toutes les cultures ne reposent que sur de critères morphologiques et perceptifs. En revanche, il se révèle nécessaire de prendre également en considération les critères fonctionnels et symboliques parce que :

> *« […] Indigenous or popular knowledge of nature is not always the simple empirical record of observable data. It may also be the outcome of the play of symbolic thought itself. »*[33] (Albert-Llorca, 2004 : 239).

[31] […] chercher de telles stratégies de contraste plutôt que du même type d'expression étant apparemment dans la même séquence sémantique de chaque langue (N.T.).
[32] […] ne ressemblent plus aux universaux linguistiques que les cognitivistes de l'ancienne génération recherchaient. Les universaux ancrés à des domaines spécifiques avec des implications ontologiques, s'ils existent, seront intégrés dans l'émotion, la sensibilité, le corps, l'inconscient. Les temps sont mûrs pour un rapprochement entre anthropologie cognitive et symbolique (N.T.).
[33] […] La connaissance indigène ou populaire de la nature n'est pas toujours un simple enregistrement empirique des données observables. Cela peut aussi être le résultat du jeu de la pensée symbolique elle-même (N.T.).

Jack Goody a cherché à démontrer, tout au long de sa vie, que l'un des problèmes les plus importants concernant l'analyse des systèmes de mentalité indigènes découle du fait que les Européens les abordent du point de vue eurocentrique ce qui risque donc de les conduire à des perceptions eurocentriques erronées. Si pour Albert-Llorca la pluralité des critères d'analyse du savoir populaire est fondamentale dans les études ethnoscientifiques, pour Goody ce qui est important c'est une approche sur la pluralité de contextes taxinomiques, dans le but d'éclairer la variation classificatoire qui caractérise les cultures en fonction du contexte naturel qui les entoure. Par exemple, la même plante peut être classée dans différentes catégories par des cultures diverses, comme cela se passe pour la tomate qui est conçue aussi bien comme un légume que comme un fruit chez quelques tribus du Ghana (Goody, 2004 : 255).

Dans son ouvrage de 1992, Berlin a aussi admis le fait qu'une grande quantité de données témoignent d'une distribution différente des dénominations par rapport à l'hypothèse avancée dans ses premières études[34]. En effet, cet auteur a montré que le pourcentage des dénominations polytypiques comparé à celui des dénominations monotypiques diminue au fur et à mesure que l'on passe des végétaux cultivés à ceux protégés, puis à ceux significatifs pour en arriver à ceux qui n'ont aucune importance. De plus, il semblerait que lorsqu'un taxon générique est ultérieurement divisé en classes « spécifiques » ou « formes du vivant » et que l'une ou plusieurs d'entre elles est désignée par un nom monotypique, ces monotypes se réfèrent invariablement à un taxon ayant une grande importance culturelle, en particulier parmi les plantes cultivées et les animaux domestiques. Et alors, pourquoi trouve-t-on aussi des taxons génériques avec des dénominations polytypiques ?

Si un taxon générique particulier varie sur plusieurs espèces ou genres biologiques, les différences perceptuelles innées de ces taxons biologiques doivent être également linguistiquement reconnues. Mais, cela ne se vérifie pas toujours. En effet, après une analyse attentive des génériques monotypiques à l'intérieur des systèmes populaires de classification biologique, Berlin (1992 : 118) observe le fait qu'un grand nombre d'entre eux est biologiquement différent, car il correspond du point de vue dénotatif à plusieurs espèces, genres ou même familles et ordres biologiques occidentaux. De plus, un nombre significatif de genres populaires polytypiques sont caractérisés par les traits biologiques d'une seule et unique espèce

[34] Dans leurs premières déclarations concernant les principes généraux de la classification ethnobiologique, Berlin *et al.* (1973, 1974) ont affirmé que les taxons subgénériques étaient étiquetés au moyen d'expressions binominales complexes (*secondary plant and animal names, e.g. white oak, scrub jay, large-outhed bass* [Berlin *et al.*, 1973 : 217]). Néanmoins ces auteurs ont observé l'existence d'exceptions à cette règle générale; dans les cas où les noms des taxons spécifiques déviaient de leur structure binominale habituelle, en prenant un nom primaire (structure à un seul mot), ce type de comportement avait été attribué, selon ces auteurs, au fait que ces taxons représentent (a) le membre prototypique d'une série opposée dont le nom est polysémique par rapport au générique superordonné, ou bien (b) constituent les membres d'un taxon résiduel, hypothèse qui a été très vite abandonnée, ou encore (c) représentent des organismes ayant une grande importance culturelle (Berlin, 1992 : 117-118).

et cela a pour conséquence la fragmentation du taxon biologique en question dont les « nouvelles portions » ne trouvent pas d'équivalent à l'intérieur du système scientifique de classification (Berlin, 1992 : 119). Cet auteur a dû enfin, admettre que la diversité biologique ne peut pas être considérée comme un facteur justifiant la partition en groupes subgénériques et cela s'explique par rapport à la valeur culturelle attribuée au taxon générique en question, dans un système populaire donné. Si la plupart des genres ethnobiologiques sont essentiellement reconnus en vertu de leurs caractéristiques perceptuelles distinctives, il semblerait qu'un grand nombre de taxons subgénériques soient reconnus conceptuellement et linguistiquement en vertu, tout au moins en partie, des propriétés relatives à l'importance culturelle acquise (Berlin, 1992 : 119). Cet auteur met aussi en relief le fait que la valeur culturelle des espèces botaniques peut être déterminée par le degré d'interaction ou de gestion humaine que ces espèces reçoivent. Cette affirmation amène Berlin à considérer l'importance culturelle attribuée à certaines plantes en tant que liée à leur degré d'utilisation dans les différents environnements culturels existants, c'est-à-dire que plus une culture est urbanisée ou industrialisée moins il y aura d'interaction avec l'environnement naturel et cela peut amener, comme on l'a déjà affirmé Dougherty en 1981, à traiter des catégories superordonnées (telles que les formes du vivant) comme basiques. D'autre part, dans les cultures populaires où le degré d'interaction et de gestion directe des plantes et de l'environnement résulte comme étant élevé, on observera une spécialisation beaucoup plus orientée vers les niveaux les plus bas de la hiérarchie taxinomique, en vertu des énormes compétences que possèdent les ethnobotaniques dans ces domaines.

Trumper (2004b : 214-215) partage aussi avec Berlin, l'opinion selon laquelle le critère lié au degré d'utilisation des plantes semble expliquer, de manière pratique, le processus d'identification linguistique des taxons, mais il souligne le fait que la notion d' « utilisation » a tendance à prédominer sur d'autres critères (tels que ceux morphologiques, environnementaux, métaphoriques) seulement au cas où le simple instinct classificatoire de l'homme appartenant aux sociétés ou aux groupes spécialisés semble céder à une séries de modes d'utilisation qui déterminent, ainsi, des chaînes métonymiques complexes, et par conséquent la création de métaphores.

À la lumière des analyses scrupuleuses menées par Berlin et par les autres chercheurs, les universalistes ont dû enfin admettre la coexistence de deux types différents de taxinomies : l'une à vocation générale, interculturelle et universelle reconnue par les cognitivistes (*general-purpose taxinomies*), l'autre à vocation spéciale (*special-purpose taxinomies*) issue de raisons culturelles propres aux micro-contextes ethnobiologiques étudiés, comme l'affirme Atran :

> *« Over a century of ethnobiological research has shown that even within a single culture there may be several different sorts of "special-purpose" folk-biological classifications that are organized by particular interests for particular uses (e.g., beneficial versus noxious, domestic versus wild, edible versus inedible, etc.). Only in*

> *the last decades has intensive empirical and theoretical work revealed a cross-culturally universal "general-purpose" taxonomy […] that supports systematic reasoning about living kinds, and properties of living kinds, in the face of uncertainty […] »*[35] (Atran, 1998 : 550).

Ellen (2004) continue à affirmer l'importance de maintenir les deux typologies taxinomiques séparées parce que, de fait, toutes les deux saisissent des aspects différents du fonctionnement classificatoire humain: la modélisation universelle proposée par Berlin donne une perspective générale, logique et naturelle aux classements taxinomiques; les classements à vocation spéciale donnent une perspective particulière, spécifique, modulée par la culture et qui représente la réalité ethnographique que chaque chercheur vit quotidiennement au cours de ses enquêtes de terrain. Intégrer ces deux typologies de classement peut se révéler, comme pour le modèle berlinien, un échec, en vertu du fait que les connaissances pratiques propres aux êtres humains ne peuvent pas être traitées comme une simple « exception » aux principes classificatoires universaux, mais elles peuvent se révéler décisives dans des contextes classificatoires au sein de certaines cultures particulières dans lesquelles la relation entre l'homme et l'environnement naturel est plus étroite (Ellen, 2004 : 49). En effet, avec les recherches d'Atran (1998) et d'Ellen (2004), on ne maintient plus la distinction entre « *general purpose classifications* » et « *special purpose classifications* », mais on est au contraire orientés vers des taxinomies « dépourvues de rangs », comme le témoignent les classifications chez les Nuaulu étudiées par Ellen :

> *« Nuaulu, like Itzaj Maya, do not "essentialize ranks", which would violate their primary concern with "ecological and morpho-behavioural relationships" in favor of abstract properties »*[36] (Ellen, 2004 : 49).

Étant donné l'importance du modèle hiérarchique pour l'élaboration du savoir ethnobiologique organisé dans les systèmes de classification populaires et bien que les structures taxinomiques universelles limitent et guident les inférences sur le monde biologique, Atran (1998) soutient que les différentes cultures montrent de la flexibilité concernant le chemin inférentiel qu'elles choisissent. Ces tendances différentes se rapportent apparemment à différents critères culturels importants pour la compréhension et l'adaptation aux nouveautés et aux incertitudes dans l'environnement biologique. Atran (1998) propose l'exemple des Maya Itzaj pour qui – contrairement aux taxinomies scientifiques – la compréhension des relations écologiques semble jouer un rôle aussi important que celui des relations morphologiques et des

[35] Plus d'un siècle de recherche ethnobiologique a montré que même au sein d'une culture unique, il peut y avoir plusieurs sortes différentes de classifications ethnobiologiques à « vocation spéciale » qui sont organisées en fonction d'intérêts particuliers pour des usages particuliers (par ex., bénéfique contre nocif, domestique contre sauvage, comestible contre non comestible, etc.). Ce n'est qu'au cours des dernières décennies qu'un travail empirique et théorique intensif a révélé une taxinomie à « vocation générale » universelle et transculturelle […] qui soutient le raisonnement systématique sur les types vivants, et les propriétés des types vivants, face à l'incertitude […] (N.T.).

[36] Les Nuaulu, tout comme les Maya Itzaj, n'essentialisent pas les rangs car cela transgresserait leur principale préoccupation qui concerne les « relations écologiques et morpho-comportementales », en faveur des propriétés abstraites (N.T.).

relations biologiques sous-jacentes pour la détermination des modalités à travers lesquelles les taxons deviennent causalement interdépendants :

> *« For centuries, Itzaj have managed to use their folk-biological structures to organize and maintain a fairly stable, context-sensitive biological and ecological order. In a different way, scientists use taxonomies as heuristics for reaching a more global, ecologically context-free understanding of biological relationships underlying the diversity of life. »*[37] (Atran, 1998 : 550).

En raison de cet ordre sensible au contexte biologique et écologique caractérisant les systèmes de classifications populaires, il est possible d'affirmer, avec Atran, le caractère universel des taxinomies ethnobiologiques et d'admettre qu'elles sont en relation étroite avec la culture :

> *« […] insofar as they reflect a cognitively biased, phenomenal appreciation of the surrounding environment, they help to set constraints on life that make a culture possible »*[38] (Atran, 1999 : 120).

Sur la base de ces caractéristiques, on peut considérer les taxinomies ethnobiologiques comme des structures extrêmement stables, largement distribuées et extraordinairement conservatrices dans toutes les cultures. Ce qui leur donne un caractère universel est la présence des rangs (de classes de taxons), qui appartiennent à un ordre logique différent par rapport à celui des taxons ; Atran (1998) soutient que les rangs représentent les composants universaux des ethnotaxinomies parce qu'ils varient très peu d'une culture à l'autre en fonction des différents systèmes de théories et de croyances. En d'autres termes, les rangs sont universaux mais non pas les taxons qu'ils contiennent ; ils représentent fondamentalement les différents niveaux de la réalité, sans s'intéresser à utilité (Atran, 1998).

5.2.4 La théorie du prototype

L'une des psychologues cognitivistes les plus engagées sur la catégorisation dans les systèmes de classement du monde naturel est Eleanor Rosch qui, avec son équipe, a promu la « théorie du prototype » aux environs de l'année 1975. Par cette approche, elle s'oppose aux théories classiques du sens portant sur la catégorisation et notamment au modèle des *Conditions Nécessaires et Suffisantes* (CNS)[39], de dérivation aristotélicienne. Rosch a identifié deux principes fondamenteaux de catégorisation que les individus utilisent quand ils doivent se mesurer

[37] Pendant des siècles, les Itzaj ont réussi à utiliser leurs structures ethnobiologiques pour organiser et maintenir un ordre écologique et biologique sensible au contexte, et assez stable. De manière différente, les chercheurs utilisent les taxinomies comme heuristiques pour parvenir à une compréhension plus globale et écologique des relations biologiques subjacentes la diversité de la vie (N.T.).

[38] […] dans la mesure où elles reflètent une appréciation cognitive et phénoménale de l'environnement, elles contribuent à imposer des contraintes à la vie qui permet à une culture d'exister (N.T.).

[39] Selon la théorie classique, les concepts sont définis par des attributs nécessaires et suffisants et tous les membres d'une catégorie sont logiquement équivalents en fonction du fait qu'ils possèdent le même degré d'appartenance catégorielle. Mais, si cette thèse peut être valide pour les concepts artificiels, il est beaucoup moins aisé de la relier aux catégories naturelles.

avec des concepts naturels : le *principe de l'économie cognitive* et celui *de la structure du monde perçu* (Rosch, 1978).

Le *principe de l'économie cognitive* concerne nos systèmes de categorisation et se réfère à la tendance à obtenir le plus d'information possible en utilisant le moins de ressources cognitives possibles ; en effet, du point de vue des objectifs de la catégorisation, non seulement il est utile de considérer un stimulus comme étant différent des autres appartenant à d'autres catégories, mais il faut aussi le considérer comme l'équivalent des membres de la même catégorie, de façon à ce que la charge cognitive et la quantité d'information soient réduites. Il en résulte donc clairement que si, d'un côté, il convient de faire une discrimination entre des événements différents, de l'autre, il est aussi convenable d'unir les stimuli sur la base de leurs ressemblances pour pouvoir les considérer comme des exemples d'une même catégorie, malgré les différences qui les distinguent (Rosch, 1978 : 29).

Le *principe de la structure du monde perçu* concerne la structure de l'information telle qu'elle nous parvient de l'environnement en affirmant que le monde perçu se présente à nous comme une information structurée plutôt que comme une série d'attributs arbitraires qui ne peuvent pas être prédits. Il existe en effet des combinaisons particulières d'attributs qui sont plus souvent récurrents par rapport à d'autres:

> *« That is, given a knower who perceives the complex attributes of feathers, fur and wings, it is an empirical fact provided by the perceived world that wings co-occur with feathers more than with fur. »*[40] (Rosch, 1978 : 29).

L'auteure précise que dans ce cas on se réfère au monde perçu plutôt qu'à un monde métaphysique et que les attributs perçus par les individus sont des espèces spécifiques. Par exemple, étant donné que les chats ont l'odorat plus développé que celui des hommes, la structure du monde perçu par cet animal inclura des attributs concernant les odeurs que les êtres humains, en tant qu'espèce, ne sont pas capables de distinguer. La façon avec laquelle nous percevons les caractéristiques du monde dépend certainement d'autres facteurs, tels que les objectifs et les besoins fonctionnels de l'individu interagissant avec l'environnement physique et social. L'un des éléments qui influence le plus notre façon de percevoir le monde est certainement le système de catégorisation déjà existant dans une culture à un moment donné ; en effet, la façon dont on perçoit, par exemple, la structure du corps d'un oiseau en y reconnaissant un attribut appelé « ailes », pourrait être déterminée non seulement par des principes d'organisation perceptive formulés par la *Gestalt* (ces derniers permettraient de considérer les « ailes » comme une partie séparée du corps), mais aussi par le fait que les individus possèdent déjà une catégorie linguistique et culturelle appelée « ailes ».

[40] Ce qui veut dire que si l'on prend un connaisseur qui perçoit les attributs complexes des plumes, de la fourrure et des ailes, cela devient un fait empirique fourni par le monde perçu comme les ailes avec des plumes plutôt qu'avec de la fourrure (N.T.).

Les deux principes décrits ci-dessus comportent deux implications importantes aussi bien en ce qui concerne le niveau d'abstraction des catégories formées à l'intérieur d'une culture donnée qu'en ce qui concerne la structure interne des catégories. En effet, Rosch (1978 : 30) affirme que les concepts sont organisés sur une dimension verticale et une horizontale. Pour expliquer le concept de dimension verticale, nous prendrons les définitions que l'auteur utilise lui-même pour caractériser « catégorie » et « taxinomie » : on entend par « catégorie » un certain nombre d'objets considérés comme équivalents, alors que l'on entend par « taxinomie » un système dans lequel les catégories sont reliées les unes aux autres en termes d'inclusion de classes. Chaque catégorie est ainsi totalement incluse, à l'intérieur d'une taxinomie, dans une autre de niveau superordonné, à moins qu'il ne s'agisse de la catégorie du niveau le plus élevé. Donc, plus une catégorie sera inclusive, plus élevé sera son niveau d'abstraction : la catégorie « meuble » est plus inclusive et plus abstraite que celle de « chaise », cette dernière est à son tour plus inclusive que la catégorie de « chaise de jardin ». Ces trois niveaux d'abstraction différents sont à la base de l'organisation hiérarchique des catégories et ils sont appelés respectivement niveau superordonné, de base et subordonné, comme le montre la figure 4 ci-après.

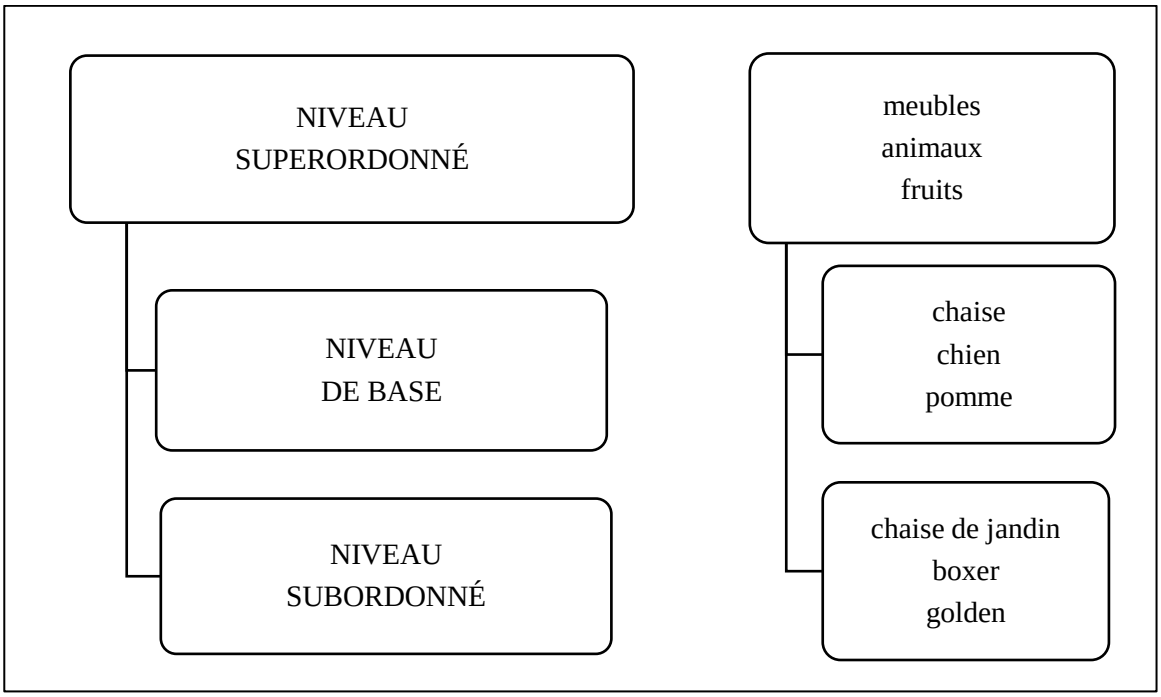


Figure 4 - Organisation hiérarchique des catégories, selon Rosch (1978)

Le niveau superordonné comprend les catégories les plus générales, c'est-à-dire celles qui partagent un petit nombre de propriétés, et il résulte caractérisé par une grande variété intra-catégorielle, c'est-à-dire celle qui existe entre les membres de catégories différentes (par exemple les membres de la catégorie « meubles », tels que table, chaise et armoire) et par une large variété intercatégorielle, c'est-à-dire celle qui existe entre les différentes catégories (comme par exemple

entre la catégorie des meubles et celle des animaux). Le niveau de base comprend des concepts, tels que « chaise » ou « table », caractérisés par le degré le plus élevé de variété intercatégorielle ; c'est-à-dire qu'à ce niveau, les membres d'une même catégorie ont beaucoup d'éléments en commun entre eux et très peu en commun avec les membres d'une autre catégorie de base. Et enfin, au niveau subordonné, la variété intercatégorielle est plus réduite parce que les membres des deux différentes catégories subordonnées, comprises dans la même catégorie de base, partagent de nombreux attributs entre eux ; par exemple, les « chaises de cuisine » et les « chaises de jardin » partagent un grand nombre de ressemblances (Rosch, 1978 : 30).

Rosch *et al.* (1976) ont étudié l'organisation hiérarchique des catégories, à travers toute une série d'expériences, en démontrant que le niveau de base d'une taxinomie est le plus utile pour la classification des objets dans le monde réel puisqu'il s'agit d'un niveau où les catégories fournissent la quantité la plus abondante d'informations, possèdent le plus haut degré de corrélation entre les attributs (*cue validity*) et la plus grande variété intercatégorielle. Le concept probabiliste de *cue validity* affirme que la validité d'un certain attribut en tant que capable de prédire une certaine catégorie est directement proportionnelle à l'augmentation de la fréquence avec laquelle cet attribut est associé à cette catégorie. Ces spécialistes ont essentiellement démontré que la prototypicité est une fonction de la *cue validity* totale des attributs des membres compris dans une catégorie : les membres les plus prototypiques sont représentés par ceux qui possèdent le plus grand nombre d'attributs en commun avec les autres membres de la même catégorie et le plus petit nombre d'attributs en commun avec les membres des autres catégories.

La classification proposée par Rosch est formée de trois niveaux dont le niveau central représente le plus cognitivement économique ; ce modèle reproduit, en outre, l'opinion exprimée par Berlin, selon laquelle les catégories sont organisées de manière hiérarchique et inclusive et le « niveau de base » est le noyau du processus de classement. Mais, différemment de celle de Berlin, la structure du modèle de Rosch semble simplifiée par rapport au nombre de niveaux (on passe de 5 à 3) et les contenus du même niveau de base ne semblent pas se superposer à ceux du niveau berlinien des « genres populaires ». Rosch et ses collaborateurs ont démontré l'existence, contrairement aux critères taxinomiques et linguistiques des genres populaires, d'un seul niveau d'abstraction sur la base des expériences conduites sur des sujets à qui on a demandé d'indiquer les attributs d'une catégorie. Les réponses ont donné les renseignements suivants concernant le nombre d'attributs cités : une très faible quantité d'attributs pour les membres des catégories superordonnées, et la plupart de ces attributs décrivent les catégories de base, tandis le niveau subordonné est caractérisé par une augmentation minimale des propriétés. Wierzbicka (1985) a contesté la distribution des catégories de chaque niveau, exposées en utilisant le modèle du prototype, en remarquant un déplacement évident des contenus catégoriels : ce qui chez Berlin

était classé dans le niveau « genre », se trouve être subordonné chez Rosch (golden, c'est-à-dire la variété de pomme « golden ») ; le niveau de base comprenant « chien » et « pomme » correspond, chez Berlin, à la « forme du vivant » et, en dernier lieu, « fruits » et « animaux » appartiennent au niveau superordonné du « règne » berlinien.

En ce qui concerne la dimension horizontale, autour de laquelle nous organisons les concepts, il semble utile de se référer à l'observation formulée par Wittgenstein (1953) selon laquelle la plupart des catégories ne possèdent pas des limites nettement tranchées. En fait, *le principe d'économie cognitive* établit que les catégories tendent à être perçues comme séparées les unes des autres et la façon de les séparer consiste, d'après Rosch, à les définir en termes de prototypes, c'est-à-dire de leurs exemplaires les plus représentatifs, en faisant attention à la structure corrélationnelle des attributs perçus plutôt qu'aux limites catégorielles (Rosch, 1978 : 37). Les catégories naturelles qui sont donc munies d'une structure interne et de contours flous (comme par exemple les couleurs) semblent être élaborées par les êtres humains en termes de structure interne, avec un ou plusieurs prototypes identifiés parmi les exemplaires les plus représentatifs, autour desquels les autres membres se distribuent en se caractérisant par un degré de ressemblance décroissant par rapport au prototype et, par conséquent, par un degré d'appartenance catégorielle descendant. Donc, la notion de prototype est strictement liée aux jugements des individus qui reconnaissent ce type d'exemplaire comme étant le meilleur représentant d'une catégorie donnée :

> *« By prototypes of categories we have generally meant the clearest cases of pry membership defined operationally by people's judgments of goodness of membership in the category. […] Perception of typicality differences is, in the first place, an empirical fact of people's judgments about category membership. »*[41] (Rosch, 1978 : 37).

Cette origine individuelle des prototypes pose, selon Kleiber (1990 : 48), le problème de la variation individuelle, ce qui amènerait théoriquement à penser que chaque individu possède sa propre idée de prototype différente de celle des autres individus ; on aurait dans ce cas, des conséquences dangereuses pour la stabilité même de la théorie du prototype comme modèle de catégorisation et comme théorie de sémantique lexicale. D'autre part, les expériences conduites sur la structure interne des catégories mettent en relief le fait que les prototypes sont perçus comme ayant une grande stabilité due aux « zones de savoir prototypique partagé » (Kleiber, 1990 : 48-49) qui donnent un équilibre, sur la base de la fréquence élevée (*cue validity*) des attributs, à la perception interindividuelle indispensable à la pertinence de cette théorie.

[41] Nous avons voulu indiquer en général avec le terme catégories de prototypes, les cas les plus évidents d'appartenance à un groupe définis de manière opérationnelle à travers les jugements des individus sur la qualité de l'appartenance à la catégorie. […] La perception des différences de typicalité est, avant tout, le fait empirique des jugements des individus sur l'appartenance à une catégorie (N.T.).

Afin de mieux comprendre ce qu'on entend par structure interne, il semble nécessaire de se référer à la définition formulée par Rosch (1973 : 112) :

> *« By "internal structure" the following is meant: categories are composed of a "core meaning" which consists of the "clearest cases" (best examples) of the category, "surrounded" by other category members of decreasing similarity to that core meaning. »*[42].

Cette affirmation, ainsi que les résultats issus des expériences menées par Rosch et ses collaborateurs (1975), indique que les prototypes constituent les éléments les plus représentatifs de la catégorie d'appartenance et les moins représentatifs des autres catégories. En termes de structure interne, ces recherches ont éclairci le fait que les concepts possèdent une structure graduée (*graded structure*) qui se réfère aux différents degrés de typicité des différents exemplaires d'un concept. La structure graduée des catégories peut être interprétée en termes de « ressemblance de famille » (*family resemblance*), qui relie entre eux les membres d'une même catégorie même s'ils n'ont pas en commun les mêmes propriétés :

> *« Les traits prototypiques de la catégorie sont déterminés par des tests auprès des usagers de la langue et s'appuient sur la fréquence. »* (Lehmann *et al.*, 2011 : 59).

Sur la base, donc, des principes de formations des catégories, il semblerait plausible de pouvoir admettre le fait que les prototypes se développent à travers la maximalisation de la *cue validity* et de la ressemblance de famille (Rosch, 1978) : la théorie du prototype donne ainsi, un rôle essentiel à la ressemblance en tant qu'explication unitaire et exhaustive de la catégorisation. Par conséquent, la catégorisation semble se rapporter aux processus cognitifs en se référant directement aux prototypes qui représentent les bases des processus de catégorisation ; le prototype est conçu en ce sens comme une notion de sémantique cognitive qui peut aider à comprendre le fonctionnement et la structure de l'esprit humain.

5.2.4.1 Les objections à la théorie du prototype

Bien que la théorie du prototype ait connu un vaste domaine d'application allant des adjectifs de couleur (Berlin & Kay, 1969 ; Rosch, 1972) aux noms d'espèces naturelles, des artefacts (la plupart des travaux de Rosch ; l'étude sur la catégorisation des récipients de Labov, 1973), des noms abstraits (Coleman & Kay, 1981), les dernières recherches portant sur la catégorisation ont mis en relief quelques insuffisances relatives à ce modèle de catégorisation.

Maddalon (2003) affirme, avant tout, que certaines critiques au concept de prototype appliqué à l'analyse des catégories naturelles ont été fondées sur un fait indiscutable selon lequel parmi les attributs définissant une catégorie, on trouve certaines distinctions essentiellement

[42] Par « structure interne » on entend comme suit : les catégories sont composées d'un « sens fondamental » qui consiste en les « cas les plus évidents » (les meilleurs exemples) de la catégorie, « entourés » par d'autres membres de la catégorie caractérisés par une diminution de leur similarité par rapport à ce sens fondamental (N.T.).

biologiques et que par conséquent celles-ci ne dépendent pas directement de la perception physique ou culturelle d'un individu.

> *« Apart from the fact that prototype theory does not aprioristically exclude the existence of clear-cut distinctions between categories, the main point is not whether biological discontinuities exist or not, but how they are perceived and categorized in folk taxonomies. »*[43] (Maddalon, 2003 : 35).

En fait, la façon de percevoir les discontinuités biologiques a été le noyau des objections soulevées par Wierzbicka (1985), qui souligne l'inadaptation du modèle prototypique à la taxinomie biologique où il est possible de trouver uniquement des structures hiérarchiques en rapport d'inclusion (hyperonymes et hyponymes), et non pas des relations « partie-tout » (méronymes ou holonymes) ; en fait, une tulipe est « une sorte de » fleur et non pas « une partie de » fleur : les relations taxinomiques sont orientées, comme l'affirme Wierzbicka, vers des rapports d'inclusion.

Murphy & Medin (1985) ont mis surtout en évidence le rôle de la ressemblance pour expliquer la catégorisation : il ne suffit pas de considérer la catégorie comme une simple « liste d'attributs » et le processus de catégorisation comme étant dépendant du degré de ressemblance avec le prototype d'une catégorie. Si la typicité d'un exemplaire d'une catégorie est mesurée grâce au numéro d'attributs fonctionnels qu'il possède, alors celui-ci devrait être le membre qui réalise cette fonction de la meilleure façon possible et le plus fréquemment possible. Mais, dans le cas des catégories superordonnées cela amène à considérer comme complètement marginal un facteur important comme la ressemblance. Si l'on considère, par exemple, la catégorie supérordonnée « vêtements », on peut voir que les attributs fonctionnels les plus considérables peuvent être « il tient chaud » et « on le met » et, par conséquent, les membres les plus représentatifs en raison du fait qu'ils sont utilisés davantage pour accomplir ces fonctions peuvent être la « chemise » et le « pantalon ». Donc, la ressemblance semblerait marginale puisque dans les catégories superordonnées la fonction n'est pas toujours perceptiblement saillante. Si le membre le plus typique s'identifie au contraire à l'exemplaire moyen, il sera alors très difficile de trouver des prototypes pour les concepts superordonnés ; il suffit de penser à la catégorie « meubles » pour laquelle il est impossible de trouver un membre qui possède une configuration moyenne d'attributs.

Murphy & Medin (1985) mettent, parmi les faiblesses du modèle prototypique, le fait qu'il ne donne aucune explication à propos de la pertinence ou non des traits et de la modalité de définition de la ressemblance. Les « ressemblances de famille » entre les membres d'une même catégorie sont liées principalement au poids accordé aux attributs individuels et elles varient aussi

[43] En dehors du fait que la théorie des prototypes n'exclut pas a priori bien entendu l'existence de distinctions claires entre catégories, le point principal n'est pas de savoir si les discontinuités biologiques existent ou non, mais comment elles sont perçues et catégorisées dans les taxinomies populaires (N.T.).

avec les contextes; Rosch n'indique fondamentalement aucun critère indépendant servant à faire la distinction entre traits, propriétés et attributs; ce défaut a pour conséquence directe le fait que le même degré de ressemblance entre les membres d'une catégorie dépend aussi des propriétés pertinentes que l'on décide de prendre en considération.

En illustrant ses principes de catégorisation, Rosch avait déjà mis en évidence la relation entre les catégories et les attributs liés à l'environnement physique et social avec lequel l'individu est en interaction ; ce qui l'amène à admettre une certaine influence de l'organisation déjà présente dans le monde sur la formation des catégories (Rosch, 1978 : 4). D'autre part, il faut aussi admettre l'existence de bien d'autres corrélations beaucoup plus puissantes, telles que celles de « cause à effet », qui peuvent influencer l'organisation d'attributs dans les catégories. De plus, la quantité même de corrélations peut être liée à l'action d'autres principes additionnels retenant davantage l'attention des individus. Finalement, le fait de représenter les concepts comme une somme d'attributs ne permet pas d'atteindre entièrement les rapports intra-conceptuels et inter-conceptuels existant à l'intérieur des catégories ; en effet, comme l'affirment Armstrong *et al.* (1983), les concepts ne sont pas une simple liste de traits, et les propriétés dont ils se composent sont « structurées ». Ces auteurs donnent l'exemple de « oiseau »:

> *« Maybe, for example, what we call in English 'a bird' is mentally represented as an animal, that flies, has wings, feathers, lay eggs, etc. According to many proponents of feature theories, then, it is the structure of the real world as observed by the learner that gives rise to such categorizations: it is the fact that what has feathers tends to fly and lay eggs, in our world, which gives rise to (perhaps 'is') the complex category 'bird'. »*[44] (Armstrong *et al.*, 1983 : 265).

L'organisation de la structure des concepts est le résultat de l'action de propriétés relationnelles et elle ne peut pas se limiter à une liste d'attributs ou à des relations hiérarchiques d'inclusion, mais elle comprend aussi d'autres relations que la théorie du prototype ne cherche pas à investiguer.

Le fait d'avoir mis en relief qu'une catégorie ne s'organise pas autour d'un prototype et que les effets de typicalité n'en reflètent pas la structure puisqu'ils peuvent dériver d'autres sources, a permis d'orienter l'intérêt des spécialistes vers la recherche des structures sous-jacentes favorisant la catégorisation. Ces études focalisent leur attention sur des aspects différents de la nature des catégories, d'où il émerge d'une part la théorie du « domaine-spécificité », élaborée par Atran (1990) et, d'autre part, la théorie des ICMs (Modèles Cognitifs Idéalisés), élaborée par Lakoff (1987). Cette dernière théorie propose la thèse selon laquelle l'organisation de la connaissance se fait grâce à des structures appelées « *Idealized Cognitive Models* » (ICMs)

[44] On pourrait peut-être dire, par exemple, que ce qu'on appelle en anglais « oiseau » est représenté mentalement comme un animal qui vole, a des ailes, des plumes, pond des œufs, etc. Selon de nombreux partisans des théories des caractéristiques, donc, cela représente la structure du monde réel telle qu'elle est observée par l'apprenant et ce qui donne lieu à de telles catégorisations : c'est le fait que ce qui a les plumes a tendance à voler et à pondre des œufs, dans notre monde, et cela engendre (ou peut-être « est ») une catégorie complexe d' « oiseau » (N.T.).

guidant la catégorisation ; par conséquent, les structures des catégories et les effets de typicalité deviennent des sous-produits de cette organisation. Comme l'affirme Lakoff, chaque ICM est un ensemble structuré de manière complexe, une *Gestalt* qui structure, lors de son utilisation, l'espace mental (Lakoff, 1987 : 68).

Compte tenu du postulat selon lequel on trouve des régularités indéniables qui vont au-delà de chaque culture et qui concernent les modalités selon lesquelles les individus classent le monde extérieur, Atran a soulevé le doute de pouvoir se référer à l'extension possible de ces critères de classement d'un point de vue cognitif :

> *« […] whether there are domain-specific cognitive universals that account for the peculiar kinds of regularities, apparent in folk systems of knowledge and belief world-over, or whether those regularities are the product of general processing mechanisms that cross such domains as living kind, artefacts and substances. »*[45] (Atran, 1990 : 47).

Cette affirmation révèle l'un des points les plus en discussion dans le débat sur les catégories : le postulat selon lequel les concepts ne sont pas tous théoriquement identiques, comme par exemple l'existence de cognitions universelles spécifiques d'un domaine, est renforcée par les résultats des recherches menées sur la transmission culturelle qui affirment que la connaissance de base est « domaine-spécifique ». Les études sur la transmission culturelle du savoir populaire chez les Hanunóo des Philippines et les Zafimaniry du Madagascar montrent qu'une partie de la transmission des connaissances est fortement conditionnée par l'existence d'institutions sociales spécifiques (par exemple, le totémisme ou la biologie moléculaire). En revanche, une autre partie est plus autonome et s'avère être marginalement influencée par le changement social – et les catégories naturelles sont comprises dans cette deuxième modalité. Cette dernière modalité de transmission du savoir populaire met en évidence le fait qu'on ne trouve pas de déséquilibre entre la structure, la profondeur ou l'étendue des connaissances et la manière de les communiquer.

Ces remarques, selon Maddalon, vont directement au cœur du problème posé par les processus de classification, en particulier lorsqu'il est nécessaire de déterminer les « caractéristiques nécessaires » à utiliser pour l'identification d'une plante ou d'un animal.

Cet auteur propose donc de discuter :

> *« […] the postulate whether "hierarchical ranking of living kinds is apparently unique to that domain" (Atran, 1990 : 57). In other words, whether it is useful or not to insist on universals of taxonomic classification, given empirically observed variability, even*

[45] […] Existe-t-il des universels cognitifs domaine-spécifiques qui tiennent compte des types spécifiques de régularités, présents dans les systèmes populaires de connaissance et croyance du monde entier, ou si ces régularités sont le produit de mécanismes d'élaboration généraux qui traversent chaque domaine tels que le type vie, les objets et les substances (N.T.).

large-scale variability, in the study of particular, concrete situations. »[46] (Maddalon, 2003 : 27).

5.3 Les perspectives nouvelles des ethnoclassifications

Comme on l'a vu dans les paragraphes ci-dessus, les tendances théoriques au sein des ethnosciences vont vers la création de modèles, plus ou moins complets et efficaces, qui expliquent comment les êtres humains affrontent les tâches de : percevoir, identifier et, surtout, catégoriser et nommer le monde environnant et ses différentes parties. Les spécialistes ont utilisé une approche multidisciplinaire qui a associé des anthropologues, des (ethno-)linguistes, des psychologues, des neurolinguistes, etc. Les aspects concernant la perception et l'identification sont en particulier essentiellement du domaine des psychologues et des neurolinguistes ; en revanche, la catégorisation et la création des noms sont étudiées notamment par les (ethno-) linguistes et les sémanticiens.

À l'intérieur de cet ensemble d'approches théoriques, il reste encore à répondre, selon Trumper & Maddalon (2014 : 25-26), à deux questions importantes : la compréhension de la nature (universelle ou spécifique d'une culture donnée) des critères intervenant dans le processus de création des catégories, et la compréhension de la modalité de description du processus de création des catégories par une communauté, rapporté aux modèles principaux étant apparemment concernés par ce processus. Ces auteurs admettent le besoin pressant de postuler en faveur d'un modèle global intéressant avec un certain nombre d'approches qui ne soient pas nécessairement alternatives ni mutuellement exclusives. Ils proposent de reconsidérer, dans ce sens, l'histoire de la création des catégories, telle qu'elle émerge des auteurs les plus importants du passé, dans le but de montrer que les approches taxinomiques (de tradition linnéenne) et partinomiques (de tradition aristotélicienne) ne sont pas nécessairement exclusives, mais qu'elles peuvent plutôt être appliquées simultanément parce que:

« Category creation may even be a product of the process itself but also produces an internal rearrangement of the categories. »[47] (Trumper & Maddalon, 2014 : 26).

Par exemple, la discussion sur la catégorie de *treeishness* (le concept d'arbre) en latin, montre que les deux approches peuvent être appliquées simultanément parce que l'« arbre » devient une « partie » en raison du processus de changement sémantique subi par ce lexème (PIE *DORU- « concept d'arbre » > lat. TRUNCUS « tronc d'arbre ; tronc du corps » > lat. TRŬA

[46] […] le postulat affirmant le fait que « le classement hiérarchique des types vivants est apparemment unique à ce domaine » (Atran, 1990 : 57). En d'autres mots, s'il est utile ou non d'insister sur les universaux de la classification taxinomique, compte tenu de la variabilité empirique observée, et même la variabilité à grande échelle, dans l'étude de situations particulières et concrètes (N.T.).

[47] La création des catégories peut être aussi le produit du processus lui-même mais il produit également un réagencement interne des catégories (N.T.).

« écumoire », TRULLA « espèce de tasse à vin ») ; ce « mouvement » provoque une réorganisation sur le plan sémantique, et par conséquent, le remplissage de l'espace vide qui se crée dans le système (Trumper & Maddalon, 2014 : 35-36).

Les « parties » et le « tout » deviennent essentiels dans le processus de définition ainsi que dans les relations systématiques ; ils résultent, en outre, être en mouvement perpétuel dans des directions différentes et, parfois, opposées. Par conséquent, un tel processus dynamique peut être interprété comme un mouvement d'une « partie » à l'intérieur d'un modèle partinomique. En revanche, selon l'approche taxinomique, cet exemple peut être interprété comme un mouvement catégoriel quelconque à l'intérieur d'un système impliquant des déplacements verticaux (de bas en haut et vice versa) ou horizontaux (substitution d'éléments taxonomiques équivalents). Ce mouvement catégoriel prend enfin une importance extrême pour la linguistique historique et le changement linguistique parce qu'il peut aussi exprimer une relation dynamique entre les niveaux « forme du vivant » et « générique ».

Dans notre corpus, nous avons relevé très peu d'exemples de réorganisation interne dans le système ethnobotanique *arbëresh* : un mouvement du bas vers le haut transforme un lexème de niveau générique dans un autre de niveau « forme du vivant », comme dans le cas de *lis* « chêne » et de *lakra* « choux » qui remontent la hiérarchie jusqu'à désigner l' « arbre » et les « légumes », probablement en raison de la saillance culturelle et sémantique de ces lexèmes dans ce système. L'autre typologie de déplacement de haut en bas concerne surtout les noms d'animaux dérivés du niveau générique ou superordonné, comme le témoigne l'évolution romane du lat. ANĬMĀL > *nimaal* « cochon » dans quelques dialectes italo-romans septentrionaux et notamment lombards, émiliens et romagnols (Trumper & Maddalon, 2014 : 27). Il semble, donc, qu'il n'y a pas de :

> *« privileged direction for shift, it would seem to be either top-down or bottom-up in an apparently ad hoc fashion. It cannot, then, be the direction of the shift that is paramount but the very fact of shifting in itself, influenced by cultural salience, function, geophysical availability, and other similar extra-linguistic factors, which in reality condition positions and oppositions in a lexico-semantic system in a way that has yet to be systematically studied. »*[48] (Trumper & Maddalon, 2014 : 28).

Dans ses œuvres de 1990 et 1999, Atran a déjà admis que les dispositions cognitives de base universelles pour l'esprit humain, issues du sens commun et responsables de la structure à partir de laquelle s'organisent les classifications ethnobiologiques sont sujettes aux influences culturelles. Cette affirmation a pour conséquence l'idée qu'on ne peut formuler aucune hypothèse *a priori* qui affirme la « supériorité » du raisonnement scientifique sur celui basé sur le sens commun ; la démarche scientifique ne remplace pas la connaissance ordinaire de la nature ni ne

[48] Direction privilégiée pour le déplacement, qui pourrait donc être soit de haut en bas soit de bas en haut d'une manière apparemment *ad hoc*. Ce n'est donc pas la direction du déplacement qui est primordiale mais le fait même de se déplacer en soi, influencé par la saillance culturelle, la fonction, la disponibilité géophysique, et d'autres facteurs extra-linguistiques similaires, qui conditionnent dans la réalité les positions et les oppositions dans un système lexico-sémantique d'une manière que n'a pas encore été étudiée systématiquement (N.T.).

peut être conçue comme une alternative de niveau « supérieur ». Les tendances universelles doivent être plutôt cherchées dans les schèmes mentaux produits par le raisonnement basé sur le sens commun, c'est-à-dire dans les tendances caractérisant les structures mentales innées.

À partir de cette perspective, Atran (1990 : 79) propose *two-order dispositions* : la première disposition postule que les descriptions mentales réelles du monde sont stockées en tant que telles dans l'esprit, tandis que la deuxième regroupe toutes les autres descriptions qui ne sont pas directes, ou immédiates parce qu'elles sont culturellement déterminées et dépendantes du niveau d'instruction général qui caractérise les membres d'une société traditionnelle et le spécialiste qui doit l'étudier.

Coley *et al.* (1999) affirment, dans la même perspective, que les différences culturelles, et par conséquent les différences comportementales semblent être très complexes et ces auteurs proposent donc, de les interpréter

> *« in terms of the degree to which knowledge and experience correspond than as differences in the location of a single privileged level. »*[49] (Coley *et al.*, 1999 : 216).

Un deuxième concept intéressant est celui que ces auteurs appellent « raisonnement ethnobiologique » dont l'existence est confirmée par les résultats des expériences qu'ils ont conduites sur un groupe d'étudiants américains et un groupe d'indiens Itzaj. Ils ont obtenu comme résultat le fait de savoir que malgré les fortes différences relatives à l'expérience et à la connaissance du monde naturel, les espèces ethno-génériques ont été privilégiées par l'induction dans les deux groupes étudiés (Coley *et al.*, 1999 : 226).

Il est donc possible d'affirmer que ce que l'on peut appeler « universel » est probablement dû à un processus cognitif commun et à des stratégies de formation catégorielle communes dérivant du niveau superordonné et plus abstrait de la formation catégorielle et de la classification. En revanche, les différences sont dues sans aucun doute à des facteurs culturels, environnementaux, sociaux et économiques.

La position de ces auteurs peut être considérée, selon Trumper & Maddalon (2014), comme une réponse logique et raisonnable, d'un côté à la vision excessivement relativiste entravant l'analyse comparative entre les systèmes et, de l'autre à la vision extrémiste des universalistes qui nient toute influence culturelle sur la formation des catégories. Nous avons choisi d'adopter une position théorique modérée qui nous voie partager, de la même façon que Trumper et Maddalon, la pensée d'Atran à propos des *two-order dispositions* pour aborder l'analyse du système ethnobotanique *arbëresh*.

Un autre aspect lié au problème de l'organisation sémantique et cognitive de quelques secteurs du monde naturel concerne les modèles de transfert lexico-sémantique expliquant les

[49] En termes de degré auquel correspondent la connaissance et l'expérience plutôt que comme différences de collocation d'un seul et unique niveau privilégié (N.T.).

différentes créations de noms dans des niveaux classificatoires distincts. Trumper & Maddalon (2014 : 35-36) proposent de créer un modèle de propagation lexico-sémantique, non hiérarchique, se basant sur des concepts (ou propriétés) prototypiques intéressés par le processus de création des noms. Par exemple, pour l'étude de la forme du vivant « arbre », ils identifient des concepts centraux caractéristiques, au niveau cognitif, qui semblent être à l'origine du concept de « arbre » à un niveau plus profond :

- PIE *DORU- « concept d'arbre, *treeness* »

- la taille, selon laquelle le concept d'arbre se réalise sur la dimension « haut-bas » déterminée par l'expérience visuelle humaine (appelée notamment par ces auteurs *landscaping*)

- la souche, se réalisant en termes du partonymique « pied ».

Ces trois concepts prototypiques sont sujets à des évolutions – pendant le processus de lexicalisation du concept de « arbre » – qui déclenchent, d'un côté, des dynamiques de glissement et de remplacement à l'intérieur du sub-système lexico-sémantique et, de l'autre des déplacements en vertical et en horizontal à l'intérieur du système classificatoire. Par exemple, PIE *DORU- est remplacé localement par les résultats issus, d'une part, de *K^{W}RES- « broussailles » (de la langue celtique occidentale, germanique, slave et grecque), cette racine a été utilisée comme base lexicale dans la création d'une nouvelle unité lexicale pour « arbre » dans les cas où l'on se déplace d'une forme du vivant à un générique, tel que « chêne » ou « chêne vert ») et, de l'autre, de *WID^{H}U- « bois », dont les résultats sont visibles dans les langues indoeuropéennes occidentales (Trumper & Maddalon, 2014 : 35).

Dans les deux autres cas, l'espace sémantique « arbre » est occupé par deux racines, l'une *HERD^{H}OS- exprimant le concept de « hauteur d'arbre » (de taille) et qui sert de base lexicale aux formes lat. ARBOS (> ARBOR) « arbre », ARBUSCULUS « arbrisseau », ARBUSTUS « arboré » et ARDUUS « ardu, raide, haut » ; l'autre *PELH$_{A}$-T- « plat » utilisée principalement comme partinomique « plante du pied » et qui sert de base lexicale aux formes lat. PLĂNTA « plante (du pied) », PLĂNTĀRE « bouture (d'arbre), bourgeon » et PLĂNTĀRIUM « bouture de vigne, d'arbre, pépinière ». La langue latine témoigne donc, de l'histoire du concept de « arbre » qui évolue en raison du glissement à partir de l'image de « hauteur » à celle de souche / « pied », cette dernière amenant à la forme du vivant « plante » (Trumper & Maddalon, 2014 : 37).

Un aspect ultérieur lié au problème de l'organisation sémantique et cognitive de certains secteurs du monde naturel concerne les dispositifs les plus utilisés pour la représentation de ces systèmes naturels dans des cultures différentes. Le fait de classer implique aussi, en tant qu'aspect de la connaissance générale du monde environnant, de représenter graphiquement toutes les composantes de ce monde. On a utilisé, dès l'Antiquité, à l'intérieur des différentes traditions culturelles (de l'Occident à l'Extrême Orient), de nombreuses représentations graphiques basées

sur quelques métaphores pour reproduire le classement des éléments naturels ; en particulier, Barsanti (1992) a traité les trois typologies les plus importantes de représentation graphique de la nature : l'échelle, la carte et l'arbre. Chacune d'entre elles impliquent une approche différente à la classification par rapport à la représentation graphique utilisée : ainsi, la nature peut être vue, représentée et pensée comme une « échelle » où les éléments sont dans une relation hiérarchique, et de progression ; la « carte » donne à l'espace biologique des coordonnés bidimensionnelles où les éléments entretiennent des relations de proximité ou de distance ; et enfin, la représentation en « arbre » permet d'observer les rapports entre les ordres de classement et les éléments présents de manière simultanée sur un même niveau. Il est nécessaire, par ailleurs, de reconnaitre le fait qu'aucun des trois modèles de représentation ne fournit une vue d'ensemble sur la nature et ses éléments en raison de la structure extrêmement complexe de la réalité biologique. Les représentations métaphoriques décrites ci-dessus concernent surtout la classification de la nature par l'homme, tandis que, d'après Trumper et Maddalon (2014 : 42), le problème à affronter concerne la perception et la cognition que l'homme a des éléments naturels.

La façon de nommer les éléments de la nature représente un dernier aspect relatif à la discussion portant sur la modalité, générale ou culturellement spécifique (*culture-specific*), de penser la nature. La structure des dénominations des éléments naturels semble être le résultat de nombreux transferts de « mondes sur mondes », se construisant sur un réseau de rapports entre les différents secteurs de la nature. On postule l'existence de trois typologies de relations : l'eau, l'air, le ciel et la terre se connectent aux créatures qui vivent dans chacun de ses mondes ; entre les animaux et les êtres humains peuvent exister les mêmes relations sociales (on trouve des animaux appelés « roi », « prêtre », « mère », « père », « fils », « épouse », « parrain », « belle-fille », etc.) ; le même animal peut se trouver à vivre sur la terre, sous terre, dans l'eau, dans le ciel, comme s'il s'agissait toujours du même monde, mais qui se reproduit avec des modalités spécifiques, par le biais de moyens ou d'habitats différents (Trumper & Maddalon, 2014 : 42).

Cette interaction complexe et intensive (*a sort of solidarity*) entre les habitats naturels et leurs habitants peut être interprétée comme un véritable transfert où les différents statuts des éléments naturels et leurs différentes typologies de proximité avec les êtres humains sont à la base des contes et des motivations et remotivations populaires de leurs noms, d'où l'importance de la recherche en sémantique motivationnelle pour les processus de formation des noms (Trumper & Maddalon, 2014 : 43).

5.4 Organisation de la taxinomie ethnobotanique *arbëreshe*

En tant que reflet d'une classification ethnobotanique, les éléments de la flore sont regroupés en catégories définies qui peuvent renvoyer à la taille, à la couleur, aux aspects morphologiques (feuilles, tige, racines, inflorescence) ainsi qu'à leur usage quotidien, domestique, médical ou rituel (religieux ou magique), à leur toxicité, etc. Dans ce tableau de connaissances naturelles, la Culture et la Nature sont liées par une relation particulière dont l'homme fait partie en tant qu'élément lui-même de la nature et représentant d'une culture donnée. La « nature humaine » se développe progressivement vers la construction d'une nature identifiable, contrôlable et exploitable, extérieure aux hommes.

L'une des caractéristiques les plus évidentes dans tous les lexiques ethnobotaniques est la géosynonymie. La formation de géosynonymes est due surtout, dans ce cas, aux choix que l'on pratique à l'intérieur des nombreuses propriétés saillantes caractérisant une même espèce : les traits morphologiques (forme, couleur, taille, etc.), les propriétés et les usages que l'on fait d'une plante ainsi que les typologies différentes de lexicalisations de ces traits comportent la prolifération de phytonymes.

Les noms des plantes tout comme les désignations des animaux font allusion, de manière métaphorique, à certaines caractéristiques morphologiques, comportementales, écologiques ou qualitatives de leurs référents. Selon Berlin (1992 : 31), la plupart des noms primaires complexes se construisent sur l'analogie avec un nom générique qui étiquette un taxon en corrélation conceptuelle (*generic name extension*) : en résumé, les noms des plantes inconnues sont formés sur la base de choses déjà connues. Ces corrélations métaphoriques ou analogiques autorisent, avant tout, les transferts différents d'un domaine à l'autre ; on a pu voir ainsi qu'une partie du corps, notamment le « pied », peut être utilisée pour nommer des végétaux (cfr. pour le Latin dans le paragraphe ci-dessus), le territoire (pied de montagne ou colline), l'unité rythmique en métrique classique (le pied d'un vers), un objet quelconque (le pied de porc), etc.

À l'intérieur du domaine botanique, on peut trouver les mêmes mécanismes de transfert : d'un végétal à l'autre lorsqu'un même trait est partagé par plusieurs plantes, on peut avoir aussi la formation de structures de dénomination prototypiques regroupant toutes les plantes qui se ressemblent. Dans notre corpus, par exemple, les graminées caractérisées par une inflorescence à panicule (ovale ou oblongue) prennent le nom de « queue de renard » (*bishtdhelpër*) ; un autre exemple concerne les différentes espèces caractérisées par des feuilles larges ou lancéolées-elliptiques aiguës, semblables aux oreilles de certains animaux, nous avons ainsi collecté de

l'« oreille d'âne » (*veshadhjuri*) et de l' « oreille de lièvre » (*veshljepuri*). Il est parfois possible d'ajouter un spécificateur pour pouvoir distinguer les différentes espèces.

D'autres fois, on peut rencontrer des espèces dépourvues de nom lexicalisé, mais censées se rapporter à d'autres espèces déjà nommées ; les informateurs leur donnent alors une dénomination construite sur le type *është si një* « c'est semblable à un », *bëhet si një* « on devient comme un » ou *duket si* « ça ressemble à » suivis du nom de l'espèce connue qui peut regrouper, dans la même classe, des plantes appartenant à des genres différents ainsi qu'à des familles différentes. En littérature, cette typologie de réponses se produit en présence des *residual taxa* (Hunn, 1977 ; Hays, 1974) ou, selon la dénomination adoptée par Berlin, des *conceptual outliers* ou *floating residue* (1992 : 49).

Notre étude concerne l'analyse des noms relatifs au taxon « forme du vivant » *bare* ou *barama* « herbes » qui est ultérieurement divisé en quatre taxons intermédiaires (cfr. fig. 5 ci-dessous) :

- *lule* « fleurs » désigne toutes les plantes dont l'un des traits saillants est représenté par la fleur, celles-ci étant dépourvues de propriétés dangereuses, mais pouvant offrir parfois une utilisation médicinale ;

- *bare të buta* désignent les herbes comestibles par l'homme et qui se lexicalisent aussi avec les noms *lakra, foje* ou *verdur* « légumes » ;

- *bare të egëra* « herbes sauvages » désignent les mauvaises herbes et celles comestibles en général seulement pour les animaux ;

- *glëmba* ou *gjëmba* « épines » regroupent toutes les plantes à épines qui sont aussi lexicalisées avec *kardun* « chardon » désignant généralement les espèces de cette famille.

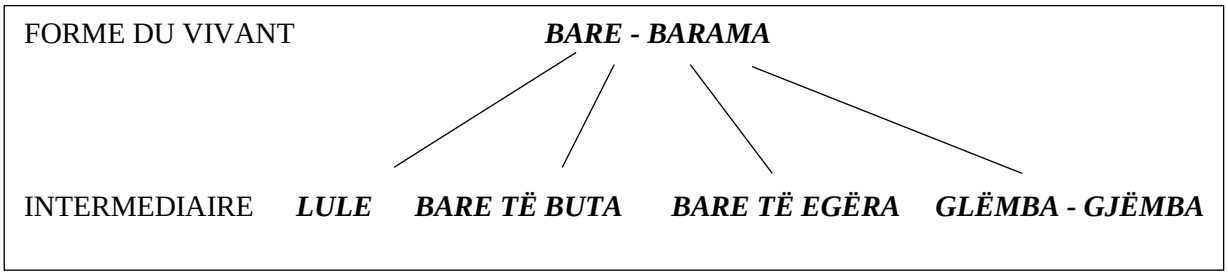


Figure 5 - Forme du vivant *baret* et ses taxons intermédiaires en *arbëresh*

L'organisation de la taxinomie *arbëreshe* relative à cette forme du vivant trouve une correspondance importante dans la structure de la forme du vivant *ierburi* « herbes » en daco-roumain. Le daco-roumain divise le taxon superordonné en trois taxons intermédiaires : *flori* « fleurs », *buruieni* « mauvaises herbes » et *mărăcini* « chardons » ; cette dernière catégorie est aussi lexicalisée par *scai, scaiete* ou *spin* désignant des plantes à épines, tandis que *mărăcine* et

spin s'appliquent, également, à la forme intermédiaire « arbuste épineux » (Scarlat, 2008 : 114-115).

Par rapport à la structure taxinomique proposée par Berlin (cfr. fig. 2, § 6.2.3 ci-dessus), la taxinomie *arbëreshe* semble être organisée sur la base de critères plus strictement liés au niveau perceptif-culturel de ses locuteurs, plutôt que sur des critères essentiellement biotaxinomiques comme le témoigne l'opposition, dans notre corpus, entre *bare të buta* « herbes comestibles » *vs bare të egëra* « herbes non comestibles ».

Les données de notre corpus montrent que les hyper génériques *bar*, *lule*, *glëmb* ou *gjëmb* ne sont jamais utilisés seuls pour désigner, au niveau subordonné, un genre populaire mais ils résultent être suivis de modificateurs, tels que les adjectifs *i, e egër* « sauvage » ou *i, e butë* « cultivé », *i, e bardhë* « blanc » ou *i zi*, *e zezë* « noir(e) » (*glëmb i bardhë* « épine blanche » à *Hora/Piana degli Albanesi*), etc.; les noms de quelques animaux (*lulja gjarprit* « la fleur du serpent » à *Shën Kostandini/San Costantino Albanese*) ; les noms de quelques objets (*bari butilvet* « l'herbe des bouteilles » à *Munxhufuni/Montecilfone*), etc.

L'hyper-générique intermédiaire *lule* « fleur » semble dériver d'une langue méditerranéenne, probablement le copte *hrêri, hleli* « lis » > gr. λείριον, lat. LĪLIUM, -Ī ; le mot latin semble avoir, d'un côté la signification de « lis » et, de l'autre celle de « sorte d'ouvrage de défense qui de sa forme rappelait la fleur de lis » (DELL : 358). Dans notre corpus, outre à regrouper toutes les plantes à fleurs, *lule* désigne aussi d'autres espèces, telles que la centaurée, l'églantier, la cardère, le panicaut, etc., des plantes très différentes, avec des caractéristiques morphologiques très particulières, telles que la présence d'épines.

Selon Çabej, *bar* « plante herbacée » dérive de la racine IE.*bher- « emmener, venir » qui a donné comme signification « ce qui vient de la terre, ce qui emmène la terre » (Çabej, 1982, II : 156-157). Dans notre corpus aussi, la forme du vivant singulier *bar* désigne n'importe quelle espèce de plante herbacée, d'herbe sauvage poussant spontanément dans la nature ; la forme du pluriel indéterminé est *bare*, tandis que le collectif *barama* « herbes » représente son géosynonyme diffusé de même que *bare*, dans les parlers *arbëreshë* du Molise. *Barama* résulte être un nom dérivé par suffixation de *bar-* + *-am-* + *-a* ; le suffixe alb. *-am-* est utilisé, surtout en guègue, pour la formation de noms abstraits indiquant résultat ou effet (Ressuli, 1986 : 140) et la désinence *-a* marque le pluriel indéterminé.

La répartition de l'espace sémantique « herbes » entre les hyper-génériques intermédiaires *bare të buta* et *bare të egëra* témoigne du fait que tous les locuteurs *arbëreshë* perçoivent et identifient deux classes principales d'herbacées : l'une *e butë* (< PIE *b^heuH- « grandir » > arm. *boyt'* « un morceau mou de chair, lobe » EDA : 184) « molle, douce » « comestible par l'homme », « non nuisible », « souple » et parfois « ayant une utilisation particulière, telle que

médicinale, magico-religieuse, etc. » ; l'autre *e egër* (< gr. ἄγριος « sauvage », DELG : 15 ; remplacé par exemple à *Shën Kolli/San Nicola* et *Hora/Piana degli Albanesi* par les emprunts romans *sarvaç*, *sarvaxhe* « sauvage ») désigne les herbes « comestibles pour les animaux », « nuisibles », « vénéneuses », « rugueuses au toucher », « urticantes ou dangereuses au toucher ». Les autres géosynonymes *lakra*, *foje* et *verdur* signifient, essentiellement, « légumes » et sont distribués comme suit : dans tout le territoire de l'*Arbëria*, *lakra* (< gr. λάχανον, -α « légumes » DELG : 236) est connu par tous les locuteurs plus âgés et il est encore utilisé dans la plupart des communautés, exception faite pour les communautés de *Munxhufuni/Montecilfone* et *Shën Kolli/San Nicola dell'Alto* où on utilise l'emprunt roman *foje* et *Sënd Japku/San Giacomo di Cerzeto* où on a enregistré *verdur* emprunté de l'it. *verdure* « légumes ».

Le dernier hyper générique *glëmb*, *gjëmb* « épine » (< IE.*g^{u}el- « se tenir debout », « douleur, tourment, mort » IEW : 470 ; Çabej, 1982, IV : 327) désigne toutes les plantes dont l'un des traits saillants est représenté par la présence d'épines autour de la corolle, des feuilles et le long de la tige, comme dans le cas des chardons, nommés par l'emprunt roman *kardun*.

En ce qui concerne l'aspect de la formation lexicale, nous gardons les critères généraux de Berlin (1992) bien que de manière critique, et en donnant, aussi, beaucoup d'importance aux observations exprimées par Conklin (1969) et Maddalon (1998a) qui semblent également bien s'appliquer à notre corpus : Conklin a préféré traiter, en premier lieu, les noms primaires complexes « *complex primary names* » et les noms secondaires « *secondary names* » comme « *composite lexemes, without regard to their semantic or taxonomic status. Thus, the expressions […] are […] structurally and semantically identical.* »[50] (Berlin, 1992 : 28). Notre classement lexématique se base donc sur la distinction entre « lexèmes simples ou primaires (monolexématiques) » et « lexèmes composés productifs et improductifs (polylexèmatiques) ». Maddalon met en évidence, d'autre part, certaines tendances identifiées dans les corpus phytonymiques analysés, notamment, ceux de la Vénétie, du Piémont et de la Calabre caractérisés par de nombreuses exceptions au principe de la binomialité, qui s'applique selon Berlin aussi bien aux formes politypiques de niveau générique ayant beaucoup d'importance culturelle, qu'aux *residual categories*. En outre, étant intéressé essentiellement à l'aspect biotaxinomique, Berlin ne met pas assez d'attention sur les modalités de formation des lexèmes politypiques improductifs (Maddalon, 1998a : 271-272), dont notre corpus est plein, et qui peuvent représenter l'une des voie à suivre pour la compréhension des processus de catégorisation des plantes.

Le niveau générique est caractérisé par la présence d'un nombre considérable de lexèmes primaires simples qu'on peut utiliser seuls, surtout lorsqu'il s'agit de termes monotypiques; en

[50] Lexèmes composites, sans tenir compte de leur statut sémantique ou taxonomique. Ainsi, les expressions […] sont […] structurellement et sémantiquement identiques (N.T.).

revanche, dans le cas des lexèmes primaires simples politypiques, le nom générique peut s'utiliser seul, en fonction de « classème » (Maddalon, 1998a : 273), c'est-à-dire lorsqu'il regroupe et désigne un certain nombre de plantes de différentes espèces botaniques partageant un trait prototypique, comme il résulte des études conduites sur les systèmes ethnobotaniques de la Vénétie, du Piémont et de la Calabre (Trumper *et al.*, 1995 ; 1997 ; 1999) et comme il résulte également des exemples *kardun, bishtdhelpër, veshljepur*, etc. présents dans notre corpus.

Les lexèmes composés lexicalisant les taxons du niveau générique comprennent deux types : ceux « productifs » formés par un lexème superordonné auquel on ajoute un spécificateur, comme on l'a exemplifié ci-dessus avec les noms *glëmb i bardhë* « épine blanche », *lulja gjarprit* « la fleur du serpent », *bari butijvet* « l'herbe des bouteilles », etc. ; ceux « improductifs » formés par un lexème quelconque auquel on ajoute un spécificateur. Cette dernière classe de lexèmes est bien représentée dans notre corpus et les combinaisons entre lexèmes et spécificateur peuvent se réaliser à travers les noms de divinités chrétiennes, d'animaux, de caractéristiques intrinsèques de la plante, de couleurs, à travers l'adjonction de suffixes, d'adjectifs ou substantifs au lexème de base, etc. et nous aurons l'occasion de les illustrer en détail dans le chapitre portant sur l'analyse des données de notre corpus.

Du point de vue des critères de formation lexicale, comme l'on vient de l'illustrer, il est important de souligner que les oppositions binaires issues de l'utilisation de spécificateurs ne se réfèrent pas nécessairement à des espèces d'un même genre, et en effet il s'agit dans la plupart des cas de genres différents. Les mêmes critères de catégorisations sont très complexes du point de vue perceptif et les oppositions peuvent, ainsi, aller au-delà du niveau générique en devenant « interclasse » (Maddalon & Belluscio, 1996 : 74).

Un type classificatoire fondamental est représenté par l'usage comestible *vs* non comestible de la plante qui peut s'exprimer soit directement par les adjectifs *i butë* « cultivé », *i ëmbel* « doux », *i egër* « sauvage », *sarvaç* ou *salvaxh* « non cultivé », *e tharet* « amer » soit par l'ajout de zoonymes à connotation négative tels que « loup », « chien », etc. (par ex. *marrule uhjku* « salade du loup » pour la molène, *lulja e qenit* « la fleur du chien » pour l'iris des garrigues). Il est également possible, que le spécificateur soit représenté par des expressions directes, telles que « puante », « des champs » ou par des expressions métaphoriques telles que « du chien », « du serpent », « du diable » etc. comme le témoignent les exemples suivants : *laker e qelbet* « herbe puante », *lule padhullës* « fleur des champs », *bari qenit* « herbe du chien », *rrushi gjarprit* « raisin du serpent », *ara e djallthit* « champ du diable ».

La référence à une divinité chrétienne dénote des qualités positives, mais peut se référer aussi à la période de floraison (par ex. *xhili Sën Andonit* « lis de Saint Antoine ») et aux propriétés

officinales, médicinales (par ex. *Mëngandrea* « Dominique André », *sitë ta Shënmërisë* « les yeux de la Vierge ») de la plante, etc.

Une ultérieure observation concerne la présence de plusieurs noms se référant à la même plante mais indiquant des périodes différentes de son développement : ainsi, dans notre corpus le navet a deux noms, lorsqu'il est tendre et prêt à être cueilli et cuisiné (avant la floraison) on l'appelle *vruvë*, tandis qu'après l'apparition des fleurs il est appelé *rapesqe*.

Après avoir exposé les traits essentiels de l'organisation de la taxinomie ethnobotanique chez les *Arbëreshë*, il nous semble aussi nécessaire de proposer encore quelques dernières remarques portant sur la relation entre le monde végétal et les communautés albanaises d'Italie. Nous avons remarqué, tout au long de *l'Arbëria*, le fait que la relation étroite avec la nature est encore maintenue dans les communautés géographiquement plus isolées dans lesquelles *l'arbëresh* est également encore utilisé pour la communication quotidienne, comme en Basilicate, Calabre et Sicile ; dans ces communautés la connaissance des espèces de végétaux et des savoirs ethnobotaniques qui leur sont liés a fourni un résultat considérable. En revanche, les communautés du nord de l'*Arbëria*, notamment *Munxhufuni/Montecilfone* et *Porkanuni/Portocannone*, qui ont eu un contact plus fréquent avec le monde urbain, résultent éloignées du contact avec la nature et, par conséquent, les données collectées dans ces villages sont beaucoup moins nombreuses. L'ensemble des données phytonymiques est, en revanche, traversé par la présence d'emprunts des différents dialectes romans avec lesquels les parlers *arbëreshë* sont en contact depuis plusieurs siècles.

La variété et la richesse des éléments lexicaux qui se croisent avec les aspects ethnobotaniques, nous ont poussés à élaborer un modèle informatisé qui puisse donner une organisation des données plus facile à consulter : l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* (*APhA*) que nous allons illustrer en détail dans le prochain chapitre.

CHAPITRE VI

Atlas Phytonymique *Arbëresh* (APhA)

Avant d'aborder, dans le chapitre suivant, l'analyse des données de notre corpus, il est nécessaire de tracer le parcours géolinguistique qui nous a inspiré la réalisation de l'APhA et des représentations cartographiques que cette base de données contient. On illustrera donc, les résultats obtenus par l'intermédiaire de la géolinguistique albanaise avec la publication de l'*Atlas dialectologique de la langue albanaise* (*Atlasi Dialektologjik i Gjuhës Shqipe = ADGjSh*) et par celle *arbëreshe* avec la publication des premières monographies sur cédérom de l'*Archive Lexicographique Arbëresh* (*ALeA*) ; nous illustrerons en dernier lieu notre projet de base de données pour l'atlas de la phytonymie *arbëreshe*.

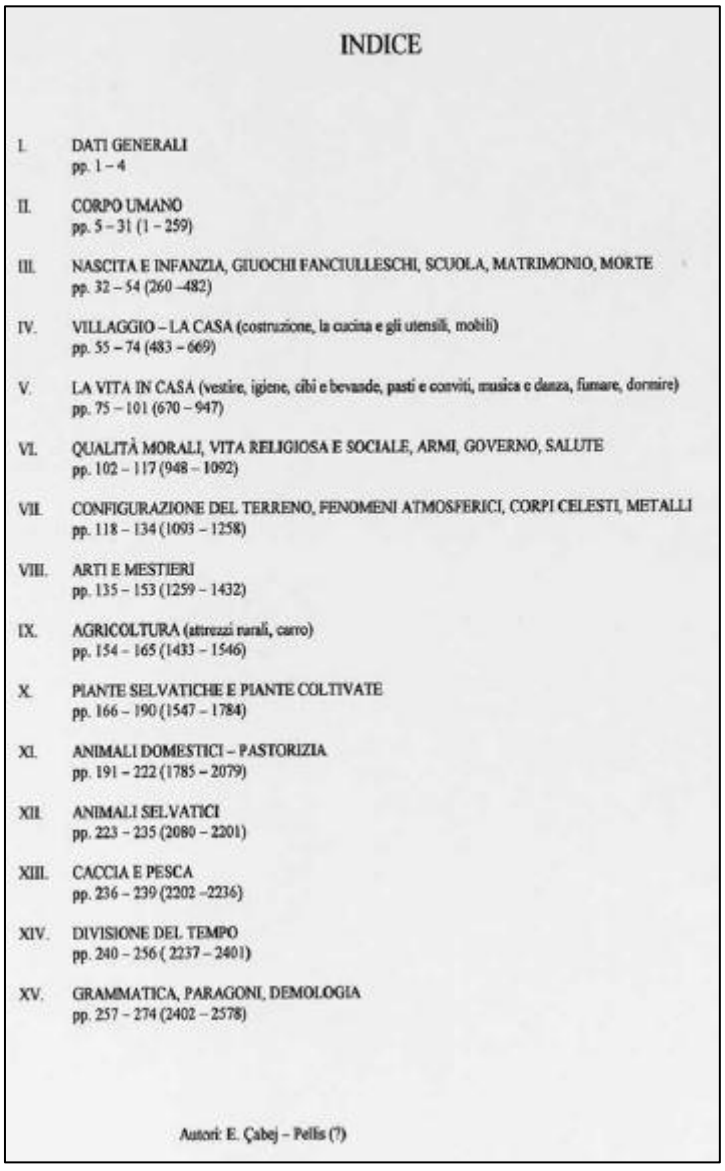
6.1 La géolinguistique albanaise

L'idée de produire un atlas linguistique de l'albanais est née entre les années 30 et 40 du siècle dernier au moment où Matteo Bartoli a proposé de réaliser, tout comme il l'avait fait pour l'italien avec l'*Atlante Linguistico Italiano* (*ALI*), le même genre de travail pour la langue albanaise et ses dialectes. Le projet de Bartoli est donc bien entamé avec la création du « *Centro Studi per l'Albania* »[1] en 1939, au sein de la *Reale Accademia d'Italia*[2], jusqu'à ce qu'en 1940 la *Reale Accademia d'Italia* n'assume la charge de réaliser le projet et ne nomme en conséquence une commission formée de trois parmi les linguistes italiens les plus influents de l'époque : Matteo Bartoli, Carlo Tagliavini e Clemente Merlo ; cette commission a par la suite décidé de confier la tâche de la réalisation des travaux de l'*Atlas Linguistique Albanais* (*ALA*) à Eqrem Çabej, un jeune linguiste albanais très compétent (Martucci, 2012 : 73)[3].

Le projet de réalisation de l'*ALA* devait se dérouler en trois phases : premièrement, la rédaction et la publication du questionnaire d'enquête ; ensuite, la collecte et la mise en fiche des matériaux linguistiques ; et enfin la rédaction et l'impression des cartes linguistiques. Çabej a été chargé de réaliser le questionnaire et, dès son arrivée en Italie vers la fin de 1940, il a dû rencontrer

[1] Centre d'études pour l'Albanie.
[2] Académie Royale d'Italie.
[3] L'article de Donato Martucci que nous citons (2012) a fourni une reconstruction précise des événements survenus pendant la période des travaux concernant la première phase du projet de l'*ALA* ainsi que de tous les détails relatifs à cette première tentative de réalisation d'un atlas linguistique albanais.

à plusieurs reprises Merlo pour préparer le système de transcription phonétique à utiliser pendant les enquêtes, et Ugo Pellis, le chercheur qui a collecté les données de l'*Atlas Linguistique Italien* et qui a aidé Çabej pour la réalisation du questionnaire *ALA*. C'est seulement à la fin du mois de juillet 1943 que le questionnaire a été publié par la typographie *italo-orientale San Nilo* de l'abbaye de Grottaferrata. Le questionnaire se compose de 14 sections qui reflètent le même nombre de champs onomasiologiques plus la fiche des renseignements sur les locuteurs interviewés (nr. I) comme on peut le voir sur la figure 1 ci-dessous indiquant l'index du questionnaire. Il comprend 2 598 questions divisées en « questions obligatoires », c'est-à-dire communes à tous les différents points de l'enquête, et en « questions optionnelles » qui devaient être posées uniquement lorsqu'on était sûrs que l'informateur aurait donné une réponse concrète (comme par exemple les questions portant sur le *kanuni*, le droit coutumier albanais) (Martucci, 2012 : 77).



INDICE

I. DATI GENERALI
pp. 1 – 4

II. CORPO UMANO
pp. 5 – 31 (1 – 259)

III. NASCITA E INFANZIA, GIUOCHI FANCIULLESCHI, SCUOLA, MATRIMONIO, MORTE
pp. 32 – 54 (260 –482)

IV. VILLAGGIO – LA CASA (costruzione, la cucina e gli utensili, mobili)
pp. 55 – 74 (483 – 669)

V. LA VITA IN CASA (vestire, igiene, cibi e bevande, pasti e conviti, musica e danza, fumare, dormire)
pp. 75 – 101 (670 – 947)

VI. QUALITÀ MORALI, VITA RELIGIOSA E SOCIALE, ARMI, GOVERNO, SALUTE
pp. 102 – 117 (948 – 1092)

VII. CONFIGURAZIONE DEL TERRENO, FENOMENI ATMOSFERICI, CORPI CELESTI, METALLI
pp. 118 – 134 (1093 – 1258)

VIII. ARTI E MESTIERI
pp. 135 – 153 (1259 – 1432)

IX. AGRICOLTURA (attrezzi rurali, carro)
pp. 154 – 165 (1433 – 1546)

X. PIANTE SELVATICHE E PIANTE COLTIVATE
pp. 166 – 190 (1547 – 1784)

XI. ANIMALI DOMESTICI – PASTORIZIA
pp. 191 – 222 (1785 – 2079)

XII. ANIMALI SELVATICI
pp. 223 – 235 (2080 – 2201)

XIII. CACCIA E PESCA
pp. 236 – 239 (2202 –2236)

XIV. DIVISIONE DEL TEMPO
pp. 240 – 256 (2237 – 2401)

XV. GRAMMATICA, PARAGONI, DEMOLOGIA
pp. 257 – 274 (2402 – 2578)

Autori: E. Çabej – Pellis (?)

Figure 1 - Index du questionnaire de l'Atlas Linguistique Albanais (1943).

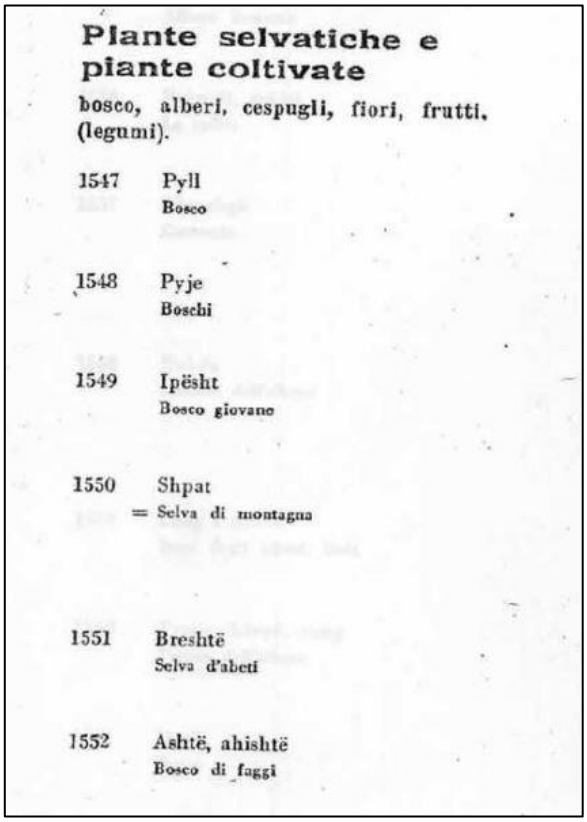
Dans l'article inédit de Çabej portant sur les travaux du questionnaire (cfr. Martucci, 2012 : 72- 79), il est intéressant de remarquer que le linguiste albanais avait déjà compris l'énorme difficulté représentée par la rédaction des questions relatives au domaine onomasiologique de la flore : il dénonce en effet la pénurie de références botaniques et linguistiques et ajoute que *« i lavori di Baldacci non riportano i nomi albanesi della flora. »*[4] (Martucci, 2012 : 76). Il a dû en effet gérer entre un certain nombre d'incertitudes et de difficultés qui l'ont poussé à fixer, avant tout, une terminologie botanique en albanais pour les arbres et les herbes les plus communs que le questionnaire devait inclure. Mais le fait de rechercher les noms scientifiques des espèces botaniques chez les paysans ou les gens du peuple ne pouvait aboutir qu'à des résultats négatifs qui l'ont amené à considérer ces informateurs comme étant peu utiles pour cette tâche :

> *« A ogni raccoglitore è noto che in genere l'uomo del volgo si interessa poco ai nomi di piante e fiori e che spesso si sbriga della domanda rispondendo genericamente « fiore rosso », « fiore giallo » ecc. »*[5] (*Martucci, 2012* : 76).

Bien entendu les gens du peuple ne pouvaient que répondre selon leur système de classement de la flore qui n'a rien à voir avec celui scientifique, en tant que système classificatoire populaire dans lequel « fleur rouge » et « fleur jaune » peuvent désigner des espèces botaniques précises. Çabej a ainsi décidé de demander de l'aide à un ingénieur forestier qui était aussi compétent sur les dénominations botaniques scientifiques et aurait été en mesure de lui indiquer les espèces les plus répandues sur le territoire albanais.

La section nr. X (dix) du questionnaire *ALA*, notamment les « *Piante selvatiche e piante coltivate* »[6] (cfr. fig. 2 ci-dessous) se compose de 237 questions dont seulement 108 concernent les noms des plantes, tandis que les 129 questions qui restent portent sur les dénominations des parties des plantes, des outils de jardinage, des fruits, des environnements naturels, etc., ce qui met en évidence la caractéristique générale de ce questionnaire qui veut enquêter aussi, tout comme celui de l'*ALI* dont il s'est inspiré, sur les aspects de la vie matérielle, sociale et spirituelle du peuple albanais et sur ses us et coutumes (Martucci, 2012 : 74).

[4] Les œuvres de Baldacci n'indiquent pas les noms albanais de la flore. (N.T.).
[5] Chaque enquêteur sait bien qu'en général, l'homme du peuple s'intéresse peu aux noms des plantes et des fleurs et, que souvent, il répond à la question de manière générique avec « fleur rouge », « fleur jaune » etc. (N.T.).
[6] Plantes sauvages et cultivées (N.T.).



Plante selvatiche e piante coltivate

bosco, alberi, cespugli, fiori, frutti, (legumi).

1547 Pyll
Bosco

1548 Pyje
Boschi

1549 Ipësht
Bosco giovane

1550 Shpat
= Selva di montagna

1551 Breshtë
Selva d'abeti

1552 Ashtë, ahishtë
Bosco di faggi

Figure 2 - Section X du questionnaire *ALA* (1943).

C'est donc bien un questionnaire linguistique et ethnographique à la fois, et pour éviter d'influencer l'informateur, sur les conseils de Pellis, Çabej décide d'ajouter des questions indirectes à la méthode de collecte des mots en se basant, en revanche, sur les questions directes que l'on trouve dans un questionnaire; il prépare donc aussi :

> *« Un buon album di disegni che raffigurano abitazioni, arredi, oggetti, armi ecc., tratti da opere etnografiche sull'Albania, da fotografie di riviste ecc.,* [che] *aiuteranno l'interrogatore. Per le piante, oltre al piccolo erbario, ci sono anche dei disegni a colori; lo stesso per la fauna. »*[7] (*Martucci, 2012* : 79).

Malheureusement, ce questionnaire n'a jamais eu l'occasion d'être utilisé pour la réalisation des enquêtes de l'*ALA* et Çabej n'a pu l'utiliser que pour quelques enquêtes de terrain, menées en Albanie entre 1941 et 1942, pour en tester la validité. Lorsqu'en 1943 les relations entre l'Italie et l'Albanie s'aggravent suite à la chute du Gouvernement de Mussolini, le travail de l'*ALA* est interrompu pour toujours et, en 1944, la *Reale Accademia d'Italia* et le *Centro Studi per l'Albania* cessent également d'exister. De tout ce travail préparatoire il ne nous reste aujourd'hui que les documents qui concernent la correspondance entre les représentants du Gouvernement italien de l'époque et les spécialistes promoteurs de cette œuvre de géolinguistique, le questionnaire *ALA*

[7] Un bon album de dessins représentant les habitations, les décorations, les objets, les armes etc., tirés des œuvres ethnographiques sur l'Albanie, des photos des revues etc., [lesquels] aideront l'enquêteur. Pour les plantes, outre au petit herbier, il y a aussi des dessins colorés ; on a agit de même avec la faune. (N.T.).

publié en 1943 par la typographie de Grottaferrata et l'article inédit sur les travaux du questionnaire écrit par Çabej (Martucci, 2012 : 72).

D'après la division par époque des études de dialectologie albanaise fournie par Beci (1997), le projet de l'*ALA* fait partie de sa première phase de développement qui se déroule, à peu près, à partir de 1854 jusqu'en 1955. Au cours de cette période, les linguistes – pour la plupart étrangers – ont mené tout d'abord leurs recherches sur les parlers *arbëreshë* de Grèce, d'Italie et de Dalmatie et ensuite sur les dialectes albanais de *Çamëria*[8], Kosovo, Macédoine et de la région de *Dukagjin*[9] (Beci, 1997 : 81). Il nous faut rappeler, parmi les spécialistes les plus importants, Karl Heinrich Reinhold et ses contributions portant sur les parlers *arbëreshë* de Grèce (1855) ; Gustav Meyer qui a publié le premier dictionnaire étymologique de la langue albanaise en 1891 ; Maximilian Lambertz qui s'est intéressé, entre autres, aux parlers *arbëreshë* d'Italie au début de 1900 (1914-1915 ; 1923-1925) ; Weigand qui a donné sa contribution au dialecte guégue de Dalmatie (1911) et aux parlers d'origine albanaise de l'Attique (1926) ; Tagliavini qui s'est occupé du parler dalmatien de Borgo Erizzo (1937) ; Pedersen qui a donné la contribution la plus importante dans le domaine de l'indoeuropéistique albanaise (1900) ; Cimochowski qui a étudié quelques parlers de la région de *Dukagjini* (1951) ; Pekmezi qui avait déjà présenté en 1908, une étude sur le parler albanais d'Elbasan. L'intérêt pour les dialectes de l'albanais a été démontré non seulement par chacun de ces spécialistes, mais aussi par des travaux géolinguistiques qui ont inclus dans leurs réseaux des points alloglottes retombant sur les territoires objets de leurs enquêtes. Ainsi, l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse* (*AIS*) a inclus pour la première fois trois points alloglottes dans son réseau : le point 751 correspondant au parler *arbëresh* d'*Acquaformosa/Firmoza*[10] (en Calabre) qui a été enquêté par Rohlfs et les points 748 et 792 correspondant, respectivement, aux parlers grecs de *Corigliano d'Otranto* (dans les Pouilles) et *Ghorio di Roghudi* (en Calabre) (Cugno & Massobrio, 2010 : 52). Le travail de l'*Atlas Linguistique Italien* (*ALI*) est apparu comme étant beaucoup plus innovateur par rapport à celui de l'*AIS* parce que ses auteurs ont choisi d'inclure dans le réseau de cet atlas tous les parlers alloglottes de l'Italie, et notamment les slaves, albanais, alémaniques et allemands, roumains, grecs, catalans, provençaux et francoprovençaux, tsiganes (Cugno & Massobrio, 2010 : 62). On peut remarquer en particulier le fait que le nombre de communautés albanophones enquêtées résulte être supérieur par rapport au seul et unique point de l'*AIS* : l'*ALI* a inclus 8 points *arbëreshë* en Italie et 1 albanophone en Croatie. Un article intéressant de Federica Cugno –

[8] Ce territoire représente la région costière de l'ancien Épire, entre l'Albanie du sud et la Grèce nord-occidentale.
[9] Cette région s'étend du nord-est de l'Albanie jusqu'au sud-est du Kosovo, entre les villes de Peja, Gjakova et Prizreni.
[10] En 1992, la communauté de *Firmoza/Acquaformosa* a été enquêtée par Filomena Raimondo qui a réalisé la collecte de matériaux lexicaux sur la base des questionnaires de l'*ALE* à l'occasion du travail réalisé pour sa maîtrise, intitulée *Il lessico della parlata arbëreshe di Acquaformosa attraverso i questionari del progetto ALE (Atlas Linguarum Europae).*

rédactrice de l'*ALI* et chercheuse à l'Université de Turin – porte sur les observations concernant les points albanais de l'*Atlas Linguistique Italien* (Cugno, 1994). L'auteure propose tout d'abord une liste complète des neuf points albanais de l'atlas, notamment *Badhesa/Villa Badessa*, dans les Abruzzes (P. 628) ; *Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia*, dans les Pouilles (P. 804) ; *Ruri/Ururi*, au Molise (P. 679) ; *Katundi/Greci*, en Campanie (P. 817) ; *Spixana/Spezzano Albanese* (P. 931), *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* (P.943) et *Fallkunara/Falconara Albanese* (P.939) en Calabre ; *Barilli/Barile*, en Basilicate (P. 901) et *Arbënesh/Borgo Erizzo* (P. 391), en Croatie. Elle fournit ensuite un tableau général de l'histoire de ces localités, des caractéristiques phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales les plus importantes de l'*arbëresh* ainsi que des phénomènes d'interférence linguistique tels qu'ils résultent de l'analyse des données collectées pendant les enquêtes de l'*ALI*. Selon l'opinion de cette spécialiste que nous partageons inconditionnellement, les enquêtes de l'*ALI* menées auprès des communautés *arbëreshe*

> *« […] offrono una ricchissima raccolta di materiale linguistico che, soprattutto dal punto di vista lessicale, può rivelarsi utile per l'approfondimento dello studio del contatto con i dialetti romanzi e con la lingua greca in particolare. […] inoltre le inchieste di Villa Badessa e di Borgo Erizzo, sia per il periodo in cui sono state svolte, sia per la situazione di isolamento in cui si sono trovate le due comunità, possono essere ritenute di estremo interesse per la ricerca dialettologica sulle parlate italo-albanesi e per la storia della lingua albanese in generale. »*[11] (Cugno, 1994 : 88).

À partir de 1956 jusqu'à l'an 2000 environ, la deuxième phase des études dialectologiques albanaises se déroule en s'intéressant aux recherches portant sur la plupart des dialectes albanais, dans les territoires de l'Albanie, du Kosovo et de la Macédoine occidentale. Jusqu'aux années 90, 300 parlers ont été étudiés et 60 descriptions et monographies dialectales ont été publiées grâce aux recherches menées par Gjinari (1957, 1958, 1960, 1962, 1963, 1989), Beci (1983, 1982, 1977, 1974, 1972, 1964-1965), Çeliku (1963, 1965, 1966, 1968, 1971, 1974), Totoni (1980, 1971, 1966, 1965, 1964, 1962), Shkurtaj (1996a, 1994, 1986, 1984, 1982, 1979, 1975, 1974, 1973, 1967), Gosturani (1975, 1982, 1984), Haxhihasani (1955, 1963, 1971), etc. L'intérêt envers ces dialectes a été aussi démontré, outre que par les études des linguistes albanais sur les parlers d'Albanie, grâce aux nombreuses publications – portant sur les parlers albanophones du Kosovo, de la Macédoine, du Monténégro et de la Serbie méridionale – issues des recherches d'autres linguistes étrangers, tels que Ajeti (1960, 1969, 1978), Mulaku (1972, 1981, 1987), Halimi (1972, 1996), Nesini (1978), etc. On retrouve également le témoignage de cette effervescence d'études dialectales avec la publication, dès 1971, de quelques revues d'intérêt dialectologique et linguistique, telles que : *Dialektologjia Shqiptare* (dialectologie albanaise), *Studime filologjike*

[11] « […] (les enquêtes) offrent une collecte de matériaux linguistiques très riche, qui peut se révéler utile, surtout du point de vue lexical, pour approfondir l'étude du contact avec les dialectes romans et, en particulier, avec la langue grecque. […] en outre, les enquêtes menées à Villa Badessa et à Borgo Erizzo – sur la base de la période où elles ont été menées et sur la base de la situation d'isolement caractérisant les deux communautés – peuvent résulter extrêmement intéressantes à la fois pour la recherche dialectologique portant sur les parlers *arbëreshë* et pour l'histoire de la langue albanaise en général. » (N.T.).

(études philologiques), *Bulletin për Shkencat Shoqërore* (Bulletin des sciences sociales) et *Studime Gjuhësore* (études linguistiques) qui ont eu le mérite d'accueillir les contributions les plus remarquables portant sur les domaines d'études albanais.

À côté de ces études dialectologiques, on peut voir se développer également les recherches d'autres linguistes portant sur des aspects plus généraux de linguistique albanaise ou sur des phénomènes particuliers envisagés du point de vue de la linguistique historique, tels que les travaux de Desnickaja (1972), Çabej (1957, 1958, 1959, 1960, 1962, 1963, 1964-66, 1967, 1972, 1974, 1975, 1976), etc. On voit en même temps se développer encore plus l'intérêt pour l'étude des parlers *arbëreshë* d'Italie qui deviennent ainsi l'objet des recherches d'une deuxième génération de linguistes italiens et étrangers, tels que Camaj (1971, 1974, 1975, 1977, 1993, 1994), Solano (1960, 1972, 1979, 1983, 1984), Guzzetta (1978, 1982, 1983, 1994), Breu (1982, 1991, 1993, 2005, 2011), Altimari (1987, 1994, 2002, 2007, 2014), Savoia (1980, 1983, 1991, 1994, 2008), etc. dont on a déjà parlé de manière exhaustive dans le chapitre II.

En outre cette période est également importante à cause de la participation de l'Albanie à la plus grande entreprise géolinguistique jamais réalisée en ce qui concerne l'*Atlas Linguarum Europae* (*ALE*) qui a inclus dans son réseau 15 points albanophones dont 10 centres en Albanie, 3 en Kosovo et Macédoine et 2 *arbëreshë* dans l'Italie du sud, comme le montre la figure 3 ci-dessous. Les points *arbëreshë* sont représentés notamment par les parlers de *Kazallveqi /Casalvecchio di Puglia* (dans les Pouilles) et *Fallkunara/Falconara Albanese* (en Calabre).

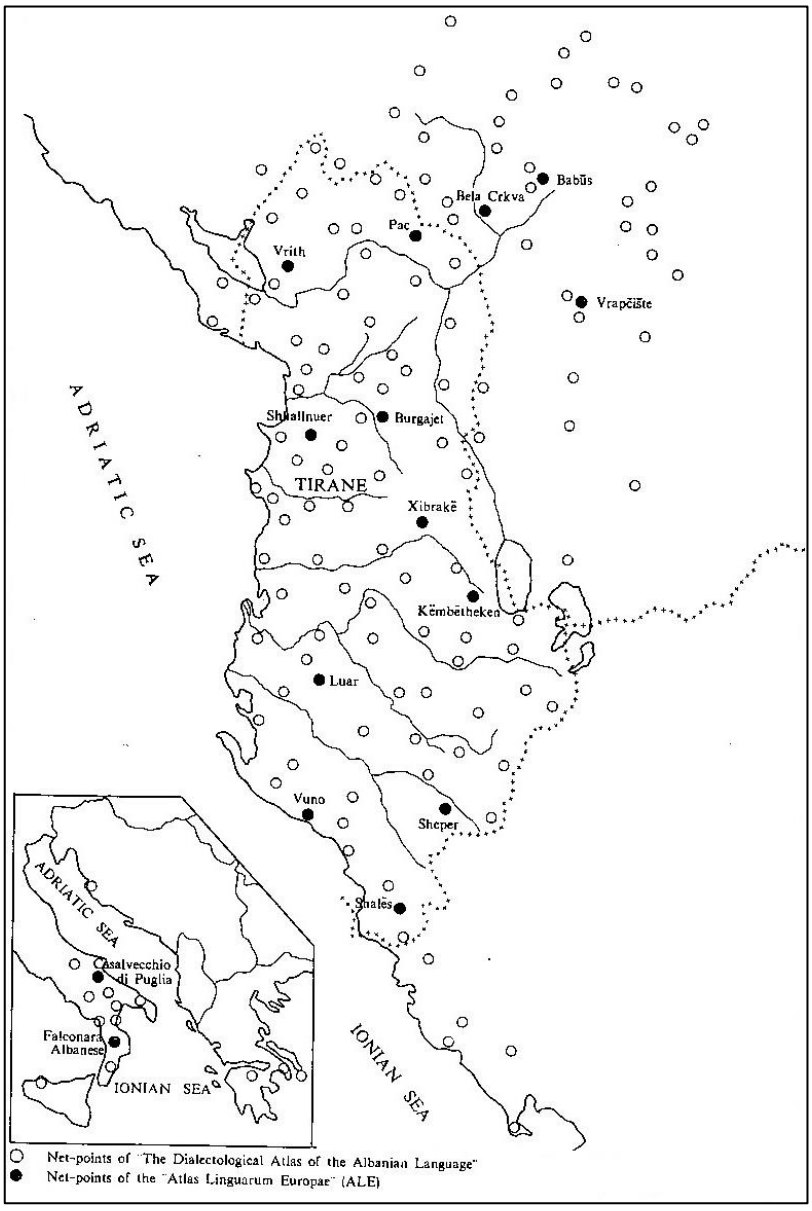


Figure 3 - Réseaux d'enquête de l'*ALE* et de l'*ADGjSh* (Beci, 1997 : 84).

Le Comité National albanais de l'*ALE* était composé d'un groupe de linguistes très compétents, tels que Kostallari, Domi, Çabej, Dobdiba, Gjinari, Beci, Thomai et Dodi ; la collecte et la préparation pour la publication des matériaux ont été réalisées par Gjinari, Beci, Gosturani et Shkurtaj (Beci, 1997 : 83).

L'un des mérites de l'*ALE* est celui d'avoir représenté un véritable tremplin de lancement pour les atlas de groupes linguistiques, tels que l'*Atlas Linguistique Roman* (*ALiR*), l'*Atlas des Langues Celtiques* (*ALC*) et l'*Atlas des Langues Germaniques* (*ALG*), et son adoption dans les domaines de la cartographie interprétative de type motivationnel s'est révélée particulièrement efficace pour l'étude comparée de l'histoire culturelle. Dans son article de présentation du nouveau projet, Contini a défini l'*Atlas Linguistique Roman* comme « *une filiation de l'ALE* » (Contini, 1995 : 144) en raison du fait que le chantier de cette entreprise continentale a permis,

pour la première fois, la rencontre et la collaboration étroites entre un nombre important de romanistes qui ont observé – pendant la rédaction des synthèses romanes – le fait que la plupart des nombreux matériaux qui étaient déjà disponibles n'était pas exploitée ou restait inédite. Tout comme l'*ALE*, l'*ALiR* est aussi un atlas interprétatif car il offre une analyse et une classification typologique des matériaux bruts, qui se trouvent dans les atlas publiés ou encore inédits, ayant comme but celui de définir l'identité des aires romanes grâce à l'identification des traits communs de nature différente, comme par exemple ceux lexicaux, phonétiques, phonologiques ou morphosyntaxiques. Bien que plus limité que celui de l'*ALE*, le réseau de points de l'*ALiR* comprend aussi un point *arbëresh*, correspondant à la localité calabraise déjà nommée plus haut, *Firmoza/Acquaformosa*, faisant partie du réseau d'enquêtes de l'AIS[12] (Cugno & Massobrio, 2010 : 325).

Mais l'œuvre la plus importante de cette deuxième phase d'études dialectologiques albanaises est représentée par la réalisation et la publication, en 2007, de l'*Atlasi Dialektologjik i Gjuhës Shqipe - ADGjSh* (Atlas dialectologique de la langue albanaise) qui est paru en deux volumes et dont la publication a été sponsorisée par le « *Dipartimento di Studi dell'Europa Orientale* » (Département d'études de l'Europe orientale) de l'Université « *L'Orientale* » de Naples. Le questionnaire de l'*ADGjSh* est composé de 405 questions, dont la plupart est accompagnée de sous-questions (225 en total). La rédaction du questionnaire a été le résultat du travail conjoint des quatre auteurs de l'Atlas : Jorgji Gjinari qui est le directeur de l'œuvre, et a réalisé également les parties concernant la phonétique (questions de 1 à 65) et la morphologie (questions de 66 à 136) ; Xheladin Gosturani qui s'est occupé des questions portant sur la syntaxe (questions de 137 à 145) ; Gjovalin Shkurtaj qui a préparé la partie du questionnaire relative au lexique (questions de 146 à 405) ; la collaboration entre Bahri Beci et Gjinari a permis en revanche la réalisation du système de transcription de l'Atlas.

Les enquêtes se sont déroulées entre 1980 et 1989 sur un réseau de 176 points programmés et distribués comme suit : 86 points en Albanie, 34 en Kosovo, 18 en Macédoine, 9 en Monténégro, 5 en Serbie, 8 en Grèce, 1 en Croatie et 15 dans l'Italie du sud. Les données concernant 7 points[13] du réseau *ADGjSh* sont tirées des travaux dialectologiques déjà publiés étant donné qu'il n'a pas été possible de mener des enquêtes de terrain à cause du manque d'informateurs originaires de ces villages. Par conséquent, comme l'affirment les auteurs eux-mêmes, les données concernant ces 7 points résultent en effet comme étant peu exhaustives parce qu'ils ont dû se contenter de ce qu'ils ont trouvé dans les publications à leur disposition (*ADGjSh*,

[12] Le réseau italien de l'*ALiR* englobe les points de l'*AIS* et les points de l'*ALI* mais pour les communautés albanaises d'Italie méridionale seul le point de l'*AIS* a été retenu.

[13] Les sept villages sont : *Peloponez*, *Malësia e Atikës* et *Salamina* sur le territoire grec ; *Arbënesh* en Croatie ; *Preshevë* et *Baçicë* en Serbie ; *Vuçitern* en Kosovo.

I : 48). En revanche, les données concernant les points en Albanie ont été collectées par l'intermédiaire d'enquêtes de terrain ; mais en ce qui concerne les parlers *arbëreshë* dans l'Italie du sud, les enquêteurs ont réussi à réaliser seulement 9 enquêtes sur les 15 programmées *« […] per le obiettive difficoltà dovute all'autarchia perseguita anche in campo scientifico dal vecchio regime […] »*[14] (Altimari, 1994d : 452). Ainsi, seules les communautés de *Ungra/Lungro*, *Maqi/Macchia Albanese*, *Pllatëni/Plataci*, *Shën Bendhiti/San Benedetto Ullano* (dans la région de Cosenza, en Calabre), *Gharrafa/Caraffa* (dans la région de Catanzaro, en Calabre), *Karfici/Carfizzi* (dans la région de Crotone, en Calabre), *Hora/Piana degli Albanesi* (dans la région de Palerme, en Sicile), *Katundi*/*Greci* (dans la région de Avellino, en Campanie), et *Porkanuni/Portocannone* (dans la région de Campobasso, en Molise) ont pu être enquêtées. Bien qu'ils aient été inclus dans le projet originel d'enquête, les points *arbëreshë* de *Badhesa/Villa Badessa*, *Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia*, *Barilli/Barile*, *Shën Kostandini/San Costantino Albanese*, *Shën Bendhiti/San Benedetto Ullano* et *Fallkunara/Falconara Albanese* n'ont pas été enquêtés étant donné que l'on n'a trouvé aucun informateur dans ces communautés (*ADGjSh*, I : 49), pour cette raison sur les cartes de l'atlas, le numéro indiquant ces points résulte être représenté par un carré aux contours gris. En ce qui concerne les autres points du réseau de l'ADGjSh qui se trouvent sur les territoires de l'ex-Yougoslavie, (notamment Serbie, Kosovo, Monténégro, Macédoine et Croatie) on a stipulé un accord de collaboration avec les autorités yougoslaves pour permettre à l'équipe guidée par le professeur Idriz Ajeti de mener les enquêtes dans les villages choisis, mais tout à coup et sans raison apparente, l'accord de collaboration n'a plus pu être appliqué à partir de 1981 (*ADGjSh*, I : 49). Par conséquent, les données concernant les points d'enquête qui se trouvent sur ces territoires ont été recueillies en interviewant des locuteurs provenant de ces villages et immigrés en Albanie à différentes périodes ; ce qui a eu comme conséquence la présence, de temps à autre,

> *« […] di lievi interferenze delle parlate dei luoghi in cui essi si sono insediati dopo essere venuti in Albania. Questo si spiega con il fatto che i soggetti in questione hanno lasciato da molto tempo i loro paesi d'origine. »*[15] (*ADGjSh*, I : 49).

Afin de confirmer la validité de ces données, les auteurs de l'ADGjSh souhaitent réaliser des atlas régionaux portant sur les parlers de ces territoires pour intégrer et préciser en même temps les informations dialectales qu'ils ont collectées. Des entretiens avec des locuteurs immigrés en Albanie ont aussi été réalisés pour collecter les matériaux linguistiques concernant les 5 points grecs de la *Çamëria*.

[14] En raison des difficultés objectives dues à l'autarcie mise en œuvre également dans le domaine scientifique par l'ancien régime (N.T.).

[15] […] de faibles interférences des parlers des lieux où ils se sont installés après leur arrivée en Albanie. Cela s'explique avec le fait que les sujets en question avaient quitté leurs pays d'origine depuis longtemps (N.T.).

Pour chaque point, on a interviewé un seul locuteur qui avait, dans la plupart des cas, un âge supérieur à 60 ans; en revanche, dans un petit nombre d'autres cas, les sujets avaient un âge inférieur, compris entre 45-60 ans, tandis que dans deux cas seulement l'âge des locuteurs était inférieur à 45 ans, notamment les points *arbëreshë* de *Porkanuni/Portocannone*, où l'informatrice avait 39 ans, et à *Katundi*/*Greci* (P 05) où l'informatrice en avait 28. Chaque réponse élicitée a été transcrite dans le cahier de l'*ADGjSh* et enregistrée sur une bande magnétique ; les enquêteurs ont enregistré aussi, lors de chaque entretien, un ou plusieurs textes dialectaux pour avoir des témoignages du parler en question. Les enregistrements sur bande magnétique réalisés lors des enquêtes ont été utilisés pour les contrôles des transcriptions et pour la création d'archives dialectales à utiliser pour les futures recherches (*ADGjSh*, I : 49).

Les cartes de l'*ADGjSh* sont de deux sortes : non linguistiques et linguistiques. Les cartes non linguistiques sont 11 et ont été utilisées, dans l'introduction de l'atlas, pour cartographier les territoires objets de l'enquête dialectologique (cartes A, B, C, Ç et D) ; la position des centres économiques et administratifs majeurs par rapport aux points du réseau (carte DH) ; les noms des villages et villes enquêtés (carte E) ; les enquêtes menées selon l'année de réalisation (carte Ë) ; le travail de chaque membre du groupe des enquêteurs par rapport aux points enquêtés (carte F) ; le travail de chaque membre du groupe des enquêteurs par rapport à la mise en fiche des matériaux collectés (cfr. fig. 4 ci-dessous, carte G) et, en dernier lieu, le travail de chaque membre du groupe des enquêteurs par rapport à la réalisation des cartes linguistiques (carte H).

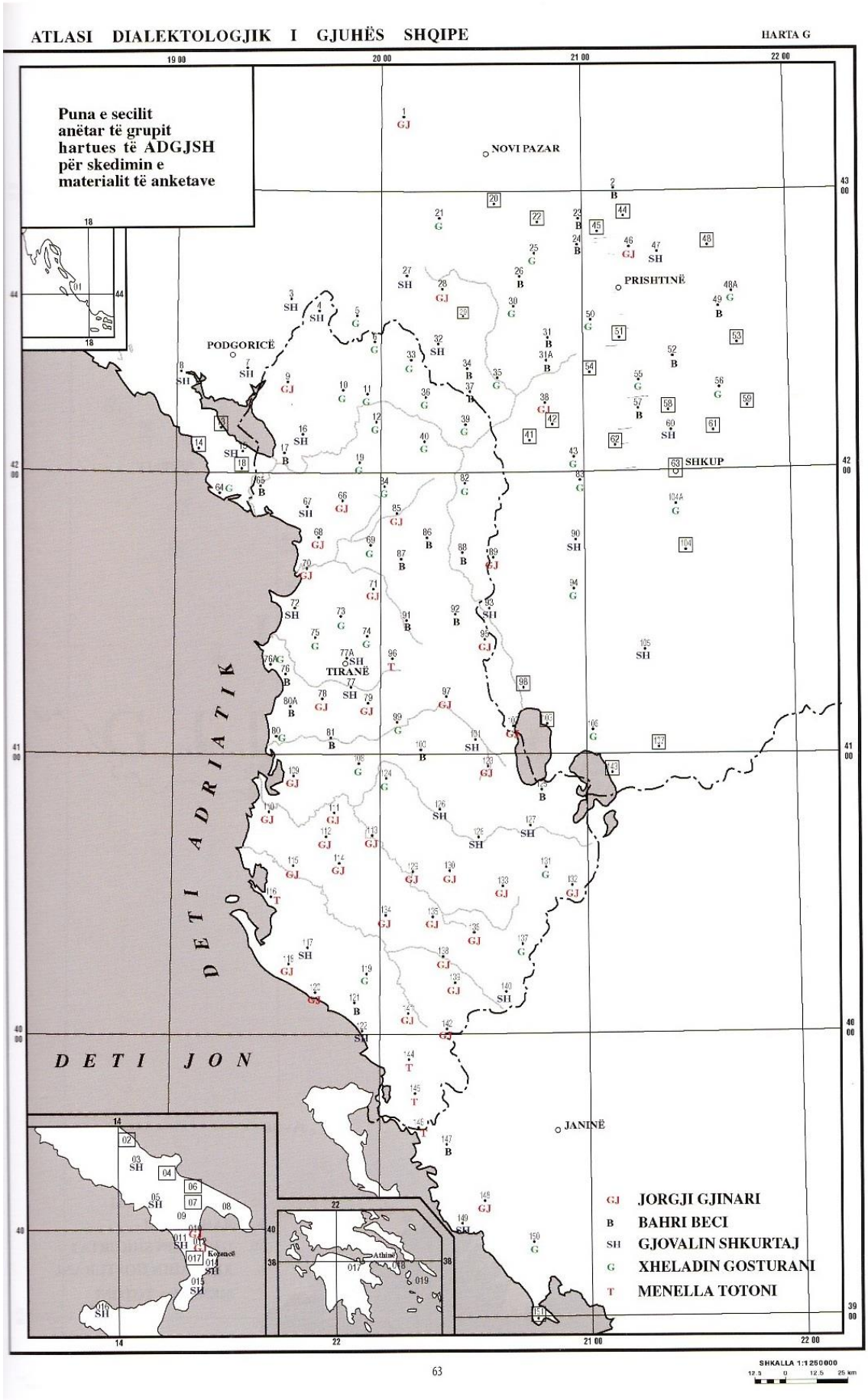


Figure 4 - Carte G (*ADGjSh*, I : 63).

Les cartes linguistiques montrent les différences dialectales en phonétique (cartes de 1 à 134), morphosyntaxe (cartes de 135 à 360) et lexique (cartes de 361 à 634), tout en suivant la répartition du questionnaire. Dans un petit nombre de cas, il est aussi possible qu'une même carte contienne plus d'un argument au cas où les données à cartographier soient issues de questions connexes, comme dans le cas de quelques cartes phonétiques dont la figure 5 ci-dessous montre un exemple.

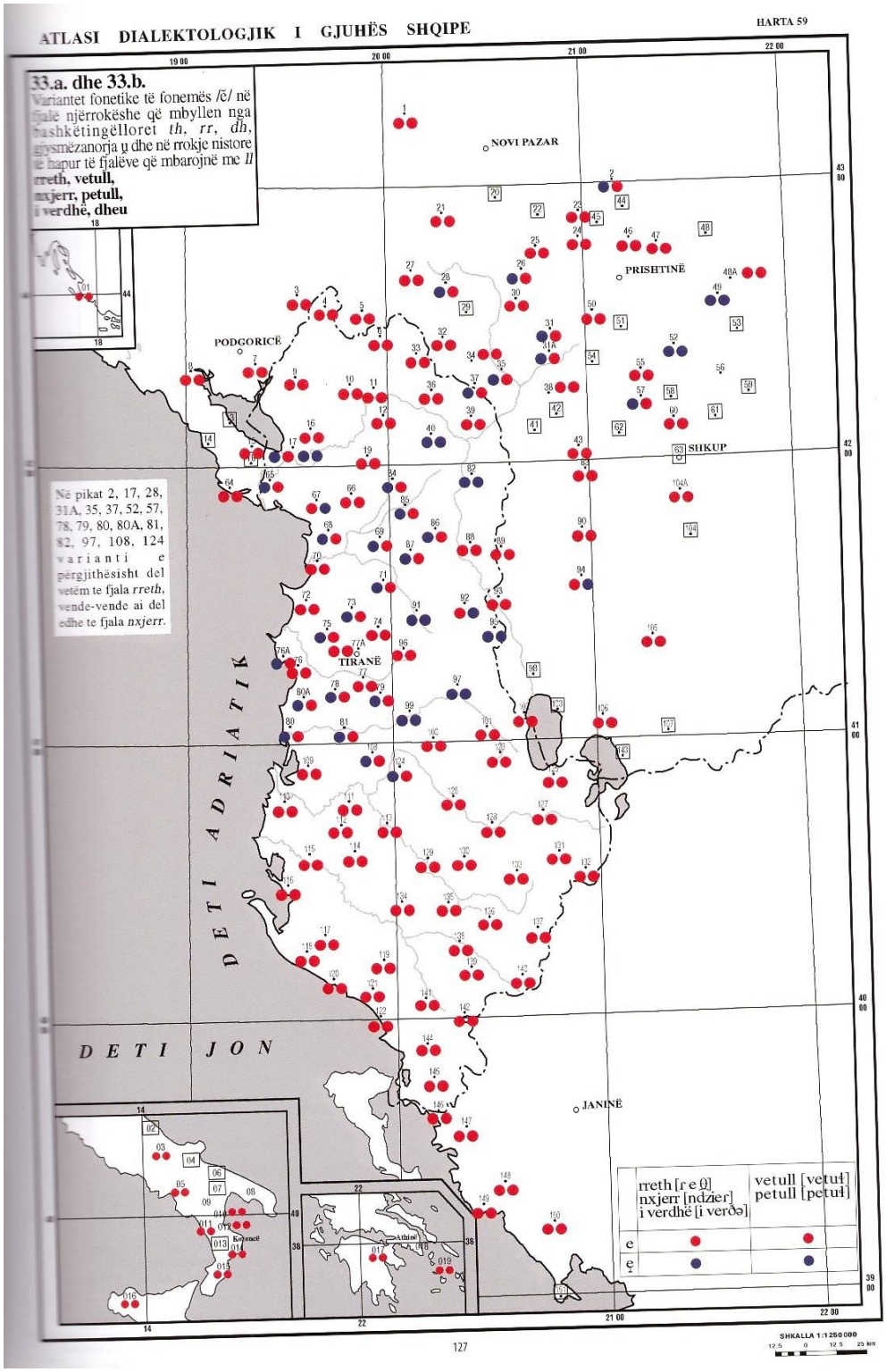


Figure 5 - Carte 59 regroupant les questions nr. 33a et 33b (*ADGjSh*, I : 127).

En revanche, lorsqu'il n'a pas été possible de cartographier sur une même carte toutes les réponses relatives à une question ou sous-question, il a été nécessaire d'utiliser plusieurs cartes pour leur représentation, comme le montre la figure 6 suivante :

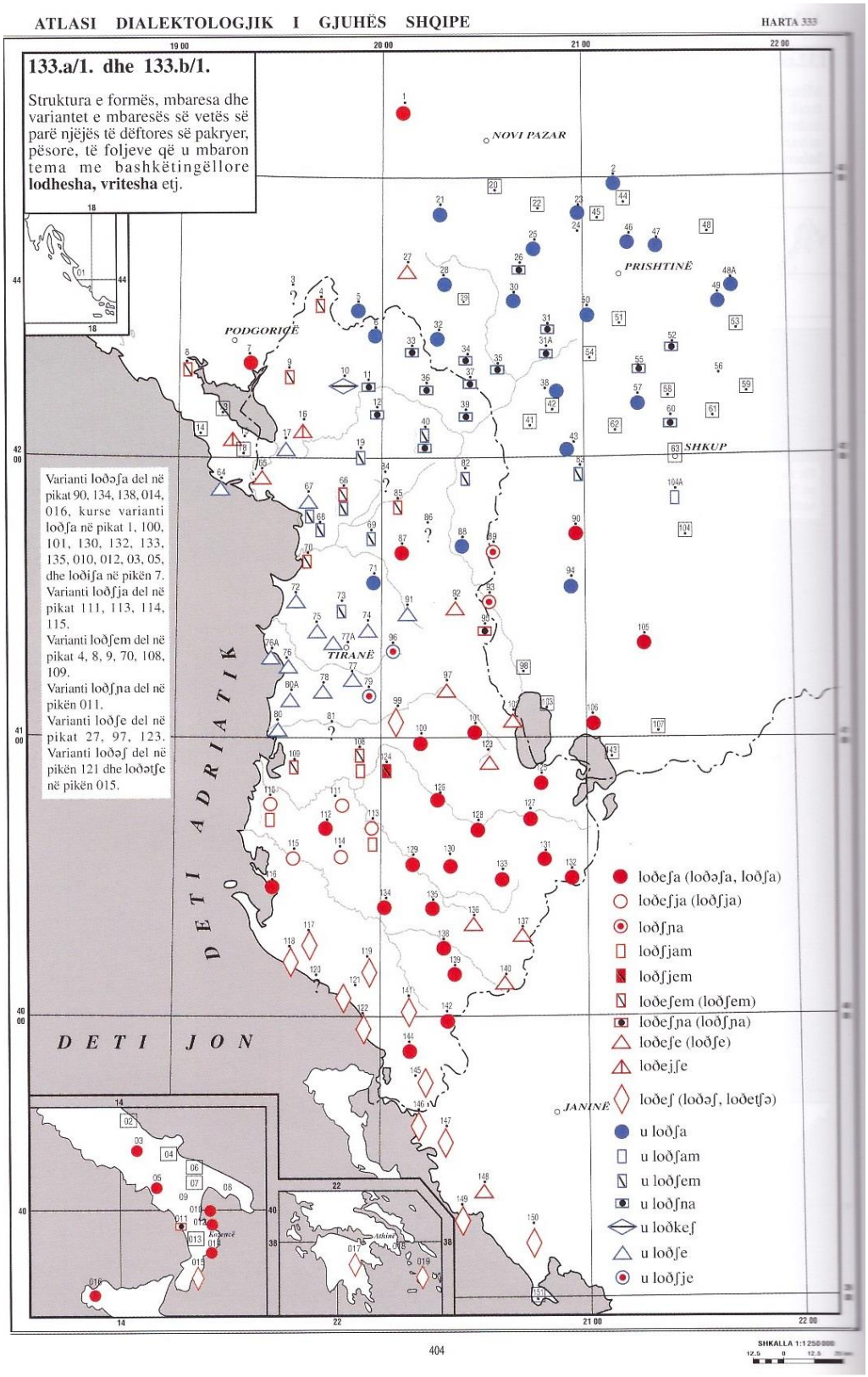


Figure 6 - Carte 333 représentant deux réponses relatives aux sous-questions nr. 133.a et 133.b (*ADGjSh*, I : 404).

L'*ADGjSh* contient aussi des cartes synoptiques qui synthétisent les aires de distribution des formes ou phénomènes identifiés, comme le montre par exemple la carte suivante illustrant la structure de la forme de l'imparfait indicatif de la diathèse passive.

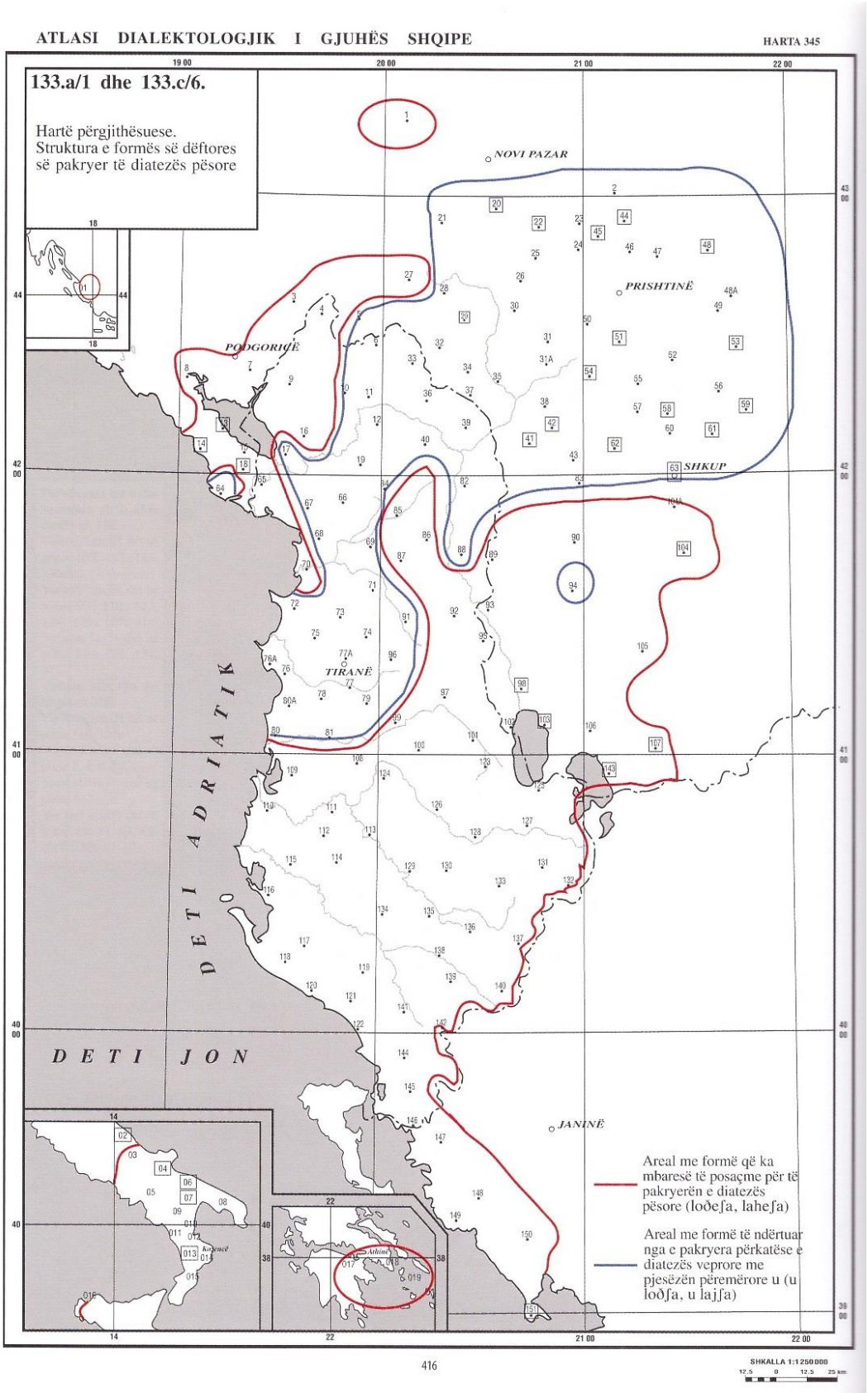


Figure 7 - Exemple de carte synoptique (*ADGjSh*, I : 416).

En tant que premier résultat d'un travail long et difficile, l'Atlas Dialectologique de la Langue Albanaise représente aujourd'hui un outil complexe et articulé qui est à la disposition des chercheurs et des étudiants pour une approche scientifique aux dialectes albanais, pour l'étude de la variation à tous les niveaux de la structure dialectale et pour l'étude des changements linguistiques en diachronie. Malgré son apport scientifique remarquable, l'*ADGjSh* présente aussi des points faibles qui peuvent être attribués, en premier lieu, au grand retard avec lequel la publication des données collectées a été réalisée : 27 ans ont passé entre la période de collecte des données et leur publication, ce qui a diminué la possibilité d'utiliser ces données pour des études en synchronie des dialectes albanais. Et en deuxième lieu, bien que le programme ait été celui d'enquêter 176 points, on ne l'a pas tout à fait respecté : les cartes de l'atlas montrent que les mailles du réseau n'ont pas subi de modification pour les points situés dans l'État albanais tandis que pour les territoires albanophones hors d'Albanie le projet initial a été réduit au moins d'un quart[16], ce qui veut dire que sur 129 points 97 seulement ont été réellement enquêtés (cfr. fig. 8 ci-dessous). Malheureusement, ce chiffre est destiné à diminuer encore plus si on prend en considération le fait que les données relatives à quelques points ont été tirées soit d'ouvrages publiés précédemment et non pas d'enquêtes directes sur le terrain, soit d'entretiens avec des immigrés sur le territoire albanais, comme l'indique explicitement la liste des informateurs et des sources des données concernant les points grecs, le point croate et les points situés dans l'ex-Yougoslavie.

[16] Les points exclus du réseau de l'atlas sont représentés sur les cartes avec un chiffre à l'intérieur d'un carré.

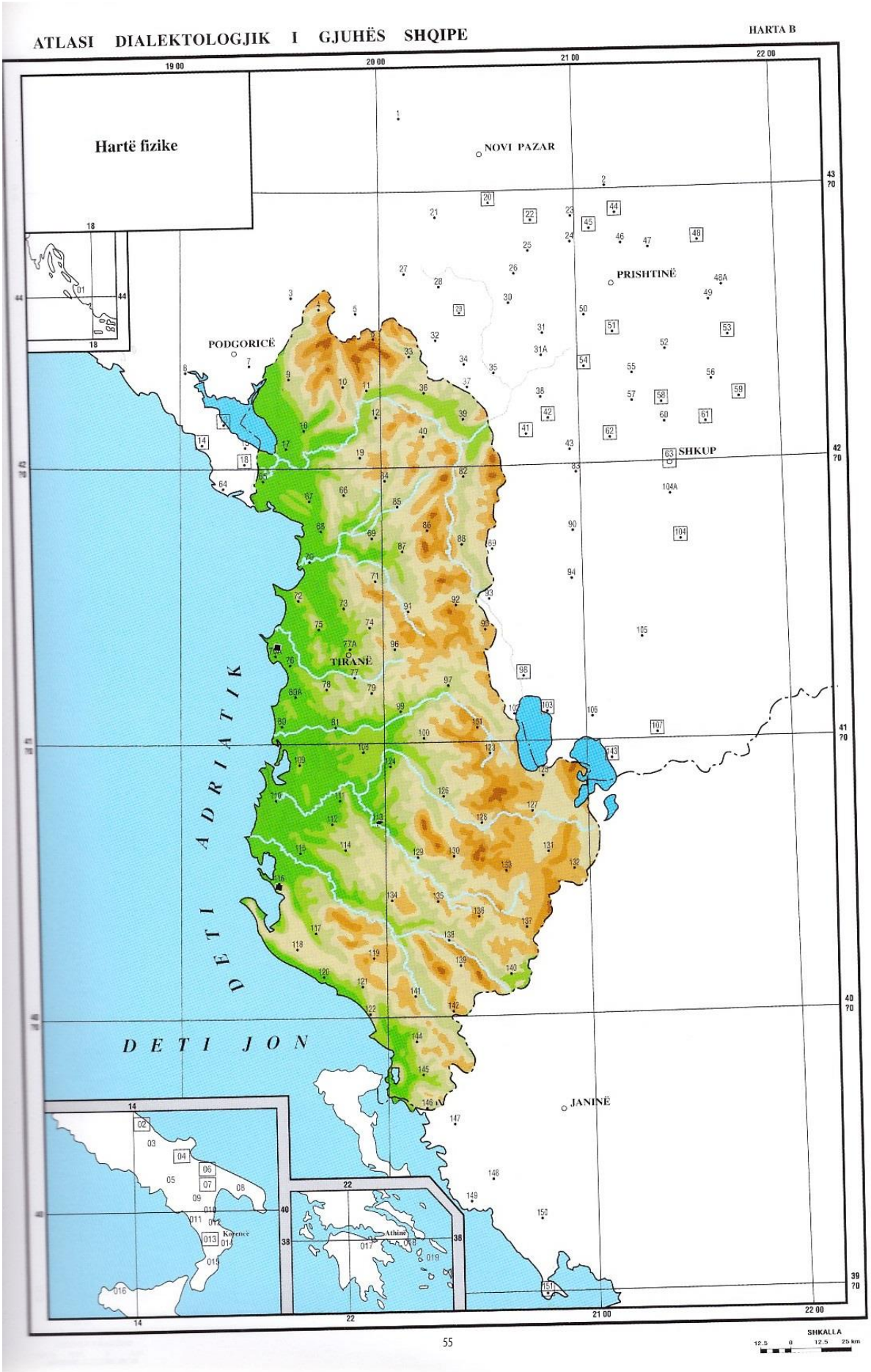


Figure 8 - Réseau des points d'enquête de l'ADGjSh (*ADGjSh*, I : 55).

Comme nous l'avons déjà fait observer, selon le plan d'enquête programmé par les auteurs de l'atlas, les points *arbëreshë* devaient être 15 mais en réalité on en a enquêté seulement 9 dont deux, notamment *Porkanuni*/*Portocannone* (P. 03 des cartes) et *Katundi/Greci* (P. 05 des cartes), ne fournissent pas de données exhaustives pour la plupart des questions. Ce qui nous amène forcément à nous demander comment cela a pu se produire en raison du fait que nous avons enquêté personnellement les deux villages *arbëreshe* en question en remarquant que les locuteurs actifs sont encore nombreux et les données dialectales sont très riches: il nous a même été possible de publier un dictionnaire pour Portocannone en 2007 avec plus de 6 000 entrées ; à *Katundi/Greci* nous avons collectés – en utilisant le premier questionnaire de l'*ALE* – les données pour la réalisation de l'*ALeA* (*Atlas Lexicographique Arbëresh,* cfr. paragraphe suivant) – en y menant des enquêtes de terrain entre 2007 et 2010.

Très probablement, le choix des informateurs a invalidé l'élicitation des réponses ; en effet nous pensons que les deux femmes interviewées n'étaient pas de bonnes informatrices tout d'abord parce qu'il ne s'agit pas de locutrices âgées (39 ans celle de Portocannone et 28 celle de Greci) et, ensuite, à cause de leur formation universitaire (respectivement une diplômée et une étudiante), le fait de poursuivre leurs études les ayant à l'évidence éloignées du village d'origine pendant quelques années en limitant les occasions d'utiliser leur langue maternelle dans la communication courante et en rendant indispensable, en revanche, l'utilisation de l'italien, le code de communication prédominant dans les environnements universitaires italiens.

La même objection peut être aussi faite pour les autres 6 points *arbëreshë* du réseau où les enquêteurs n'ont pas trouvé d'informateurs à interviewer : ceci est en contraste avec les données collectées sur le terrain – à partir de 1975 environ – par de nombreux linguistes qui se sont intéressés à ces villages en publiant d'importantes monographies portant sur les différents aspects de chaque parler[17]. On rappelle, parmi ces derniers, les travaux de Camaj décrivant les parlers de *Katundi/Greci* (1971), de *Barilli/Barile* (1971), de *Badhesa/Villa Badessa* (1974), de *Fallkunara/Falconara Albanese* (1977) et *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* (1993) ; les travaux de Savoia portant, par exemple, sur la morphologie du parler de *San Marcani/San Marzano* (1980) et sur la description du système verbal des parlers *arbëreshë* de *Barilli/Barile* et *Zhura/Ginestra* (1993) et un ouvrage très récent sur les « survivances » linguistiques *arbëreshe* à *Badhesa/Villa Badessa* (Perta *et al.* 2014).

[17] Nous avons déjà fourni une description détaillée du développement des études dialectologiques *arbëreshe* dans le chapitre II ; nous nous bornons donc ici à fournir quelques références concernant les études menées sur les 6 points *arbëreshë* non enquêtés par l'*ADGjSh*.

6.2 Expériences géolinguistiques *arbëreshe*

Bien que les études de dialectologie *arbëreshe* (cfr. chapitre II, § 2.2) aient déjà commencé vers la fin du XIXe siècle avec l'intérêt que Lambertz (1914-15 ; 1923-25) a démontré envers les communautés albanophones du Molise et des Pouilles, une attention particulière au patrimoine linguistique et littéraire des communautés *arbëreshe* se manifeste plus nettement lors de l'institution des chaires de Langue et Littérature albanaise dans les universités italiennes de Naples (en 1900), de Palerme (en 1932), de Padoue (en 1936), de Rome (en 1939), de Bari (en 1952) et, surtout, de Cosenza (en 1973). On retrouve en effet, dans la province de Cosenza (en Calabre), la plupart des communautés albanophones d'Italie et, sous la direction de son fondateur Francesco Solano, la chaire d'études albanologiques de l'université calabraise acquiert un rôle dynamique central pour la relance de ces études en contribuant, en même temps, à consolider les rapports culturels entre les *Arbëreshë* et les institutions académiques et universitaires d'Albanie et du Kosovo (Altimari, 1994d : 445).

L'activité didactique et scientifique ininterrompue pendant quinze années de travail, a permis à Solano de lancer le projet pour un atlas linguistique des parlers albanais de l'Italie du sud : l'*Atlante linguistico delle parlate albanesi dell'Italia meridionale* (atlas linguistique des parlers albanais de l'Italie du sud) a commencé à être réalisé à partir de 1975 grâce à la collaboration des étudiants des chaires de Langue et Littérature albanaise et de Dialectes *arbëreshë* que Solano avait fondées. Les étudiants ont réalisé, sous sa direction, une production de travaux universitaires considérable (maîtrises, monographies, etc.) ayant pour objet les études dialectologiques sur la plupart des parlers *arbëreshë* de la Calabre et les études de philologie et littérature portant sur l'analyse des œuvres de littérature, publiées et inédites, d'auteurs *arbëreshe*. Ce corpus de matériaux dialectologiques et littéraires à la fois a une valeur inestimable et constitue le cœur de l'un des plus importants centres de documentation linguistique existant dans le domaine universitaire italien sur les dialectes *arbëreshë*. Tous ces matériaux linguistiques sont conservés à l'heure actuelle dans le Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre, et sont en libre accès pour les chercheurs et les étudiants ; sur le site du laboratoire (http://www.albanologia.unical.it/tesi.htm) il est aussi possible de consulter l'index complet de tout le corpus.

Le projet d'un atlas linguistique *arbëresh* a été continué par Francesco Altimari, le successeur de Solano, qui poursuivit également son engagement dans le domaine de la recherche dialectologique *arbëreshe*. Sous la direction d'Altimari à partir de 1992, le projet de cet atlas entre dans sa phase exécutive, qui avait été renouvelée en particulier à travers l'utilisation de l'informatique appliquée au traitement des données linguistiques. Tout comme le montrent les

tendances récentes en géolinguistique, ce projet exploite aussi les potentialités offertes par les technologies informatiques et multimédias modernes avec qui toutes les entreprises, plus ou moins récentes, ont dû nécessairement se confronter. En effet, l'application des technologies informatiques pour l'élicitation, l'élaboration, le stockage et la présentation des données marque la frontière entre les entreprises géolinguistiques traditionnelles où les publications des données étaient sur format papier et celles de dernière génération où l'utilisateur peut profiter directement du matériel en ligne (comme dans le cas de l'*Atlante Linguistico Toscano-ALT* ou du *Thesaurus Occitan*-THESOC) ou sur cédérom (comme dans le cas des monographies de l'*ALeA* illustrées ci-dessous). Les données peuvent être aussi présentées sous forme de données sonores avec la possibilité, pour l'utilisateur, de personnaliser les critères d'interrogation, tout comme dans les atlas parlants (tels que l'*Atlas linguistique multimédia de la région Rhône-Alpes et des régions limitrophes-ALMURA*) ou les atlas audiovisuels, encore plus évolués, où les données sont présentées sous forme d'images-vidéos (comme pour l'*Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan*) (Cugno & Massobrio, 2010 : 24). L'accès aux données et leur présentation sous des formes sans aucun doute plus simples répond à un nouveau principe éthique qui s'est diffusé surtout au sein des chantiers géolinguistiques régionaux et qui prévoit le fait que les enquêtes sur le terrain ne doivent pas s'orienter exclusivement vers la collecte de matériaux linguistiques sans aucun retour pour la communauté enquêtée, et que les enquêtes doivent représenter aussi une occasion d'échange réciproque entre les administrations locales et les chercheurs. Ainsi, selon Trumper & Maddalon d'un côté :

> *« […] la creazione di rapporti diretti con i comuni e gli enti locali ci dà un accesso talvolta più agevole agli informatori […] »*[18] (2007 : 178)

et de l'autre, les chercheurs s'engagent à fournir aux administrations locales un cédérom multimédia pour que les utilisateurs puissent approfondir la connaissance de leur pays et de leur culture outre à exploiter ces données comme matériel didactique (Trumper & Maddalon, 2007 : 177), comme on a fait avec les cédéroms de l'*ALeA*.

Donc, ce renouvellement de la méthodologie d'approche des données a forcément entraîné une reconsidération du projet, tel que Solano l'avait lancé : dans cette nouvelle phase, l'entreprise géolinguistique *arbëreshe* s'ouvre aux opportunités d'exploration et de représentation des parlers *arbëreshë* offertes par la technologie informatique ; cette nouvelle approche se traduit aussi par la nouvelle dénomination que le projet même acquiert. Ainsi, l'*Archivio Lessicografico Arbëresh* (*ALeA*) devient la base de données multimédia du patrimoine linguistique et culturel des parlers *arbëreshë* d'Italie et de la même façon que les atlas régionaux et subrégionaux, l'*ALeA* se propose

[18] […] la création de relations directes avec les communautés et les autorités locales nous donne parfois un accès plus aisé aux informateurs […] (N.T.).

aussi de mieux préciser et tracer les aspects particuliers de l'histoire linguistique et culturelle de l'*Arbëria* en offrant un tableau intégral des phénomènes qui intéressent les dialectes *arbëreshë.*

En fait cette base de données cherche à combler les lacunes laissées par les recherches dialectologiques menées dans le passé dans les aires albanophones de l'Italie du sud ; comme on a pu l'observer, et même si l'entreprise de l'*ADGjSh* a fourni des données linguistiques très importantes pour l'étude des parlers *arbëreshë,* ces données résultent malheureusement parfois comme étant peu dignes de foi et pas toujours vérifiables. De plus, les enquêtes menées par ces linguistes albanais n'ont pas pris en considération l'importance de la collecte de documents sonores et visuels (par ex. : ethnotextes, vidéos, etc.) pour ces communautés : il s'agit d'un témoignages du riche patrimoine culturel matériel que les *Arbëreshë* conservent encore aujourd'hui, qui est en grand danger d'extinction car il est inscrit dans le livre rouge de l'UNESCO dans lequel on peut voir que la vitalité des dialectes *arbëreshë* est « *definitely endangered* » est définitivement menacée (http://www.unesco.org/languages-atlas/index.php).

L'*ALeA* a donc été conçu avec une double fonction : d'un côté, il pallie la quantité partielle de données lexicales et documentaires liées au patrimoine linguistique et culturel *arbëresh* que l'on a hérité des travaux sur le terrain menés à partir de la moitié du XXe siècle ; de l'autre, il se présente comme un outil permettant un accès plus fonctionnel et complet au patrimoine des Albanais d'Italie, grâce à l'exploitation des technologies informatiques et d'Internet (Altimari & Pignoli, 2014 : 41).

Pour combler les vides laissés par les précédentes entreprises géolinguistiques, à partir de 2006, on a commencé à mener d'autres enquêtes, qui sont toujours en cours, dans toutes les communautés *arbëreshe* ; en effet seules les communautés du Molise, des Pouilles septentrionales et de la Campanie ainsi que celles des provinces calabraises de Crotone et de Catanzaro et du Pollino en Basilicate ont été enquêtées et la plupart des communautés doivent encore être enquêtées.

Étant donné que Altimari était le coordinateur de la collecte des matériaux lexicaux des parlers *arbëreshë* au sein du projet de l'*Atlas Linguistique Européen*, les deux questionnaires de l'ALE ont été utilisés pour les enquêtes dans quelques communautés *arbëreshe* du Molise, de Campanie et des provinces calabraises de Crotone et Catanzaro (Conforti *et al.*, 2011 ; Nanci *et al.*, 2011). En vertu de son caractère essentiel, la Liste de Swadesh a été utilisée pour collecter les données dans les communautés dans lesquelles l'*arbëresh* a pratiquement disparu à cause du manque de locuteurs actifs, comme par exemple à *Marçedhuza/Marcedusa* et *Xingarona/Zangarona* (dans la province de Catanzaro, cfr. Nanci *et al.*, 2011) où nous n'avons trouvé que 2 locuteurs au total. Le questionnaire réalisé par Çabej en 1943 pour le projet d'*Atlas Linguistique Albanais* (*ALA*) a été utilisé pour la collecte des données lexicales dans les

communautés du Pollino, de *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* et *Shën Pali/San Paolo Albanese* (cfr. Scutari, 2012). On a programmé d'utiliser également les questionnaires de l'*Atlas Dialectologique de la Langue Albanaise* (*ADGjSh*) et de l'*Atlante Linguistico Italiano* qui ont été déjà utilisés, tout comme celui de l'*ALE*, pour enquêter les parlers *arbëreshë* pendant leurs campagnes dialectologiques passées, comme nous l'avons illustré dans le paragraphe ci-dessus. En particulier, lors de l'utilisation du questionnaire de l'*ALI*, la partie concernant les 12 albums d'illustrations et de photos qui l'accompagnent pourra être utilisée pour approfondir l'aspect ethnographique de l'enquête sur le patrimoine matériel *arbëresh*.

La décision d'utiliser les questionnaires d'autres entreprises géolinguistiques du passé pour les enquêtes dialectologiques de l'*ALeA* trouve aussi sa justification dans l'approche de continuité avec les études conduites jadis sur ces territoires de l'Italie du sud que l'équipe dirigée par Altimari entend poursuivre: la réalisation d'un questionnaire *ALeA* a été jugée superflue en raison du fait que les questionnaires mentionnés ci-dessus sont parfaitement capables de cueillir tous les aspects de la variation linguistique des parlers *arbëreshë*, et qu'ils explorent en outre de manière satisfaisante les nuances liées aux aspects ethnographiques et culturaux de ces communautés.

En revanche, cette décision a entraîné des problèmes lors de la réalisation de la structure de la base de données, surtout en ce qui concerne les modalités de traduction, dans le langage informatique, des exigences lexicographiques liées aux différentes structures des questionnaires utilisés sur le terrain pendant la collecte des données du corpus. Nous nous référons, en particulier, à la structure que la fiche de lemmatisation que l'*ALeA* aurait dû avoir afin de pouvoir illustrer aux utilisateurs tous les contenus des données linguistiques saisies. En effet, la richesse du patrimoine lexicographique *arbëresh* était accompagnée d'une grande hétérogénéité d'informations, de méthodes et d'objectifs en ce qui concerne les collectes de données lexicales menées et publiées à partir des années 60 du siècle dernier. Comme l'affirme également Michèle Oliviéri dans un article portant sur des réflexions à propos du 'responsaire' du THESOC, cette différenciation extrême de départ concernant surtout les données des atlas à regrouper dans la base de données occitane a représenté la difficulté la plus importante en raison des diverses méthodes utilisées par chaque auteur lors de la collecte des faits dialectaux et par la présence des commentaires en marges des atlas qui ont accentué encore plus

> *« […] l'hétérogénéité des données d'atlas ; les différentes notions ne sont pas représentées partout et, même lorsqu'elles le sont, elles ne le sont pas forcément de la même manière. »* (Oliviéri, 2012 : 14).

Elle ajoute aussi, pour cette raison, qu'il ne s'agit pas d'un questionnaire proprement dit, mais que c'est plutôt un 'responsaire' regroupant *« l'ensemble des notions (des signifiés) qui correspondent aux formes dialectales effectivement recueillies (les signifiants) »* (*Oliviéri, 2012 : 14*).

Dans le cas de l'*ALeA* il a été aussi nécessaire d'élaborer une fiche de lemmatisation capable de guider l'utilisateur dans la consultation et l'exploration des informations saisies, de manière simple, claire, et extrêmement compréhensible grâce à la structure multifonctionnelle de la fiche même, où l'utilisateur peut afficher directement ce dont il a besoin en cliquant sur les touches de fonctions de la fiche (cfr. fig. 13 ci-dessous).

La conception informatique et graphique de l'*ALeA* est réalisée dès 2004 par Battista Sposato, un informaticien du Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre qui s'occupe aussi du développement et de la mise à jour de la base de données lors de la saisie de nouvelles données ou de la réalisation de nouveaux logiciels d'application dans la base de données. En 2006, nous avons rejoint le Laboratoire en prenant en charge la coordination du projet, avec une attention particulière à l'idéation de logiciels spécialisés dans la recherche de données sur des champs onomasiologiques partiels – publiés sur cédérom – tels que le « Lexique visuel de l'albanais du Molise » (cfr. fig. 9 ci-dessous), « l'Arbre généalogique » interactif appliqué aux recherches sur les parlers des provinces de Crotone et de Catanzaro (cfr. fig. 10 ci-dessous), la carte interactive des noms des plantes dans la communauté de Katundi/Greci en Campanie (à paraitre) et enfin, l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* qui accompagne ce travail de recherche. En 2015, *ALeA* a été enrichi par la réalisation d'un premier prototype de base de données zoonymique qui a été utilisé pour collecter les zoonymes du parler de *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* (en Basilicate), comme le montre la figure 11 ci-dessous.

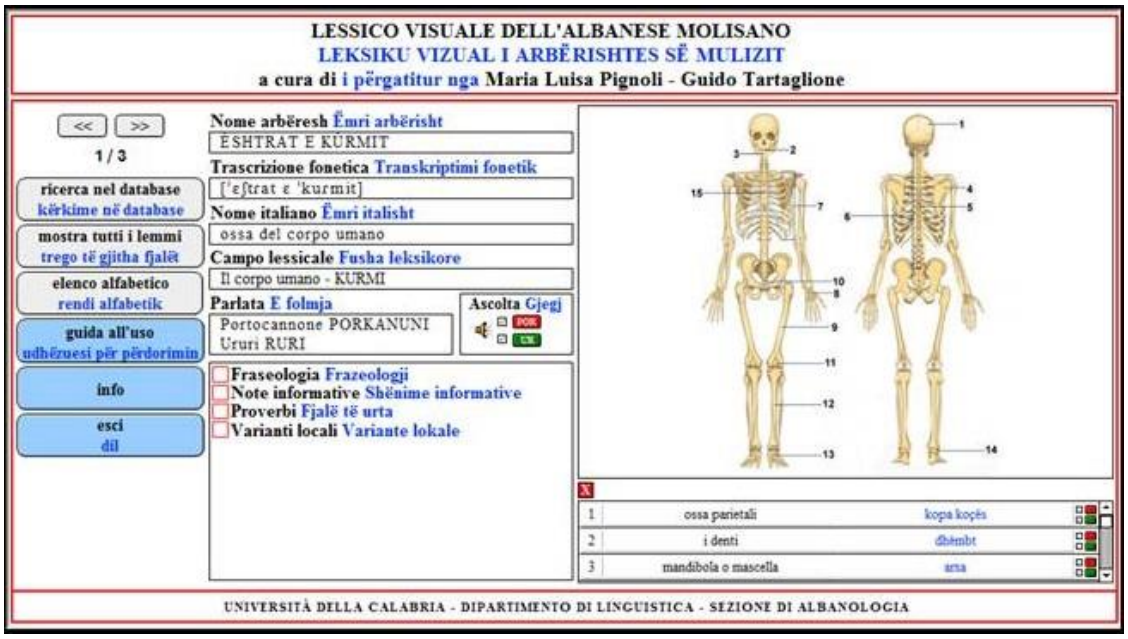


Figure 9 - Lexique visuel de l'albanais du Molise (Pignoli & Tartaglione, 2007b).

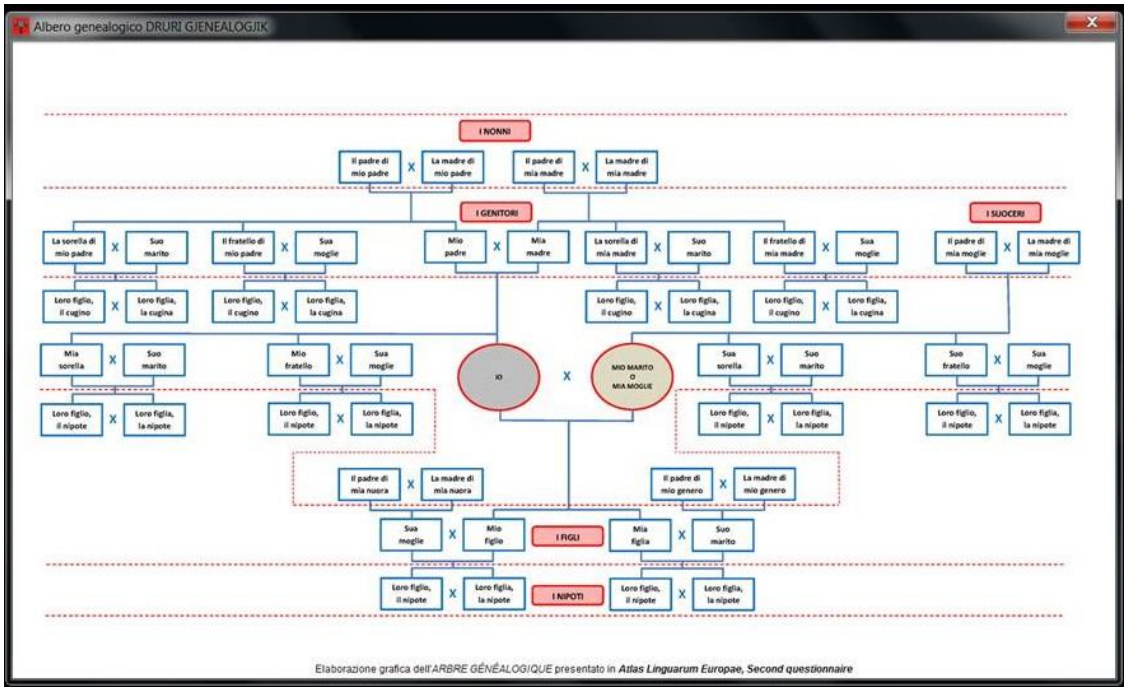


Figure 10 - L'Arbre généalogique interactif des parlers en province de Crotone et Catanzaro (Conforti *et al.*, 2011 ; Nanci *et al.*, 2011).

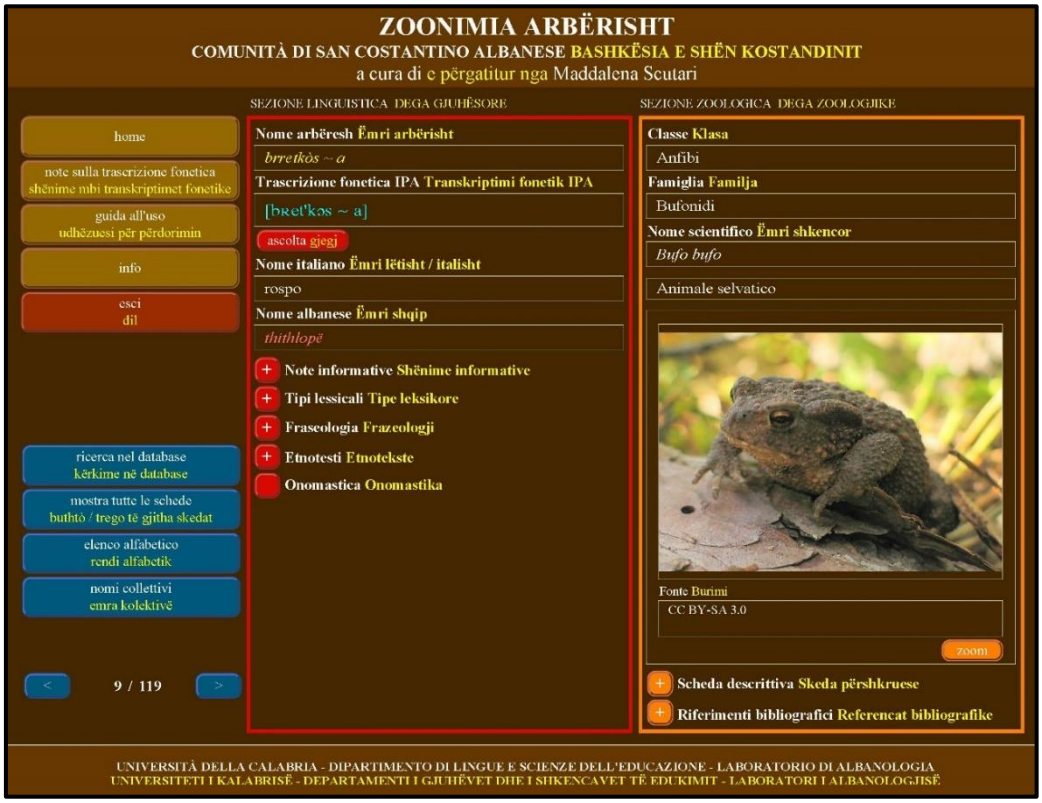


Figure 11 - Zoonymie de *San Costantino Albanese* (Scutari, 2015).

La structure générale de l'*ALeA* propose dès le début deux parcours principaux d'exploration des données lexicales à la disposition de l'utilisateur: celui du « *Lessico letterario* » (lexique littéraire, à gauche) dont les contenus ainsi que la structure interne sont encore en phase

de réalisation, et l'autre du « *Lessico dialettale* » (lexique dialectale, à droite) qui est déjà dans la phase de saisie des données (cfr. fig. 12 ci-dessous).

Figure 12 - Cadre d'ouverture d'*ALeA*.

Sur la base donc de ses exigences de recherche, l'utilisateur peut choisir d'un côté le parcours littéraire dans lequel il trouvera les analyses philologiques et les concordances de chaque texte littéraire *arbëresh*, en prose et en vers, réalisé par les auteurs *arbëreshë* entre le XVe et le XIXe siècle. De l'autre, le parcours lexical dialectal qui permet d'approcher le matériel lexical *arbëreshë* avec des perspectives d'analyse multiples qui sont offertes par les cinq onglets des Informations générales (1), de la Morphologie (2), de la Lexicographie (3), de la Lexicologie (4) et de l'Étymologie (5). La section relative à la Documentation (6) offre en même temps à l'utilisateur la possibilité d'une approche ethnographique aux matériaux saisis en vertu de la typologie de contenus que cette section comprend et tout comme l'affirme Dalbera (1996 : 196), ils sont :

> *« […] une somme de productions originales diverses : expressions idiomatiques ou proverbes, réflexions d'ordre métalinguistique, commentaires techniques, témoignages à valeur historique et / ou littéraire… […] »*

que l'on peut écouter ou regarder sous forme de vidéos avec les sous-titres (cfr. figure 13 ci-dessous).

Figure 13 - Cadre d'ouverture du lexique dialectale d'*ALeA*.

Conçu au début comme un grand dictionnaire *arbëresh* qui offrait une consultation immédiate et facile, l'ALeA s'est ensuite transformé en de véritables archives linguistiques et culturelles à large spectre permettant une approche globale au patrimoine lexical *arbëresh*. Il a une double fonction : d'un côté, il se présente, même graphiquement, comme un « prisme » adressant l'utilisateur vers des recherches systématiques sur le patrimoine lexicographique de l'albanais d'Italie qui portent sur la tradition littéraire écrite et sur celle orale dialectale. De l'autre, il projette l'utilisateur vers d'autres possibilités d'exploitation de ce patrimoine, telles que la didactique de la langue minoritaire, la multidisciplinarité et l'approche transversale des contenus; ce qui permet d'utiliser ce patrimoine linguistique, historique, anthropologique et culturel à la fois pour tracer une corrélation potentielle avec les autres aires dialectales albanophones, notamment de l'Albanie, du Kosovo, de la Macédoine, du Monténégro et de la Grèce avec lesquelles les *Arbëreshë* partagent beaucoup de traits linguistiques et culturels (Altimari & Pignoli, 2014 : 46).

6.3 L'Atlas Phytonymique *Arbëresh* (APhA)

Les atlas dont on a parlé jusqu'à maintenant ont tous en commun l'exploration et la représentation de la totalité des champs onomasiologiques qui s'adressent à la collecte des matériaux dont est composé tout l'univers lexical des langues ou dialectes enquêtés. En revanche, l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* fait partie d'une typologie particulière d'atlas orientés vers l'exploration et la représentation des champs onomasiologiques partiels, qui sont limités à des secteurs spécifiques du lexique[19]. Dans le cas de la phytonymie *arbëreshe*, outre que de répondre au vrai besoin que représente le stockage et la présentation du matériel linguistique issu de notre recherche et qui est aussi commun à toutes sortes de bases de données onomasiologiques, cet atlas cherche à fournir – comme on le verra par la suite – un modèle de base de données construit, de manière spécifique, pour les explorations de nature sémantico-motivationnelle des données cartographiées.

Pour la réalisation de l'*APhA*, le Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre nous a offert le support de son informaticien Battista Sposato que nous remercions de nous avoir offert ses compétences pour l'élaboration de la structure informatique et graphique de cette base de données en exploitant les potentialités offertes par le logiciel File Maker Pro 13.

Sur l'écran d'accueil de la figure ci-dessous, on peut voir que la structure de l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* se compose de deux parcours d'exploration (indiqués par les flèches noires en haut à gauche) : un onglet « général » qui contient les informations concernant le(s) référent(s) et un onglet « cartographie » réservé aux cartes motivationnelles.

[19] À ce groupe d'atlas appartient, par exemple, l'*Atlante Linguistico Mediterraneo* (ALM) dont le projet a été présenté en 1937 par Mirko Deanović et les enquêtes ont été menées en 165 points représentés par les ports et les villes maritimes qui étaient distribués tout le long des côtes des bassins de la Méditerranée et de la Mer Noire. La documentation collectée porte sur les matériaux concernant la culture maritime, la terminologie technique et l'ittionymie et elle est conservée chez la *Fondazione Cini* de Venise en attente d'être publiée. Cette entreprise a été récemment relancée par Giovanni Ruffino (Centre d'Études Linguistiques et Philologiques Siciliennes) avec la collaboration d'un groupe international de chercheurs. On peut observer dans le domaine linguistique italien, les entreprises de l'*Atlante Linguistico dei Laghi Italiani* (ALLI) de Giovanni Moretti et l'*Atlante Paremiologico Italiano* (API) de Temistocle Franceschi (Cugno & Massobrio, 2010 : 17). En ce qui concerne la France, il faut mentionner l'*Atlas Linguistique des Côtes de l'Arc Nord Occidental de la Méditerranée* (ALCANOM) dédié au lexique de la mer sous la direction de Jean-Philippe Dalbera avec le soutien de l'Académie des Langues Dialectales de la Principauté de Monaco.

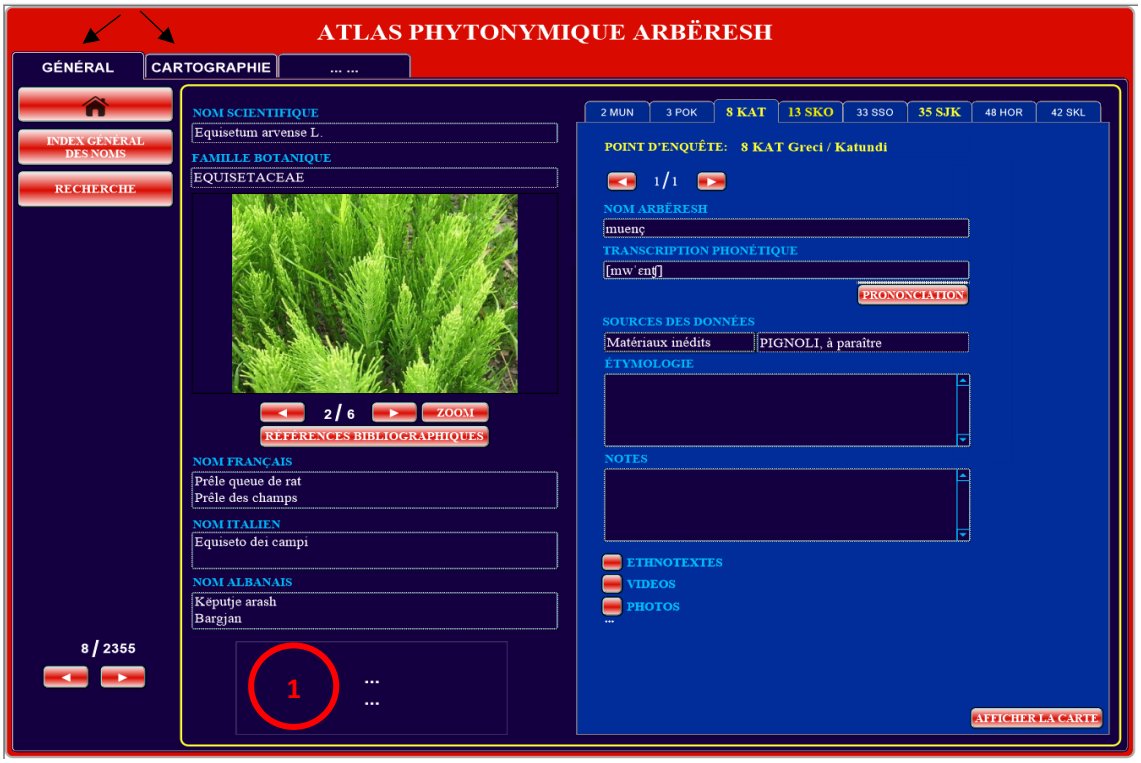


Figure 14 - Cadre d'ouverture de l'*APhA*, onglet « général »

L'onglet « général » contient deux types d'informations : dans la partie gauche de l'écran (1 dans le cercle rouge, fig. 14), on trouve le nom scientifique de l'espèce en question et la famille botanique ; et la galerie de photos du référent en question qui peut être feuilletée en utilisant les flèches rouges en-dessous de la photo même, en utilisant le bouton « zoom » vous pourrez agrandir l'affichage des photos ; vous trouverez encore plus bas, le bouton rouge des références bibliographiques qui renvoie à une application de *pop-up* (fig. 15 ci-dessous) où l'on trouve la liste des œuvres de botanique traitant l'espèce en question avec la possibilité d'accès au format pdf des documents (fig. 16 ci-dessous).

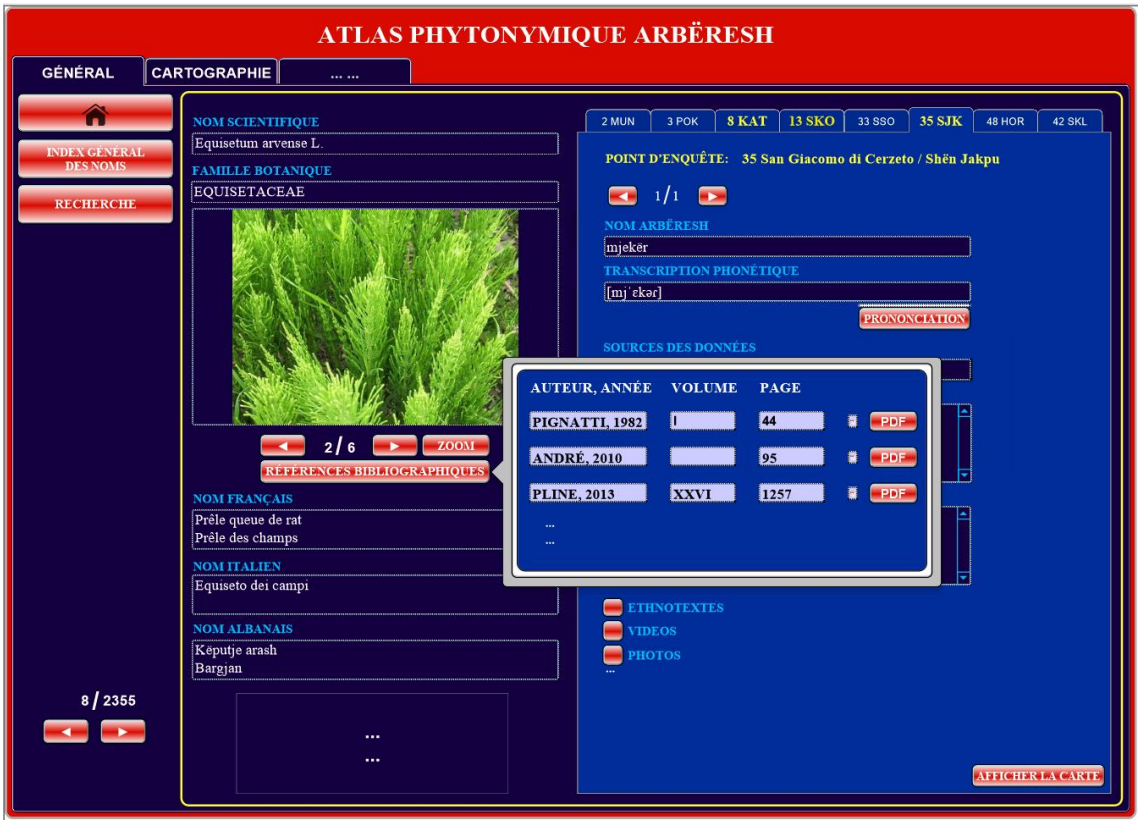


Figure 15 - Application de *pop-up* montrant les contenus des « références bibliographiques »

Le bouton rouge « PDF » offre la possibilité d'un accès direct à l'œuvre sélectionnée grâce à l'affichage de la page contenant les informations relatives à l'espèce botanique en question ; comme le montre la figure 16 ci-dessous, l'utilisateur a également la possibilité d'imprimer, de sauvegarder ou de zoomer sur la page tout comme pour n'importe quel autre fichier pdf.

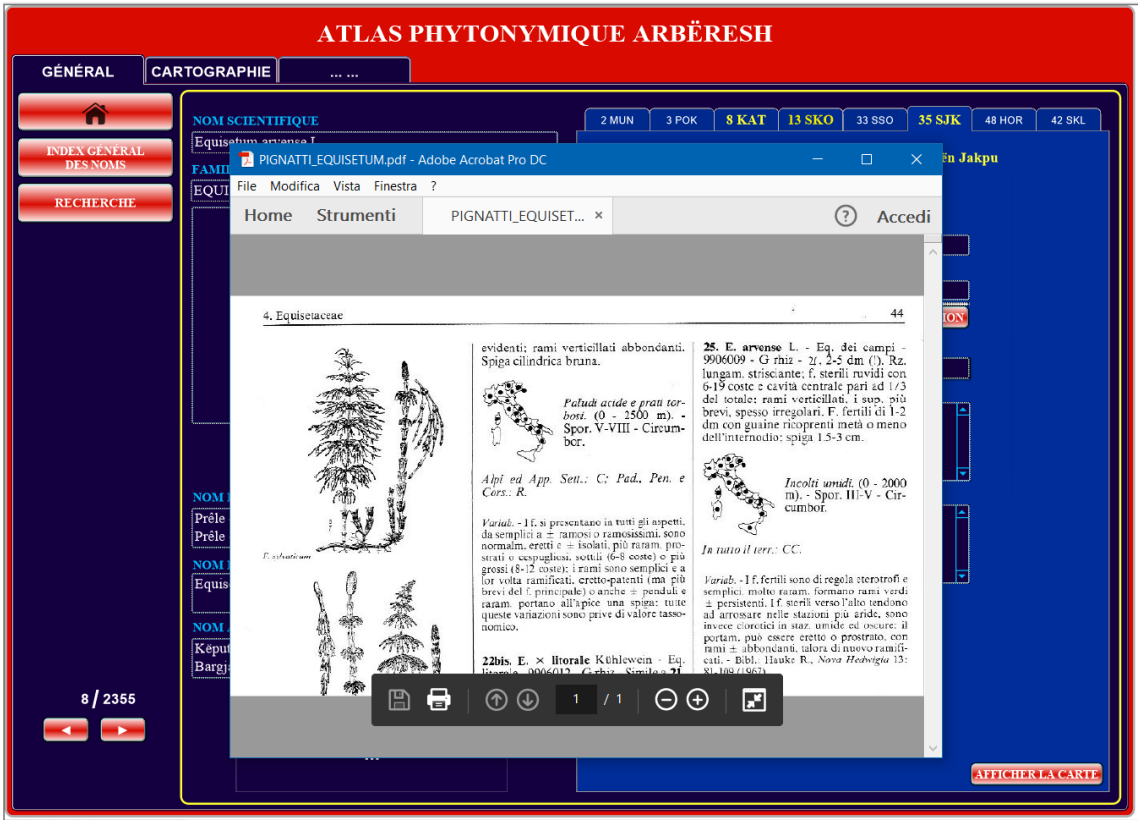


Figure 16 - Affichage des fichiers en PDF relatifs aux références bibliographiques

En-dessous du bouton concernant les références bibliographiques que l'on vient d'illustrer, l'utilisateur trouve – l'un à la suite de l'autre – trois champs indiquant respectivement les noms en français, en italien et en albanais de l'espèce affichée (cfr. fig. 14 ci-dessus).

La partie droite de l'onglet « général » indiquée par le numéro 2 dans le cercle rouge (fig. 17 ci-dessus) est en outre divisée en 8 sous-onglets contenant les données linguistiques collectées dans les 8 points d'enquête dont se compose le réseau de cette étude. Comme on peut le voir sur la figure 17, la flèche rouge centrale en haut indique les 8 onglets nommés par le numéro de point d'enquête (que l'on trouve aussi dans les cartes) et le sigle du nom de chaque communauté enquêtée. Les sigles en jaune des onglets indiquent la présence de données à l'intérieur d'une communauté, en revanche les onglets dépourvus de contenus ont un sigle d'une couleur sombre. Dans l'exemple illustré sur la figure 17, seuls trois points présentent des contenus linguistiques et, en particulier, l'onglet affiché concerne le point 8 KAT (communauté de *Katundi/Greci*). La flèche jaune indique le compteur de dénominations populaires relatives à l'espèce botanique en question et, au cas où il y ait plus d'une dénomination dans la même communauté, les petits boutons-flèches permettent à l'utilisateur de les afficher dans le champ « nom *arbëresh* » en-dessous du compteur. Après ces informations, on trouve la transcription phonétique de chaque phytonyme et le bouton pour en écouter la prononciation (fig. 17 ci-dessous).

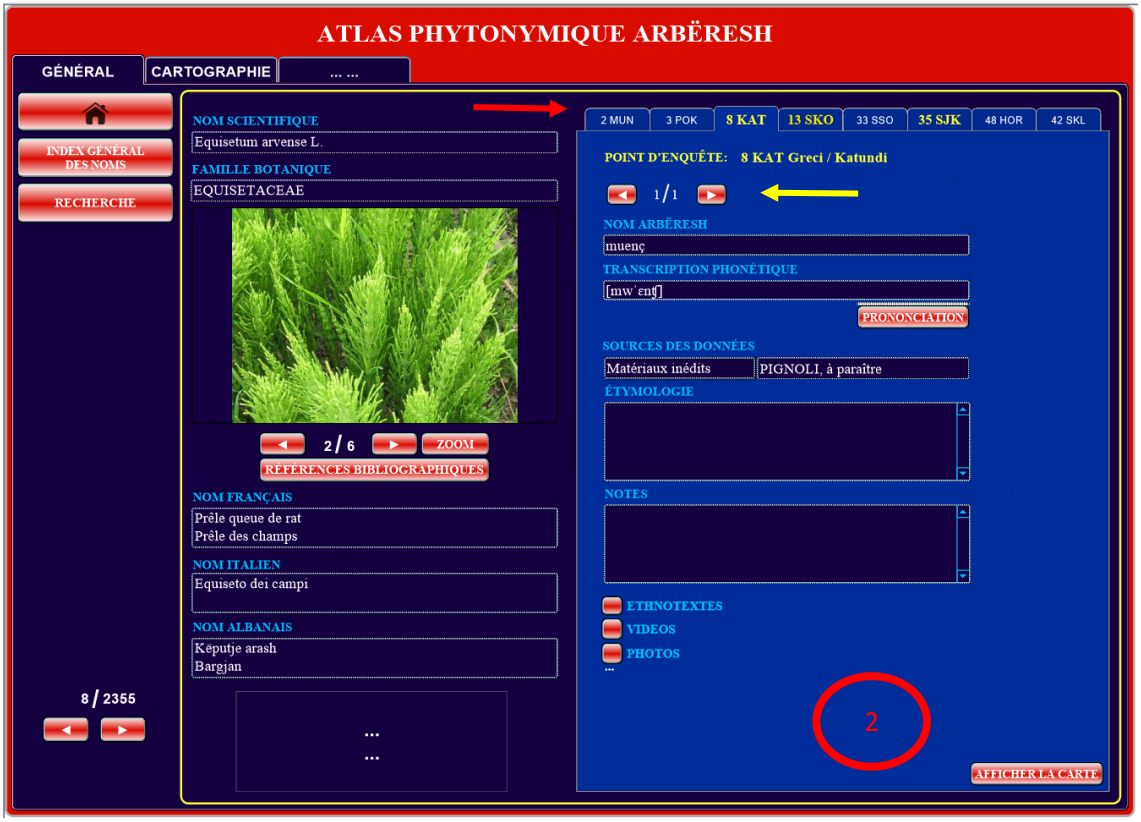


Figure 17 - Onglet « général » illustrant les données linguistiques relatives aux points enquêtés

Le champ suivant montre les « sources des données », c'est-à-dire que l'on trouve d'un côté la typologie de source d'où l'on a tiré le nom *arbëresh* en question : nous avons identifié quatre types de sources pour les données de notre corpus qui sont représentées par les options « nouvelle enquête sur le terrain, matériaux publiés, matériaux inédits et travaux universitaires». De l'autre côté, on indique soit le nom du collecteur des données sur le terrain, soit l'auteur des matériaux publiés, inédits et issus des universités avec la date de publication ou de soutenance ou l'indication « à paraître » pour les travaux inédits, comme le montre la figure 18 ci-dessous (rectangle jaune).

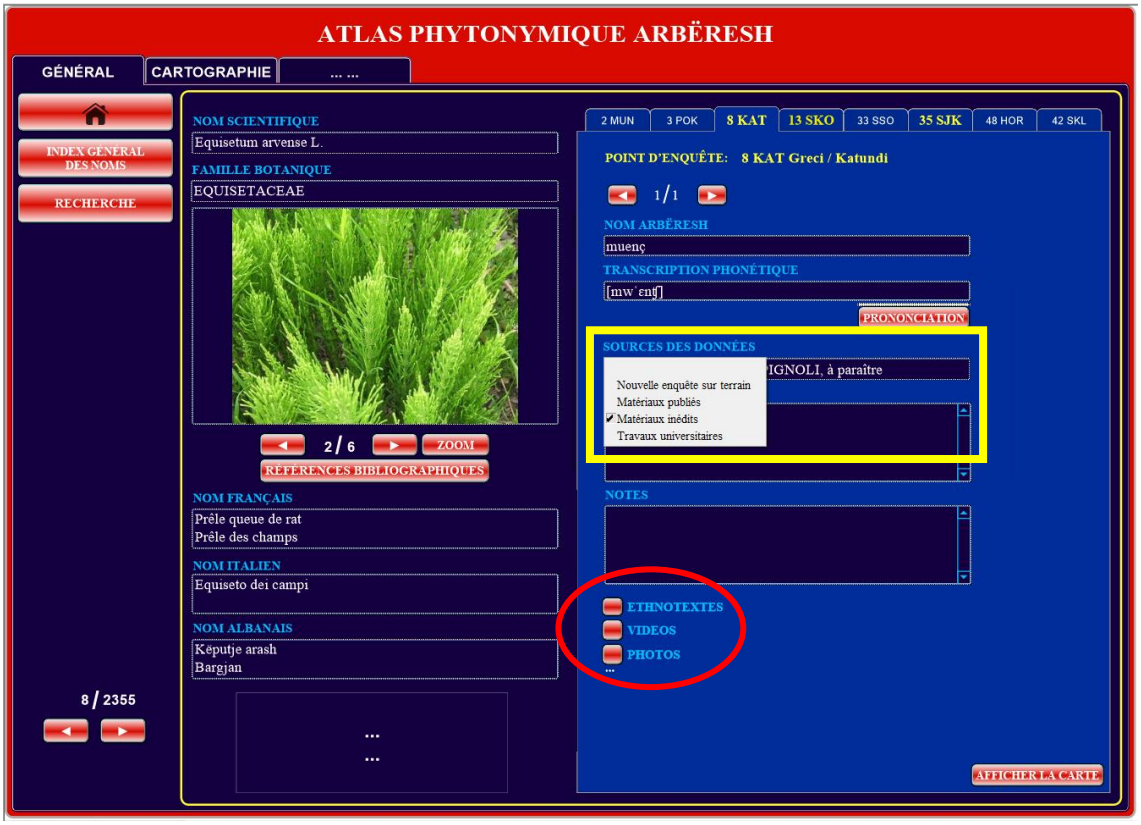


Figure 18 - Contenus du champ « Sources des données »

En descendant vers le bas de l'écran, on trouve le champ où l'on peut saisir l'étymon relatif au phytonyme courant, nommé avec l'étiquette « étymologie » et encore plus bas un champ « notes » dédié aux annotations de n'importe quel genre se référant toujours au nom *arbëresh* en question.

Les trois derniers boutons (cerclés en rouge dans la fig. 18) se réfèrent aux matériaux extra-linguistiques : documents sonores (champ des « ethnotextes »), vidéos (champ des « vidéos ») et photos (champ des « photos ») ayant pour objet le phytonyme et la communauté courants. Tout comme l'application de *pop-up* concernant les références bibliographiques (cfr. fig. 15 ci-dessus), le même type de solution a été adopté pour ces témoignages ; en effet, comme on peut le voir sur la figure 19 ci-dessous, si on ouvre le champ des ethnotextes, on peut voir s'afficher une liste montrant tous les types de textes sonores saisis dont l'utilisateur peut écouter l'enregistrement et lire, en même temps, sa transcription.

Un dernier bouton tout en bas à droite, nommé « afficher la carte » (cerclés en rouge rouge dans la fig. 19 ci-dessous) permet à l'utilisateur d'avoir accès directement à la carte concernant les phytonymes dialectaux correspondant à l'espèce botanique courante.

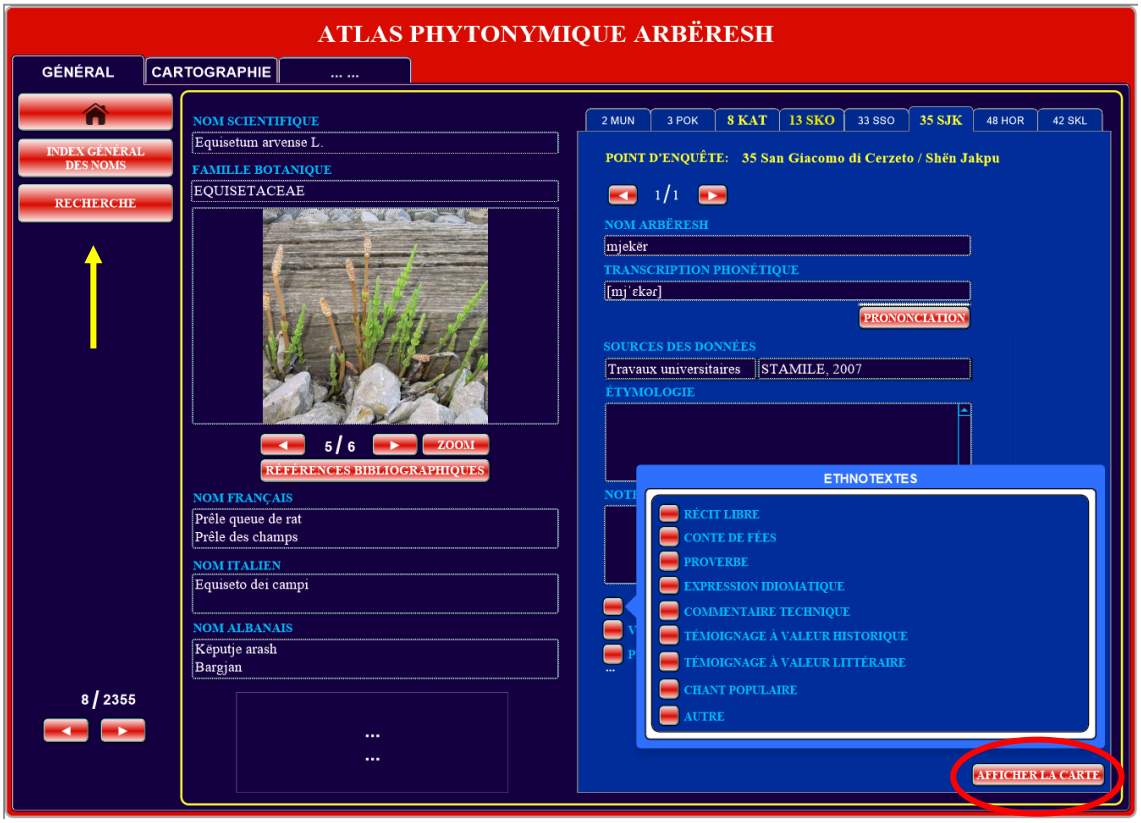


Figure 19 - Application de *pop-up* montrant les contenus des « ethnotextes »

Les trois derniers boutons (indiqués par la flèche jaune dans la figure 19 ci-dessus) permettent à l'utilisateur de sortir des applications ouvertes en retournant à l'écran (page) d'accueil (« home »), d'afficher les index des entrées saisies dans la base de données (fig. 20 ci-dessous) et de faire des recherches (fig. 21 ci-dessous). La fonction d'affichage des index prévoit cinq listes de noms, respectivement en latin (dénominations scientifiques), en *arbëresh*, en français, en italien et en albanais (cercle jaune dans la fig. 20 ci-dessous) ; à côté de chaque dénomination il y aura un bouton qui permettra à l'utilisateur d'afficher directement la fiche en relation avec le nom choisi.

Figure 20 - Fonction d'affichage des « index généraux des noms »

Le bouton relatif à la fonction de recherche dans la base de données permet l'affichage d'un écran tripartite (fig. 21 ci-dessous) sur lequel il est possible de lancer quatre typologies de recherche que nous exposons ici brièvement.

Une première à caractère général (rectangle vert) où les critères de recherche que l'on peut choisir sont représentés par les champs qui composent l'onglet « général ». La deuxième typologie (rectangle marron) permet une recherche essentiellement à caractère motivationnel où l'on dispose de quatre critères de recherche à choisir entre « thème motivationnel », « classe motivationnelle », « motivation » et « dénomination » ; ces critères correspondent aux champs dont se composent les cartes motivationnelles saisies dans l'onglet « cartographie ». La recherche cartographique (rectangle jaune) concerne essentiellement les données cartographiées et elle présente comme critères de recherche l' « intitulé de la carte », le « numéro de la carte », le « numéro de question » relatif au questionnaire visuel que nous avons utilisé pour les enquêtes (cfr. chapitre III), le « nom français » de l'espèce botanique en question. Au-delà de ces trois recherches « sectorielles », c'est-à-dire spécifiques pour des explorations particulières des données saisies, il est également possible de lancer des recherches « croisées » qui prévoient le choix de critères différents appartenant aux trois espaces de recherche que l'on vient de décrire. En résumé, l'utilisateur est libre de combiner ou ne pas combiner les critères de recherche dont il a besoin, d'en utiliser un, deux ou plusieurs à la fois. Une fois les critères de recherche

saisis, le bouton de lancement de la recherche permet de terminer l'opération, tandis que le bouton « annuler » l'arrête.

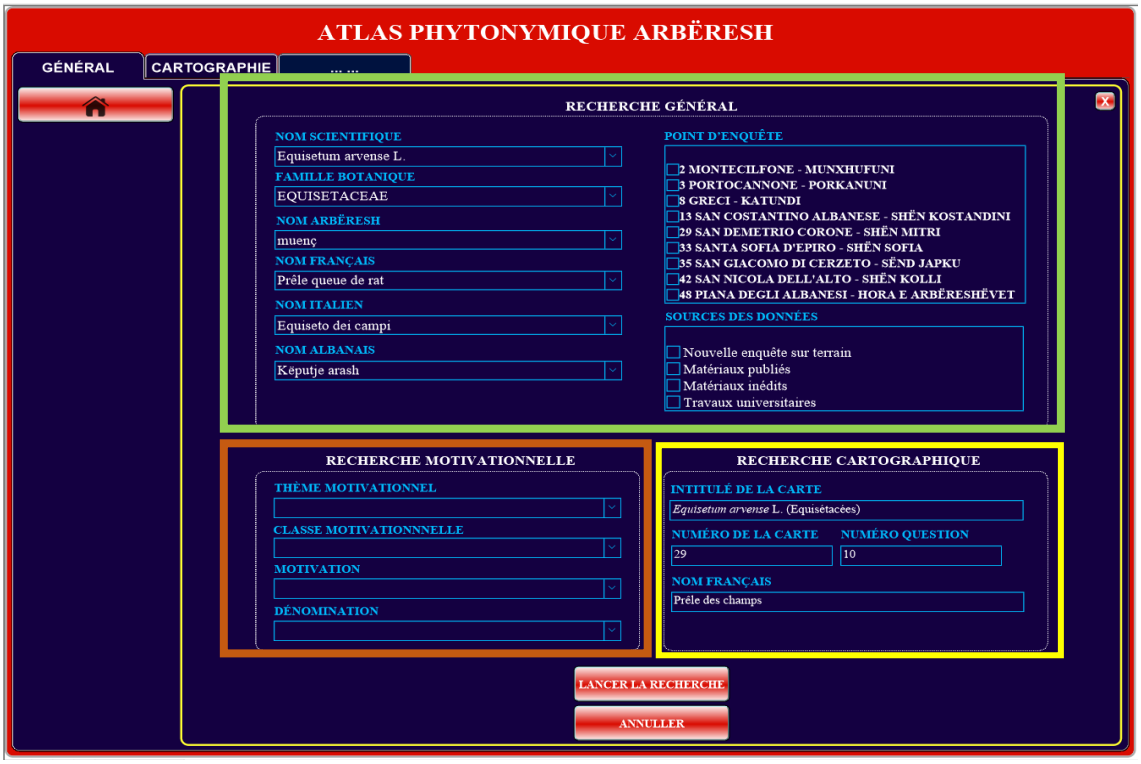


Figure 21 - Fonction de recherche de l'*APhA*

À partir de l'introduction des cartes motivationnelles en géolinguistique grâce à l'*ALE* et à l'*ALiR*, la tendance générale a été celle d'utiliser des formats papier pour cartographier les données qui sont contenues dans les différents fascicules de ces atlas. La section relative à la cartographie, dans l'*APhA*, vise à créer une légende multidimensionnelle des cartes linguistiques qui va au-delà de la simple représentation cartographique pour aboutir à une vision d'ensemble de l'organisation du classement des phytonymes dialectaux et à des fonctionnalités de recherche et de manipulation des données centrées sur l'aspect motivationnel caractérisant ce type d'approche au lexique. Comme on le voit sur la fig. 22 ci-dessous, la légende s'affiche en-dessous de la carte et guide l'utilisateur à la lecture motivationnelle des données cartographiées se référant à l'espèce botanique courante ; nous avons notamment conçu un tableau structuré en six colonnes dont les contenus sont les suivants : le « thème motivationnel » (num. 1 cerclé en rouge), la « classe motivationnelle » (num. 2 cerclé en rouge), la « motivation » (num. 3 cerclé en rouge), la « dénomination » (num. 4 cerclé en rouge), le numéro du point d'enquête du réseau (flèche rouge) et le symbole utilisé dans la représentation cartographique (flèche verte). Les contenus concernant les trois premières colonnes des tableaux accompagnant chaque carte seront traités en détail dans le dernier chapitre où nous illustrerons l'organisation du classement des données phytonymiques de notre corpus (cfr. ch. VIII, § 8.1).

Le rectangle jaune en haut (cfr. fig. 22 ci-dessous) contient en revanche les données d'identification de la carte : l' « intitulé de la carte », le « numéro de la carte », le « numéro de question » dont le phytonyme courant en représente la réponse, le « nom en français » de l'espèce botanique et un bouton rouge en-dessous qui permet l'accès à une application de *pop-up* (fig. 23 ci-dessous) pour afficher les « références à d'autres études phytonymiques » concernant l'espèce botanique que l'utilisateur est en train de consulter.

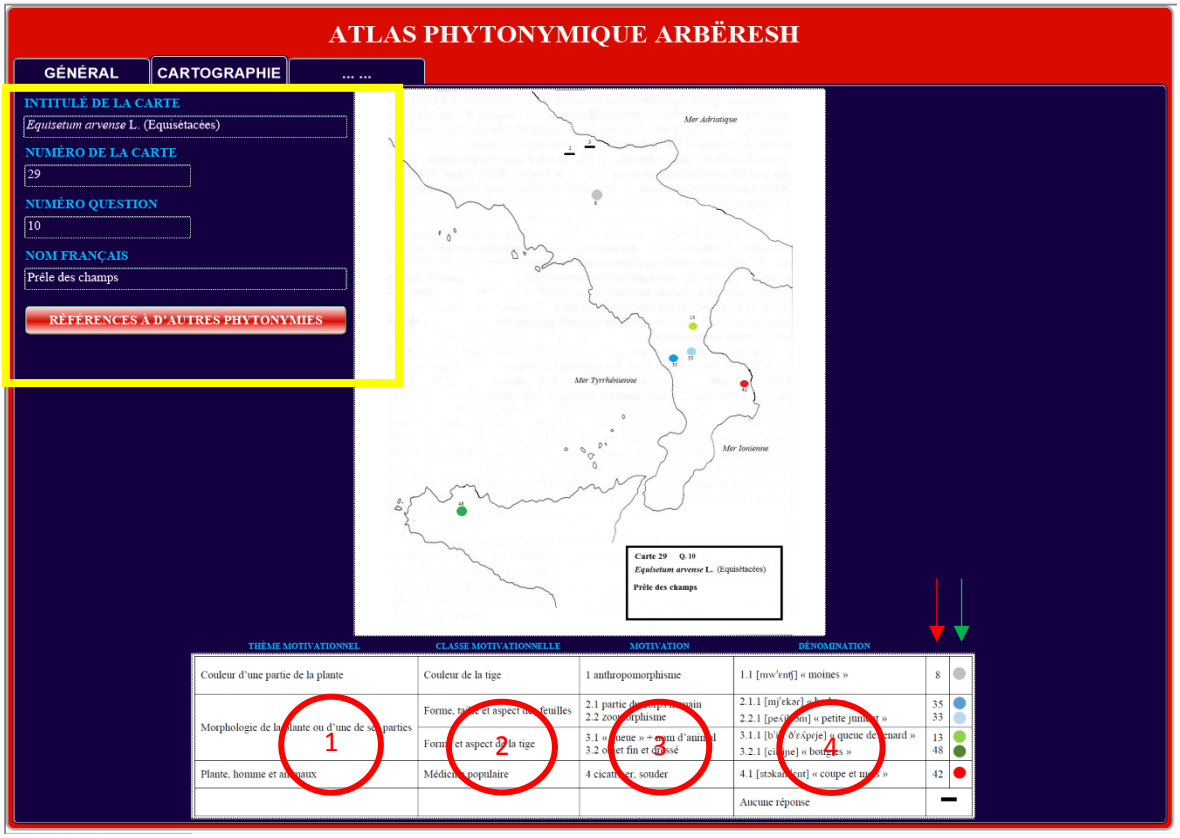


Figure 22 - Onglet « cartographie »

En ouvrant l'application ci-dessus mentionnée, une liste de références bibliographiques s'ouvre au milieu de l'écran sur laquelle l'utilisateur peut lire le nom de l'auteur, l'année, le volume et la page relatifs à l'ouvrage qui contient un renvoi au phytonyme en consultation, comme le montre la fig. 23 (cercle rouge).

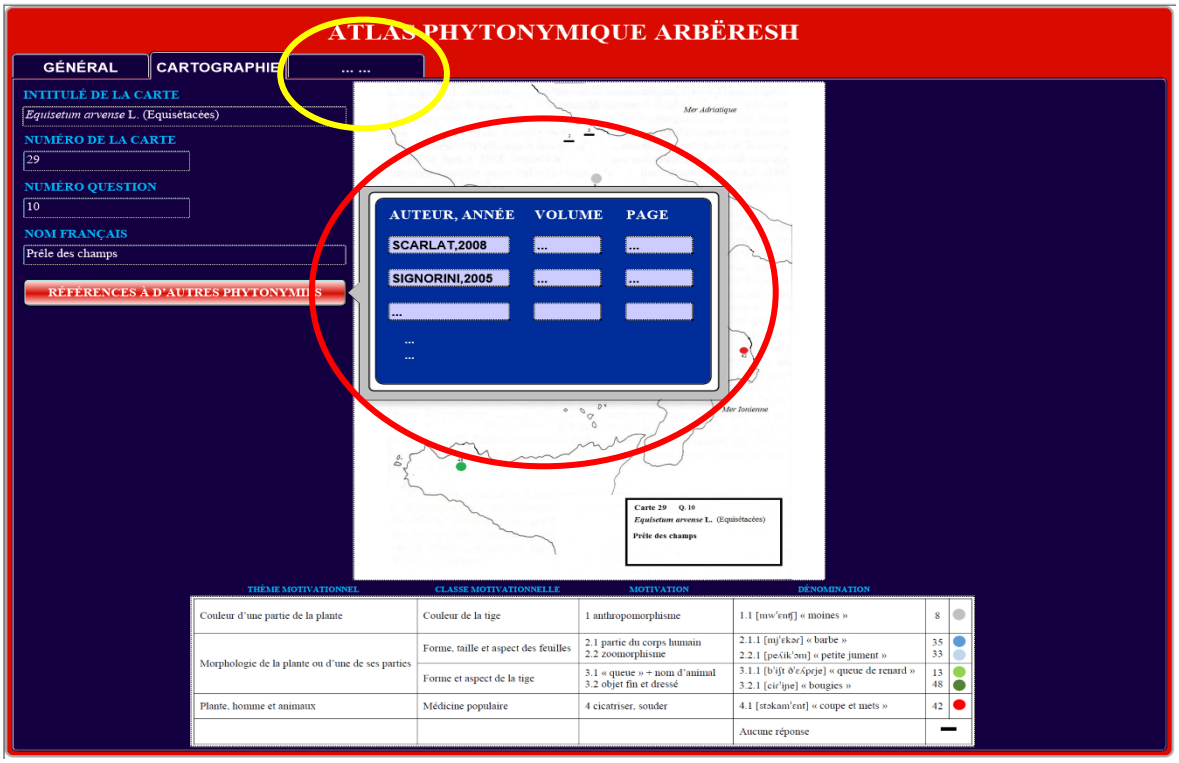


Figure 23 - Application de *pop-up* montrant les références aux autres études phytonymiques

Une dernière remarque concerne la possibilité d'ajouter, dans le futur, d'autres onglets d'exploration des données phytonymiques *arbëreshë*, comme le montre la présence d'un onglet vide (cercle jaune, fig. 23) à côté de celui relatif à la cartographie. Nous souhaitons à ce propos avoir la possibilité, d'implémenter, dans le futur, cet outil orienté vers une analyse lexématique des phytonymes saisis pour pouvoir rendre compte également des processus de dénomination qui font partie du processus plus général de désignation des plantes sauvages *arbëreshe*.

Tous comme les autres bases de données, l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* présente toute une série d'avantages. Tout d'abord, il nous a permis d'ordonnancer et de rechercher les matériaux dialectaux collectés de manière plus rapide et précise. Deuxièmement, il a permis un accès plus aisé aux données par rapport aux formats papier des atlas traditionnels, car il est facilement transportable et offre la possibilité de stocker une quantité presque infinie de données avec des coûts de publication beaucoup plus bas par rapport aux formats papier traditionnels. Troisièmement, l'*APhA* permet une nouvelle définition des critères d'élaborations de ces mêmes données grâce à la diffusion de modalités d'interrogation des données qui se basent sur la combinaison de paramètres de type linguistique et extra-linguistique.

Une fois le « récipient » électronique de notre corpus illustré, nous abordons dans le chapitre suivant l'analyse du champ sémantique représenté par le monde végétal *arbëresh* et les modalités linguistiques mises en œuvre pour classifier ses éléments constitutifs.

CHAPITRE VII

Analyse lexico-sémantique des données

L'analyse des données que nous proposons dans cette partie de la thèse vise à la présentation partielle des contenus de notre corpus. Parmi les désignations prises en considération dans ce chapitre, nous avons décidé d'analyser, en particulier, celles à motivation opaque et dont l'étymon est inconnu. Les 56 espèces botaniques prises en compte ici ont été sélectionnées en fonction de la variabilité des motivations à l'origine de leurs dénominations, de leur degré d'obscurcissement et de la possibilité de cartographier leurs désignations.

Les données sont présentées en suivant l'ordre alphabétique des noms scientifiques de chaque espèce plutôt que les désignations dialectales puisque ces dernières peuvent varier de manière notable d'une localité à l'autre. Les taxinomies scientifiques nous permettent également de renvoyer aux principes classificatoires que nous pouvons considérer comme « invariables », alors que les taxinomies populaires peuvent se fonder sur la prise en compte d'un trait saillant lié aux croyances des locuteurs.

Cependant, il n'a pas été possible de prendre en examen toutes les espèces identifiées par nos enquêtes, le but de ce travail étant la description et la cartographie de la variation diatopique du lexique *arbëresh* dans une perspective motivationnelle, nous avons dû exclure les matériaux non cartographiables. Nous avons exclu, plus particulièrement, les désignations collectées dans une seule communauté pour lesquelles nous n'avons pas eu la possibilité de réaliser une analyse comparative avec des équivalents dans d'autres communautés. L'inventaire complet de tous les phytonymes collectés a été saisi dans la base de données réalisée pour cette étude afin de donner lieu à l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* illustré dans le chapitre VI.

Chaque paragraphe présente une seule espèce dont la description s'ouvre avec une ou plusieurs photo(s) d'identification de la plante surmontée par son nom scientifique, ce dernier donnant aussi l'intitulé du paragraphe. En-dessous de sa photo, se trouve un tableau dans lequel on peut repérer les formes lexicales *arbëreshe* qui désignent l'espèce, la communauté où elles ont été collectées[1] et le(s) nom(s) commun(s) correspondant en français, en italien et en albanais.

[1] Cfr. chapitre III pour les points d'enquête. Dans la table descriptive des formes lexicales *arbëreshe*, la (les) communauté(s) où le phytonyme a été relevé sera (seront) indiquée(s) par un code numérique figurant sur les cartes (cf. Annexe B) ; par ex., *Munxhufuni*/*Montecilfone* (MUN) correspond au P. 2, *Porkanuni*/*Portocannone* (POK) au P. 3, *Katundi*/*Greci* (KAT) au P. 8, *Shën Kostandini*/*San Costantino Albanese* (SKO) au P. 13, *Sënd Japku*/*San Giacomo di Cerzeto* (SJK) au P. 35, *Shën Sofia*/*Santa Sofia D'Epiro* (SSO) au P. 33, *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* (SKL) au P. 42 et *Hora*/*Piana degli Albanesi* (HOR) au P. 48.

Pour chaque espèce décrite, les noms en français et en albanais sont tirés de l'œuvre de Krasniqi *et al.* (2003) (FEB). Pour les désignations en français, au cas où cette source n'ait pas pris en compte l'espèce traitée, nous renvoyons à Penzig (1902) ou à Rolland (1967), bien qu'il ne s'agisse pas de la même catégorie d'ouvrages de référence. En ce qui concerne les dénominations italiennes, nous nous sommes référée à Pignatti (1982). Et enfin, en cas d'impossibilité de repérer les dénominations des espèces végétales dans l'une des langues qui nous intéressent, la case correspondante dans la table a été barrée (---).

Les différentes formes lexicales ont été ordonnancées en utilisant des chiffres différents pour chaque étymon repéré ; par exemple, pour trois étymons, la numérotation des formes principales sera « 1, 2, 3 » et celle des sous-catégories de formes renvoyant au même étymon mais caractérisées par des variations morpho-phonétiques, portera la numérotation 1.1, 1.2 ; 2.1, 2.2 ; 3.1, 3.2, etc.

À ces premières informations, d'autres renseignements ont été ajoutés séparément dans des paragraphes différents. Il s'agit d'abord des notes sur l'explication du nom scientifique de chaque espèce, sur la base des informations contenues dans André (2010) ou Rolland (1967) ; dans le paragraphe concernant la « Description botanique »[2], une brève description morphologique de chaque espèce sera fournie qui incluera en particulier quelques traits relatifs à la tige, les feuilles, les fleurs, les fruits, etc. selon l'illustration donnée par Pignatti (1982).

Le paragraphe des « Propriétés et utilisation » concerne la description des propriétés et de l'usage de chaque espèce dans les domaines les plus disparates de la vie quotidienne, y compris les croyances populaires liées aux emplois magico-religieux des espèces. Il s'agit d'informations tirées aussi bien des entretiens avec nos informateurs que des ouvrages sur le monde végétal réalisés par des auteurs anciens (Pline l'Ancien, André, Columelle, Varron, etc.) ou modernes. Cependant au cas où ces informations ne soient fournies ni par les informateurs ni par les ouvrages consultés, ce paragraphe ne sera pas présent.

Un dernier paragraphe est consacré au dépouillement des formes lexicales *arbëreshe* (« Analyse lexico-sémantique des désignations ») analysées pour obtenir un premier tableau typologique des motivations relatives aux phytonymes *arbëreshë* sur lequel nous avons également fondé la cartographie de ces derniers (cf. Annexe B, Cartes motivationnelles). L'analyse étymologique de chaque phytonyme, dont nous avons examiné aussi bien la forme que le sens, a offert la possibilité d'identifier d'éventuelles motivations devenues opaques. À l'étude onomasiologique traditionnelle permettant d'identifier les différentes aires lexicales de notre domaine, nous avons associé une étude sémasiologique qui a permis de vérifier – dans la mesure

[2] Nous avons adopté les critères d'organisation des matériaux botaniques illustrés dans l'œuvre, en trois volumes, de Pignatti (1982) qui sont aussi suivis par le *Syllabus der Pflanzenfamilien* ; celui-ci a aussi été utilisé pour la classification des familles et des genres botaniques de la *Flora Europaea*.

du possible, étant donné la dimension limitée de l'aire dialectale enquêtée et des données dialectales disponibles – l'existence d'autres significations des unités lexicales sélectionnées.

Le traitement des emprunts romans dont la source a été indiquée ne font pas partie des sujets de notre recherche : ils n'ont pas été analysés de manière approfondie car ils ne sont pas issus des processus de création lexicale en *arbëresh*.

7.1 *Ægilops geniculata* Roth

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/acta/galleria1.php?view=1&id=2169

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[sakwastrˈits]	33 SSO	Égylope ovale Égilope ovoïde (FEB : 5)	Cerere comune Gramigna stellata Grano delle formiche (Pignatti, 1982, III : 542)	Halmucë brylake Halmucë vezak Therrlak (FEB : 5)
2	[bˈar mˈizatʃ]	33 SSO			
3	[mustˈɛca mˈatʃas]	8 KAT			

7.1.1 Nom scientifique

Le lat. ÆGILOPS semble renvoyer au gr. αἰγίλωψ (André, 2010 : 6) dont l'étymon reste opaque car l'auteur affirme qu'on ne réussit pas à comprendre ce qui peut lier les deux éléments de ce nom composé, notamment la chèvre (αἴξ) et la chlamyde (λωψ) et qu'il n'y a aucun indice qui puisse nous éclairer sur le sens qu'a le premier nom par rapport à l'autre (André, 2010 : 6). Cet auteur affirme que chez Pline ce nom représente une espèce de graminée et met entre parenthèses le synonyme *Ægilops ovata* L. (André, 2010 : 6). En ce qui concerne la deuxième partie du binôme scientifique, *geniculata*, la base est le lat. GĔNĬCŭLĀTUS « noueux, courbé » (OLD : 758).

7.1.2 Description botanique

L'égylope est une plante annuelle de 10 à 40 cm, velue, à racine fibreuse qui présente des tiges en touffe, genouillées-ascendantes. Les feuilles sont planes et rugueuses, l'épi est court (1-2 cm), ovale, à axe non fragile, d'un vert pâle ou glauque. Les épillets sont au nombre de 2-4, dont 1 ou 2 supérieurs petits, stériles et 2 inférieurs gros, fertiles, imbriqués et ovoïdes. Ils sont munis chacun d'environ 12 arêtes étalées, longues de 2-3 cm, scabres dès la base. Les glumes se

présentent ventrues, à 4 arêtes presque égales et la glumelle inférieure à 2 arêtes longues ; 1 ou 2 épillets rudimentaires sont à la base de l'épi. Elle pousse dans les chemins et les lieux arides et fleurit entre mai et juillet (Pignatti, 1982, III : 542).

7.1.3 Propriétés et utilisation

Dans le livre XVIII de son *Histoire Naturelle*, Pline en discutant d'agriculture introduit une plante à chaume qui tue l'orge appelée « ægilops » (HN, XVIII, 155). Il continue d'illustrer les propriétés de cette plante en nous informant que c'est une plante annuelle poussant un an après ses semailles (HN, XXI, 103). Pline nous renseigne sur les vertus de cette plante en disant :

> *« L'aegilops est guéri par l'herbe du même nom, poussant dans les orges et à feuille de blé, par application de graine pilée et mélangée à de la farine, ou de suc. Ce suc est exprimé de la tige et des feuilles qui en sont gorgées, une fois l'épi ôté ; on le met en pastilles avec de la farine de blé de trois mois. »* (HN, XXV, 146).

Il précise également que le suc de cette plante est aussi indiqué pour les indurations des nerfs (HN, XXVI, 130). Dans les communautés *arbëreshe* où la plante est reconnue et dénommée, la seule utilisation évoquée par les locuteurs consiste à suspendre au plafond, en été, des petites bottes d'égylope pour attirer les mouches : en Calabre, à *Shën Sofia*/*Santa Sofia* [bˈar mˈizaʧ] *bar mizaç* signifie en effet « herbe des mouches ». En revanche, dans d'autres régions d'Italie cette espèce est utilisée en médecine populaire, notamment dans les Abruzzes, pour les saignements de nez (Guarrera, 2006 : 48) alors qu'en Sardaigne, la décoction de racines sert à traiter la constipation (Atzei, 2003 : 160).

7.1.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Les deux premières désignations de l'égylope, [sakwastrˈits] et [bˈar mˈizaʧ], ont été collectées à *Shën Sofia*/*Santa Sofia.* Durant les entretiens avec nos informateurs, nous avons demandé une explication sur l'existence de deux noms pour la même plante, mais personne ne nous a répondu de façon satisfaisante.

1- [sakwastrˈits] résulte être totalement opaque et personne n'a été en mesure de nous indiquer une hypothèse pour l'interpréter ; quelques informateurs ont ajouté qu'il s'agit probablement d'un mot ancien mais ils ne savaient pas préciser quel est son signifié originel. Il est possible malgré tout qu'il s'agisse d'un emprunt au cal. *saccutripa* qui désigne, dans le sud de la Calabre et précisément dans la région de Reggio de Calabre, aussi bien le gaillet accrochant que l'orge des rats (NDDC : 597) ; Rohlfs ajoute aussi que le mot cal. *saccutripa* < gr.mo. σακκοτρύπης « tissu (avec) trou » désigne une espèce d'avoine sauvage.

2- La forme [bˈar mˈizaʧ] « herbe des mouches », est transparente aux yeux des locuteurs qui reconnaissent l'utilité de cette plante, comme il a été dit dans le paragraphe précédent, en tant

que « capture-mouches » dans la saison chaude. En revanche, l'approche motivationnelle nous emmène au-delà de la simple utilisation de la plante en tant qu'objet « capture-mouches » dans le cadre domestique : la présence d'un syntagme formé par un nom générique, *bar* « herbe » en combinaison avec le zoonyme *mizaç* « des mouches », révèle des nuances sémantiques qui sont influencées culturellement par les croyances populaires. Il s'agit certainement d'un nom substitutif cachant un ancien tabou puisque, en accord avec Zelenin (1989a : 231), le nom générique est typique des mots substitutifs et a la fonction de « signer » ce qui est doué de vertus occultes ou surnaturelles (Beccaria, 1995 : 242) ; en effet, les propriétés thérapeutiques de cette espèce, nombreuses et importantes, la rendent particulièrement « puissante » et « magique » dans l'imaginaire populaire, comme nous l'avons remarqué dans le paragraphe précedent. En revanche, le spécificateur zoonymique, deuxième élément du syntagme, *mizaç* « des mouches », lexicalise la motivation secondaire. Nous rappelons à ce sujet le fait que, en zoonymie populaire, certains animaux représentent les épiphanies du diable. Parmi eux, notamment, les mouches, les fourmies, les souris, les chevaux, etc. (Riegler, 1981a : 317), comme le témoignent par exemple les différents noms que Penzig (1924, I : 10) a collecté pour cette espèce botanique en Italie: *grano delle formiche* (Toscane), *gran da furmigh*, *gran furmighèn* (Emilie-Romagne) et *grano di formiche* (Molise) « blé des fourmies »; *furmeint dal diàvel* (Emilie-Romagne) « froment du diable »; *grano dei sorci* « blé des souris » e *scannacavallo* « saigne-cheval » (Pouilles). Dans le système populaire des désignations phytonymiques, le diable traduit en général le « pouvoir » bénéfique d'une espèce botanique (Beccaria, 1995 : 239), c'est-à-dire ses « pouvoir surnaturels, magiques, thérapeutiques » (Beccaria, 1995 : 240). Cet anthropomorphisme peut également traduire le simple aspect nuisible d'une plante qui, dans le cas de l'égylope, est connu à partir de Pline : cet auteur identifiait l'orge comme nuisible (HN, XVIII, 155) en raison du fait qu'il s'agit d'une herbe sauvage parmi les plus mauvaises et infestantes (Lo Giudice & Cristaudo, 1995 : 173). L'utilisation des épis de cette plante comme objet « capture-mouches » est, donc, secondaire et récent et a certainement remplacé l'emploi thérapeutique originel, au moment où les locuteurs en ont perdu la connaissance.

3- La dernière forme appartient au parler *arbëresh* de *Katundi*/*Greci*, en Campanie : [mustˈɛca mˈaʧas] « moustaches de chat », est une désignation totalement transparente pour les locuteurs car ils nous ont fait remarquer plusieurs fois la ressemblance entre les moustaches des chats et les arêtes des épillets. Ce type de structure est très commun en phytonymie populaire : les désignations formées de « partie du corps animal » + « animal » sont très présentes dans notre corpus, comme le chapitre suivant le montrera. En particulier, le premier élément du syntagme, *musteqa* « moustaches », indique non seulement avec une métaphore les arêtes de cette espèce, mais il renvoie surtout à la valeur thérapeutique que les épillets ont pour la production d'un suc

soignant la maladie que Pline appelle « aegilops » (HN, XXV, 146). À propos des légendes sur le monde végétal, De Gubernatis (1878 : 221) s'exprime aussi au sujet des plantes magiques et des propriétés extraordinaires que certaines plantes possèdent :

> *« Le suc des herbes nous apparait comme le principal élément générateur ; la semence immortelle, l'ambroise divine, avant de passer dans l'animal, a fécondé et multiplié les végétaux. »*

Ce premier élément du syntagme a la fonction d'indiquer l'emploi thérapeutique de la partie de la plante utilisée pour la production du suc curatif et, donc, *musteqa* « moustaches » suggère qu'il s'agit surtout d'une plante médicinale et, seulement après, il se réfère à la morphologie des inflorescences de l'espèce, « *nel quadro di quella somiglianza universale per cui nella natura tutto si somiglia se solo si cerca la somiglianza* »[3] (Alinei, 1984 : 100). Guiraud (1986 : 222) partage aussi cette opinion lorsqu'il analyse cette structure parmi celles appartenant à la phytonymie populaire française : la partie du corps d'un animal suggère, dans la totalité des cas, qu'il s'agit d'une plante médicinale, tandis que le spécificateur lexicalisé avec un zoonyme indique des variables spécifiques. En effet, le deuxième élément syntagmatique spécifie une caractéristique ultérieure de l'herbe qui, comme dans le cas de la désignation précédente, n'est pas nécessairement liée au même domaine sémantique que le premier élément du syntagme. En effet, le zoonyme *maças* « de chat » peut être considéré comme « variante sémantique » du zoonyme *mizaç* « des mouches », parce que le chat est aussi l'une des épiphanies du diable en zoonymie populaire, ou plutôt, comme le souligne Riegler (1981a : 317), le diable se transforme volontiers en chat. Tout comme dans la désignation précédente, ce spécificateur zoonymique traduit le caractère mauvais de cette espèce botanique qui est nuisible pour les cultures céréalières.

Le fait que le chat soit considéré comme une manifestation du diable et que, par conséquent, il apporte de la négativité est témoigné par une ancienne croyance populaire selon laquelle le chat, surtout s'il est noir, porte malheur ; en Italie les gens croient que si un chat noir traverse la rue lorsqu'on est en train de la parcourir, il faut changer son itinéraire afin d'éviter que l'on puisse subir les conséquences d'événements néfastes. Le mot *chat* était tabou chez les chasseurs de zibeline russes, qui le remplaçaient systématiquement par des paraphrases descriptives du comportement de l'animal, telles que « assis sur les colonnes » ou « qui mène sa vie près du poêle », en raison du fait que prononcer le nom du chat pendant la chasse ou tout simplement le voir traverser la rue aurait rendu la chasse infructueuse en compromettant ses résultats (Zelenin, 1988 : 307). Le chat noir est présent dans un conte de fée *arbëresh* comme épiphanie d'une âme damnée (Bellusci, 1983 : 50). Dans la tradition légendaire sanskrite, le chat blanc en tant que nuage de la lune protège les animaux innocents, tandis que le chat noir symbolise la nuit obscure

[3] Dans le contexte concernant cette ressemblance universelle selon laquelle dans la nature tout se ressemble si l'on cherche une ressemblance (N.T.).

et persécute les animaux (De Gubernatis, 1874b : 44). Dans l'ancienne Égypte, le chat était l'un des animaux sacrés et il est attesté comme divinité à partir de la première dynastie (c. 2800-2250 a. J-C.) pendant laquelle on adorait la déesse-chat Mafdet « reine du Château de la Vie », invoquée parce qu'elle protégait contre les morsures des serpents (Černý, 1951 : 22). Le chat était donc un animal protecteur en vertu de sa caractéristique comportamentale qui faisait qu'il était considéré comme un chasseur indompté de serpents et par conséquent le protecteur des hommes qu'il protégeait contre les morsures de ces reptiles en les tuant. En vérité, ce félin résume en soi un dualisme culturel qui le rend, d'un côté, protecteur et gardien de l'homme et, de l'autre, manifestation de la négativité, du mauvais et porteur de malheur : une entité zoomorphique qui a continué à partir de l'antiquité à transformer le concept primitif totémique d'animal-protecteur en animal-ennemi, dangereux pour l'homme, pour en arriver à la vision chrétienne très récente pour laquelle le « mal » est représenté par le diable.

7.2 *Agropyron repens* (L.) Beauv.

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/flora/flora_info.php?id=2861&pid=-1&p=3

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[krˈiseʎ]	13 SKO	Chiendent officinal Chiendent rampant Herbe à deux bouts Petit chiendent (FEB : 90)	Gramigna comune Gramaccia Gramiccia Dente canino Caprinella (Pignatti, 1982, III : 538)	Gram Krisje Grëm Truskë Hasel qeni Kambë pule Krisje gishterake Kampulë Këmbëpulë Këmbëpatë (FEB : 90)
1.2	[krˈisje]	35 SJK			
2.1	[gramˈatʃ]	2 MUN			
2.2	[ɣramˈɛɲ]	8 KAT			

7.2.1 Nom scientifique

Aucun renseignement sur cette dénomination scientifique ne semble figurer, ni chez les auteurs de l'antiquité, ni chez André ou Rolland, ce qui nous fait penser que Pignatti a classé cette espèce en adoptant un nom scientifique de formation récente, comme beaucoup de noms qu'il a mis à jour pour l'édition de son ouvrage de 1982. Le binôme *Agropyron repens* résulte composé du nom lat. AGROPYRON < gr.a. ἀγρός « champ » (DELG : 15) et πῦρός « blé, froment » (DELG : 959) et de l'adjectif lat. RĔPENS, ENTIS « soudain, rapide, inattendu, récent, nouveau » (OLD : 1617) ; cette dénomination latine renvoie à l'image d'un « champ de blé qui pousse rapidement » et elle décrit, en fait, la modalité d'adaptation de cette espèce à l'environnement naturel qu'elle envahit.

7.2.2 Description botanique

Le chiendent officinal est une plante vivace qui peut pousser de 40 cm à 1 m de haut ; elle est glabre, à souche longuement traçante. Ses tiges sont dressées, raides, non fasciculées et les feuilles sont de couleur verte ou parfois glaucescentes, planes, minces, rugueuses sur le dessus, à nervures fines. L'épi est long, comprimé, distique, à axe non fragile et se compose d'épillets lâchement imbriqués, ovales en coin, comprimés, à 4-6 fleurs souvent aristées. Les glumes résultent lancéolées-acuminées ou aristées, à 5-7 nervures. Le chiendent pousse dans les lieux cultivés et incultes et fleurit entre juin et septembre (Pignatti, 1982, III : 538).

7.2.3 Propriétés et utilisation

Le chiendent est utilisé largement en médecine populaire pour le traitement d'affections hépatiques (Mustafa *et al.*, 2012b : 4) et des voies urinaires : il est particulièrement indiqué pour soigner les calculs rénaux et biliaires (Mustafa *et al.*, 2012b : 4). Cette plante est aussi efficace pour le traitement des troubles gastro-intestinaux (Mustafa *et al.*, 2012b : 4 ; Guarrera, 2006 : 49) de l'anémie et des rhumatismes (Mustafa *et al.*, 2012b : 4). Dans la communauté de *Shën Kostandini*/*San Costantino*, le chiendent est utilisé en décoction pour le traitement des inflammations de la vessie et pour ses effets diurétiques efficaces (Quave & Pieroni, 2007 : 216 ; Pieroni *et al.*, 2002b : 222 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264). Le chiendent est également comestible pour les animaux et utilisé aussi en médecine vétérinaire comme fébrifuge, pour le traitement de la fièvre de Malte (brucellose), de la fièvre aphteuse, des troubles intestinaux et digestifs, comme antiseptique, émollient et pour rendre brillant le poil des chevaux et des ânes (Viegi *et al.*, 2003 : 223 ; Guarrera, 2006 : 49).

7.2.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Le premier groupe de mots est formé par des mots rattachés au lat. CRUX, -CIS f. « croix » (OLD : 463) > alb. [krˈyc] (de genre masculin), arb. [krˈic] (de genre féminin) « croix » : à partir de la base lexicale arb. [krˈic] « croix » on a formé le nom dérivé avec l'ajout du suffixe /-eʎ/ et le nom féminin avec la désinance /-e/. Tout comme dans les langues romanes, en albanais aussi le suffixe diminutif /-eʎ/ (< lat. -ELLUS) forme des noms dérivés de noms et d'adjectifs (Xhuvani *et al.* 1962 : 221) ; en revanche, /-e/ est le morphème pour la formation du nominatif singulier indeterminé des noms féminins albanais.

1.1- [krˈiseʎ] est donc analysable comme un nom dérivé grâce à l'ajout d'un suffixe diminutif d'origine latine : [krˈis- + -eʎ] « croix petite ».

1.2- [krˈisje] « croix » renvoie à la morphologie typique de l'inflorescence de cette plante ayant la forme d'une petite croix.

L’évolution de la dernière consonne de la base lexicale /-c-/ > /-s-/ et /-sj-/ pourrait être envisagée comme suit : lat. /ks/ > arb. /sk/ (orthog. -sk-) ou /sc/ (orthog. -sq-) > /sj/ ou /s/, comme le témoigne d’autres variantes de ces formes, telles que [krˈiskje] *kriskje* qui est utilisée pour désigner d’autres espèces botanique du même genre des graminées que le chiendent officinal que nous avons rencontrées dans d’autres communautés *arbëreshe*.

Du point de vue motivationnel, ce premier groupe de formes lexicales est sans doute le résultat d’une remotivation mais le motif originel nous échappe malheureusement : nous pensons qu’il devait être très probablement lié aux nombreuses vertus médicinales de cette plante et, donc, à une tradition magique préexistante qui a disparu sans laisser de trace dans le système phytonymique des dialectes *arbëreshë*. Cependant, ces dénominations seront classées, dans le chapitre suivant, sous la classe des motivations se référant aux traits morphologiques des plantes.

Le deuxième groupe de mots comprend deux emprunts aux dialectes romans, respectivement des Abruzzes et des Pouilles, qui continuent formellement la base lat. GRĀMĔN, -ĬNIS n. « tige d’herbe, herbe, chiendent » (DELL : 280) :

2.1- [gramˈaʧ] est emprunté à l’abr. *gramaccə* « chiendent » (DAM, II : 893) répandu dans le sud des Abruzzes, en particulier sur le territoire de la province de Chieti à la frontière avec le Molise.

2.2- [ɣramˈɛɲ] est emprunté au fog. *gramègne* « chiendent » (VFI : 87 ; DCDF : 64) ; ces deux dernières dénominations représentent très probablement des emprunts récents et pourraient remonter à la période qui a suivi les migrations albanaises du XVe siècle.

7.3 *Allium schœnoprasum* L.

Images tirées des sites http://www.actaplantarum.org/floraitaliae/viewtopic.php?t=94 et http://www.funghiitaliani.it/topic/39305-allium-schoenoprasum-l/

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[prˈɛʃ t ˈɛger]	33 SSO	Ciboulette Civette (FEB : 11)	Aglio ungherese Erba cipollina Porro sottile (Pignatti, 1982, III : 391)	Qepë preshkulmak Hudhër e gjarpërit Kepëgjarpri (FEB : 11)
2	[cˈɛp ʧentinˈare]	48 HOR			

7.3.1 Nom scientifique

Le nom scientifique est formé du lat. ĀLLĬUM, -I « ail » (OLD : 101) et d'un composé du lat. SCHOENUS, -I « jonc » (OLD : 1702) et de l'adjectif lat. PRĂSĬNUS, A, UM « vert » (OLD : 1450) ; donc « ail à joncs verts ».

7.3.2 Description botanique

La ciboulette est une plante de 20-50 cm, glabre, à bulbes oblongs qui croissent en touffes. La tige est cylindrique, creuse et feuillée dans le tiers inférieur ; ses feuilles sont persistantes, cylindriques-acuminées, creuses et glaucescentes. Les fleurs sont de couleur rose et se développent en ombelle globuleuse non bulbillifère. La ciboulette pousse surtout dans les pelouses et les rochers humides des montagnes et fleurit entre juin et août (Pignatti, 1982, III : 391).

7.3.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1 - [prˈɛʃ tˈɛger] est un syntagme composé qui signifie « poireau sauvage » dans lequel le nom /prˈɛʃ/ « poireau » < lat. PRĂSĬUS, -I « émeraude » (OLD : 1450) désigne le poireau aussi bien en *arbëresh* qu'en albanais et l'adjectif [tˈɛger] le qualifie comme sauvage.

2 - [cˈɛp ʧentinˈare] est un syntagme composé signifiant « oignon par centaines » dans lequel le nom à base latine /cˈɛp/ < lat. CĒPA, -Æ « oignon » (OLD : 253) se combine avec son spécificateur qui continue l'adjectif lat. CENTĒNĀRĬUS, A, UM « de cents, qui contient cents » (OLD : 298) pour désigner le bouquet des nombreux bulbes comestibles que cette plante développe.

7.4 *Allium vineale* L.

Images tirées du site http://www.actaplantarum.org/floraitaliae/viewtopic.php?t=76303

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[ɣˈuður e ˈɛger]	33 SSO	Ail des vignes (FEB : 11)	Aglio delle vigne (Pignatti, 1982, III : 383)	Qepë e vreshtave (FEB : 11)
1.2	[xˈuðər e ˈɛgər]	3 POK			
1.3	[xuðərˈil]	2 MUN			

7.4.1 Nom scientifique

Étant donnée l'appartenance de cette espèce au même genre que la précédente, son nom scientifique résulte composé du lat. ĀLLĬUM, -I « ail » (OLD : 101) et de l'adjectif lat. VĪNĔĀLIS, E « relatif à la vigne, de vigne » (OLD : 2067).

7.4.2 Description botanique

L'ail des vignes est une plante qui fait de 30 à 80 cm de hauteur ; elle est glabre, à bulbe ovoïde entouré de nombreuses bulbilles, à forte odeur alliacée. Sa tige est cylindrique, pleine, feuillée jusqu'au milieu ; ses feuilles résultent comme étant subcylindriques, creuses, à sillon étroit sur le dessus, glauques. Les fleurs sont rose pâle ou blanchâtres, peu nombreuses, en tête globuleuse serrée, généralement toutes bulbillifères. L'ail des vignes pousse dans des lieux sablonneux cultivés ou incultes et fleurit entre juin et juillet (Pignatti, 1982, III : 383).

7.4.3 Propriétés et utilisation

Selon les témoignages de nos informateurs, cette plante était récoltée dans les champs où elle poussait spontanément et était consommée pour assaisonner les tomates en salade que les agriculteurs et les journaliers consommaient comme repas pendant la période de la moisson. Dans les études d'ethnobotanique et médecine populaire conduites sur le territoire italien, cette espèce des Liliacées est utilisée comme dépuratif, pour le traitement des troubles hépatiques (Guarrera, 2006 : 52) et des affections cutanées (Viegi *et al.*, 2003 : 223). En revanche, en Toscane l'ail des vignes est aussi une plante utilisée contre le mauvais œil (Guarrera, 2006 : 52).

7.4.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1.1 et 1.2 - [ɣˈuður e ˈɛger] et [xˈuðər e ˈɛgər] sont deux syntagmes composés par les mêmes éléments lexicaux, arb. [ɣˈuður] et [xˈuðər], correspondant à l'alb. [xˈuðər] < gr. skÒrodon « ail » (DELG : 1021 ; SE, IV : 582) suivis de l'adjectif [e ˈɛger] « sauvage ».

1.3 - [xuðərˈil] se présente comme un nom dérivé à partir de la base lexicale albanaise *hudër* à laquelle on a ajouté le suffixe diminutif /-il/, ce qui donne comme résultat « petit ail ». En ce qui concerne l'origine de ce suffixe diminutif, on peut avancer l'hypothèse d'une origine romane,

étant donnée sa productivité témoignée par l'abruzzais /-illə/ < lat. -ILLUS < -LUS (OLD : 1051): le phytonyme *hudëril* représenterait l'un des nombreux résultats de l'hybridation due à la réorganisation lexicale et grammaticale issue du contact entre plusieurs langues et caractérisant les territoires *arbëreshë* de l'Italie, où les variétés romanes et albanaises cohabitent depuis six siècles (Altimari, 2014 : 190). Une telle situation si particulière de contact linguistique a amené à l'introduction de nouvelles formations dans le système lexical dans lequel se combinent des bases lexicales et des suffixes d'origines différentes : *hudëril* est le fruit de la combinaison entre une base lexicale albanaise et un suffixe diminutif d'origine abruzzaise.

7.5 *Amaranthus retroflexus* L.

Images tirées du site http://www.actaplantarum.org/floraitaliae/viewtopic.php?t=58514

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[nˈɛnez] [nˈɛnez] [nˈɛnez]	2 MUN 13 SKO 3 POK	Amarante réfléchie (FEB : 14)	Amaranto comune Blito (Pignatti, 1982, I : 180)	Nenë e spërveshur Nenë e përveshur Nenë Luleçurani Nenë kallishte Bar llapush (FEB : 14)

7.5.1 Nom scientifique

Selon André, le nom scientifique de cette espèce dérive du grec : lat. ĂMĂRANTHUS, I < gr. ἀμάραντον « qui ne se flétrit pas » (André, 2010 : 13) ; tandis que son deuxième élément dérive du verbe lat. FLECTO, CTĔRE « plier » (OLD : 712) qui est précédé de l'adverbe lat. RĔTRŌ « en arrière » (OLD : 1644). Ce nom scientifique désigne, ainsi, une espèce toujours vigoureuse, qui pousse en pliant sa tige en arrière.

7.5.2 Description botanique

L'amarante est une plante annuelle de 20-80 cm, pubescente et à tige dressée ; elle est robuste et peu rameuse et ses feuilles sont d'un vert pâle, rhomboïdales-ovales. Les fleurs sont verdâtres et se développent en épis épais, axillaires et en panicule terminale compacte non feuillée ; l'épi terminal est un peu plus long. Elle fleurit entre juin et octobre (Pignatti, 1982, I : 180).

7.5.3 Propriétés et utilisation

On retrouve le témoignage de l'emploi de l'amarante pour l'alimentation humaine dans la plupart des études ethnobotaniques menées dans le domaine roman et albanais ; en général cette plante est consommée soit en salade soit cuite avec d'autres légumes (Quave & Pieroni, 2007 : 218 ; Pieroni, 2002a : 168, 2008 : 1201 ; Pieroni *et al.*, 2013 : 4 ; Di Tizio *et al.*, 2012 : 3). Nos informateurs nous ont aussi indiqué l'utilisation de l'amarante pour l'alimentation des animaux, qui en sont friands, et des êtres humains. Cette plante était consommée cuite avec d'autres plantes sauvages et était utilisée pour la préparation d'un repas typique de la tradition paysanne italienne appelé « pane cotto » (« pain cuit »). Ce repas était le seul que les familles les plus pauvres pouvaient se permettre. Dans les Abruzzes, on utilise l'amarante pour la préparation d'une soupe de légumes où vingt espèces d'herbes sauvages différentes sont mélangées ensemble (Guarrera, 2006 : 274). Les Indiens d'Amérique utilisent aussi, depuis toujours, cette plante pour se nourrir : chez les Acomas et les Lagunas, l'amarante est bouillie et séchée pour être consommée pendant l'hiver (Swank, 1932 : 26) ; tandis que les Indiens de *Mendocino County* en utilisent les petites graines noires et brillantes pour la production d'une farine à l'ancienne très nourrissante appelée « pinole » (Chestnut, 1902 : 346).

Picchi (1999 : 98) classe l'amarante parmi *« le erbe buone per proteggere gli uomini, i raccolti e la terra dai parassiti o insetti dannosi »*[4] en raison de la croyance dans les vertus antiparasitaires dont les paysans de l'Italie du sud tenaient compte lors de la culture du maïs. En revanche, l'amarante est censé être une plante magique en tant que directement liée à Jupiter (Macioti, 1995 : 69) ; les jeunes filles en Grèce et à Rome en ceignaient leur tête pour répandre les essences magiques ayant des propriétés bienfaisantes pour l'individu. Ces essences pouvaient soigner en particulier les dépressions psychiques, susciter une sensation de protection, combattre la stérilité physique et mentale et même protéger de la méchanceté des autres (Macioti, 1995 : 73). Ces dernières propriétés « magiques » de l'amarante sont aussi remarquées par De Gubernatis (1882 : 10) lorsqu'il affirme que cette plante était sacrée chez les Grecs et les Romains et que, selon Virgile, le poète devait s'en emparer pour éloigner les médisances. En outre, cet

[4] Les bonnes herbes pour protéger les hommes, les récoltes et la terre des insectes parasites et nuisibles (N.T.).

auteur ajoute aussi des informations à propos de l'utilisation de cette plante chez les dieux de l'Antiquité :

> *« Thessalus orna de fleurs d'amarante le tombeau d'Achille, et Philostratus constate l'usage d'en parer les tombeaux. Artemidorus nous apprend que l'on suspendait des couronnes d'amarante au temple de plusieurs divinités ; chez les Grecs, l'amarante est aussi le symbole de l'amitié. »* (De Gubernatis, 1882 : 10).

7.5.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1 - [nˈɛnez] est d'étymologie obscure. Trumper (2010) a contribué à l'analyse de ce phytonyme dans un compte-rendu des interprétations jusqu'alors proposées. Sejdiu (1979 dans Trumper, 2010 : 381) a proposé d'interpréter l'alb. *nenë*, *nenëz* à partir de la base toujours alb. *nye* > *nen* « nœud » en raison de la morphologie de la plante et notamment des panicules terminales, comme on peut le voir sur les images ci-dessus. Le phytonyme, qui se trouve aussi en aroum. *nenă*, *nană* et gr.mo. νένα pour désigner les différentes espèces d'amarante, désigne aussi d'autres espèces botaniques, comme dans le cas de l'aroum. *nană* indiquant la *Sanicula europæa* L. (sanicle d'Europe) ou le bulg. *nané* « menthe » < tu. *naná* « menthe » (Trumper, 2010 : 381). Selon Trumper, le phytonyme aroumain ne peut pas représenter un emprunt au turc *naná* ayant pénétré à travers le bulgare : il est plus probable qu'il s'agisse d'un emprunt à l'albanais sur la base des ressemblances botaniques, de la même façon que pour le phytonyme en grec moderne. En outre, ce phytonyme désigne aussi de nombreuses espèces de la famille des Cruciféracées, telles que les moutardes ou les cressons qui sont des plantes sauvages comestibles, comme le témoigne la Glose gr.mo. *νένα* dans laquelle la plante est définie comme λάχανον βουνοῦ (= βροῦβα), c'est-à-dire « choux de montagne (moutarde noire) » ; il peut désigner, de même, les espèces des genres *Lamium* ssp. et *Urtica* ssp. en raison de la relation basée sur leur comestibilité (Trumper, 2010 : 381). Il est donc possible que l'alb. *nenë*, *nenëz* soit entré dans un réseau de désignations de plantes sauvages basé à la fois sur la morphologie de la plante et sur sa fonction de nourriture. Pourtant il est clair, d'un point de vue formel, que le phytonyme albanais est un mot construit sur un redoublement de la nasale intervocalique de la base alb. *ne- në*, qui en *arbëresh* prend la forme de *nene- +- z* /nˈɛne-/ + /-z/ (suffixe diminutif féminin). Selon Trumper (2010 : 382), il semble probable que l'on se trouve face à une alternance indoeuropéenne entre les bases *ned-/*nod- et *net-/*not- > irl.m. *nenaid*, gal. *dynad* (< *nynad), bret. *linad*, avec dissimilation, angl. *nettle*, all. *Nessel*, signifiant tous « ortie » ; de plus, le redoublement d'une nasale indiquerait sa conservation en position intervocalique en albanais à partir d'une base proto-albanaise *nenn- / *nend- < *nenVd-. À propos de la base IE. *ned-, Pokorny précise, au sujet de la base pour le nom de l'ortie, qu'il s'agit de l'une des plus anciennes plantes à nœuds (IEW : 759).

Il nous semble évident que la base est construite sur un redoublement de la nasale intervocalique, mais en y regardant de plus près, les données de notre corpus offrent une perspective de réflexion plus ample.

Tout d'abord, en s'appuyant simultanément sur les parlers *arbëreshë* et sur l'albanais, il est possible de former une liste de mots à base lexical /nVn-/ qui touchent au moins cinq champs onomasiologiques :

- en phytonymie, l' « amarante » est désignée par les formes *nenez* (à *Munxhufuni*/*Montecilfone*, *Porkanuni*/*Portocannone* et *Shën Kostandini*/*San Costantino*) et *nënëz* (à *Shën Vasili*/*San Basile*, signalé dans Trumper, 2010 : 381), alors qu'en albanais standard on trouve les mots *nenë* et *nenëz* (FEB : 14) ;

- en ce qui concerne les noms de parenté, chez les *Arbëreshë* de Calabre on utilise le mot *nanë* [nan] pour désigner la « grand-mère » (Baffa, 2009 : 71 ; F : 296) e la « vecchia » (F : 296), « la vieille », tandis que dans les communautés *arbëreshe* du Molise et des Pouilles septentrionales le mot utilisé est *nonë* [nɔn] « grand-mère » ; en revanche, en albanais standard, *nanë* [nan], *nënë* [nən] et *nëne* [nˈəne] désignent la « mère » (SE, VI : 51). Les systèmes lexicaux des dialectes *arbëreshë* possèdent aussi un autre mot faisant partie de ce champ onomasiologique : *nun* (m.) [nun] « parrain, témoin de mariage » (Scutari, 2002 : 63) et *nunë* (f.) [nun] « marraine » (donnée issue d'enquêtes personnelles à *Munxhufuni*/*Montecilfone*), tandis que *nun* (m.) [nun] désigne un « nigaud, bête, bon à rien » chez les *Arbëreshë* de *Rur/Ururi* (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 138) et à *Ejaninë/Ejanina* où on dit *rri si nun* « rester là comme un nigaud ». Ces mots trouvent une correspondance dans l'alb. *nun* (m.) « parrain, témoin, confesseur », *nunë* (f.) « marraine, témoin » (SE, VI : 95) ;

- en ce qui concerne les objets, le « nœud » est traduit avec les mots arb. *nenjez* à *Porkaninu*/*Portocannone* (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 131) et *Munxhufuni*/*Montecilfone*, *nënj* à *Shën Kostandini/San Costantino* (Scutari, 2002 : 61), tandis qu'en albanais on trouve *nyjë* et *nyell* (Leka & Simoni, 1996-99 : 373) ;

- en ce qui concerne les parties du corps humain, la « cheville » est désignée par les mots alb. *nen* (Leka & Simoni, 1996-99 : 354) et *nyell* (Leka & Simoni, 1996-99 : 373) ; à *Shën Kostandini/San Costantino*, le « grain de beauté » est désigné par *nënjith*, tandis que le « pénis » est appelé *nënj* ; à *Ruri*/*Ururi*, l' « iris » et la « pupille » sont désignées par le nom *ninëz* (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 137) tout comme en albanais (Leka & Simoni, 1996-99 : 368) ;

- en zoonymie, les « larves » de mouche-bleue et de mouche sont désignées respectivement par *nenez* à *Shën Kostandini/San Costantino* (Scutari, 2002 : 60) et *nënëz* à *Qefti*/*Chieuti* (dans les Pouilles du nord) (Massaro, 2010 : 110).

Cette richesse de significations et de référents amène à penser que l'on se trouve face à une base lexicale polysémique, ce qui nous amène également à partager l'opinion de Trumper selon laquelle il s'agit d'une base caractérisée par l'ancienne alternance IE. de la voyelle thématique : /-a-/~/-e-/~/-ə-/~/-i-/~/-y-/~/-o-/~/-u-/ s'alternent en fait dans les mots exemplifiés ci-dessus. Une confirmation ultérieure vient de la confrontation avec les langues germaniques et celtiques où la « lente », par exemple, est traduite par : gal. *ned*, irl. *nit*, angl. *nit*, etc.

Si on observe ces données du point de vue sémasiologique, on remarquera que les noms de parenté représentent la catégorie commune à tous les groupes de types lexicaux se développant à partir des six bases lexicales trouvées, c'est-à-dire /nan-/, /nɛn-/, /nən-/, /nin-/, /non-/ et /nun-/. Les référents sont en général représentés par des « parents » au sens strict (mère, grands-parents, vieille, nourrice, parrain, marraine, témoin de mariage), des plantes de différentes espèces (amarante, ortie, menthe et sanicule), des zoonymes (larves, lentes), des noms d'objets (nœud), de parties du corps humain (cheville, grain de beauté, pénis, pupille), par des anthroponymes chrétiens (confesseur) et des qualificatifs anthroponymiques (nigaud, bête, bon à rien). Sur la base de la typologie motivationnelle tracée par Alinei (1986 : 147) pour le classement des zoonymes, les noms de parenté sont chronologiquement les plus anciens parce qu'ils sont directement liés au totémisme, c'est-à-dire à la forme la plus ancienne de religion, qui concevait les animaux comme « parents », protecteurs des hommes (cfr. ch. IV pour les détails).

Quelques-uns des noms de parenté d'aire albanaise, illustrés ci-dessus, sont réellement polysémiques parce qu'ils ne désignent qu'un seul référent, comme par exemple l'arb. *nanë* « grand-mère, vieille » et l'alb. *nanë* « mère », l'arb. *nun* « parrain, témoin de mariage, confesseur, nigaud, bête, bon à rien). À propos de la polysémie de l'IE. *nana, *nena, s'exprime aussi Pokorny (IEW : 754) lorsqu'il illustre une superposition identique de référents et de significations que l'on a déjà rencontrée dans nos données : bref, les figures de « mère, génitrice, vieille, grand-mère, nourrice » coïncident et sont lexicalisées avec la forme arb./alb. *nanë*. Cette constatation nous amène, donc, à penser qu'il s'agit d'une seule et unique motivation parentélaire : *mère* signifiant « nourrice », c'est-à-dire celle qui donne la nourriture ; de cette interprétation sont issus les noms de l'amarante, herbe très nourrissante (arb. *nenez*, *nënëz*, alb. *nenëz* « petite mère » et *nenë* « mère ») et les noms des autres référents illustrés ci-dessus. Cette motivation est très ancienne et remonte surement à la période des sociétés primitives matriarcales, aux cultures totémiques où les figures de *vieille*, *mère*, *génitrice*, *nourrice* étaient très communes étant donné qu'elles représentaient les piliers de la société. En particulier, comme Alinei (1986 : 161) l'atteste, Propp affirme lui aussi que la « vieille » représente l'ancêtre totémique matrilinéaire et il la décrit comme la souveraine des animaux et de la nature. Le culte de la Terre-Mère, en tant que mère de l'humanité et reine de la faune, de la flore et de la terre, était répandu dans les sociétés primitives

du Paléolithique, de l'Afrique à l'Europe orientale, comme l'expression d'une société gynécocratique. En effet, les pièces archéologiques telles que les statuettes préhistoriques représentant la divinité féminine (les Vénus stéatopyges ou callipyges) confirment l'existence d'un substrat religieux commun à ces sociétés, où la Terre-Mère était la divinité suprême (Pestalozza, 1951 ; Marconi, 1937 ; Pignoli, 2015 : 524), comme le témoigne aussi la racine ch.-s. *nan* « dieu » (HS : 398). La polysémie du mot arb./alb. *nanë* renvoie à une considération que Campanile (2003 : 28) a fait en illustrant ses études sur la structure de la famille indoeuropéenne, où « *l'individuazione dei livelli di parentela non è affatto universale ed univoca* »[5] car des distinctions qui pourraient nous sembler évidentes, telle que celle entre mère et père, n'existent pas, par exemple, dans la société hawaïenne où les deux parents sont égalisés entre eux et sont désignés, par conséquent, par un seul mot exprimant le fait d'être descendants directs au premier degré (Campanile, 2003 : 28). L'opinion de Szemerényi (1978), tente également à ce propos, de récupérer la fonction pratique et la collocation sociale et affective des membres de la famille indoeuropéenne ayant rencontré de nombreuses difficultés d'ordre sémantique pendant l'analyse de la structure interne familiale indoeuropéenne. Cet auteur a ainsi analysé *pH-tēr « père » comme le *nomen agentis* (< suffixe -tēr) à partir de la même racine que le lat. PASCO « nourrir, engraisser, repaître » (DELL : 486) : le père est interprété comme celui ayant la fonction de nourrir, le « père nourrisseur » (Campanile, 2003 : 29) de la société patriarcale indoeuropéenne. En revanche, dans les précédentes sociétés matriarcales, cette fonction de « figure s'occupant de la nourriture » est, naturellement, liée à la mère, qui outre que générer, nourrit, entretient et garde ses enfants et les membres de sa famille et prend soin d'eux avec tendresse. En particulier, la grand-mère maternelle en tant que « mère de la mère » exalte et a même en l'exaltant ce double rôle de « mère, nourrice et gardienne de sa descendance ». Pour la doctrine chrétienne, la marraine est celle qui prend la place de la mère lorsque celle-ci meurt : elle est la personne à laquelle on « confie les enfants » en cas d'absence ou de mort des parents ; donc, cette dernière figure est aussi importante pour l'éducation et la croissance des filleuls, bien qu'elle soit marginale par rapport à celle de la mère-nourrice. Du reste, le rôle de « nourrice, tutrice des enfants » est clair si l'on considère les expressions empruntées par les *Arbëreshë* aux dialectes romans avec qui ils sont en contact : *u bëm sën Xhuàn* « nous sommes devenus Saint Jean » (dans les parlers molisains) et *jemi shënjanjë* « nous sommes Saint Jean » (à *Shën Mitër/San Demetrio*, en Calabre), ce qui indique le lien entre marraine/parrain et leur filleul, tout comme le témoigne l'Évangile de Jean (19, 25-27) dans lequel Jésus avant de mourir sur la croix confie sa mère à son disciple Jean pour qu'il en prenne soin. On peut aussi observer que le mot arb. *sënxhuàn* « Saint Jean » désigne le parrain du baptême ou de la confirmation ainsi que le parrainage en général

[5] L'identification des niveaux de parenté n'est pas tout à fait universelle ni univoque (N.T.).

(Pignoli & Tartaglione, 2007 : 180). Ainsi, étant donné que la polysémie des noms *nanë, nënë* et *nunë* se base sur le sémantisme « nourrice », on verra qu'il est également véhiculé, avec d'autres développements morphologiques et sémantiques, dans les autres désignations faisant partie des cinq champs sémantiques identifiés au début de ce paragraphe. Donc, nos données dialectales montrent que l'arb. *nonë* « grand-mère » est présent dans les communautés *arbëreshe* du Molise et des Pouilles septentrionales en tant qu'emprunt aux variétés romanes telles que l'abr. *nònnə* « grand-père, grand-mère » (DAM, III : 1345), fog. *nonne* « grand-père » (Sereno, 2003 : 94), sns. *nònnë* « grand-père, grand-mère » (Pistillo & Littera, 2006 : 278) : en effet, la forme lexicale avec voyelle tonique /-o-/ n'est attestée ni en albanais ni dans ses dialectes, mais elle semble être caractéristique du latin et du grec : lat. NONNUS « père nourrisseur, moine », lat. NONNA « nourrice, religieuse » (DELL : 444) ; gr.a. νόννος « grand-père maternel », gr.mo. νόννος « grand-père » e νόννα « grand-mère » et gr.mo. νοννός « parrain », νοννά « marraine » (DELG : 744).

Les phytonymes aroum. *nană* « sanicule », bulg. *nané* « menthe », tu. *naná* « menthe », arb. *nenez* « amarante », alb. *nenë, nenëz* « amarante », aroum. *nenă* « amarante », gr.mo. *νένα* « amarante », all. *Nessel* « ortie », angl. *nettle* « ortie », irl.m. *nenaid* « ortie », IE. **ned-* « ancienne plante à nœuds », arb. *nënëz* « amarante », gal. *dynad* « ortie », bret. *linad* « ortie » désignent dans la plupart des cas des espèces botaniques avec des propriétés phytothérapeutiques, utilisées en médecine populaire pour le traitement de différentes troubles, tels que l'amarante qui a d'indiscutables propriétés bienfaisantes pour l'homme puisqu'il s'agit d'une herbe très nutritive tout comme l'ortie (cfr. § 7.53), la menthe (cfr. § 7.40) et l'espèce officinale *Sanicula europaea* L. Nous précisons que la dénomination indoeuropéenne se référant à l'ancienne plante à nœuds est sûrement le fruit d'une remotivation qui a eu lieu lorsque la motivation parentélaire primaire, basée sur les propriétés nutritives ou magiques des plantes, a cessé d'être reconnue par les locuteurs et, par conséquent, le sémantisme « nourrice » à été remplacé par la motivation « plante à nœuds », basée sur l'une des caractéristiques morphologiques des espèces susmentionnées, c'est-à-dire la forme des inflorescences.

La motivation parentélaire caractérisant les zoonymes arb. *nenez, nënëz* « larves de mouche-bleue ou de mouche », gal. *ned* « lente », irl. *nit* « lente » et angl. *nit* « lente » traduit, elle aussi, le sémantisme « nourrice » parce que les larves ont représenté pour des millénaires un élément de base de l'alimentation humaine avant que les techniques de la chasse évoluent jusqu'au point de permettre aux chasseurs d'utiliser les animaux sauvages comme nourriture (Alinei, 1984 : 77).

Les anthroponymes chrétiens peuvent être considérés, sans aucun doute, comme des reformulations chrétiennes des motivations parentélaires précédentes, puisque le moine (cfr. lat.

NONNUS) représente, lui aussi, dans les sociétés christianisées un « père-nourrisseur » de l'âme et des croyants, ce qui lui confie le rôle de confesseur d'âmes ; en revanche, la figure du « parrain-confesseur » (cfr. alb. *nun*) renvoie à l'idée de « substitut du père » et donc à l'image d'une personne à qui on peut faire confiance et avec laquelle on peut parler. En revanche, les qualificatifs anthroponymiques dont la communauté *arbëreshe* de *Rur/Ururi* fait étalage, sont sûrement des développements sémantiques récents de la désignation arb. *nun* « parrain » : selon toute probabilité, ils sont dus au fait que le lien de parrainage s'est affaibli et a ainsi perdu la majeure partie de sa valeur culturelle d'origine ; par conséquent, le parrain n'est plus la figure principale qui remplace le père, mais il est devenu un « parent » qui n'est pas nécessaire et, parfois même superflu dans la vie de son filleul. Les noms d'objets (nœud) et des parties du corps humain (cheville, grain de beauté, pénis, pupille) sont motivés à partir de la forme « ovoïde » caractéristique des inflorescences de l'amarante qui se reflète dans la forme ronde du nœud, de l'os de la cheville, du grain de beauté, de la pupille et du pénis. Comme il a déjà été illustré ci-dessus, la motivation transparente fondée sur la morphologie de la plante est due sans doute à une remotivation du signe linguistique, qui devient arbitraire et s'opacifie à cause de l'usure sémantique : la relation qu'il avait avec son référent s'est affaiblie mais une recharge sémantique a pu la rétablir.

7.6 *Ampelodesmos mauritanicus* (Poiret) Dur. et Sch.

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/flora/flora_info.php?id=646

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[dˈiːz]	48 HOR	Diss[6] (VS, 1977 : 912)	Tagliamani Saracchi (Pignatti, 1982, III : 504)	---
2	[bˈari i ʃtˈiʎez]	35 SJK			

7.6.1 Nom scientifique

Le nom scientifique a été construit à partir du gr. ἀμπελόδεσμος « spart, plante utilisée pour lier la vigne » (DELG : 78) et de l'adjectif lat. MAURĒTĀNĬCUS, A, UM « mauritanien » (OLD : 1086).

7.6.2 Description botanique

Le diss est une plante herbacée vivace qui peut atteindre de 2 à 3 m de hauteur. La tige est robuste et dressée. Les feuilles sont très longues et rudes au toucher, elles sont lancéolées, scabres et à bord cilié ; elles sont aussi très tenaces. L'inflorescence se développe en une panicule allongée, très rameuse, lâche, verdâtre violacée avec des épillets de 2 à 5 fleurs. Les glumes sont souvent rougeâtres tandis que les glumelles présentent des poils. Elle fleurit entre mai et juin (Pignatti, 1982, III : 504).

7.6.3 Propriétés et utilisation

Étant donnée la robustesse des tiges et des feuilles, les locuteurs interviewés nous ont informé que les feuilles inférieures du diss pouvaient être utilisées comme lien ou ficelle de meules ; en revanche, ses tiges étaient utilisées pour la production artisanale de tamis ou comme outil pour la production de pâtes à forme allongée, s'entortillant sur elles-mêmes, connues surtout dans le sud de l'Italie sous le nom de « fusilli ». Pline nous confirme également l'utilisation des tiges du diss comme lien pour les branches des vignes (HN, XVII, 209).

Dans l'Italie du sud les parties aériennes du diss sont aussi utilisées pour la réalisation de cordes pour les bateaux et pour l'élevage de moules, de rembourrage des matelas des marins, corbeilles, paniers, cages pour oiseaux, pinceaux, torches, empaillages de bonbonnes, fiasques, sièges, balais (Guarrera, 2006 : 54).

7.6.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [dˈiːz] représente un emprunt probable au sic. *ddisa* « diss » (VS, I : 912).

[6] Il est plausible qu'il s'agisse d'un emprunt au sicilien.

2- [bˈari i ʃtˈiʎez] est un syntagme composé de /bˈari/ « l'herbe » et du spécificateur /i ʃtˈiʎez/ « de la petite verge », ce dernier étant, à son tour, un nom dérivé de l'arb. [ʃtˈiʎ] m. « verge utilisée pour la séparation des fils du métier » (F : 483) avec le suffixe /-ez/ diminutif ce qui conduit à un signifié « petite verge ». La désignation représente en effet les petites tiges dont se compose cette plante.

7.7 *Anchusa italica* Retz.

Image tirée du site http://www.funghiitaliani.it/topic/25837-anchusa-italica-retz/

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1	[ʎpjˈɛteʒ̊]	33 SSO	Buglosse azurée Buglosse d'Italie (FEB : 17)	Buglossa azzurra Pignatti, (1982, II : 417)	Gjuhlopë blu Gjuhëlopë e kaltër (FEB : 17)
2.1	[ɟˈuxa lˈɔps]	8 KAT			
2.2	[gʎˈuxza ʎˈɔpes]	13 SKO			
2.3	[ɟˈuxa e ʎˈɔps]	35 SJK			

7.7.1 Nom scientifique

Le nom scientifique est formé d'un premier élément tiré du gr. ἄγχουσα « buglosse » (< gr. ἄγχω « serrer ») se référant probablement, selon André (2010 : 16), aux propriétés astringentes et anti-diarrhéiques de cette plante. Le deuxième élément est représenté par l'adjectif lat. ĪTĂLĬCUS, A, UM « italien » (OLD : 974), se référant probablement à l'endroit où l'espèce pousse spontanément.

7.7.2 Description botanique

La buglosse est une plante vivace de 30-80 cm qui se présente hérissée de soies raides très étalées, à tige dressée et rameuse. Ses feuilles sont oblongues, lancéolées et entières : celles inférieures résultent atténuées en pétiole tandis que les supérieures sont sessiles. Ses fleurs bleues ou roses sont assez grandes et se développent en grappes compactes et rapprochées en panicule terminale. Elle fleurit entre mai et août (Pignatti, 1982, II : 417).

7.7.3 Propriétés et utilisation

L'utilisation de cette plante concerne principalement l'alimentation des animaux herbivores ; en revanche, les locuteurs interviewés ne connaissaient pas d'utilisation dans l'alimentation humaine. En médecine populaire, on connaît bien les propriétés dépuratives, diurétiques et antitussives de cette espèce ; en Ligurie, la buglosse est utilisée en particulier, en phytothérapie pour soigner la toux (Guarrera, 2006 : 54). Avec les parties aériennes on prépare des compresses pour soigner les inflammations cutanées (Guarrera, 2006 : 54).

7.7.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [ʎpjˈɛtez̯] est un nom dérivé d'une base verbale, analysable en : /lpje-/ + /-t-/ + /-ez/. Le thème verbal /lpi-/ « lécher » (< alb. *lëpìj* « lécher » Leka &Simoni 1996-1999 : 280) est suivi du suffixe albanais /-e-/, utilisé pour la formation de noms déverbaux, de la consonne/-t-/, dont l'origine épenthétique est sans doute épenthétique pour éviter le hiatus, + /-ez̯/, un suffixe diminutif albanais formant des noms d'objets, d'outils, d'animaux, de plantes et de maladies. Le syntagme correspond donc à « la petite qui lèche » pour laquelle la métaphore est établie entre l'organe qui lèche par excellence, la langue, et la forme ainsi que le trait rugueux et hérissé des feuilles de la plante, qui donne au toucher la sensation de coller aux mains. Il est nécessaire de rappeler ici que le mot alb. *lëpìj* continue la base IE. *lep « coller » > skr. *liptáh* « collant », lit. *limpu*, *lipti* « coller », lat. LIPPUS « chassieux » et les formes romanes que Signorini (2005 : 174) a retrouvé dans l'arc alpin, notamment [gro lapˈas], [lapˈas], [lˈɑpi], [lˈɑpa], [lˈapᵖa], [lˈapa], [apˈasi], [lapˈurd], [lapˈurdun] et [lãmpˈurdje].

2- [ɟˈuxa lˈɔps], [gʎˈuxza ʎˈɔpes][7], [ɟˈuxa e ʎˈɔps] sont des syntagmes composés par les éléments : [ɟˈuxa] « langue » ou [gʎˈuxza] « petite langue » et [lˈɔps] / [(e) ʎˈɔp(e)s] « de vache » où la motivation est beaucoup plus transparente que la précédente parce qu'elle est en relation de manière transparente avec la représentation des feuilles rugueuses de la plante.

[7] Dans le parler de *Shën Kostandini/San Costantino*, le /-ə-/ <-ë-> en position atone se réalise librement (Scutari, 1997 : 15) ; il s'agit dans ce cas, de la forme du génitif singulier de l'arb. *lopë* « vache » qui dans cette communauté se réalise comme *lopes*, tandis que dans les autres parlers on trouve *lops* (< *lopës*) avec la chute de <-ë->.

7.8 *Anthemis cotula* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=45492

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[bˈar cˈɛːni]	42 SKL	Anthémis puant Anthémis fétide Camomille puante (FEB : 19)	Camomilla fetida Pignatti, 1982, (III : 72)	Maraq Murajë Kopermacë Syviçja me erë të keqe Lule e barkut (FEB : 19)
2	[kamumˈil a ˈɛgra]	2 MUN			
3	[rːəɲtˈɛle]				

7.8.1 Nom scientifique

Selon André, le premier élément du binôme scientifique de cette espèce dérive du gr. ἀνθεμίς « fleur, camomille » (André, 2010 : 18) et le second vient du lat. COTULA, Æ « bol » (OLD : 453) ; ce syntagme décrit donc la forme ronde des capitules floraux caractérisant cette espèce.

7.8.2 Description botanique

L'anthémis est une plante annuelle, glabre, à odeur fétide qui peut s'élever de 2 à 5 dm, et résulte très rameuse. Les feuilles sont alternes et très divisées, à segments linéaires ou presque filiformes. Les fleurs sont tubuleuses et jaunes au centre, la corolle est formée de ligules blanches. L'anthémis pousse dans les champs et les moissons et fleurit entre juin-septembre (Pignatti, 1982, III : 72).

7.8.3 Propriétés et utilisation

Les vertus antiparasitaires et insectifuges de l'anthémis sont très connues surtout dans les sociétés agricoles traditionnelles ; cette plante fait en fait partie des espèces sauvages qui protègent les hommes, les récoltes et la terre des parasites et des insectes nuisibles (Picchi, 1999 : 97 ; Viegi *et al.*, 2003 : 223 ; Guarrera, 2006 : 260). L'odeur putride d'urine de chien caractérisant l'anthémis serve à repousser en particulier les rats et les puces des greniers en frottant la plante au sol et aux murs (Picchi, 1999 : 97).

7.8.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [bˈar cˈɛːni] résulte être un syntagme composé dans lequel le premier élément est représenté par le nom générique *bar* « herbe » et le deuxième par un zoonyme au cas ablatif singulier *qeni* « du chien » ; le renvoi au nom de cet animal sert à décrire la puanteur caractéristique de cette plante. En effet, en zoonymie populaire le chien est l'une des épiphanies des êtres ensorcelés (Riegler, 1981a : 308), du diable (Riegler, 1981a : 317), tandis qu'il est parfois aussi considéré comme le gardien de trésors (Riegler, 1981a : 310). Si l'on pense aux vertus antiparasitaires et insectifuges de l'anthémis, on peut considérer cette espèce – ainsi que toutes les espèces très odorantes – comme la gardienne ou protectrice de la maison et de l'homme parce que son odeur forte et désagréable éloigne les dangers. Cette même structure lexématique existe en daco-roumain où l'anthémis puant est appelé [muʃetsˈel de ʧel kɨi̯nˈesk] « camomille des chiens », [romənˈitsa kˈɨi̯neluɨ̯] « la camomille du chien », [marˈarju kˈɨi̯neluɨ̯] « l'aneth du chien » et [marˈarjʉ kɨi̯nˈesk] « aneth de chien » (Scarlat, 2008 : 146).

2- [kamumˈil a ˈɛgra] est un syntagme composé par le phytonyme /kamumˈil/ « camomille » et son adjectif *arbëreshë* /a ˈɛgra/ « sauvage » qui n'a pas, dans ce cas, la fonction de distinguer cette plante d'une espèce de « camomille cultivée, non sauvage », mais veut plutôt souligner, à notre avis, le trait « puant, non parfumé » de l'espèce par opposition à celui de la camomille commune parfumée.

3- [rːəɲtˈɛle] est un nom dérivé, formé à partir de la base lexicale [rːəɲt-] « les racines » et le suffixe diminutif, peu productif, alb. /-ɛle/ utilisé pour la formation de formes dénominales ou déadjectivales (Ressuli, 1986 : 146). Nous partageons l'opinion de Signorini (2005 : 148), car nous pensons que la taille de la plante est toujours une motivation seconde se traduisant avec un spécificateur. Elle permet d'établir une classification et de différencier ainsi les plantes appartenant à la même espèce, comme on l'a déjà vu pour le nom de l'ail des vignes [xuðərˈil] « petit ail » (cfr. § 7.4.4) ; dans notre corpus, la spécification se fait toujours par l'ajout d'un ou

plusieurs suffixes diminutifs. Ainsi, dans ce cas, la plante est désignée selon la morphologie et la taille de ses racines fasciculées.

7.9 *Arum italicum* Miller

Images tirées du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=1790

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[veʃljˈɛpur]	2 MUN	Gouet d'Italie Arum d'Italie (FEB : 28)	Gigaro chiaro Giaro Erba biscia Pan di serpe (Pignatti, 1982, III : 627)	Kelkazë e italisë Kilikazë Misërgjarpni Kelnaze Kelmaje (FEB : 28)
2	[məŋgandrˈɛː]	8 KAT			
3	[ondʑˈar]	48 HOR			
4	[vrokondˈɛː]	13 SKO			
5	[ʎˈuʎa e ɟˈaiprit]	35 SJK			
6	[veʃaðjˈur]	3 POK			
7	[rːˈuʃi ɟˈarprit]				

7.9.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce nom scientifique est lat. ARUM < gr. ἄρον « gouet » (DELG : 112) tandis que le lat. ĪTĂLĬCUS, A, UM « italien » (OLD : 974) donne, probablement, un renseignement sur le lieu où pousse généralement cette espèce.

7.9.2 Description botanique

Le gouet est une plante vivace de 20-60 cm, glabre, à tubercule gros et oblong. Les feuilles naissent avant l'hiver et ont des pétioles 2 fois plus longs que le limbe ; la forme est triangulaire-hastée à oreillettes divergentes et veinées de blanc jaunâtre. La spathe est grande et blanchâtre, tandis que le spadice est 3 fois plus court que la spathe, à massue jaune pâle aussi longue ou plus longue que son pédicelle. Les fruits sont des baies disposées sur un axe, tout d'abord vertes et ensuite rouges après la maturation, grandes comme des petits pois. Elle fleurit entre avril et mai (Pignatti, 1982, III : 627).

7.9.3 Propriétés et utilisation

Dans la plupart des communautés enquêtées, cette plante n'est pas utilisée ni pour l'alimentation humaine ni comme nourriture pour les animaux. Seulement à *Katundi*/*Greci*, les femmes âgées nous ont parlé des propriétés presque miraculeuses des feuilles de cette espèce qui soigne les blessures et les plaies de la peau. L'effet lénitif et curatif est évident surtout dans le cas de blessures cutanées dues au diabète : en couvrant la partie blessée avec les feuilles du gouet pendant une journée, les effets positifs sont déjà visibles. En général, dans le sud de l'Italie le gouet est aussi utilisé avec les mêmes effets thérapeutiques ; en particulier, la secrétion sortant des feuilles est utilisée pour le traitement de blessures, plaies (Quave & Pieroni, 2007 : 214 ;

Pieroni *et al.*, 2004 : 375 ; Viegi *et al.*, 2003 : 223), verrues, engelures, furoncles, hémorroïdes, arthrites, contusions et rhumatismes (Guarrera, 2006 : 60). L'utilisation des feuilles du gouet pour le traitement des affections cutanées produit ses effets bénéfiques également dans la phytothérapie populaire turque (Ertuğ, 1999 : 57). La toxicité de la plante est due à la présence de l'aroïne, un alcaloïde toxique présent dans les fruits et dans les tubercules de la plante qui provoque des troubles gastro-intestinaux, tandis que les baies peuvent causer des empoisonnements (Guarrera, 2006 : 61). Les croyances populaires liées au gouet lui donnent des pouvoirs magiques permettant de faire des pronostiques sur les récoltes et les productions agricoles ; en fait on a aussi le témoignage des pouvoirs magiques de cette plante à travers les dénominations qu'elle a en Basilicate et en Ligurie, respectivement *bona annata* et *buna anná* (année bonne) (Penzig, 1924 : 53 ; Beccaria, 95 : 220). Guarrera (2006 : 302) nous renseigne aussi à propos des indicateurs magiques de la plante, qui peuvent être aussi bien la tonalité de la couleur d'une des parties qui la composent, que la luxuriance de la spathe ou d'autres parties aériennes. En particulier, en Basilicate, on croit que si le gouet a une floraison et une fructification riches alors ces caractéristiques peuvent être interprétées comme un présage de bonnes récoltes parce que les fleurs et les fruits de cette espèce sont censés représenter des productions locales différentes : les fruits, le spadice, les feuilles et les bulbes représentent respectivement les récoltes de maïs, blé, légumes et pommes de terre (Guarrera, 2006 : 302).

7.9.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [veʃljˈɛpur] *veshljepur* est un composé de deux noms, dont le premier est l'arb. *vesh-* « oreille » et le deuxième est l'arb. *-ljepur* « lièvre » ; l'association de l'oreille du lièvre avec la forme de la spathe du gouet est évidente, mais elle ne suffit pas à expliquer cette désignation en raison du fait que les motivations se basant sur les traits morphologiques des plantes sont, en général, secondes. En zoonymie populaire, le lièvre représente l'un des animaux appelés par Riegler (1981a : 320) « suceurs de lait » démoniaques en raison du fait que l'on croit qu'il empêche aux vaches et aux chèvres de donner du lait, c'est-à-dire que la croyance populaire considère cet animal comme responsable des maladies frappant les bêtes. Tout en considérant la toxicité du gouet, il est possible que la métaphore zoonymique traduise cet aspect dangereux de la plante, tout comme le lièvre est dangereux pour certaines espèces d'animaux.

2- [məŋgandrˈɛː] est aussi une désignation composée et sans doute formée à notre avis par l'union de deux noms propres, notamment l'it. *Domenico* (Dominique) et *Andrea* (André), ou bien de leurs diminutifs hypocoristiques dans leur forme *arbëreshe*, respectivement *Ming* [miŋg] et *André*/ '*Ndré* [andrˈɛː] / [ndrˈɛː]. Comme nous l'avons déjà anticipé, les locutrices de *Katundi*/*Greci* nous ont fourni une première clé d'accès pour cette désignation en évoquant les

propriétés curatives des feuilles du gouet : les deux anthroponymes correspondent aux noms de deux saints et pourraient ainsi renvoyer aux effets miraculeux de l'emploi de la plante. Il est nécessaire aussi de préciser que Saint Dominique et Saint André sont considérés comme deux parmi les saints les plus importants de *Katundi/Greci* et ils sont très respectés et vénérés par toute la population ; par conséquent, nous croyons que cette désignation du gouet se réfère plutôt aux deux hagionymes et non pas à des noms propres. Dans les traditions populaires du sud de l'Italie, les deux saints font l'objet de deux cultes différents, mais ils ont en commun le fait d'être des saints protecteurs des hommes. Dans son ouvrage portant sur les traditions populaires du sud de l'Italie, Lombardi Satriani (1971 : 97, 205) illustre aussi les cultes liés à Saint Dominique à Cocullo dans les Abruzzes et à Saint André à Amalfi sur la côte amalfitaine. Chaque année à Cocullo, le premier jeudi de mai, on fête saint Dominique et le moment culminant de la fête est la récolte de nombreux serpents capturés pendant les jours précédents dans la campagne environnante. Pendant la fête, les serpents sont apportés dans l'église où ils sont jetés sur la statue du saint censé être doué du pouvoir de neutraliser n'importe quel danger dérivant de la morsure de ces reptiles. Lombardi Satriani (1971 : 97) fait remonter ce culte chrétien de Saint Dominique au culte païen de la déesse serpent Angita, ancienne divinité de la Marsica[8] ayant le pouvoir d'enchanter les serpents et de soigner les blessures qu'ils causent. Saint André, pêcheur et patron des marins, est enterré depuis 1208 dans la cathédrale d'Amalfi ; de son corps sort une manne miraculeuse que l'on conserve dans une ampoule en verre et qui fond chaque année pendant l'anniversaire du saint (30 novembre) ; les fidèles ont l'habitude de la prendre en trempant des petits tampons d'ouate à utiliser, en toute confiance, en cas de maladie ou de calamité (Lombardi Satriani, 1971 : 205). Il est clair que l'on se trouve en face d'hagionymes représentant la métaphore des vertus thérapeutiques de cette plante : comme Alinei (1984 : 56) le souligne, la présence de noms chrétiens en zoonymie et phytonymie peut être considérée comme une « *superficiale trasformazione di credenze magico-religiose precristiane* »[9], comme le témoigne en effet le culte païen de la déesse serpent Angita, remplacé par la suite par le culte chrétien de saint Dominique. En ce qui concerne saint André, nous n'avons aucune trace du culte païen qu'il a remplacé, mais la manne miraculeuse sortant du corps de ce personnage semble représenter les secrétions de la feuille du gouet qui permettent de soigner les affections cutanées. Ces considérations nous amènent, encore une fois, à ce que soutient Alinei (1984) à propos du choix des noms des saints pour les désignations en zoonymie et phytonymie : ce choix est tout à fait occasionnel parce qu'il dépend surtout du degré de familiarité avec des saints déterminés bien

[8] La Marsica est l'un des territoires faisant partie du Parc Interrégional du Matese qui s'étend sur trois régions de l'Italie du sud, notamment les Abruzzes, le Molise et le Latium. Cocullo est un petit village à la périphérie du territoire de la Marsica.

[9] Transformation superficielle des croyances magico-religieuses préchrétiennes (N.T.).

qu'il s'agisse toujours de figures très connues, de l'existence de traditions locales et de la possibilité d'opérer des liaisons avec certains attributs typiques de certains saints plutôt que d'autres (Alinei, 1984 : 76). Le concept de « sacré » doit donc être considéré comme une relation généralisée entre espèces animales ou végétales et hagionymes parce qu'il traduit tout simplement des relations sémantiques préexistantes selon une séquence évolutive rigoureuse allant de l'animal-parent, aux êtres magiques païens jusqu'à arriver aux êtres chrétiens et islamiques de la « dernière génération ». Il faut aussi lire avec la même perspective les autres désignations du gouet d'Italie que l'on verra ci-dessous et qui sont caractérisées par la présence de zoonymes, notamment le serpent, ce qui nous ramène à une phase de développement onomasiologique plus ancienne.

3- [ondzˈar] *onxar* est un nom dérivé dont la base lexicale onx- est empruntée au sic. *onza* « bouée flottante » (VS, III : 406) + le suffixe alb. *-ar* qui ajouté aux noms de base forme des « *nomina agentis* » ou des noms indiquant un « état » ou une condition (Ressuli, 1986 : 141). Dans ce cas, la désignation se fait par association entre la forme de la spathe de cette plante et celle de la bouée flottante. Tout comme les désignations de l'*Agropyron repens* (L.) Beauv. que l'on a déjà analysées ci-dessus (cfr. § 7.2), les motivations basées sur les traits morphologiques des plantes sont secondes parce qu'il s'agit de remotivations remplaçant le motif primaire qui a épuisé sa charge sémantique et a ainsi entraîné l'arbitrarité du signe linguistique en ouvrant les portes aux motivations secondes.

4- [vrokondˈɛː] *vrokonde* est une désignation opaque pour laquelle on ne peut formuler que des hypothèses sur l'interprétation. Il s'agit sans doute d'un emprunt au gr.a. βρούκουλος « sauterelle » (LG : 98 ; GEL : 331), à son tour rattaché au gr. βρούκος « locuste » ou « larve de locuste », dont le continuateur est reconnu par Bigalke dans le mot luc. *vrőkuwə*, *ßrőkuwə* (DDB : 972) désignant effectivement la sauterelle en Basilicate, région à l'extrême sud de l'Italie qui accueille sur sa partie occidentale la communauté *arbëreshe* de *Shën Kostandini*/*San Costantino* où nous avons collecté ce phytonyme. Le processus d'intégration de l'emprunt a dû être réalisé avec l'ajout du suffixe alb. *-é*, déjà utilisé pour former des unités lexicales dénominales, qui à *Shën Kostandini*/*San Costantino* se trouve aussi employé pour la formation de la désignation du fragon (*rruskullé*) qui est une espèce botanique de la famille des Liliacées, dont le nom scientifique est *Ruscus aculeatus* L. Alinei (1999 : 229) et Caprini (1999 : 213) pensent, en revanche, que les formes gr. βρούκος, βρούχος « sauterelle, locuste » et leur continuateurs en lat. médiéval BRŪC(H)US/ BRŪC(H)ULUS « larve de sauterelle, sauterelle sans ailes, sauterelle ; insecte, chenille » sont tous des variantes issues du développement du lat. ERŪCA/ URŪCA « chenille ; *Eruca sativa* L. ». Ce dernier nom aurait subi, d'un côté, des transformations au niveau du signifiant avec le renforcement de *r-* > *br-* par rapport au type lat. URŪCA > B(U)RŪCA et, de

l'autre, des contaminations possibles avec d'autre types lexicaux. En acceptant l'hypothèse interprétative de ces deux auteurs, il est évident que le nom de la chenille peut désigner aussi la sauterelle et, dans notre corpus, est employé même pour le gouet, ainsi que pour la roquette, selon les précisions d'Alinei et Caprini ci-dessus. Ce transfert entre les noms d'animaux et ceux des plantes indique, très souvent, l'existence de connections, de liaisons très anciennes (Caprini, 1999 : 216) qu'il faut interpréter en privilégiant une approche culturelle plutôt que naturelle (Caprini, 1999 : 222). Ainsi, à propos des croyances populaires, dans la région de l'extrême nord-est de l'Allemagne (all. *Macklenburg*), on croit que la sauterelle exerce une activité bénéfique pour l'homme puisqu'elle « mange les verrues » (Riegler, 1981b : 330). Cette caractéristique peut aisément rappeler les effets thérapeutiques du gouet pour le traitement des affections cutanées. En Angleterre, dans la région du Sussex, dans l'antiquité, on utilisait les chenilles à des fins homéopathiques pour le traitement des morsures des animaux venimeux (Riegler, 1999 : 208), tels que le serpent ; cet animal nous renvoie aux autres désignations *arbëreshe* du gouet et au culte de la déesse serpent Angita et de Saint Dominique, mais il rappelle également les propriétés toxiques des fruits de la plantes ainsi que ses vertus thérapeutiques. Il s'agit non seulement d'un processus de création lexicale faisant référence aux croyances ou aux propriétés et aux traits morphologiques des plantes, mais au fait que les noms des animaux puissent désigner différents aspects de la flore, des phénomènes naturels, des maladies, des conditions humaines particulières, des êtres magico-religieux chrétiens ou païens, ce qui pose enfin la question du rôle central des animaux dans les stades primitifs de la culture humaine (Alinei, 2004 : 249). Dans les sociétés primitives, le pouvoir illimité accordé aux animaux et le fait de considérer ces derniers, par conséquent, comme des êtres supérieurs même aux hommes peut s'expliquer par la dépendance directe de l'homme par rapport aux animaux, en tant que source primaire de subsistance (Alinei, 2004 : 249 ; Caprini, 2004 : 237). Il faut rappeler que le totémisme se base sur cette vision zoocentrique de l'univers et considère, ainsi, les animaux comme des êtres protecteurs qu'il faut vénérer afin de garantir la survie de l'espèce humaine : ce sont des totems pour les hommes et les créateurs du monde. Cela permet de comprendre la raison pour laquelle les zoomorphismes sont souvent des images motivantes pour les désignations d'aspects de la réalité importants pour la vie d'une communauté (Alinei, 2004 : 249).

5- [ʎˈuʎa e ɟˈaiprit] *lulja e gjarprit* est un syntagme composé par arb. *lulja* « fleur » et le spécificateur arb. *e gjarprit* « du serpent » qui sert, dans ce cas, à indiquer la qualité « sauvage » de la fleur en question, sans s'adresser ni à la forme des feuilles ni de la spathe. Notre opinion trouve sa confirmation dans les déclarations des informateurs : ils ont admis qu'ils voyaient la fleur dans les bois ou dans les champs, mais puisqu'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, ils ne l'ont jamais touchée. En revanche, la présence d'un nom générique peut cacher aussi un nom

tabouisé dont on a perdu les traces mais qui était probablement motivé par les pouvoirs « magiques » de cette espèce.

6- [veʃaðjˈur] *veshadhjuri* est un autre syntagme composé dont le premier élément est l'arb. *vesh-* « oreille » et le deuxième est l'arb. *-adhjuri* « d'âne » ; dans ce cas aussi, comme dans le 1, l'association entre l'oreille de l'âne et la forme de la spathe du gouet ne suffit pas à expliquer cette désignation. Alinei nous (1984 : 100) invite aussi à réfléchir de manière plus profonde lorsqu'on rencontre cette typologie de zoomorphismes en phytonymie (partie du corps animal + animal) : il suggère, en effet, de prêter attention à une « double articulation » métaphorico-culturelle qui renvoie, d'un côté aux aspects magico-religieux concernant les plantes et, de l'autre, à l'utilisation spécifique que l'on fait des parties du corps des animaux (ou des saints) comme composante fondamentale pour le salut individuel (Alinei, 1984 : 101). Sur la base de ce concept, la motivation concernant *veshadhjuri* nous suggère qu'il s'agit d'une espèce « aux feuilles magiques » où la partie du corps animal renvoie métaphoriquement à la forme de la spathe du gouet pour que l'on puisse identifier, sans équivoque, cette espèce particulière parmi toutes les autres espèces botaniques existantes ; en revanche, le zoonyme spécifie l'une des qualités de la plante : le choix de l'âne nous renvoie directement aux animaux domestiques qui sont censés être magiques en tant qu'apparitions d'esprits différents (Riegler, 1981a : 308).

7- [rːˈuʃi ɟˈarprit] *rrushi gjarprit* est un syntagme composé par l'arb. *rrushi* « le raisin » et le spécificateur arb. *gjarprit* « du serpent ». Comme nous l'avons vu dans le 5, l'utilisation du mot « serpent » sert à indiquer la qualité « sauvage » de la plante en question. Contrairement à ce qu'on a vu dans le 5, dans ce cas l'association est faite entre la forme en grain des fruits rouges du gouet (deuxième figure en haut) et celle de la grappe du raisin ; il s'agit, donc, d'une espèce de « raisin sauvage », mais la double articulation métaphorico-culturelle nous induit à voir la référence aux propriétés toxiques des fruits du gouet plutôt que l'indication de ses caractéristiques morphologiques.

7.10 *Arundo donax* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=15003

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[kˈałmer]	33 SSO	Canne de Provence Grand roseau (FEB : 28)	Canna domestica (Pignatti, 1982, III : 578)	Kallam i butë Kallam i madh Kallam (FEB : 28)
	[kˈaɣm]	42 SKL			
	[kˈaɣm]	2 MUN			
	[kˈaɣm]	8 KAT			
	[kˈałm]	13 SKO			
	[kˈaɣm]	3 POK			
	[kˈałm]	35 SJK			
	[kˈamuʁ]	48 HOR			

7.10.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce nom scientifique, le lat. (H)ARUNDŌ, ĬNIS « roseau » (OLD : 786), est accompagné par le mot gr. δόναξ « roseau » (DELG : 293) qu'André met en rapport avec gr. δονέω « secouer » (André, 2010 : 90). Il s'agit donc d'une forme pléonastique répétant deux fois le même nom du « roseau », mais en deux langues différentes, dont le contenu dénominatif résulte être, ainsi, redondant.

7.10.2 Description botanique

Le roseau est une plante vivace qui peut mesurer de 2 à 5 m de haut, qui est glabrescente, à souche rampante tubéreuse. Ses tiges sont ligneuses, très épaisses, plus grosses qu'un doigt, mais elles ne sont pas fragiles. Les feuilles sont très grandes et larges, de 2 à 5 cm, lisses sur les bords. Le roseau est doté d'une panicule longue de 40 à 60 cm, fusiforme, de couleur vert blanchâtre ou violacé. Les épillets sont longs d'environ 1,5 cm, à 3-4 fleurs. Il fleurit entre septembre et octobre (Pignatti, 1982, III : 578).

7.10.3 Propriétés et utilisation

Le roseau connaît plusieurs applications dans les domaines les plus disparates, allant de la médecine populaire aux utilisations rituelles. Cette plante soigne les inflammations aux intestins en le rafraîchissant, les troubles hépatiques, la gastrite, la coqueluche, la dysménorrhée, les blessures, les furoncles, l'arthrite, l'otalgie, l'odontalgie ; il a aussi des propriétés emménagogues, galactagogues, diurétiques et diaphorétiques (Guarrera, 2006 : 61 ; Gatto Trocchi, 1983 : 64). Dans le domaine domestique et artisanal, les tiges de roseau sont particulièrement indiquées pour construire des corbeilles et paniers, tiges de pipes, silos à céréales, quenouilles, pipeaux et sifflets, peignes à fileter, flûtes, toits, grilles pour sécher les figues et le raisin (Guarrera, 2006 : 61). En agriculture, avec les tiges du roseau, il est possible de réaliser des rames, des échelles et des pieux. Ces tiges sont utilisées pour allumer les feux de bois faisant partie des traditions populaires liées aux « rites du feu » qu'il est possible de retrouver surtout dans le sud de l'Italie comme le témoignent les processions des « Fracchie » à *San Marco in Lamis* dans les Pouilles (le Vendredi saint) et des « Ndocce » à *Agnone* en Molise (le 24 décembre) (Meo, 2008 : 7). Ces processions ont toutes les deux comme protagonistes des torches en bois de dimensions importantes à tel point qu'à *San Marco* elles sont trainées sur une petite charrette en fer par la force d'une vingtaine d'hommes ; en revanche, les torches d'*Agnone* sont plus petites et elles sont transportées sur les épaules des hommes (Meo, 2008 : 179). À *San Marco*, on croit que la lumière du feu illumine le chemin de la Vierge qui est à la recherche désespérée de Jésus, son fils mort ; en revanche, à *Agnone*, on fait remonter la tradition des *ndocce* aux tribus anciennes des Samnites habitant ce territoire et qui, puisqu'ils se déplaçaient pendant la nuit, avaient la nécessité d'éclairer leurs chemins avec des torches (Cattabiani, 2002 : 421). Chez les communautés *arbëreshe*, le roseau est utilisé surtout comme matériel de construction, pour les chaumières, les huttes ou les palissades ou encore pour les petites cages pour les animaux de petite taille ; ses tiges, en particulier, qui sont coupées en bâtonnets, sont utilisées pour enrouler et accrocher au plafond un type de saucisson à base de viande de porc (appelé en it. *capocollo*) pour qu'il arrive à maturation

pendant l'hiver (cfr. fig. 1 ci-dessous). Les bâtonnets réalisés en coupant les tiges du roseau sont disposés autour du saucisson et sont liés étroitement à la viande avec une ficelle résistante, comme on le voit sur la figure ci-dessous. De plus, les tiges de roseau sont les plus indiquées à ces fins en raison du fait qu'on peut facilement les couper et, en même temps, elles sont très résistantes et ne contiennent pas de substances ni d'arômes qui puissent être transférées, par contact, à la viande.

Figure 1 - Copocollo séché dans la structure de bâtonnets
(image tirée du site http://saporiantichidaspromonte.com/prodotto/capocollo/)

Ce type de structure permet, en effet, non seulement de sécher à la perfection les saucissons, mais aussi d'avoir des produits parfaitement droits, cylindriques, compacts à l'intérieur et dépourvus de bulles d'air qui provoqueraient, en revanche, la décomposition de la viande. Ce processus de séchage permet de conserver les qualités nutritives des produits jusqu'à deux ans de suite. Dans la communauté *arbëreshe* de *Pllatëni/Plataci* on réalise des « cages en roseau » que portent les femmes sur leur tête pendant la procession du Dimanche des Rameaux et qui contiennent des bourgeons de blé.

Les recherches menées dans les communautés *arbëreshe* du Vulture (Basilicate) par Pieroni *et al.* (2004 : 375) témoignent aussi de l'utilisation du *cambium* (espèce de « ouate ») à l'intérieur des tiges du roseau pour le traitement des blessures à cause de ses propriétés hémostatiques et cicatrisantes (Quave & Pieroni, 2007 : 216 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264). D'autres recherches menées par Pieroni *et al.* (2002b : 237) dans cette même aire du Vulture *arbëresh* donnent d'intéressantes informations à propos de l'utilisation du roseau dans une cérémonie magico-rituelle pour le traitement du mal de dents. En particulier, la racine verte du roseau est coupée en neuf petits morceaux, de dimensions semblables à celles des dents d'adultes. Chaque petit morceau est utilisé pour faire des croix sur les dents, à l'intérieur de la bouche du patient. Cette cérémonie est accompagnée, du début à la fin, par la récitation d'une formule orale particulière, ou d'une prière, avec laquelle on invoque Saint Simon pour qu'il aide les participants à accomplir

le rituel magique. Au-delà des croyances populaires sur les effets magiques du roseau, l'activité phytothérapeutique de cette espèce a été scientifiquement explorée par des études qui ont observé le fait que la racine de cette plante contient des alcaloïdes psychoactifs capables d'apaiser la douleur, comme le documente aussi son utilisation en tant que substance psychédélique puissante chez certains groupes d'Indiens d'Amérique (Pieroni *et al.*, 2002b : 237).

7.10.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les noms *arbëreshë* du roseau sont tous rapportables à une même base lexicale qui est aussi présente dans l'alb. /kˈałəm/ *kallëm* : kall-Vm- ou, avec métathèse, kam-Vll-.

Les formes lexicales *arbëreshe* collectées pour désigner ce végétal résultent être totalement opaques pour les locuteurs. Selon les dictionnaires étymologiques albanais consultés, la forme alb. /kˈałam/ *kallam* est un emprunt au gr.a. κάλαμος « roseau, tige, chaume » (EWAS : 168 ; AED : 167), mais on n'ajoute aucun autre renseignement concernant l'étymon qui demeure incunnu (SE, V : 24). Afin de tracer un parcours de reconstruction motivationnelle, il est donc nécessaire d'observer et de mettre en comparaison d'autres formes lexicales qui puissent nous aider à retracer le motif qui a généré cette désignation ou à nous en approcher. L'analyse du signifiant nous conduit à considérer /ka-/ comme la base lexicale de départ : dans tous les dialectes de l'albanais et en albanais standard *ka* est le nom du bœuf ; notre phytonyme est donc un nom dérivé à partir d'un zoonyme. Dans le champ onomasiologique du « bœuf » se trouvent aussi d'autres noms : /kal/ *kal* « cheval », alb. /kał/ *kall* et arb. /kłas/ *këllas* « mettre, introduire, enfoncer », /kˈałəm/ *kallëm* « roseau », /kar/ *kar* « pénis » et un groupe important d'autres dérivés à partir de ceux-ci que nous n'analyserons pas car nous n'avons pas comme but la réalisation d'un glossaire thématique. Parmi les divinités égyptiennes, Hathor est la déesse-bœuf représentée avec la tête humaine d'où sortent deux cornes de bœuf surmontés, au milieu, par le disque du soleil (Černý, 1951 : 29). Le mythe égyptien concernant cette divinité est lié à celui de la destruction de l'humanité à œuvre de Rê, dieu suprême qui voulait punir les hommes parce qu'ils conspiraient contre lui quand il est devenu vieux. Rê connaissait bien les pensées des hommes et ce fut ainsi qu'il décida de réunir tous les dieux pour leur demander conseil sur ce qu'il devait faire avec les hommes. Les dieux lui suggérèrent d'envoyer son œil, c'est-à-dire le soleil, sous forme de la déesse Hathor afin d'éliminer les conspirateurs. Ainsi, une fois arrivée sur la terra, Hathor montra sa puissance aux hommes, mais elle remonta aux cieux avec l'intention de descendre encore une fois sur la terre pour éliminer définitivement l'humanité ; Rê s'opposa à cette intention d'Hathor et l'arrêta en la soûlant. Bien qu'il se sentit encore indigné contre les hommes, Rê se retira au ciel et son mythe le représente sous forme de bœuf (Černý, 1951 : 48). Il existe encore de nos jours, parmi les chasseurs turcs et russo-sibériens, l'interdiction de prononcer le nom des animaux

domestiques, notamment de la vache, du cochon, du chat et du dindon (Zelenin, 1988 : 306). Chez les éleveurs de bestiaux de la Sibérie, on a l'habitude de pendre une partie du corps de l'animal abattu pour qu'elle offre de la protection, il s'agit normalement de la partie la plus importante avec laquelle l'âme de l'animal est connectée: les *Jakuti* pendent à un pieu ou à une branche dans la forêt la tête d'un renne, d'un cheval, d'un taureau; les *Chirghisi* conservent le crâne du cheval et de la brebis qu'ils ont mangés sur un lieu élevé, tel que le sommet d'un rocher ou d'un pieu (Zelenin, 1988 : 229). Dans les anciennes croyances nordiques, le bœuf est l'une des épiphanies préférées des *Fylgien*, c'est-à-dire des fantômes ayant la fonction d'un esprit protecteur (Riegler, 1981a : 306). Sur le site préhistorique d'Altamira (Espagne), les peintures rupestres réalisées par les hommes du Paléolithique représentent toute une série d'animaux, parmi eux notamment les chevaux, taureaux, sangliers, cerfs, une licorne et un ours peint dans le corps d'un taureau (Curtis, 2006 : 102) ; tous ces animaux sont les représentations du « surnaturel », de la « puissance divine » et ils remontent, donc, directement au totémisme et à sa conception zoocentrique du monde. En revanche, il ne s'agit pas d'animaux ayant les mêmes caractéristiques morphologiques, mais ce sont tous des animaux puissants, c'est-à-dire doués d'une force physique véritable et démesurée si on la confronte avec celle de l'homme primitif. Cette « puissance, force » caractéristique du bœuf-taureau a déjà émergé dans le conte du mythe d'Hathor, épiphanie cornue du dieu-soleil qui a le pouvoir de détruire ce qu'il illumine et réchauffe ; en revanche, la force dont le bœuf est doué est aussi confirmée par ce que dit Riegler (1981a : 315) à propos du motif du corne qui est considéré comme le « *simbolo della forza soprannaturale* »[10].

Or, en considérant les noms dans ce champ onomasiologique et qui dérivent formellement de *ka* « bœuf », le premier dérivé est *kal* 'cheval', où le suffixe < -l > est utilisé en albanais pour la formation de noms diminutifs : *kal* aura, ainsi, la valeur sémantique de « petit bœuf », c'est-à-dire « moins puissant que le bœuf » qui est la puissance véritable et cela peut remonter au fait que, tout en étant l'un des animaux préhistoriques les plus importants avec le bœuf-taureau, le cheval n'est pas doué de l'attribut de « tout puissant » car il est dépourvu de cornes. Le cheval apparaît aussi dans la littérature orale balkanique comme épiphanie des âmes des morts[11]. Cet équidé est considéré un animal magique dans la tradition populaire germanique où il se manifeste sous forme de cheval blanc représentant les princes ensorcelés (Riegler, 1981a : 308) ; c'est aussi l'une des montures surnaturelles incarnant l'âme des hommes (Riegler, 1981a : 312). Dans la

[10] Symbole de la force surnaturelle (N.T.).

[11] Dans la ballade de *Constantin et Garentine*, il devient le moyen à travers lequel l'esprit du protagoniste peut réaliser sa promesse : avant d'être tué en guerre, Constantin avait promis à sa mère de conduire chez elle sa fille Garentine en cas de besoin ; toutefois, la mort de Constantin rendit impossible de réaliser cette promesse. Ainsi, la mère restée seule, alla pleurer sur le tombeau de son fils en lui demandant de maintenir sa promesse ; le fils, pour apaiser le désespoir de la mère, ressuscita pour aller chercher sa sœur Garentine. La pierre de son tombeau se transforma en cheval blanc qui l'emmena chez sa sœur (Nanci, 2004 : 64).

perspective chrétienne, le cheval est l'une des épiphanies préférées du diable (Riegler, 1981a : 317), tandis qu'à un stade de représentation plus ancien, le cheval est la manifestation des esprits de la nature, tels que le nuage, l'eau (mer et fleuves), le blé (Riegler, 1981a : 321) et le vent (Riegler, 1981a : 323). Dans le système des croyances populaires nord-européen, le cheval est l'épiphanie du cauchemar qui tourmente surtout les autres chevaux, transforme aussi les hommes en chevaux et, d'après Caprini (1984 : 24), les « monte » jusqu'à les éreinter. Cette auteure souligne, en outre, l'interchangeabilité entre les mots « monter » ou « être monté », liés à l'idée du coït qui est désigné métaphoriquement comme « monter à cheval », tandis que la femme se transforme en jument (Caprini, 1984 : 27) : ce type de nuance sexuelle lié à cet animal se trouve aussi dans les dialectes *arbëreshë* où une femme séduisante est appelée d'habitude *pelë* « jument » (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 151) et l'acte sexuel se traduit avec le verbe arb. /kłas/ *këllas* « mettre, introduire, enfoncer, coïter ».

Les verbes alb. /kał/ *kall* « mettre, introduire, enfoncer ; enterrer, terroriser » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 214) et arb. /kłas/ *këllas* « mettre, introduire, enfoncer, coïter » (F : 187 ; Baffa, 2009 : 51) peuvent donc dériver de l'idée de pression, d'étouffement des hommes et des chevaux que le cauchemar produit pendant leur sommeil; mais l'interprétation étymologique de la première partie du mot fr. *cauchemar* est faite remonter au lat. CALCARE « presser, appuyer » qui a pris aussi en français médiéval la signification de « coïter » (Caprini, 1984 : 31), tout comme pour le verbe *arbëresh* ci-dessus.

Or, en revenant sur le phytonyme objet de ce paragraphe, le signifiant /kˈałm/ *kallëm* représente sûrement un nom dérivé de *kal* « petit bœuf » moyennant l'ajout de deux suffixes : /kal- + -l- + -m/ où le premier suffixe /-l-/ sert pour la formation de phytonymes (Xhuvani & Çabej, 1962 : 253) et le deuxième /-m/ forme le pluriel d'un nom, tout comme l'explique l'albanologue Jokl pour le nom alb. *djalë* « jeune homme, garçon », *djelm* « jeunes hommes, garçons » (Xhuvani & Çabej, 1962 : 257). Le fait de pousser en cannaies a sûrement induit à considérer le roseau comme « un ensemble de plantes » et à utiliser une forme plurielle pour les désigner. Le nom du roseau est donc motivé par l'image « petits bœufs » lié à la représentation de la puissance et de la force surnaturelles dérivant évidemment de ses propriétés thérapeutiques puissantes et de ses qualités magiques, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent (cfr. § 7.10.3).

Le dernier nom qu'on a classé dans le champ onomasiologique se référant au zoonyme *ka*, est représenté par le nom de l'organe reproductif masculin, arb. et alb. /kar/ *kar* « pénis » ; Trumper (2003a : 511) avait déjà démontré que la base IE. *kar- « dur », « roche, rocher » a produit toute une série de nombreux dérivés démontrant la diffusion compacte de cette base non seulement dans les Balkans, mais aussi en Europe centrale, septentrionale, sur les côtes de la mer

Méditerrané ainsi qu'en Orient. Il est donc clair que l'alb./arb. *ka-r* peut représenter l'idée de « puissance, force » sous la nuance de la « dureté », cette dernière étant la propriété de ce qui résiste à la pression. En effet, Trumper (2003a) a fait encore remonter à la base IE. *kar- un nombre considérable d'oronymes (notamment les Carpates), de toponymes (la Carnie italienne), de phytonymes (charme), etc. et, dernièrement, le nom de cette partie du corps humain.

7.11 *Asparagus acutifolius* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=14272

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[spɛrˈɔ] [ʃpɛrˈɔ]	42 SKL	Asperge à feuilles aiguës Asperge à feuilles pointues Asperge sauvage (FEB : 28)	Asparago pungente (Pignatti, 1982, III : 399)	Shpargull gjethemprehtë Ferremi sporeng Bizdre Bizhge Bar miu Ckranth Brengë thiu Ferruc Carabujk Ferrë shejtani Spërëngë Shpërënz (FEB : 28)
1.2	[sparəɲɟˈɛː] [sparəɲɟˈɛː] [sparaɲɟˈɛː] [spuruɲɟˈɛː]	2 MUN 8 KAT 3 POK 13 SKO			
1.3	[sparˈənk] [ʃprˈəɲ]	48 HOR 35 SJK			

7.11.1 Nom scientifique

Selon André (2010 : 28), le premier élément du nom scientifique de l'asperge est un emprunt au grec : lat. ASPARAGUS < gr. ἀσπάραγος « asperge » ; en revanche, le lat. ACUTIFOLIUS se compose de l'adjectif lat. ACŪTUS, -A, -UM « pointu, piquant » (OLD : 32) et du substantif lat. FOLIUM, -Ī « feuille » (OLD : 719) indiquant que la forme des feuilles est pointue et allongée comme des aiguilles.

7.11.2 Description botanique

L'asperge est une plante ligneuse qui peut dépasser 1 mètre, buissonnante et avec des turions grêles et un peu amers. Les petites fleurs sont jaunes-verdâtres. La période de la floraison est comprise entre juillet et septembre (Pignatti, 1982, III : 399).

7.11.3 Propriétés et utilisation

Selon les renseignements fournis par Pline (HN, XX, 110), les asperges ont un grand nombre de propriétés bénéfiques pour l'estomac ainsi que pour le côlon et le relâchement du ventre. Les graines d'asperges soignent les douleurs lombaires et rénales en permettant l'évacuation de l'urine ; en outre, le suc des graines soigne les morsures de serpents. Cependant, dans les communautés *arbëreshe*, les asperges sauvages sont utilisées surtout pour l'alimentation humaine ; en particulier, les turions peuvent se consommer bouillis et assaisonnés avec de l'huile d'olive ou on peut les préparer en omelette (Quave & Pieroni, 2007 : 215; Pieroni *et al.*, 2002a : 168 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 375 ; Nebel *et al.*, 2006 : 336).

7.11.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Il résulte, en général, des données exposées dans la table ci-dessus, que les dénominations *arbëreshe* de l'asperge sauvage remontent toutes à une même base lexicale, spVr-, dont l'étymon demeure obscur. Selon André (2010 : 28), il s'agit d'un emprunt du gr. ἀσπάραγος < ἀσφάραγος « asperge », forme qui, dans tous les dictionnaires étymologiques de la langue grecque, comporte deux sens différents, notés sous deux entrées séparées : d'une part, la gorge et la trachée, deux éléments du corps humain concernés par la production de la parole, et d'autre part l'asperge (DELG : 130 ; GEW : 174 ; GEL : 266), mais Chantraine souligne qu'il n'y a aucune relation démontrable entre les deux significations, même s'il faut admettre l'existence d'une ressemblance morphologique très marquée du moins entre les deux référents. Malheureusement, aucun des dictionnaires étymologiques de l'albanais (notamment, EWAS, AED et SE) que nous avons consultés ne contient ce mot. Beekes (EDG) admet aussi la présence de variantes formelles

puisqu'on y trouve ἀσπάλαθος et deux entrées pour ἀσφάραγος, cette dernière avec deux significations différentes, tout comme dans DELG, GEW et GEL ci-dessus. L'origine témoignée est probablement, pré-grecque. La dérivation d'un substrat pré-grec est aussi confirmée par la présence de α- prothétique (EDG : xxiii) qui tombe normalement en *arbëresh* et albanais (Kume, 2014 : 35).

En vertu de ce que nous avons affirmé, il est clair que les noms *arbëreshë* de l'asperge sauvage restent opaques du point de vue motivationnel ; en revanche, il nous semble opportun de procéder à une analyse morphologique.

Spero [spɛrˈɔ] et *shpero* [ʃpɛrˈɔ] semblent être les bases primaires ; en revanche, *sparënk* [sparˈənk], *shprënj* [ʃprˈəɲ], *sparëngje* [sparəŋɟˈɛː], *sparangje* [sparaŋɟˈɛː] et *spurungje* [spuruŋɟˈɛː] semblent être des dérivés à partir de la base spVr- à laquelle on ajoute des suffixes, tels que *-ënk* ; *-ënj* ; *-ëngj-* + *-é* ; *-angj-* + *-é* ; *-ungj-* + *-é*. Les deux premières formes de suffixes ainsi que *-ëngj-*, *-angj-* et *-ungj-* dans les trois derniers groupes de suffixes sont rattachés, selon Xhuvani *et al.* (1962 : 244), au suffixe alb. *-inj* qui présente aussi la variante *-ënj* pour la réalisation du pluriel de certains noms. Jokl considère qu'il s'agit d'un suffixe hérité de l'indoeuropéen pour la formation de noms collectifs (Xhuvani *et al.*, 1962 : 244). La même fonction de suffixe formant des noms collectifs est réservée à *-é,* selon Xhuvani *et al.* (1962 : 219) qui affirment aussi que cet élément forme des noms féminins collectifs dérivés d'autres noms. Ressuli (1986 : 145) est du même avis lorsqu'il affirme que le suffixe alb. *-è* sert à former d'autres noms, comme par exemple dans ce cas, où les noms dérivés désignent la plante de l'asperge, « ce qui produit l'asperge ». En grec aussi le turion de l'asperge s'appelle ἀσφάραγος, tandis que ἀσφαραγία désigne la « tige de l'asperge » (DELG : 130). Étant donné la dérivation grecque du nom de l'asperge, il est intéressant de remarquer la présence d'un autre phytonyme grec qui remonte à la même base étymologique que l'asperge: le nom du spartier est en gr. σπάρτος qui désigne certaines espèces de plantes utilisées pour tresser des cordes et des corbeilles, telles que le joncier ou le *Spartium junceum* L. (DELG : 1033), tout comme l'avait indiqué Pline dans son ouvrage (HN, 24, 65), mais on ne sait pas s'il s'agit d'un nom de plante attribué à un substrat pré-grec ou s'il a une origine autochtone (EDG : 1377 ; DELG : 1033). En outre, le grec témoigne d'un autre mot rapprochable de ce phytonyme : σπάρτον « corde, cordage, câble » (DELG : 1033). Comme on le verra dans le paragraphe dédié à l'analyse des désignations du spartier (cfr. § 7.48 ci-dessous), en albanais et en *arbëresh* cette plante est appelée *spartë* < spVr-. On a donc la même base lexicale pour deux phytonymes. L'utilisation des tiges du genêt tressées pour la fabrication des bateaux a été apprise chez les égyptiens, à l'occasion des relations commerciales que les Grecs entretenaient avec ce peuple. Les Égyptiens étaient, en effet, des constructeurs de petites embarcations très experts et le travail délicat de fabrication des tresses pour lier les bateaux

est témoigné par le verbe eg. *spy* « lier (un bateau) » (<*sVp- « tresser, coudre ») se référant à l'action de lier ensemble les troncs de papyrus pour la fabrication des bateaux égyptiens (HS : 487). Nous croyons que les noms grec et albanais du spartier sont entrés dans les deux systèmes lexicaux depuis l'antiquité, à cause de l'uniformité de la diffusion de ces phytonymes en grec et dans les dialectes albanais ; dans ces derniers systèmes dialectaux la même forme lexicale se présente, en effet, égale et stable dans tous les parlers (cfr. § 7.48 ci-dessous). En revanche, nous croyons que le nom de l'asperge soit un emprunt du gr. ἀσπάραγος et que l'albanais et ses dialectes l'ont adapté à leur systèmes phonétiques de manière différente, comme le témoigne la variabilité des forme lexicales qu'on a recoltées pour cette plante ; mais l'indice le plus évident pour affirmer qu'il s'agit d'un emprunt est représenté par l'aphérèse de α- qui tombe systématiquement lors de l'intégration des emprunts grecs , comme on le souligne Kume (2014 : 35) dans son étude sur les emprunts grecs en *arbëresh*. Donc, si le spartier est une plante « à tresser », l'asperge ne peut pas se tresser en raison de la consistance molle de ses turions bien que ces derniers ressemblent morphologiquement aux tiges du genêt : le α- prothétique ne témoigne pas de l'origine pré-grecque de ce phytonyme, mais elle souligne que l'asperge « ne peut pas se tresser » comme le spartier, qu'elle est un « non-spartier ». Il s'agit donc d'un transfert de dénomination d'une plante à l'autre qui représente la norme dans les systèmes de désignation phytonymique populaire.

7.12 *Avena fatua* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=18013

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[dərʃˈərezˌ]	33 SSO	Folle avoine (FEB : 34)	Avena selvatica (Pignatti, 1982, III : 545)	Tërshërë e egër Tërshërë e çmendur Bar tërshane (FEB : 34)
	[dərʃˈərz]	8 KAT			
	[tərʃˈər]	48 HOR			
	[tirʃˈərez]	13 SKO			
1.2	[tərʃˈər a ˈɛgər]	2 MUN			
	[dərʃˈər e ˈɛgər]	3 POK			
2	[jˈiːn]	42 SKL			
	[venarˈɔłe]	35 SJK			

7.12.1 Nom scientifique

Le premier élément du binôme scientifique relatif à cette espèce vient du lat. ĂVĒNA, Æ « avoine » (OLD : 210) tandis que le deuxième est l'adjectif lat. FĂTŬA « simple, stupide » (OLD : 680) qui spécifie les qualités.

7.12.2 Description botanique

L'avoine a une inflorescence à panicule d'épillets de couleur verte et son fruit est un caryopse. Elle fleurit entre juin et septembre dans les prés, les champs de céréales et les haies (Pignatti, 1982, III : 545).

7.12.3 Propriétés et utilisation

La folle avoine est une graminée très recherchée par les animaux qui en sont friands ; elle est considérée, en effet, comme étant une bonne plante fourragère et pabulaire (Atzei, 2003 : 175). En médecine populaire, la plante est utilisée comme un puissant diurétique (Guarrera, 2006 : 64). En Sardaigne, les tiges de la plante sont utilisées pour la fabrication d'instruments à vent rudimentaires pour les enfants ; en revanche, la plante est utilisée largement dans les pratiques magico-religieuses (Atzei, 2003 : 175). L'une des utilisations magico-religieuses les plus répandues, non seulement en Sardaigne mais aussi dans le sud de l'Italie (notamment dans les Abruzzes, au Molise, dans les Pouilles et en Campanie) est l'usage du panicule pour faire les devins : on arrachait d'un seul coup tous les épillets composant un panicule ou l'une de ses parties et, comme des petites flèches, on les lançait sur les épaules d'un garçon ou d'une jeune fille ; autant d'épillets restaient accrochées aux vêtements, autant d'enfants allait avoir cette personne

(Atzei, 2003 : 175). Dans la Gallura du sud, pour jeter un sort à quelqu'un, le sorcier se procurait un chaume de folle avoine, en faisait un nœud coulant à l'extrémité distale la plus mince, et il s'en servait pour capturer un lézard si possible tout près d'une plante épineuse ; il détachait de cette plante les épines et les enfonçait dans le corps du petit reptile, en nommant à chaque fois la personne à maudire et en prononçant une conjuration. Il renfermait ensuite le lézard dans une boîte pour le faire mourir lentement : plus longue était l'agonie de l'animal, plus lente et tourmentée serait l'agonie de la victime du maléfice (Atzei, 2003 : 175).

De Gubernatis (1882 : 31) nous rappelle que l'avoine ne jouissait point d'une bonne réputation chez les anciens Romains et, en fait, Pline soutenait que « Primum omnium frumenti vitium avena est » ; l'avoine est en effet une mauvaise plante qui attaque surtout le froment, mais elle est caractérisée par un indice de valeur de danger très bas, comme l'affirment Lo Giudice & Cristaudo (1995 : 173) dans leur étude portant sur les mauvaises herbes. De Gubernatis (1882 : 31) nous renseigne aussi sur l'existence de quelques croyances populaires germaniques relatives aux démons du blé, c'est-à-dire aux plantes nuisibles pour les froments comme l'avoine, dont les épiphanies sont représentées par des animaux : le loup du seigle, le chien du seigle, le cochon (verrat) du seigle, lièvre, cerf (Riegler, 1981a : 322).

7.12.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1.1 - Ce premier groupe de désignations est composé de noms comparables à l'alb. /tərʃˈərə/ *tërshërë* « avoine », dont Orel (AED : 455) aborde l'étude étymologique en le faisant remonter à un emprunt au roman *TRIMĒNSĀNUM < lat. TRIMĒNSE TRĪTICUM « blé trimestriel ». De la même source *TRIMĒNSĀNUM, cet auteur fait dériver aussi une forme d'ancien italien *tremeste* « céréal qui pousse en trois mois » < lat. TRIMESTRIS « trimestriel » ; dans la même entrée, on indique aussi l'alternance des voyelles /ə/ ~ /a/ en syllabe tonique et des voyelles /ə/ ~ /i/ en syllabe prétonique dans les formes, respectivement, alb. standard *tërshërë* et g. *trishanë* [triʃˈanə] (AED : 455). Çabej n'aborde pas l'étude étymologique de ce phytonyme qui demeure, ainsi, problématique en raison du fait qu'on ne peut pas accepter une dérivation latine puisque la folle avoine n'est ni une espèce de blé ni une plante trimestrielle, c'est surtout une mauvaise herbe annuelle. Si l'on prend en considération le signifiant des formes lexicales collectées, on s'aperçoit qu'elles remontent toutes à la structure suivante : [t-/d- + -ə-/-i- + -rʃˈər-] + [-ə-/-ez]. La forme g. *trishanë* [triʃˈanə] (AED : 455) ne respecte pas proprement l'ordre des éléments de cette structure, en raison de la métathèse concernant la syllabe initiale où on a aussi l'alternance de la voyelle prétonique ; ces phénomènes mettent en relief une certaine instabilité formelle, tout comme l'attestent les alternances entre dentales initiales et voyelles prétoniques dans les formes lexicales de notre corpus.

Si nous prenons en considération le suffixe diminutif féminin [-ə-/-ez] qui est très commun dans notre corpus car il sert à former des phytonymes (Xhuvani *et al.*, 1962 : 297), nous croyons que la première partie de cette structure lexicale peut se diviser aussi comme on suit : [t-/d- + V + -r-] + [-ʃ-] +[-ˈər-] et, pour la forme écrite : < t-/d-V-r- > + < -sh- > + < -ër- >, où ces deux dernières unités représentent des suffixes considérés, en littérature, comme problématiques en raison du fait que leur signification demeure opaque chez les spécialistes d'études étymologiques albanaises. En effet, < -sh- > est considéré un suffixe pour la formation de noms dénominatifs, déverbatifs ; il entre aussi dans la formation des numéraux, mais sa signification n'est pas claire (Xhuvani *et al.*, 1962 : 271) ; d'un côté, Jokl voit un suffixe diminutif dérivant du formant comparatif IE. *-is et, de l'autre, il le considère le reflet de l'infixe IE.*-so- pour la formation de noms d'agent (nomina agentis) (Xhuvani *et al.*, 1962: 271). Spitzer ne partage pas l'interprétation de Jokl parce qu'il pense que le suffixe < -sh > représente la forme d'un ablatif pluriel fossilisé dont on trouve un témoignage, par exemple, dans l'adjectif alb. *vjeç* < *vjetsh* « de x années » (Xhuvani *et al.*, 1962 : 272). Xhuvani & Çabej (1962 : 272) partagent l'opinion de Jokl et soutiennent que le suffixe < -sh > a la fonction de diminutif. Ressuli (1986 : 162) identifie deux formes pour ce suffixe < -sh > et < -shë > ; < -sh > est utilisé pour la formation de dérivés à partir d'adjectifs et si on l'ajoute aux numéraux, il les nominalise (par ex., *njëshi* « l'unité, l'un » < *një* « un »). La forme < -sh > ajoutée aux noms ou aux locutions adverbiales forme des noms divers (par ex., *vegsh* « poêle, casserole, chaudron » < *vegë* « manche ») (Ressuli, 1986 : 162). L'autre forme, notamment < -shë >, sert à former un tout petit nombre de noms par rapport à < -sh >, mais il est présent dans le nom de l'une des figures mythologiques liées aux croyances populaires albanaises, c'est-à-dire *Flokshë* (< *flok* « cheveu ») qui est représentée comme une jeune fille très belle aux cheveux très longs et qui vit dans les eaux et dans les puits (Ressuli, 1986 : 162).

Le deuxième suffixe de la structure lexicale susdite, [-ər-] < -ër- >, est tout aussi problématique que < -sh/-shë >. < -ër- > est considéré une forme tosque issue de l'évolution phonétique du suffixe g. < *-an(ë)* > que l'on trouve dans le mot g. *trishanë* ; les évolutions sont notamment deux la nasale guègue passe systématiquement à < -r- > en tosque (rhotacisme) et, dans cette même langue, la voyelle tonique g. < -a- >, nasalisée par la consonne nasale, passe systématiquement à < -ë- > (Pellegrini, 1998 : 77). Ces transformations phonétiques témoignent de l'ancienneté de ce suffixe (Xhuvani *et al.*, 1962 : 203). En revanche, la plupart des spécialistes ne réussissent pas à déterminer la valeur sémantique du suffixe g. < *-an(ë)* > qui est aussi responsable du déplacement de l'accent sur la dernière syllabe du mot (Xhuvani *et al.*, 1962 : 203). Ressuli (1986 : 141) affirme que < *-anë* > sert pour la formation de noms dénominaux indiquant, en général, des forêts où l'on trouve des plantes particulières (par ex., *maranë* « forêts d'arbousiers » < *mare* « arbousier »), ou bien des champs contenant des choses particulières (par

ex., *leranë* « ravin plein de pierres » < *lerë* « amas de pierres »), ou encore des institutions (par ex., *Patrikanë* « patriarcat » < *patrik* « patriarche »).

En ce qui concerne la base lexicale, on a déjà remarqué ses variantes formelles : < tër- >, < dër->, < tir- >, < tri- >. Or, si le dialecte guègue témoigne encore d'une forme lexicale comme *trishànë,* il est possible que le tosque ait aussi eu des formes *trëshërë*/*drëshërë*, dont l'utilisation était plus répandues à ce moment là dans la langue qu'elles ne le sont aujourd'hui et que les formes lexicales de notre corpus sont le fruit d'évolutions phonétiques plus récentes. Nous avons donc fait l'hypothèse qu'il puisse s'agir de séquences ayant subi une métathèse précédente. En outre, l'alternance /ə/ ~ /i/ dans nos bases lexicales peut être interprétée comme le résultat d'une apophonie */e/ ~ */i/ qui a pu donner en albanais deux formes co-existantes, */tre-/ et */tri-/, chacune ayant une fonction morphosémantique précise. D'après Demiraj, l'apophonie la plus commune en albanais est représentée par les alternances /-a-/ ~ /-e-/[12] et /-o-/ ~ /-e-/[13], qui déterminent toutes les deux seulement le nombre, sans produire aucun changement au niveau du genre des mots. L'apophonie à laquelle nous nous sommes intéressée ici, /-e-/ ~ /-i-/, est en revanche rare, aussi bien en albanais qu'en *arbëresh*. Nous en avons en effet un seul témoignage dans un nombre restreint de communautés *arbëreshe* : il s'agit du nombre « trois », qui a deux formes distinctes, pour le masculin et pour le féminin, respectivement [trˈɛ] *tre* m. ~ [trˈi] *tri* f. La présence de cette survivance dans des dialectes très conservateurs de l'albanais pourrait représenter une trace d'un phénomène autrefois plus actif et répandu dans la langue, qui remonterait probablement au proto-albanais : les nombres albanais de 1 à 10 et le nombre 20 avec ses multiples – résidus d'un système de numération vigésimale et encore présents à l'heure actuelle dans quelques parlers *arbëreshë* – sont d'origine pré-indoeuropéenne. Nous savons aussi que l'apophonie a cessé d'être présente en albanais avant le VIIe siècle, c'est-à-dire avant les contacts entre Albanais et Slaves (Demiraj, 1997 : 60-61) ce qui nous fait penser, dans notre cas, que l'apophonie pourrait être due à des processus analogiques comme le soutient Çabej à propos des mots alb. [trˈiʃe] « rejeton, bourgeon, bouture, arbrisseau » (AED : 450 ; SE, VII : 134) et de sa variante masculine [trˈɛʃi] *trèshi* « rejeton », « bourgeon, ovule » (SE, VII : 135) :

> *« Pas analogjisë me* treg : trigje, shërbés m. : shërbise f. *etj.,* trishe *paraqitet si shumësi i tresh-it i singularizuar, dhe kjo e fundit si forma bazë e gjithë fjalës. »*[14] (SE, VII : 135).

[12] Quelques exemples d'apophonie /-a-/ ~ /-e-/ en *arbëresh* sont : *shtrat* [ʃtrˈat] « lit » ~ *shtret* [ʃtrˈɛt] « lits », *plak* [plˈak] « (le) vieux » ~ *pleq* [plˈɛc] « (les) vieux », *i làrtë* [i lˈart] « grand » ~ *të lèrta* [t lˈɛrta] « grands », *marr* [mˈarː] « je prends » ~ *merr* [mˈɛrː] « tu prends ».

[13] Quelques exemples d'apophonie /-o-/ ~ /-e-/ en *arbëresh* sont : *shoh* [ʃˈɔx] « je voie » ~ *sheh* [ʃˈɛx] « tu voies », vras [vrˈas] « je tue » ~ vret [vrˈɛt] « tu tues ».

[14] « Par analogie avec *treg* : *trìgje* « marché », *shërbés* m.: *shërbìse* « service » etc., *trishe* se présente comme le pluriel singularisé de *tresh*, et cette dernière forme représente la base (lexicale) du mot entier » (N.T.).

Pour résumer, on peut supposer la présence de deux bases lexicales avec une alternance vocalique /-e-/ ~ /-i-/, *tre-* m. ~ *tri-* f., le masculin représentant la forme primaire.

Si [trˈɛ-] est donc la forme primitive qui a donné, après la métathèse de -r-, la base lexicale /tər-/, avec /ə/ < */e/ des dialectes tosques (cfr. ch. 1, § 1.3.2), il se pourrait aussi que /tir-/ attesté dans le parler très conservateur de *Shën Kostandini*/*San Costantino* puisse en représenter l'alternante apophonique < *tri-, comme le témoigne encore aujourd'hui la forme g. *trishànë*. Étant donné nos séquences *arbëreshe* de départ, notamment < tër- >, < dër- >, < tir- >, il semblerait alors plausible de supposer l'évolution formelle suivante des deux formes en alternance : **dreshèrë* > **drëshèrë* > *dërshèrë* > *tërshèrë et *drishèrë* > **dirshèrë* > *tirshèrë* ; la présence de la dentale sourde /t-/ dans les deux dernières formes *arbëreshe* attestées peut être considérée comme le résultat de l'assourdissement de /d-/.

Du côté formel, la base lexicale [drˈɛ-] < dre- >, considérée comme primaire trouve une correspondance dans le mot alb. *dre* « cerf » ; ce zoonyme est à notre avis le nom d'où dérive le phytonyme moyennant l'ajout des suffixes décrits ci-dessus. En effet, l'utilisation de zoonymes pour désigner des plantes est une pratique très commune dans les taxinomies populaires, comme le témoignent aussi les nombreuses études sur la zoonymie populaire réalisées autour de l'*ALE* et de l'*ALiR* (cfr. Alinei, 1984, 1999 ; Caprini, 1999, 2001, 2004). Par ailleurs, le cerf est considéré dans le folklore germanique comme un démon du blé (De Gubernatis, 1882 : 31), ce dernier étant aussi associé à d'autres animaux par l'imaginaire collectif ; c'est ainsi que l'on trouve les représentations zoomorphes telles que le loup du seigle, le chien du seigle, le cochon (verrat) du seigle, lièvre, cerf (Riegler, 1981a : 322). Dans un certain nombre de langues, non seulement indo-européennes, quelques dénominations telles que « animal de dieu » sont utilisées surtout pour désigner les animaux sauvages ; le loup et le cerf sont considérés des animaux sauvages par excellence, les « animaux de dieu » en let. *dieva suns* « chien de dieu » 'loup' et dans le dialecte russe de Kolyma le nom du cerf est *božij olen* « cerf de dieu » (EDA : 792). Dans son analyse des noms italiens de la *coccinella septempunctata* issus des données de l'*AIS* (III, 470), Caprini (1989 : 6) met en évidence le fait que le type motivationnel prédominant dans le domaine gallo-roman est « bête du bon Dieu » qui est une désignation se référant à la sphère du sacré et, en particulier, à la strate chrétienne dont font également partie les désignations du loup et du cerf que l'on vient de citer. En appendice à son dictionnaire du lexique hérité de l'arménien, dans le chapitre « *Semantics, culture and etymology* », Martirosyan (EDA : 794) aborde aussi la question des zoonymes que les croyances populaires associent aux phénomènes météorologiques : le dragon-tornade a son origine d'un cerf qui vient de naître et qui est emporté au ciel par les dragons ; le tonnerre est représenté soit par un cerf soit par un dragon ; la pluie est associée aux cerfs qui mettent bas. Caprini (1983) a aussi proposé à ce sujet l'association entre renard et brouillard.

Alinei (1983 ; 1984) traite cet argument de manière approfondie lorsqu'il analyse les noms européens de l'arc-en-ciel, issus des données de l'*ALE*. La quatrième carte regroupe tous les noms qui reflètent de quelque façon que ce soit une représentation animiste de l'arc-en-ciel : zoomorphismes, anthropomorphismes païens et anthropomorphismes chrétiens et islamiques. Les représentations zoomorphiques de l'arc-en-ciel nous présentent ce phénomène naturel comme un « *"serpente-drago" che succhia l'acqua, e spesso anche gli uomini, le piante e gli animali, dalla terra in cielo, per farli ricadere poi sulla terra.* »[15] (Alinei, 1984: 134). Un certain nombre d'autres animaux sont identifiés avec l'arc-en-ciel et on retrouve en Europe outre le serpent et le dragon, également le ver, le bœuf ou la vache, le veau, le bouc, la chèvre, le cétacé, le renard, l'ours, la belette, le loup, le chien, le cochon et la chouette; parmi tous ces animaux, les plus fréquents sont le serpent avec ses deux variantes du dragon e du ver, le bœuf et le cétacé avec ses deux variantes de la baleine et du dauphin. La croyance qui concerne l'arc-en-ciel « serpent-dragon » peut être comprise, si on l'associe d'un côté à la figure du serpent avaleur et vomisseur des fables que Propp (1966) définit comme étant le reflet d'anciens rituels d'initiation et, de l'autre, au serpent-arc-en-ciel des aborigènes d'Australie, dont la caractéristique d'avaleur et de vomisseur est encore clairement liée à des rites d'initiation totémiques (Alinei, 1984 : 136). En effet, dans les rites d'initiation totémique, les garçons sont avalés par le totem et, à travers des épreuves cruelles et une mort fictive, ils sont à nouveau vomis par le monstre aux vertus totémiques et ils deviennent ainsi des hommes mûrs. Comme nous l'avons déjà anticipé dans le chapitre IV en décrivant les aspects théoriques de la motivation sémantique, la réflexion sur la cartographie motivationnelle proposée par Alinei est née du travail que Matti Kuusi (1957) a fait en collectant les noms de la « pluie avec le soleil » dans le monde entier. Tout comme pour les noms italiens de ce phénomène météorologique, ceux collectés par Kuusi montrent aussi le même type de division triple en types zoomorphiques, anthropomorphiques païens et anthropomorphiques chrétiens avec les variantes prévisibles dues à la différentiation géographique et culturelle. En résumé, cette étude a donné une idée de l'universalité de la représentation du phénomène « pluie avec le soleil » basée sur le « mariage du renard », « du chacal », « de l'ours », « du loup » et d'autres animaux à partir de laquelle Alinei a commencé ensuite à réfléchir, en aboutissant à la réalisation de l'*ALE* et des représentations des motivations incluses dans les cartes de cet Atlas.

Ces animaux sont d'ailleurs également associés au « diable » lorsqu'on dit en arménien que les dragons naissent des cerfs quand il tombe, sur les montagnes, une neige légère ou la grêle au printemps précoce : le nom de cette espèce de neige ou grêle est un synonyme du nom de la fille

[15] […] serpent-dragon qui suce l'eau, et souvent les hommes, les plantes et les animaux aussi, de la terre au ciel, et qui les rejettent ensuite sur la terre (N.T.).

de Satan (EDA : 794). Tout comme dans le folklore germanique, les Arméniens aussi voient un cerf ou le diable dans les grains des plantes volant dans l'air : arm. *baxri p 'rp 'ur* « mousse de cerf », *satanayi črag* « lampe de Satan », *satanayi aṙapa* « chariot de Satan » où il y a toujours l'association entre cerf et diable (EDA : 795). L'importance culturelle que le cerf a chez les chasseurs du Caucase et des montagnes de l'Altaï est mise en évidence par les noms tabouisés avec lesquels on appelle cet animal : « cornu », « tête grande », « pic » ; chez les turcs on l'appelle « sabot en pierre » et chez les russes « taureau » (Zelenin, 1988 : 268).

En revenant sur les noms *arbëreshë* de la folle avoine, il reste à comprendre la relation sémantique entre le cerf et la plante : pourquoi choisit-on une métaphore animale pour désigner ce végétal ? Il ne s'agit pas vraiment de ressemblance morphologique mais, il s'agit plutôt des relations que les croyances populaires établissent entre les différents référents ; selon Alinei (1981 : 107) :

> *« Partendo dalla nozione di metafora […], occorre ricordare che prima della metafora vi è sempre la pertinenza dell'accostamento, cioè la sua ragione culturale e non banalmente percettiva. Nel reale tutto « si somiglia », una volta che ragioni determinate, di carattere culturale e storico, abbiano portato ad accostare due fenomeni. »*[16]

En tant que métaphore du démon du blé (Riegler, 1981a : 322), le cerf pourrait avoir plutôt représenté l'image du vent qui, en soufflant sur un champ de blé, fait naître partout des vagues, tout comme les vagues engendrées par les démons de l'eau qui prennent la forme d'un cheval, d'un chien, d'un taureau, d'un chat : la nature et toutes ses manifestations apparaissaient comme thériomorphes aux yeux de l'homme primitif. C'est seulement avec l'évolution culturelle et religieuse des sociétés, que les animaux sont remplacés par les anthropomorphismes païens ou chrétiens : on trouve ainsi les noms de personnages tels que la sorcière, le lutin, Satan, le diable ainsi que différents hagionymes.

Nous estimons que l'association d'images entre cerf et avoine caractérisant le phytonyme *arbëresh* en question, remonte à l'idée de « mouvement » des plantes au vent, à ce bruissement velouté qui laisse imaginer la présence d'animaux dans le champ qu'on ne voit pas parce qu'ils sont probablement cachés par la végétation ; en effet, cette image se traduit bien au niveau lexical avec les formes lexicales repérées qui signifient littéralement « (champ de) petits cerfs » et peuvent s'interpréter comme de véritables toponymes. Bref, nos phytonymes désignent un lieu où se vérifient certains mouvements turbulents et bien visibles aux yeux des humains, tout comme dans le cas du toponyme *mont Cervin* « petit cerf » dans les Alpes italiennes, qui, en raison de son altitude considérable, est exposé à des variations météorologiques soudaines et à la présence

[16] En partant de la notion de métaphore […], il faut rappeler qu'avant la métaphore il y a toujours la pertinence du rapprochement, c'est-à-dire sa raison culturelle et non banalement perceptive. Dans la réalité tout « se ressemble », une fois que des raisons déterminées à caractère culturel et historique nous ont amenés au rapprochement des deux phénomènes (N.T.).

presque constante de formations brumeuses. Nous avons déjà pris en considération ce même motif du « mouvement » comme base pour la création d'autres phytonymes *arbëreshë* ayant comme base lexicale *dre-*, que l'on trouve dans les désignations des plantes grimpantes (Pignoli, 2017). En réalité, il s'agit de désignations naissant de la coexistence entre facteurs climatiques, phénomènes saisonniers, adaptation des plantes au milieu environnant et, surtout, des croyances populaires qui servent aussi de « filtre de la réalité » chez les hommes primitifs. Ces désignations représentent la synthèse de ces croisements et sont, par conséquent, difficiles à contourner et à expliquer, surtout lorsqu'il s'agit des dialectes de l'albanais qui sont déjà pénalisés en raison du manque de documentation concernant leur ancienne phase de développement.

7.13 *Bellis perennis* L.

Image tirée du site http://www.funghiitaliani.it/topic/8266-bellis-perennis-l/

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[maryarˈit]	33 SSO	Pâquerette Pâquerette vivace (FEB : 37)	Pratolina comune Margheritina Primavera (Pignatti, 1982, III : 27)	Lulesheqerrë shumëvjeçare Luledhenësh shumëvjeçare Lule baka Lule kacidhe Luledhensh Bukurishte Lule dele Bukuroshe (FEB : 37)
2	[lˈula paðˈuɣs]	8 KAT			
3	[ʎˈakra ˈəmbeʎ]	13 SKO			
4	[ʎˈuʎa e cˈɛnit]	35 SJK			

7.13.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme n'est pas complètement transparent. André propose que *bellis* puisse être rapproché du lat. BELLIUM, mot auquel il fait suivre un point d'interrogation pour mettre en évidence le manque de certitude dans sa dérivation (André, 2010 : 35). En revanche, l'adjectif lat. PĔRENNIS, E est clair et signifie « éternel, perpétuel » (OLD : 1336).

7.13.2 Description botanique

La pâquerette est caractérisée par des tiges de 5 à 15 cm, simples, nues, pubescentes et qui se développent verticalement comme une hampe. Les feuilles sont toutes radicales, distribuées en rosette, à la fin glabrescentes, en forme de spatules (élargies aux pointes et graduellement restreintes à la base) soutenues par des pétioles. Les fleurs présentent le centre jaune, tubuleux, avec des ligules blanches ou purpurines, oblongues-linéaires. Elle pousse sur les pelouses, les prés, les bords des chemins et elle fleurit entre mars et novembre (Pignatti, 1982, III : 27).

7.13.3 Propriétés et utilisation

Pline (HN, XXVI, 26) nous renseigne à propos des propriétés que possède cette plante en l'utilisant en liniment avec l'armoise, mais nos locuteurs utilisent cette plante plutôt pour l'alimentation humaine. Au Piémont, les feuilles sont utilisées pour l'alimentation humaine (Ghirardini *et al.*, 2007 : 5). Dans les Balkans, notamment au Kosovo, la plante toute entière est utilisée pour la préparation d'une décoction soignant les infections cutanées (Mustafa *et al.*, 2012a : 743), tandis que les Albanais de la Macédoine utilisent les feuilles de la pâquerette pour la préparation de tisanes remplaçant le thé et, en médecine populaire, ils connaissent très bien les propriétés hémostatiques et antitussives de cette espèce (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2059). En Italie, on emploie la pâquerette, en médecine populaire, comme laxatif, carminatif, antitussif, diurétique et pour le traitement de l'hypertension, des infections cutanées, des blessures, des œdèmes, des gingivites, des foulures, des inflammations oculaires (Guarrera, 2006 : 65). Tout comme au Piémont et chez les *Arbëreshë*, sur le territoire italien aussi, les jeunes feuilles de cette espèce sont consommées bouillies, en salade avec d'autres légumes et comme succédanés du thé (Guarrera, 2006 : 65). En agriculture, la pâquerette a la fonction d'indicateur écologique en raison du fait que c'est l'une des premières espèces qui accueille le printemps avec sa floraison ; en effet, les types lexicaux qui la désignent, tels que *primo fiore* « première fleur », *primavera* « printemps » (en Toscane), *prim fior* « première fleur » (en Émilie-Romagne) et *primu sciuri* « première fleur » (en Sicile) (Penzig, 1924, I : 68), témoignent cette fonction de la plante qui

indique le changement de saison avec le début du printemps qui amène la floraison de toutes les espèces botaniques et le « réveil » de la nature (Guarrera, 2006 : 65).

7.13.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [maryarˈit] *margaritë* est un emprunt au cal. *margarita* (NDDC : 391) « marguerite », en raison de la morphologie de la corolle de ces deux espèces de fleurs très ressemblantes.

2- [lˈula paðˈuɣs] *lula padhullës* est un syntagme composé d'un terme générique, l'arb. *lule* « fleur », qui remplace sans doute un phytonyme précédent tabouisé, étant donné les vertus thérapeutiques puissantes dont cette espèce est dotée. L'interdiction à prononcer le nom d'une plante « magique » ou aux grandes virtus thérapeutiques se base sur la croyance populaire selon laquelle prononcer le véritable nom du végétal lui ferait perdre tous ses pouvoirs parce que l'esprit dominateur de la plante s'inquiéterait en rendant, ainsi, inefficaces les propriétés officinales de la plante (Zelenin, 1989b : 173). On retrouve encore cette conception animiste de la nature chez les populations de chasseurs de l'Europe orientale et l'œuvre de Zelenin (1988, 1989a, 1989b) représente encore aujourd'hui l'une des plus complètes sur les tabous linguistiques. Le deuxième élément du syntagme est l'arb. *padhullës* « du marais » qui est un emprunt au napolitain *padula* « marais » (NVDN : 500) puisqu'il s'agit d'une fleur poussant dans les lieux humides, dans les marais.

3- [ʎˈakra ˈəmbeʎ] *lakra ëmbel* est composé de l'arb. *lakra* « légumes », du gr. λάχανον, « légumes » (DELG : 236) et le premier élément renvoie à l'emploi alimentaire de cette espèce, qui nous a été déclaré directement par les locuteurs interviewés ; en revanche, la motivation seconde est lexicalisée avec le spécificateur arb. *ëmbel* « doux » qui, selon nous, ne se réfère pas à la qualité comestible de l'espèce déjà lexicalisée avec *lakra* ni à la saveur agréable de la plante comme on pourrait le penser tout d'abord en considérant l'adjectif « doux ». Nous croyons que ce spécificateur lexicalise plutôt les bénéfices thérapeutiques de l'emploi de la pâquerette en médecine populaire. En fait, « doux » devient synonyme de « bénéfique », « apaisant », « qui fait guérir » et cette interprétation s'accorde bien avec la structure motivationnelle du syntagme dans laquelle les deux éléments, notamment *lakra* et *ëmbel*, représentent deux motivations différentes traduisant l'image d'une « plante comestible et thérapeutique », plutôt que celle d'une « plante comestible à la saveur douce » ; répéter la même motivation deux fois semblerait redondant et dépourvu de logique.

4- [ʎˈuʎa e cˈɛnit] *lulja e qenit* est un syntagme composé du nom générique arb. *lulja* « fleur » qui remplace une dénomination précédente, tabouisée, tout comme en 2 ci-dessus, et d'un deuxième élément représenté par le spécificateur arb. *e qenit* « du chien ». En phytonymie populaire, les désignations avec un zoonyme comme spécificateur, tel que « du chien », « du

loup », « du porc », indiquent le caractère « sauvage » ou « toxique, non comestible pour l'homme » de l'espèce (Scarlat, 2008 : 894). Elles n'évoquent pas directement la toxicité mais signalent que c'est une plante dont il faut se méfier (Signorini, 2005 : 404). En revanche, bien qu'il parle d'une espèce sauvage, le phytonyme *arbëresh* ne se réfère pas au caractère toxique de la pâquerette, qui est au contraire une espèce comestible et dont l'emploi est thérapeutique, donc à notre avis, il est nécessaire de réfléchir sur ce spécificateur de manière plus approfondie.

Une étude intéressante sur la religion de Égypte ancienne donne de précieuses informations à propos du chien et du rôle que cet animal avait chez les Égyptiens :

> *« The dog was domesticated by the Egyptians at a very remote period. Probably on account of his usefulness in the chase, Canidae of various kinds were chosen in many places as cult-animals, the different species not being clearly distinguished in representations. »*[17] (Černý 1951 : 22).

Au cours de la XVIIe dynastie (environ 1500 a. J.-C.), le culte du dieu-chien, Anubis, était pratiqué sur la plupart du territoire égyptien. Anubis était le protecteur des morts et des tombeaux et cette fonction est probablement due au fait que le chien était un animal qui fréquentait habituellement les tombeaux à la recherche des os et son culte est donc probablement né comme *captatio benevolentiae* à l'égard de l'animal afin de conjurer la destruction des tombeaux. En Grèce cette divinité était aussi appelée *Anupew*, mais Černý (1951 : 22) ajoute que les Grecs identifiaient l'animal avec le loup, ce dernier étant considéré comme une espèce de chien sauvage.

Il est donc possible que les vertus du « chien-dieu-protecteur » aiet été projetées sur cette espèce botanique en raison de ses propriétés médicinales très marquées et diversifiées, agissant sur un grand nombre de troubles, comme on l'a vu ci-dessus (cfr. § 7.13.3). Tout comme l'affirme Alinei, on met en relation les animaux « magiques » avec les plantes « magiques » en raison des propriétés thérapeutiques réelles ou imaginaires que les deux espèces d'êtres vivants déploient ; en outre, l' « animalité » d'une plante dépend surtout du fait qu'il s'agit, dans la plupart des cas, de plantes sauvages qui étaient connues et utilisées déjà dans l'Antiquité pendant la période de la chasse et de la récolte (Alinei 1984 : 92).

[17] Le chien fut apprivoisé par les Égyptiens et cela remonte à une période très lointaine. Les différents types de Canidae furent choisis, probablement à cause de leur utilité pour la chasse, dans un grand nombre de lieux comme des animaux à vénérer, les différentes espèces n'étant pas clairement distingées dans les représentations (N.T.).

7.14 *Blackstonia perfoliata* (L.) Hudson

Image tirée du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=blackstonia+perfoliata

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[trːiktrːˈak]	8 KAT 13 SKO	Blackstonie perfoliée Chlora perfoliée (FEB : 39)	Centauro giallo (Pignatti, 1982, II : 327)	Flashter nëpërfletëse Qiqër e egër (FEB : 39)

7.14.1 Nom scientifique

Le terme scientifique de cette espèce est composé d'un premier élément se référant au nom du botaniste anglais du XVIIIe s. (Blackston J.) à qui on a dédié l'espèce (Pignatti, 1982 : 327) suivi d'un terme en latin scientifique, notamment l'adjectif lat. PERFOLIATA qui décrit la morphologie des feuilles et est formé du préfixe lat. PER- « tout le long (de la tige) » (OLD : 1326) + FOLIĀTUS, -A, -UM « avec un feuillage d'appui » (OLD : 719).

7.14.2 Description botanique

La blackstonie perfoliée a une inflorescence caractérisée par la présence de fleurs qui poussent à l'extrémité d'un petit pédoncule ; elles sont jaunes et apparaissent de juin à octobre. Les feuilles vertes sont triangulaires, acuminées et allongées vers le haut, en formant presque un appui tout autour de la tige forme caractéristique de ce genre botanique.

7.14.3 Propriétés et utilisation

Comme toutes les espèces du genre Gentianacées, la blackstonie se caractérise aussi par des propriétés digestives et fébrifuges (Guarrera, 2006 : 67). Dans les Abruzzes, cette espèce est

utilisée aussi comme « pianta di pronostico » (plante à pronostic) pour les auspices sur l'amour et, dans le dictionnaire des dialectes abruzzais et molisan, Giammarco (DAM, II : 840) nomme cette espèce *frònnamórə* « feuille d'amour » parce que les jeunes filles appliquent sur leur peau la feuille vésicatoire de la blackstonie en se procurant ainsi une petite tache rouge, d'où elles tirent les auspices sur l'amour. Ce comportement rituel est accompagné d'un petit chant : *frònna d'òrʒə ə frònnə də ranə, saccə addicə si l'amórə m'amə ; si mm'amə pòzza cambà ə ssə nnò pòzza murì*[18] (DAM, II : 840).

7.14.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

[trːiktrːˈak] *trriktrrakë* est la forme lexicale collectée à *Katundi*/*Greci* et à *Shën Kostandini*/*San Costantino Albanese* ; et, bien que résidant très loin les uns des autres, nos locuteurs ont fourni la même explication à propos du nom de cette plante : quand on l'écrase avec les pieds, elle produit un bruit tel que « tric-trac ». Ce phytonyme peut être analysé d'un point de vue formel comme une séquence de sons « T+R+V+K » qui peut être rapportée à « T+V+K » renvoyant à l'idée de « frapper », où la présence de l'infixe < -r- > y introduit aussi l'idée d'une vibration (Guiraud, 1986 : 105). Il s'agit là de l'une des structures onomatopéiques identifiées par Guiraud (1986 : 105) dont le gabarit trilittère TR.K. ou sa variante T.K. regroupent les noms désignant les mouvements répétés, saccadés, comportant souvent un élément sonore, tel que *tric-trac*. Ce type de structure élémentaire du lexique fait partie d'un vaste système de radicaux onomatopéiques exprimant l'idée de « coup » (Guiraud, 1986 : 109). En particulier, la combinaison entre occlusives apico-dentale et dorso-vélaire réussit à exprimer de manière évidente l'image d'un « coup brusque », tel que celui issu du piétinement de la plante.

[18] Feuille d'orge et feuille de blé, dis-moi si l'amour m'aime ; s'il m'aime qu'il puisse vivre et sinon (s'il ne m'aime pas) qu'il meure (N.T.).

7.15 *Borago officinalis* L.

Image tirée du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=borago+officinalis

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[frˈajn]	33 SSO	Bourrache Bourrache officinale (FEB : 40)	Borragine comune (Pignatti, 1982, II : 419.)	Shajë mjeksore Shajë Lëpushë (FEB : 40)
1.2	[vrˈajn]	42 SKL 2 MUN 8 KAT 48 HOR 13 SKO 3 POK			
2	[cˈurːi dˈɛles]	3 POK			
3	[ɟˈuxa dˈɛles]	3 POK			
4	[burˈaʤən]	2 MUN			

7.15.1 Nom scientifique

L'origine du lat. scientifique *borago* n'est pas connue, mais les auteurs du FEB proposent comme source probable ar. *abu, araq* « sueur », que l'on retrouve dans le FEW où l'on propose une dérivation de lat.m. BORRAGO « bourrache » < ar. *abû-ragˊ* « père de la sueur » (FEW, I : 442). Ils indiquent également comme sources probables le gr. *bora* « nourriture » ou l'esp. *borra* « brebis d'un an ; une partie grossière de la laine et, par conséquent, moins utile », *burra*

« ânesse » en raison du fait que cette plante a les fleurs en grappes allongées et hérissées (FEB : 39). Le deuxième élément lat. OFFICINALIS renvoie, probablement, aux propriétés officinales de cette plante.

7.15.2 Description botanique

La bourrache peut s'élever jusqu'à 60 cm ; elle est caractérisée par des tiges hispides, épaisses et rameuses sur lesquelles se développent les feuilles vertes, épaisses et ridées. Les fleurs sont bleues et se développent en grappes allongées dont les pédoncules sont arqués et hérissés de poils étalés. La période de la floraison est comprise entre les mois d'avril et septembre (Pignatti, 1982, II : 419).

7.15.3 Propriétés et utilisation

En Italie, les études d'ethnobotanique indiquent que la bourrache est largement connue pour son emploi dans l'alimentation humaine : comme ingrédient principal dans les soupes de céréales (Gherardini *et al.*, 2003 : 5 ; Di Tizio *et al.*, 2012 : 3 ; Nebel *et al.*, 2006 : 336), dans les omelettes (Macioti, 1995 : 67) et dans les salades (Guarrera, 2006 : 67). En médecine populaire, cette plante a de nombreuses utilisations : tout d'abord elle est digestive, laxative, apéritive, cholagogue (Gatto Trocchi, 1983 : 62), diurétique, galactagogue, fébrifuge, reconstituante et est employée aussi pour le traitement des troubles intestinaux, hépatiques et respiratoires, tels que toux, asthme et coqueluche (Guarrera, 2006 : 67). Les études d'ethnopharmacologie menées chez les *Arbëreshë* du Vulture, en Basilicate, témoignent de l'utilisation de cette espèce, en décoction, comme dépuratif après l'accouchement, comme galactagogue et comme remède contre le mal de gorge (Quave & Pieroni, 2007 : 214 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 168 ; Pieroni *et al.*, 2002b : 224 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264). La bourrache est aussi efficace pour le traitement des infections de la peau, telles que l'eczéma, les démangeaisons, aphtes, furoncles, blessures (Guarrera, 2006 : 67). En médecine vétérinaire, Pieroni (1999 : 119) indique que l'emplâtre de feuilles de bourrache est utilisé pour le traitement des desquamations et des fissures sur les cornes des béliers en raison des combats violents entre ces animaux ; en revanche, la décoction des feuilles a des propriétés galactophores pour les bovins. Dans les Marches, les feuilles de la bourrache sont utilisées pour aromatiser le vin ; dans le Latium, la plante est consommée traditionnellement à Noël ; en Sardaigne, la plante est utilisée pour teindre les vêtements (Guarrera, 2006 : 67).

7.15.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [frˈajn] et [vrˈajn] ne sont pas attestées dans les dictionnaires étymologiques de l'albanais ni dans les autres dialectes albanais ; il n'y a en fait aucune correspondance formelle

pour les désignations de cette espèce botanique dans les autres aires albanophones au-delà de la mer Adriatique. En effet, il s'agit sans doute d'emprunts au roman, dont les formes lexicales comparables que l'on trouve dans les dialectes romans du sud de l'Italie sont indiquées dans Penzig (1924, II : 75) : abr. *burrània, verràine* ; nap. *vorraina* ; cal. *burràina, vurraina* ; sic. *vurràina, burràina, burrània*. Comme nous l'avons anticipé au début de ce chapitre, nous n'analyserons pas les emprunts romans.

2- [cˈurːi dˈɛles] est l'une des trois désignations de la bourrache chez les locuteurs de *Porkanuni*/*Portocannone*. Cette désignation, formée d'un premier nom arb. *qurri* « mucus » et de son spécificateur arb. *deles* « de la brebis », a la structure d'un syntagme signifiant « mucus de la brebis » et est utilisée pour désigner la bourrache au moment où on est en train de la laver avant la cuisson. Nos locutrices nous ont montré, en particulier, que si l'on tranche la tige de la bourrache il en sort un suc laiteux rappelant le mucus de la brebis. Mais nous aimerions aussi rappeler que les syntagmes à structure « partie du corps animal + animal » représentent l'un des types lexicaux les plus communs en phytonymie populaire et qu'ils lexicalisent, généralement, les propriétés thérapeutiques des plantes ou d'une de leurs parties utilisées dans la préparation de recettes en médecine populaire. Cette espèce est très efficace pour le traitement des infections de la peau et cette utilisation rapproche la bourrache des plantes dont on utilise le suc pour traiter les maladies de l'épiderme que Signorini (2005 : 444) a indiquées dans son étude sur la phytonymie de l'Arc alpin. Cette auteure mentionne par exemple la chélidoine dont le suc « *a le pouvoir de détruire les verrues, aussi bien que l'azote liquide des dermatologues, mais plus lentement. En effet, si l'on casse la tige et que l'on frotte plusieurs jours de suite une verrue avec le suc laiteux qui sort, elle disparaîtra peu à peu* » (Signorini, 2005 : 444). Le « mucus » est donc dans notre syntagme la métaphore de la partie de la plante utilisée à cause de ses propriétés thérapeutiques : le suc laiteux de la bourrache, à cause de sa transparence et de sa consistance, a été associé aux secrétions nasales de la brebis. En ce qui concerne le spécificateur arb. *deles* « de la brebis », il représente la motivation seconde et celle-ci ajoute ou précise en général les informations que le premier élément du syntagme a donné. Dans ce cas le zoonyme utilisé est représenté par un mammifère domestique dont l'homme tire des bénéfices à cause de la traite du lait utilisé pour la préparation de différents fromages et de sa viande qu'il utilise pour se nourrir : il s'agit là d'un animal aidant l'homme. Dans le folklore germanique, la brebis fait partie des « animaux gardiens de trésors », au caractère combatif qui leur permet de bien défendre ce qu'ils doivent garder (Riegler, 1981a : 310). Dans notre phytonyme, ce spécificateur lexicalise la qualité positive et thérapeutique des sécrétions de la bourrache : le nom arb. *qurri deles* traduit l'idée de « latex médicinale ».

3- [ɟˈuxa dˈɛles], l'autre désignation de la bourrache à *Porkanuni*/*Portocannone* est surtout utilisée par les hommes de la communauté lorsqu'ils cueillent ces plantes dans les champs. Le binôme utilisé est composé, en particulier, d'un premier élément arb. *gjuha* « langue » et d'un spécificateur arb. *deles* « de la brebis » qui renvoie, selon la typologie des structures sémiques tracée par Guiraud (1986 : 212), à la morphologie des feuilles de la bourrache qui sont petites, rugueuses, velues et légèrement allongées comme la langue de la brebis. *Gjuha deles* désigne la bourrache pendant la période où ses feuilles sont tendres et, donc, aptes à être mangées. En revanche, arb. *vrajnë* est la désignation utilisée pour indiquer toute la plante, lorsqu'elle est mûre et que la floraison a commencé ; en effet, pendant cette période, les feuilles de la bourrache ne sont plus aptes à être consommées parce qu'elles ne sont plus tendres. Tout comme le fait la désignation précédente, nous croyons que ce phytonyme lexicalise aussi la partie de la plante utilisée en raison de ses propriétés thérapeutiques, en particulier les « feuilles-langue » de la bourrache qui sont en effet utilisées pour la préparation d'emplâtres et de décoctions en médecine vétérinaire, alors que les décoctions ont de nombreux effets thérapeutiques sur les troubles et les maladies humaines, comme nous l'avons décrit dans le paragraphe précédent. Donc, ce syntagme traduit tout comme le précédent l'idée de « feuilles médicinales ».

4- [burˈadʒən] est un emprunt à l'abr. *burràggene* (Penzig, 1924 : 75).

7.16 *Brassica rapa* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=3059

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[ɣˈasːin]	42 SKL	Rave Navet potager (FEB : 41)	Cavolo rapa (Pignatti, 1982, I : 471)	Rrepë Rrapë (FEB : 41)
2	[vrˈuv]	2 MUN 3 POK			
3.1	[rːˈap]	3 POK			
3.2	[rːapˈɛsce]	2 MUN 3 POK			
3.3	[rːˈap e bˈut]	33 SSO			

7.16.1 Nom scientifique

Selon l'opinion d'André (2010 : 37), le lat. BRASSICA, -AE « chou » est d'origine pré-indoeuropéenne et il semble avoir des correspondances avec l'irl. *braissech*, le gall. *bresych* et le sr. *bróskva*, mais l'étymon demeure inconnu (DELL : 75). L'origine du lat. RAPA < lat. RĀPUM, -I (RĀPA, -AE f.) « rave » est également inconnue : défini comme un mot ancien, usuel et pan-roman, on trouve des correspondances en irl. *ráibe* et germ. *rape* (DELL : 564).

7.16.2 Description botanique

La rave est caractérisée par deux types de feuilles : celles radicales sont hérissées de poils raides, en forme de plume dont le limbe est divisé en segments, tandis que celles supérieures sont glabres, glauques et elles embrassent la partie de la tige d'où elles sortent. Les fleurs sont d'un jaune d'or et elles sont rapprochées au moment de la floraison. La rave a des capsules fructifères (les siliques) ascendantes et une racine grêle (Pignatti, 1982, I : 471).

7.16.3 Propriétés et utilisation

Pline classe la rave parmi les choux sauvages en l'appelant « lapsana » et en la rapprochant morphologiquement de la moutarde ; il conseille de la consommer cuite pour dégonfler le ventre (HN, XX, 96). Sur tout le territoire italien, y compris dans les communautés *arbëreshe*, ainsi que dans le nord de l'Albanie, la rave est l'un des légumes sauvages les plus appréciés pour l'alimentation humaine (Pieroni *et al.*, 2002a : 168 ; Pieroni, 2008 : 1201). En médecine populaire, la rave a des propriétés laxatives, diurétiques, galactagogues et est très efficace pour le traitement de la coqueluche, de la toux, des calculs biliaires, du mal de gorge, du rhume, du diabète, des engelures, des infections cutanées et des rhumatismes (Guarrera, 2006 : 69).

7.16.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [ɣˈasːin] est un emprunt au cal. *lássina* « espèce de moutarde » sauvage (NDDC : 357).

2- [vrˈuv] est un emprunt probable de l'abr. *vròcchələ* « chou » > *vrùcchələ* diffusé dans la région de Chieti, voisine du Molise (DAM : 2376). De la même façon que la bourrache, la rave est aussi désignée par plusieurs formes dans les communautés du Molise. L'arb. *vruvë* désigne en particulier la phase initiale de développement de la plante qui correspond à l'apparition des feuilles radicales : ce moment est le plus approprié pour l'utilisation de cette plante en cuisine en raison du fait que les feuilles sont tendres et savoureuses.

3.1- [rːˈap] représente la base lexicale du troisième groupe de phytonymes. À *Porkanuni*/*Portocannone*, ce nom désigne la rave pendant la période où ses feuilles supérieures commencent à se développer, à être cueillies et cuites pour être mangées avec des pâtes. Çabej (SE, VI : 318) propose deux possibilités de dérivation pour le nom arb. *rrepë* « rave » : premièrement, ce phytonyme peut se rattacher au lat. RĀPUM, -I (RĀPA, -AE f.) « rave », dont la source étymologique pour le latin demeure inconnue (DELL : 564) ; deuxièmement, il peut dériver d'une forme du grec ancien, telles que gr. ῥάπυς « rave », gr. ῥάφυς « rave » ou gr. ῥάφανος « chou », dont l'étymon demeure inconnu parce qu'il s'agit de noms empruntés à des langues qui ne sont pas indoeuropéennes (DELG : 968). Selon toute probabilité, l'alb. *rrepë* « rave » a pu se développer à partir des formes plurielles, indéterminées et déterminées, de l'alb. *rrep*, *rrepa* en raison de l'homonymie avec l'alb. *rrap* « platane » et « rave » au singulier (SE, VI : 318). Le mot que l'on retrouve dans les parlers *arbëreshë* peut donc soit témoigner du stade pendant lequel l'homonymie alb. *rrap* « platane et rave » était encore tolérée (cf. dans l'albanais moderne on trouve *rrap* « platane » et *rrepë* « rave »), soit être le résultat du contact avec les parlers romans environnants où domine l'it. *rapa*. Dans tous les cas, à l'état actuel de nos connaissances, nous ne sommes pas en mesure de retracer l'évolution sémantique de ces désignations de la rave : ces noms demeurent ainsi opaques.

3.2- [rːapˈɛsce] est probablement un nom dérivé de la base lexicale *rrap-* (empruntée au lat. RĀPUM, -I ; RĀPA, -AE f. « rave ») à laquelle on ajoute le suffixe alb. *-sk-* servant à former des substantifs désignant des choses concrètes, notamment oiseaux ou animaux (Xhuvani *et al.*, 1962 : 271). Par conséquent à l'intérieur de la séquence rrap- + -sk- + -je (ce dernier étant le morphème du sing. indét. f.), l'occlusive dans le suffixe -sk- a pu être poussée au changement d'articulation en raison de l'influence exercée par la désinence -je qui a conduit à l'évolution /-skje/ > /-sce/, en accord avec ce que Jokl (Xhuvani *et al.*, 1962 : 271) affirme à propos du comportement de ce groupe de consonnes qui a la tendance à se palataliser . Dans les deux parlers

arbëreshë où l'on a rencontré *rrapesqe*, ce nom désigne la plante de rave adulte, en pleine floraison, qui, n'étant plus tendre, n'est pas apte à être consommée.

3.3- [rːˈap e bˈut] est un syntagme composé de la base arb. *rrapë* à laquelle on ajoute le spécificateur arb. *e butë* « comestible, tendre » désignant l'espèce appropriée pour l'alimentation humaine.

7.17 *Briza maxima* L.

Image tirées du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=briza+maxima

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[supstˈat]	33 SSO	Grande brize Grande amourette (FEB : 41)	Sonaglini maggiori (Pignatti, 1982, III : 464)	Brizë e madhe (FEB : 41)
2	[bˈar supərsatˈice]	35 SJK			
3	[bˈuka ɛ buŋbinˈelːit]	42 SKL			
4	[ʧambanˈɛle]	2 MUN			

7.17.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique demeure inconnu mais trouve une correspondance probable dans le gr. βρίζα « seigle » (DELG : 196). L'adjectif lat. MAXIMUS, -A, -UM « avec la taille la plus grande » se réfère probablement à la dimension des inflorescences qui peuvent atteindre 15 mm.

7.17.2 Description botanique

Comme la plupart des graminées, la grande brize est aussi caractérisée par des tiges dressées et genouillées à la base, des feuilles planes et un peu rudes et une ligule longue et lancéolée. La panicule à rameaux flexueux porte 1 ou 2 inflorescences (épillets) ovales-aiguës, blanches argentées, de grande dimension (de 10 à 15 mm), penchées, ayant de 7 à 15 fleurs. La période de la floraison va du mois de mai à juin.

7.17.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [supstˈat] est un emprunt évident au cal. *suppressata* « saucisson typique du sud de l'Italie » (NDDC : 703) dont la forme est identique à celle des fleurs penchées de la grande brize, comme on peut le voir sur la figure ci-dessous.

Figure 1 - *Soppressata* calabraise

(Image tiré du site https://www.google.it/search?q=soppressata+calabrese&client=firefox-b&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwjvibjImJzUAhVrK8AKHU1UBqsQ_AUICigB&biw=1366&bih=633)

2- [bˈar supərsatˈice] est un syntagme composé de arb. *bar* « herbe » qui est un nom générique remplaçant, donc, une dénomination précédente sans doute tabouisée mais dont on a perdu les traces ; en revanche, le spécificateur arb. *supërsatiqe* « en forme de saucisson, de *soppressata* » renvoie à l'image de ce saucisson typique de la Calabre pour représenter la forme des inflorescences de la grande brize, en raison de la correspondance morphologique entre ces deux référents. Comme dans le nom précédent de cette espèce, il s'agit apparemment d'une motivation due à la morphologie des organes floraux de la plant ; puisque nous n'avons pas d'autres indices à utiliser pour une analyse plus approfondie, nous sommes obligée de ne pas poursuivre notre réflexion, bien que le premier élément de ce syntagme, notamment l'arb. *bar*, fasse penser à d'autres typologies motivationnelles.

3- [bˈuka ɛ buŋbinˈelːit] est composé de arb. *buka* « le pain » accompagné du spécificateur arb. *e Bumbinelit* « de l'Enfant Jésus » ; ce syntagme ayant la structure de « nourriture + entité

de la religion chrétienne », est l'une des typologies lexicales les plus communes en phytonymie populaire : elle est considérée, par Alinei (1984 : 99), comme étant l'évolution d'un modèle précédent et plus ancien se basant sur les éléments « nourriture + animal ». Cet auteur affirme que le passage de la forme zoomorphique à celle anthropomorphique est dû à la nécessité de remplacer un « mangeur » sacré et archétypique, tels que le loup, le renard, l'ours, le serpent, le coucou, le crapaud, par un autre mangeur sacré mais chrétien (Alinei, 1984 : 100). De la même manière, la notion de « sacré » impliquant aussi celles de « sauveur, protecteur, démiurge, héros, guide, etc. », passe des animaux-totem ci-dessus aux entités de la religion chrétienne, puisque ceux-ci les ont remplacés avec l'évolution des cultures et des religions. Si le modèle « nourriture + entité de la religion chrétienne » est l'évolution de la précédente structure « nourriture + animal », on peut alors analyser l'élément commun aux deux types, notamment « nourriture », comme métaphore de la partie « censée être comestible » de la plante, dans notre cas les inflorescences, et le spécificateur « entité de la religion chrétienne/animal » comme indication du « mangeur », ce dernier indiquant la typologie de nourriture. À un niveau plus profond, on peut supposer que cette structure lexicalise « l'idée d'espèce sacrée » dans le sens de plante officinale et aux vertus thérapeutiques, mais malheureusement, pour cette désignation nous n'avons pas de repères suffisants sur le plan anthropologique et ethnologique qui puissent nous permettre de l'affirmer avec certitude. Dans notre corpus, *buka e Bumbinelit* est le seul exemple documenté pour cette typologie lexicale ; en revanche, nous avons collecté quelques désignations pour la structure motivationnelle « nourriture + animal », comme le témoigne le nom de la cousteline, notamment *bukljèpur* ou *bukrjèpur* « pain de lièvre » (cfr. chap. VIII), le nom du silène commun qui est appelé « petite fève du loup » (cfr. 7.45) ou encore ce du molène « salade de loup » (cfr. chap. VIII) ; ces trois dernières espèces ont toutes des propriétés thérapeutiques exploitées en médecine populaire (Guarrera, 2006).

4- [ʧambanˈɛle] est un emprunt de l'abr. *cambanìəllə* « clochette, hochet » (DAM : 385) qui se réfère également à la forme des inflorescences.

7.18 *Calystegia sepium* (L.) R. Br.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=2598

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[kartˈutʃ]	33 SSO	Grand liseron Liseron des haies (FEB : 48)	Vilucchio bianco Vilucchione Campanelle (Pignatti, 1982, II : 386)	Përshëllizë Gështalla e gardheve Pështjellcë Pështjellcë gardhi Gardhpuleç Gështallë Lulekoshiçe Luleguri Stringël Përshkliz Pasul i egër Pasulë e egër Ngatrricë (FEB : 48)
2	[zˈɔrːa pˈuls]	2 MUN			
3	[drˈɛðez]	48 HOR			
4	[uvrˈiː]	13 SKO			
5	[kambanjˈɛʎ]	35 SJK			
6	[krijˈɔɣe]	3 POK			

7.18.1 Nom scientifique

Le premier élément du binôme est un nom composé du gr. κάλυξ- « toutes sortes d'enveloppes : enveloppe des graines, gousse ; calice d'une fleur ; bouton de fleur, de rose » (DELG : 487) et gr. στέγω « mettre à l'abri, couvrir, protéger » (DELG : 1046). Le deuxième élément dérive, en revanche, du lat. SAEPIŌ, -ĪRE « envelopper, encercler (souvent avec l'idée de protection) ; vêtir, couvrir » (OLD : 1677).

7.18.2 Description botanique

Le grand liseron est une plante grimpante avec un single rejet rampant et radicant qui naît à la base d'une tige et sert à la multiplication de la plante. Les racines sont à rhizome ; les fleurs

blanches sont disposées sur la tige, chacune sur un pédoncule indépendant. La période de la floraison va de juillet à octobre (Pignatti, 1982, II : 386).

7.18.3 Propriétés et utilisation

Cette espèce botanique est utilisée en médecine populaire pour le traitement des troubles hépatiques, des calculs biliaires, de l'hypertension, des varices, des blessures, des durillons ; ses propriétés laxatives et cholagogues sont également connues (Guarrera, 2006 : 71). Le liseron est aussi utilisé dans l'alimentation de cochons et lapins, qui en sont friands (Guarrera, 2006 : 71).

7.18.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [kartˈuʧ] est un emprunt du nap. *cartòccio* « cornet de papier, cartouche » (NVDN : 157) dont la forme en cône rappelle la morphologie de la fleur.

2- [zˈɔrːa pˈuls] est un syntagme composé de l'arb. *zorra* « boyau » et du spécificateur arb. *pulës* « de la poule ». Cette structure motivationnelle est très commune en phytonymie populaire et, dans ce cas, elle est composée de deux éléments renvoyant à deux motivations : la motivation primaire qui est désignée moyennant la partie du corps de l'animal, notamment l'arb. *zorra* « boyau », renvoie à la partie de la plante dont on veut spécifier une qualité, qui est lexicalisée par la seconde motivation zoomorphique. L'arb. *zorra* est la métaphore lexicalisant les rameaux minces typiques, longs et grimpants dont l'espèce se sert pour se développer en hauteur ; en revanche, le spécificateur arb. *pulës* « de la poule » en spécifie la qualité négative et mauvaise parce que, tout comme les autres volatiles de basse-cour, la poule symbolise elle aussi la mort (Riegler, 1981a : 309). Le phytonyme arb. *zorra pulës* traduit donc l'image des « rameaux mortels » que cette plante, extrêmement mauvaise et nuisible, utilise pour envelopper les autres espèces sur lesquelles elle pousse abusivement.

3- [drˈɛðez] est un nom dérivé du suffixe diminutif alb. *-ez* qui accompagne la base verbale alb. *dredh-* < alb. *dredh* « tourner, faire tourner, tordre » (SE, III : 482) ; mais l'origine de ce dernier mot reste controversée (cfr. SE, III : 482, pour la discussion de cette question). Il faut, d'autre part, considérer également l'existence d'un autre mot dans le lexique albanais qui peut être rapporté à ce phytonyme : alb. *dredhëz* [drˈɛðəz] « fraisier, fraise » que nous considérons, en accord avec Çabej, comme un nom dérivé (SE, III : 482). Si l'on considère la possibilité que l'alb. *dredhëz*, tout comme le phytonyme en question, soient des noms dérivés dont les signifiants sont presque identiques, il reste à examiner la raison pour laquelle deux espèces botaniques distinctes peuvent être nommées de manière identique. Le trait commun pourrait être apparemment le port rampant des deux plantes bien que le grand liseron se développe en haut en grimpant et en tournant sur les branches d'autres arbres ou sur les poteaux, tandis que le fraisier se développe

surtout en rampant et en se tordant sur le terrain. L'alb. *dredh* fait partie d'un groupe de mots que Pedersen considère comme apparentés, tels que le bret. *drezen*, *dreizen* « ronce », le vieux irl. *driss* « vêpres » et le gr. δρίος « taillis, fourré » (SE, III : 482), ainsi que d'autres correspondances lexicales dont on trouve le témoignage dans les langues slaves, comme le montrent les exemples suivants : scr. *dređza* « outil pour desserrer les vis », bulg. *drăgnă* « courage », slo. *dŕgati* « frotter, piquer », ru. *dërgatb* « courage, arracher », etc. (Skok, 1971 : 432). La racine chamito-sémitique *dVr-dVr- « tourner, tordre » doit également être rapprochée du phytonyme *arbëresh* que l'on a examiné ici (HS : 174) : cependant, alors que la racine présente un redoublement total de la structure syllabique, l'alb. *dredh-* ne semble pas présenter ce même type de structure. Çabej et d'autres spécialistes (SE, III : 483) voient aussi dans le mot alb. *dredh* un reflet de l'IE. *dreĝ- « être tenace, dur » (Pokorny IEW : 226). L'origine ne semble donc pas claire mais nous suggérons tout de même une interprétation possible, basée sur l'observation du développement des espèces grimpantes : le port caractérisant ces plantes est représenté par leur tronc épais et dur qui s'enroule autour d'un support et est, ainsi, très difficile à éradiquer ; en effet, les plante grimpantes sont aussi très mauvaises, on pourrait même dire « mortelles », pour les espèces qu'elles attaquent.

4- [uvrˈiː] semble être un lexème primaire sur lequel nous n'avons pas d'informations provenant des dictionnaires étymologiques consultés (notamment SE ; EWAS ; AED) ; ce phytonyme demeure donc opaque. En revanche, nous envisageons la possibilité d'un rapprochement formel possible de l'arb. *uvri* avec d'autres phytonymes désignant les plantes à port rampant et grimpant dans le domaine albanais, telles que la clématite, le lierre, le tamier et la vigne dont nous discuterons de manière approfondie en traitant les dénominations du tamier (cfr. § 7.49.3 ci-dessous).

5- [kambanjˈɛʎ] est un emprunt du nap. *campaniéllo* « liseron » dérivant de la forme des fleurs (NVDN : 135).

6- [krijˈɔɣe] est également un emprunt au napolitain : cette variété connaît le nom *curriúlo* « liseron », déverbal de *currià* « courir, s'enfuir ») que D'Ascoli considère comme un synonyme de *campaniéllo* (NVDN : 244), renvoyant à l'idée du port grimpant de la plante qui se déploie (qui « courre ») vers le haut.

7.19 *Carduus pycnocephalus* L.

Image tirée du site https://www.google.it/search?q=carduus+pycnocephalus&client=firefox-b&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwiWvoninZzUAhUiJ8AKHe5uAHYQ_AUICigB&biw=1366&bih=633#imgrc=cbh_lHCr15GoFM:

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[kardˈuni ajðˈurit]	2 MUN	Chardon à capitules denses Chardon à capitules serrés Chardin à têtes denses (FEB : 53)	Cardo saettone Pignatti, 1982, III : 150	Freshkull kokëdendur (FEB : 53)
1.2	[kardˈuʧi aðjˈurit]	3 POK			
2.1	[gʌˈəmbi gaiðˈures]	13 SKO			
2.2	[ɟˈəmbi i gajðˈures]	35 SJK			

7.19.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique, dérivé du lat. CARDUUS, -Ī « chardon, cardon, artichaut » (DELL : 100) est accompagné d'un nom composé rattaché aux bases gr. πικρός « qui pique, qui perce » (DELG : 900) et κεφαλή « tête » (DELG : 522).

7.19.2 Description botanique

Cette espèce de chardon est caractérisée par une tige à ailes à partir de laquelle se ramifient des pédoncules plus allongés qui se terminent par des capitules plus gros, solitaires ou agglomérés par 2-3. L'involucre est ovoïde-oblong, à folioles atténuées-épineuses ; les fleurs sont purpurines et les feuilles sont blanches-tomenteuses en dessous. La période de la floraison va de mai à juin (Pignatti, 1982, III : 150).

7.19.3 Propriétés et utilisation

Dans les communautés *arbëreshe* où ce chardon est connu, tous les locuteurs qui ont collaboré à notre enquête ont raconté que cette plante était autrefois consommée crue : on devait la peler pour enlever les épines et la partie centrale de la tige avait un goût semblable à celui du céleri, mais elle était plus douce et plus tendre. Le chardon était très rafraîchissant et offrait donc une sorte de soulagement pendant les journées de travail sous le soleil de juin. Les propriétés fébrifuges de cette espèce sont très connues en médecine populaire (Guarrera, 2006 : 73), tout comme son utilisation en vétérinaire pour la prévention des troubles reproductifs des bovins et des ovins (Viegi *et al.*, 2003 : 224).

7.19.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les deux premières formes lexicales [kardˈuni ajðˈurit] et [kardˈuʧi aðjˈurit] sont des syntagmes composés d'un premier élément « chardon » suivi du spécificateur « de l'âne ». On trouve donc dans la première dénomination, arb. *karduni* < abr. *cardónə* « chardon, plante d'artichaut » (DAM : 432), tandis que dans la deuxième dénomination on trouve arb. *karduçi* < abr. *carduccə* « espèce de chardon, artichaut sauvage » (DAM : 433). Les deux spécificateurs arb. *ajdhurit* (à *Munxhufuni*/*Montecilfone*) et *adhjurit* (à *Porkanuni*/*Portocannone*) « de l'âne » indiquent qu'il s'agit d'une plante sauvage ayant quand même des effets positifs, non nuisibles comme cela a été précisé dans les paragraphes relatifs aux propriétés et aux utilisations de la plante.

2- Les deux dernières formes lexicales [gʎˈəmbi gaiðˈures] et [ɟˈəmbi i gajðˈures] présentent la même structure lexicale que les autres formes analysées dans lesquelles le spécificateur est représenté par la désignation de la femelle du même animal : arb. *(i) gaidhures/gajdhures* « de l'ânesse ». En revanche, le premier élément, l'arb. *glëmbi* (à *Shën Kostandini*/*San Costantino*) et *gjëmbi* (à *Sënd Japku*/*San Giacomo*) « épine » qui renvoie aux coordonnés classificatoires de ces phytonymes en tant qu'espèces appartenant à la classe des plantes « à épines ».

Il s'agit, en général, d'une plante très appréciée par les équidés évoqués dans les désignations qui en sont gourmands.

7.20 *Centaurea solstitialis* L.

Image tirée du site https://it.wikipedia.org/wiki/Centaurea_solstitialis

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[kriˈatez̥]	33 SSO	Centaurée du solstice (FEB : 61)	Fiordaliso giallo Spino giallo Calcatreppole (Pignatti, 1982, III : 208)	Gjemb i bardhë Kokoçel solstici Kokoçel që lulezon në verë Temballëz Ferrëbardhë Kokorkë Kaciram (FEB : 61)
	[kriˈatez]	13 SKO			
2	[ocitˈiːzɛ]	42 SKL			
3	[bazamˈan]	8 KAT			

7.20.1 Nom scientifique

D'après André (2010 : 55), le premier élément de ce binôme scientifique est un emprunt au gr. κενταύρειον, κενταυρεία, et donc « (herbe du) Centaure » et s'accompagne de l'adjectif lat. SOLSTITIĀLIS, -IS, -E signifiant « qui fleurit pendant le solstice d'été » (OLD : 1786).

7.20.2 Description botanique

La centaurée est une plante annuelle recouverte de poils épais, caractérisée par des fleurs solitaires dont l'involucre résulte de forme conique à folioles qui se termine par une très longue épine jaune ; les fleurs sont jaunes et toutes semblables les unes aux autres, fleurissent de juillet à septembre (Pignatti, 1982, III : 208).

7.20.3 Propriétés et utilisation

Les études d'ethnobotanique italienne témoignent de l'utilisation de cette espèce en médecine populaire comme diurétique et pour le traitement des calculs rénaux et des inflammations de la vessie (Guarrera, 2006 : 77).

7.20.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les deux premières formes lexicales [kriˈatez̥] et [kriˈatez] se présentent comme des noms dérivés à double suffixation : une base lexicale /kri-/ « tête » (arb. *krye*) + suffixe $_1$ /-at-/ + suffixe $_2$ /-z/. Le suffixe *-at(ë)* est très productif en albanais pour la formation de noms abstraits ou concrets (Ressuli, 1986 : 144). Nous pouvons donc supposer dans ce cas que l'arb. **kryatë* peut signifier « extrémité supérieure de la plante, bouton » en raison du fait que les fleurs poussent normalement à l'extrémité des tiges d'une plante, donc, « sur la tête » de la plante. Enfin, le deuxième suffixe *-z* (Ressuli, 1986 : 166) sert à exprimer le diminutif du nom dérivé arb. **kryatë*, ce qui donne comme signification « petite tête de plante » décrivant les capitules isolés dont la centaurée se caractérise, en tant que plante à petites têtes (fleurs).

On peut aussi considérer, par ailleurs, ces deux phytonymes comme des noms composés à structure Nom + Adj. + Suffixe, où les trois composants supposés sont arb. *krye* « tête » (N) + *t'artë* « dorée » (Adj.) + *-z* « petite » (suff. diminutif) ; ces trois éléments se sont probablement agglutinés de la façon suivante : /kri- + -at- + -ez/. Le nom arb. *krye* [krˈie] a subi l'apocope de sa dernière syllabe /-e/ ; l'article prépositif /t'/ qui accompagne certains adjectifs tombe, régulièrement lorsque l'adjectif intervient dans les processus de formation d'autres noms ou adjectifs, comme le montrent les exemples arb. *grykëmadhë* [grikmˈað] (*grykë* « bouche » et *e madhë* « grande ») « gourmand », *gluhëglatë* [gluxglˈat] ou *gjuhëgjatë* [ɟuxɟˈat] (*gluhë*/*gjuhë* « langue » et *e glatë/gjatë* « longue ») « bavard », etc. ; tandis que l'adjectif arb. *artë* [ˈaːrt] « doré » (< arb. *ar* « or ») a été réduit à sa voyelle tonique et à la consonne finale qui sert à éviter le hiatus qui se crée avec l'ajout du dernier suffixe *-ez*. Donc, on ajoute le suffixe diminutif *-ez* ayant la même fonction que l'on a décrite dans la première hypothèse étymologique ci-dessus. Il en résulterait ainsi un phytonyme désignant une plante « aux petites têtes dorées » telle que semble être réellement la centaurée. Cette hypothèse trouve une confirmation partielle dans l'existence d'une même forme lexicale *kryeartë* « tête dorée » qui désigne l'espèce *Centaurea cyanus* L. dans les dialectes albanais des Balkans (FEB : 60), bien que cette dernière espèce ait les fleurs bleues.

Nous sommes plus enclins à croire que la deuxième hypothèse soit la plus acceptable en raison du fait que le trait le plus évident de cette plante est représenté par la couleur jaune des fleurs qui résultent ainsi être visibles même de très loin.

2- [ociˈiːzɛ] est un emprunt au cal. *ócchiu tisu* qui désigne une « espèce de chardon » (NDDC : 487), mais qui signifie littéralement « œil tendu, rigide, écarquillé » probablement en raison des longues épines jaunes autour de l'involucre qui ressemblent à de longs cils.

3- [bazamˈan] est un emprunt au nap. *vasamano* « baisemain » (NVDN : 823) : cette désignation renvoie probablement au caractère dangereux pour les mains des épines de la centaurée lorsqu'on les touche (Alinei, 2009 : 207).

7.21 *Cerinthe major* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=15542

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[sukamˈɛn]	8 KAT	Grand Cérinthe Grand Mélinet Mélinet rude (FEB : 65)	Erba-vajola maggiore Erba-tortora Succiamele Scarlattina (Pignatti, 1982, II : 403)	Qirinthë e madhe Cerinth madhor (FEB : 65)
2	[lˈulja vˈɛrð]	3 POK			
3	[kəmsˈɔrːez]	13 SKO			

7.21.1 Nom scientifique

Le premier élément du binôme scientifique résulte être un emprunt au gr. κήρινθος (< gr. κηρός « cire ») « nourriture des abeilles », plante qui, une fois broyée, attirait les essaims (André, 2010 : 58) ; tandis que l'adjectif lat. MAIOR, -OR, -US signifie « de taille plus grande » (OLD : 1065).

7.21.2 Description botanique

Le grand cérinthe est une plante qui peut s'élever jusqu'à 1 m. Ses feuilles sont rudes, ciliées et ponctuées de tubercules blancs ; les fleurs peuvent être jaunes ou purpurines et elles poussent en grappes courtes et serrées. La période de la floraison va de mars à juin (Pignatti, 1982, II : 403).

7.21.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [sukamˈɛn] est un emprunt du nap. *zucà* « sucer, téter » (NVDN : 864) et nap. *ménna* « mamelle » (NVDN : 402) probablement dû au fait que les enfants de Greci – selon les contes de nos locuteurs – avaient l'habitude de sucer le suc sucré de la fleur qui sort lorsqu'on détache le style.

2- [lˈulja vˈɛrð] est un syntagme composé de l'hypergénérique arb. *lulja* « fleur » et de l'adjectif arb. *verdhë* « jaune » (> alb. *e verdhë*) qui renvoient directement à la couleur des fleurs du grand cérinthe.

3- [kəmsˈɔrːez] est un nom composé de trois éléments : arb. *këmbë* [kˈəɱb] « patte, pied » ; arb. *sorr* [sˈɔrː] « corneille » + le suffixe diminutif *-ez* (Ressuli, 1986 : 166) pour la formation de noms de plantes et d'animaux. Tout comme dans les autres phytonymes formés de syntagmes à structure « partie du corps animal + animal », ce nom renvoie aussi métaphoriquement à une partie de la plante, et dans ce cas aux feuilles bractéales qui sont associées aux pattes de la corneille, ces dernières étant la motivation primaire ; en revanche, la motivation seconde lexicalisée avec le zoonyme renvoie métaphoriquement à une qualité de la plante, notamment le fait de désigner une mauvaise plante et cette caractéristique négative de la plante est traduite au niveau linguistique par « corneille » qui est l'un des oiseaux noirs incarnant les morts et les morts ensorcelés (Riegler, 1981a : 309). Ainsi, « patte de corneille » est la métaphore pour désigner une plante très nuisible pour le blé ; en effet, le même phytonyme *këmsorrë* désigne à *Shën Sofia*/*Santa Sofia* le chrysanthème des blés dont les feuilles rappellent la forme des pattes de la corneille.

7.22 *Cirsium arvense* (L.) Scop.

Images tirées du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=1452

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[vaŋbatʃjˈɛʌ]	33 SSO	Cirse des champs (FEB : 72)	Cardo campestre Stoppione Scardaccione Scorpione (Pignatti, 1982, III : 158)	Gjemb i arave Grivor i arave Perenik Therrëkali Therrëmagari Luliriqi Therrëmagjari Ferrë magjeri Ferrëkali Ferrës Gjemb Gjemb i bardhë Bockë Cirzë e arës Grivor (FEB : 72)
1.2	[vamatʃˈil]	2 MUN			
1.3	[ɣamatʃˈiaɣ]	8 KAT			
1.4	[ðamatʃjˈɛl]	3 POK			

7.22.1 Nom scientifique

Selon André, le premier élément de ce binôme scientifique lat. CIRSIUM dérive du gr. κρίσσιον « plante qui guérit les varices » (gr. κιρσός, κρίσσος « varice ») (André, 2010 : 67) ; tandis que l'adjectif lat. ARVENSE dérive du lat. ARVUS, -A, -UM « labouré, cultivé, arable » (OLD : 179).

7.22.2 Description botanique

Le cirse est une plante qui peut s'élever sur plus d'un mètre ; les feuilles peuvent être blanchâtres en dessous ou vertes et glabres sur les deux faces, mais elles sont oblongues-lancéolées sur les bords ciliés-épineux. L'involucre est ovoïde et se termine par de petits capitules,

avec la panicule corymbiforme où poussent des fleurs purpurines. La période de la floraison va de juillet à septembre (Pignatti, 1982, III : 158).

7.22.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

Toutes les quatre formes lexicales représentent les résultats du nap. *vammàcia* ou *vammàce* « ouate » (NVDN : 819 ; NDDC : 750), auxquelles s'ajoute le suffixe diminutif nap. *-ièllo* ; les formes lexicales désignant le cirse chez les *arbëreshë* se réfèrent probablement toutes aux aigrettes dont sont munies les akènes et qui prennent la forme d'une petite pelote d'ouate (cf. figure en bas, ci-dessus).

7.23 *Clematis vitalba* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=4802

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[kˈułper]	33 SOS	Clématite des haies Clématite vigne-blanche (FEB : 75)	Clematide vitalba Viorna (Pignatti, 1982, I : 299)	Kulpër e egër Kulpër Kulpën Dhribardhë Drethkël Kulp Hardhi e bardhë Kërrpnajë Krupnajë Kurpën Kurpnajë (FEB : 75)
1.2	[kˈurpuɣ]	2 MUN			
1.3	[kˈurper]	13 SKO			
1.4	[kˈurpər]	35 SJK			
1.5	[kˈurpər]	8 KAT			
2	[vitˈarv]	42 SKL			

7.23.1 Nom scientifique

Le premier élément de cette dénomination scientifique dérive, selon l'opinion d'André, du gr. κληματίj < κλῆμα « sarment » (André, 2010 : 69) ; tandis que le lat. VITALBA semble se référer au lat. VĪTIS « vigne » (OLD : 2079) et ALBA (< lat. ALBUS, -A, -UM) « blanc » (OLD : 93).

7.23.2 Description botanique

La clématite est une plante à tige sarmenteuse et grimpante, très longue et un peu poilue ; ses feuilles vertes résultent comme étant pennées, de forme ovale-lancéolées, aux marges crénelées. Les fleurs sont blanches et fleurissent de juin à août (Pignatti, 1982, I : 299).

7.23.3 Propriétés et utilisation

Lorsqu'il décrit les vertus médicinales des arbres sauvages, Pline dit que les feuilles de la clématite détergent les lèvres, tandis que ses graines font dégonfler le ventre (HN, XXIV, 84). En Italie, la clématite est largement utilisée en médecine populaire pour le traitement des troubles hépatiques, de l'hypertension, de l'eczéma, des blessures, des verrues, de l'arthrite, des myalgies, des rhumatismes, des névralgies, des sciatalgies, des déboîtements, de la gingivite et des maux de tête (Guarrera, 2006 : 83). On connaît également les propriétés dépuratives, diurétiques et sédatives de cette espèce (Guarrera, 2006 : 83). Chez les *Arbëreshë* de Basilicate, les fruits de la clématite sont utilisés, en décoction ou pour faire des gargarismes, pour le traitement des inflammations orales (Quave & Pieroni, 2007 : 216 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264). Dans les communautés slaves du Molise on applique les racines de la clématite directement sur les dents pour apaiser la douleur et on boit une décoction de feuilles comme digestif (Di Tizio *et al.*, 2012 : 3). Dans les communautés albanophones de Macédoine (Pieroni *et al.*, 2013 : 6) ainsi que dans celles *arbëreshe* enquêtées, les tiges de la clématite servent à la vannerie et ses jeunes pousses sont utilisées pour préparer des omelettes ou des pâtes. Tout comme en Italie, en Macédoine aussi les feuilles de la clématite soignent les infections cutanées (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2061) ; les fleurs séchées étaient utilisées, par le passé, comme levain (Pieroni *et al.*, 2013 : 6). Viegi *et al.* (2003 : 240) nous renseignent à propos du caractère magique de la clématite : en Toscane, les jeunes tiges de la plante étaient liées autour du cou de l'animal pour le traitement des conjonctivites, tandis que, dans les Marches elles étaient liées autour du ventre pour le traitement des troubles intestinaux. Le pouvoir magique de la plante est confirmé aussi par Beccaria (1995 : 112) qui place cette espèce parmi les « *erbe potenti* » (herbes puissantes), en raison des propriétés vésicatoires des graines qui contiennent un principe vénéneux (Beccaria, 1995 : 243) ; elle aurait

donc, à cause de cette caractéristique, des noms « diaboliques » en Europe, tels que *filo del diavolo* « fil du diable », *filo della strega* « fil de la sorcière », *filo di ebreo* « fil de Juif » etc.

7.23.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Le premier groupe de désignations se compose de quatre noms dérivés : [kˈułper] et [kˈurpuɣ], [kˈurper], [kˈurpər] avec rhotacisme de /-ł-/ > /-r-/, dont la base lexicale de départ est kul-, qui peut être rapprochée de la racine IE. *k^{w}el- / *k^{w}elə- « tourner, se tourner, être toujours autour de quelqu'un » (IEW : 639). Selon Pokorny, le mot alb. *kul-p-ër* < *k^{w}el-bh-, en raison de l'expansion de la racine IE.* k^{w}el- + *-bh- ; le suffixe alb. *-ër* est utilisé dans la formation de substantifs (Ressuli, 1986 : 146). Ces désignations renvoient donc toutes au caractère grimpant des tiges sarmenteuses de la clématite qui enveloppent totalement les branches des arbres et des arbrisseaux sur lesquels elle pousse.

2- [vitˈarv] est un emprunt au cal. *vitárva* (NDDC : 773) « clématite » qui peut être considéré comme un aboutissement du lat. VĪTĬCULA « petite vigne, vrille » (FEW, XIV : 552).

7.24 *Cynara cardunculus* L. subsp. cardunculus

Image tirée du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=cynara+cardunculus+subsp.+cardunculus

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[skaɣˈɛre]	2 MUN	Cardon Chardonette (FEB : 89)	Carciofo selvatico Cardo (Pignatti, 1982, III : 163)	Angjinare e egër Koçan i egër Angjinare e rrëkuallt (FEB : 89)
1.2	[ʃkaɣˈɛr]	42 SKL			
1.3	[skaɣˈɛr]	3 POK			
2	[kartʃˈɔfuɫ iˈɛger]	33 SSO			

7.24.1 Nom scientifique

Le premier élément du nom scientifique dérive du gr. κίναρα « artichaut » (DELG : 532) et le deuxième élément du lat. CARDUUS, -Ī « chardon » (OLD : 277), auquel s'ajoute le suffixe diminutif lat. -UNCULUS.

7.24.2 Description botanique

Cette plante de la famille des Composées peut atteindre 50 cm et présente une tige robuste et dressée. Les feuilles sont disposées comme les barbes d'une plume et les marges se caractérisent par la présence d'épines jaunes et grêles, terminant en pointes très aigues. Le cardon a de grosses inflorescences rondes et solitaires (capitules), formées d'un ensemble de bractées ovales terminant par une épine très robuste. Les fleurs sont bleues et fleurissent entre juin et juillet (Pignatti, 1982, III : 163).

7.24.3 Propriétés et utilisation

Le cardon est largement utilisé en médecine populaire pour ses propriétés dépuratives, cholagogues, cholérétiques, digestives, apéritives et laxatives qui sont particulièrement indiquées pour le traitement du diabète, cholestérol, troubles intestinaux, toux, rhumatismes (Guarrera, 2006 : 91). Le traitement des rhumatismes avec une décoction des parties aréales du cardon est connu également dans les communautés romanes des Dolomites lucanes (Pieroni *et al.*, 2004 : 376). En Macédoine, la décoction de fleurs est utilisée pour le traitement de l'anémie, pour stimuler l'appétit et pour améliorer le fonctionnement de l'appareil cardio-vasculaire (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2062). Les capitules floraux sont consommés bouillis ou frits dans les communautés grécophones de la Calabre (Nebel *et al.*, 2006 : 336) ; en revanche, les Slaves molisans font bouillir les racines de la plante qu'ils font cuire avec des œufs (Di Tizio *et al.*, 2012 : 3).

7.24.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Les trois premières désignations, [skaɣˈɛre], [ʃkaɣˈɛr] et [skaɣˈɛr] ont une origine commune que Rohlfs indique dans le gr. ἀσκάληρον « artichaut » (LG : 61) > sic. *scalèri* (VS, IV : 524), cal. *scalera* (NDDC : 613), abr. *scalèřə* (DAM : 1856), luc. *scalèr* (DDB : 770). Le mot gr. ἀσκάληρον est d'origine grecque et, en accord avec l'opinion de Trumper (2010 : 384), il est probablement tiré de gr. σκαλλίον « petite tasse », mais aussi « crâne » (EDG : 1340), tout comme semble le suggérer la morphologie des capitules d'artichauts. Si cette dérivation résulte plausible, les trois désignations *arbëreshe* de l'artichaut sauvage peuvent être ultérieurement analysées comme étant des noms dérivés à cause de la présence du suffixe alb. /-er / s'ajoutant à la base lexicale *skall-* [skaɣ-].

2- [karʧˈɔfuł iˈɛger] est un syntagme composé dont le premier élément est un emprunt au cal. *carcióffulu* « artichaut » (NDDC : 136) qui est suivi du spécificateur arb. *i eger* « sauvage », désignant de manière précise cette espèce d'artichaut poussant spontanément dans la nature.

7.25 *Cyperus longus* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=8388

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[cˈipar]	33 SSO	Souchet bai Souchet odorant (FEB : 91)	Zigolo comune Quadrelli (Pignatti, 1982, III : 694)	Truskë e gjatë (FEB : 91)
	[cˈipar]	2 MUN			
	[cˈipar]	3 POK			

7.25.1 Nom scientifique

Ce binôme scientifique se compose d'un premier élément lat. CYPERUS, -ī qu'André décrit comme un emprunt du gr. κύπερος, d'origine obscure (André, 2010 : 85) et de l'adjectif lat. LONGUS, -A, -UM « long » (OLD : 1042).

7.25.2 Description botanique

Le souchet est une espèce de la famille des Cypéracées qui peut pousser jusqu'à 1 mètre de hauteur. Ses tiges sont vertes, glabres et triquètres ; il a une souche traçante et aromatique. Les feuilles très longues résultent être carénées et scabres ; ses inflorescences se développent en ombelle terminant avec des épillets brun rougeâtre. Le souchet fleurit de juin à septembre (Pignatti, 1982, III : 694).

7.25.3 Propriétés et utilisation

Pline décrit dans son œuvre, le cypéros en le définissant un jonc anguleux aux nombreuses vertus médicinales : il s'applique en liniment sur les ulcères ou sur les endroits humides du corps ; la racine soigne les morsures de serpents, tandis qu'en boisson elle fait évacuer l'urine et expulse les calculs (HN, XXI, 117). Dans les communautés *arbëreshe* où nous l'avons collecté, les feuilles du souchet étaient utilisées pour lier les gerbes pendant la moisson, tandis que les tiges creuses étaient utilisées pour construire des sifflets pour les enfants. En Sardaigne dans le village de Mamoiada, avec cette plante appelée *giùnku fèmmina* « jonc femme », on réalise le lacet utilisé par l'*issokkadòre*, un type de masque utilisé pendant le Carnaval des *mamouthònes* (Atzei, 2003 : 123).

7.25.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- La seule forme lexicale attestée est arb. *qipar* [cˈipar][19] qui demeure totalement opaque chez les locuteurs *arbëreshë*. Frisk fait remonter *qipar* au mot gr. κύπειρον « souchet » qui désigne une plante à racine aromatique, poussant dans les prés dont il indique un emprunt possible au myc. *ku-pa-ro* « souchet », mais dont l'origine demeure toujours obscure (GEW : 50). L'auteur invite aussi à consulter l'entrée gr. κύπρος « henné, fleur de cuivre, *Lawsonia inermis* L., onguent obtenu de cette plante », pour laquelle il indique comme source d'origine possible un mot sémitique, notamment hebr. *kōfer* « henné » (GEW : 51). Il nous semble peu probable que les Grecs aient pu confondre deux plantes si différentes morphologiquement, telles que le souchet et le henné, étant donné leurs connaissances très étendues sur la botanique et sur les propriétés

[19] Dans la communauté *arbëreshe* de *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto*, nous avons obtenu le phytonyme *xiperel* [ʤiperˈelʰ] désignant, indifféremment, deux autres espèces : *Cyperus esculentus* L. et *Cyperus rotundus* L.

médicinales des plantes ; cette opinion est aussi partagée par Bourguignon (2012 : 215) qui croit que le mot gr. κύπειρον < myc. *ku-pa-ro* a été emprunté, à son tour, à un mot sémitique.

Selon l'opinion de Beeks & Van Beek (EDG : 804), gr. κύπειρον < myc. *ku-pa-ro* est un mot pré-grec étranger avec une forme variable (κύπα(ι)ρο- et κύπε(ι)ρο-) probablement due au substrat pré-grec dont il dérive. Cette source étrangère est confirmée aussi par l'analyse morphologique des formes que présentent les suffixes typiques dans les emprunts pré-grecs : -αιρ-(ο-), -ειρον (EDG : XXXV).

Nous aussi, nous croyons à l'hypothèse de l'emprunt d'une autre langue, mais il nous a semblé plus sage de confronter correctement les témoignages lexicaux disponibles dans les langues d'autres régions européennes, avant de proposer une interprétation étymologique. Une présentation des différentes formes lexicales du Moyen Orient désignant le « souchet odorant » ou le « souchet rond » figure dans l'œuvre de Bourguignon (2012) qui étudie les emprunts sémitiques en grec ancien. Elle indique la présence d'une forme dorienne κύπαιρος attestée au VIIe s. a.C. et d'une forme ionienne κύπερος attestée au Ve s. a.C. (Bourguignon, 2012 : 213). La forme myc. *ku-pa-ro* est attestée sur les tablettes à Cnossos et à Pylos où elle est parfois accompagnée de l'idéogramme nr. 123 représentant l'unité de mesure de certaines épices (Bourguignon, 2012 : 214). D'autre part, dans la plupart des études étymologiques portant sur gr. κύπειρον « souchet », on peut observer le fait qu'on le rapproche toujours de gr. κύπρος « henné » < hebr. *kōfer, koper* « henné », un rapprochement peu probable si l'on pense aux compétences botaniques grecques – comme on l'a déjà souligné – et si l'on pense aussi à l'existence d'une forme akkadienne *kupru* « bitume » correspondant au hebr. *koper* et qui désigne toute autre chose qu'une plante (Bourguignon, 2012 : 215).

Comme l'affirme Bourguignon, les langues sémitiques présentent d'autres mots qui peuvent être pris en considération pour remonter à la source de myc. *ku-pa-ro* « souchet » : en particulier, l'akkadien présente des mots tels que *gipāru* « prairie », *gibarrû* « roseau, fibres de roseau », *giballu* « cannaie », *gibillû* « roseau (bois) à brûler », *kibirru* comme variante de *gibillû* (Bourguignon, 2012 : 216-217). Le sumérien a la racine GI « roseau » qui forme le mot sum. GIBIL « roseau à brûler » (Bourguignon, 2012 : 216) ; en allant plus loin en Orient, il semble possible de rapprocher le skr. *gôpura* « souchet » (DSF : 224) du myc. *ku-pa-ro* et il désigne l'espèce *Cyperus rotundus* L.

Les mots bsq. *khopor* « creux, concave » et *gopor* « bol, écuelle » (EBD on ligne), géographiquement très éloignés, pourraient se rapprocher de la forme mycénienne ; en outre, dans le parler *arbëresh* de *Porkanuni*/*Portocannone* nous avons collecté le mot *got* « verre » (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 56) qui correspond au mot alb. *gotë* ayant la même signification (Leka & Simoni, 1996: 161).

Dans l'EBD à l'entrée *gopor*[20], Morvan aborde la question concernant la variation de la racine eurasienne pré-indoeuropéenne *gop-/gob-/kop-/kob- « creux, concave, convexe » qui peut présenter de nombreuses formes, telles que : gab-, gob-, gub-, geb-, gib-, kap-, kop-, kup-, kep-, kip-, etc. comme le témoignent les exemples que nous avons illustré ci-dessus. Tout comme la consonne initiale, la voyelle radicale peut subir des changements phonétiques dans les différentes langues du monde et, en outre, l'affaiblissement consonantique peut intéresser aussi la consonne finale comme le témoignent les mots arb. *got*, alb. *gotë* et hon. *csupor* « pot » (EBD : entrée *gopor*).

Ayant écarté dès le début le rapprochement de gr. κύπειρον « souchet » au gr. κύπρος « henné », il nous semble finalement tout à fait possible de proposer une hypothèse étymologique en faisant observer le fait que les mots proposés dans les exemples ci-dessus peuvent se diviser en deux groupes principaux : d'un côté, gr. κύπειρον, myc. *ku-pa-ro*, skr. *gôpura* « souchet », akk. *gipāru* « prairie », *gibarrû* « roseau, fibres de roseau », *giballu* « cannaie », *gibillû* / *kibirru* et sum. GIBIL « roseau (bois) à brûler »; de l'autre, bsq. *gopor* « bol, écuelle », arb. *got*, alb. *gotë* « verre » et hon. *csupor* « pot » ; par contre bsq. *khopor* « creux, concave » reste seul, sans possibilité de rapprochements. Le premier groupement concerne des mots se référant aux plantes du souchet et du roseau, aux endroits où elles poussent (prairie, cannaie), à leur utilisation (roseau à brûler) ; en revanche, l'autre groupement désigne des objets concaves pouvant contenir des liquides. Le bsq. *khopor* semble pouvoir se rapprocher sémantiquement des deux ensembles de mots : d'un côté, il peut se référer au fait que les tiges de roseau et de souchet sont creuses et, de l'autre, les objets contenant des liquides résultent en effet concaves. Nous croyons, donc, que la source motivationnelle des désignations susmentionnées soit le trait « creux » caractérisant à la fois les tiges des espèces botaniques concernées et la forme concave des verres, pots et bols que l'on vient juste d'analyser.

L'arb. *qipar* peut donc être considéré comme le reflet de myc. *ku-pa-ro* « souchet » en tant que plante aux tiges creuses.

[20] Étant consultable seulement en ligne, l'*Etymological Basque Dictionnary* ne nous permet pas d'indiquer les numéros des pages auxquelles nous nous référons ; il est donc nécessaire de donner comme référence l'entrée que nous avons consultée et dont on a tiré la citation.

7.26 *Daucus carota* L. sensu stricto

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=5412

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[karˈɔt sarvˈadʒɛ]	42 SKL	Carotte sauvage Pastanade (FEB : 95)	Carota selvatica (Pignatti, 1982, II : 251)	Karotë Karotë e egër Lule turpi Lule hanë Luleperde Lulemarrje Lule e marrës Lulebereçeti Rrozë e vogël Rriqën (FEB : 95)
2	[cˈifter]	13 SKO			
3	[pjetrosˈin t ˈɛgər]	35 SJK			

7.26.1 Nom scientifique

Selon l'opinion d'André, le premier élément de ce binôme scientifique, lat. DAUCUS, -ī est un emprunt du gr. δαῦκος apparenté à gr. δαίω « brûler » en raison de la saveur piquante de la racine (DELG : 254 ; André, 2010 : 87). Tout comme le premier, lat. CARŎTA, -AE « panais, carotte » résulte être aussi emprunté au gr. καρωτόν « carotte » (DELL : 101).

7.26.2 Description botanique

La carotte sauvage est une plante qui peut atteindre jusqu'à 80 cm ; elle a les rameaux étalés et les feuilles molles, qui prennent la forme de plumes sur les bords. Les fleurs peuvent être blanches ou rosées et elles sont disposées en grandes ombelles et la période de la floraison va de mai à octobre (Pignatti, 1982, II : 251).

7.26.3 Propriétés et utilisation

Les propriétés vermifuges, laxatives, apéritives, diurétiques, digestives, galactagogues de la carotte sauvage sont très connues ainsi que son utilisation pour le traitement des ulcères gastriques et de la dysenterie (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2062 ; Guarrera, 2006 : 93), de la toux, de l'uricémie, de la leucorrhée, des blessures, des infections cutanées, des brûlures, des orgelets, de l'acné, des crevasse aux seins et de la sciatique (Guarrera, 2006 : 93). Il s'agit, en effet, de l'une des espèces botaniques les plus exploitées en médecine populaire en raison de ses puissantes propriétés thérapeutiques et, en Sardaigne, la racine de la carotte était considérée comme une « drogue chaude », capable de traiter n'importe quelle maladie (Atzei, 2003 : 448).

7.26.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [karˈɔt sarvˈadʒɛ] est un syntagme composé emprunté au cal. *carota sarvaggia* (NDDC : 139, 605) ; la même structure lexématique est présente en daco-roumain où l'on trouve [mˈorkov səlbˈatik] et [mˈorkovʲ səlbˈatiʧʲi] « carotte sauvage » (Scarlat, 2008 : 465).

2- [cˈifter] est un nom dérivé dont la structure morphologique est formée de la base lexicale arb. *qift-* à laquelle on ajoute le suffixe *-er* pour la formation de nom dérivés d'autres substantifs (Ressuli, 1986 : 146). Nous n'avons pas d'indications étymologiques dans les dictionnaires albanais à propos de ce phytonyme, mais la base lexicale *qift-* peut être rapprochée du zoonyme alb. *qift* « milan » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 468) et arb. *qift* « milan, buse, faucon, épervier, etc. » (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 165; Baffa, 2009 : 89 ; Massaro, 2010 : 135) selon les différents parlers *arbëreshë* dans lesquels ce mot désigne toujours un membre de l'ordre des Rapaces. Le rapprochement entre une plante et un animal peut sembler bizarre, mais il est motivé sémantiquement si on postule une dérivation de la base lexicale arb. *qift-* < lat.*(a-)ccipVt-, bien représentée par le mot lat. ACCIPITER, -TRIS « aigle » (EWAS : 226) qui nous renvoie au représentant le plus connu des Rapaces. Du point de vue phonétique, il est possible d'observer :

- l'aphérèse de lat. a- ;
- la palatalisation de lat. < -cc- > /-kk-/ > arb. < -q- > /-c-/ ;
- la voyelle tonique /-i-/ n'a pas subi de changement ;
- la séquence phonique lat. -pVt- > en raison de la syncope de la voyelle arb. -pt- > -ft- ; Jokl fait dériver cette mutation du latin vulgaire balkanique, comme le témoigne le toponyme alb. *Groftat* (nom d'une grotte dans la région de *Mirdita* dans le nord de l'Albanie) < lat. vulg. balk. CRUPTA (Demiraj, 1997 : 177). De plus, cette mutation est souvent attestée quand il s'agit d'emprunts latins et elle est probablement due à une influence analogique avec d'autres mots albanais où le groupe consonantique /-ft-/ est normalement présent dans toutes les positions (par

ex. *ftua* « coing », *qifter* « carotte sauvage », *prift* « prêtre »). La transformation de cette dernière séquence phonique témoigne d'un emprunt latin très ancien qui a été intégré pendant une phase de développement linguistique dans laquelle l'accent albanais était fixe et tombait sur la première syllabe, tout comme dans *qifter*, ce qui a eu par conséquence la contraction de la séquence phonique latine de départ (Topalli, 2006).

Il reste encore à comprendre ce qui a causé un tel rapprochement lexico-sémantique entre le phytonyme *qifter* et le zoonyme *qift*. Dans l'Égypte ancienne, on pratiquait le culte du dieu Horus qui signifie en égyptien « l'élevé ». Il était représenté sous la forme d'un faucon et était adoré dans un nombre considérables de villages, à partir de la période prédynastique de l'histoire de cette civilisation (Černý, 1951 : 23). Horus était le dieu du ciel et, tout comme les autres animaux sauvages, il était censé avoir des pouvoirs extraordinaires qui étaient dus à sa capacité de voler extrêmement haut au-dessus de la terre ; comme tous les dieux, il était aussi censé avoir un degré de puissance et d'intelligence supérieur à celles des hommes (Černý, 1951: 27). L'âme des hommes était aussi thériomorphe et, en effet, l'imagination primitive la voyait se transformer en oiseau au moment de la mort, lorsqu'elle quittait le corps humain ; cet oiseau-âme s'appelait *ikh* et désignait l'ibis (Černý, 1951: 81). Si au début du Règne égyptien ce dieu-oiseau était vénéré comme thériomorphe parce qu'il était considéré sacré, à partir déjà du Règne Moyen (2000-1780 a.J.-C.) l'oiseau-*ikh* ne représente plus « l'âme, l'esprit qui s'envole vers le ciel », mais il acquiert la signification de « démon, fantôme » et c'est avec cette dernière signification qu'il survit encore aujourd'hui en copte (Černý, 1951: 82). Les croyances populaires germaniques indiquent les oiseaux rapaces comme les épiphanies de la mort (Riegler, 1981a : 309) et sont censés provoquer la putréfaction des corps ainsi que causer des maladies, telles que la peste (Riegler, 1981a : 320). Donc, si dans l'antiquité l'oiseau était sacré et considéré comme parent, protecteur et dieu des hommes, dans des temps plus récents il a acquis une nuance négative en tant que symbole de la mort : le passage du zoomorphisme de l'Égypte ancienne à l'anthropomorphisme des temps récents a renversé la valeur culturelle de cet animal, transformé de protecteur sacré à symbole du mal, de mort et de maladies. Il s'agit du processus d'inversion dont parle Alinei (1984) lorsqu'il se réfère à la typologie zoologique des zoonymes parentélaires : au cours du Paléolithique, la société de chasseurs et cueilleurs voyait les animaux sauvages, les oiseaux, les amphibies et les insectes comme des êtres magiques, avec qui l'homme primitif entretenait des rapports magiques et totémiques qui étaient déterminés par le fait que c'était l'animal qui contrôlait l'homme, qui avait un pouvoir sur lui en raison de la pénurie des méthodes de production caractérisant cette typologie de société primitive. Au fur et à mesure que la société évoluait, avec l'élevage et l'agriculture pendant le Néolithique, les rapports entre l'homme et l'animal deviennent plus rationnels et moins magiques et, par conséquent, l'homme commence à contrôler les animaux et

à les domestiquer, c'est ainsi qu'on parle d'animaux domestiques pour les différencier de ceux sauvages qui vivaient libre dans la nature (Alinei, 1984).

Revenant sur le phytonyme objet de cet analyse, il est nécessaire de prendre en considération d'éventuelles correspondances avec l'IE. ; à ce propos, Pokorny (IEW : 598) présente une racine IE. *kik- « geai, pie », qui est considérée la base onomatopéique pour quelques noms d'oiseaux, tels que le gr. κίσσα et l'att. κίττα « geai, pie », « *Garrulus glandarius* » (DELG : 535). Ces formes se rapprochent de manière considérable du nom de l'oiseau sacré égyptien et des formes albanaises désignant les rapaces et, dernièrement, de la forme latine, on obtient ainsi la séquence suivante : IE. *kik-, eg. ikh, gr. κίσσα, att. κίττα, arb./alb. qift, lat. AC-CI-PITER. Par ailleurs, le motif de « l'imitation du cri de l'oiseau » représente l'un des mécanismes de création lexicale en ornithonymie, fondés sur l'onomatopée : Goudi (2011 : 230) a retracée le développement de ce mécanisme dans son étude motivationnelle sur la zoonymie dialectale de l'île de Lesbos en Grèce. Il semble évident que les noms de ces rapaces ont en commun la même syllabe tonique, bien qu'elle présente des petits changements phonétiques : les syllabes *ki-*, *qi-* ou, avec la métathèse, eg. *ik-* représentent la base lexicale à laquelle on ajoute les suffixes que l'on trouve dans les formes égyptienne, grecques, albanaise et latine pour substantiviser l'onomatopée de départ ki- ou ik-.

Frazer (1887 : 83) indique l'aigle/le faucon et le corbeau comme les créateurs du monde, les progéniteurs de la race humaine qui sont présents dans le ciel sous forme d'étoiles ; le sentiment de descendance liant les hommes primitifs à ces rapaces était mis en relief par les dénominations des différentes tribus, appelées souvent avec les noms de leurs animaux-totem, comme par exemple en Australie, le nom de tribu « Aigle-Faucon » était très commun ainsi que Serpent, Raton, Corbeau, Kangourou (Frazer, 1887 : 83). On a déjà remarqué l'importance de ce rapace, en tant qu'animal-totem, chez les Égyptiens qui le vénéraient comme le dieu du ciel. Le milan est un oiseau qui est aussi très important dans la tradition orale *arbëreshe* comme le témoigne la présence de ce rapace dans l'un des chants d'amour les plus connus parmi les *Arbëreshë* du Molise et des Pouilles, à tel point qu'ils le considèrent comme leur hymne : *qifti arbëresh* « milan *arbëresh* » (Musacchio, 1970 : 119). D'ailleurs, au centre du drapeau de la nation albanaise on trouve représenté une aigle bicéphale noire qui est le symbole du peuple albanais et l'Albanie est aussi indiquée comme la « terre des aigles » dans le folklore populaire. De plus, la dénomination de la langue albanaise est *shqip* « albanais », nom que les spécialistes considèrent comme remontant à une forme adverbiale avec la signification de « sans détour, clair » (Demiraj, 1997 : 197), mais si on observe mieux son signifiant, on s'aperçoit qu'on y retrouve la même syllabe accentuée < -qi- > caractérisant le zoonyme *qift* et, par conséquent, *shqip* peut être considéré un mot préfixé et non primitif comme le suggère Demiraj (1997: 197).

Le nom de la carotte sauvage *qifter* traduit en définitive l'image d'un oiseau de proie parce qu'elle est douée de puissantes propriétés médicinales interprétés par les hommes primitifs comme des virtus magiques et cette plante est classée par conséquent parmi les phénomènes surnaturels et les oiseaux de proie. Un autre phytonyme *arbëresh* peut entrer dans ce champ onomasiologique, en particulier l'arb. *qitër* [cˈitər] « cédratier » qui renvoie, à son tour, au phytonyme lat. CITRUS « cédratier » (DELL : 123) ; cette espèce prend le nom scientifique de *Citrus medica* L., ce qui nous amène à déduire qu'il s'agit d'une espèce ayant des propriétés thérapeutiques très puissantes. Comme on l'a illustré dans le paragraphe précédent, la carotte sauvage est considérée en Sardaigne comme une drogue, étant donné ses propriétés thérapeutiques qui assommaient probablement les malades, en leur donnant un véritable « coup de bâton » (it. *bastonata* : les dénominations de l'aire italienne *bastunaggia*, *pastunaggia* (Ligurie), *pastinaca* (Toscane), *bastonaje bianche* (Piémont), *bastunaca* (Sicile), etc. (Penzig, 1924, I : 164) tiennent compte de cette caractéritique. Le mouvement des Rapaces est également violent et soudain lorsqu'ils chassent leurs proies : quelques espèces, en particulier, prennent la position connue comme « Saint-Esprit », c'est-à-dire un vol stationnaire caractéristique à battements d'ailes rapides qui leur permet de repérer aisément leur proies depuis le poste d'observation le plus haut et de leur tomber dessus au bon moment pour les saisir avec leurs griffes acérées (cfr. http://www.oiseaux.net, portail d'ornithologie). Cet aspect ultérieur du comportement de ces rapaces a probablement conduit aux aboutissements latins dont l'origine remonte au lat. $\bar{\breve{A}}$C-(I-) < IE.*ak- « être piquant, aigu, pointu » (IEW, I: 18) et sont représentés par les noms lat. ĂCEŌ, -ĒRE « être sur » (OLD: 24); ĂCIDUS, -A, -UM « acide, aigre » (OLD: 27); ĂCIĒS, -ĒĪ « pointe » (OLD: 28); ĂCUS, -ŪS « aiguille, épingle » (OLD: 31); ĀCER, ĀCRIS, ĀCRE « pointu, aigu, piquant » (OLD: 24); ACĒTUM, -Ī « vinaigre » (OLD: 26), etc.

3- [pjetrosˈin t ˈɛgər] est un syntagme composé de l'emprunt cal. *pietrusino* « persil » (NDDC : 516) et de son spécificateur arb. *të egër* « sauvage » qui trouve une correspondance dans la désignation droum. [petrinʒˈel səlbˈatik] « persil sauvage » (Scarlat, 2008 : 464).

7.27 *Dipsacus fullonum* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=7362

Image tirée du site https://www.google.it/search?q=dipsacus+fullonum+L.&client=firefox-b&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwi83rXnm6vUAhXBWRQKHbbFAMsQ_AUICigB&biw=1366&bih=633

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[kardˈɔɲ]	8 KAT	Cardère sauvage Cabaret des oiseaux (FEB : 100)	Scardaccione selvatico Cardo (Pignatti, 1982, II : 662)	Berunzë e butë Berunzë krehëse Krahënbari Bariboçe Zhxhetë Berunxë Berunzë e pyllit Birojë Birorë Shgjetë Lerve (FEB : 100)
2	[muŋganˈats]	48 HOR			
3	[karðaʌˈɛʃ]	35 SJK			

7.27.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique de cette espèce se compose d'un emprunt du gr. δίψακος « plante pour la soif » < gr. δίψα « soif » (André, 2010 : 89) et du lat. FULLŌ, -ŌNIS « appellation complète, qui a la fonction de nom » (OLD : 744).

7.27.2 Description botanique

Le cabaret des oiseaux peut atteindre 1 mètre et elle est caractérisée par des tiges robustes, aiguillonnées et sillonnées où poussent des feuilles glabres, lancéolées, entières et dentées mais qui sont garnies d'aiguillons sur la nervure dorsale et sur les bords. Les fleurs sont rose lilas et se développent en têtes ovales dont les folioles entourant l'involucre résultent arquées-ascendantes, linéaires, épineuses et plus longues que la tête florale. La fleur est aussi caractérisée par la présence de paillettes dressées et aristées sur le réceptacle, plus longues que les fleurs (Pignatti, 1982, II : 662).

7.27.3 Propriétés et utilisation

Dans la communauté de *Sënd Japku*/*San Giacomo*, les têtes florales de la cardère sont utilisées pour peigner la laine, étant donné l'ancienne tradition d'artisanat liée au tissage sur métier à tisser qui caractérise la plupart des communautés *arbëreshe* de la Calabre. L'utilisation des fleurs du cabaret comme peignes à laine est également attestée par les dénominations que la plante prend dans les différentes régions italiennes : *pentu di masche* « peigne des sorcières » dans les Langhe piémontaises, *spi de lupu* « épine de loup » dans les Marches, *petni* « peignes » en Ligurie, *pettini di lupu* « peignes de loup » en Sicile, *cardo da panni* « chardon des draps » en Toscane (Penzig, 1924 : 171-172). Dans la tradition italienne de la médecine populaire, cette espèce possède, d'une part, des propriétés digestives et laxatives et, de l'autre, elle est utilisée pour le traitement des infections cutanées, des plaies, des furoncles, de la chute des cheveux, des lentigos, de l'azotémie, des calculs vésicaux et rénaux (Guarrera, 2006 : 95). On connaît également l'utilisation de cette plante pour le traitement des inflammations oculaires ; en effet, en cas de maladies oculaires, une croyance populaire suggère de mouiller les yeux avec l'eau de pluie qui se rassemble dans une espèce de petite baignoire à la base des feuilles où les oiseaux vont se désaltérer (Beccaria, 1995 : 65). Au Kosovo, on affirme que l'infusion de fleurs de cardère possède de puissantes propriétés anti-hémorroïdales (Mustafa *et al.*, 2012a : 744).

7.27.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [kardˈɔɲ] est un emprunt du nap. *cardògna* « chardon sauvage épineux » (NVDN : 152).

2- [muŋganˈatʂ] est un emprunt au sic. *munganazzu* « chardon » (< sic. *muganazzu*) (VS, II : 880).

3- [karðaʌˈɛʃ] est un syntagme composé dont le premier élément arb. *kardha-* peut se rapprocher du verbe cal. *scardare, -ri* « carder » (NDDC : 618) et le deuxième élément représente le mot arb. *-lesh* « laine » ; ce composé représente bien l'utilisation que les cardeurs faisaient des têtes florales de cette plante, qui allaient ensuite former les peignes de la carde une fois séchées, comme on peut le voir sur la deuxième figure ci-dessus. La carde était un outil que les cardeurs utilisaient pour carder la laine avant de la filer.

7.28 *Ecballium elaterium* (L.) A. Rich.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=7196

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[kˈuŋguɬ i ˈɛger]	33 SSO	Concombre d'âne Cornichon d'âne (FEB : 103)	Cocomero asinino Schizzetti Sputaveleno (Pignatti, 1982, II : 138)	Kungulleshkë (FEB : 103)
1.2	[kˈuŋguː i ˈɛgər]	8 KAT			
1.3	[kˈuŋguɬi ˈɛger]	13 SKO			
2.1	[kukutsˈelː ɟˈumi]	42 SKL			
2.2	[kukutʃjˈɛl i ˈɛgər]	2 MUN			
3.1	[muʁunˈel]	48 HOR			
3.2	[muɬˈun i ˈɛgər]	35 SJK			
3.3	[muɣˈuni rːˈuʃkwit]	3 POK			

7.28.1 Nom scientifique

Selon les informations fournies par André, le premier composant de ce binôme scientifique pourrait être probablement une transcription du gr. ἐκβόλιον « drogue abortive » (André, 2010 : 92), tandis que le deuxième élément lat. ELATĒRIUM, -(I) Ī « jus de concombre » (OLD : 597) est utilisé comme une drogue.

7.28.2 Description botanique

Comme toutes les Cucurbitées, le concombre d'âne pousse en rampant sur le sol. Ses tiges arrivent à s'allonger jusqu'à 1 m ; elles sont épaisses et hérissées de poils raides. Les feuilles épaisses sont triangulaires, en forme de cœur, et sinuées-dentées. Les fleurs sont jaunes et apparaissent entre mai et septembre. La caractéristique de cette plante est ses gros fruits, penchés et rudes, de forme oblongue, hérissés, et de couleur verte qui s'ouvrent avec élasticité en lançant leurs graines très loin de la plante (Pignatti, 1982, II : 138).

7.28.3 Propriétés et utilisation

En médecine populaire, le concombre d'âne a plusieurs utilisations dont la plus connue est celle d'un puissant laxatif en raison de la présence d'élatérine, un principe actif toxique qui est contenu dans les fruits et qui procure des effets purgatifs drastiques (Guarrera, 2006 : 96 ; Viegi *et al.*, 2003 : 237). En effet, on donne aux mulets les fruits écrasés pour traiter leur troubles gastro-intestinaux (Pieroni, 1999 : 123 ; Viegi *et al.*, 2003 : 225). Les Bédouins de la Jordanie et du desert du Sinaï connaissent les propriétés toxiques de cette espèce qui peut causer l'empoisonnement des êtres humains (Abu-Rabia, 1999 : 5). En effet, la toxicité du jus peut irriter gravement les yeux (Guarrera, 2006 : 96) mais peut, en revanche, avoir des effets bénéfiques sur la santé en cas d'odontalgies (Quave & Pieroni, 2007 : 215 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 376), d'hémorroïdes (Guarrera, 2006 : 96), de troubles et infections cutanées en vertu de ses propriétés antiseptiques et vulnéraires (Quave & Pieroni, 2007 : 215 ; Pieroni & Quave, 2005 : 264 ; Pieroni *et al.*, 2002b : 225 ; Viegi *et al.*, 2003 : 225) et il est utilisé aussi comme anti-malarique, dans les communautés *arbëreshe* de Basilicate et celles slaves du Molise (Pieroni *et al.*, 2002b : 225 ; Di Tizio *et al.*, 2012 : 3). Et enfin, chez les Slaves molisans[21], on

[21] Les trois communautés slaves du Molise sont l'une des treize minorités linguistiques et historiques présentes sur le territoire italien ; ce sont *Acquaviva Collecroce*, *San Felice del Molise* et *Montemitro* dans la région de *Campobasso*. Ces communautés parlent le slave molisan, notamment le *naš jezik* « notre langue », qui appartient génétiquement au groupe dialectale štokavo-ikave du serbo-croate (Breu, 2005 : 112). Les Slaves molisans sont immigrés en direction de l'Italie il y a environ 500 ans et leur territoire d'origine est la vallée du fleuve Narenta (Neretva) en Erzégovine (Breu, 2005 : 112). Tout comme les communautés *arbëreshe*, celles slaves molisanes sont aussi protégées par des lois nationales et régionales.

enduit les seins avec du jus de concombre d'âne pour sevrer l'enfant du lait maternel (Di Tizio *et al.*, 2012 : 3)

7.28.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les trois premières désignations, notamment *kungull i eger*, *kungull i egër* et *kungulli eger* sont des syntagmes composés ayant la structure N + Adj. : le nom arb. *kùngull* « courge, courgette » (au sing. dét. *kungulli* « la courge, la courgette ») dérive, selon Meyer, du lat. CUCUMIS « concombre » (EWAS : 214), tandis qu'Orel propose une forme d'origine proto-albanaise *kunkula qui trouve une correspondance en lit. kuñkulas « bulle » (AED : 205). Nous estimons que l'opinion de Meyer (arb. *kungull* < lat. CUCUMIS) est peu convaincante, essentiellement pour deux sortes de raisons: d'un point de vue sémantique, le concombre et la courge ne semblent pas pouvoir être rapprochées en raison du fait qu'il s'agit de deux plantes produisant des fruits différents comme couleur et taille; du point de vue de la phonétique historique albanaise, il n'y a pas d'explication pour justifier une nasale intervocalique, telle que lat. < -M- > résultant en arb. < -ll > = /ɫ/ puisque la latérale vélarisée albanaise est normalement dérivée d'une latérale alvéolaire /l/ latine et qu'elle préserve la position intervocalique de provenance, qui est due au processus d'intégration des emprunts latins en albanais ; dans ce cas < -ll > se trouve en fin de mot et nous estimons donc qu'elle est incompatible avec la position occupée par lat. < -M- > dans le mot lat. CUCUMIS.

En outre, la position de l'accent albanais sur la première syllabe nous induit à croire qu'il s'agit d'un emprunt au latin qui s'est produit au moment où les lois d'accentuation albanaises prévoyaient un accent fixe sur la première syllabe en présence de mots monosyllabes et polysyllabes (avant le VIIe s. a. J.-C.) et cela a aussi permis la conservation de la voyelle tonique lat. /u/ sans changements (Demiraj, 1997 : 105). De plus, la voyelle atone lat. < -u- > résulte toujours être soit réduite à alb. /ə/ ou bien elle disparait, mais dans notre cas la présence de /u/ atone dans la forme albanaise de dérivation latine nous enduit à écarter définitivement le mot lat. CUCUMIS comme source de l'emprunt alb. *kungull* (Demiraj, 1997 : 163). Une dernière observation concerne la présence, dans le corps du mot arb. *kungull*, de la nasale intervocalique < -n- > que l'on peut probablement expliquer comme une épenthèse.

L'hypothèse que propose Orel en se basant sur l'existence d'une forme d'origine proto-albanaise nous satisfait beaucoup plus et la proto-forme *kunkula nous semble acceptable comme étant l'étape précédente de développement en raison du respect de la plupart des lois de changement phonétique albanais, exception faite pour la présence de la voyelle /u/ en position atone qui ne peut pas encore être justifiée. Si l'on prend comme nouveau point de départ la base lexicale arb. *kung-*, nous en arrivons à obtenir un mot lat. CONCHA, -AE « coquille, un objet en

forme de coquillage » qui présente parmi ses dérivés une forme lat. CONCHULA « petite coquille » (DELL : 29 ; OLD : 386).

Selon une analyse phonétique, le mot lat. CONCHULA peut être considéré comme compatible avec le résultat arb. *kungull*, sur la base des évolutions suivantes :

- lat. C- > arb. k-
- lat. -Ō- tonique > arb. -u-
- lat -CH- > arb. -k- > -g-
- lat. -UL- > arb. -ull

Une correspondance avec arb. *kungull* se trouve dans le mot cr. *gungulûn* « gros rocher rond » qui est utilisé dans la ville de Šibenik sur la côte de la Croatie. Selon Skok, cr. *gungulûn* < ven. còngolo < lat. coculca < *cocula < cochlea < gr. κόχλος (DELCS : 525). Il semblerait donc que le mot lat. CONCHULA soit entré dans le latin à partir d'un emprunt au grec. Selon l'opinion de Beekes, gr. κόχλος est supposé être un mot pré-grec avec la signification de « crustacé avec une coque en forme de spirale, escargot de mer, escargot terrestre, escargot violet » et où l'on observe également la présence de nombreux dérivés (EDG : 765) ; mais, les renseignements étymologiques demeurent insuffisants, tout comme dans la plupart des mots pré-grecs. S'il s'agit, donc, d'un mot du substrat pré-grec, il est souhaitable de trouver des correspondances avec d'autres langues en dehors de la Grèce et de l'Asie Mineure, telles que le basque ou les langues caucasiennes.

Il semblerait que le mot bsq. *konkor* « bossu » (DBF : 239) puisse être rapproché formellement de l'arb. *kungull* ; sémantiquement, la signification « bossu » désigne, en général, une malformation du dos des êtres humains et peut donc indiquer aussi le profil « bossu » caractérisant la forme ronde d'une courge. Une correspondance importante nous arrive de l'arménien où l'on trouve le mot dialectal *koko(v)* / *gogo(v)* « testicules, rond, œil, noix, etc. » (EDA : 367) qui peut correspondre, selon Martirosyan, au pers. *gund* / *gond* « testicule » et *gund-* racine pour « rond » qui a donné en arm. *gund* « sphère, balle, roue, etc. » ; ce dernier mot trouve, selon cet auteur, une correspondance dans l'alb. *gogël* « cône, inflorescence de Conifères » (EDA : 368).

Les langues sémitiques présentent une racine **kol-* « gourde, courge calebasse » qui donne les résultats suivants : par exemple, la base lexicale tc.ou. **kwal-* « courge calebasse » > hs. *kwala* « bouteille d'eau en métal » et *kōlōlō* « espèce de gourde-bouteille » ; la base lexicale tc.c. **kwal-* > gvo. *kwəla* « courge calebasse, pot » ; la base lexicale tc.e. **kwal-* > sok. *kō-kolo* « pot » et mig. *kolo-ngane* « tasse d'argile » (HS : 321). Un dérivé intéressant de **kol-* est la racine sémitique **ka-kul-* « panier » qui est à la base des formes suivantes : sem. **kul-kul-* « panier », akk. *kukkullu* « panier » ; dans les dialectes du Rift la base lexicale a subi un processus de métathèse **kakul-*

« demi-calebasse » (HS : 310). Le sanskrit témoigne aussi d'une espèce de courge appelée *kâlikâ* (DSF : 161).

Toutes ces formes semblent partager les mêmes caractéristiques formelles en raison du fait qu'il est possible d'identifier les mêmes séquences de sons : [k-/g- + -V- (+ -n-/-l-) + -k-/-g] qui forment avec des combinaisons différentes les éléments phoniques dont est composée la base lexicale ; du point de vue sémantique, tous les mots exposés ci-dessus expriment, avec des nuances de signification différentes, les concepts d'objet « rond et/ou concave » et « dur (à l'extérieur) », ce qui nous amène à penser qu'il s'agit d'une structure à base phonosymbolique. Une confirmation nous arrive de ce que Contini (2009 : 90) écrit à propos des bases phonosymboliques *coc-/cuc-* ou *gog-/gug-* que l'on trouve comme bases lexicales pour les zoonymes et phytonymes dont

> *« […] le sens primitif a dû être, peut-être, celui de quelque chose de dur associé à l'idée de rond, d'arrondi, […] »*

comme dans les mots it. *còccola* « baie, tête », nap. *còccola* « coquille de noix », fr. *coque*, *cocon*, *cocotte* « sorte de casserole », b.lat. CUCUMA « casserole », etc., ou dans les désignations signifiant « sommet », témoignés par le sarde [kˈukuru] « sommet, cime » et ses formes dérivées, ainsi que dans l'alb. *kokë* « tête » (Contini, 2009 : 91).

Le fait que les phonosymbolismes ainsi que les onomatopées soient un tout petit fragment du lexique des langues représente un obstacle réel à leur identification ; de plus, comme l'affirme Alinei, les créations phonosymboliques sont engendrées dans les environnements domestiques privés, fermés, et on est donc capables pour cette raison de les renommer de façon immédiate, mais il reste la difficulté d'en comprendre le processus permettant le passage du domaine privé et familial à celui public et partagé par une communauté linguistique toute entière (1997d : 18). Le spécificateur suivant le nom arb. *kungull* est représenté par l'adjectif arb. *i eger* / *i egër* « sauvage » qui désigne, dans ce cas, la caractéristique de « non comestibilité » de cette plante par rapport à la courge cultivée appelée également *kungull*.

2- Le deuxième groupe de désignations comprend les phytonymes arb. *kukucel gjumi* [kukutsˈel: ɟˈumi] et *kukuçjel i egër* [kukutʃjˈɛl i ˈɛgər] qui sont, tout comme les trois premiers, des syntagmes composés par un premier élément désignant une petite courge qui est nommée par l'emprunt au nap. *cucuzzèlla* « courgette » (> nap. *cucuzzèlla sarvàteca* « concombre d'âne ») (NVDN : 231) – témoignant de la même origine phonosymbolique que *kungull* – et les deux spécificateurs *gjumi* « du sommeil » et *i egër* « sauvage ». Ce dernier adjectif a la même fonction que les deux spécificateurs du premier groupe de phytonymes analysés, tandis que le premier spécificateur nécessite d'une réflexion plus profonde. La signification que cette dernière forme lexicale est bien évidemment le résultat d'une séquence métonymique de type « causes-effet » :

le spécificateur *gjumi* se référant à l'effet dangereux que les graines à l'intérieur des fruits produisent au contact des yeux des hommes lorsqu'ils en sont atteints. En effet, nos locuteurs nous ont dit que les fruits du concombre d'âne éclatent comme des balles et que si les graines arrivent dans les yeux, ils provoquent une cécité temporaire ; le seul soulagement possible est celui de garder les yeux fermés, comme si l'on était en train de dormir.

3- Les trois derniers phytonymes se basent sur le type lexical *mullun* « melon » (< lat. MĀLUM « pomme ») qui guide la composition des trois formes lexicales et se réfère à la forme « ronde » des fruits de cette plante. *Mullunel* [muʁunˈel] « petit melon » est un emprunt du sic. *muluneḍḍu* « concombre d'âne » (VS, II : 886). *Mulluni i egër* [muɬˈun i ˈɛgər] est un syntagme composé par arb. *mulluni* « le melon » emprunté au cal. *mulunə* (NDDC : 418) et son spécificateur *i egër* « sauvage » qui désigne la caractéristique « non comestible » du fruit de cette plante, tout comme dans les désignations précédentes. *Mulluni rrushkullit* [muɣˈuni rːˈuʃkwit] est un syntagme composé dans lequel le premier élément est représenté par le nom arb. *mulluni* « le melon » emprunté au dialecte mol. *muləònə* (DAM, II : 1155) et son spécificateur *rrushkullit* « du houx » se réfère à une autre espèce végétale qui sert probablement à désigner le trait « sauvage » de cette espèce de melon ou le trait « hérissé de poils » qui couvre les fruits, les feuilles et les tiges.

7.29 *Equisetum arvense* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=15124

Image tirée du site https://it.wikipedia.org/wiki/Equisetum_arvense

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[bˈiʃt ðˈɛʌprje]	13 SKO	Prêle queue de rat Prêle des champs (FEB : 108)	Equiseto dei campi (Pignatti, 1982, I : 44)	Këputje arash Bargjan Hjeksë e fushave Krizm Bar paresh Krips Nieksë Grreth i arave (FEB : 108)
2	[mjˈɛkər]	35 SJK			
3	[peʌikˈɔm]	33 SSO			
4	[stɔkamˈɛnt]	42 SKL			
5	[mwˈɛntʃ]	8 KAT			
6	[cirˈiɲe]	48 HOR			

7.29.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique représente, selon André, une similitude énoncée par Pline entre les feuilles de la prêle et le crin de cheval : lat. EQUISAETUM < lat. EQUINAE SAETAE (André, 2010 : 95). L'adjectif lat. ARVENSE « des champs » < lat. ARVUM, -I « champs, terre cultivée » (OLD : 178).

7.29.2 Description botanique

La prêle est une plante grêle ayant la caractéristique d'avoir deux sortes de tiges : fertiles et stériles. Les tiges fertiles (cfr. première photo en haut) ne vont pas au-delà des 25 cm, elles sont simples, lisses et brun rougeâtres et leur période de vie précède la parution des tiges stériles. Elles présentent des gaines brunes, lâches, ovoïdes surmontées par un épi oblong-cylindrique et obtus. Les tiges stériles (cfr. deuxième photo en bas) atteignent jusqu'à 80 cm et elles sont caractérisées par une couleur vert pâle ; elles résultent être sillonnées, rudes et verticillées. La prêle fleurit en mars (Pignatti, 1982, I : 44).

7.29.3 Propriétés et utilisation

Aucune utilisation relative à cette plante n'a été indiquée chez les *Arbëreshë*, mais Pline en a illustré de nombreuses vertus médicinales. Chez les Grecs, les feuilles stériles en infusion faisaient résorber la rate des coureurs ; leur suc arrêtait le sang s'écoulant des narines, soignait la dysenterie, guérissait la toux, l'orthopnée, les ruptures et les lésions serpigineuses (HN, XXVI, 132). Dans les différentes régions italiennes, la prêle est utilisée en médecine populaire pour le traitement des infections intestinales, de l'hémoptysie, de la tuberculose, des maux de gorge, des troubles respiratoires, urinaires et cardio-vasculaires, des douleurs rénales, des calculs rénaux, de la prostatite, de la gravelle, de l'hypertension, des œdèmes, des hémorroïdes, des blessures, des abcès, des furoncles, de la rhinorragie, de la ménorragie, des rides, des plaies, des infections buccales, des gingivites, des engelures, des rhumatismes et des névralgies, des spasmes, des otalgies et des infections oculaires (Guarrera, 2006 : 97). On en connaît également les propriétés apéritives, diurétiques, dépuratives, galactagogues, emménagogues, fébrifuges, décalcifiantes et reconstituantes ; en médecine vétérinaire de petites quantités de prêle sont utilisées comme digestif pour les bovins (Pieroni, 1999 : 124 ; Viegi *et al.*, 2003 : 225), alors qu'on en déconseille l'utilisation comme fourrage en raison de sa toxicité qui conduit à la présence de sang dans l'urine des bovins (Guarrera, 2006 : 97). Cette espèce est utilisée dans l'alimentation humaine et animale ; en particulier les paysans consommaient, pendant le carême, au lieu du poisson, les jeunes tiges fertiles cuites dans l'huile ou bouillies et conservées dans du vinaigre (Simoni, 1995 : 207). La plante est utilisée surtout comme reconstituante pour les individus rachitiques et comme nourriture pour les oies (Guarrera, 2006 : 97). En tant que plante riche en silicium, la prêle a été utilisée dès l'antiquité pour polir les bois et les métaux (Simoni, 1995 : 207 ; Guarrera, 2006 : 97). Dans les Balkans, l'infusion de prêle sert à traiter les troubles uro-génitaux, tels que calculs et infections rénales (Mustafa *et al.*, 2012b : 6) et à bloquer les hémorragies internes, tandis qu'elle est appliquée directement sur les blessures comme hémostatique (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2062). Au Kosovo, les parties aériennes de la prêle, une fois macérées, sont utilisées comme médicament topique pour le traitement des rhumatismes (Mustafa *et al.*, 2012a : 744).

7.29.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- *Bisht dhelprje* [bˈiʃt ðˈɛʎprje] est un syntagme composé dont le premier élément arb. *bisht* « queue » désigne la forme des tiges stériles de la prêle, tandis que le spécificateur arb. *dhelprje* « de renard » précise les propriétés thérapeutiques des verticilles de rameaux, dont le suc arrêtait le sang s'écoulant des narines (HN, XXVI, 132) ; tout comme pour les autres phytonymes à double structure motivationnelle qui caractérisent corpus, celui-ci aussi est la métaphore de la

partie de la plante utilisée, notamment les feuilles stériles, en raison de ses propriétés thérapeutiques, représentées par l'un des animaux-totem les plus importants.

2- *Mjekër* [mjˈɛkər] « barbe » est une désignation à base métaphorique dans laquelle le transfert se fait entre les tiges stériles longues et minces de la prêle et les poils de la barbe ayant les mêmes caractéristiques. Une même typologie de désignation a été collectée dans le répertoire phytonymique daco-roumain où la prêle est appelée aussi « barbe » [bˈarbə] (Scarlat, 2008 : 440). Chercher à expliquer cette désignation anthropomorphique moyennant une simple métaphore basée sur la morphologie des feuilles stériles de la plante est un peu réducteur, premièrement parce que c'est l'une des espèces les plus exploitées en médecine populaire en vertu de ses nombreuses et différentes applications thérapeutiques et, deuxièmement, parce que la barbe est le symbole de la puissance (Beccaria, 1995 : 219) : les feuilles stériles sont des médicaments « puissants » et sont donc des barbes.

3- *Pelikom* [peʌikˈɔm] est un nom dérivé dans lequel la base lexicale arb. *pel-* « jument » est suivie de deux suffixes : le premier *-ik* qui fait fonction de diminutif et péjoratif (Ressuli, 1986 : 149), et le deuxième *-om(ë)* (Ressuli, 1986 : 156) sert à former des noms à partir d'autres noms d'où résulte une appellation par le nom d'un animal poilu « petite jument ». Le daco-roumain témoigne aussi de ce type de zoonymes, mais le nom de l'animal mâle est suivi d'un suffixe féminin d'où résultent les désignations suivantes de la prêle : [ursw ˈai̯kɨ] « ourse » (< *urs-* + *-oaică*), [ursˈaŋ̟kə] « ourse » (< *urs-* + *-ancă*), [mɨnzwˈai̯kə] « pouliche » (< *mânz-* + *-oică*), [mˈɨtsə] « chat, chatte », [motˈan] « matou », [motoʧˈel] « chaton » (Scarlat, 2008 : 440). Tout comme pour les autres motivations zoomorphiques, cette désignation traduit aussi avec cet animal la puissance thérapeutique que possèdent les tiges stériles de cette plante.

4- *Stokament* [stɔkamˈɛnt] est un emprunt au cal. *stocca e mmenta* (litt. *spezza e metti* : casse et mets) « prêle » (NDDC : 689) dont la motivation se réfère probablement à l'utilisation des tiges de la plante en médecine populaire pour soigner les coupures et les entailles.

5- *Muenç* [mwˈɛnʧ] « moines » est un emprunt au nap. *muónece* « moines » (NVDN : 432) qui se réfère aux propriétés thérapeutiques des tiges fertiles de la prêle ; cet anthropomorphisme chrétien remplace sans doute un zoomorphisme précédent selon ce qu'affirme Alinei (1984) à propos de cette typologie lexicale, qui traduit la phase la plus récente du développement social et religieux de l'humanité. Les moines médiévaux étaient les détenteurs de la tradition et de la pratique de la médecine populaire et, selon toute probabilité, ils ont remplacé les figures païennes des sorcières, des esprits et des démons de la nature qui gouvernaient le destin des hommes et de tous les êtres vivants (Zelenin, 1988 : 294). Il est donc évident que l'image motivante des « moines » traduit les nombreuses qualités thérapeutiques de cette plante.

6- *Qirinje* [cirˈiɲe] « bougies » (< gr. κηρός « cire d'abeilles », DELG : 526) est une désignation dans laquelle l'aspect dressé des tiges de la prêle est associé à la forme dressée des bougies.

7.30. *Euphorbia rigida* Bieb.

Image tirée du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=euphorbia+rigida

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[kołotsˈiðe]	33 SSO	Euphorbe rigide (FEB : 115)	Euforbia rigida (Pignatti, 1982, II : 43)	Rriell i paepshëm (FEB : 115)
1.2	[kołotsˈið]	13 SKO			
1.3	[karkatsˈið]	35 SJK			
2	[kaŋpanˈelʰ]	42 SKL			
3	[ritsitˈɛl]	48 HOR			

7.30.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique est dérivé du nom d'Euphorbos (lat. EUPHORBEA, -AE < gr. ὠεὐφόρβιον) qui était le médecin du roi de Maurétanie Juba II (selon Pline et Dioscoride) ou un citoyen de Troie (selon Galien) (André, 2010 : 99). Le spécificateur est

représenté par l'adjectif lat. RIGIDUS, -A, -UM « dressé » (OLD : 1654) se référant aux tiges dressées de la plante.

7.30.2 Description botanique

L'euphorbe est caractérisée par un feuillage persistant, par un port dressé et étalé. Ses feuilles mesurent de 2 à 7 cm de long, elles sont lancéolées, raides, charnues et vert grisâtres. Elle possède des inflorescences nommées cyathes qui ne sont pas communes à toutes les espèces de ce genre botanique. Les cyathes sont jaunes et dotées d'un involucre jaune qui rougit avec l'âge ; les cyathes sont réunies en ombelles terminales de 3-5 cm de diamètre. En revanche, la caractéristique commune à tous les exemplaires de ce genre est la production de latex blanc, poisseux, irritant et toxique qui s'échappe à la cassure des tiges ou de l'une des parties de la plante. La période de la floraison va de mars à juin (Pignatti, 1982, II : 43).

7.30.3 Propriétés et utilisation

Dans l'antiquité, on avait l'habitude d'en recueillir le lait qui était utilisé comme remède contre les serpents (HN, XXV, 77). Chez les *Arbëreshë*, l'euphorbe est utilisée comme plante vénéneuse en vertu de la toxicité de sa sécrétion laiteuse ; en particulier, à *Shën Sofia*/*Santa Sofia* et à *Hora*/*Piana degli Albanesi* le lait toxique était utilisé pour empoissonner des chiens errants dans la campagne ou quelques animaux sauvages, dangereux pour les cultures (par ex. verrats, lièvres, taupes, etc.). À *Shën Kostandini*/*San Costantino*, le latex était utilisé pour étourdir les poissons des lacs qui remontaient à la surface et qui pouvaient ainsi être capturés aisément ; cette technique de pêche est aussi très répandue en Macédoine (Pieroni *et al.*, 2013 : 6), alors qu'en Turquie, le latex est utilisé pour le traitement des morsures des serpents et des scorpions (Ertuğ, 1999 : 56). En Calabre, les paysans craignent la présence d'euphorbe dans les pâturages à cause des effets purgatifs drastiques qu'elle a sur le bétail (Picchi, 1999 : 101 ; Pieroni, 1999 : 125). On connaît également la propriété irritante de la sécrétion de cette plante et quelques informateurs *arbëreshë* nous ont même avoué qu'elle était capable de causer de graves blessures cutanées si elle entrait en contact avec les yeux ou les parties intimes. En Latium et en Sicile, le latex contenu dans la tige de la plante était appliqué sur les verrues, pour les corroder (Guarrera, 1995 : 131) et sur les abcès (Pieroni, 1999 : 124 ; Viegi *et al.*, 2003 : 225) ; on mettait le latex comme anesthésique sur les dents des enfants pour en apaiser la douleur ou pour leur faire tomber les dents (Guarrera, 1995 : 131). Beccaria (1995 : 210) écrit que les paysans de jadis utilisaient le latex de l'euphorbe pour empêcher la formation des enflures dues aux piqûres des abeilles et des guêpes. Pieroni (1999 : 125) et Viegi *et al.* (2003 : 237) indiquent un ultérieur emploi du latex de l'euphorbe, qui est utilisé en Sicile pour l'élimination des tissus nécrotiques.

7.30.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [kołotsˈiðe], [kołotsˈið] et [karkatsˈið] sont les noms que quelques espèces d'euphorbes prennent du gr.mo. et gr.m. γαλατσίδα, γαλαξίδα et γαλατσιδάκι qui désigne presque toutes les espèces d'euphorbes existantes (Trumper, 2010 : 382). L'origine de ces désignations remonte au gr. γάλα, γάλακτος « lait » (GEW : 283) en raison de la sécrétion lactifère qui sort des tiges de la plante lorsqu'on les casse. Dans le parler de *Shën Vasili*/*San Basile* (en Calabre) enquêté par Trumper, ce dernier a recueilli la forme lexicale *kallacithër* [kałatsˈiθər] « euphorbe » qui peut bien évidemment faire partie de ce premier groupe de désignation de cette espèce végétale ; il faut également souligner que les formes avec *kollo-*, recueilles à *Shën Sofia*/*Santa Sofia* (P. 33) et à *Shën Kostandini*/*San Costantino* (P. 13) peuvent être le résultat d'une attraction paronymique (Trumper, 2010 : 383) due à l'existence, dans ce même champ onomasiologique du phytonyme gr. κολλητσίδα désignant n'importe quelle plante hérissée de crochets et qui s'accroche, qui « colle » aux vêtements ou au pelage des animaux, telle que la bardane et le gaillet gratteron. Donc, le trait « plante collante » caractérisant bardanes, gaillets et euphorbes a pu être lexicalisé en échangeant les deux dénominations et sans considérer le fait que cette propriété collante dérive de deux sources différentes : la sécrétion lactifère des euphorbes et les inflorescences à aiguillons des deux autres espèces. En revanche, la forme recueillie à *Sënd Japku*/*San Giacomo* (P. 35) témoigne d'un processus de métathèse possible à partir de la base lexicale gr. γάλακ- > γάλκα- > κάλκα- > karka-, avec rhotacisme de la latérale.

2- [kaŋpanˈelʰ] est la forme lexicale utilisée à *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* (P. 42) qui est motivée par la sélection du trait caractérisant les inflorescences typique de ce genre botanique : les cyathes se développent en ombelles terminales dont la forme rappelle de « petites cloches ».

3- [ritsitˈɛl] est la forme lexicale que l'on trouve à *Hora*/*Piana degli Albanesi* (P. 48 en Sicile) qui est un emprunt du sic. *rrizziteḍḍu* « *Euphorbia myrsinites* L., *euforbia mirsinite* » (VS, IV : 238) qui se réfère probablement à l'aspect dressé des tiges de la plante < sic. *rrizzari* « dresser, hérisser » (VS, IV : 235).

7.31 *Fœniculum vulgare* Miller

Image tirée du site https://www.google.it/search?q=foeniculum+vulgare&client=firefox-b&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwiZhbOGz67UAhWGJ1AKHSYtAL4Q_AUICigB&biw=1366&bih=633

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[mrˈaj]	2 MUN	Fenouil Fenouil vulgaire (FEB : 121)	Finocchio comune (Pignatti, 1982, II : 205)	Kopër e rëndomtë Marajë Maraskë Nedër (FEB : 121)
1.2	[mrˈaːj]	13 SKO			
1.3	[mrˈaj]	35 SJK			
1.4	[mrˈaj t ˈɛger]	33 SSO			
1.5	[mrˈaj e ˈɛgər]	3 POK			
1.6	[mbrˈaj i ˈɛgər]	48 HOR			
1.7	[mrˈa sarvˈatʃ]	42 SKL			
2	[fənucˈɛt]	8 KAT			

7.31.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique se compose d'un premier élément analysable comme un nom dérivé du lat. FAENUM- + -CULUM « petit foin » (OLD : 671) et de l'adjectif lat. VULGARIS, -IS, -E « commun » (OLD : 2121).

7.31.2 Description botanique

Cette espèce des Ombellacées se caractérise par une souche épaisse et fusiforme qui se ramifie en plusieurs tiges rameuses. Sa particularité la plus évidente concerne les feuilles qui se présentent comme étant décomposées en lanières filiformes allongées, de couleur verte. Les inflorescences sont à ombelles amples, à rayons nombreux et portent des fleurs jaunes et

régulières. Les fruits sont oblongs. La période de la floraison va de juillet à septembre (Pignatti, 1982, II : 205).

7.31.3 Propriétés et utilisation

Pline avait déjà souligné l'utilisation des fruits séchés du fenouil comme assaisonnement (HN, XIX, 173) ; on trouve aussi le témoignage de cette utilisation dans les communautés *arbëreshe* enquêtées où les fruits séchés servent comme assaisonnement pour les saucissons, et pour les biscuits salés connus dans toute l'Italie sous le nom de *taralli*, tandis que les feuilles sont cuisinées avec d'autres légumes et des pâtes. Dans les communautés *arbëreshe* du Vulture et dans celles d'origine grecque de la Calabre, le fenouil est également utilisé pour l'alimentation humaine et pour assaisonner les saucissons et les biscuits salés (Quave & Pieroni, 2007 : 218 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 169 ; Nebel *et al.*, 2006 : 336). Les Slaves molisans utilisent les fruits du fenouil comme assaisonnement pour les saucissons et en médecine populaire ils sont consommés en décoction pour le traitement du reflux gastrique et comme diurétique (Di Tizio *et al.*, 2012 : 4). Dans les communautés albanaises des Alpes du Kosovo, la décoction de fleurs de fenouil est utilisée pour le traitement de la constipation (Mustafa *et al.*, 2012b : 6). En Italie, les utilisations du fenouil en médecine populaire sont nombreuses ; en particulier on connaît bien ses propriétés carminatives, rafraîchissantes, apéritives, laxatives, vermifuges, diurétiques, galactagogues, sédatives, tonifiantes, diaphorétiques (Guarrera, 2006 : 104). Viegi *et al.* (2003 : 225) indiquent l'utilisation du fenouil en médecine vétérinaire pour le traitement des troubles reproductifs et gastro-intestinaux du bétail ; l'un des vers du poème *Regimen Sanitatis Salernitana* (XIe -XIIe siècles) fait une synthèse des règles et des préceptes de la célèbre école de médecine de Salerne, et indique les propriétés laxatives des fruits de fenouil en les définissant comme ceux « qui ouvrent le cul » (*Semen fœniculi fugat spiracula culi*) (Gatto Trocchi, 1982 : 275). On connaît aussi d'autres utilisations du fenouil en médecine vétérinaire ; en Toscane l'huile essentielle dont les fruits sont riches est utilisée en particulier pour le traitement de l'aérophagie, du météorisme, des troubles de la digestion, ou comme régulateur de la sécrétion de mucus dans les voies respiratoires et comme galactagogue (Uncini Manganelli & Tomei, 1999 : 173). Dans cette même région italienne, les feuilles et les fleurs de cette plante sont aussi mélangées au foin pour augmenter la montée du lait des vaches et pour améliorer le goût du lait (Uncini Manganelli & Tomei, 1999 : 173 ; Zitterl-Eglseer & Franz, 1999 : 195). Une dernière propriété thérapeutique du fenouil concerne son utilisation pour le traitement des infections oculaires : la décoction était utilisée pour laver les yeux atteints de conjonctivite (Gatto Trocchi, 1982 : 68 ; Guarrera, 2006 : 104). Beccaria (1995 : 39) ajoute que ses propriétés servant à améliorer la vue et soigner les maladies oculaires étaient déjà connues à l'époque de Dioscoride et de Pline, tandis que chez les

Égyptiens, les Chinois, les Hindous et même les Latins, le fenouil était connu comme antidote contre la morsure des serpents et des scorpions ; et pour éloigner le mauvais œil, on accrochait un bouquet de fenouil à l'entrée de la maison. Mais, il y a une tradition populaire très répandue qui considère le fenouil comme une plante magique empêchant les esprits malins d'entrer dans les yeux et cette croyance se reflète aussi dans le fait que le fenouil est la plante dédiée à Sainte Lucie qui est la protectrice de la vue, des aveugles et des yeux (Beccaria, 1995 : 39 ; Gatto Trocchi, 1982 : 241).

7.31.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

À partir du tableau ci-dessus, on peut distinguer deux formes lexicales majeures : [mrˈaj] que l'on retrouve dans la plupart des points enquêtés, et [fənucˈɛt] qui est présente seulement à *Katundi*/*Greci* (P 8) et qui est un emprunt aux dialectes romans de la Capitanate (dans les Pouilles du nord) : sns. *fënucchjettë* « fenouil » (Pistillo & Littera, 2006 : 141), fog. *fenucchjille* « petit fenouil » (DCDF : 55). La forme lexicale la plus répandue peut se présenter seule ou accompagnée de spécificateurs qui continuent soit le gr. ἀγρός « champ, terrain » (DELG : 15) soit le lat. SILVĀTICUS « sauvage » (OLD : 1762), comme le témoignent les phytonymes collectés à *Shën Sofia*/*Santa Sofia* (P 33), *Porkanuni*/*Portocannone* (P 3), *Hora*/*Piana degli Albanesi* (P 48) et *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* (P 42).

La forme lexicale [mrˈaj] se présente comme étant problématique car, comme l'affirme Çabej, si du point de vue du sens on a pu arriver à l'identification d'un étymon d'origine gr. μάραθρον « fenouil », la forme du phytonyme albanais demeure difficile à expliquer à partir de ce mot grec en raison de la position de l'accent qui n'occupe pas la même position dans la langue qui l'a emprunté (SE, V : 282). De nombreuses tentatives ont été faites pour expliquer cette incohérence, et avant tout celle de postuler une base lexicale paroxytone de départ (gr.* μαράθρον) pour justifier le résultat albanais (Thumb, dans SE, V : 282) ; Meyer postule une base lexicale lat. *MARATHRIUM (< gr. μάραθρον) de laquelle dérive aussi le phytonyme roum. *mărar* « fenouil » (SE, V : 282), que l'on retrouve à son tour dans le bulg. *morač* (Procopovic, dans SE, V : 282). Çabej pense qu'il y a eu une convergence paronymique avec le lat. AMARACUS « marjolaine » en raison du fait que gr. μάραθρον n'est pas documenté dans les langues romanes, en revanche gr. ἀμάρακος (> lat. AMARACUS) a pu engendrer alb. *mëraq*, *mëraj* (SE, V : 282).

Le phytonyme gr. μάραθον est considéré comme un mot pré-grec qui a sa source en myc. *ma-ra-tu-wo* « fenouil » (EDG : 903), mais son origine demeure obscure. Une première tentative de l'expliquer dans une perspective indoeuropéenne a été faite par Hesselmann (cité dans EDG : 903), qui a comparé le gr. μάραθον aux mots sué.m. *mjärd(r)e* et sué.a. *miærdher* « piège à poissons » ou « (piège à poissons avec) ouverture en entonnoir » < pr.germ. *merdra- < IE.

*merH-d^{h}ro-, en raison de la forme en entonnoir des fleurs du fenouil. Une deuxième dérivation indoeuropéenne a été proposée par Carnoy (cité dans Wylock, 1972 : 107), qui relie le nom grec du fenouil à la racine IE. *mer- « fil » > *morə-to- « fait de fils » en raison du caractère filiforme des feuilles de cette plante (Wylock, 1972). Ces interprétations résultent être plutôt limitées, tout d'abord à cause du *wau* présent en mycénien qui témoigne de l'origine non-indoeuropéenne du phytonyme (Wylock, 1972 ; Duhoux, 1993 : 119) ; deuxièmement, en observant les inflorescences de la plante en question qui ont la formes d'ombelles, et qui ne sont donc pas tout à fait coniques ni en entonnoir. En outre, ce phytonyme reste le seul témoin dans la langue grecque avec ses trois dérivés : μαραθίς, -ίδος « *Prangos ferulacea* (L.) Lindl. » (autre phytonyme), μαραθάς « vendeur de fenouils » et le toponyme Μαραθών (EDG : 903).

Le myc. *ma-ra-tu-wo* fait partie des plantes aromatiques d'époque mycénienne et il est mentionné dans les tablettes de Cnossos, de Mycènes et de Pylos parmi les produits aromatiques que l'on utilisait pour la fabrication des parfums et des huiles parfumées. En effet, les fruits de la plante fournissaient une huile parfumée et de couleur verte par simple pression ; cette huile était donc utilisée pour parfumer les savons (Wylock, 1972).

À partir des études conduites par Vavilov (1950) sur l'origine des plantes, le fenouil semble être originaire du bassin de la Méditerranée orientale (Macédoine, Thrace, îles de Scyros, de Samothrace, Rhodes, Crète, les côtes phéniciennes et égyptiennes, etc.) à partir d'où il s'est probablement répandu en Europe, en Asie et en Afrique. On ne peut pas non plus ne pas être étonné du fait que Théophraste ne donne aucune information à propos de l'utilisation du fenouil pour la fabrication de parfums et qu'il se limite, en fait, à parler de la saveur parfumée de la sève de cette plante en donnant ainsi l'impression qu'à son époque la plante n'était pas encore cultivée (Wylock, 1972).

Grâce aux informations qui viennent des pièces archéologiques et des tablettes en Linéaire B = grec de Mycènes, on sait qu'à Pylos, Mycènes et Cnossos il y avait une production de parfums et d'onguents florissante, que l'on pouvait déjà y trouver des bouilloires pour la production d'huiles parfumées pendant l'Âge du bronze tardif (Moulos, 2015). La production des huiles et des onguents parfumés est née, pendant le IIIe millénaire av. J.-C., en Egypte et en Mésopotamie où l'on a retrouvé des tablettes en Akkadien contenant des fragments de recettes de parfums, tandis que dans des textes en écriture cunéiforme on avait trouvé la description des différents usages des huiles parfumées et de l'idéologie liée à l'utilisation des essences (Moulos, 2015). Le fait de ne pas avoir retrouvé, sur les sites archéologiques mycéniens, aucune recette ni explication des techniques de fabrication des parfums a amené à penser qu'il devait s'agir d'une activité importée d'autres pays ; en fait, les spécialistes pensent que la production d'huiles parfumées a dû commencer pendant la période des relations intensives que les Mycéniens ont eu

avec les peuples des régions avoisinantes (entre le XIVe et le XIIIe siècle environ av. J.-C.), d'où l'élite du Palais a tiré l'adoption des huiles parfumées et l'idéologie pour assouvir sa soif de pouvoir. Il est en effet possible que les ingrédients exotiques et étrangers aient été originaires d'outremer et que ce soit le Palais qui les distribuait ensuite aux parfumeurs en petites quantités pour leur permettre de créer des produits à valeur ajoutée (Moulos, 2015).

Si l'on admet l'importation des matières premières, il est aussi possible que les Mycéniens aient emprunté les dénominations de ces matières des peuples qui les leur avaient vendues. À bien y regarder, il existe une racine afro-asiatique *murVṭ « barbe, menton » que l'on retrouve en tc.ou. **murVṭ* > **mar-*/**mur-* « barbe » et qui correspond à wrj. *mara*, kry. *mar*, si. *muri*, ngz. *mari* ; si l'on se déplace vers le nord-est, on trouve l'eg. *mrt* « menton » (HS : 390). La population égyptienne, l'une des plus proches des Mycéniens, a sans doute pu transmettre à ces derniers l'art de la fabrication des parfums et l'achat des matières premières, telles que le fenouil. Il semblerait donc plausible que le nom égyptien de cette plante *mrt* ait pu être aisément intégré dans la forme myc. *ma-ra-tu-wo*, où la base lexicale de départ a été conservée et le nom a été ensuite intégré en grec avec le genre neutre, classe où sont habituellement groupés les phytonymes, comme le montre la désinence gr. *-ον* dans gr. μάραθον. Sur le plan formel il nous semble que les incohérences remarquées par Çabej et les autres spécialistes peuvent en effet s'expliquer par cette dérivation afro-asiatique de la dénomination du fenouil. En revanche, sur le plan de la signification, il nous faut ajouter d'autres considérations : il semblerait que l'eg. *mrt* ne soit pas motivé par le trait relatif à la forme « filiforme » des feuilles du fenouil qui renvoient au menton, la partie du corps humain couverte de barbe ; en effet, la motivation est bien plus profonde que celle issue des traits morphologiques de la plante. Tout comme on l'a déjà expliqué pour la désignation « barbe » de la prêle des champs (cfr. § 7.29 ci-dessus), le nom « barbe » est la métaphore de la plante même et de ses qualités thérapeutiques parce que la barbe est le symbole de la puissance (Beccaria, 1995 : 219) et, cette métaphore traduit donc avec un anthropomorphisme, la puissance des vertus médicinales du fenouil.

7.32 *Gladiolus italicus* Miller

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=19124

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[ʃpatuʁˈile]	48 HOR	Glaïeul des moissons (FEB : 133)	Gladiolo dei campi Spadacciuola Spaderella Spadina Coltellini Castagnuoli Giglio rosso (Pignatti, 1982, III : 427)	Gladiolë e Italisë (FEB : 133)
1.2	[ʃpatˈɛʎe]	33 SSO			
2.1	[ʎˈuʎa mjˈaʎtit]				
2.2	[ʎˈuʎa ʃˈən kostandˈinit]	13 SKO			
2.3	[ʎˈuʎa e ʃˈən mrˈis]	35 SJK			
3	[jˈij i samːikˈɛɣiːt]	42 SKL			

7.32.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique se compose d'un premier nom lat. GLADIOLUS, -Ī qui est, à son tour, un dérivé de lat. GLADIUS « épée » en raison de la forme des feuilles de cette plante (André, 2010 : 111) ; le spécificateur est représenté par l'adjectif lat. ITALICUS, -A, -UM « d'Italie » (OLD : 974).

7.32.2 Description botanique

Le glaïeul est une plante vivace, glabre et à bulbe globuleux qui peut atteindre 1 m. Sa tige est robuste et présente de 3 à 5 feuilles grandes et lancéolées. Les inflorescences se développent en grappes à 6-10 fleurs grandes, de couleur rose foncé. La période de la floraison va de mai à juin (Pignatti, 1982, III : 427).

7.32.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les deux premières désignations *shpatullile* [ʃpatuʁˈile] et *shpatele* [ʃpatˈɛʌe] se présentent formellement comme des noms dérivés de la base lexicale alb. < shpat- > qui est dérivée de gr. σπάθη « épée, spatule, le nom de différents objets longs et plats » (< IE. *spəₓdh-) (DELG : 1031) à laquelle s'ajoutent les suffixes < -ull- >, < -il- > et alb. < -e >[22] pour la première forme ; < -el- > et < -e > pour la deuxième forme. En particulier, le suffixe < -ull > sert à former en albanais des noms masculins ou féminins indiquant des plantes, des animaux ou des objets concrets (Xhuvani *et al.*, 1962 : 288). Le deuxième suffixe diminutif < -il- >, qui suit à *Hora*/*Piana degli Albanesi* (P 48) le premier morphème dérivationnel, indique la notion de diminutif. Pourquoi trouvons-nous une séquence de deux suffixes ? Et, pourquoi la notion de diminutif n'est-elle pas indiquée par le suffixe < -z(ë) > qui est normalement utilisé avec les noms féminins, comme le phytonyme en question ? En fait, la présence de deux suffixes qui se succèdent à l'intérieur du même nom dérivé s'oppose aux règles de formation lexicale albanaise qui permettent, en revanche, la seule coprésence dans un même nom d'un suffixe et d'un affixe (Ressuli, 1986 : 172). De plus, la fonction que le suffixe < -il- > recouvre dans les mots albanais demeure peu claire et il est utilisé très rarement avec des mots à étymologie obscure (Xhuvani *et al.*, 1962 : 239). Est-il donc possible qu'il s'agisse d'une convergence paronymique due au contact avec le sicilien ? Dans le dialecte sicilien on trouve le phytonyme *spaduliḍḍa* (< **spadulilla*) « glaïeul », « iris bleu, flambe » (VS, V : 150) qui a pu interférer avec l'arb. *shpátull* qui est un nom polysémique indiquant dans les parlers *arbëreshë* soit l'« épaule », soit l'« écang » ou la « spatule », tandis qu'en albanais il indique soit l'« épaule » soit la « spatule ». La ressemblance formelle entre le phytonyme sicilien et le nom arb. *shpátull* a pu déclencher le processus d'interférence en provoquant, tout d'abord, la métathèse des liquides : sic. *spaduliḍḍa* (< **spadulilla*) > arb. *spatullila > *shpatullil ; et ensuite, en trouvant <-ll-> après < -u- >, cela a engendré le résultat [ʁ] qui est typique après une voyelle postérieure (Mandalà, 1992 : 38) > shpatullile [ʃpatuʁˈile], cette dernière forme étant parfaitement intégrée dans le système morpho-phonologique du parler *arbëresh* sicilien en question. Sur le plan du signifié, la convergence a

[22] Ce suffixe qui se présente comme étant le dernier élément morphologique des deux dérivées représente la désinence du nominatif singulier indéterminé des noms du genre féminin ainsi que de nos phytonymes.

été également possible en raison de la superposition entre les traits prototypiques des référents désignés : plantes, spatules, écangs représentant, en général, des objets longs et plats ou l'une de leurs parties comme dans le cas des feuilles du glaïeul.

Le suffixe alb. < -el > que l'on trouve dans la deuxième forme lexicale, notamment *shpatele* [ʃpatˈɛʎe], sert à former les noms diminutifs (Xhuvani *et al.*, 1962 : 221).

2- Le deuxième groupe de désignations se compose de trois syntagmes : [ʎˈuʎa mjˈaʎtit] *lulja mjaltit*, [ʎˈuʎa ʃˈən kostandˈinit] *lulja Shën Kostandinit* et [ʎˈuʎa e ʃˈən mrˈis] *lulja e Shën Mërisë* ; le premier élément est représenté par le nom générique *lulja* « fleur » qui est suivi des spécificateurs *mjaltit* « du miel », *Shën Kostandinit* « de Saint Constantin » et *e Shën Mërisë* « de la Vierge Marie ». Le premier des trois noms se réfère à l'utilisation de la plante dans les jeux d'enfants, notamment au fait de sucer le nectar des fleurs. Les deux autres noms se réfèrent à la période de floraison qui est identifiée avec le mois de mai, où l'on célèbre Saint Constantin selon le calendrier byzantin (21 mai) dans la communauté homonyme, tandis que dans la tradition religieuse latine le mois de mai correspond au mois dédié à la Vierge Marie.

3- Tout comme ces deux dernières désignations, [jˈij i samːikˈɛɣiːt] *jij i samikellit* résulte être composé de *jij* « lis » et du spécificateur indiquant le nom du saint qui sous-entend la période de floraison de la plante, notamment Saint Michel qui est célébré le 23 mai selon le calendrier byzantin. Il est très commun en phytonymie de trouver des noms de saints comme spécificateurs ; cette modalité de dénomination dérive directement de la façon de nommer les plantes dans les sociétés agricoles du passé, où les dates importantes étaient liées aux fêtes liturgiques les plus importantes puisque le temps était ponctué par les fêtes religieuses (Beccaria, 1995 : 48).

7.33 *Helleborus fœtidus* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=3096

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[raðˈice]	33 SSO	Hellébore (FEB : 140)	Elleboro puzzolente (Pignatti, 1982, I : 280)	Shpendër Taçe (FEB : 140)
2	[bˈari ɟˈarprit]	8 KAT			
3	[ʃpˈɛnder]	13 SKO			

7.33.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique, lat. HĔLLĔBŎRUS est dérivé du gr. ἑλλέβορος « hellébore » dont l'étymologie reste obscure (DELG : 340). Parmi les tentatives d'explication de ce phytonyme, il nous faut indiquer tout d'abord l'analyse de Strömberg qui voit le nom grec de la plante comme un nom composé par gr. ἑλλός « cerf » et βιβρώσκω, βορά « nourriture » qui désigneraient l'hellébore comme la « nourriture du cerf », ce type de phytonyme étant aussi connu dans d'autres langues (DELG : 340). Selon Beekes, gr. ἑλλέβορος « hellébore » pourrait être un mot non-IE., par exemple, pré-grec en raison de la présence de <-λλ-> qui peut expliquer les deux premières < ἑ-, -έ > : /a/ était prononcée [ä] en contact avec /l/ palatalisée, et [ä] a été reproduite avec < ε > ; /a/ après < β > a pu être réalisée comme /o/, ce qui a amené à la préforme */alʸabar-/ (EDG : 413). Le spécificateur représenté par l'adjectif lat. FOETIDUS, -A, -UM indique la caractéristique « puante » de cette espèce (OLD : 719).

7.33.2 Description botanique

L'hellébore est une plante glabre et fétide, dont la tige mesure de 20 à 80 cm et se présente comme étant robuste, persistante, très feuillée et de couleur vert pâle. Les feuilles sont toutes caulinaires, coriaces de la même couleur que la tige. Les fleurs sont nombreuses et penchées, de couleur verdâtre ou rougeâtre et elles fleurissent entre janvier et mai (Pignatti, 1982, I : 280).

7.33.3 Propriétés et utilisation

Comme la plupart des Renonculacées, l'hellébore est une espèce toxique et vénéneuse parce qu'elle contient de grandes quantités de saponines stéroïdiques causant des troubles graves qui peuvent conduire à la mort (Guarrera, 2006 : 113). En médecine populaire, la racine de l'hellébore est utilisée en Calabre pour le traitement d'odontalgies (Viegi *et al.*, 2003 : 238 ; Pieroni, 1999 : 143), des hémorroïdes, des verrues, des congestions, des arthrites et des rhumatismes (Guarrera, 1995 : 137) ; elle est également utilisée pour servir de répulsif et pour traiter la gale (Guarrera, 2006 : 113). En Espagne, on exploite ses propriétés acaricides, antiverruqueuses, carminatives et décongestionnantes (Angelet & Vallés, 1999 : 32). Mais, c'est en médecine vétérinaire que l'hellébore est largement utilisé pour soigner un grand nombre de maladies des animaux. En

Ligurie, les racines de la plante sont utilisées pour le traitement du *mal d'erba* « mal d'herbe » qui cause de l'inappétence et l'incapacité de se tenir debout ; on introduit un petit morceau de racine dans la cuisse de la patte postérieure des porcins ou à la base du gosier des bovins et si l'animal réagit avec la formation d'un abcès, alors en le crevant l'animal guérit, autrement l'animal meurt (Pieroni, 1999 : 142). La même modalité d'application de la racine de l'hellébore est témoignée en Toscane où le petit morceau de la plante est introduit dans un trou fait aux oreilles des porcins qui sert à traiter le *mal rosso* « mal rouge » ou *tarone* (dénomination de la maladie selon le dialecte de Pistoia). Il s'agit d'une maladie infectieuse et contagieuse à caractère septicémique et qui est causée par le *Bacilus erysipelatis suis*, dont l'un des effets les plus visibles est la présence de taches rouges-bleuâtres sur la peau des animaux (Pieroni, 1999 : 143). Un morceau de racine est introduit sous la queue des porcins et des bovins pour servir de fébrifuge et d'antibactérien (Pieroni, 1999 : 143). En Ombrie, on introduit un petit morceau du rhizome de l'hellébore dans l'oreille des ovins pour le traitement du *bergollo* ou *mal di macchia* « mal de tache », c'est-à-dire de l'agalaxie contagieuse et de la mastite (Pieroni, 1999 :143). Dans les Balkans, un morceau de racine de la plante est introduit soit dans la poitrine des chevaux pour le traitement des blocages musculaires soit dans leur naseau pour traiter les congestions nasales (Pieroni *et al.*, 2013 : 7). L'utilisation d'une même technique phytothérapeutique sur différentes espèces animales et dans différentes régions italiennes et balkaniques témoigne, selon Uncini Manganelli & Tomei (1999 : 176), d'une pratique très ancienne qui est restée en vogue jusqu'à ce jour.

Les parties aériennes de l'hellébore sont également utilisées en médecine vétérinaire pour la préparation d'une décoction ayant une fonction d'antiseptique si on l'utilise pour laver les animaux qui viennent de naître (Viegi *et al.*, 2003 : 233 ; Pieroni, 1999 : 142); en revanche, les propriétés cicatrisantes de la décoction sont exploitées, dans les Abruzzes, pour le traitement générique des blessures (Pieroni, 1999 : 143) et dans les Balkans, pour le traitement des blessures sur la peau des brebis et des rhumatismes chez les ovins (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2063). Les propriétés médicinales de cette espèce sont aussi connues dans les communautés albanophones enquêtées où les informateurs nous ont parlé de l'utilisation en médecine vétérinaire d'une décoction préparée avec la plante qui était ensuite appliquée en compresses sur les blessures en voie de cicatrisation.

On utilise aussi l'hellébore dans une pratique magique dont Viegi *et al.* (2003 : 240) affirment ne pas savoir quelle est son origine : la tradition populaire conseille d'accrocher les différentes parties de la plante sur le corps de vaches, brebis et cochons pour empêcher que l'animal ne tombe malade et pour le traitement de différentes maladies. Il s'agit d'une espèce de talisman fait d'un sachet contenant des petits morceaux de racine de la plante qu'on accroche au

corps des animaux (Guarrera, 2006 : 113). Les pouvoirs magiques attribués à cette espèce dérivent du fait que la plante est l'un des médicaments les plus puissants que l'on puisse trouver dans la nature à cause de ses racines vénéneuses et, tout comme d'autres « plantes puissantes » parce que vénéneuses, l'hellébore est aussi classée parmi les « plantes de la magie » (Macioti, 1995 : 69) dédiées à Saturne, une divinité redoutable comme redoutables sont les effets de ces plantes magiques en médecine populaire. Beccaria (1995 : 210) met en évidence le fait que le trait « vénéneux » est traduit lexicalement avec une dénomination renvoyant au diable, telle que *pie' di diavolo* « pied de diable » en Toscane, *erba diaulina* « herbe du petit diable » en Sicile *diaulóit* « petit diable » en Lombardie, etc. (Penzig, 1924 : 224). Il ajoute en outre que les rhizomes séchés et réduits en poussière étaient déjà utilisés pour soigner la folie, à partir d'Hippocrate et de Celsius (Beccaria, 1995 : 210) et enfin, au Moyen Age, la racine d'hellébore était utilisée comme base pour la préparation d'un « onguent satanique » que l'on se mettait sur le corps pour pouvoir participer au sabbat (Beccaria, 1995 : 243).

7.33.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [raðˈice] semble se rapporter à l'étymon gr. ῥᾰ́διξ, -ῑκος « branche, rameau » (DELG : 964) > gr.mo. ῥαδίκι « chicorée sauvage, pissenlit », selon l'opinion de Çabej (SE, VI : 274). En albanais *radhiqe* désigne la chicorée tout comme dans le grec moderne. Les formes lexicales grecques font partie, selon l'opinion de Chantrain, d'une famille de termes populaires aux formes diversifiées, dont ῥᾰ́διξ est caractérisé par la présence du suffixe attesté dans les termes botaniques, notamment -ιξ (DELG : 964). On retrouve cette même forme dans le lat. RĀDĪX « racine » (DELL : 562) et on lui reconnaît une relation de parenté avec les formes grecques désignant la branche et la chicorée sauvage, mais toutes ces formes ne peuvent pas être ramenées à un original commun (DELL : 563). Étant donné les propriétés thérapeutiques puissantes des racines de cette espèce, nous estimons que ce phytonyme continue la forme lat. RĀDĪX désignant la plante en fonction de la partie utilisée en médecine populaire et surtout en médecine vétérinaire : la racine.

2- [bˈari ɟˈarprit] est un syntagme composé par le mot générique alb. *bari* « herbe » et son spécificateur alb. *gjarprit* « du serpent » qui renvoie probablement aux propriétés thérapeutiques de cette espèce, tout comme les autres structures motivationnelles dans ce corpus qui sont formées d'un nom générique + un zoonyme.

3- [ʃpˈɛnder] est un emprunt du gr. σπόγγος, σφόγγος « éponge, glandes » (DELG : 1040) qui a produit des dérivés, tels que le diminutif σπογγίον et le nom en grec moyen σπογγάριον désignant tous les deux par extension les moisissures et les substances toxiques (Trumper, 2010 : 390) ; la présence du diminutif σπογγιάριον (< σπογγίον) justifie les développements qui ont

amené à la forme alb. *shpender* : gr. σπογγιάριον > *spendzer > *shpendhër > shpendër > shpëndër, dans laquelle < -dh- > a été simplifié en < -z-, -d- > (Trumper, 2010 : 390). Il est aussi intéressant de trouver d'autres correspondances de la source grecque dans le lat. SPŎNGĬA « champignon » > esp. *espundia* « ulcère qui atteint la bouche des Equidés ; sar. *ispunzòla* « infection qui atteint les pieds des Equidés (Trumper, 2010 : 390). Il devient alors fort possible que les propriétés toxiques de l'hellébore aient été associées à la qualité toxique des moisissures de champignons et exploitées en médecine vétérinaire. En ce qui concerne le soin des affections touchant les animaux, la racine d'hellébore était utilisé à Vourey, dans l'arc alpin,

> *« […] pour provoquer un abcès artificiel, appelé [fø], à une vache ou à un cochon qui avait la pneumonie, on piquait dans la peau un morceau de racine d'Hellébore fétide et on le pressait. »* (Signorini, 2005 : 459).

7.34 *Hordeum murinum* L.

Image tirée du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=hordeum+murinum

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[ˈɛʎp t ˈɛger]	33 SSO	Orge maritime Orge des rats (FEB : 146)	Orzo marittimo (Pignatti, 1982, III : 534)	Elb bregdetar Halë breshkëz (FEB : 146)
1.2	[ˈɛlp i ˈɛgr]	8 KAT			
1.3	[ˈɛʎb i ˈɛgər]	35 SJK			
1.4	[ˈɛlp i ˈɛgər]	2 MUN			
1.5	[ˈɛlp i ˈɛgər]	3 POK			
2	[ʃpˈik milingˈɔnjɛ]	42 SKL			
3	[ˈaːra djˈałθit]	13 SKO			

7.34.1 Nom scientifique

L'indication que nous donne André pour ce binôme scientifique traduit *Hordeum murinum* comme « orge de rat », c'est-à-dire comme l'une des nombreuses variétés d'orge cultivée (André, 2010 : 126). *Orge des rats* est le nom commun utilisé pour désigner cette espèce botanique et apparemment on n'a rien trouvé qui puisse mettre en relation les rats avec l'orge ; selon certaines croyances populaires germaniques, les rats sont les épiphanies des sorcières et du diable (Riegler, 1981a : 316), ces rongeurs représentent donc des figures mauvaises et nuisibles dont le monde des superstitions populaires est peuplé. L'*orge des rats* étant une espèce mauvaise pour les cultures des céréales, elle est désignée au moyen d'une métaphore zoomorphique qui traduit le caractère infestant de cette plante avec les épiphanies d'êtres mauvais.

7.34.2 Description botanique

L'orge des rats est une plante annuelle qui peut atteindre 50 cm ; elle a les tiges vertes, en touffe et feuillées jusqu'au sommet. Les feuilles sont planes, rudes et glabres ; les inflorescences sont de gros épis constitués d'épillets à glumes linéaires-lancéolées et ciliées qui se développent de mai à août (Pignatti, 1982, III : 534).

7.34.3 Propriétés et utilisation

Toutes les études ethnobotaniques consultées n'indiquent aucune utilisation thérapeutique pour cette espèce. En revanche, on utilise les épis de l'orge dans un jeu de la tradition populaire de l'Italie du nord : les épis étaient mis dans la manche d'un vêtement et avec le mouvement des bras ils étaient poussés par les barbes pour faire remonter la manche, de façon à ce que les épis bougent comme par magie (Sella, 1992 : 216 ; Pedrotti & Bertoldi, 1930 ; Guarrera, 2006 : 304).

En Sardaigne, cette espèce était utilisée dans une pratique rituelle magico-symbolique consistant en une épreuve de courage qui se basait sur la relation entre l'épi et le sang : avec la base de l'épi on se procurait une petite hémorragie dans la narine et, tandis que les gouttes de sang rejoignaient le sol on prononçait la phrase suivante: *èrba kagnòla, jàtta u sàngui fòra ; u bònu làscialu stà, e u màlu làscialu andà*[23] (Atzei, 2003 : 178).

7.34.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Le premier groupe de désignations se caractérise par cinq syntagmes composés d'un premier élément [ˈɛʎp], [ˈɛʎb] ou [ˈɛlp] « orge » et de son spécificateur, l'adjectif [tˈɛger], [i ˈɛgər] et [i ˈɛgr] « sauvage » qui différencie cette espèce d'orge cultivée. Nous ne partageons pas l'opinion de Çabej selon laquelle alb. *elb* < IE. *albh- « blanc » en raison de la coulée blanche que l'on produit on écrasant les graines de la plante (SE, IV : 72). En revanche, le nom arb. et alb. *elb* semble pouvoir être interprétés par l'intermédiaire des croyances populaires, non seulement albanaises mais plus en général euro-asiatiques. C'est seulement récemment, avec la diffusion du christianisme, que la couleur blanche a été associée à la candeur, à la lumière divine et en général aux nuances de sens à caractère positif. Aujourd'hui encore, chez les populations de la Mélanésie et de la Polinésie, le blanc est symbole de mort parce qu'il est associé à la couleur pâle typique des revenants. Le sujet mythique des « morts blancs » est très courant à tel point que les Européens eux-mêmes sont identifiés comme des morts qui reviennent sur terre à cause de leur teint clair (Lanternari, 1959 : 99). On doit en déduire en effet que la pâleur du visage a une simple valeur mythique qui indique, par conséquent, la puissance surnaturelle dont le cadavre pâle se sert pour revenir parmi les vivants. Lorsqu'on revient encore plus en arrière dans le temps, on peut observer le fait que les revenants sont une manifestation récente de toute une série d'esprits qui envahissaient la terre, selon les croyances et les superstitions qui existent encore aujourd'hui dans un grand nombre de cultures. En particulier, dans la mythologie albanaise, on trouve les *Bardha* /bˈarða/ « Blanches » que Lambertz définit comme « *figures blanchâtres de brouillard, ressamblant au* ang. *alfr,* all. *Elfen (lutins), Alben (peuplier),* aroum. *albile,* gr. λευκαὶ κόραι » (Lambertz, 1973 : 466). Ces figures mythologiques sont conçues comme des « jeunes filles blanches » qui habitent la terre et, si on les offense, elles font beaucoup de mal jusqu'à rendre les hommes muets ou boiteux ; en outre lorsqu'un chevalier tombe de cheval, on dit que cet animal est au service des « Blanches » (Lambertz, 1973 : 466). Selon ce que Sébillot écrit (2002 : 812), il existe une croyance populaire très répandue selon laquelle la demeure des chevaux et, plus rarement celle des bêtes à cornes, est visitée la nuit par des personnages fantastiques, en général de petite taille, qui y accomplissent des actes tantôt bienveillants, tantôt espiègles ou

[23] Herbe de chienne, jette le sang dehors, laisse le bon (sang), et fait s'en aller le mauvais (sang) (N.T.).

même à la limite un tant soit peu méchants. La présence du cheval en tant qu'animal en relation avec les esprits, au point d'être gouverné par eux, est présent dans la mythologie populaire germanique dans laquelle cet équidé et la jument sont les manifestations préférées de la Mara, c'est-à-dire du « cauchemar » (Caprini, 1984 : 23). Dans l'Allemagne centrale et dans la langue allemande écrite on utilise le mot *Alp* pour indiquer le « cauchemar » et, en zoonymie populaire, en vieux haut-allemand la sauterelle prend le nom d'un démon, en particulier *Alb*. Ce dernier nom indiquait d'abord les lutins mythiques et ensuite le cauchemar. Il est aussi le spécificateur des noms de quelques herbes magiques utilisées contre le cauchemar : all. dial. *Alfkrok* « herbe du cauchemar » pour le millepertuis ; *Alpranken* « vrille du cauchemar » pour l'èspece *Solanum dulcamara* L.; *Alfkraut* « herbe du cauchemar » pour l'espèce *Solanum nigrum* L. (Beccaria, 1995 : 203). On désigne le cauchemar par le nom *alpa* dans le dialecte italien de Parme ; en revanche, *alba* est le nom de la chenille et de la sauterelle qui peut être comparée avec l'abr. *mazzamarelle* « sauterelle » (Beccaria, 1995 : 203) : il semblerait, donc, que les formes *Alb* et, celles plus récentes, *Alp*, *Elf* soient polisémiques puisqu'elles désignent le « lutin », le « cauchemar », la « sauterelle » et, on peut y ajouter aussi l'« orge sauvage » témoignée par l'arb.et l'alb. *elb* ~ *elp* que Orel (AED : 86) fait remonter au gr. ἄλφι « espèce de blé ». D'ailleurs, ce type de polysémie a été déjà remarqué sous l'entrée *blank* « blanc » dans le FEW (I, 394) où il désigne également, outre le nom de la couleur des animaux, des plantes, des maladies, des tissus et des vêtements, des pièces de monnaie en argent, etc.

Une telle comparaison peut aussi être faite en albanais, où les bases lexicales *alb-*, *elb-*, *elp-* sont utilisées pour la formation des noms *i bardh* (< *baldh < *alb-* après métathèse et rotacisme) « blanc », *albresh* > *arbresh* « *arbëresh* », *elb* « orge », *elp* « orge » et *pelë* « jument » (< *elp* avec métathèse). Ce dernier nous conduit à la relation usuelle entre chevaux et lutins attestée dans les croyances populaires germaniques et romanes. L'utilisation d'un anthropomorphisme païen pour désigner une plante témoigne non seulement de l'antiquité de la désignation, mais surtout du caractère magique de la plante elle-même ; en effet, la présence d'êtres magiques païens tels que les lutins, nous restitue les croyances païennes concernant les épiphanies zoomorphiques de certains êtres anthropomorphiques païens (Alinei, 1984 : 38). Les deux autres désignations de l'orge sauvage, nous montrent clairement en effet le déplacement des motivations d'un sédiment sémantique à l'autre, où les dénominations ne représentent que la partie superficielle : le syntagme où apparait le nom de la fourmi nous rappelle que cet insecte est l'une des épiphanies des démons des maladies ; en revanche, dans la dernière désignation, l'évolution motivationnelle vers le stade anthropomorphique chrétien et plus récent est mise en évidence par la présence du diable dans le syntagme dénominatif.

2- [ʃpˈik milingˈɔnjɛ] est une désignation composée par un premier élément tabouisé, l'arb. *shpikë* « épi » se référant à l'utilisation que l'on fait des inflorescences dans les rituels magiques (cfr. § 7.34.3) et par son spécificateur *milingonie* « de fourmi ». Les informateurs nous ont informée du fait que pendant l'été on peut observer les fourmis qui chargent sur leur dos les graines d'orge sauvage pour les utiliser comme nourriture pendant l'hiver, ce qui témoigne d'une relation étroite entre cette plante et ces petits animaux, sans pour autant déterminer le choix de ce spécificateur. Toutefois ce dernier, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, est la métaphore des qualités magiques attribuées à cette espèce, que la fourmi peut bien représenter parce qu'elle est censée être un animal qui entretient une relation avec le surnaturel, et cependant elle est aussi l'une des manifestations des « animaux du cauchemar » qui causent des malaises, tout comme les démons elfiques ; la fourmi est censée être en particulier l'un des démons elfiques dits « urinateurs » (Riegler, 1981a : 319).

3- [ˈaːra djˈałθit] est un syntagme composé du nom générique alb. *ara* « champ » et de son spécificateur, l'anthroponyme religieux *djallthit* « du diable » soulignant qu'il s'agit d'une herbe douée de pouvoirs magiques et nuisibles.

7.35 *Juncus inflexus* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=6669

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[vrˈɛʎ]	33 SSO	Jonc courbé Jonc glauque Jonc des jardiniers (FEB : 156)	Giunco tenace (Pignatti, 1982, III : 436)	Kulmak i përkulur (FEB : 156)
2	[bˈuʒ]	48 HOR			
3	[jˈunʤ]	3 POK			

7.35.1 Nom scientifique

Le nom lat. JUNCUS, -Ī « jonc » est, selon André (2010 : 134), d'origine inconnue et sert à désigner les espèces de jonc et de souchet. L'adjectif lat. INFLEXUS, -A, -UM « plié, courbé » (OLD : 902) se réfère au port caractéristique des tiges du jonc qui ont tendance à se courber vers le bas.

7.35.2 Description botanique

Le jonc est une plante vivace qui arrive à atteindre 1 m. Son port se caractérise par la présence de nombreuses tiges vertes raides, difficiles à rompre, et à moelle interrompue. Les inflorescences se composent de panicules verdâtres et rameuses apparaissant dans la partie supérieure des tiges, et qui fleurissent entre juin et août (Pignatti, 1982, III : 436).

7.35.3 Propriétés et utilisation

On utilisait déjà au temps de Pline les tiges de jonc pour la création d'objets en vannerie (HN, XXI, 114) et on retrouve aussi cette utilisation parmi les communautés albanophones où la plante a été reconnue et nommée. Chez les *Arbëreshë*, ses tiges étaient utilisées pour la fabrication de paniers, corbeilles, de petits paniers pour le transport de la ricotta et des fromages et pour la réalisation d'une espèce de petit rouleau pour la fabrication d'un format de pâtes alimentaires en forme de petits cylindres percés aux extrémités et typique du sud de l'Italie, appelé notamment en it. *fusilli*, en arb. *fillil* ou *makarun*. Guarrera (2006 : 121) indique que les tiges de la plante sont utilisées en agriculture comme des liens. En Sardaigne, le jonc est utilisé comme antidote contre le mauvais œil : sans la mouiller, on fait trois nœuds à une tige de jonc et on la coud sur un vêtement pour la porter toujours sur soi (Atzei, 2003 : 217). Pour éloigner le mauvais œil des animaux, on avait l'habitude de lier une tige de jonc soit au licou de la bride soit directement au cou de l'animal (Atzei, 2003 : 217). Sur la plupart du territoire sarde, le jonc est utilisé dans un rituel magique pour le traitement des verrues : sur sa tige on fait autant de nœuds que l'on a de verrues à éliminer ; ensuite, on jette cette tige nouée par-dessus l'épaule sans se retourner et dans

un endroit près de l'eau où le malade ne pourra jamais aller ; au fur et à mesure que la tige de jonc pourrit, les verrues disparaissent graduellement (Atzei, 2003 : 217).

7.35.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [vrˈɛʎ] semble être un nom primaire qui demeure opaque et dont nous n'avons pas trouvé trace dans les dictionnaires étymologiques albanais consultés ; ce phytonyme semble être identifiable uniquement dans quelques parlers *arbëreshë*. Dans le corpus de mots pré-grecs, il est possible d'isoler le mot gr. βροῦλος qui se trouve dans une scolie d'Hesychius βροῦλος ·πόα ἔνυδρος « plante poussant dans l'eau » dont l'étymon reste inconnu (EDG : 243). Tout comme Beekes, Rohlfs nous indique aussi cette plante, gr. βροῦλλον comme étant une espèce de jonc que l'on trouve dans les scolies anciennes tardives; il en indique de plus les continuateurs dans les phytonymes des dialectes romans des Pouilles du sud (au Salento) et de la Calabre, ainsi que dans d'autres territoires des Balkans désignant toujours « une espèce de jonc » : otr. *vrúḍḍo*, *vrúḍḍi* ; regg. *vrúḍḍu* ; cat. *vrullu*, *vrúḍḍu*, *vruju*, *vrúḍu*, *grúḍḍu* et *vruji*, *vruži* avec la signification de « bractée » ; cos. *vrullu*, *vrèḍḍu*, *vriellu* ; dans les iles ioniennes gr. βοῦρλο ; dans les Carpates gr. βροῦλλον ; au Péloponnèse βοῦρλος, βρέλλο (LG : 98). D'après notre corpus, dans la communauté de *Shën Kolli*/*San Nicola dell'Alto* (P 42) existe le mot *vrul* [vrˈulʰ] « jonc diffus » (*Juncus effusus* L.) qui peut être formellement et sémantiquement rapproché de *vrel*.

On peut maintenant chercher de reconstruire une base lexicale plausible pour notre phytonyme à partir des formes grecques et romanes de l'Italie du Sud : [b-/v- + -r- + -V- + -l-/-ḍḍ-][24]. Cette séquence phonique suggère une structure motivationnelle à base onomatopéique où les voyelles postérieures du phytonyme grec originel βροῦλλον et celles des noms romans reproduisent, selon les études de Grammont, « un bruit sourd et évoquant également des impressions d'obscurité, de lourdeur » (Ullmann, 1975). Les fricatives labiales en début de mots suggèrent l'un des traits onomatopéiques fondamentaux, notamment celui du « souffle » ; en effet, ces consonnes donnent l'impression de souffles mous ou sourds auxquels la séquence de liquide <-r-> + voyelle postérieure donnent un effet de grondement, tel que le grondement d'un torrent ou d'un cours d'eau (Ullmann, 1975 : 107). Cet effet est renforcé par la présence de la liquide latérale qui produit un effet ultérieur de fluidité et qui confirme l'importance de l'élément « eau » dans le processus de désignation de cette espèce végétale ; il existe en outre dans les langues chamito-sémitiques une base lexicale *wur- « eau » > eg. wrw « étang, ruisseau » (HS : 531) que les Mycéniens ont pu aisément emprunter étant donné leurs relations commerciales intensives avec les Égyptiens, comme on l'a déjà affirmé en traitant de la désignation du fenouil

[24] Ce développement de <ll> en consonne cacuminale est typique de la Sicile, de la majeure partie de la Calabre et de la péninsule du Salento, dans les Pouilles du sud (cfr. Rohlfs, 1988 : 328).

sauvage ci-dessus (cfr. § 7.31). Nous croyons que le milieu humide dans lequel pousse le jonc a pu motiver son nom qui résulte traduisible avec le terme indiquant le biotope où pousse la plante, c'est-à-dire « étang, ruisseau » tout comme l'indiquent les scolies anciennes dont on a parlé ci-dessus. Les bases phonosymboliques proposées βrVl- / vrVl- peuvent faire partie des

> *« strutture che ripropongono quelle asimmetrie articolatorie (in particolare quella labiale-coronale chiamata effetto LC) sulle quali, secondo gli specialisti di tipologie sillabiche, sembra costruirsi la maggior parte delle sequenze linguistiche registrate nelle lingue del mondo che ricalcano alternanze privilegiate nello sviluppo linguistico dell'individuo. »*[25] (Carpitelli, 2006 : 175).

2- [bˈuʒ] est un emprunt du sic. *bbùçiu* « tige, sèche ou verte, de froment ou de seigle ; tige mince de jonc pour faire les *maccarruna* (format de pâtes alimentaires) ; bâtonnet mince et pointu utilisé pour percer le pain avant de l'enfourner » (VS, I : 465).

3- [jˈundʒ] est un continuateur du lat. JUNCUS, -Ī « jonc » dont l'étymon reste inconnu (FEW, V : 65) ; étant donné qu'il n'est pas présent en albanais, ce phytonyme a été, selon toute probabilité, emprunté à des dialectes romans où l'on trouve abr. *jónghə* (DAM, II : 955), luc. *yúnć* (DDB : 351) ; nap. *iunco* (NVDN : 343) ; cal. *júnciu* (NDDC : 343) ; sic. *iùncu* (VS, II : 407).

7.36 *Lathyrus odoratus* L.

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/galleria_flora/galleria1.php?view=1&id=4429

[25] Structures représentant les asymétries articulatoires (en particulier labiale-coronale appelée par les phonétistes effet LC) sur lesquelles - selon les spécialistes de typologie syllabique - semble se construire la plupart des séquences linguistiques enregistrées dans les langues du monde entier et qui reproduisent les alternances privilégiées dans le développement linguistique de l'individu (N.T.).

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[pizˈiʎe e ˈɛger]	33 SSO	Pois de senteur (http://www.tela-botanica.org/bdtfx-nn-37979-synthese)	Cicerchia odorosa Pisello odoroso (Pignatti, 1982, I : 693)	Vingjër me erë (Scutari, 2005 : 63)
1.2	[pizˈil i ˈɛgər]	2 MUN			
2	[rːˈipuː]	8 KAT			

7.36.1 Nom scientifique

Selon l'opinion d'André, le nom scientifique lat. LATHYRUS, -Ī est la transcription du gr. λάθυρος « jarosse, pois carré », mais l'étymon reste inconnu (André, 2010 : 139) ; son spécificateur est l'adjectif lat. ODŌRĀTUS, -A, -UM « parfumé » (OLD : 1240).

7.36.2 Description botanique

Le pois de senteur est une plante annuelle qui peut s'élever jusqu'à 50 cm ; elle a les tiges grimpantes et ses feuilles sont réduites à des vrilles rameuses. Les fleurs sont violacées et assez petites et poussent de mai à juillet. Les fruits de cette plante sont recueillis à l'intérieur de gousses de 2-3 cm, oblongues et qui contiennent de 4 à 5 graines (Pignatti, 1982, I : 693).

7.36.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Les deux premières formes lexicales [pizˈiʎe e ˈɛger] et [pizˈil i ˈɛgər] sont des syntagmes composés d'un premier élément qui est un continuateur du lat. PĪSUM, -Ī « pois » qui ne trouve aucune correspondance en albanais et il s'agit sans aucun doute, pour cette raison, d'un emprunt aux dialectes romans, tels que cal. *pisillu* « pois » (NDDC : 531) et abr. *pəsèllə* « pois, petits haricots blancs » (DAM, III : 1519) ; l'adjectif *e ègër* / *i ègër* « sauvage » spécifie le caractère « non cultivé » de cette espèce par opposition au pois cultivé.

2- [rːˈipuː] *rripull*[26] est un emprunt aux dialectes romans où l'on trouve les formes lexicales suivantes qui renvoient à cette dénomination *arbëreshe* : abr. *ríppəla* « chiendent » (DAM, III : 1760) et *řəpòllə* « bourgeon, pousse » (DAM, III : 1734) ; cal. *rípulə* « pois sauvage » (NDDC : 581) ; luc. *rípələ* « pois sauvage » (DDB : 698) ; sic. *rripúḍḍu* « rebourgeonner, repousser des bourgeons » (VS, IV : 200). La source de ces noms romans a probablement été, comme l'affirme Trumper (2010 : 384), le verbe lat. RĔPŬLLŬLĀRE > *RĔPŬLLĀRE ou *RĬPŬLLĀRE avec une réduction syllabique évidente qui a été, à son tour, induite par la convergence formelle avec le mot lat. PŬLLUS « jeune » d'animaux, d'oiseaux et de plantes. Dans le cas de ce phytonyme, la

[26] Cette forme lexicale est également attestée dans le parler *arbëresh* de *Frasnita*/*Frascineto* et elle désigne la même espèce botanique (F : 423).

dénomination a été probablement motivée par la présence des vrilles rameuses qui se reproduisent sans cesse pendant tout le cycle de vie de cette plante et qui lui permettent de grimper en s'enroulant; il s'agit donc d'un processus de désignation à base métonymique où une partie de la plante (les nouvelles vrilles bourgeonnées), en glissant sémantiquement, en arrive à désigner toute la plante.

7.37 *Leopoldia comosa* (L.) Parl.

Images tirées du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=11124

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[ʧipulːˈuːts]	42 SKL	Muscari à toupet (http://www.tela-botanica.org/bdtfx-nn-38408-synthese)	Giacinto dal pennacchio Cipollaccio Lampagione (Pignatti, 1982, III : 378)	Pështrik cuflor Pështrik i madh Kalojerth Hardhuriell Lule gjarpëri Rrush qyqe Pras gjarpni (Scutari, 2005 : 43)
1.2	[ʧipulˈats]	48 HOR			
1.3	[ʧipuʌˈin]	35 SJK			
1.4	[ʧipuʌˈin]	13 SKO			
2.1	[ʧipuʌˈin e kˈuce]	33 SSO			
2.2	[ʧipulˈin i kˈuc]	8 KAT			
3	[cepdˈɔsje]	2 MUN			
4	[buʌgˈaz]	13 SKO			
5	[rambaʃwˈɔɣ]	3 POK			

7.37.1 Nom scientifique

Selon les informations que Pignatti donne dans son ouvrage, le genre scientifique *Leopoldia,* dont cette espèce fait partie, est dédié au grand-duc de Toscane Leopoldo II (1797-1870) qui est le protecteur des Sciences et le fondateur de l'*Herbarium Centrale Italicum*. L'adjectif lat. COMŌSUS, -A, -UM « plein de feuilles » (OLD : 371) se réfère à l'inflorescence typique en houppe terminale caractérisant cette espèce (Pignatti, 1982, III : 378).

7.37.2 Description botanique

Le muscari est une plante vivace qui s'élève jusqu'à 50 cm ; elle est pourvue d'un gros bulbe rougeâtre et elle n'a que 3 ou 4 feuilles assez longues et engainantes. Les fleurs inférieures sont horizontales et brun-roussâtre tandis que celles supérieures sont d'un bleu-violet vif et résultent ramassées en houppe terminale, elles fleurissent entre avril et juillet (Pignatti, 1982, III : 378).

7.37.3 Propriétés et utilisation

Dans les communautés enquêtées, les locuteurs ont décrit cette espèce comme étant l'un des aliments préférés des sangliers, mais quelques-uns d'entre eux ont avoué qu'ils en consommaient les bulbes récoltés avant la floraison, bouillis ou en omelette. Guarrera (2006 : 129) nous informe également du fait que les bulbes du muscari sont utilisés dans l'alimentation humaine et consommés bouillis, frits ou au vinaigre. En médecine populaire, on connaît les propriétés diurétiques, émollientes, suppuratives, fébrifuges de la plante, qui est aussi utilisée

pour le traitement des blessures, des hémorroïdes, des mastites, des maux de dents et de tête (Guarrera, 2006 : 129). En Trentin-Haut-Adige, où l'on croit que la plante est nuisible aux racines des vignes, les fleurs de muscari sont utilisées aussi pour peindre les œufs de Pâques (Guarrera, 2006 : 129).

7.37.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1, 2 - Les deux premiers groupes de dénominations sont des emprunts aux dialectes romans environnants où l'on trouve les formes lexicales suivantes qui renvoient aux dénominations *arbëreshe* : nap. *cepullina* « petit oignon » et *cepullazza* « oignon sauvage » (NVDN : 173) ; luc. *ćəpuǵǵín* « petit oignon » (DDB : 204) ; cal. *cipuḍḍizza*, *cipujuzzu*, *cipullazza* « oignon sauvage » (NDDC : 181) ; sic. *cipuḍḍazza* « oignon, *Allium ursinum* L., *Allium nigrum* L., *Allium porrum* L., *Urginea maritima*, *Muscari bothryoides*, *Muscari comosum* » (VS, I : 726).

Ces noms romans sont les continuateurs du lat. CEPŪLLA < lat. CĒPA « oignon » (DEDI : 132 ; FEW, II : 593) d'où on tire la base lexicale arb. *çipul-* prononcée [ʧîpul-] ou [ʧîpuʎ-], à laquelle on ajoute trois types de suffixes : *- ucë* (< rom. *-uzzu*, it. *-uccio*), *-in* (< rom. *-ina*, *-in*, it. *-ina*) sont des suffixes diminutifs et *-acë* (< rom. *-azza*, it. *-accia*) est un suffixe péjoratif. Donc, la dénomination *çipulucë* (P 42) ainsi que les formes lexicales *çipulin* (P 35, 13, 33, 8) peuvent se traduire comme « petit oignon », tandis que la forme lexicale *çipulacë* (P 48) peut désigner un « oignon sauvage» qui est mauvais puisqu'il n'est pas comestible pour l'homme. On trouve en outre, en plus de ces noms dérivés, deux syntagmes désignant cette espèce : [ʧîpuʎˈin e kˈuce] *çipulinë e kuqe* et [ʧîpulˈin i kˈuc] *çipulin i kuq* « petit oignon rouge » qui se réfèrent, tous les deux, à la couleur des bulbes souterrains, comme on peut le voir sur la figure ci-dessus. Après avoir analysé la forme, on peut passer à l'analyse de la signification relative à la source latine de ce phytonyme que nous avons indiqué dans le mot lat. CĒPA « oignon ».

Ce nom est considéré comme un emprunt ; on indique le gr. κάπια « oignon » comme une source possible originelle du nom latin de l'oignon, mais la source grecque reste néanmoins également obscure (DELL : 114 ; DELG : 494 ; GEL : 876). Nous proposons une comparaison entre le gr. κάπια et la racine chamito-sémitique *kap- « tête, occiput » (HS : 337) qui donne les résultats suivants : sem. **kapa[y]-* « occiput » > aram. (syr.) *qōpyō*, ar. *qafā-* ; ber. *kaf- « tête » > ghd. *iγaf*, kby. *ēγaf*; tc.e. *kwap- (< *kapwa-) « occiput » > dng. *kopo*, mig. *kupo*, jeg. *kofo* (HS : 337). Il est évident qu'il y a, non seulement, une ressemblance formelle marquée entre le gr. κάπ-ια et sem. **kapa[y]-*, aram. (syr.) *qōpyō* mais aussi un rapprochement sémantique en raison du fait que ces noms désignent quelque chose ayant une forme arrondie, telle que la tête, l'occiput ou le bulbe de l'oignon.

3- [cepdˈɔsje] est un nom composé de *qepë* « oignon » < lat. CĒPA (cfr. étymologie ci-dessus) et de son spécificateur *dosje* « de truie » ; tout comme pour les autres structures motivationnelles formées de « aliment + animal » présentes dans notre corpus, celle-ci aussi indique qu'il s'agit d'une plante sauvage aux propriétés thérapeutiques, ces dernières ayant été lexicalisées au moyen de la métaphore zoomorphique.

4- [buʎgˈaz] *bulgazë* est probablement un emprunt aux langues slaves où l'on trouve les correspondances suivantes : pol. *bulga* « floraison » ; h.a.a. *bulga* « sac en cuir » ; tch. *boule* « bosse sur le corps » ; tch. *bulka* « corps gonflé, enflé » ; pol. *buła* « grand pain rond » ; uk. *bułka* « rouleau » ; h.a.a. *būlla* « pustule » ; lit. *bulbé* « bulbes » (EWSS : 24). Ce qui nous a en fait convaincus qu'il s'agit d'un emprunt au slave, plutôt que d'un mot dérivé, c'est la position de l'accent qui en albanais ne tombe pas – comme règle – sur la voyelle finale du thème sauf dans les mots empruntés après la fin du processus de réduction en < -ë- > des voyelles post-toniques dans le corps du mot. Lorsque ce processus a épuisé ses effets, la conservation des voyelles non atténuées a eu comme conséquence le déplacement de l'accent sur la voyelle finale du thème[27], tout comme cela s'est passé dans d'autres emprunts au slave, notamment alb. *zakòn* < slv. *zàkon* « habitude, coutume » ; alb. *kastravèc* < slv. *kràstavec* « concombre » ; etc. (Topalli, 2007 : 41). On peut faire encore une dernière remarque à propos de ce phytonyme et qui concerne l'origine phonosymbolique plus que probable de la base lexicale *bulg-* associée en littérature (Contini, 2009 ; Ulmann, 1975 ; Grammont, 1930 ; Balconi, 2001) à l'image de la 'rondeur', elle évoque une forme arrondie, telle que les bulbes du muscari ou les référents indiqués par les mots présents dans les langues slaves que nous avons indiqués ci-dessus. La recherche de Trumper portant sur le trait de la 'rondeur' dans les phytonymes romans (2007) identifie, pour confirmer notre interprétation, une liaison évidente entre une base PIE. *H_AOM[H]L- 'pomme' (fruit rond) + 'rondeur' (> lat. MĀLUM, alb. *mollë*) et une base paa. *-B-L- 'enfleur', 'plénitude', 'rondeur' ; ces deux bases de départ ont probablement abouti à une base commune *B(V)HL- 'enfler' qui les réunit toutes les deux et dont les langues celtiques témoignent d'un certain nombre de dérivations régulières dès l'antiquité : *ML- > BL- / *MR- > BR- (Trumper, 2007 : 247). En dernier lieu, le suffixe diminutif alb. *-zë* exprime l'idée de « petit » et est utilisé de manière régulière pour la formation des noms des plantes en albanais (Xhuvani *et al.*, 1962 ; Ressuli, 1986).

5- [rambaʃwˈɔɣ] est un emprunt de l'abr. *rambašciónə* « ail à toupet » (DAM : 1661) qui est la forme avec rhotacisme de *lambasciunə* « framboise » (DAM : 969), mais dont l'étymon n'est pas très clair.

[27] Pour tous les détails concernant le règlement mécanique de l'accent albanais, cfr. Topalli, 2007.

7.38 *Lolium perenne* L.

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/galleria_flora/galleria1.php?view=1&id=1921

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[ˈeɟr]	42 SKL	Ivraie vivace Ray-grass anglais (FEB : 173)	Loglio comune (Pignatti, 1982, III : 519)	Egjër shumëvjeçare (FEB : 173)
1.2	[ˈɛɟər]	8 KAT			
1.3	[ˈɛɟər]	3 POK			
1.4	[ˈɛɟer]	13 SKO			
1.5	[ˈɛɟer]	35 SJK			
2	[ˈɛɟer e ˈɛger]	33 SSO			
3	[panevˈine]	2 MUN			

7.38.1 Nom scientifique

La dénomination latine de cette espèce reste obscure, en fait pour André le nom lat. LOLIUM, - ī « ivraie » est d'origine inconnue, bien que ce nom soit d'usage à partir de l'époque d'Ennius et de Plaute (André, 2010 : 147). Dans CGL (III, 631, 19) on trouve la forme *IOLIUM qui est probablement continuée par a.br. *jojje*, *juojja* ; esp. *joyo* « ivraie » ; port. *joio* « mauvaise herbe » ; bsq. *olo* « avoine », *olho* « folle avoine » (CGL, III, 631, 19 ; DELL : 365).

7.38.2 Description botanique

L'ivraie est une plante vivace, glabre avec des tiges dressées et des faisceaux de feuilles planes et pliées. Les inflorescences sont constituées de longs épis dont les épillets lancéolés-

oblongs s'appliquent contre l'axe et produisent de 3 à 10 fleurs lancéolées. La période de la floraison va de mai à octobre (Pignatti, 1982, III : 519).

7.38.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1, 2- Les deux premiers groupes de désignations indiqués dans la table ci-dessus ont tous la même base lexicale qui est représentée par le nom alb. [ˈɛɟər] *egjër* « ivraie », à côté duquel on trouve les variantes soit avec le changement de timbre de la voyelle post-tonique [ˈɛɟer], soit avec sa chute [ˈeɟr] soit avec un spécificateur qui est représenté par l'adjectif *e egër* « f. sauvage » (P 33). La ressemblance formelle entre l'alb. *egjër* « ivraie » et l'adjectif *e egër* « sauvage » nous a amenés à écarter les nombreuses hypothèses étymologiques que Çabej a indiquées dans son ouvrage (SE, IV : 65-66). En particulier, la dérivation d'*egjër* du lat. EBRIUS « ivre » proposée par Meyer ne peut pas être prise en considération pour des raisons de nature phonétique (SE, IV : 65) ; l'interprétation de Jokl (SE, IV : 66) est celle qui affirme que *egjër* est considéré un nom préfixé tel que *e-gjër* où le préfixe *e-* serait le reflet de IE. *n̥ privative et *-gjër* trouverait sa correspondance avec le lit. *sóra* « millet, semence » en résultant ainsi comme *egjër* « non-semence ». Comme l'étymologie de Meyer, cette analyse est tout aussi inacceptable parce qu'en albanais il n'existe pas de mot *gjër* ayant la signification de « semence » (SE, IV : 66). Revenons donc à la ressemblance entre alb. *egjër* et *e egër* : dans un grand nombre de parlers guègues et tosques le singulier de l'adjectif *i/e egër* « m/f sauvage » résulte être au pluriel [t ˈɛɟəra] *të egjëra* « sauvages » et cette dernière forme vient de la palatalisation de l'occlusive vélaire sonore du singulier. Comme nous l'avons déjà illustré (cfr. chapitres I et II) à propos des traits phonologiques de l'albanais et des phénomènes phonétiques des dialectes *arbëreshë*, la palatalisation de la consonne finale du thème de certains noms et adjectifs est l'une des stratégies de distinction quantitative dont se caractérise la morphologie nominale de cette langue et ses dialectes, comme l'indiquent en outre les travaux des spécialistes (Demiraj, 1997, 1986 ; Çabej, 2008, 1975, 1967,1960, 1959 ; Altimari & Savoia, 1994 ; Turano, 2010). L'une des oppositions morpho-phonétiques existant en albanais est donc représentée par /-ɡ/ < g > ~ /-ɟ/ < gj > comme dans les mots *zog* « oiseau » ~ *zogj* « oiseaux » et *i/e vogël* « petit/e » ~ *të vegjël* « petits/-tes » qui peut, sans difficulté, justifier aussi le passage entre la forme singulière *i/e egër* « m/f sauvage » > *të egjër* « sauvages ». Du point de vue également du sens il est possible que cette dénomination soit motivée par le trait « mauvais, nuisible » caractérisant l'ivraie et qui est exprimé directement par la forme plurielle de l'adjectif « sauvage » représentée par le terme *egjër* qui se réfère ainsi aux nombreuses plantes d'ivraie qui poussent sans cesse dans un même champ, en l'envahissant. Ce mot synthétise en fait parfaitement toutes les qualités négatives liées à cette plante que l'on trouve également décrites chez Pline où l'ivraie est vue comme

> *« […] une herbe blanche, semblable au panic, envahissant les champs et également mortelle pour le bétail […] »* (HS, XVIII, 153)

et qui représente, en agriculture, un véritable fléau de la terre (HS, XVIII, 153).

3- [panevˈine] « pain et vin » est la dénomination que l'ivraie a au Molise, ce phytonyme est tiré en particulier du nom d'un jeu que les enfants faisaient en détachant un par un les épillets dont est composée l'inflorescence de l'ivraie et, en disant, à chaque fois *panə*, *vinə*, *ɣrašcə*, *caręštijə* (pain, vin, abondance, disette) pour savoir le résultat de la récolte (DAM, III : 1415).

7.39 *Malva sylvestris* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=5158

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[mɬˈag̊]	33 SSO	Grande mauve Mauve sauvage Mauve sylvestre (FEB : 180)	Malva selvatica (Pignatti, 1982, II : 88)	Mëllagë pyjesh Mëllagë Mullagë e zezë Lulëgjaku Patlixhan i egër Lule fletëxhanë (FEB : 180)
	[məɣˈagː]	42 SKL			
	[məɣˈag]	2 MUN			
	[məɣˈag]	8 KAT			
	[məʁˈag]	48 HOR			
	[mɬˈag]	13 SKO			
	[mɬˈag]	35 SJK			
	[məɣˈag]	3 POK			

7.39.1 Nom scientifique

Le nom lat. MALVA, -AE « mauve » est un emprunt du gr. μαλάχη (OLD : 1068) ; André et Çabej ajoutent que les deux noms, grec et latin, sont à leur tour des emprunts d'une langue non-IE. de la Méditerranée (André, 2010 : 152 ; SE, V : 325). L'adjectif lat. SILVESTRIS « des bois » (OLD : 1762) spécifie l'environnement naturel dans lequel pousse la plante.

7.39.2 Description botanique

La mauve est une plante à tiges étalées, dressées qui s'élèvent jusqu'à 50 cm ; les feuilles sont palmatifides, lobées et crénelées tandis que les fleurs sont rose violacées, veinées et grandes et se développent en cymes de fleurs solitaires. La période de la floraison va de juin à septembre (Pignatti, 1982, II : 88).

7.39.3 Propriétés et utilisation

Cette espèce a toujours éveillé l'intérêt de la médecine populaire à cause de l'utilité de la drogue contenue dans les parties aériennes de la plante ; en effet, les feuilles et les fleurs contiennent une grande quantité de mucilages agissant comme de puissants anti-inflammatoires et elles constituent, par conséquent, un intérêt important pour le secteur pharmaceutique (Simoni, 1995 : 222).

Dès l'antiquité, on reconnait les bénéfices innombrables de la mauve, à tel point que dans l'*Histoire Naturelle*, Pline en arrive à affirmer que

> *« On rapporte aussi sur ces plantes* [toutes les différentes espèces de mauves] *d'autres prodiges, mais le plus grand est que, si quelqu'un boit quotidiennement un demi-cyathe du suc de n'importe laquelle d'entre elles, il sera exempt de toutes les maladie. »* (HS, XX, 222).

Nous avons aussi identifié le même type de pratique parmi les locuteurs interviewés : à *Hora*/*Piana degli Albanesi* notre informateur M.G. a l'habitude de boire un ou deux verres de jus de mauve chaque jour ; il nous a avoué qu'il ne tombe jamais malade et qu'il utilise toujours les herbes sauvages pour se soigner. En fait, cette plante a une large utilisation dans la médecine populaire, pratiquée en Italie, où l'on exploite ses propriétés laxatives, rafraichissantes, digestives, diurétiques, dépuratives, galactagogues, vulnéraires, diaphorétiques pour soigner presque tous les troubles (Guarrera, 2006 : 135). L'infusion de feuilles et de fruits est utilisée pour le traitement des douleurs intestinales, des gastrites, des troubles hépatiques, des infections et douleurs gastro-intestinales, des ulcères gastroduodénaux, des troubles urinaires, des prostatites, de l'inappétence, de l'aérophagie, de la toux, de l'asthme, de la coqueluche, du rhume, des maux de gorge (Guarrera, 2006 : 135). L'infusion est utilisée, en usage externe, comme lavement pour le traitement des infections vaginales, tandis qu'en usage interne on l'utilise pour

traiter la dysménorrhée, les douleurs menstruelles et puerpérales, les mastites ; cette infusion est particulièrement indiquée pour favoriser l'accouchement et pour purger le corps après cet événement ; on donne aussi à boire cette infusion aux parturientes pour favoriser l'expulsion du placenta (Guarrera, 2006 : 136). La mauve trouve en outre d'autres utilisations dans la médecine populaire italienne qui concernent le traitement des hémorragies, de l'hypertension, des troubles circulatoires, des gingivites, des odontalgies et de différentes affections cutanées : plaies, blessures, tournioles, abcès, furoncles, engelures, brûlures, herpès et piqûres d'insectes (Guarrera, 2006 : 136). Les études de Pieroni et de ses collaborateurs sur l'ethnopharmacologie des *Arbëreshë* du Vulture confirment dans l'ensemble les utilisations indiquées ci-dessus pour la médecine populaire italienne : la décoction de mauve purge l'intestin à cause de ses propriétés laxatives (Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Quave & Pieroni, 2007 : 216) ; elle soigne les troubles de l'appareil respiratoire, tels que maux de gorge, toux, bronchite (Pieroni *et al.*, 2002b : 227 ; Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Quave & Pieroni, 2007 : 216) ; elle apaise les douleurs menstruelles (Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Quave & Pieroni, 2007 : 216), favorise les contractions utérines (Pieroni *et al.*, 2002a : 179 ; Pieroni *et al.*, 2002b : 227) et purge le corps après l'accouchement (Pieroni *et al.*, 2002b : 227); et elle a en dernier lieu des propriétés galactagogues, vulnéraires et suppuratives (Pieroni *et al.*, 2002b : 227). Chez les Slaves du Molise, la décoction de fleurs et feuilles de mauve est utilisée pour traiter les troubles intestinaux et comme laxatif pour les enfants, outre que pour le traitement des bronchites (Di Tizio *et al.*, 2012 : 4). Dans les Balkans, sur le territoire kosovar on utilise la décoction de fleurs et feuilles de mauve comme mucolytique (Mustafa *et al.*, 2012a : 747), tandis qu'en Macédoine cette même décoction est utilisée pour traiter les troubles respiratoires, tels que bronchites, asthme et emphysèmes (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2064).

Tout comme pour les êtres humains, cette plante est utilisée également en médecine vétérinaire ; en effet, en Toscane, la décoction de feuilles de mauve a des effets laxatifs chez les Porcins (Pieroni, 1999 : 136), tandis que les fleurs et les feuilles de la plante mêlées aux graines de lin réactivent la rumination des vaches et de tous les Bovins (Uncini Manganelli & Tomei, 1999 : 176). À propos de cette dernière utilisation de la mauve, dans deux des communautés albanophones enquêtées, notamment *Shën Sophia/Santa Sofia* et *Munxhufuni/Montecilfone*, les locuteurs interviewés nous ont informée du fait que l'on donnait à manger aux vaches une herbe sauvage appelée *bari i rumaturës* « herbe de la rumination » lorsque ces animaux manifestaient des troubles digestifs, mais personne n'a su identifier l'espèce en question ; on ne se souvient en réalité que de la dénomination. Les compresses de feuilles de mauve sont utilisées, en Toscane, pour le traitement des mastites chez les Bovins (Pieroni, 1999 : 136). Dans les Marches, on prépare une décoction de feuilles bouillies avec de la cendre de bois de figuier et de l'huile d'olive

et cette préparation est utilisée pour le traitement de l'accolage chez les Bovins (Pieroni, 1999 : 136). Dans les Abruzzes, la décoction de feuilles est utilisée pour le traitement des troubles digestifs et intestinaux des Bovins et pour soigner leurs maladies de l'appareil respiratoire ; en revanche, au Val d'Aoste, les différentes espèces de mauve sont utilisées comme complément alimentaire pour faciliter le vêlage des Bovins (Pieroni, 1999 : 137). Viegi *et al.* (2003 : 228) confirment aussi l'utilisation de la mauve en médecine vétérinaire pour le traitement des troubles reproductifs et gastro-intestinaux des Bovins, des affections cutanées et des blessures, des troubles de l'appareil respiratoire et du système nerveux.

En Sardaigne, la mauve est l'une des espèces médicinales dont l'efficacité est garantie si on la cueille ou prépare la nuit de la veille de la fête de Saint Jean-Baptiste[28] (23 juin), c'est-à-dire la nuit au cours de laquelle les influences de la magie peuvent être absorbées avec une force maximale par rapport au reste de l'année (Atzei, 2003 : 308). La plante de mauve était exposée généralement en plein air pendant toute la nuit de la veille de la fête de Saint Jean-Baptiste et le matin suivant, les femmes la rentraient encore humide de rosée et la mettaient à macérer dans une émulsion d'eau et huile ; cette préparation était utilisée pour le traitement des blessures, des inflammations et des troubles cutanés (Atzei, 2003 : 308). Pour éliminer les dermatites, le matin de la fête de la Saint-Jean on se lavait avec l'« eau des odeurs/parfums » qui avait été préparée à la veille en trempant dans une cuvette d'eau de nombreuses plantes aromatiques en nombre impair, y compris la mauve, au moment de l'Angélus; cette préparation était exposée en plein air pendant toute la nuit de la veille de la fête de Saint Jean-Baptiste (Atzei, 2003 : 308). Tout comme en Sardaigne, dans les communautés *arbëreshe* du Molise et des Pouilles du nord, on utilise les feuilles de mauve directement sur la peau pour le traitement des dermatites dues au contact avec l'ortie: si l'on touche cette plante, l'irritation est immédiate et pour qu'elle s'apaise il est nécessaire de frotter la zone irritée avec des feuilles de mauve en récitant une phrase rituelle, *dil hidhez e hir mëllagë* « sort ortie et entre mauve ». En Gallura, pour le traitement des douleurs intestinales des enfants, on leur mettait des compresses de graines de lin et de mauve, en récitant en même temps des phrases d'exorcisme ; en dernier lieu, la mauve était utilisée dans le rituel pour le traitement des blessures dues à la piqûre de la veuve noire, appelée en sarde *àrğa* (Atzei, 2003 : 308). Pieroni *et al.* (2002b : 227) affirment que les *Arbëreshë* du Vulture utilisent la mauve dans un rituel magique pour le traitement du *mal vjint* « mal de vent » qui est une affection cutanée.

[28] Pour tous les détails sur l'importance que la nuit de la Saint-Jean a dans les rituels magiques liés aux traditions et aux croyances populaires, nous renvoyons au chapitre suivant où sera illustré le classement des motivations identifiées et seront expliquées toutes les typologies classées.

7.39.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

Comme on peut le voir de la table ci-dessus, la mauve est citée dans tous les points de notre réseau et nous ajoutons en outre dans toutes les communautés albanophones enquêtées lors de nos précédentes recherches. La base lexicale qui se dégage à partir de nos données est mVllag- < gr. μαλάχη « mauve » qui est à son tour un emprunt probable d'une langue non-IE., comme l'affirme Çabej (SE, V : 325). Les langues chamito-sémitiques présentent une racine *mVlog- « sein, sucer » qui résulte en sémitique presque identique formellement à la dénomination *arbëreshe* de la mauve : sem. **mVlag-* / **mVlug-* « sucer » ; sous la même entrée on trouve aussi ar. *mlg* « sucer »; eg. *mnḏ* « sein, mamelle » (HS : 392). On pourrait se demander quelle est la connexion entre la mauve et l'action de sucer la mamelle ou le sein et la réponse nous vient de Pline qui écrit qu'il faut donner à boire le suc de la mauve aux jeunes femmes en couches probablement pour en stimuler la lactation (HN, XX, 227). Il devient alors possible d'imaginer le fait que la motivation à la base de cette dénomination soit de nature socio-culturelle en tant que plante aux pouvoirs positifs parce que capable d'augmenter ou de faciliter la production du lait maternel. La production de lait, ou bien le lait maternel recouvrait une importance considérable dans les religions de l'Antiquité : c'était le suc de la vie permettant aux hommes et aux animaux de se nourrir et par conséquent, de vivre (Marconi, 1937 : 21). L'importance socio-culturelle que l'allaitement au sein avait dans les anciennes populations de la Méditerranée est également témoignée par les petites statues en terre cuite reproduisant les Vénus stéatopiges qui se montrent habituellement nues, avec les seins gonflés de lait et le sexe en évidence ou avec une main (ou toutes les deux) pressant la mamelle (ou les deux mamelles) pour en faire jaillir le précieux « suc de la vie ». Selon l'opinion de Marconi, il est probable que ce geste remonte à un acte rituel originel exprimant symboliquement l'idée de maternité, qui est représentée par la déesse de la nature féconde, mère nourricière des animaux et des hommes (Marconi, 1937 : 21).

7.40 *Mentha aquatica* L.

Image tiré du site http://luirig.altervista.org/flora/taxa/index1.php?scientific-name=mentha+aquatica

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[mˈəndrez]	35 SJK	Menthe aquatique Menthe rouge (FEB : 184)	Menta d'acqua (Pignatti, 1982, II : 496)	Mendër uji Sjerushë Sarushë (FEB : 184)
1.2	[mˈɛndər sarvˈaʤɛ]	42 SKL			
2	[puɬˈier]	13 SKO			

7.40.1 Nom scientifique

Le nom scientifique lat. MENTHA, -AE vient du gr. μίνθη « menthe » (OLD : 1100) dont l'étymon reste inconnu, tandis que son spécificateur, l'adjectif lat. AQUĀTICUS, -A, -UM « aquatique » se réfère au milieu naturel dans lequel pousse la plante (OLD : 157).

7.40.2 Description botanique

La menthe est une plante vivace d'environ 80 cm et avec une odeur forte ; les tiges sont dressées et présentent des feuilles longuement pétiolées, ovales et en dents de scie. Les fleurs sont de couleur rose ou blanche et se développent en têtes terminales globuleuses, elles fleurissent entre juillet et septembre (Pignatti, 1982, II : 496).

7.40.3 Propriétés et utilisation

Les effets thérapeutiques que la menthe a dans le traitement des troubles pulmonaires et des affections des voies respiratoires sont sans aucun doute indiscutables et ils sont connus depuis l'Antiquité, comme Pline lui-même l'affirme dans son ouvrage (HN, XX, 147). Dans les communautés enquêtées, les informateurs nous ont donné quelques renseignements à propos de

l'utilisation de cette plante pour soigner la toux par l'intermédiaire d'une décoction faite de feuilles de menthe, écorce de noix, écorce d'orange, vin, figues et amandes. On nous a aussi informée du fait qu'en été, pendant les longues journées chaudes et étouffantes, les paysans avaient l'habitude de faire des boulettes de feuilles de menthe et de les mâcher pour apaiser leur soif et se rafraîchir la bouche. Guarrera (2006 : 139) illustre toutes les utilisations de la menthe en médecine populaire italienne pour le traitement des spasmes intestinaux, des troubles respiratoires et circulatoires, de la dysménorrhée, des hémorroïdes, des abcès et blessures, des piqûres d'insectes, des stomatites, des contusions et des maux de tête. Cet auteur illustre, également, les propriétés rafraichissantes pour l'appareil gastro-intestinal, digestives, vermifuges, carminatives, cholagogues et fébrifuges dont l'espèce est dotée (Guarrera, 2006 : 139). Dans le livre de l'École de médecine de Salerne (*Regimen Sanitatis Salernitanum*, XIe-XIIe siècles), la règle 61 illustre clairement la propriété vermifuge de la menthe : *mentitur mentha, si sit depellere lenta ventris lumbricos stomachi vermesque nocivos* (Gatto Trocchi, 1982 : 279). Dans son livre, Gatto Trocchi (1982 : 74) nous renseigne aussi sur une croyance concernant la menthe : si on applique quotidiennement sur les organes génitaux trois ou quatre feuilles de menthe, cela donne de la vigueur sexuelle aux vieillards et rend la femme capable de procréer même si elle a plus de soixante ans. Tout comme pour la mauve, la menthe était aussi l'une des plantes utilisées, en Sardaigne, pour fabriquer l'« eau des odeurs/parfums » avec laquelle on se lavait le visage le matin de la fête de Saint Jean-Baptiste, comme rituel propitiatoire de bénédiction (cfr. § 7.39.3) ; dans cette eau « bénite » on avait trempé le soir d'avant des plantes aromatiques en les laissant à l'air libre pendant toute la nuit (Atzei, 2003 : 224). On croit aussi que les amulettes de menthe éloignent le mauvais œil (Atzei, 2003 : 229). En médecine vétérinaire, les espèces du genre MENTHA sont utilisées en infusion pour le traitement des troubles digestifs chez les bovins et les équidés (Pieroni, 1999 : 130) et pour les troubles de l'appareil respiratoire chez les bovins (Zitterl-Eglseer & Franz, 1999 : 195), la menthe sert en particulier à stimuler la respiration des veaux qui viennent de naître (Guarrera, 2006 : 139).

7.40.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [mˈəndrez] et [mˈɛndər sarvˈadʒɛ] sont deux dénominations ayant la même base lexicale qui correspond en albanais au mot *mendër* « menthe » ; selon l'opinion de Çabej ce nom est un emprunt au gr. μίνθη / μίνθα / μίνθος dont la source n'est pas sûre, à tel point qu'il existe la possibilité qu'il s'agisse d'une langue méditerranéenne (SE, V : 317). Tout comme Çabej, Beekes (EDG : 955) considère lui aussi, sans aucun doute, que les dénominations grecques de la menthe sont des mots d'origine pré-grecque à cause de la présence de la variante grecque qui se termine en -α. Pourrait-donc en effet supposer que ce phytonyme ait pénétré à partir d'une langue de la

Méditerranée tout d'abord dans le grec et puis, de cette langue, dans l'albanais et dans le latin ? L'hypothèse est sans aucun doute fondée parce qu'on a déjà illustré d'autres parcours lexicaux ayant introduit un mot – à partir d'une langue méditerranéenne – dans le grec, dans l'albanais et ses dialectes et dans le latin (cfr. ci-dessus, les désignations *arbëreshe* du fenouil sauvage et de la mauve). Parmi les nombreuses racines chamito-sémitiques, il y en a une en particulier qui a retenu notre attention : *min- « eau, fleuve » > eg. *myn.t* « eaux » (HS : 383) ; la forme égyptienne étant probablement la source du myc. *mi-ta* « menthe » > gr. μίνθη / μίνθα / μίνθος > alb. [mˈɛndər] *mendër*, arb. [mˈɛndər], [mˈəndər] *mëndër*, [mˈəndrɛz] *mëndrez* ; lat. MENTHA, MENTA.

La motivation résulte aussi maintenant assez claire : étant donné que la menthe est une plante aquatique elle a été nommée avec le nom du milieu naturel dans lequel elle pousse, c'est-à-dire dans les milieux humides tout près des cours d'eau. Encore une dernière observation concernant la structure lexicale des deux premiers phytonymes *arbëreshë* en question : [mˈəndrɛz] est un nom dérivé de la base *mëndr-* (avec la chute du dernier schwa) + le suffixe diminutif -ez qui est habituellement utilisé dans la formation des phytonymes ; [mˈɛndər sarvˈaʤɛ] est un syntagme composé par le mot albanais « menthe » et son spécificateur [sarvˈaʤɛ] « sauvage » (< lat. SILVĀTICUS).

2- [puɫˈier] *pullier* est indiqué comme un emprunt au lat. PŪLĒIUM « pouliot, plante aromatique » qui n'a pas d'étymologie (DELL : 544). La langue albanaise ne présente pas ce phytonyme ; parmi les communautés que nous avons enquêtées, il semblerait que ce nom soit présent seulement dans la communauté de *Shën Kostandini*/*San Costantino Albanese* (P 13), mais à bien y regarder, cette même forme lexicale est indiquée dans la communauté de *Shën Vasili*/*San Basile* où *pullìriz* désigne l'espèce *Mentha piperita* L. (Maddalon & Belluscio, 1996 : 94). Dans la langue grecque est présent l'adjectif πολιός qui indique la couleur « gris blanchâtre, presque blanc » et qui a – parmi ses dérivés – le phytonyme πόλιον désignant l'espèce *Teucrium polium* L. à cause de la couleur des boutons (DELG : 925). Ce dernier mot grec ne semble pas totalement convaincant en raison de la position de l'accent du mot et de la latérale vélarisée présente dans les phytonymes *arbëreshë* ; en outre, les inflorescences de l'espèce de menthe en question se développent à la fin de la tige et sont solitaires et rondes, beaucoup plus grandes que les simples boutons. En revanche, nous proposons de prendre en considération le fait que le lexique grec de l'Italie du sud présente un nom πουλλίον « oiseau, poussin » (LG : 420) qui ne crée en outre pas de problèmes du point de vue de la forme : la position de l'accent est conservée et les latérales < -λλ- > sont compatibles avec le résultat vélarisé dans les phytonymes *arbëreshë* (cfr. § 7.24 arb. *skallìer* « artichaud sauvage »). Πουλλίον résulterait également approprié pour désigner les qualités médicinales et magiques de cette plante, tout comme pour les autres zoonymes de notre

corpus tels que le nom du grand roseau, de l'avoine sauvage, de la prêle des champs que l'on a déjà analysés dans les paragraphes précédents. Il est nécessaire de rappeler à ce propos que chez les habitants des Pyrénées et chez les Bretons, lorsqu'un enfant tombait malade, la mère, ou à défaut la nourrice, ne manquait pas d'aller dans un champ pour offrir à un pied de menthe, du pain couvert de sel, en l'invoquant avec des vers pour la guérison de l'enfant, et en répétant neuf fois cette cérémonie ; la plante, selon une croyance profonde, devait dans ce cas mourir pour que le malade retrouve la santé (Rolland, 1967, IX : 48). Cette même croyance en l'existence d'un « esprit de la maladie » demeurant dans une plante est considérée comme étant très répandue et enracinée sur le continent euro-asiatique. En effet, on la trouve aussi chez les Russes où les femmes qui vont cueillir les plantes médicinales, emportent avec elles, des offrandes pour nourrir l'esprit de la plante ; il s'agit donc de pain, de vin, de biscuits, de sucre, etc. servant à apaiser l'esprit de la plante pour qu'elle conserve ses propriétés thérapeutiques indispensables pour guérir de la maladie (Zelenin, 1989b : 175). La menthe est donc considérée comme la demeure de cet esprit, qui, s'il est provoqué, transformera les qualités médicinales de la plante en qualités vénéneuses (Zelenin, 1989b : 174). Ainsi, sur la base de cette croyance, on peut tout à fait comprendre la présence d'un zoonyme pour désigner cette espèce : le poussin ou les oiseaux sont en général la métaphore de la mort dans la zoonymie populaire (Riegler, 1981a : 309) et, dans notre cas, si on ne respecte pas la plante, si on ne la couvre pas d'attention, elle conduira sans aucun doute à la mort du malade.

7.41 *Orobanche crenata* Forsskål

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=8475

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[nˈɛɣd]	2 MUN	Orobanche crénelée (http://www.tela-botanica.org/bdtfx-nn-46676-synthese)	Succiamele delle fave Lupo di fave (Pignatti, 1982, II : 611)	Sparqë (FEB : 206)
1.2	[nˈɛɣ]	3 POK			
1.3	[nˈɛɣ]	8 KAT			
2	[spˈurc]	33 SSO			
3	[favˈaːrɛ]	42 SKL			
4	[ʁˈup]	48 HOR			

7.41.1 Nom scientifique

Le nom lat. OROBANCHĒ a comme source le gr. ὄροβάγχη « plante parasite des légumineuses » qui veut proprement dire « qui étouffe l'ers » (André, 2010 : 181). Le spécificateur lat. CRENATUS, -A, -UM « dentelé » < lat. CRĒNA, -AE « entaille, dent » (OLD : 456).

7.41.2 Description botanique

L'orobanche est une plante à tige robuste poilue, de couleur jaunâtre ou bleuâtre, qui va de 30 à 70 cm. Les fleurs dressées et étalées sont disposées en épi et elles ont un parfum de girofle ; les corolles sont blanches et rayées de violet. Cette plante se développe sur les pois, les fèves et les papilionacées et fleurit entre mai et juin (Pignatti, 1982, II : 611).

7.41.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [nˈɛɣd], [nˈɛɣ] et [nˈɛɣ] sont des noms primaires et ils désignent l'orobanche dans les communautés albanophones du nord de l'*Arbëria* ; en plus de ces noms, les dialectes romans des alentours présentent les formes lexicales suivantes d'où les *Arbëreshë* ont probablement tiré leurs dénominations : abr. *neha* (Penzig, 1924, I : 328), *néɣə* (DAM : 1279) ; nap. *nea* (Penzig, 1924, I : 328) « orobanche ». L'hypothèse de l'emprunt au roman est formellement évidente à cause de la ressemblance entre les différentes formes citées, qui présentent toutes la même base de départ /nɛ- + fricative + V/ qui à *Munxhufun*/*Montecilfone* est élargie avec /-d/. En outre en albanais on ne trouve pas ce type de correspondances lexicales. Outre ces deux formes mentionnées ci-dessus, Penzig donne un nom de l'orobanche qu'il a tiré des anciens auteurs: *nega* (1924, I : 328) et qui peut donc être considérée comme étant la forme la plus ancienne en raison de la présence de -g- en position intervocalique devant une voyelle palatale, tandis que dans les autres phytonymes, napolitain et abruzzais, il est possible d'observer déjà l'évolution du lat. -g- > -ɣ- > ø, phénomène qui est typique des dialectes de la Calabre, Basilicate, Campanie et des Abruzzes (Rohlfs, 1988 : 298). Les formes lexicales arb. [nˈɛɣd], [nˈɛɣ] et [nˈɛɣ], attestées dans les communautés du Molise et des Pouilles septentrionales et considérées comme des emprunts au roman, ont pourtant une correspondance formelle avec les noms du brouillard dans les dialectes romans des environs : abr. et mol. *nèggħja*, *nèggħjə*, *nèjjə*, *nèjə*, *nèja* (DAM, III : 1277), sns. *nèggħjë* (Pistillo & Littera, 2006 : 260), fog. *negghie* (DCDF : 89). Ces désignations romanes remontent toutes au lat. NĔBŬLA « brouillard » (FEW, VII : 69) qui est un mot polysémique qui indique aussi, parmi ses différentes significations, l'état d'une « plante qui a été abîmée par le brouillard » ou « les raisins qui poussent mal formés » parce qu'ils ont été abîmés par le brouillard; de la même façon, les variétés de blés, les céréales surtout et les fruits peuvent être abîmés par ce même phénomène atmosphérique: ce dernier est donc censé être en mesure de procurer des dégâts considérables aux végétaux. Afin de mieux comprendre la relation sémantique liant un phénomène météorologique à un végétal, il est nécessaire de prendre en considération les croyances populaires. Les croyances populaires attestées dans différentes régions d'Europe témoignent du danger que représente le brouillard pour les cultures, mais aussi d'une relation étroite entre les animaux, le brouillard et les herbes, comme l'affirme Caprini (1983 : 62) dans son article portant sur l'étude des noms ang.

fox « renard » et *fog* « brouillard ». Cet auteur démontre que le renard, le brouillard et une herbe hiémale particulière faisaient partie du même champ sémantique en raison de la corrélation établie entre eux par les croyances populaires (1983 : 62). En effet, dans le folklore germanique le brouillard est le résultat d'une activité menée par quelques animaux, notamment le loup, le lièvre, le renard et le chat : il s'agit d'une croyance préhistorique selon laquelle les êtres démoniaques, tels que les sorcières ou les lutins, prennent la forme d'animaux et provoquent les phénomènes météorologiques ou les dévastations des cultures (Riegler, 1981a : 323). Dans ce groupe de désignations de l'orobanche, le nom de cette espèce que nous avons collectée en Sicile (cfr. 4 ci-dessous) renvoie à un zoomorphisme, notamment la « louve » ; ceci démontre que « *è la credenza che spiega il nome, quando questo la riflette immediatamente* »[29] (Caprini, 1983 : 66) puisque le nom est la désignation abrégée du concept-croyance.

2- [spˈurc] *spurqë* est un nom primaire emprunté au cal. *spúrchia*, *spórchia* « hématurie, maladie vésiculaire des bovins » et *spúrchiə* « rouille des Graminacées » (NDDC : 680). Étant donné qu'il s'agit d'une plante nuisible, on peut associer les noms calabrais au lat. SPURCUS, -A, -UM « sale, impur » (DELL : 645 ; Trumper, 2010 : 391) en raison de l'effet négatif que produit la présence de la plante lorsqu'elle est mêlée aux autres végétaux. En outre, l'emploi métonymique du nom d'une maladie pour désigner une plante nuisible souligne encore plus ce caractère négatif et trouve aussi une correspondance dans les emplois de "gale" et "teigne" utilisés pour les phytonymes de l'arc alpin (Signorini, 2005 : 500).

3- [favˈaːrɛ] est un dérivé emprunté au cal. *favara* « orobanche » (NDDC : 260) < cal. *fava* « fève » (NDDC : 259) et qui désigne le caractère de parasite des fèves incarné par l'espèce d'orobanche ; en fait le rapport de parasitage que l'orobanche impose à la fève est bien exprimé par la morphologie dérivative du nom cal. *favara* d'où le suffixe it. *-ara* < lat. -ARIA, ce dernier employé pour la formation d'adjectifs de relation et adjectifs substantivés (Rohlfs, 1992). L'arb. *favare* désigne donc « (une plante) en rapport avec la fève » ou qui est en relation avec elle en raison du fait que l'orobanche en est un parasite.

4- [ʁˈup] est un nom emprunté du sic. *lupa* « orobanche » (VS, II : 558) qui est un nom polysémique qui signifie aussi « louve ; boulimie, faim insatiable » et « brouillard très épais en provenance de la mer et qui est nuisible aux plantes » (VS, II : 558). L'emploi de ce zoonyme, en particulier, et sa relation sémantique avec le brouillard que l'on retrouve aussi dans le dialecte sicilien, nous confirment le fait que les désignations de cette espèce peuvent être rapportées aux croyances populaires dont on a parlées ci-dessus. Par conséquent, ce zoonyme est indiqué pour désigner une plante nuisible telle que l'orobanche en raison du transfert métaphorique du trait

[29] C'est la croyance qui explique le nom, lorsque celui-ci la reflète immédiatement (N.T.).

« féroce, famélique » typique du loup en tant qu'animal prédateur sur l'orobanche qui attaque et dévaste, avec la même agressivité, les champs de légumineuses en détruisant les fruits.

7.42 *Papaver rhoeas* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=49621

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[ʎuʎkˈuc]	33 SSO	Coquelicot Pavot-coquelicot Pavot sauvage Ponceau (FEB : 210)	Papavero comune Rosolaccio (Pignatti, 1982, I : 354)	Lulekuqe Perulinkë Lulkuq Lulë nuse Lulë boje Lulë e grunit Lulë e arave Bazhure Lulë e bukur Vnjezë Lule e kuçe Lulalle Lule e marrës Sollokuq Paparunë (FEB : 210)
1.2	[lulukˈuc]	2 MUN			
1.3	[lelkˈuc]	8 KAT			
1.4	[ʎuʎkˈuc]	13 SKO			
1.5	[lulukˈuc]	3 POK			
2.1	[paparˈun]	42 SKL			
2.2	[paparˈine]	48 HOR			
3	[pupaɟˈɛʎ]	35 SJK			

7.42.1 Nom scientifique

Il existe une opinion répandue chez les spécialistes qui est celle que le nom latin du coquelicot, PAPĀVER est une forme à redoublement historiquement analysable, mais qui résulte d'origine incertaine (DELL : 480) et qui se rapproche du modèle de CADĀVER par rapport à CADERE, en raison de la structure de la voix où est présent le morphème *-uer* < **-ues* avec une valeur probable de participe passé (DELL : 480 ; LEW, II : 249 ; Carpitelli, 2003 : 38). La forme originelle a donc été reconstruite comme *PAPA-UES > *PAPA-UER où la base **pap-* « enfler » est accompagnée du morphème *-uer* formant le participe passé « enflé » qui se réfère probablement

à la forme ronde de la capsule de cette fleur (LEW : II : 249 ; Carpitelli : 2003 : 38). Selon Trumper (2004c : 21), l'adjectif lat. RHOEAS est un emprunt botanique au gr. ῥοιάς < ῥοία « suc, sève » qui a ensuite désigné la couleur « rouge » dans la médecine et pharmacopée latines et médiévales, dont la popularité est due à la transmission de la part des moines médiévaux et à la notoriété de leurs jardins des simples. Le gr. ῥοιάς serait donc un emprunt culturel qui peut être considéré comme la source des créations dénominatives du coquelicot basées sur la couleur ou sur la forme de la plante (Trumper, 2004c : 21).

7.42.2 Description botanique

Le coquelicot est une plante très répandue avec la tige dressée et rameuse qui atteint jusqu'à 60 cm et qui présente des pédoncules poilus soutenant de grandes fleurs d'un rouge vif. Les feuilles se présentent pennatipartites dont les segments résultent lancéolés et aigus ; les capsules contenants les fruits en graines sont obovales et glabres. Le coquelicot est aussi défini comme une plante polymorphe et dont la période de la floraison va de mai à juillet (Pignatti, 1982, I : 354).

7.42.3 Propriétés et utilisation

On connaît l'utilisation, dès l'Antiquité, en médecine populaire, des espèces botaniques de ce type en raison des propriétés narcotiques que possèdent les graines dans les capsules, en particulier l'espèce *Papaver somniferum* L. était employée en général pour la préparation de décoctions favorisant le sommeil des enfants anxieux (HN, XX, 204). Outre cet emploi presque universellement connu, dans les communautés *arbëreshe* enquêtées les pétales de cette fleur étaient utilisés par les petites filles pour se maquiller les joues, elles se fabriquaient des petites « étoiles » en appuyant sur leur peau les pétales du coquelicot, cette marque leur permettait d'être reconnaissables parmi toutes les petites filles qui étaient en train de jouer ensemble. En revanche, chez les *Arbëreshë* du Vulture, l'infusion de fleurs de coquelicot est utilisée comme sédatif pour les enfants, tandis que les parties aériennes de la plante sont consommées, bouillies ou frites, comme tous les autres légumes (Quave & Pieroni. 2007 : 216 ; Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 171 ; Pieroni *et al.*, 2002b : 229). Tout comme au sein des communautés albanophones, le coquelicot est utilisé aussi pour l'alimentation humaine et consommé comme légume chez les Grecs de Calabre (Nebel *et al.*, 2006 : 237) et les Croates du Molise (Di Tizio *et al.*, 2012 : 4). Au Kosovo, l'infusion de fleurs de coquelicot est utilisée comme sédatif apaisant la toux et l'insomnie (Mustafa *et al.*, 2012a : 747). La médecine populaire italienne utilise le coquelicot pour le traitement des troubles gastro-intestinaux, respiratoires (toux, coqueluche et rhume), des éphélides, des maux de tête, des odontalgies, des infections oculaires ; on connaît

aussi ses propriétés sédatives, diaphorétiques, tonifiantes et analgésiques (Guarrera, 2006 : 151). Les partie aériennes de la plante sont consommées, cuites ou crues, comme les légumes ; en revanche, comme complément alimentaire en médecine vétérinaire, elles stimulent la production d'œufs chez les poules (Pieroni, 1999 : 140 ; Viegi *et al.*, 2003 : 234), facilitent l'assimilation des nutriments, la digestion et l'engraissement des porcins car ils tombent dans un état de profonde torpeur (Pieroni, 1999 : 140 ; Viegi *et al.*, 2003 : 238). Le coquelicot fait aussi partie des plantes médicinales que l'on devait cueillir la nuit de la veille de la fête de Saint Jean-Baptiste encore couvertes de rosée, pour qu'elles soient plus efficaces ; en particulier, la plante une fois devenue aussi « puissante », « renforcée » était employée avec de l'huile pour la préparation d'un onguent utilisé pour le traitement de blessures, furoncles et enflures, outre que pour soigner la toux et les coliques (Atzei, 2003 : 352).

7.42.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Ce premier groupe de formes lexicales est caractérisé par des désignations transparentes où les noms sont composés d'un premier élément représenté par le nom générique *lule* « fleur » qui remplace sans doute un nom tabouisé se référant aux pouvoirs narcotiques de cette fleur. À cette première motivation fait suite le spécificateur indiquant la motivation seconde se référant à la couleur de la corolle *kuq* « rouge », d'où la dénomination du coquelicot motivée en raison de la propriété physique du référent concernant la couleur rouge de ses pétales. Ce syntagme désigne donc une espèce médicinale de couleur rouge.

2- [paparˈun] et [paparˈine] sont deux emprunts aux dialectes romans qui ont été analysés dans un article de Carpitelli (2003) portant sur les noms du coquelicot dans le domaine roman. Le nom *paparun* se trouve aussi dans quelques dialectes romans de la Calabre où il désigne l'« oison » (NDDC : 499). Dans ce cas-là, nous partageons l'opinion de Carpitelli à propos de la forme lexicale *paparun*, selon laquelle il s'agit d'un zoonyme issu d'une restructuration morphologique avec remotivation : l'action de l'attraction paronymique a été déterminante pour donner la direction au processus métaphorique qui a transformé un coquelicot en oison, une plante en un volatile en raison d'une ressemblance morphologique entre signifiants (*papaver et paper*). En outre, cette attraction paronymique a été renforcée par la tendance fréquente à la construction de métaphores animales qui représentent une structure constante dans les ethnoclassifications botaniques (Carpitelli, 2003 : 42) tout comme le témoignent d'autres désignations associant cette plante aux noms du coq, de la poule, du coucou, de la huppe, etc. que l'on trouve dans le domaine roman (Carpitelli, 2003 : 37).

La deuxième forme lexicale arb. *paparine* appartient au même type lexical que Carpitelli a indiqué comme typique de la partie la plus méridionale de la Péninsule italienne (Pouilles

centrales et méridionales, Basilicate, Calabre et Sicile), notamment *paparina* dont l'origine étymologique a fait l'objet de discussions animées (cfr. le résumé qu'en fait Carpitelli dans son article, 2003 : 45-46). Selon Rohlfs le rom. *paparina* < ngr. παπαρούνα « coquelicot » (LG : 381), mais pour ce phytonyme on a aussi suggéré qu'il pourrait s'agir soit d'un dérivé d'un mot italo-roman non attesté **papaverone* soit d'un dérivé du roum. *paparoană*,

> *« […] in tutti i casi si tratterebbe di una forma non autoctona ma elaborata a partire da un prestito. Dunque, se accettiamo la prima di queste proposte di prestito, paparina sarebbe una forma di origine romanza rientrata, attraverso il neogreco, in area meridionale. »*[30] (Carpitelli, 2003 : 46).

En outre, si l'on prend en considération seulement la structure du signifiant, il est possible de remarquer des analogies évidentes avec toute une série de désignations romanes ayant en commun la base pVp(p)- et ne se référant pas exclusivement à des plantes, mais indiquant aussi des animaux (*paparo* « oison », *pupola* « huppe ») et des objets (*papalina* « type de monnaie », *pupa* « poupée ») (Carpitelli, 2003). Un même sémantisme représenté par la base d'origine phonosymbolique pVp(p)- (> ind-ger.**pap*- dans LEW, II : 249) pourrait traduire le concept de « enflé, bombé » et a pu justifier de telles correspondances dans le domaine roman (Contini, 2009).

3- [pupaɟˈɛʎ] *pupagjel* est une forme qui semble être faite de deux éléments *pupa-* et *-gjel* : *pupa-* semble être un aboutissement de la base pVp- « enflé, bombé » que l'on vient d'illustrer ci-dessus, tandis que *-gjel* traduit le zoonyme « coq » (< arb. *gjel* « coq ») ; le phytonyme en question est en outre dépourvu de suffixes. Pendant les entretiens, nous avons demandé aux locuteurs le sens de cette dénomination du coquelicot et ils nous ont répondu que cette fleur ressemble aux barbillons et à la crête du coq : il s'agit donc d'une forme renvoyant par métonymie à l'image du coq, en particulier à la couleur rouge que ses parties anatomiques représentent par métaphore ; en revanche, *pupa-*, renvoie, selon toute probabilité, à la forme bombée des capsules du coquelicot. Une direction de réflexion importante nous a été fournie par une vieille paysanne qui a raconté que l'on donnait les coquelicots – seulement s'ils étaient dépourvus de pétales – comme fourrage aux animaux en les mêlant à d'autres herbes sauvages, c'est-à-dire que l'on ne donnait à manger aux animaux que les capsules de cette plante. Cela implique le fait que, dans cette communauté, le coquelicot avait une certaine importance comme plante fourragère et que, en raison de cet usage, on a retenu le trait "capsule enflée" qui a été traduit avec *pupa-* et qui trouve quelques correspondances en cal. *pupa* « poupée ; espèce de *ciambella* (beignet rond et enflé) » ou *puppa* « charançon » (NDDC : 556) ou, encore, *papa* « poupée » (NDDC : 499), *buba* « enflure ; pustule » (NDDC : 787), etc., s'agissant d'objets ou d'animaux petits et enflés. On

[30] Il s'agirait en tout cas d'une forme non autochtone mais élaborée à partir d'un emprunt. Donc si nous acceptons la première de ces hypothèses d'emprunt proposées, paparina serait une forme d'origine romane qui a pénétré, moyennant le néogrec, dans l'aire méridionale (N.T.).

peut expliquer aussi, à partir de cette analyse, la présence du zoonyme *-gjel* « coq » : il s'agirait donc d'une « enflure de coq » *pupagjel* qui est motivée par les traits « enflés » de la capsule et « rouge » des pétales de la fleur renvoyant métaphoriquement à la crête du coq et que l'on peut rapprocher du phytonyme rom. *pappagallo* « coquelicot » attesté dans les dialectes de l'Italie centrale (cfr. Penzig, 1924 : 335). Tout comme l'affirme Carpitelli, il est probable que ce phytonyme soit le résultat d'une attraction paronymique et des aboutissements de processus métaphoriques associant le coquelicot à des volatiles, ce qui est très fréquent dans les processus de désignation populaire (Carpitelli, 2003 : 42).

7.43 *Picris hieracioides* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=8252

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=24192

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[ɟaʃtaɟˈiʃteʎ]	33 SSO	Picride fausse épervière (FEB : 220)	Aspraggine comune Lattajola (Pignatti, 1982, III : 248)	Cifur si këmashen (FEB : 220)
2.1	[brˈɛz]	2 MUN			
2.2	[brˈɛz i ˈɛgr]	8 KAT			
2.3	[brˈɛs e ˈɛgɛr]	13 SKO			
3	[aʃprˈɛle]	48 HOR			
4	[ŋɟˈits]	35 SJK			

7.43.1 Nom scientifique

Le nom lat. PICRIS « herbe amère » < gr. πικρός « qui pique, qui perce » (DELG : 900) se référant à la sensation piquante, amère de cette plante, et l'adjectif lat. HIERACIOIDES signifie « en forme de chicorée » < lat. HIERĀCION « espèce de chicorée » (OLD : 796).

7.43.2 Description botanique

La picride est une plante hispide et rude dont les tiges dressées atteignent jusqu'à 80 cm ; les feuilles inférieures sont entières et à bords flexueux tandis que celles supérieures sont

lancéolées. Les fleurs sont jaunes et sont disposées en capitules corymbeuses ; la période de la floraison va de juillet à septembre (Pignatti, 1982, III : 248).

7.43.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [ɟaʃtaɟˈiʃteʎ] *gjashtagjishtel* est un nom composé de l'adjectif arb. *gjasht* « six » et du nom dérivé arb. *gjishtel* « petit doigt » dont arb. *gjisht-* « doigt » + le suffixe diminutif *-el* (Xhuvani *et al.*, 1962 : 221). Comme on peut le voir sur l'image de la plante (cfr. ci-dessus, à gauche), cette dénomination est motivée par la forme et l'aspect des feuilles renvoyant à une plante à « plusieurs feuilles divisées », qui ressemblent aux doigts de la main.

2- [brˈɛz], [brˈɛz i ˈɛgr] et [brˈɛs e ˈɛgɛr] forment un groupe de dénominations ayant en commun un même élément *brez* qui résulte être un nom polysémique qui désigne aussi bien en *arbëresh* la « picride » et la « ceinture de la robe de mariée » qu'en albanais une « ceinture, une bande ou raie », un « lien », une « bande de terre » en géographie , la « descendance » et entre dans la formation du syntagme désignant l'arc en ciel (alb. *brezi i qellit* « ceinture du ciel ») (FGjSh : consultation en ligne). Tous ces signifiés désignent des référents de forme allongée et fine, utilisés parfois pour « lier » et, au sens figuré, la descendance représente les « liens » du sang entre les membres d'une même famille. Çabej propose, comme confirmation de cette interprétation, une dérivation de l'alb. *brez* du verbe alb. *mbrej* « atteler », ce dernier ayant eu auparavant une forme *m-ber-enj à partir de laquelle a été ensuite formé le nom déverbal *bre-z par dérivation moyennant le suffixe diminutif alb. *-z* (SE, II : 317-320) ; ce dernier morphème étant très productif pour la formation des noms de plantes. En ce qui concerne le phytonyme tout court, l'association se produit entre le signifié « lien, ceinture, bande » et la morphologie des tiges de la picride qui résultent comme étant fines, dressées et à rameaux étalés, comme un ensemble de plusieurs liens terminant avec les fleurs. En outre, l'un de nos informateurs nous a avoué que les tiges de cette plante étaient aussi utilisées, à cause de leur résistance, pour lier ensemble les gerbes de blé.

Les deux dernières dénominations de ce groupe résultent être des syntagmes composés de la base alb. *brez* + l'adjectif alb. *i egër* « sauvage m. » et *e eger* « sauvage f. ».

3- [aʃprˈɛle] est un nom dérivé par suffixation qui peut s'analyser comme étant composé d'une base ashpre- < lat. ASPER « rugueux, hispide » (OLD : 182) + le suffixe diminutif alb. -l- (Xhuvani *et al.*, 1962 : 253) auquel s'ajoute la désinence -e pour la formation du singulier féminin indéterminé. Cette dénomination est motivée par l'aspect entièrement hispide et rugueux au toucher dont est caractérisée cette plante.

4- [ŋɟˈitʂ] est un nom dérivé par suffixation qui peut s'analyser comme ngji- < alb. *ngjit* « coller » + le suffixe alb. -c (Xhuvani *et al.*, 1962 : 214) pour la formation de noms déverbaux.

Ngjic « (ce) qui colle » est motivé par la sensation « hispide, rugueuse » que la plante transmet au toucher et qui la fait paraître collante.

7.44 *Rosa canina* L. sensu Bouleng.

Image tirée du site https://www.google.it/search?q=rosa+canina+L.&client=firefox-b&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwi9hKLRucrUAhXBZ1AKHWOrC0cQ_AUIBigB&biw=1366&bih=633

Image tirée du site http://www.actaplantarum.org/flora/flora_info.php?id=6522&pid=-1&p=17

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[pitsakˈɔts]	33 SSO	Églantier des chiens Rosier des chiens (http://www.tela-botanica.org/bdtfx-nn-56619-ethnobotanique)	Rosa selvatica comune (Pignatti, 1982, I : 563)	Trëndafil qeni Trëndafil i egër Krocë Kromë Kaçibardh Kaçe (FEB : 247)
2	[kromumbˈiθe]	13 SKO			
3	[trondofˈiʎe e ˈɛgər]	35 SJK			
4	[biθcˈɛn]	8 KAT			

7.44.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique linnéen est formé par un premier élément lat. ROSA, -AE « rose, rosier » (OLD : 1661) et par son spécificateur, l'adjectif lat. CANĪNUS, -A, -UM « canin » (OLD : 265). Le nom lat. ROSA montre une relation de dérivation avec le gr. ϝρόδον, ῥοδέα « buisson de roses » et des convergences avec l'ir. **wṛd-* « rose », le pers. *gul* « rose » et l'arm. *vard* « rose » (DELL : 577). Il s'agit, selon toute probabilité, d'un mot emprunté à une civilisation méditerranéenne en raison du fait que cette plante était fort répandue dans les pays méditerranéens ; en effet, les tablettes mycéniennes témoignent déjà de la présence d'un mot myc. *wo-do-we* désignant l'huile à la rose, qui était l'un des produits issus de la fabrication des parfums à l'époque mycénienne (Wylock, 1970). La forme gr. ϝρόδον est considérée pré-grecque et empruntée de l'Orient tout comme le mot arm. *vard* ou l'ir.a. **u̯r̥da-*, mais la source reste inconnue (EDG : 1289).

7.44.2 Description botanique

Dans les communautés albanophones, l'églantier est classé comme *gjëmb*, c'est-à-dire une « épine » en raison de la présence des aiguillons forts et crochus qui caractérisent ses rameaux. C'est un arbrisseau qui peut atteindre 3 m et son port est caractérisé par des rameaux verdâtres, robustes et dressés. Les feuilles se composent de 5-7 folioles ovales et glabres. Les fleurs peuvent être blanches ou roses et peuvent se développer solitaires ou en corymbes et elles fleurissent entre mai et juillet. Les fruits (fig. en bas ci-dessus) sont de grosses capsules ovoïdes, allongées et lisses qui peuvent être rouges ou orangées (Pignatti, 1982, I : 563).

7.44.3 Propriétés et utilisation

L'églantier est l'une des espèces les plus utilisées en médecine populaire. En effet, ses propriétés laxatives, digestives, vermifuges, diurétiques, tonifiantes, reconstituantes et sédatives sont largement connues sur le territoire italien et balkanique. La décoction de fruits est utilisée, en particulier, pour le traitement des troubles gastro-intestinaux, pour soulager les intestins, pour soigner la toux, la grippe, le rhume et les infections à la gorge ; elle est tout particulièrement indiquée pour éliminer les calculs rénaux et vésicaux et les infections urinaires (Guarrera, 2006 : 177). Cette espèce est aussi utilisée pour le traitement du diabète, de l'hypertension, des bouffées de chaleur dues à la ménopause, des stomatites, des problèmes de dentition des enfants (Guarrera, 2006 : 177). Les propriétés vulnéraires de l'églantier agissent sur les eczémas, les blessures, les infections cutanées, les brûlures, les furoncles et les morsures de serpents (Guarrera, 2006 : 177) ; la poudre des fleurs séchées est utilisée en particulier en Sicile pour rafraîchir la peau irritée (sic. *incotto*) des enfants, tandis que l'eau aromatisée avec les pétales (eau de rose) soigne la croûte de

lait (Gatto Trocchi, 1982 : 82). Pieroni et ses collaborateurs affirment que les *Arbëreshë* du Vulture, utilisent la décoction des fruits d'églantier parce qu'elle est diurétique, antidiarrhéique, antidépressive, qu'elle apaise les piqûres d'insectes et protège du mauvais œil (Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Quave & Pieroni, 2007 : 217). En revanche, les informateurs de *Katundi*/*Greci* (P 8) nous ont raconté que, dans le passé, les pétales de l'églantier étaient utilisés pour la fabrication des parfums, grâce à un processus d'extraction de l'essence parfumée se basant sur une infusion de pétales et d'eau chaude. Dans les Balkans, on utilise surtout l'infusion de fruits d'églantier qui sert par exemple en Macédoine à traiter le rhume, la fièvre et la toux (Pieroni *et al.*, 2013 : 9), tandis que la décoction de fleurs et de fruits est utilisée pour le traitement des bronchites, de la toux et pour soigner les blessures (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2066). Au Kosovo, on consomme la décoction de fruits pour renforcer le système immunitaire (Mustafa *et al.*, 2012b : 9), tandis que l'infusion des fruits permet de faire disparaître les calculs rénaux, de soigner les douleurs rénales, les maux de gorge, la toux et la diarrhée (Mustafa *et al.*, 2012a : 749). En médecine vétérinaire, on croit que si l'on donne à manger les galles[31] d'églantier aux poules et aux vaches après la mise bas, cela leur permettra d'expulser plus facilement le placenta (Viegi *et al.*, 2003 : 230 ; Guarrera, 2006 : 177). Viegi *et al.* (2003 : 237) nous renseignent aussi sur une autre croyance populaire, selon laquelle lorsqu'un animal est mordu par un serpent il est nécessaire d'envelopper la morsure avec des tiges d'églantier pour en expulser le venin. En Sardaigne, il existait la tradition de mettre sous l'oreiller ou sous le matelas une galle d'églantier pour favoriser le sommeil, parce qu'on croyait qu'elle garantissait un sommeil tranquille pendant au moins sept heures et que, si en revanche on l'enlevait, on se réveillait (Atzei, 2003 : 389). Cette vertu de « somnifère puissant » attribuée aux galles est témoignée aussi par les dénominations populaires que l'églantier prend en Europe, telles que l'all. *Schlafsapfel* « pomme du sommeil » ; le tch. *spánek* « sommeil » (Beccaria, 1995 : 146) ; le fr. *pome du Bô-Dju* « pomme du Bon-Dieu », *bâbe do bon Dju* « barbe du Bon-Dieu », *cossinè dè Christ* « coussin du Christ » (Rolland, 1967, V : 245), en Italie, l'abr. *pajjònichə* « paillasse » (DAM, III : 1398 ; Penzig, 1924 : 414) et le sar. *ninniéri* « églantier » < sar. *ninniàre* « bercer » les enfants pour les faire endormir (Atzei, 2003 : 389). La galle était, en effet, mise sous l'oreiller ou sous la paillasse parce qu'on croyait que le somnifère qu'elle contient et que les sorcières lui avaient donné, permettait de dormir profondément (Beccaria, 1995 : 146).

C'était donc toute la plante et ses organes et non pas seulement les galles qui étaient dotés d'un pouvoir « magique » capable d'éloigner de la maison les influences nuisibles et on estime que cette conviction est due au caractère épineux de la plante, en raison de la croyance populaire

[31] La galle est une excroissance produite par la piqûre d'insectes parasites sur les tiges et les feuilles de certaines plantes afin d'y déposer leurs œufs ; son aspect spongieux et lanifère la fait ressembler à un petit nid d'oiseau.

selon laquelle les épines de cette espèce ont le pouvoir de crever les yeux du jeteur de sort (Atzei, 2003 : 389). Toujours en Sardaigne, existe la croyance superstitieuse selon laquelle il faut mettre dans le poulailler une tige d'églantier, cueillie la nuit de la fête de Saint Jean-Baptiste, pour éviter que les poules attrapent des poux (Atzei, 2003 : 389).

7.44.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [pitsakˈɔts] est un nom composé de deux substantifs : arb. *pic* [pits] « pénis » et arb. *kocë* [kɔts] « tête » ; les deux composantes du phytonyme en question sont très répandues dans tous les parlers de la Calabre et de la Basilicate sans aucune variation formelle, tandis que dans les parlers septentrionales de l'*Arbëria* (notamment au Molise), on trouve arb. *pip* [pip] (= *pic*) « pénis » et *koçë* [kˈɔʧ] (= *kocë*) « tête ». Ce syntagme représente l'une des structures les plus communes dans la phytonymie populaire et, comme nous l'avons déjà expliqué pour d'autres espèces, les éléments de ces désignations composées métaphorisent l'image de la partie de la plante utilisée, en médecine populaire pour ses propriétés, notamment les fruits de l'églantier qui ressemble, de par sa forme et sa couleur, à une « tête de pénis ».

2- [kromumbˈiθe] est un type lexical répandu dans les dialectes tosques de l'Albanie du sud et il se présente, en général, comme un nom composé de deux éléments, dont le premier est alb. *kromë* < alb. *kruaj*, arb. *kruanj* « gratter » et le deuxième est le nom alb. *bythë*, arb. *bithë* « cul » (Trumper, 2010 : 388). Ce type lexical, en particulier « gratte-cul », est très répandu dans le domaine roman en raison de l'effet de constipation causé par l'ingestion des baies que l'on connaît en médecine populaire (cfr. catal. *gratacul* ; lan. *gratatiolier* ; it. *grattaculo* ; lig. *grattacü*, *grataquèu* ; piém. *gratacul*, *grattacui* ; ven. *stropacul* ; fri. *forècul* ; abr. *sforzancùlo*, *torzancùlo*, indiqués dans Penzig, 1924). Comme on peut le voir dans la phytonymie de l'arc alpin, ce type lexical peut se trouver seul, *gratte-cul* (Signorini, 2005 : 1003, 1004) ou comme faisant partie de différents types de syntagmes où le premier élément peut être représenté par les mots suivants : buisson (*buisson de gratte-cul*, Signorini : 996, 1002), épine (*épine de gratte-cul*, Signorini : 1000, 1003), petite nourriture (*petite nourriture de gratte-cul*, Signorini : 1002, 1004), fleur (*fleur de gratte-cul*, Signorini : 1002), plante (*plante de gratte-cul*, Signorini : 1003) et rose (*rose de gratte-cul*, Signorini : 1003). On retrouve également le témoignage de ce même type lexical en roumain, bien qu'il y soit moins répandu ; en effet, parmi les nombreux types lexicaux désignant l'églantier seulement deux sont construits sur le syntagme « creuse-cul » : [skobikˈur] et [skwˈɒbjeŋkur] < roum. *scobi* « creuser » + *cur* « cul » (Scarlat, 2008 : 294).

3- [trondofˈiʎe e ˈɛgər] est un syntagme composé du phytonyme arb. *trondofile* « rose » et de son spécificateur, notamment l'adjectif arb. *e egër* « sauvage » ; la désignation résulte être,

pourtant, à motivation transparente en raison du fait qu'elle indique une espèce de rose non cultivée par opposition à d'autres espèces cultivées, non sauvages.

4- [biθcˈɛn] est un nom composé par les deux éléments suivants : arb. *bithë* « cul » + arb. *qen* « chien » ; tout comme les autres structures motivationnelles de cette typologie, le zoomorphisme « cul de chien » traduit l'image de la partie de la plante utilisée en médecine populaire pour ses propriétés thérapeutiques: les fruits rouges de l'églantier sont doués de nombreuses vertus, qui étaient déjà associées à l'un des animaux sacrés dans l'ancienne Égypte, comme nous l'avons illustré pour l'une des désignation de l'*Anthemis cotula* L. (cfr. § 7.8.4 ci-dessus).

7.45 *Silene vulgaris* (Moench) Garke

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=47992

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[baθˈiʃteʎ]	33 SSO	Silène commun Silène enflé (FEB : 271)	Silene rigonfia Bubbolini Strigoli (Pignatti, 1982, I : 246)	Klokëz e zakonshme Bar jeli Bar prisi Rrokaç Pelim Lul'bardake Krisçe (FEB : 271)
1.2	[bˈaθez]	35 SJK			
1.3	[bˈaθza ˈuʎkut]	13 SKO			
2	[potʃarˈac]	8 KAT			

7.45.1 Nom scientifique

Le nom lat. SILENE semble être un emprunt du latin des botanistes, mais l'étymon reste obscur (FEW, XI : 611), tandis que son spécificateur, l'adjectif lat. VULGĀRIS « commun » indique qu'il s'agit d'une espèce très répandue (OLD : 2121).

7.45.2 Description botanique

Le silène a des tiges dressées et minces qui peuvent atteindre jusqu'à 60 cm ; les feuilles basales sont vertes, opposées et ovoïdes, presque dépourvues de pétiole. Les inflorescences se développent à cymes bipares dont la pointe est occupée par les fleurs typiques à « *bubbolini* », celles dont les calices sont enflés, en forme de petits ballons, de couleur marron et qui se terminent par la corolle florale blanche. La période de la floraison va de mai à octobre (Pignatti, 1982, I : 246).

7.45.3 Propriétés et utilisation

Dans la médecine populaire sarde, les puissantes propriétés anti-inflammatoires du silène sont très exploitées pour traiter les rhumatismes et les inflammations (Atzei, 2003 : 58), mais on connaît aussi ses vertus réminéralisatrice (Guarrera, 2006 : 195). Dans l'alimentation humaine, les jeunes parties aériennes sont consommées comme tous les autres légumes, notamment crues en salade, cuites, en omelettes, dans les soupes, les risottos et frites avec de l'huile, de l'ail et du piment (Nebel *et al.*, 2006 : 338 ; Atzei, 2003 : 58 ; Guarrera, 2006 : 195). En revanche, l'emploi ludique que les enfants font des fleurs de cette espèce est connu sur tout le territoire italien comme en témoignent les noms onomatopéiques du silène motivés par l'éclatement produit lorsqu'on fait éclater, sur la paume de la main ou sur le front, les fleurs enflées : lig. *erba s-cioppettina* « herbe qui éclate », piém. *s-ciop* « éclatement », lom. *s-ciopì* « éclatement », ven. *s-ciochèt* « éclatement », fri. *sclopìtt* « éclatement », sar. *erba sonajola* « herbe sonnante », *erba de sonaiòlus*, *erba 'e sonagiòlus* « herbe d'hochet » (Penzig, 1924 : 458). La tradition de ce jeu d'enfants, consistant à faire éclater l'un des organes floraux de la plante sous forme enflée, est liée surtout au coquelicot dont on fait éclater les capsules (cfr. § 7.42) ; l'éclatement qui se produit a donné sa motivation aux noms de cette espèce dans le sud de l'Italie, notamment dans les Pouilles *schiattaròla* (Penzig, 1924 : 335) et *sckatëlònë* (Pistillo & Littera, 2006 : 421) et en Basilicate *scattaròle* (Penzig, 1924 : 335) « ce qui éclate ».

7.45.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Le premier groupe de désignations est formé de trois noms ayant une partie ou un élément du signifiant en commun : [baθˈiʃteʌ́] *bathishtel*, [bˈaθez] *bathez* et [bˈaθza ˈuʌ́kut] *bathëza ulkut*, d'où ressort une base *bath-* > arb., alb. *bathë* « fève ». À partir de cette base lexicale, a été formé *bathishtel* par dérivation : *bath-* « fève » + *-isht-* le suffixe pour la formation de noms collectifs (Xhuvani *et al.*, 1962 : 248) indiquant le lieu où l'on peut trouver une grande quantité de référents indiqué par la base lexicale « fève » + *-el* le suffixe diminutif (Xhuvani *et al.*, 1962 : 221). Ce dérivé peut donc se traduire comme « ensemble de petites fèves ».

Tout comme ce premier nom, *bathez* est lui aussi un dérivé de la même base *bath-* « fève » + *-ez* le suffixe diminutif (Xhuvani *et al.*, 1962 : 296), d'où résulte une « petite fève ». Et enfin, la troisième dénomination est un syntagme ayant comme premier élément *bathëza*[32] « la petite fève » + le spécificateur représenté par le zoonyme *ulkut* « du loup ». Ces noms résultent tous motivés sur la base de la morphologie de la plante, en particulier de la forme des calices enflés qui renvoient à la forme enflée des fèves. En revanche, le dernier syntagme présente une deuxième motivation issue du spécificateur *ulkut* qui renvoie aux propriétés thérapeutiques de cette espèce botanique.

2- [poʧarˈac] *poçaraq* est un nom dérivé par suffixation de l'arb. *poç-* « pot » + *-ar-* pour la formation de noms dénominaux + *-aq* suffixe péjoratif (Xhuvani *et al.*, 1962 : 205) ; ce « pot » qui en résulte trouve encore une fois sa motivation dans la forme des calices enflés typique du silène et qui renvoient à la forme enflée d'un pot.

[32] Dans la flexion nominale albanaise, *bathëza* est la forme du féminin singulier déterminé qui doit donc être accompagné de son article déterminatif dans les traductions, d'où « la petite fève ».

7.46 *Solanum nigrum* L.

Image tirée du site http://www.fungoceva.it/erbe_ceb/solanum_nigrum.htm

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1	[kutˈuɲ i ˈɛger]	33 SSO	Morelle noire Tue-chien (FEB : 273)	Morella comune Erba morella Pomidorella Ballerina (Pignatti, 1982, II : 514)	Solane e zezë Ikër Idhnakth Idhnakth i zi Rrushzogu (FEB : 273)
2.1	[pumðˈɔr i ˈɛgər]	2 MUN			
2.2	[kumðamˈure e ˈɛgər]	48 HOR			
2.3	[pumbaðˈɔrza e ˈɛger]	13 SKO			
2.4	[pumaðorˈic]	42 SKL			
2.5	[pumðˈɔri ɟˈarprit]	3 POK			
3	[ʎabˈɔt]	35 SJK			

7.46.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique linnéen se compose du nom lat. SOLANUM « morelle » < lat. SŌL « soleil » (André, 2010 : 242) et de son spécificateur, l'adjectif lat. NIGER, -GRA, -GRUM « noir » (OLD : 1176).

7.46.2 Description botanique

La morelle est une plante à tiges rameuses dressées, anguleuses, un peu rudes et tuberculeuses qui peuvent atteindre jusqu'à 60 cm. Les feuilles sont de couleur vert foncé, ovales et dentées. Les inflorescences se développent en cymes ombelliformes terminant avec des petites fleurs blanches. Les fruits sont représentés par des petites baies noires globuleuses (Pignatti, 1982, II : 514).

7.46.3 Propriétés et utilisation

Viegi *et al.* (2003 : 237) placent la morelle parmi les plantes extrêmement toxiques et non comestibles pour l'homme ; en revanche, cette espèce est très utilisée en médecine vétérinaire, à cause de ses propriétés laxatives. Les études d'ethnopharmacologies, menées sur le territoire italien, nous renseignent sur les propriétés vulnéraires, sédatives et anti-inflammatoires de la morelle ; en effet, ses fruits sont appliqués comme s'ils étaient de véritables « capsules » analgésiques, directement sur les dents pour en apaiser la douleur (Viegi *et al.*, 2003 : 238 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 378 ; Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Quave & Pieroni, 2007 : 217). En cas de blessures, plaies, abcès, tournioles ou autres troubles cutanés, les feuilles pilées de la plante sont appliquées directement sur la peau (Atzei, 2003 : 434 ; Guarrera, 2006 : 197 ; Gatto Trocchi, 1982 : 85).

7.46.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [kutˈuɲ i ˈɛger] *kutunj i eger* est un syntagme composé de deux éléments : *kutunj* « tomate » est un emprunt au cal. *cutugnu* « coing » (NDDC : 232) ; l'arb. *kutunj* est habituellement utilisé – dans la communauté de *Shën Sofia*/*Santa Sofia* – pour désigner la tomate dont la forme ronde a été probablement associée à celle du coing, ce qui a facilité le transfert d'un référent à l'autre. Ce premier nom est spécifié par l'utilisation de l'adjectif arb. *i eger* « sauvage », indiquant que l'espèce de tomate dont il est question n'est pas cultivée.

2- Ce deuxième ensemble de désignations regroupe cinq formes lexicales : [pumðˈɔr i ˈɛgər] *pumdhor i egër*, [kumðamˈure e ˈɛgər] *kumdhamure e egër*, [pumbaˈðɔrza e ˈɛger] *pumbadhorza e eger*, [pumaðorˈic] *pumadhoriq* et [pumðˈɔri ɟˈarprit] *pumdhori gjarprit*. Les trois premiers syntagmes sont structurés de la même façon que la forme de la première dénomination ci-dessus : ils sont donc ainsi composés de l'élément désignant la « tomate », notamment les emprunts *pumdhor* (< nap. *pummadòra* « tomate », NVDN : 568), *kumdhamure* (< sic. *pumadamuri* « tomate », VS, III : 973) et *pumbadhorza* (analysable comme un dérivé : *pumbadhor-* < luc. pummadórə « tomate », DDB : 662 + *-(ë)z-* suffixe diminutif + *-a* article déterminatif féminin singulier) + le spécificateur représenté par l'adjectif arb. *i/e egër/eger* « sauvage ». La

dénomination *pumadhoriq* « petite tomate » est un nom dérivé qui est formé par la base lexicale *pumadhor-* « tomate » + *-iq* suffixe diminutif (Xhuvani *et al.*, 1962 : 245). Comme tous les syntagmes à structure « nourriture + animal » de notre corpus, *pumdhori gjarprit* « tomate du serpent » est aussi un syntagme qui traduit avec la métaphore zoomorphique la partie de la plante et dans ce cas les fruits possèdent également des propriétés thérapeutiques puissantes lexicalisées avec le nom de l'animal.

3- [ʎabˈɔt] *labotë* est un phytonyme qui est présent encore deux fois dans notre corpus : dans la communauté de *Shënd Kostandini*/*San Costantino* (P 13) on trouve le nom *labotë i but* désignant *Chenopodium album* L., tandis que cette dernière espèce linnéenne est nommée *labotë* dans la communauté de *Katundi/Greci* (P 8). En albanais l'origine de ce nom reste inconnue et on le considère comme un emprunt au slv. *loboda* « plante comestible » (SE, V : 189). Dans le domaine slave, on trouve des variantes avec <-o-> ou <-e->, comme par ex. en ru. *lebeda*, hon. *loboda*, roum. *lobodă* désignant une plante à récolter. Selon Mladenov le suffixe *-da* exprime un collectif, tandis que la syllabe en début de mot *lo-* est le résultat de la métathèse de la liquide (DELCS, II : 312). Dans le domaine slave, on trouve aussi d'autres formes lexicales qui alternent <-e-> / <-a-> en position tonique et qui indiquent toutes le « cygne »: bulg., mac. лебед (lèbed) ; ru. лебедь (lèbed') ; biél. лебедзь (liebiedź) ; uk. *lebid'* ; slvc. *labut'* ; slo. *labod* ; sr. лабуд (labud) ; bos. *labud* ; tch. *labut'* ; cr. *labud* ; pol. *łabędź* (EWSS : 162). Brückner affirme que la racine *-olb* « plante » < lat. ALBUS « blanc » (DELCS, II : 312) en raison du fait que l'espèce *Chenopodium album* L., notamment l'ansérine blanche, est caractérisée par des inflorescences en épi à glomérules farineux-blanchâtres et par des feuilles blanches-farineuses en dessous (Pignatti, 1982, I : 164). À notre avis, l'hypothèse de Brückner ne tient pas dûment compte de la centralité que les animaux revêtent pour le classement de la réalité réalisé par les hommes des cultures primitives ; c'est seulement si l'on considère cette perspective zoocentrique que l'interprétation de cette désignation nous apparaîtra alors comme claire. L'une des croyances les plus communes et anciennes sur le territoire euro-asiatique concerne l'association de la couleur blanche aux *revenants* (Lanternari, 1976 : 99) que nous avons déjà rencontrée dans l'analyse de la désignation du roseau dans laquelle un cheval blanc avait transporté l'âme d'un mort (cfr. § 7.10.4, note 11) ; lorsque les âmes des morts reviennent auprès des hommes, ils apportent des nouvelles négatives. Il existe aussi la croyance que l'âme des morts prenne la forme d'un animal, notamment celle des oiseaux ou des insectes pour annoncer la mort (Riegler, 1981b : 347). Cette croyance expliquerait, donc, l'utilisation de l'oiseau aquatique blanc par excellence, tel que le cygne, pour symboliser la mort (Riegler, 1981a : 309). En tant que messager de la mort, cet animal traduit bien les qualités extrêmement toxiques qui caractérisent la morelle et l'ansérine

blanche : l'utilisation du nom du cygne pour désigner ces deux espèces est donc l'expression du danger représenté par ces plantes.

7.47 *Sonchus oleraceus* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=3300

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[rːʃˈɛʎ]	33 SSO	Laiteron maraîcher (FEB : 274)	Grespino comune (Pignatti, 1982, III : 263)	Rrëshyell perimesh Çiçajë Tamëlçak i butë (FEB : 274)
1.2	[rːəʃˈɛl]	2 MUN			
1.3	[rːəʃˈiaɣ]	8 KAT			
1.4	[rːəʃjˈɛɣ]	3 POK			
1.5	[rːəʃˈɛʎ i bˈut]	13 SKO			
2	[jˈuntʃ]	42 SKL			

7.47.1 Nom scientifique

Ce binôme scientifique présente quelques difficultés d'interprétation en ce qui concerne le lat. SONCHUS < gr. σόγκος « laiteron » et en effet l'étymologie reste inconnue (André, 2010 : 243 ; DELG : 1029) ; en revanche, son spécificateur est formé par l'adjectif lat. OLERĀCEUS « végétal » < lat. HOLUS, -ERIS « légume (vert) » (DELL : 297).

7.47.2 Description botanique

Le laiteron a des tiges rameuses et lisses qui peuvent atteindre 80 cm ; les feuilles basales sont glabres à lobes dentés, tandis que celles caulinaires sont embrassantes, acuminées et étalées. Les involucres se présentent glabres mais avec des flocons de poils à la base ; les akènes sont brunâtres, oblongs et rugueux. Les fleurs sont jaunes et la période de la floraison va de juin à octobre (Pignatti, 1982, III : 263).

7.47.3 Propriétés et utilisation

Dans toutes les communautés enquêtées, cette plante est utilisée pour l'alimentation humaine et animale à cause de son goût agréable qui, dans le cas des êtres humains, se marie bien avec les autres légumes sauvages et cultivés utilisés pour cuisiner. L'emploi alimentaire que l'on fait de cette espèce est connu aussi dans les communautés albanophones du Vulture (Quave & Pieroni, 2007 : 218 ; Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 172), chez les Slaves du Molise (Di Tizio *et al.*, 2012 : 5) et dans les communautés grécophones de Calabre (Nebel *et al.*, 2006 : 338). En médecine populaire, le laiteron est utilisé surtout pour le traitement de troubles gastro-intestinaux, hépatiques et cutanés grâce à ses propriétés rafraîchissantes, cholagogues, laxatives, diurétiques et sédatives (Guarrera, 2006 : 198). En médecine vétérinaire, le laiteron est utilisé surtout pour le traitement des mastites et des troubles liées à l'allaitement chez les bovins,

en raison de ses propriétés galactagogues (Viegi *et al.*, 2003 : 231 ; Guarrera, 2006 : 198). En Sardaigne, l'emplâtre réalisé avec les feuilles ou avec toutes les parties aériennes est le protagoniste d'un rituel magique pour le traitement des morsures des scorpions, des insectes ou d'autres animaux vénéneux : on applique l'emplâtre sur la peau et, on récite en même temps les *brèbus* « mots magiques » (Atzei, 2003 : 94).

7.47.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Ce premier groupe de désignations est composé de cinq formes lexicales dont quatre ont une structure dérivative, notamment [rːʃˈɛʎ] *rrëshel*, [rːəʃˈɛl] *rrëshel*, [rːəʃˈiaɣ] *rrëshiall* et [rːəʃʃˈɛɣ] *rrëshjell*, tandis que [rːəʃˈɛʎ i bˈut] *rrëshel i butë* est un syntagme où le spécificateur est représenté par l'adjectif arb. *i butë* « mou, doux » qui l'oppose à l'espèce *Sonchus asper* L. nommée, à *Shën Kostandini*/*San Costantino* (P 13), *rrëshel i eger* « laiteron sauvage ». Çabej soutient que l'alb. *rrëshyell* « laiteron » est un nom composé du préfixe *(r)rë-* + la base lexicale *-shyell* < gr.a. σέλινον « céleri » dont la base σέλ- > alb. *shyell* (SE, VI : 462), mais cette hypothèse ne semble pas prendre en considération le fait qu'il n'y a pas de ressemblances formelles évidentes entre le céleri et le laiteron, ce qui rend inexplicable le transfert du nom d'une espèce à l'autre. En outre, la présence constante du préfixe *(r)rë-* dans toutes les formes lexicales du domaine albanophone devrait, dans une certaine mesure, amener à imaginer une forme semblable en grec. Il est donc nécessaire de chercher ailleurs. Tout en partageant l'analyse de Trumper (2010 : 386-387), nous estimons que la base lexicale de départ de ces formes est *rrëshV-*, tandis que *-l* /*-ll* peut être considérée comme un suffixe diminutif formant le phytonyme, comme cela arrive régulièrement en albanais lors de la création des noms des plantes.

Landi (1989) et Orel (AED : 385) considèrent *rrësh(j)el(l)* un emprunt au lat. RŬSSĔŎLUS « roussâtre » < lat. RŬSSĔUS « tirant sur le rouge » < lat. RŬSSUS, -A, -UM « roux, rouge », on trouve un témoignage de ce dernier dans le bas-latin (DELL : 583).

Dans les dialectes grecs de la Calabre il existe toute une série de mots ayant comme base ῥουσ- et renvoyant à des référents de différente nature, comme par exemple *ῥουσιώλη « espèce de loir rougeâtre », *ῥουσίτης « champignon de couleur rougeâtre », ῥούσιος « roux, rouge-brun », *ῥουσιόκολος « oiseau à la queue rouge », *ῥουσιοκέφαλος « tête-rouge (oiseau) », *ῥουσιο-κάστανος « chèvre au toison rouge », ῥουσίζω « être rougeâtre » et *ῥουσία « garance des teinturiers » (*Rubia tinctotum* L.) (LG : 443). La forme que Rohlfs indique comme reconstruite *ῥουσία « garance des teinturiers » est utilisée en revanche dans la plupart des ouvrages de botanique à partir de ceux des médecins érudits et savants de l'époque hellénistique, en passant par les textes byzantins tardifs jusqu'aux témoignages en grec tardif, comme le confirment les exemples fournis par Trumper (2010). En grec moderne, le nom de la garance est

ῥιζάρι(ον) (< gr. ῥιζα « racine ») tandis que gr. ῥουσία semble avoir ses continuateurs dans les dialectes grecs de l'Italie du sud: en particulier, en Calabre les dialectes de Reggio di Calabria témoignent du nom d'un petit rongeur *risciòla* « *Muscardinus avellanarius* L. » (NDDC : 582 ; déjà en LG : 443) < gr.m. ῥουσιώδης « rougeâtre », des phytonymes *grisulèḍḍa* « *Papaver rhoeas* L. » (Penzig, 1924 : 335) et *rusía* « garance des teinturiers » (NDDC : 594 ; déjà en LG : 443) ; dans les Pouilles, au Salento on trouve trois formes lexicales pour l'arbouse, notamment *rúsciolo, rúšciulu* (VDS, II : 568) et *crísciulu* (VDS, I : 169). Au-delà de la mer Méditerranéenne, les parlers arvanitiques du Péloponnèse présentent deux formes lexicales arv. *rrëshelj* « *Soncus oleraceus* L. » et *rrëshill* « herbe de montagne qui se mange crue et cuite » (Jochalas, 2011 : 864) qui correspondent à celles conservées chez les *Arbëreshë* et en Albanie. La base lexicale gr. ῥουσ- qui anime toutes ces formes a pu être tirée du lat.t. RŬSSĔUS « rougeâtre, tirant sur le rouge », comme le témoigne le gr. ῥουσία, gr. ῥούσιος « roux, rouge-brun » (EDG : 1291), gr.m. ῥουσιώδης (Trumper, 2010 : 387) et, successivement, une remorphologisation à travers le suffixe lat. -ĔŎLUS a permis d'aboutir aux mots cal. *risciòla*, *grisulèḍḍa* ; pou. *rúsciolo*, *rúšciulu* et *crísciulu* et alb. *rrëshyell*, arb. *rrësh(j)el(l)*, *rrëshiall*, arv. *rrëshelj* et *rrëshill*.

Afin de retracer la motivation à la base de ce groupe de phytonymes *arbëreshë*, il est nécessaire de partir du mot primaire duquel dérivent les désignations *arbëreshe* du laiteron : gr. ῥουσία « garance ». Selon les informations que Pline nous transmet dans son ouvrage, cette plante était connue partout comme une plante tinctoriale qui était utilisée pour colorer de rouge les laines et les cuirs et les femmes l'utilisaient aussi pour se teindre les cheveux (HN, 19, 47). Ce qui a motivé cette dénomination est sans aucun doute la couleur rouge de la racine de la garance et l'utilisation qu'elle a trouvé dans la vie quotidienne en raison de ses propriétés tinctoriales. La dénomination albanaise et *arbëreshe* du laiteron en tant que dérivé de celle de la garance résulte être motivée, tout comme le gr. ῥουσία, par la couleur rouge sombre des tiges du *Sonchus oleraceus* L.

2- [jˈunʧ] est un emprunt au cal. *juncu* « chicorée sauvage, laiteron » (NDDC : 343), qui sont des plantes caractérisées par le trait morphologique « tiges dressées ».

7.48 *Spartium junceum* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=7528

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[spˈart]	2 MUN 3 POK 13 SKO 33 SSO 48 HOR	Spartier Genêt d'Espagne (FEB : 276)	Ginestra comune Ginestra odorosa (Pignatti, 1982, I : 645)	Xanë Shpartë Jineshtër Sallaftogë (FEB : 276)

7.48.1 Nom scientifique

Le nom lat. SPARTUM, -Ī est un emprunt au gr. σράρτον, σράρτος dont l'étymologie reste incertaine ; on a fait également d'autres rapprochements avec le gr. σπεῖρον « bande de toile », gr. σπεῖρα « objet enroulé, cordage », gr. σπάργανον « bande pour langer les bébés » (DELG : 1033) et on a aussi proposé une dérivation de l'IE. *swerbh- « tourner » (GEW, III : 180) en raison de l'utilisation de cette plante en sparterie et corderie (André, 2010 : 244). L'adjectif qui suit ce nom lat. IUNCEUS, -A, -UM en spécifie la morphologie en tant que « jonciforme » (OLD : 981).

7.48.2 Description botanique

Le spartier est un arbrisseau dressé, à rameaux effilés, cylindriques, jonciformes et de couleur vert glauque. Il se présente avec un petit nombre de feuilles, mais avec des grandes fleurs

jaunes en grappes terminales et très odorantes dont le calice a la forme typique des légumineuses : glabre et fendu jusqu'à la base en une seule lèvre coupée obliquement. Les fruits se développent à l'intérieur de gousses allongées et glabres et la période de la floraison va de mai à août.

7.48.3 Propriétés et utilisation

Cette plante était déjà utilisée dans la Grèce antique pour la fabrication des liens, des câbles des navires, des fils de pêche ou pour coudre les voiles des bateaux (HN, 24, 65) ; en médecine populaire, les graines de genêt purgeaient très bien, tandis que les branches macérées dans du vinaigre soulageaient la sciatique et les genoux douloureux (HN, 24, 65). Dans les communautés albanophones de la Calabre et du Pollino le spartier était très souvent utilisé comme plante textile : après un long travail soigné de ses tiges, on obtenait du fil de spartier qui était employé pour la réalisation de tissus grossiers au métier à tisser. Les recherches en ethnopharmacologie, menées par Pieroni et ses collaborateurs en Vulture, ont révélé que la sève des tiges de spartier est particulièrement indiquée pour le traitement des verrues (Quave & Pieroni, 2007 : 215 ; Pieroni & Quave, 2005 : 265 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 378). Tout comme dans la Grèce antique, Guarrera (2006 : 199) illustre aussi les propriétés laxatives, digestives, purgatives et diurétiques du spartier ; cet auteur en ajoute également d'autres concernant les effets galactagogues, cardiotoniques, vulnéraires et antiparasitaires. D'ailleurs, l'emploi le plus commun que l'on fait du spartier concerne la vannerie, un domaine artisanal dans lequel les parties aériennes de cette espèce sont utilisées pour la fabrication d'objets tressés avec ses fibres végétales et ses tiges, tels que corbeilles, paniers, vannerie, et petits récipients pour le transport de la ricotta et des fromages en général (Guarrera, 2006 : 199). Maciotti (1995 : 73) classe le spartier parmi les « plantes de la magie » directement liées à Mars, dieu grec de la guerre, en raison du fait que la plante peut agir de manière bénéfique sur la personne en éliminant la dépression, et peut induire aussi un sentiment de protection. Le spartier revêt aussi des fonctions magiques en Sardaigne où, tout comme les autres plantes médicinales, il faut le cueillir pendant la nuit de la veille de la fête de la Saint-Jean afin qu'il soit plus efficace et plus actif dans la pratique de la magie (Atzei, 2003 : 265). Toujours en Sardaigne, au cours de la veille et de la nuit même, on avait l'habitude de brûler, devant la porte d'entrée des maisons, quelques arbrisseaux particuliers, parmi lesquels il y avait la *martigusa* (le spartier ou l'une de ses variétés), parce qu'on croyait que la fumée qui entrait dans les habitations aurait fait fuir les souris, les fourmis, la martre et n'importe quel type d'animal nuisible présent dans la maison (Atzei, 2003 : 265).

7.48.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

[spˈart] *spartë* est le nom que cette espèce prend dans la plupart des parlers *arbëreshë*; les dictionnaires étymologiques indiquent comme source du phytonyme les mots gr. σπάρτον « corde, cordage, câble » et gr. σπάρτος désignant quelques espèces de plantes utilisées pour tresser des cordes et des corbeilles, telles que le joncier ou le *Spartium junceum* L. (DELG : 1033), tout comme l'avait indiqué Pline dans son ouvrage (HN, 24, 65), mais on ne sait pas s'il s'agit d'un nom de plante attribué à un substrat pré-grec ou s'il a une origine autochtone (EDG : 1377 ; DELG : 1033). Outre à ce phytonyme, le grec ancien présente aussi le toponyme Σπάρτη « Sparte » capitale de la Laconie, duquel dérive le nom de ses habitants Σπαρτιάτης « Spartiate » ; mais tout comme pour la plupart des toponymes, l'étymologie reste obscure (DELG : 1033). Cependant, on propose aussi un lien de parenté entre le phytonyme en question et un petit groupe de mots formellement proches de celui-ci: σπάργανα « langes, bandes dans lesquelles on enveloppe les enfants » (DELG : 1033) ; σπεῖρα « rempli, spirale » d'un filet, d'un serpent, etc., nom de différents objets tordus ou arrondis, corde, courroie, moulure (DELG : 1034); σπείρω « semer » (DELG : 1035); σπυρίς « panier tressé, couffin » < *sper- « tresser » (> σπεῖρα et σπάρτον) (DELG : 1041). La voie pour arriver à l'étymon restant obscure, nous proposons d'opter pour l'hypothèse du substrat qui semble ouvrir des parcours de réflexions plausibles.

Dans les œuvres des écrivains grecs classiques, en particulier Homère, on décrit et célèbre déjà les gestes d'un peuple de navigateurs et de guerriers experts, qui étaient capables de fabriquer leurs embarcations et leurs armes de manière indépendante. L'expansion coloniale que les Grecs ont promue dans les territoires situés sur la mer Méditerranée les a amenés à coloniser, en les grécisant, toute l'Italie du sud (connue aussi comme *Magna Graecia*) et les côtes méditerranéennes de la France et de l'Espagne ainsi que quelques centres commerciaux sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Mais les Grecs n'étaient pas les seuls navigateurs experts opérant dans le bassin de la Méditerranée ; les Crétois, les Phéniciens et les Égyptiens avaient développé avant eux une grande tradition nautique qui s'appuyait sur une industrie navale solide qui produisait des bateaux de guerre et pour le transport commercial. Les Phéniciens et les Égyptiens pouvaient compter en particulier sur la présence, sur leurs territoires, des matières premières utilisées pour la fabrication des bateaux : le bois de cèdre du Liban et les troncs épais et résistants de papyrus (Moscati, 2002). Il est en effet intéressant d'observer qu'il existe un mot en égyptien désignant les « cordes pour construire les bateaux »: eg. *sp* < *sip- « corde » documenté en Égypte à partir du Règne Ancien (2850-2052 av. J.C.) (HS : 477). La civilisation égyptienne a toujours dû se mesurer à la puissance dévastatrice des inondations périodiques du fleuve Nil, dont les eaux submergeaient les terres pendant de nombreux mois de l'année ce qui

rendait les déplacements des égyptiens très difficiles à pieds nus dans les marais de boue qui en résultaient. C'est pour cette raison que ce peuple a dû fabriquer des espèces de chalands avec les troncs de papyrus liés ensembles moyennant des cordes obtenues en tressant des fibres végétales, notamment des jonciers ou les feuilles mêmes des plantes de papyrus (Mayde, 1876). Les liens étaient donc les composants les plus importants pour la réussite de la construction des bateaux et seules des mains expertes pouvaient les réaliser comme il fallait : des bandes de fibres végétales étaient d'abord enroulées en une seule tresse, puis chaque tresse était enroulée avec les autres et, enfin, les tresses obtenues étaient enroulées encore entre elles pour obtenir des cordes qui pouvaient atteindre 8 cm de diamètre (Mayde, 1876). Ce travail délicat de fabrication des tresses est témoigné par le verbe eg. *spy* « lier (un bateau) » (<*sVp- « tresser, coudre ») se référant à l'action de lier ensemble les troncs de papyrus pour la fabrication des bateaux égyptiens (HS : 487). Il est donc fort possible que la technique égyptienne de fabrication des liens et des câbles des navires soit arrivée aux Grecs à travers les contacts que la population africaine a eu avec les habitants de Crète d'abord, et avec les mycéniens ensuite (Moscati, 2002) à cause des relations commerciales existantes entre ces peuples méditerranéens. Or, le territoire grec, montueux et sec, n'est pas l'habitat idéal pour le papyrus, tandis que le spartier y pousse de façon très répandue ; en outre, il y a une certaine ressemblance entre le port des deux plantes (à faisceaux de tiges) et la résistance qui caractérise les fibres de leurs rameaux en les rendant, ainsi, particulièrement indiqués pour être utilisés comme liens ou cordes. Le nom *spartë* désigne donc la plante qui sert à fabriquer les liens et les cordes.

7.49 *Tamus communis* L.

Images tirées du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=7566

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[uvrˈiː]	2 MUN	Tamier commun Herbe aux femmes battues (FEB : 282)	Tamaro Cerasiola Uva tamina Vite nera Viticella (Pignatti, 1982, III : 409)	Pejzë Rrushgjarpër (FEB : 282)
1.2	[avrˈiː]	8 KAT			
1.3	[mavrˈiː]	48 HOR			
1.4	[ɫuvrˈiː]	35 SJK			
2	[rːaŋbiʃkˈande]	33 SSO			

7.49.1 Nom scientifique

Le binôme scientifique désignant cette espèce se compose d'un premier élément lat. TAMUS, -Ī (< lat. TAMNUS) « tamier » (OLD : 1904) qui semble se rapprocher du gr. θάμνος « buisson, bosquet » utilisé pour les arbres serrés (DELG : 421 ; André, 2010: 255), tandis que l'adjectif lat. COMMŪNIS spécifie le fait que c'est une plante « commune », assez répandue (OLD : 369).

7.49.2 Description botanique

Le tamier est une plante grimpante à tige herbacée, grêle, volubile et rameuse qui peut atteindre les 3 m. Les feuilles ont la forme caractéristique en cœur terminant avec une pointe filiforme ; elles sont de couleur verte, minces et luisantes. Les fleurs se développent en grappes grêles et sont vert-jaunâtres. Les fruits sont représentés par des baies ovoïdes, arrondies et rouges et la période de la floraison va de mars à juillet (Pignatti, 1982, III : 409).

7.49.3 Propriétés et utilisation

Le tamier est une plante toxique : les rhizomes et les baies contiennent de la diosgénine et des dérivés histaminiques pouvant provoquer de graves irritations aux muqueuses, des vomissements, de la diarrhée et des troubles respiratoires, tandis que l'ingestion des baies peut être mortelle pour les enfants (Guarrera, 2006 : 202). Dans les communautés albanophones enquêtées, dans les aires *arbëreshe* et romanes du Vulture et en Sardaigne, les jeunes pousses sont utilisées dans l'alimentation humaine et sont consommées bouillies ou frites, en omelette ou en salade, tout comme les turions des asperges et les autres légumes (Pieroni *et al.*, 2002a : 172 ; Guarrera, 2006 : 202 ; Atzei, 2003 : 124). En médecine populaire, on apprécie surtout ses propriétés vulnéraires, purgatives, diurétiques et antalgiques ; en particulier, au Kosovo le jus des rhizomes est utilisé comme pommade antirhumatismale (Mustafa *et al.*, 2012a : 750). Viegi *et al.* (2003 : 231, 236) illustrent les propriétés vulnéraires des baies du tamier en médecine vétérinaire où elles sont utilisées pour le traitement des blessures et des inflammations du cou des bovins ; ces pathologies cutanées sont généralement causées par le frottement du joug sur la peau des animaux et, en y frottant les baies de la plante, la peau cicatrise.

7.49.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Le premier groupe de dénominations se compose de quatre noms : [uvrˈiː] *uvri*, [avrˈiː] *avri*, [mavrˈiː] *mavri* et [ɬuvrˈiː] *lluvri* ne trouvent pas de correspondances en albanais standard et l'étymon reste obscur. Du point de vue formel, il est possible d'observer le fait que ces derniers ont en commun la syllabe finale accentuée /-vri/, tandis que la partie variable est représentée par la première syllabe où l'on trouve soit une voyelle /u-/, /a-/, soit ces mêmes voyelles précédées d'une consonne /m-/ ou /ɬ-/. Dans le domaine *arbëresh*, il existe d'autres mots qui peuvent être rapprochés des noms qui composent ce groupe de dénominations : tout d'abord, dans notre corpus nous avons déjà rencontré la forme [uvrˈiː] *uvri* désignant le liseron (cfr. § 7.18.3) dans la communauté de *Shën Kostandini*/*San Costantino* (P 13), mais il existe aussi le mot *lluvrí* « clématite » qui désigne cette plante grimpante dans la communauté de *Kazallveqi*/*Casalvecchio* dans les Pouilles septentrionales (Massaro, 2010 : 89). En albanais balkanique, on trouve d'un côté le phytonyme alb. [xarðˈi] *hardhí* « vigne » et toute une série de formes lexicales dialectales, telles que *dhrí, ardhí, ordhí, rdhí, urdhí* « vigne » (SE, II : 70-71), arv. *dhrí* « vigne » (Jochalas, 201 : 710) ; de l'autre, l'alb. [urθ] *urth* « lierre » dont les variantes diatopiques peuvent se présenter aussi comme *urdh, hurdhe, hurth, hurthk, ordh, larth, lardh, lerth* (FEB : 138) et comme l'arb. *urdh* qui désigne le lierre à *Hora-Piana degli Albanesi* en Sicile (P 48). Tout comme les dénominations *arbëreshe* du tamier ci-dessus, pour ces deux derniers groupes de noms

balkaniques il est possible d'établir des ressemblances formelles, bien que la position de l'accent varie d'un groupe à l'autre : la « constante » formelle est la structure syllabique (-V)dhr(-) qui peut apparaître avec métathèse (-)Vrdh(-) ou avec assourdissement de la fricative dentale (-)Vrth(-).

Or, un tel rapprochement de formes lexicales s'explique – du point de vue du signifiant – avec le changement -dh-/-th- > -v- que Çabej a indiqué en comparant les données lexicales albanaises, dont on a obtenu comme résultat le fait que les évolutions formelles ont eu leur origine, selon toute probabilité, de la forme alb. *dhrí* « vigne » > *vrí* « sarment » (SE, II : 70-71) et, de cette dernière forme, s'est développé probablement le groupe de phytonymes *arbëreshë* désignant le tamier. Tout comme le fait Çabej, nous considérons la forme alb. *dhrí* « vigne » comme primaire et comme celle de laquelle dérivent par conséquent toutes les autres dénominations, y compris celles du liseron indiquées ci-dessus après l'évolution -dh- > -v- décrite par cet auteur. Une dernière remarque est nécessaire pour expliquer la présence de /m-/ et /ɬ-/ en début de mot dans les noms [mavrˈiː] *mavri* et [ɬuvrˈiː] *lluvri*. Selon toute probabilité, il s'agit de formes dues à une convergence paronymique en raison du fait que dans le répertoire lexicale albanais il existe d'autres termes rapprochables de ces deux phytonymes : alb. *maví* « violacé, blême » (SE, V : 293) ; arb. *mavrí* « sombre, blême » dans les parlers *arbëreshë* du Molise et « malheureux, misérable » (F : 237). Ces mots ont pu plausiblement désigner, à un certain moment, les bourgeons vert foncés du tamier qui étaient utilisés pour l'alimentation humaine. La latérale vélarisée est la consonne par laquelle commence aussi le mot arb. *lluví* « cosse, gousse de fève ou pois » (F : 248 ; Baffa, 2009 : 61 ; Scutari, 2002 : 48 ; Pignoli *et al.*, 2007 : 102) et, en raison du port rampant que les plantes de fèves et pois ont, il est possible que la convergence paronymique ait été favorisée moyennant une métonymie de « la partie pour le tout ».

Il est intéressant de remarquer que du point de vue botanique, toutes ces formes lexicales désignent un ensemble de cinq espèces au port grimpant, volubiles, s'enroulant sur un support telles que la vigne, la clématite, le lierre, le liseron et le tamier. Si l'on observe de plus près les données de notre corpus, le liseron prend aussi une autre dénomination dans la communauté sicilienne de *Hora*/*Piana* (P 48) : [drˈɛðez] *dredhez* ; ce dernier phytonyme nous permettant de compléter le tableau des noms des plantes rampantes et grimpantes du domaine albanais. Si l'on postule comme trait prototypique choisi pour nommer ces plantes ainsi que leur développement rampant et grimpant, il faut que cette motivation trouve une correspondance dans le signifiant : il est donc possible que le concept de « rampant, grimpant » ait été traduit formellement en *-dhr- > -dr- > -vr-* ou, avec métathèse, en *-rdh- > -rth-*, ces derniers ayant une correspondance dans la racine chamito-sémitique *dVr-dVr « tourner » > hebr. *drdr* « tourner » ; ar. *drdr* « tourner » (HS : 174). Du côté indoeuropéen, il est possible de tracer une correspondance

avec la racine IE.*$d^{h}reg^{h}$- « courir » > gr. τρέχω « courir », gr. τροχός « roue », arm. *durgn* « roue du potier », irl.a. *droch* « roue » (IEW, I : 273 ; EDG : 1507) en raison du mouvement circulaire que la roue fait en s'enroulant sur elle-même et qui correspond à la manière de « courir » en s'enroulant sur elles-mêmes des plantes grimpantes et rampantes analysées ci-dessus.

2- [rːaŋbiʃkˈande] est un emprunt au cal. *rambəcandə* « lierre » (NDDC : 569) qui signifie littéralement « (plante) grimpante » en désignant ainsi le port rampant de cette espèce.

7.50 *Taraxacum officinale* Weber

Images tirées du site http://www.actaplantarum.org/flora/flora_info.php?id=7656&pid=-1&p=1

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[tarˈaks]	3 POK	Pissenlit vulgaire Dent de lion (FEB : 283)	Tarassaco comune Dente di leone Piscia cana Piscialetto Soffione (Pignatti, 1982, III : 259)	Luleshurdhë mjeksore Krëhër Lule gomari Tamëlçak i butë Lule ajce Lule dylli (FEB : 283)
		48 HOR			
2	[bolaɟˈɛl]	8 KAT			
3	[bubuʎˈɛʃez]	13 SKO			
4	[mjeguɬˈɔre]	35 SJK			

7.50.1 Nom scientifique

Le nom scientifique lat. TARAXACUM demeure à étymologie obscure ; en revanche, l'utilisation de cette plante dans le domaine thérapeutique est également soulignée par le spécificateur de ce binôme scientifique, l'adjectif dérivé lat. OFFICINALE « officinal » < lat. OFFICĪNA + -ALIS « produit en pharmacie » (OLD : 1243).

7.50.2 Description botanique

Le pissenlit est une plante vivace à racine pivotante. Les feuilles en rosette résultent divisées en lobes inégaux triangulaires et crochus d'où poussent des tiges creuses terminant en capitules solitaires de fleurs jaunes d'or. Les fruits sont représentés par des akènes à aigrettes soyeuses qui s'envolent si on souffle dessus (Pignatti, 1982, III : 259).

7.50.3 Propriétés et utilisation

On a déjà introduit ci-dessus quelques-unes des propriétés bienfaisantes de cette espèce qui a surtout des effets diurétiques et laxatifs, dans les communautés albanophones de l'Italie du sud les jeunes feuilles du pissenlit sont consommées cuites et crues avec d'autres légumes, en salade et pour farcir les tourtes, notamment les *pizze salate*. En particulier, dans les communautés *arbëreshe* et romanes du Vulture, le pissenlit est l'une des plantes sauvages les plus utilisées pour l'alimentation humaine (Quave & Pieroni, 2007 : 218 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 172), tout comme dans les villages grécophones de la Calabre (Nebel *et al.*, 2006 : 338). Au Kosovo, Mustafa *et al.* (2012a : 750) nous renseignent sur les emplois thérapeutiques de la plante : l'infusion des fleurs est utilisée pour le traitement des maux d'estomac, des inflammations urinaires et respiratoires et des douleurs menstruelles ; l'infusion des feuilles est un puissant anti-cholestérolémique et sert à traiter les troubles hépatiques. Pour apaiser les odontalgies, on mâche les feuilles fraîches pendant quelques minutes et la décoction de fleurs avec l'ajout de jus de citron devient en dernier lieu un remède efficace pour le traitement de bronchites (Mustafa *et al.*, 2012b : 10). Pieroni *et al.* (2013 :

10) ont également observé en Macédoine l'emploi alimentaire de la plante, dont on consomme les jeunes feuilles en salade ; en revanche, Rexhepi *et al.*, (2013 : 2067) indiquent que l'infusion de feuilles est particulièrement efficace pour réguler l'hypertension pendant la grossesse. Cette espèce n'est pas seulement utilisée en médecine populaire, mais elle trouve aussi une large utilisation dans le domaine des jeux enfantins, en particulier ses tiges et ses fruits. Les enfants utilisent les tiges du pissenlit pour en faire des sifflets en y soufflant dedans ou pour les attacher à leur poignet comme une montre-bracelet, après les avoir coupées longitudinalement. En outre, la tige du pissenlit coupée longitudinalement, est plongée dans l'eau et sert à mesurer le temps qui passe en se basant sur le nombre de spirales qui se forment (Canobbio & Telmon, 1988 : 111). En revanche, les enfants soufflent sur les fruits du pissenlit et disent que la personne aimée se trouve dans la direction vers laquelle les aigrettes s'envolent, ou que dans cette direction se trouve l'objet perdu que l'on est en train de chercher ou, encore, que le nombre d'aigrettes qui restent après y avoir soufflé dessus représentent le nombre de mensonges qu'on a dit (Canobbio & Telmon, 1988 : 111).

7.50.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [tarˈaks] *taraks* peut se rapprocher formellement du lat. TARAXACUM, mais l'étymon reste obscur et il est impossible de remonter à n'importe quelle sorte de motivation. Dans certains dialectes *arbëreshë* existe le verbe *taràksënj* « secouer, effrayer » (F : 490), dont les variantes diatopiques sont représentées par les formes verbales *taràksinj* « secouer, effrayer, perturber » (Baffa, 2009 : 106) et *trandàksënj* « secouer, faire trembler » (Pignoli & Tartaglione, 2007 : 211). Ces verbes, dont la forme de l'impératif présent singulier est justement *taraks* « secoue !, effraie ! », semblent dériver du gr. ταράσσω « bouleverser, agiter (la mer, etc.) ; troubler l'esprit, faire peur ; troubler le corps, l'estomac, etc. » (DELG : 1093) qui est clairement polysémique. Afin de comprendre le lien sémantique entre ce phytonyme et cette forme verbale, il est nécessaire de prendre en considération quelques croyances populaires très répandues, concernant les vertus prophétiques des akènes du pissenlit, illustrées par Cugno (2012). L'une des croyances les plus répandues sur les fruits de cette espèce, citée aussi par Rolland, concerne la capacité de prédire le destin de ceux qui soufflent sur les akènes de la plante ; en effet, on croit que lorsque tous les akènes ne tombent pas au premier souffle, on mourra dans l'année en cours (Cugno, 2012 : 25). Mais on peut cependant secouer la tige ou souffler sur les akènes en appliquant aussi un mouvement sur la tige pour favoriser la chute des fruits, de façon à pouvoir désigner ainsi la plante comme étant une espèce « à secouer ». Il faut aussi considérer les vertus laxatives réelles dont la plante est dotée et qui justifieraient cette dénomination pour le fait de « secouer

littéralement l'intestin ». Dans tous les cas, qu'il s'agisse de vertus thérapeutiques réelles ou magiques issues des superstitions, ce type lexical reste peu clair.

2- [bolaɟˈɛl] *bolagjel* est un nom composé de deux éléments : arb. *bola* « boules > testicules, couilles » et *gjel* « coq ». Cette structure zoomorphique, très commune dans notre corpus, fait partie des structures motivationnelles « partie du corps + animal » qui représentent toujours la métaphore d'une partie de la plante qui est censée avoir des pouvoirs thérapeutiques et surnaturels. Les akènes du pissenlit, ronds comme une boule, sont spécifiés à travers le nom d'un oiseau de basse-cour qui symbolise, dans la zoonymie populaire, la mort (Riegler, 1981a : 309). Cette dernière considération nous amène directement à interpréter la présence du coq dans ce syntagme comme le moyen pour traduire l'image des vertus prophétiques attribuées au vol des aigrettes par les croyances populaires. Outre que prévoir la durée de la vie, les akènes sont censés faire des prévisions sur la vie amoureuse, sur le mariage et sur la destinée éternelle des individus qui soufflent dessus (Cugno, 2012 : 25).

3- [bubuʌˈɛʃez] *bubuleshez* est un nom dérivé dont le premier élément est représenté par le protolexème d'origine phonosymbolique *bub-* qui désigne en phytonymie des référents caractérisés par la forme ronde de l'une de leurs parties (Contini, 2009 : 87), tout comme les akènes à aigrettes du pissenlit. Cette base phonosymbolique est suivie de trois suffixes diminutifs, notamment alb. *-ul-* + *-esh-* + *-ez* dont le premier morphème est employé pour la formation de nom concrets à partir d'un mot source ; le deuxième morphème est considéré comme un élargissement habituel de *-ul* (Xhuvani *et al.*, 1962 : 288) et, en dernier lieu, *-ez* est un diminutif (Xhuvani *et al.*, 1962 : 296). La motivation « petite boule » engendrant cette dénomination est encore une fois guidée par une métonymie de « la partie pour le tout » renvoyant à la morphologie de la plante dont il est question.

4- [mjeguɫˈɔre] *mjegullore* est un nom dérivé dont la base lexicale de départ correspond au nom alb. *mjegull* « brouillard » + le suffixe *-or-* pour la formation d'adjectifs dénominaux (Xhuvani *et al.*, 1962 : 625) + *-e* morphème désinentiel du singulier féminin indéterminé. Cette formation lexicale trouve, seulement apparemment, sa motivation « brumeuse » moyennant une métaphore qui renvoie à la couleur blanche des aigrettes du pissenlit associée à la couleur blanche du brouillard. Dans ce cas, la morphologie de la plante n'a pas eu un rôle central dans le processus de motivation du nom de cette espèce, tandis que les croyances populaires concernant le brouillard résultent être au contraire fondamentales, comme on l'a déjà vu pour certains noms de l'orobanche dont la motivation renvoie à ce même phénomène atmosphérique (cfr. § 7.41), et continue le lat. NĔBŬLA (FEW, VII : 69). Dans la culture populaire, le brouillard, fruit de l'activité des animaux totémiques, tels que renards, lièvres, loups, chats (Riegler, 1981a : 323), est considéré, habituellement, comme très nuisible pour les cultures de céréales et pour la vigne,

car il provoque la formation de moisissures et de maladies parasitaires qui abîment la plante et ses fruits (FEW, VII : 70). Les fruits du pissenlit sont aussi censés être dotés de propriétés prophétiques prévoyant la mort des individus : c'est pour cette raison que ce type lexical trouve dans la motivation « brumeuse » la métaphore désignant ces organes de la plante comme des annonciateurs possibles de malheur.

7.51 *Tussilago farfara* L.

Image tirée du site http://www.funghiitaliani.it/topic/8339-tussilago-farfara-l/

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=675

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[petkˈua]	13 SKO	Tussilage Pas d'âne (FEB : 295)	Tossilaggine comune Farfugio Paparacchio (Pignatti, 1982, III : 110)	Thundërmushkë Rapuhë e egër Llapuh Llapush (FEB : 295)
1.2	[fjˈɛta petkˈɔit]	33 SSO			
2	[lambˈats]	8 KAT			

7.51.1 Nom scientifique

L'interprétation de ce binôme scientifique présente quelques difficultés ; mais cependant son premier élément lat. TUSSILĀGŌ est en général un dérivé de lat. TUSSIS « toux », ce qui souligne l'emploi en médecine de cette plante béchique (André, 2010 : 266). En revanche, pour le deuxième élément représenté par le mot lat. FARFARA André (2010 : 102) souligne la structure à « redoublement expressif » qui le caractérise : *labiodentale + V + r* renvoie aussi au bruit produit par la dispersion des aigrettes soyeuses sous l'effet du vent, qui a été interprété comme un lexème d'origine phonosymbolique que l'on retrouve aussi dans les désignations du papillon (Contini, 1984 ; 1996 ; 2009).

7.51.2 Description botanique

Le tussilage est une petite plante vivace qui atteint jusqu'à 30 cm, dont les fleurs se développent en capitules solitaires de couleur jaune qui poussent aux extrémités de hampes dressées à écailles pourprées. Les fleurs apparaissent entre février et avril, avant la feuillaison. Les feuilles du tussilage sont toutes basales, pourvues de pétioles, grandes et polygonales ; elles présentent un feutrage blanc dans la partie inférieure et un vert dans celle supérieure. Les fruits sont représentés par des akènes à aigrettes soyeuses (Pignatti, 1982, III : 110).

7.51.3 Propriétés et utilisation

Cette plante est utilisée en phytothérapie pour ses propriétés expectorantes et adoucissantes qui étaient déjà connues dans l'antiquité ; en effet, Pline recommande d'aspirer la fumée de ses feuilles et de ses racine séchées pour soigner la toux chronique (HN, 26, 30). Dans les communautés *arbëreshe* dans lesquelles la plante est nommée, le tussilage est utilisé pour l'alimentation animale, tandis que dans les communautés albanophones et romanes du Vulture l'infusion de feuilles et de racines est diurétique (Quave & Pieroni, 2007 : 214 ; Pieroni & Quave, 2005 : 266 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 378). Dans l'Albanie du nord, les feuilles séchées de tussilage étaient vendues comme plante médicinale, mais personne ne se souvient plus de son utilisation (Pieroni, 2008 : 1206). Les recherches en ethnopharmacologie menées par Rexhepi *et al.* (2013 :

2068) en Macédoine indiquent que l'infusion des feuilles est utilisée pour le traitement des ulcères gastriques, des troubles cardio-circulatoires et des affections cutanées à cause de ses propriétés vulnéraires. Sur le territoire italien, Guarrera (2006 : 209) indique plusieurs emplois du tussilage dans différents domaines ethnobotaniques. Premièrement, en médecine populaire, ses propriétés expectorantes et adoucissantes sont utilisées pour traiter toux, bronchites, troubles respiratoires, asthme et coqueluche ; ensuite ses propriétés diurétiques soignent la cystite et la gravelle, et enfin ses propriétés vulnéraires servent à traiter les blessures, varices, plaies, brûlures, furoncles, piqûres d'insectes notamment abeilles et guêpes, abcès, infections cutanées croûte de lait et œdèmes. Comme antiparasitaire, le cataplasme de feuilles pilées sert à traiter la gale, tandis que toute la plante pilée et mélangée avec de la semoule sert comme nourriture pour les canetons et les poulets. L'un des emplois domestiques les plus communs au Piémont et en Vallée d' Aoste utilise les feuilles de plus grandes dimensions pour conserver le beurre et les fromages frais en les enveloppant à l'intérieur de ces feuilles. Dans le domaine agricole, les paysans liguriens considèrent le tussilage comme un véritable fléau parce qu'il envahit rapidement les terrains cultivés et détruit les cultures à cause des substances toxiques qu'il contient (Guarrera, 2006 : 209).

7.51.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Ce premier couple de désignations, [petkˈua] et [fjˈɛta petkˈɔit] a en commun le nom arb. *petkua* « fer à cheval » (Scutari, 2002 : 7 ; Baffa, 2009 : 82) qui renvoie certainement à la forme grande et ronde des feuilles du tussilage. En particulier, la première dénomination *petkua* est motivée par le choix du trait « feuilles grandes et rondes » moyennant une métonymie de « la partie pour le tout » qui renvoie à la plante ; en revanche, la deuxième dénomination est un syntagme formé de arb. *fjeta* « feuille » + le spécificateur arb. *petkoit* « du fer à cheval » qui renvoie également à la forme des feuilles de cette espèce.

2- [lambˈats] *lambac* est un nom dérivé dont la base lexicale est représentée par *lamb-* et le suffixe péjoratif alb. *-ac* (Xhuvani *et al.*, 1962 : 194). Selon toute probabilité la base lexicale en question est formellement rapprochable du lat. LAMPAS, -ADIS « lampe » (DELL : 339) qui se réfère à la forme ronde des capitules du tussilage ; cette motivation est aussi confirmée par une correspondance avec le fr.m. *lampion* « lampe ; capitule du pissenlit » (FEW, V : 144) qui traduit avec une métaphore la forme des fleurs de cette plante.

7.52 *Typha latifolia* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=228

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[vˈuð]	33 SSO	Massette à feuilles larges Roseau des étangs (FEB : 296)	Lisca maggiore (Pignatti, 1982, III : 633)	Shavar gjetegjërë Leshlivadhi Drog Plyzhgë Boçëkanari Preshxharpni Buka e kajushave Dervish Kamish Xhidë Rogoz Tërskë (FEB : 296)
1.2	[vˈuːð]	42 SKL			
1.3	[vˈuʁ]	48 HOR			
1.4	[vˈuð]	35 SJK			
1.5	[vˈuj]	3 POK			
2.1	[ɣˈɔljɛ]	2 MUN			
2.2	[pajaɣˈɔj]	8 KAT			
3	[fɬˈaga maʃkuɬˈɔre]	13 SKO			

7.52.1 Nom scientifique

La source du nom lat. TYPHA est indiquée généralement en gr. τύφη « massette » en raison de la forme des inflorescences en gros épis cylindriques (André, 2010 : 267 ; DELG : 1147) ; le spécificateur lat. LĀTIFOLIUS, -A, -UM se réfère en revanche aux dimensions des feuilles « larges et allongées » qui caractérisent cette espèce (OLD : 1006).

7.52.2 Description botanique

La massette est une plante à rhizome et elle pousse dans les milieux humides. Elle se caractérise par la forme typique de son inflorescence à quenouille qui se développe au bout d'une longue tige. Les feuilles sont plates, légèrement triangulaires et poussent à partir de la base de la plante jusqu'au sommet, en formant une gaine qui entoure la tige. La période de la floraison va de juillet à septembre (Pignatti, 1982, III : 633).

7.52.3 Propriétés et utilisation

Dans les communautés *arbëreshe*, les feuilles de la massette était employées pour le cannage des chaises et pour empailler les grosses bouteilles de vin.

7.52.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Le premier groupe de dénominations, notamment [vˈuð], [vˈuːð], [vˈuð] *vudhë*, [vˈuʁ] *vullë* et [vˈuj] *vuj* sont des continuateurs du lat. BUDA, -AE « ulve, herbe des marais » (DELL : 77) ; les reflets de ce phytonyme latin se trouvent aussi dans les dialectes romans du sud de l'Italie et ils désignent la massette et d'autres plantes aquatiques ressemblant à cette espèce, comme on l'indique ci-après : sic. *burda*, *buda* (Penzig, 1924 : 507) et *vuda* (VS, V : 1210), *bbuda* (VS, I : 465) ; cal. *vuda*, *uda*, *buda*, *guda*, *gura* (NDDC : 788) et *guda* (Penzig, 1924 : 507) ; abr. *vüjjə*, *vùjujə* (DAM, IV : 2382), *vijjə* (DAM, IV : 2353) et *ujja*, *vijja* (Penzig, 1924 : 507). Il existe une opinion très répandue concernant le fait que le nom de la massette soit entré dans le domaine roman à travers le contact avec les populations arabes d'Afrique du nord ; en effet le lat. BUDA est considéré comme un mot latin-africain de l'époque impériale, probablement d'origine berbère et qui est aussi présent en ar. *būṭa*, mais en Sicile ce mot pourrait représenter aussi bien une voix du patrimoine latin qu'un arabisme (DEDI : 71). Un regard attentif au lexique kabyle a mis en évidence une correspondance significative avec le mot kby. *tabuda* « massette » (Dallet, 1982 : 9) qui peut être reconduit à la racine chamito-sémitique *bud- « pieu, hampe » (HS : 80) et qui se réfère, selon toute probabilité, à la forme de la tige dressée comme un pieu de cette espèce botanique. Ces désignations *arbëreshe* ne trouvant aucune correspondance sur le territoire balkanique, les *Arbëreshë* ont probablement emprunté leurs dénominations de la plante aux dialectes romans environnants.

2- [ɣˈɔlje] et [pajaɣˈɔj] constituent le deuxième groupe de désignations de la massette et ce sont des emprunts aux dialectes romans environnants, notamment à l'abr. *gliógliə* « ivraie » (DAM, II : 885) et au pou. *paglia goglia* « massette » (Penzig, 1924 : 506). Ce dernier phytonyme est un syntagme composé du mot *goglia* « ivraie », tout comme le mot abruzzais, et *paglia*

« paille » se référant probablement aux longues feuilles minces de la massette qui renvoient à des bottes de paille.

3- [fɬˈaga maʃkuɬˈɔre] est un syntagme composé du nom arb. *fllaga* qui désigne aussi l'espèce *Cladium mariscus* (L.) Pohl correspondant à la « marisque », une espèce botanique de la famille des Cypéracées. L'adjectif arb. *mashkullore* « masculine » a la fonction de spécificateur et sert à mettre en évidence le fait qu'il s'agit d'une plante différente de la marisque, bien qu'il y ait des similitudes entre les deux espèces, généralement, morphologiques. En effet, ces deux espèces sont caractérisées par une tige longue et dressée, à l'extrémité de laquelle se développe une inflorescence en épi. En revanche, la différence la plus remarquable entre ces deux espèces est représentée par le fait que la massette semble être plus robuste que la marisque et cette particularité morphologique est exprimée par le spécificateur *mashkullore* ; le critère distinctif « robuste ~ fragile » sur lequel peut se baser la distinction entre plantes « masculines » et plantes « féminines » a été identifié par Anthony *et al.* (2002) en traitant du sexe des plantes dans les Yoruba d'Afrique et du Brésil.

Une fois motivé le spécificateur de cette dénomination, il reste à tracer les coordonnées motivationnelles du nom arb. *fllaga*. Cette forme lexicale ne trouve pas de véritables correspondances dans les dialectes albanais des Balkans, mais il est possible de la rapprocher d'autres mots formellement proches d'elle, bien qu'il ne s'agisse pas de phytonymes. En partant de la base lexicale f- + -ll- + -V- (+ -C-) on identifie en albanais les mots suivants: *flak* « jeter, lancer » ; *flakë* « flamme » ; *flas* « parler » ; *fle* « dormir » ; *fletë* « feuille, aile » ; *flok* « cheveu » ; *flug* « impétuosité, violence » ; *flutur* « papillon » ; *fllad* « brise » ; *fllugë* « vésicule » (FGjSh, 2006). Tous ces mots renvoient à l'idée de « mouvement » d'un objet dans l'aire, ou à un déplacement de l'aire même, comme dans le cas des verbes *flas* « parler » et *fle* « dormir ». Selon de nombreuses études portant sur l'évocation de l'image d'un mouvement que quelques consonnes ou groupe de consonnes produisent, l'association FL traduit un mouvement lent, fluide ou l'idée de flotter ou de voler (Contini, 2009 ; Jespersen, 1922) ; on pourrait donc imaginer que ce protolexème d'origine phonosymbolique motive les dénominations *arbëreshe* de la massette et de la marisque en tant que plantes qui bougent sous l'effet du vent en raison de leurs tiges flexibles. La flexibilité des tiges est le trait qui motive aussi les désignations du roseau, de la massette et du jonc dans l'Arc Alpin où Signorini a retracé les dénominations suivantes : *fla*, *flo* et *flan* pour le roseau ; *fla* pour la massette et le jonc ; tous ces noms sont considérés comme des aboutissements du lat. FLACCUS « mou » (Signorini, 2005 : 252).

7.53 *Urtica dioica* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=14088

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[ɣˈiθ]	33 SSO	Ortie dioïque Grande ortie (FEB : 298)	Ortica comune (Pignatti, 1982, I : 125)	Hithër Hith Hithëz Hith i butë (FEB : 298)
1.2	[xˈiðez]	2 MUN			
1.3	[xˈið]	8 KAT			
1.4	[ˈiθ]	35 SJK			
1.5	[xˈiðez]	3 POK			
1.6	[xˈiθ e bˈut]	13 SKO			
2	[arðˈikuʁ]	48 HOR			

7.53.1 Nom scientifique

Ce binôme scientifique est composé du nom lat. URTĪCA, -AE < lat. ŪRŌ « brûler » (LEW : 842) d'où dérive le phytonyme en tant que plante urticante et de son spécificateur, l'adjectif lat. DIOICA « dioïque » se référant à la morphologie florale qui est composée de deux sortes de fleurs, celles à étamines et celles à pistil qui se développent sur deux pieds différents (Pignatti, 1982, I : 125).

7.53.2 Description botanique

L'ortie est une plante hispide qui s'élève jusqu'à 1 m ; ses tiges robustes sont simples et dressées. Les feuilles sont grandes et d'un vert sombre, elles se présentent comme étant ovales, en cœur et dentées. Les fleurs dioïques se développent en grappes rameuses qui poussent de juin à octobre (Pignatti, 1982, I : 125).

7.53.3 Propriétés et utilisation

Dans le *Regimen Sanitatis Salernitanum*, la règle LXVII « *de urtica* »[33] illustre les vertus thérapeutiques de l'ortie, qui favorise le sommeil des faibles, arrête les vomissements, et ses graines, avec du miel, apaisent les douleurs des coliques ; elle soigne également la toux, la bronchite et le cancer à l'intestin et elle soigne aussi, en dernier lieu, les douleurs articulaires (Gatto Trocchi, 1982 : 282). Macioti (1995 : 67) place l'ortie parmi les « herbes pauvres », c'est-à-dire qu'elle est considérée comme l'une des espèces sauvages comestibles avec la bourrache, la menthe et la marjolaine utilisées pour nourrir les gens pendant les périodes critiques du passé, telles que les guerres. Dans la médecine populaire italienne, l'ortie trouve de nombreuses utilisations que Guarrera (2006 : 211) illustre en détail : elle sert à traiter la plupart des troubles gastro-intestinaux, tels que gastrites, aérophagie, coliques, ulcères gastriques et duodénaux, vomissements, colites, diarrhée, et elle présente aussi des propriétés apéritives et cholagogues. Cette plante a de nombreux effets bénéfiques sur l'appareil respiratoire car elle est aussi utilisée pour le traitement de la toux, du rhume, de l'asthme, des maux de gorge, des bronchites et des pneumonies. Les effets que la plante a sur les voies urinaires sont dus à ses propriétés dépuratives et diurétiques, qui agissent sur les inflammations des reins, l'hématurie, l'énurésie nocturne, l'azotémie, la goutte et les calculs rénaux. L'appareil reproducteur bénéficie aussi des propriétés de l'ortie : elle est galactagogue et emménagogue, elle sert à traiter les douleurs menstruelles, la leucorrhée, la dysménorrhée, la métrorragie, les infections vaginales et elle combat surtout les difficultés à concevoir. En tant que plante riche en chlorophylle, l'ortie favorise d'une part la circulation sanguine avec des effets positifs sur l'hypertension et sur les varices et de l'autre, elle est très efficace contre la chute des cheveux et comme antipelliculaire (Simoni, 1995 : 214). L'ortie agit aussi sur plusieurs troubles cutanés, tels que les piqûres d'insectes, blessures, urticaire, enflures dues aux morsures de couleuvres ou lézards, abcès, eczémas et furoncles. Cette espèce a aussi des propriétés antirhumatismales puissantes et elle est particulièrement indiquée comme reconstituant pour les enfants (Guarrera, 2006 : 211). En agriculture, on prépare un

[33] LXVII. De urtica. *Aegris dat somnum : vomitum quoque tollit et esum, illius semen colicis cum melle medetur. Et tussim veterem curat, si saepe bibatur. Pellit pulmonis frigus ventrisque tumorem, omnibus et morbis subvenit articulorum* (Gatto Trocchi, 1982 : 282).

antiparasitaire puissant en laissant macérer toute la plante dans l'eau pendant quelques jours et, puis, avec ce liquide on badigeonne, en particulier, les plantes de haricot qui sont attaquées par des aphidés (Guarrera, 2006 : 211). En médecine vétérinaire, les études menées par Viegi *et al.* (2003) en Italie confirment que l'ortie est l'une des plantes les plus utilisées également dans les pratiques de médecine vétérinaire populaire et on rappelle, parmi ses nombreuses applications, le fait que presque toutes les espèces du genre URTICA ont des propriétés rafraîchissantes pour les hommes et pour les animaux (Viegi *et al.*, 2003 : 222). En Émilie-Romagne, Toscane et Ombrie, l'espèce *Urtica dioica* est utilisée pour faire augmenter le poids des poulets et des dindons (Viegi *et al.*, 2003 : 232). La plupart des espèces de ce genre botanique sont riches en aminoacides, protéines, minéraux et vitamines, outre le fait qu'elles possèdent des quantités considérables de tanins, d'acide formique et salicylique ; ces composantes chimiques particulières permettent à l'ortie d'agir comme un médicament polyvalent, capable de soigner un grand nombre de maladies (Viegi *et al.*, 2003 : 234). Ainsi, en Toscane l'ortie est donnée comme nourriture aux volailles pour soigner de nombreux troubles (Pieroni, 1999 : 153) et aux bovins pour réactiver la rumination (Pieroni, 1999 : 152) ; en Sardaigne, en Sicile et dans les Abruzzes on donne comme nourriture les parties aériennes de l'ortie pour stimuler la production d'œufs chez les poules (Pieroni, 1999 : 153). Dans les Abruzzes, l'ortie bouillie est donnée comme nourriture au Porcins pour les protéger des maladies contagieuses et des épidémies, tandis que la décoction d'ortie, mauve, et son de blé est donnée aux bovins après le vêlage parce qu'elle est riche en propriétés tonifiantes, astringentes et légèrement laxatives (Viegi *et al.*, 2003 : 234). Les études d'ethnobotanique et d'ethnopharmacologie menées par Pieroni et ses collaborateurs, parmi les communautés *arbëreshe* et romanes du Vulture lucanien, ont mis en évidence le fait que l'ortie est exploitée surtout pour ses propriétés digestives et pour être consommée, bouillie ou comme soupe, comme tous les autres légumes (Quave & Pieroni, 2007 : 217, 219 ; Pieroni *et al.*, 2002a : 172 ; Pieroni *et al.*, 2004 : 378). Chez les Slaves du Molise, on fait bouillir les parties aériennes de l'ortie qui sont utilisées ainsi pour la préparation de farces à base de différents légumes avec lesquelles on prépare des pâtes fraîches maison ; en revanche, la décoction des feuilles fortifie les cheveux (Di Tizio *et al.*, 2012 : 5). L'utilisation de l'ortie, en médecine populaire et dans l'alimentation humaine, est connue aussi dans les Balkans. Dans l'Albanie septentrionale, Pieroni (2008 : 1206) nous renseigne sur l'utilisation des feuilles de la plante pour la préparation de tartes salées farcies de légumes, tandis que ses parties aériennes sont appliquées en usage externe pour le traitement des arthrites alors que les racines étaient, en revanche, vendues au marché mais on ne se souvient plus pour quel usage. Au Kosovo, l'infusion de fleurs a des propriétés antipelliculaires ; les cataplasmes de feuilles sont antirhumatismaux ; l'infusion de feuilles traite le diabète, l'hypertension et l'anémie (Mustafa *et al.*, 2012a : 751) ; la décoction de racines est

efficace contre les hémorroïdes (Mustafa *et al.*, 2012b : 10). En Macédoine, l'infusion de feuilles et de tiges favorise la circulation sanguine et régule encore une fois le diabète (Rexhepi *et al.*, 2013 : 2068). On consomme aussi les feuilles fraiches, bouillies, en soupes que l'on utilise pour farcir les tartes salées parce que la plante purifie le sang. Tout comme au Kosovo, les cataplasmes de feuilles sont utilisés pour soigner l'arthrite et rhumatismes ; la décoction de racines a des propriétés antitumorales et sert à apaiser les troubles hépatiques, tandis que les racines crues étaient utilisées, dans le passé, comme présure (Pieroni *et al.*, 2013 : 12).

L'ortie est une plante que l'on trouve aussi dans le cadre de certaines croyances liées à la vie ou à la mort des individus, dont Rolland (1967, X : 15) donne des exemples ; cette plante avait en particulier le pouvoir de déterminer le sexe d'un enfant avant sa naissance : « *pour qu'une femme enceinte ait un garçon, il faut que le mari cache, sous le matelas, à son insu, une poignée d'orties fraîches cueillies au soleil* ». Elle est utilisée en tant que plante capable de faire des pronostics, pour deviner si une personne malade est destinée à vivre ou à mourir : il faut mettre de la racine d'ortie dans l'urinal où pisse le malade et, le matin suivant, si l'urine est blanche la personne mourra, si elle est verte la personne guérira (Rolland, 1967, X : 16). Les Islandais croient que la plante a le pouvoir de les préserver des sortilèges et, pour cette raison, « *ils conseillent d'en former des verges pour frapper les sorcières à nu* » (Rolland, 1967, X : 16). En médecine vétérinaire, il est nécessaire de faire pisser la génisse sur des orties pendant neufs jours consécutifs pour qu'elle guérisse (Rolland, 1967, X : 16). Dans le chapitre sur les plantes et les herbes « génésiques », De Gubernatis (1878 : 165) classe l'ortie parmi les « *plantes de la terre* » « *ayant des propriétés essentiellement génésiques* » capables de créer la vie; comme nous l'avons décrit ci-dessus, les emplois de l'ortie en médecine populaire, comme fortifiant et pour favoriser la conception, montrent les « pouvoirs magiques » de cette espèce et, comme un grand nombre d'autres herbes magiques, l'ortie est aussi cueillie à l'occasion de la fête de la Saint-Jean.

Chez les *Arbëreshë*, on trouve le témoignage de la croyance selon laquelle si un enfant est toujours malade et ne grandit pas en bonne santé, cela signifie que les fées lui ont fait un maléfice (Bellusci, 1983 : 19) en le frappant avec un serpent et de l'ortie pendant son sommeil. Pour annuler ce maléfice, il faut qu'une femme ayant des « pouvoirs magiques » prenne l'enfant, l'enveloppe dans un drap rouge et le passe sur le feu trois fois de suite, en dessinant une croix et en disant les mots magiques : « que la maladie tombe sur le feu et brûle ! Que le mal s'en aille et le bien arrive » (Bellusci, 1983 : 19).

7.53.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Ce premier groupe de désignations se compose de cinq formes lexicales, notamment [ɣˈiθ] *ghith*, [xˈið] *hidh*, [ˈiθ] *ith*, [xˈiðez] *hidhez* (commune aux deux parlers du Molise) et [xˈiθ

e bˈut] *hith e butë* ; toutes ces formes se développent autour d'un noyau lexical représenté par la base (-)hi- + -th/-dh(-). Selon l'opinion de quelques illustres albanologues, la forme lexicale de base est celle arv. *hith* « ortie », qui a comme correspondant l'arb. de Calabre *ghith* et g. *hîth* ou *hîsëll* ; la forme t. *hithër* est par contre un dérivé. Çabej l'indique comme pluriel singularisé de *hith*, tandis que la forme g. *hîsëll* est considérée comme un dérivé d'une forme avec métathèse de *hîthës* > *hîsëth* > *hîsëll* (SE, IV : 539). En partant du g. *hîth*, Jokl considère le < h- > en début de mot comme non étymologique et il entrevoit, par conséquent, des correspondances avec ind.a. *inddhé́* « allumer, roussir, brûler légèrement », gr. αἴθω « se brûler », isl.a. *eisa* (< *aidhsā « cendre chaude, braise »), germ.a. *ëssa*, all. *Esse* « forge » (Jokl, 2011 : 53). Tout en partageant l'opinion de ces albanologues, on peut cependant y ajouter des correspondances intéressantes avec d'autres langues : en tu.a. *isi* « ardeur, chaleur » (EDB on ligne) > tu. *is* « suie » ; bsq. *isiki*, *isio* « arder, allumer » (EDB en ligne) ; cel. *igh* « brûlure » (EDGL : 190) ; cel. *itheu* « tison » (DECL : 226). Le nom grec de l'ortie est κνῑ́δη, un substantif probablement d'origine pré-grecque en raison de la présence du < ῑ > qui s'explique difficilement par une origine indoeuropéenne (EDG : 724). Si l'on prête attention aux formes des signifiants grec et albanais de l'ortie, il est possible de tracer une correspondance formelle entre eux en imaginant que gr. κνῑ́δη est le résultat d'une métathèse, en particulier *κῑ́νδη > gr. κνῑ́δη. Ainsi, la base lexicale *κῑ́ν- peut être rapprochée de la racine chamito-sémitique *gin- / *gir- « feu » (HS : 210) et IE. *gᵘher- « bouillant, brûlant ; chaleur, braise, tison » (IEW, II : 493) (> alb. *zjarr* « feu »). Il résulte de ce rapprochement le fait que la forme présupposée originelle du nom grec de l'ortie, *κῑ́νδη est un nom dérivé où à la base lexicale *κῑ́ν- on ajoute -δ- qui a eu probablement la fonction de suffixe pour la formation des noms dérivés. À partir de ce processus de formation par dérivation, il est donc possible d'entrevoir une superposition structurale entre les signifiants gr. *κῑ́ν- + -δ- et g. *hî- + -th*[34], arv. *hi- + -th*, t. *hi- + -th-* (+ *-ër*), arb. cal. *ghi- + -th*. En ce qui concerne la longueur de la voyelle accentuée en gr. *κῑ́νδη, il est possible que l'albanais l'ait aussi conservée longue car dans le dictionnaire albanais de 1635 de Blanchum on trouve les mots *hÿξ* « ortie » (Roques, 1932 : 187) et *hÿ* « cendre » (Roques, 1932 : 12) où < ÿ > représente le symbole graphique pour < ij > et < ξ > pour < th/dh > (Roques, 1932 : 45). Du point de vue du signifié, il semblerait que la notion de « feu » soit à la base du processus de création de ce phytonyme : l'association entre les troubles dermatologiques causés par le contact avec l'ortie et la sensation de brûlure qui en résulte a déterminé, selon toute probabilité, l'utilisation du concept de « feu » qui a pu motiver les noms de l'ortie dans le domaine albanais. En revanche, si l'on observe avec plus d'attention ces deux dernières formes lexicales que l'on trouve chez Blanchum, notamment *hÿξ* « ortie » (Roques, 1932 : 187) et *hÿ* « cendre » (Roques, 1932 : 12), on s'aperçoit que le phytonyme est un

[34] La voyelle accentuée résulte nasalisée en raison de l'influence que la nasale a exercé sur le < i >.

nom dérivé de *hÿ* « cendre ». Les formes lexicales *arbëreshe* et albanaises dérivent aussi formellement de *hi* « cendre », comme nous l'avons illustré au début de ce paragraphe, lorsqu'on a considéré la structure (-)hi- + -th/-dh(-) comme base lexicale des phytonymes. Cependant, l'évidence concernant l'existence de ce processus de dérivation n'explique pas la relation sémantique qui associe le matériel de résidu de la combustion au phytonyme. Si les propriétés irritantes de l'ortie sont associées à la notion de feu, alors la présence du mot « cendre » nous amène à considérer le fait que le nom du feu pourrait être tabouisé. Chez les Ukrainiens de Volyn, le feu étant tabou, il est interdit de le nommer et d'en parler pour éviter de le réveiller (Zelenin, 1989b : 175) ; c'est pour cette raison que ces populations adoptent toute une série de noms substitutifs afin d'éviter que l'esprit du feu puisse se mettre en colère, en dévastant le territoire. Chez les Slaves orientaux, on trouve beaucoup de mots substitutifs de « feu », appelé « chaleur », « tiédeur », « richesse », « riche », « clair », « invité », « non-ardent » (Zelenin, 1989b : 176) ; il est possible que chez les Albanais le feu ait aussi été considéré comme tabou et que son nom ait donc été remplacé par un autre, tout comme chez les Slaves. Les « cendres » en tant que résidus de la combustion représentent en particulier une forme extrêmement atténuée de ce même feu, mais qui ne produit pas de dégât tout comme l'irritation de l'ortie qui n'est pas mortelle bien qu'elle soit désagréable. En revanche, en ce qui concerne le suffixe *-th*, Ressuli (1986 : 165) affirme qu'il sert pour la formation des diminutifs, tandis que *-dh* forme les noms collectifs (Xhuvani *et al*., 1962 : 218).

Si les trois premières formes *arbëreshe*, notamment [ɣˈiθ] *ghith*, [xˈið] *hidh*, [ˈiθ] *ith* sont des noms avec un seul suffixe, [xˈiðez] *hidhez* est en revanche un nom dérivé moyennant l'ajout d'un deuxième suffixe diminutif féminin *-ez* utilisé pour la formation des noms de plantes. En dernier lieu, le syntagme [xˈiθ e bˈut] *hith e butë* « cendre douce » est composé de la forme lexicale, commune en albanais pour désigner cette espèce *hith* et de l'adjectif fonctionnant de spécificateur *e butë* qui sert à distinguer cette espèce d'ortie « dangereuse, nuisible ». En effet, tout comme ce premier syntagme, dans la même communauté de *Shën Kostandini*/*San Costantino* on trouve un autre [xˈiθ e ˈɛger] *hith e eger* « cendre sauvage (nuisible) » qui désigne l'espèce *Urtica urens* L.

2- [arðˈikuʁ] *ardhikull* est le nom de l'ortie à *Hora*/*Piana* en Sicile et il est emprunté au dialecte sicilien, comme le témoigne le phytonyme sic. *ardìcula* « ortie ». En sicilien, l'un des noms de l'ortie est représenté par la forme lexicale *ardìca* qui est aussi utilisée pour désigner d'autres espèces botaniques ressemblant à l'ortie (*Mercurialis annua* L., *Lamium album* L., *Stachys sylvatica* L., *Lamiastrum galeobdoon* (L.) Ehrend. et Polatschek, *Lamium orvala* L., *Nepeta cataria* L.) et pour un zoonyme (*Carybdaea marsupialis* L.) (VS, I : 236). D'autres variantes formelles sont les noms suivants, qui sont surtout dérivés d'*ardìca* : *ardìcula* « ortie »

que l'on a proposés comme source du phytonyme *arbëresh, ardiculeḍḍa* « petite ortie », *ardìcura* « ortie » avec rhotacisme (VS, I : 237). Selon l'opinion de Trumper (2010), les formes lexicales des dialectes romans calabrais *ardìca, ardìcula* et *urdìca* désignant l'ortie sont le résultat d'un croisement entre le gr. ἀδίκη « ortie » (LEW : 842) et le lat. ŪRTĪCA (DELL : 755). L'arb. *ardhikull* et sa source sic. *ardìcula* se présentent comme étant sans aucun doute des noms dérivés où les suffixes *-ull, -ula* sont d'origine latine, comme reflets du suffixe diminutif lat. -ULA. En ce qui concerne la base lexicale, le croisement entre les noms de l'ortie grecs et latins que Trumper a proposé reste sans doute plausible, mais il est nécessaire d'ajouter une remarque ultérieure à propos de la forme gr. ἀδίκη qui désigne l'ortie tout comme le gr. κνί̄δη dont nous avons parlé en traitant du premier groupe de désignations *arbëreshe* de l'ortie. Ces deux dénominations grecques de l'ortie peuvent être reconduites à une même source et représenter ainsi deux différentes étapes du développement de la même « forme-source ». Si l'on postule comme forme de départ gr. *κί̄νδη il est possible qu'il y ait eu les changements formels suivants : gr. *κί̄νδη > κνί̄δη > νδίκη > αδίκη qui en roman a pu résulter comme *ardìca* par effet du croisement paronymique avec le lat. ŪRTĪCA (< ŪRĔRE « brûler »).

À partir des observations ci-dessus, il résulte que les noms *arbëreshë* et albanais de l'ortie peuvent être tous reconduits à la même source pré-indoeuropéenne dont les reflets sont représentés par la racine chamito-sémitique *gin- / *gir- « feu » en raison des propriétés urticantes qui caractérisent cette espèce botanique et qui étaient connues dès l'époque de Pline, comme le témoignent ses observations à propos de cette espèce :

> *« Il est singulier que le simple duvet, sans pointes d'épines, soit malfaisant et qu'il suffise de le toucher légèrement pour provoquer aussitôt une démangeaison et des vésicules qui ressemblent à des brûlures »* (HN, XXI, 93).

Ces caractéristiques intrinsèques de l'ortie ont été ainsi lexicalisées en utilisant une métaphore qui a permis de nommer la plante comme « (celle) qui brûle » ; le nom de l'espèce *Urtica urens* L. apparaît comme étant plus transparent que les dénominations que l'on vient d'analyser. Cette espèce est nommée dans la communauté de *Shën Kolli*/*San Nicola* [djˈegəz] *djegëz* « qui brûle », rattaché au verbe alb. *djeg* « brûler » : cette désignation montre clairement le lien motivationnel avec l'idée de « feu ».

7.54 *Vicia sativa* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=87174

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1.1	[vˈits]	33 SSO 42 SKL	Vesce commune Vesce cultivée (FEB : 306)	Veccia dolce (Pignatti, 1982, I : 682)	Grashinë e kultivuar Groshëz Groshilë Buxhak Mozgë Koçkullë Mollërë (FEB : 306)
1.2	[vˈɛʧ]	48 HOR 2 MUN 3 POK			
2.1	[mˈɔðuɬ]	13 SKO 35 SJK			
2.2	[mˈoðuːɣ]	42 SKL			
2.3	[mˈɔðuː]	8 KAT			
2.4	[mˈɔðuʁ]	48 HOR			
3	[pizˈiʎ i ˈɛgər]	35 SJK			

7.54.1 Nom scientifique

Le premier élément de ce binôme scientifique reste obscur en raison du fait qu'il n'est pas possible d'en retracer l'origine. Le lat. VICIA « vesce » est formellement proche de let. *wīkne*

« sarment, vrille » et *wīkt* « plier, se plier » ; de lat. VINCIŌ « bande » ; de skr. vḱciḥ « illusion, mensonge, séduction, corruption » ; de IE. *u̯ei-q- « plier, tordre » (LEW : 781 ; André, 2010 : 271), mais on ne trouve aucune tentative de reconstruction étymologique. Le spécificateur qui accompagne le lat. VICIA est l'adjectif lat. SATĪVUS, -A, -UM « cultivé » (OLD : 1694).

7.54.2 Description botanique

La vesce est une plante grimpante et pubescente qui atteint jusqu'à 1 m de haut par l'intermédiaire de ses vrilles rameuses. Les feuilles paripennées ont 5-7 paires de folioles vertes. Les fleurs sont grandes et pourvues d'un étendard violacé avec des ailes de couleur pourpre brune. Les fruits sont représentés par des gousses larges qui résultent être d'un fauve pâle à la maturité et qui peuvent avoir de 4 à 9 graines ; celles-ci sont grosses, subglobuleuses, pubescentes et de couleur brun foncé ou noire. La période de la floraison va de mai à juillet (Pignatti, 1982, I : 682).

7.54.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- En ce qui concerne ce premier groupe de désignations de la vesce, les noms [vˈitsˈ] *vicë* et [vˈɛʧ] *veçë* ont été empruntés aux dialectes romans environnants, comme le montrent les correspondances avec abr. *vèccə* « vesce » (DAM, IV : 2315), cal. *vizza* ou *vizzə* « vesce » (NDDC : 775) et sic. *vèccia* « vesce » (VS, V : 1047). Ces désignations romanes trouvent leur source dans le lat. VICIA « vesce » qui présente des correspondances intéressantes avec d'autres langues indoeuropéennes, telles que let. *wīkne* « sarment, vrille » et *wīkt* « tourner, se tourner » ; ind.a. *vḱciḥ* « tournure ; séduction, tromperie » ; aha. *wicka* > all.m. *wīchele* « saule » < ie *u̯ei- « tourner, tordre » (LEW : 781 ; IEW : 1120). Selon toute probabilité, ce groupe de désignations de la vesce trouve sa motivation dans le port grimpant de la plante qui se développe en enroulant ses vrilles rameuses sur les plantes environnantes.

2- Le deuxième groupe de dénominations de la vesce est représenté par le type lexical *modhull* qui se compose de quatre variantes formelles, notamment [mˈɔðuɬ], [mˈoðuːɣ], [mˈɔðuː] et [mˈɔðuʁ] ; en albanais, on trouve des correspondances formelles dans les noms *modhë*, *modhull*, *modull* et *motull* qui désignent une autre espèce de légumineuses, notamment *Lathyrus aphaca* L., la « gesse ». Outre à ces quatre derniers noms, en Albanie la gesse est aussi appelée avec les dénominations suivantes : au nord les formes lexicales *mòllëzë* et *modhnë* sont très répandues ; dans le sud on trouve *modhërë*, *mollër* et *mollúrë*. À la lumière de toutes ces formes lexicales concernant la vesce et la gesse, Çabej souligne la ressemblance formelle entre celles-ci et le nom de la pomme qui en alb. et arb. est appelée *mollë* (SE, V : 361). On peut donc se demander s'il existe un lien qui ne soit pas seulement formel mais aussi sémantique entre les noms de la vesce, de la gesse et de la pomme dans le domaine albanais parce que tout au moins

du point de vue formel, les dénominations de la vesce et de la gesse semblent être des noms dérivés au moyen des suffixes -dh(ë), -ull(ë), -zë, -në, -ër(ë), -urë (Xhuvani *et al.*, 1962) qui s'ajoutent à la base lexicale. En ce qui concerne les dénominations de la vesce que nous sommes en train d'analyser, il est possible en effet que l'on ait ajouté d'abord à la base lexicale *moll-* le suffixe *-dh*[35] pour la formation du phytonyme (**molldh-*) et que ce suffixe ait été déplacé ensuite par analogie en donnant comme résultat *modhVll-*. Par effet de la convergence formelle, le signifiant *modhVll-* s'intègre bien dans un groupe de mots albanais qui présentent une structure phonétique particulière en ce qui concerne les syllabes posttoniques

(C)V́ + C [+occ / +fric] + /u/ + /ɬ/

et dont font partie les noms suivants : *ákull* « glace », *mjégull* « brouillard », *úthull* « vinaigre », *bátull* « écueil », *kúmbull* « prunier », *vétull* « sourcil, cil » (FGjSh, 2006), etc.

Dans un grand nombre de langues les fruits ou graines rondes d'une plante sont appelés avec le nom « pomme » ou avec un dérivé de ce dernier : dans les langues romanes, fr. *pemme, pẽm, ępęm* « framboise » (en Loraine) (FEW, IX : 151) ; roum. *pomiţă* « fraise, mûre, petit fruit en général » (NDRF : 244) ; ven. *pomèla* « baies de troène commun » (Penzig, 1924 : 270), « baies de genévrier commun » (Penzig, 1924 : 250 ; DEDI : 341) ; dans la plupart des langues slaves, le type lexical *màlina* « framboise » rappelle formellement l'alb. *mollë* « pomme », tandis que l'on identifie une autre forme lexicale pour le même référent en pol. *malaìna* et une correspondance aussi en hon. *málna* « framboise » (EWSS : 181). Si l'on remonte dans le temps jusqu'à l'Antiquité classique, on trouve le gr. μῆλον et sa variante dor. μᾶλον « pomme », « capsule des graines du rosier » qui semblent partager la même structure formelle que l'on vient d'indiquer ci-dessus pour les langues romanes et slaves et ils semblent en outre représenter la base lexicale pour le lat. MĀLUM « fruit, pomme » ; hit. *maḫla-* « grain de raisin ; vigne ; brindille de vigne » (EDG : 944). Tout comme les désignations albanaises de la vesce et de la gesse, ces noms grecs de la pomme restent d'origine inconnue et on estime qu'ils pourraient être considérés comme des mots d'origine méditerranéenne (EDG : 944), ce qui pourrait être une bonne hypothèse si l'on prête attention à la correspondance avec la racine chamito-sémitique **ma ʿ-* « graine ; céréale » > hebr. *mā ʿā* « graine ; blé » (HS : 370). En se déplaçant vers l'Orient, il est possible de trouver une correspondance ultérieure avec le skr. *mālā* « chaine de perles, rosaire » et, en botanique, « trigonelle » qui désigne une Légumineuse, notamment la *Trigonella corniculata* (L.) (SKRED : 813). Si l'on observe attentivement les désignations les plus anciennes parmi toutes celles indiquées ci-dessus, on aperçoit entre skr. *mālā*, gr. μῆλον, dor. μᾶλον, hebr.

[35] Le suffixe alb. -dh est utilisé pour la formation de noms féminins avec valeur de collectifs et, bien que peu attesté en albanais, il intervient surtout dans la formation de phytonymes, tels que *shpardhë* « chêne », *vadhë* / *vodhë* « sorbier », *zgurdhë* « gros intestin » (Xhuvani *et al.*, 1962 : 218).

mā ʿā et hit. *maḫla-* la présence d'une image qui se répète : les fruits de toutes ces espèces et les objets indiqués ont tous une forme « ronde » ou « arrondie », sans tenir compte de la taille qui varie de l'un à l'autre, en particulier la pomme est plus grande que la graine de raisin et que celle du rosaire ou de la vesce. Cette considération nous renvoie à ce que Trumper (2007) soutient à propos de la « pomme » comme prototype de la rondeur dans le domaine phytonymique roman, dans lequel le système de noms de plantes à fruits ou fleurs ronds dans neufs aires linguistiques romanes s'organise autour de trois bases lexicales renvoyant à l'image de la rondeur : la référence à « boule », « pierre » et BOB- (ce dernier étant un protolexème phonosymbolique de la rondeur) ; la base **am-* et ses variantes *ampon-, ampul- et amol-* ; la base *mVl- et sa variante mar- (Trumper, 2007 : 245). Cette dernière base lexicale romane dérive d'une base *H_AOM[H]L- « fruit rond » (Trumper, 2007 : 247) qui renvoie, à son tour, à celle de la vesce albanaise *moll-*, qui est elle même une plante à fruits ronds avec des graines grosses et globuleuses.

Il est donc possible que la forme des fruits de la vesce (ainsi que de la gesse et de la trigonelle), qui ont des graines grosses et globuleuses, aient pu motiver la dénomination de cette plante moyennant une métonymie de la « partie pour le tout » et où le nom des fruits aurait désigné au fil du temps toute la plante ; c'est d'ailleurs ce qui se passe souvent dans les processus de dénomination populaire des végétaux. L'importance du trait distinctif de la « rondeur » des fruits est mise en évidence dans une croyance populaire mentionnée par Rolland (1967, IV : 226) :

> *« Un bouquet de vesces placé extérieurement à la fenêtre d'une personne indique symboliquement qu'elle est trop grasse, trop sans souci ».*

Dans cette phrase, la « rondeur » caractéristique de la vesce est transférée à un individu en soulignant ainsi l'importance que ce trait formel a pour identifier et nommer cette espèce.

3- [pizˈiʎ i ˈɛgər] *pizil i egër* « pois sauvage » est un syntagme où le premier élément *pizil* « pois » renvoie aux graines de la plante, tout comme dans les désignations du groupe précédent, et il est emprunté au cal. *pisillu* « pois » (NDDC : 531). En revanche, le spécificateur représenté par l'adjectif arb. *i egër* « sauvage » se réfère au fait que la plante n'est pas comestible pour l'homme.

Une dernière remarque est adressée à expliquer la présence de deux noms de la vesce dans une même communauté, comme on peut le voir des données dans la table au début de ce paragraphe. La double dénomination a été collectée à *Shën Kolli*/*San Nicola* (P 42) où l'on trouve [vˈitʂ] *vicë* et [mˈoðuːɣ] *modhull* ; à *Sënd Japku*/*San Giacomo* (P 35) où l'on a collecté [mˈɔðuɬ] *modhull* et [pizˈiʎ i ˈɛgər] *pizil i egër* ; et en dernier lieu, à *Hora*/*Piana* (P 48) les deux noms sont [vˈɛʧ] *veçë* et [mˈɔðuʁ] *modhull.* Selon l'opinion des locuteurs interviewés, les désignations les plus anciennes sont celles qui renvoient au type lexical *modhull* qui est perçu comme « un véritable mot albanais », tandis que les noms qui continuent le lat. VICIA sont perçus comme des

mots qui ont « corrompu notre langue »[36] et qui résultent pourtant être plus récents parce qu'ils ont été prélevés des dialectes romans environnants.

7.55 *Viola odorata* L.

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=2555

Forme(s) lexicale(s)		**Point(s) d'enquête**	**Nom(s) en français**	**Nom(s) en italien**	**Nom(s) en albanais**
1.1	[monɔsˈace]	33 SSO	Violette odorante (FEB : 308)	Viola mammola (Pignatti, 1982, II : 105)	Manushaqe Vjollcë (FEB : 308)
		35 SJK			
1.2	[manusˈace]	2 MUN			
1.3	[manustˈace]	3 POK			
2	[mamulˈɛt]	8 KAT			

7.55.1 Nom scientifique

Le premier élément du binôme scientifique est le lat. VIOLA, -AE qui dérive du gr. ἴον (< ϝίον) « violette » est probablement un emprunt à une langue méditerranéenne comme le latin et le grec l'ont emprunté en parallèle (André, 2010 : 272 ; DELG : 465 ; EDG : 594). Le deuxième élément est représenté par le spécificateur lat. ODŌRĀTUS, -A, -UM « parfumé » (OLD : 1240).

7.55.2 Description botanique

La violette est une plante acaule et pubescente à souche épaisse qui émet de nombreux stolons florifères. Les feuilles radicales sont ovales en forme de cœur, obtuses et crénelées ; les

[36] Nous avons transcrit fidèlement les affirmations que quelques informateurs nous ont faites lorsque nous leur avons demandé des explications à propos de l'existence de deux noms pour la même plante dans leur communauté.

fleurs ont la couleur caractéristique violet foncé mais elles sont parfois blanches et dotées d'un éperon violacé ; elles sont grandes et très odoriférantes. La période de la floraison va de mars à mai (Pignatti, 1982, II : 105).

7.55.3 Propriétés et utilisation

La violette est utilisée en médecine populaire pour ses propriétés laxatives, émétiques, diurétiques et sédatives ; la décoction de fleurs soigne en particulier l'acidité gastrique, tandis que l'infusion de feuilles et fleurs sert à traiter la toux, la bronchite et les maux de gorge (Guarrera, 2006 : 220). Au Kosovo, Mustafa *et al.* (2012a : 751) témoignent, tout comme Guarrera, de l'utilisation de l'infusion de fleurs de violette pour soigner la toux. La décoction de fleurs est utilisée aussi pour le traitement des infections urinaires, tandis que la pommade préparée avec des feuilles de violette, un morceau de tronc de sureau et de la cire vierge, est utilisée pour le traitement des infections cutanées, des contusions, des furoncles et des blessures (Guarrera, 2006 : 220). Simoni (1995 : 215) renseigne sur certaines croyances populaires liées à cette fleur et l'auteur dit que son parfum est associé à l'amour à partir de l'Antiquité ; en fait, les Grecs ont dédiée la violette à Aphrodite et en ont fait le symbole d'Athènes. Aujourd'hui, l'essence que l'on extrait de ses pétales est appelée « parfait amour » (Simoni, 1995 : 215). Dans les communautés *arbëreshe* du Molise et des Pouilles septentrionales, la violette figure également comme symbole de l'amour, notamment de la femme aimée et *manustaqa* « la violette » est le titre d'un chant d'amour populaire que les jeunes hommes amoureux ont l'habitude de chanter deux soirs avant le mariage, devant la maison de leur fiancée (Musacchio, 1970 : 121).

En Sardaigne, la violette est utilisée dans la compétition appelée *Sartìglia* se déroulant à Oristano pendant la période du carnaval (Atzei, 2003 : 475). Le chef de la compétition (*Componidòri*) qui a comme tâche celle de la faire commencer et terminer, serre dans sa main droite une brassée de pervenche qui porte aux deux extrémités un bouquet de violettes ; celles-ci sont liées à la pervenche moyennant une lanière de tissu vert, symbolisant les tiges des fleurs et ce sceptre prend le nom de *sa pippìa de màju* « la fille de mai » (Atzei, 2003 : 476). Le *Componidòri* serre son sceptre dans la main pendant toute la durée de la compétition et le brandit lorsqu'il passe, au galop et couché sur le dos de son cheval, sur la piste pour décréter la fin de la compétition ; il utilise le sceptre comme un aspersoir, en bénissant les gens à plusieurs reprises. *Sa pippìa de màju* représente un symbole païen de royauté agricole et également une amulette puissante ; en effet, cette compétition est un rituel typique, propitiatoire et bénéfique ayant comme but celui d'invoquer sur la foule une bonne santé et du bien-être et de rendre l'année agricole propice en exorcisant les mauvais esprits (Atzei, 2003 : 476). Une même fonction propitiatoire est confirmée par Rolland (1967, II : 169) lorsqu'il écrit que « *en Thuringe la violette sert de*

charme contre la magie » ; en revanche, cet auteur écrit aussi à propos des fonctions négatives que la violette est censée avoir sur la vie des hommes : « *une jeune fille ne doit jamais toucher aux violettes blanches parce qu'il lui est interdit de cueillir des fleurs blanches tant qu'elle n'est pas mariée* », « *mettre des violettes sur la poitrine y fait venir les puces* » (Rolland, 1967, II : 169), « *manger la première violette que l'on trouve au printemps garantit de la fièvre pour toute l'année* » (Rolland, 1967, II : 168).

Mais selon De Gubernatis (1882 : 369), la violette est une fleur funéraire parce que, dans un conte populaire, elle couronne une jeune fille pieuse emportée au ciel par trois anges. La dénomination de la fleur en grec est ἴον et on raconte que des nymphes avaient offert des violettes à Ion « *qui avait guidé une colonie ionienne dans l'Attique* ». Proserpine aussi avait été emportée en enfer alors qu'elle était en train de cueillir des narcisses et des violettes ; d'ailleurs, dans la province de Novare, on croit que « *si l'on offre à quelqu'un des violettes dans un jour de fête, il versera beaucoup de larmes* » (De Gubernatis, 1882 : 369). Dans la symbologie chrétienne, le violet est la couleur liturgique du carême, c'est-à-dire de la période de quarante-six jours, à partir du Mardi gras jusqu'à Pâques, pendant laquelle il faut observer l'abstinence et la privation ; en particulier, il est strictement interdit de consommer de la viande le vendredi, et jadis même les rapports sexuels étaient interdits pendant toute cette période.

La violette est liée aussi au mythe d'Attis, dieu phrygien de la végétation. C'était un jeune berger que Cybèle, déesse de la terre, avait trouvé enfant dans les roseaux sur les bords du Sangarios, fleuve de Phrygie et qui était devenu son amant. Attis tomba amoureux de la nymphe Sagaritis, mais leur mariage n'a jamais eu lieu à cause de la jalousie de Cybèle ; alors, Attis égaré par la folie, s'émascula sous un pin et mourut d'hémorragie. Cybèle fut prise de remords et transforma ainsi le corps de son amant en pin ; on dit que les violettes fleurirent du sang d'Attis tout autour de l'arbre et que leur odeur puissante captura l'esprit du dieu mort (Frazer, 1973 : 542). La croyance dans une force appelée *mana*, un pouvoir impersonnel et redoutable qui se trouve dans les pierres, les plantes, les armes, les animaux, les corps des guerriers, les objets et les instruments de travail quotidiens, est originaire des communautés ethnologiques qui étaient en train de se transformer en organisations plus complexes avec l'évolution de nouvelles différentiations sociales et de nouvelles relations de travail (Donini, 1964 : 69). C'est ainsi que l'on commence à donner des pouvoirs particuliers à certains animaux, objets, phénomènes naturels ou à certains arbres ou plantes (Donini, 1964 : 70), comme le témoigne le mythe grec d'Attis et Cybèle où la violette préserve le *mana* d'Attis et le diffuse par l'intermédiaire de son parfum intense.

La violette est une fleur qui était aussi présente dans la grande fête annuelle qui se déroulait à Rome du 22 au 24 mars, pour célébrer la mort et la résurrection d'Attis. Il s'agissait de la grande

fête printanière de Cybèle et Attis qui était aussi connue sous le nom de culte phrygien de l'arbre sacré (Frazer, 1973 : 545). Après avoir coupé un tronc de pin dans le bois, on l'enveloppait avec des bandelettes en laine sacrées, comme s'il avait été le cadavre d'Attis, et puis on l'ornait avec des guirlandes de violettes (Frazer, 1973 : 545). Ce rituel de préparation du tronc de pin dans la Rome antique rappelle la préparation du sceptre de la *sa pippìa de màju* que le chef de la compétition sarde de la *Sartìglia* utilise pour bénir les gens et dont on a parlé auparavant. Le troisième jour de la fête romaine (24 mars) était aussi connu sous le nom de « jour du sang » parce que le grand prêtre et tous les autres prêtres voués à Cybèle se coupaient les bras pour en faire sortir le sang qu'ils présentaient comme offrande à la déesse ; durant la même journée, ils sacrifiaient aussi leur virilité en s'émasculant et en jetant les morceaux de leurs corps sur la statue de Cybèle (Frazer, 1973 : 546), ce qui rappelle le sacrifice d'Attis sous l'arbre de pin. Ce rituel macabre avait probablement comme but de donner une force nouvelle à Attis pour qu'il renaisse à la vie, et que par conséquent la nature puisse aussi renaître, en faisant pousser les bourgeons et les fleurs sous le soleil du printemps (Frazer, 1973 : 546).

7.55.4 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- Ce premier groupe de dénominations *arbëreshe* de la violette se compose de trois formes lexicales, notamment [monɔsˈace] *monosaqe*, [manusˈace] *manusaqe* et [manustˈace] *manustaqe*, qui trouvent une correspondance dans l'alb. *manushaqe*. Ce type lexical est présent dans la plupart des communautés *arbëreshe* avec de nombreuses variantes diatopiques, telles que *monosaqe, monoshaqe, manushaqe, manusaqe, manustaqe* et *namustaqe* « violette » (F : 286). L'analyse étymologique de ce phytonyme n'est pas abordée dans les dictionnaires étymologiques albanais consultés. En revanche, on trouve l'entrée *manusháqe* « violette » dans le *Dictionnaire des orientalismes de la langue albanaise* (Dizdari, 2005 : 616) où l'auteur décrit avec précision toutes les nuances de sens du mot en question en donnant également les variantes diatopiques et quelques exemples de phraséologie. En particulier, l'auteur fait une distinction nette entre les formes lexicales répandues au nord et celles que l'on trouve au sud de l'Albanie : *manusháqe* et *menekshé* sont les noms de la « violette » dans la partie méridionale de ce pays et la première forme est rapprochable des variantes lexicales *arbëreshe* que l'on a illustrées ci-dessus. *Memékshe, menêngshe, menéfshe, menéfxhe, menénxhe* sont les noms de la « violette » répandus au nord, tandis que *marnèshe* désigne la violette au Kosovo. *Manusháqe* a aussi d'autres significations : accompagné du spécificateur *e verdhe* « jaune », ce nom désigne l'espèce *Narcissus jonquilla* L. « jonquille » ; *manusháqe* indique aussi la couleur violette et dans le domaine onomastique, il devient un nom féminin. En revanche, *menekshé* peut désigner l'espèce

Erysimum cheiri (L.) Crantz « giroflée des murailles » et il est aussi utilisé comme dénomination de la vache dans plusieurs zones de l'Albanie du sud.

La langue grecque utilise une dénomination différente pour la violette, c'est-à-dire gr. ἴον (< ϝίον) qui est probablement un emprunt à une langue méditerranéenne, comme l'affirme André (2010 : 272) et les auteurs des dictionnaires étymologiques consultés (DELG : 465 ; EDG : 594) (cfr. § 7.55.1 ci-dessus). L'absence de correspondances formelles en grec conduit à se déplacer en direction de l'Orient, en confirmant ainsi la thèse de Dizdari (2005 : 616) qui soutient que l'alb. *manushaqe* est un nom d'héritage oriental. En effet, en turc la violette a un nom morphologiquement rapprochable de l'une des formes lexicales répandues dans le sud de l'Albanie, tu. *menekşé* « violette » (Dizdari, 2005 : 616) plus à l'est, l'arm. *manyeshág* « violette » (NDAE : 431) s'accorde avec les formes *arbëreshe* et de l'albanais standard. Enfin, la forme bulg. мумушанка (*mumushánka*) (BED : 292) s'accorde avec l'alb. *manushaqe*, mais celle-ci désigne la « pensée sauvage » (*Viola tricolor* L.). En effet, les formes lexicales *arbëreshe* peuvent aussi être considérées comme des termes génériques, c'est-à-dire qu'elles peuvent désigner toutes les espèces du genre *Viola* ssp., tandis que l'on utilise seulement dans la communauté albanophone de *Katundi*/*Greci* le nom *mamuletë* pour désigner l'espèce *Viola odorata* L., ce phytonyme ayant été emprunté au dialecte de la zone romane proche de la communauté *arbëreshe* (cfr. sous-paragraphe 2, ci-dessous).

En prenant en considération la forme standard de l'alb. *manusháqe*, tous les noms de la violette indiqués ci-dessus peuvent être reconduits à une même structure morphologique [mVnV'ʃ/sV(occl. vél./pal.)]. En revanche, les dénominations identifiées dans l'aire albanaise du Kosovo, de l'Albanie du nord et de la Turquie sont caractérisées par des phénomènes de métathèse intéressant un ou plusieurs de ses éléments, par le déplacement de l'accent du mot, par des épenthèses consonantiques et par des évolutions phonétiques de la fricative palato-alvéolaire sourde /ʃ/ (<sh>) > /s/ (<s>), /ʤ/ (<xh>). En se basant sur ces considérations, les phytonymes indiqués peuvent être divisés en deux groupements : les noms sans métathèse et sans déplacement de l'accent de mot sont l'alb. *manusháqe*, l'arb. *monosáqe*, *monosháqe*, *manusháqe*, *manusáqe*, *manustáqe*, l'arm. *manyeshág* et le bulg. *mumushánka* ; les noms avec des modifications évidentes du signifiant sont l'arb. *namustáqe*, l'alb. *memékshe*, *menêngshe*, *menéfshe*, *menéfxhe*, *menénxhe*, le kos. *marnèshe*, le tu. *menekşé*, l'alb. *menekshé*. Il est intéressant de remarquer que les phytonymes faisant partie de ce dernier groupe reflètent, en effet la structure morphologique indiquée ci-dessus [mVnV'ʃ/sV(occl. vél./pal.)] : l'arb. *namustáqe* < *manustáqe* ; les formes guègues *memékshe* < *menéshek, *menêngshe* < *menêsheng, *menéfshe* < *menéshef <

*menésheh < *menésheg[37], *menéfxhe* < *menéxhef < *menéshef < *menésheh < *menésheg, *menénxhe* < *menénshe < *menéshe ; la forme kos. *marnèshe* < *manèshe; le tu. *menekşé* < *meneşék et la forme tosque *menekshé* < *meneshék. Dans le système lexical albanais, aucune des formes illustrées ne produit des noms dérivés ni ne fait dériver d'autres noms pouvant servir de base lexicale pour le phytonyme dont il est question. Les phytonymes d'aire albanaise illustrés ci-dessus semblent être des noms dérivés avec une double suffixation: à la base [mVnV-] on ajoute un premier suffixe [-s-], [-ʃ-] ou [-ʤ-] < [-ʃ-], auquel s'ajoute un deuxième suffixe avec des variantes diatopiques (reconductibles) à [-V+occl.vel- (+-V)], en particulier <-aqe> [-ac-+-e] < [*-ak-+-e] où la voyelle finale indique le nombre (singulier) et le genre (féminin) du nom. Les formes guègues caractérisées par la métathèse, presentent les suffixes reconstruits <*-ek>, *<-eg>, *<-eng>, où l'insertion de la nasale /-n-/ dépend de la présence de la voyelle nasale qui la précède <-ê-> ; la forme [-ek] peut être considérée comme une simple variante diatopoque due à l'influence du superstrat turc, comme on le voit dans la distribution qui caractérise cette forme et qui la voit, pourtant, circonscrite aux dénominations turques, guègues et tosques, tandis qu'elle n'apparaît pas dans les noms *arbëreshë*, kosovare, bulgare et arménien. En revanche, dans les phytonymes arméniens et bulgares, les suffixes <-ag> (< *-ak) et <-ka> (< *-ak) sont eux aussi reconductibles à la structure [-Voccl.vél- (+-V)]. L'identité structurelle évidente caractérisant tous les noms de la violette amène à penser qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence, mais plutôt de désignations remontant à une même matrice sémantique.

Or, en ce qui concerne la valeur des suffixes identifiés dans les phytonymes albanais, le premier groupe formé de [-s-], [-ʃ-], [-ʤ-] remonte sûrement au suffixe alb. *-sh* servant à former les noms dérivés d'autres noms, dont la valeur est, selon l'opinion de Jokl, celle d'un ancien ablatif pluriel (Xhuvani & Çabej, 1962 : 272), ce qui donne à notre avis au phytonyme un sens collectif renforcé aussi par la modalité de développement de la plante même ; en effet, cette espèce botanique à rhizome rampant produit de nombreux stolons florifères aériens, et en poussant ainsi horizontalement, elle se répand sur des aires étandues avec ses fleurs typiques de couleur violette qui forment avec les feuilles un véritable gazon uniforme qui donne l'image d'un « ensemble de violettes ». Ressuli (1986 : 162) affirme que le suffixe alb. *-sh(ë)* sert à former des noms et apparaît aussi dans le nom alb. *flokshë* (< flok « cheveu ») (litt. « avec beaucoup de cheveux ») « figure des croyances populaires, représentée comme une jeune fille très belle avec les cheveux longs et qui vit dans les eaux et dans les puits ». En ce qui concerne le deuxième suffixe, l'alb. -

[37] Il est plausible de supposer l'existence d'une telle évolution */-ɣ/ (<-g>) > */-x/ (<-h>) > /-f/ parce que /-x/ > /-f/ est très commun dans les dialectes guègues de l'Albanie septentrionale et dans quelques parlers *arbëreshë* de la Calabre, notamment *Ungra/Lungro* et *Firmoza/Acquaformosa* (Solano, 1994b : 173), tandis que l'évolution */-ɣ/ > */-x/ est due à la désonorisation.

ak est utilisé pour la formation de phytonymes, zoonymes et ethnonymes (Xhuvani & Çabej, 1962 : 198).

Si notre hypothèse se base sur le fait que ces désignations sont originaires de régions plus orientales, alors il est nécessaire de tourner notre regard vers l'Est, où l'on retrouve la langue sanskrite qui est caractérisée par un groupe de mots très étendu qui tournent autour de skr. *man* « penser, croire, rappeler, se souvenir, supposer, imaginer » (SKRED : 783). On trouve parmi eux le mot dérivé *manushyá* qui a le sens de « humain, viril, utile ou bon pour l'homme », « un homme, un être humain » et, signifie dans un sens collectif, « un groupe d'ancêtres décédés, ceux qui reçoivent les offrandes Piṇḍa[38] » (SKRED : 784). *Manushyá* est aussi comprise dans la structure morphologique que l'on a identifiée pour tous les noms albanais, *arbëreshë*, kosovare, turc, arménien et bulgare de la violette : [mVnVˈʃVa]. Ce nom dérive morphologiquement de skr. *Mánu*, auquel s'ajoute le suffixe -*shyá*. Le mot skr. *Mánu* se caractérise par une série de significations remontant au progéniteur de l'espèce humaine; il désigne en particulier, d'une part « la créature pensante, l'homme, l'humanité » (< skr. *man*), « l'homme en tant qu'opposé aux esprits du mal », « les fils des hommes (au pluriel) » et de l'autre, il désigne « l'Homme par excellence ou l'homme et le père représentant la race humaine, qui est considéré dans les *Rig-veda* comme étant le premier qui a institué les sacrifices et les cérémonies religieuses » (SKRED : 784). Mais le nom *Manu* a été utilisé, par la suite, surtout pour désigner 14 ancêtres mythiques et souverains de la terre, qui ont été considérés comme les créateurs et les protecteurs du monde pendant de longues périodes (SKRED : 784) ; il est également curieux de remarquer que le quatrième Manu s'appelle *Auttami* (SKRED : 784), nom qui rappelle formellement Attis.

Le suffixe -*shyá* rappelle le skr. *shásh* « six » qui a dans les noms composés la fonction de spécificateur de quantité (SKRED : 1108) et qui dans ce cas fait acquérir au terme un sens collectif comme on peut le voir, par exemple, dans le mot skr. *shaṇḍa* « un groupe d'arbres ou de plantes, bois, forêt », « n'importe quel groupe ou multitude, amas, quantité, collecte » (SKRED : 1107). En effet, parmi les nombreuses significations de skr. *manushyá* il y a aussi celle collective de « groupe d'ancêtres décédés » (SKRED : 784) qui est ainsi transféré à l'espèce botanique en question en vertu de son développement horizontal et rampant, avec des inflorescences fleurissant en même temps en de nombreux stolons florifères. La confirmation du sens collectif de ce phytonyme nous arrive de l'arabe où la dénomination de la violette est un nom collectif : ar. *banafsaj* (DMWA : 94) ; de même que pour les dénominations d'aire albanaise, où le sens

[38] Le nom skr. *piṇḍa* désigne avant tout, parmi toute une série de significations, « n'importe quelle masse ou amas rond ou arrondi tel qu'une balle, sphère, pomme, bouton, protubérance ou nodule » ; il désigne aussi un « morceau arrondi de nourriture, une bouchée, un bout de nourriture, une boulette de riz ou de farine » etc. offerts à Pitṛis, c'est-à-dire aux ancêtres décédés (SKRED : 625) et, il rappelle aussi la forme des testicules qui renvoient à l'auto-emasculation d'Attis et au rituel du « jour du sang » lorsque les pretres voués à Cybèle s'émasculaient et se coupaient les bras en les offrant en sacrifice à la déesse (cfr. § 7.55.3 ci-dessus) (N.T.).

collectif est donné au phytonyme moyennant le suffixe alb. *-sh-* qui, selon Jokl, est un ancien ablatif pluriel.

Il est, donc, possible d'affirmer que les désignations *arbëreshe* de la violette renvoient à l'image des « ancêtres » parce qu'elles dérivent du nom skr. *manushyá* désignant un « groupe d'ancêtres décédés ». En accord avec Beccaria (1995 : 221), *« gli uomini da tempo immemorabile hanno dotato le erbe di un'anima vegetale. […] Si tratta spesso di erbe comunissime, all'apparenza insignificanti, ma dall'odore intenso, acre : sono i forti effluvi, gradevoli, o irritanti a far fuggire, nella credenza popolare, diavoli e streghe »*[39]. La violette est aussi dotée d'une âme « végétale » se réfléchissant dans l'anthropomorphisation à laquelle renvoient ses dénominations ; elles se rattachent aux « ancêtres » et remontent sûrement aux croyances animistes selon lesquelles l'« esprit », l'« âme » d'un homme, le skr. *mánas* quitte le corps au moment de la mort :

> *« Questo « elemento vitale » è stato di solito identificato con il respiro, con il fiato, con il soffio (l'etimologia di animus, in greco ánemos, ci riporta all'idea del vento, dell'aria) ; ma può anche risiedere nel sangue, nel polso, nel cuore, nel fegato, nell'occhio e in vari organi. »* (Donini, 1964 : 72)[40]

Dans le cas de la violette, le récit mythologique dit que cette fleur naît du sang d'Attis et que moyennant l'odeur forte qu'elle émane, elle rappelle la présence de l'esprit du dieu et, donc, son sacrifice et sa mort par amour. L'influence des conceptions animistes ont sans aucun doute permis de considérer la violette comme une fleur funèbre parce qu'elle nous rappelle le sacrifice mortel d'Attis mais aussi comme une fleur d'amour (cfr. § 7.55.3 ci-dessus) parce qu'elle renferme en elle l'esprit du dieu-amant de Cybèle, de l'homme compagnon de la déesse de la Terre et, donc, le père de l'humanité, qui bénit et offre son secours contre les maléfices, comme on peut l'observer encore aujourd'hui en Sardaigne, où le sceptre de *sa pippìa de màju* est utilisé pour bénir les gens (cfr. § 7.55.3). Donc, la croyance dans le skr. *mánas* « esprit, âme, comme l'ensemble de toutes les facultés mentales » (SKRED : 783) que Donini (1964 : 69) définit, dans la « téorie du *mana* », comme un pouvoir mistérieux enveloppant les hommes et résidant dans les objets, les animaux et les plantes, a amené à motiver les désignations de cette espèce botanique ; en outre, en sanskrit, on peut le rencontrer aussi dans le phytonyme *mana* désignant le « nard indien » (*Nardostachys Jatamansi* L.), une plante à forte odeur et le « fils du démon Śambara » (SKRED : 783). La descendance sémantique de l'esprit, de la pensée, se trouve reflétée, en outre, en Italie, dans quelques dénominations de la *Viola tricolor* L. qui s'expriment avec le type lexical

[39] Depuis un temps immémorial, les hommes ont doté les herbes d'une âme végétale. *[…]* Il s'agit normalement d'herbes très communes, à l'apparence insignifiantes, mais avec une odeur intense, âcre : les odeurs fortes, agréables ou irritantes font fuir, selon la croyance populaire, les diables et les sorcières. (N.T.).

[40] Cet « élément vital » a été habituellement identifié avec le souffle : l'étymon d'animus, en grec ánemos, nous ramène à l'idée du vent, de l'air ; mais il peut aussi résider dans le sang, dans le pouls, dans le cœur, dans le foie, dans l'œil et dans différents organes. (N.T.).

« pensée » ou « violette de la pensée ». En particulier, en Toscane cette espèce botanique est appelée *viola del pensiero* « violette de la pensée », *minuti pensieri* « minutes pensées », *panzèa* « pensée » ; en Ligurie, *penscièi* « pensées », *pensè* « pensée », *penscèri* « pensées », *pansèa* « pensée » ; au Piémont, *pensè* « pensée » ; en Lombardie, *viola del pensèr* « violette de la pensée », *pensèr* « pensée », *pensèr selvadegh* « pensée sauvage » ; en Vénétie, la désignation de l'espèce est lexicalisée avec le nom *sospiri* « soupirs », c'est-à-dire comme « effet de la pensée » ; en Émilie-Romagne, *viola del pensèr* « violette de la pensée », *pinsèr* « pensée » ; à Naples, *pansè* « pensée » ; en Sicile, *panzè* « pensée » ; en Sardaigne, *violetta pansè* « violette pensée », *pansè*, *panser* « pensée » et en Corse, *pensèru* « pensée » (Penzig, 1924 : 525).

2- [mamulˈɛt] *mamuletë* est un continuateur du lat. MAMMŬLA « petit sein, nourrice » (FEW, VI/I : 137) d'où l'on a tiré la base lexicale *mamul-* et à laquelle s'ajoute le suffixe diminutif *-etë* < it. *-etta*. Selon toute probabilité, la motivation à la base de cette dénomination peut être retracée dans la forme et l'aspect des pétales de la violette qui renvoient à différentes figures humaines, des parties du corps ou des objets. Comme l'a déjà souligné Scarlat (2008 : 379) qui a analysé les phytonymes dans le domaine roumain, l'éperon formé par les pétales de cette plante fait référence chez les Tchèques, les Serbes et les Croates au visage d'une belle-mère ; chez les Hongrois et les Roumains on visualise le visage de l'empereur et du prêtre avec leur barbe. Les Roumains y voient aussi, en particulier, l'image du « sexe », de la « chaussure » et de la « hache » (Scarlat, 2008 : 380), tandis que le lat. MAMMŬLA traduit l'image d'un « petit sein» tout comme le nom que les *Arbëreshë* ont emprunté aux Latins.

7.56 *Xanthium italicum* Moretti

Image tirée du site http://www.floraitaliae.actaplantarum.org/viewtopic.php?t=10092

Forme(s) lexicale(s)		Point(s) d'enquête	Nom(s) en français	Nom(s) en italien	Nom(s) en albanais
1	[rˈits]	33 SSO	Lampourde d'Italie (FEB : 311)	Nappola italiana (Pignatti, 1982, III : 62)	Rrodhe (FEB : 311)
2	[rːˈɔðez]	2 MUN 13 SKO 35 SJK 3 POK			

7.56.1 Nom scientifique

Le nom lat. XANTHIUM est un emprunt au gr. ξάνθιον « lampourde, plante utilisée pour teindre les cheveux en blond » (< gr. ξανθός « jaune, doré, blond ») (DELG : 763) ; en revanche le spécificateur lat. ITALICUS, -A, -UM « d'Italie » en indique la provenance (OLD : 974).

7.56.2 Description botanique

La lampourde est une plante à tige robuste et rameuse sur laquelle poussent des feuilles longuement pétiolées, grisâtres en dessous et ovales-triangulaires. La caractéristique la plus évidente est représentée par les fruits ovoïdes, verdâtres et pubescents qui se présentent hérissés d'épines coniques, droites et crochues au sommet. La période de la floraison va de juillet à octobre (Pignatti, 1982, III : 62).

7.56.3 Analyse lexico-sémantique des désignations

1- [rˈits] *ric* est un emprunt au cal. *rizzu* « hérisson ; écorce épineuse de la châtaigne ; capitule de gaillet » (NDDC : 585). Cette dénomination est motivée par le rapprochement entre l'aspect des fruits ovoïdes et hérissés de la plante et celui du hérisson qui est un petit mammifère au corps recouvert de piquants susceptibles de se dresser en cas de danger.

2- [rːˈɔðez] *rrodhez* est le nom hérité de la lampourde que les *Arbëreshë* ont en commun avec les Albanais. Ce phytonyme résulte être un nom dérivé de la racine alb. *rrodhe-* « lampourde » à laquelle s'ajoute le suffixe diminutif *-z* que l'on trouve très souvent dans la formation des phytonymes du domaine albanais. Selon l'opinion de quelques albanologues, ce nom est considéré comme un mot indigène de l'albanais, proche de l'alb. *rruonj* « raser ; gratter » formé, ce dernier, à partir d'un degré plus ancien en *-o-*, tandis que *-dh-* représente, selon toute probabilité, le suffixe alb. *-dh*, *-dhë-* qui intervient souvent dans la formation des noms des plantes. Le dernier morphème *-e* est la désinence féminine du nominatif singulier indéterminé qui témoigne de la tendance de l'albanais à féminiser les noms de plantes (SE, VI : 462). Selon d'autres étymologies, l'alb. *rrodhe* « lampourde » est une forme singularisée de *rodhë, ce dernier étant un emprunt au gr. ῥόδον « rose » (AED : 388). Il est possible de trouver dans le domaine grec, et auparavant dans celui mycénien, des témoignages écrits sur les tablettes de Pylos

concernant l'utilisation de la rose pour la fabrication des parfums (tablette PY Fr 1204) : *wodowe* « (huile) de la rose » se réfère à l'huile parfumé que les Mycéniens fabriquaient ; en myc. *wodowe* est interprété communément comme l'adjectif *ϝοῥδόϝεν, doublet de *ϝῥοδόϝεν, ultérieurement ῥοδόεν « à la rose » (Wylock, 1970 : 125), qui représentent des dérivés de la forme reconstruite pgr. ϝῥόδον (EDG : 1290) qui résulte être en a.eol. βῥόδον « rose » et en gr. ῥόδον « rose » (EDG : 1290). La présence de *wau* indique que ce mot est emprunté à une langue méditerranéenne/iranienne (EDA : 759), tout comme l'arm. *vard* « rose » < ir.a. *u̯r̥da- « rose » (> pers.m. *gul* « rose » ; aram. *wardā* « rose » ; ar. *ward* « rose », *warada* « fleur », *waruda* « être rouge »). En revanche, le lat. ROSA est, probablement, un emprunt au gr. ῥόδον (EDG : 1290). Si l'on postule le nom de la rose ir.a. *u̯r̥da- comme étant le point de départ des emprunts du domaine grec, albanais, arabe, arménien, etc. que l'on a indiqués ci-dessus, on peut également affirmer que la base lexicale iranienne d'origine justifie la présence de *wau* (< ir.a.* u̯-) en grec. En prenant en considération le nom ir.a. *u̯r̥da- il est donc possible de remonter à une source IE.*u̯rdho- « épine ; ronce » (CEDEL : 1357 ; EDPE : 526) qui résulte également rapprochable de IE. *u̯răĝh-/*u̯rəĝh- « épine, pointe, tiges piquantes » (IEW : 1180).

Après avoir expliqué la structure des signifiants, il reste à déchiffrer ce qui a produit le glissement d'un phytonyme d'une espèce à l'autre, comme dans le cas de la lampourde qui est nommée avec la dénomination de la rose, et bien que ce phénomène soit très fréquent en ethnobotanique, où l'attribution d'un nom à une espèce est déterminé par l'intermédiaire de la sélection de traits saillants. Ce que les deux espèces ont en commun pourrait dans ce cas concerner uniquement la présence d'épines sur les tiges des espèces de *Rosa* ssp. L. et sur les fruits hérissés de la lampourde, car celle-ci n'a ni fleurs ni épines sur ses tiges. Donc, le trait saillant sélectionné est celui de « pourvu d'épines, épineux » qui se réalise lexicalement grâce à l'utilisation d'une métonymie de la « partie pour le tout » en ce qui concerne le gr. ῥόδον « rose », tandis que l'arb. *rrodhez* « lampourde » est une désignation par association qui attribue le nom de la rose à la lampourde en raison de la ressemblance morphologique des deux espèces botaniques.

7.57 Premier aperçu typologique des motivations identifiées

Avant de s'acheminer vers la partie finale de cette recherche, il est nécessaire de dresser un premier tableau typologique des motivations phytonymiques issues de l'analyse des données de notre corpus. Les désignations concernant ces 56 espèces végétales ont permis de définir trois groupement typologiques majeurs : les motivations phytomorphiques, les motivations anthropomorphiques et les motivations zoomorphiques ; on trouvera aussi dans ces groupements majeurs toutes les autres sous-classes que l'on montrera en détail dans le prochain chapitre.

7.57.1 Motivations phytomorphiques

Les motivations phytomorphiques comprennent, d'une part, les aspects concernant la morphologie des espèces qui peuvent être perçus à travers les sens et les qualités comportamentales et d'adaptation des espèces à l'environnement, aux facteurs climatiques et aux manifestations saisonnières de certains phénomènes de la vie végétale, ainsi que les éventuels usages ludiques, alimentaires, thérapeutiques ou domestiques que les espèces peuvent avoir et dont on parlera en détail dans le prochain chapitre. On peut compter dans ce premier groupement les motivations concernant la 'morphologie de la plante et de ses organes', qui, moyennant la métaphore, renvoient à des images d'objets de différente forme et dimension : croix (cfr. § 7.2), baguettes (cfr. § 7.6), bouée flottante (cfr. § 7.9), saucisson et clochettes (cfr. § 7.17 et § 7.30), cartouche (cfr. § 7.18), ouate (cfr. § 7.22), petite tasse (cfr. § 7.24), bougies (cfr. § 7.29), petite épée (cfr. § 7.32), ficelle (cfr. § 7.43), pot (cfr. § 7.45), corde (cfr. § 7.48), petites boules (cfr. § 7.50), lampe et fer à cheval (cfr. § 7.51), pieu (cfr. § 7.52). Les images qu'on a relevées dans ce groupement de motivations peuvent aussi renvoyer à la couleur des fleurs ou à l'un des organes de la plante : émeraude pour les feuilles (cfr. § 7.3), dorée (cfr. § 7.20) et jaune (cfr. § 7.21) pour les fleurs, rouge pour les bulbes (cfr. § 7.37), pour les pétales (cfr. § 7.42) et pour les tiges (cfr. § 7.47). Les images utilisant un terme qualificatif renvoient, elles aussi, à un aspect de la morphologie du végétal, tel que la cavité de la tige du souchet qui est désignée comme « creuse » (cfr. § 7.25), la rondeur des bulbes du muscari à toupet désigné comme « enflé, rond » (cfr. § 7.37), l'aspect rugueux des feuilles de picride qui est désignée comme « rugueuse » (cfr. § 7.43), le port grimpant du tamier désigné comme « grimpant » (cfr. § 7.49). L'image se basant sur un qualificatif peut également renvoyer à un aspect éthologique du végétal et, donc désigner la « mauvaise » herbe comme dans le cas de l'ivraie (cfr. § 7.38). Les images motivantes qui utilisent, en revanche, un terme quantificatif peuvent renvoyer à la façon dont se développe l'un des organes de la plante, par exemple à celui des bulbes comme dans la désignation « oignon par centaines » de la ciboulette (cfr. § 7.3) ou à l'aspect des feuilles basales comme pour la désignation « six petits doigts » de la picride (cfr. § 7.43). La direction de la création lexicale va vers la métonymie de la « partie pour le tout » et produit des formes qui renvoient à l'image de l'un des organes de la plante pour en indiquer, d'une part, les propriétés thérapeutiques (la racine de l'hellébore, cfr. § 7.33) et de l'autre, le port grimpant et sarmenteux du tamier (cfr. § 7.49) ou bien celui à vrilles du pois de senteur (§ 7.36) ou, en dernier lieu à l'aspect global du végétal qui, dans le cas du jonc courbé (cfr. § 7.35), est désigné comme « tige ». Les organes du végétal apparaissent aussi en combinaison avec des zoonymes dans l'image « épi de fourmi » qui désigne l'orge maritime (cfr. § 7.34) et qui renvoie aux propriétés nuisibles et magiques de la plante, dont on fournira les détails en traitant les zoomorphismes ci-dessous ; en revanche, les organes de la

plante peuvent aussi apparaître en combinaison avec des noms d'objets dans l'image « feuille du fer à cheval » désignant le tussilage (cfr. § 7.51) et renvoyant à la morphologie des feuilles de cette espèce. Les perceptions uditives permettent la production d'images à base onomatopeïque où l'on reproduit le « bruit du piétinement du référent végétal », comme dans le cas de la désignation de la blackstonie perfoliée (cfr. § 7.14). Le contact avec les organes aériens de certaines espèces d'ortie provoque des troubles cutanés chez l'homme et amène à la création de noms basés sur l'image du feu ou du matériel résidu de la combustion tel que les « cendres » (cfr. § 7.53), ce dernier étant un nom substitutif de celui tabouisé pour le 'feu'. Les propriétés nuisibles de l'orobanche se traduitsent par l'image « brouillard » concernant les phénomènes athmosphériques ou par celle d'« hématurie » concernant les noms de maladies (cfr. § 7.41).

En ce qui concerne toujours les motivations phytomorphiques, une catégorie qui est aussi commune à la zoonymie est celle concernant l'échange de noms entre une espèce et l'autre : il s'agit des soi-disant transferts phytonymiques. Dans notre corpus, les transferts « transfèrent » justement les caractéristiques d'une « espèce-image », c'est-à-dire de la plante qui est prise comme origine pour la création du nom, à l'« espèce-référent » qui fait l'objet de la désignation. Dans la plupart des cas, il s'agit d'images reproduites sur les aspects phytomorphiques communs aux deux espèces, ces aspects ne se basant qu'apparement et en faible partie sur la morphologie des plantes tout court; nous estimons en effet qu'il s'agit d'un groupement de noms tabouisés qui reflètent l'importance que ces végétaux ont eu sur le plan magico-thérapeutique et, le transfert concerne donc, avant tout, leurs propriétés intrinsèques et, seulement de façon marginale, leur aspect extérieur commun. Par exemple, « marguerite » est l'image pour la pâquerette (cfr. § 7.13), une espèce utilisée en médecine populaire tout comme celle de la marguerite (*Leucanthemum vulgare* (Vaill.) Lam.) ; pour cette dernière espèce on connaît aussi ses propriétés officinales et prophétiques ; ses pétales en particulier sont utilisés pour prévoir la destinée amoureuse et il faut les détacher de la fleur une par une, en accompagnant ce geste avec la phrase « Il ou elle m'aime on ne m'aime pas » (Guarrera, 2006 : 129). La rave est désignée avec le nom de la lampsane commune (cfr. § 7.16) puisque les deux espèces sont, avant tout, toutes les deux officinales et ont aussi des emplois alimentaires répandus (Guarrera, 2006 : 125). En revanche, l'image « moisissure » à laquelle renvoie l'hellébore (cfr. § 7.33) donne l'idée de la typologie de transfert tabouïstique qui intéresse ces désignations étant donné que l'on n'a pas de traits morphologiques impliqués : les propriétés toxiques de la plante sont représentées par des champignons parasites qui altèrent et corrompent une substance organique, en la rendant dangereuse et toxique ; le caractère toxique de l'hellébore est donc considéré à travers la nature toxique même de ses moisissures. L'une des désignations de l'orobanche (cfr. § 7.41) sousentend également une partie du syntagme désignatif dans l'image « (en rapport avec) la fève », dans laquelle n'apparait pas la

tête de la structure nominale qui pour nous devrait être une « plante (en relation avec la fève) » et qui résulte donc fortement tabouïsée en raison des propriétés nuisibles que ce végétal parasite déverse sur les fèves en les empêchant de pousser. L'image motivante du laiteron maraîcher (cfr. § 7.47) est le « jonc » qui désigne d'autres espèces du genre *Juncus* ssp. aussi ; ce nom est donc utilisé pour désigner, deux plantes qui ne partagent pas leurs traits morphologiques mais leurs emplois thérapeutiques. Elles sont toutes les deux indiquées, en particulier, pour soigner les troubles cutanés tels que les verrues et elles sont toutes les deux également utilisées dans ce but dans les rituels magico-thérapeutiques (Guarrera, 2006 : 121, 199). Cette même typologie de transferts intéresse quelques désignations de la massette (cfr. § 7.52), dont l'image « ivraie » renvoie aux propriétés sédatives des deux espèces ; l'ivraie est connue en particulier pour son action sédative et toxique exercée par un mycélium fongique présent sur la plante (Guarrera, 2006 : 132), tandis que la massette soigne les blessures même profondes par l'intermédiaire de son action sédative (Guarrera, 2006 : 209). Le transfert des propriétés thérapeutiques apparaît aussi dans l'image « pomme » motivant l'une des désignations de la vesce commune (cfr. § 7.54) : la pomme et la vesce ont toutes les deux des propriétés antidiarroïques et sont particulièrement indiquées pour le traitement des troubles gastriques (Guarrera, 2006 : 218). En ce qui concerne cette même représentation « rose » qui désigne la lampourde d'Italie (cfr. § 7.56), on observe la même typologie de transfert des propriétés médicinales : le nom d'une espèce représente la métaphore des effets antidiarroïques qui appartiennent aussi à d'autres espèces, telles que la lampourde d'Italie (Guarrera, 2006 : 222), cette dernière étant dans ce sens une espèce de « rose » parce qu'elle est caractérisée par les mêmes vertus thérapeutiques de la plus commune des rosacées.

Le fait qu'il s'agisse de phytonymes tabouïsés se basant sur le transfert de propriétés médicinales est confirmé par l'existence, dans notre corpus, de structures motivationnelles syntagmatiques, telles que « transfert + zoonyme », « transfert + maladies », « transfert + activité anthropomorphiques » (cfr. ch. VIII, § 8.3.2.1 ci-après), dont les spécificateurs confirment l'importance des vertus thérapeutiques des espèces qu'ils désignent. Cependant, dans ce groupement de transferts, on trouve aussi quelques désignations que nous estimons être basées sur les traits morphologiques communs entre l'« espèce-image » et l'« espèce-référent » et à notre avis, ceux-ci sont en général signalés par la présence, au niveau du signifiant, de formes de suffixation renvoyant à la dichotomie « grand ~ petit » en raison de traits tels que l'aspect, la dimension ou la forme de l'un des organes des deux espèces.

Dans ce groupement sont également placées les désignations du concombre d'âne (cfr. § 7.28) dont l'image « petit melon » métaphorise la forme, la taille et l'aspect des fruits ; l'ail des vignes (cfr. § 7.4) est désigné par l'image « petit ail » en raison de la forme des bulbes qui sont

plus petits que ceux de l' *Allium sativum* L., la forme et la taille réduite des bulbes du muscari à toupet (cfr. § 7.37) sont également désignés avec l'image « petit oignon » se modélant sur celle des bulbes de l'*Allium cepa* L. La taille et la forme des calices floraux du silène commun renvoient à des « petites fèves » (cfr. § 7.45), tandis que les fruits de la morelle noire renvoient à l'image « petite tomate » (cfr. § 7.46). En revanche, la désignation de l'asperge sauvage (cfr. § 7.11) se basant sur l'image « non-spartier » est interprétable comme une opposition entre le 'véritable spartier', c'est-à-dire *Spartium junceum* L. et le 'faux spartier', c'est-à-dire *Asparagus acutifolius* L.: bien que les turions de cette dernière espèce rappellent, de quelque façon, la forme mince et dressée des tiges du spertier, ces organes n'ont pas les mêmes emplois dans les deux espèces, l'une étant ainsi considérée l'espèce utile dans le domaine artisanal et l'autre, sa « fausse copie », étant utilisée comme nourriture.

Les transferts peuvent être aussi spécifiés par l'adjectif « sauvage » et former ainsi un groupement considérable de désignations à structure motivationnelle « transfert + qualificatif signifiant 'sauvage' », où la valeur sémantique du spécificateur n'est pas toujours la même. Celui-ci peut indiquer la « non comestibilité » d'une espèce par rapport à une autre qui est, généralement, comestible et cultivée, comme dans le cas de la carotte sauvage (cfr. § 7.26), du concombre d'âne (cfr. § 7.28), de l'ail des vignes (cfr. § 7.4), de la vesce commune (cfr. § 7.54) et de la morelle noire (cfr. § 7.46). Le spécificateur 'sauvage' peut, en outre, avoir la valeur sémantique de « spontané », « non cultivé » et indiquer de cette façon la typologie de développement éthologique concernant l'espèce qu'il désigne, qui semble ainsi se distinguer de l'autre espèce similaire mais cultivée ; ceci est le cas des désignations de l'églantier des chiens (cfr. § 7.44) qui se basent sur l'image « rose sauvage », et du cardon (cfr. § 7.24) dont l'image est « artichaut sauvage ». Enfin, dans l'image « camomille sauvage » se référant à l'anthémis puant (cfr. § 7.8), le spécificateur traduit la qualité représentée par l'odeur forte et âcre caractérisant cette espèce par rapport à la *Matricaria chamomilla* L. qui a, en revanche, une odeur agréable.

Un autre type de spécificateur apparaît dans la structure motivationnelle « transfert + phytonyme », dans laquelle une plante est spécifiée à travers une autre plante ; on trouve cette structure une seule fois dans notre corpus et elle concerne le concombre d'âne (cfr. § 7.28), dont l'image motivante « melon du houx » est caractérisée par un spécificateur renvoyant à l'aspect typique 'hérissé' des fruits de cette espèce qui sont cependant représentés par le houx en tant que plante dotée de petits aiguillons.

Le nom d'une couleur représente le spécificateur dans les structures motivationnelles « transfert + couleur » et peut renvoyer à une partie quelconque de la plante ; dans les espèces analysées dans ce chapitre on trouve ce qualificatif pour les désignations des fleurs blanches de la clématite des haies (cfr. § 7.23) et des bulbes rougeâtres du muscari à toupet (cfr. § 7.37).

L'hagionyme peut lui aussi spécifier la motivation principale représentée par le nom transféré, comme pour l'image « lis de Saint-Michel » qui désigne le glaïeul des moissons (cfr. § 7.32) ; nous n'avons malheureusement pas d'informations suffisantes pour approfondir l'aspect lié à la valeur sémantique de ce spécificateur puisque l'espèce botanique concernée, notamment *Gladiolus italicus* Miller, n'apparaît pas dans la plupart des textes d'ethnobotanique consultés. Par conséquent, nous nous limiterons à attribuer à ce hagionyme la valeur sémantique d'indicateur saisonnier pour la période de floraison de la plante, mais nous exprimons dès maintenant la volonté d'approfondir très prochainement notre recherche à ce sujet.

La catégorie 'habitat de la plante' fait aussi partie du groupement des motivations phytomorphiques et, renvoie en général, à l'indication du biotope des plantes ; le biotope indique en particulier l'environnement naturel de croissance des espèces, comme dans le cas de l'image motivante « étang, ruisseau » désignant le jonc courbé (cfr. § 7.35) ou pour la menthe aquatique dont la désignation est motivée par l'image « eau, fleuve » (cfr. § 7.40). Le biotope peut être spécifié par un anthroponyme religieux, tel que celui dans l'image « champ du diable » désignant l'espèce mauvaise de l'orge maritime (cfr. § 7.34) ; en revanche, le biotope accompagné d'un zoonyme dans l'image « champ des petits cerfs » désigne le caractère magico-sacré de la folle avoine (cfr. § 7.12). Le biotope peut être aussi spécifié par le qualificatif signifiant 'sauvage' et dans le cas de la désignation de la menthe aquatique « eau, fleuve sauvage » (cfr. § 7.40), le spécificateur a la valeur sémantique de « non cultivé, spontané » permettant, ainsi, de distinguer justement cette espèce de celle cultivée, c'est-à-dire de la *Mentha piperita* (L.) Huds.

La dernière catégorie de motivations phytomorphiques concerne celle de l''emploi de la plante' ; on a regroupé ici toutes les désignations ayant comme motivation principale l'image « nourriture », qui renvoie formellement à un emploi alimentaire présumé de la plante, tandis que ces désignations prennent sémantiquement des valeurs différentes du simple emploi alimentaire. En effet, si l'image « pain et vin » désignant l'ivraie vivace (cfr. § 7.38) peut faire penser à un emploi alimentaire de l'espèce, en réalité les croyances populaires indiquent que cette plante est l'une des espèces considérées comme « indicateurs écologiques » dont la floraison et la fructification sont interprétées comme le présage d'une future bonne récolte (Guarrera, 2006 : 302) : elle annonce l'abondance de « pain et vin », de nourriture. Ce type de plantes est aussi utilisé très souvent pour les jeux des enfants car il est considéré comme étant de bon augure ; cette désignation dérive en particulier d'une comptine chantée par les enfants qui jouent avec les épillets de l'ivraie (cfr. § 7.38.3). L'image « nourriture » est souvent spécifiée par un zoonyme et ces éléments constituent l'une des structures motivationnelles les plus communes en phytonymie : « nourriture + animal » apparaît dans notre corpus pour désigner seulement les espèces ayant de puissantes propriétés médicinales (toxiques ou bénéfiques) très connues et exploitées en

médecine populaire et en médecine vétérinaire, telles que les propriétés du gouet d'Italie « raisin du serpent » (cfr. § 7.9), du muscari à toupet « oignon de truie » (cfr. § 7.37), du silène commun « petite fève du loup » (cfr. § 7.45) et de la morelle noire « tomate du serpent » (cfr. § 7.46). L'immage « nourriture » peut être aussi spécifiée par le nom d'un personnage religieux et désigner, de même que le zoonyme, les propriétés médicinales d'une espèce comme dans le cas de la grande brize « pain de l'Enfant Jésus » présent dans notre corpus (cfr. § 7.17).

Un dernier sous-groupement de motivations phytomorphiques comprend les structures dont la motivation principale est représentée par un terme générique, tel que « herbe », « fleur » ou « épine » ; dans notre corpus, le nom générique n'apparaît jamais seul, mais il est toujours accompagné d'un spécificateur. Comme on l'a dit tout au long de ce chapitre, chaque fois que nous l'avons rencontré, le nom générique se présente comme un substitut de noms tabous précédents, et il est par conséquent le résultat de remotivations que l'on n'a plus utilisées pour différentes raisons, parmi lesquelles le changement des conditions socio-culturelles dans lesquelles de telles désignations étaient nées et s'étaient développées (Zelenin, 1988 : 267), comme par exemple le passage d'une société de chasseurs à celle des agriculteurs-éleveurs. Nous n'avons pas d'informations suffisantes pour produire une chronologie détaillée des changements sémantiques concernant les noms génériques dans les dialectes albanais, nous nous sommes donc bornée à en illustrer la structure et la valeur sémantique. Lorsque le générique est spécifié d'un zoonyme selon la structure « générique + zoonyme », les désignations renvoient alors à des espèces dotées de puissantes vertus thérapeutiques, où le « générique » fait fonction d''indicateur d'espèce médicinale', tandis que le zoonyme fournit la typologie des vertus dont la plante est dotée ou bien il ajoute d'ultérieures informations concernant la plante désignée. Par exemple, dans le cas de la désignation « herbe des mouches » se référant à l'égylpe ovale (cfr. § 7.1) on pourra en donner l'interprétation suivante : plante médicinale (= herbe) à caractère mauvais (= des mouches) ; l'image « herbe de chien » désigne l'anthémis puant (cfr. § 7.8) et peut être interprétée comme 'plante protectrice aux vertus antiparasitaires'. En revanche, dans l'image « fleur du chien » désignant la pâquerette (cfr. § 7.13), ce même spécificateur renvoie aux propriétés thérapeutiques de cette espèce, tandis que le nom générique indique qu'il s'agit d'une plante protectrice dont le nom est justement tabouïsé. Un autre spécificateur zoomorphique accompagnant le nom générique est le « serpent » que l'on trouve dans les désignations de l'hellébore (cfr. § 7.33) et du gouet d'Italie (cfr. § 7.9) ; l'image « herbe du serpent » se réfère à l'emploi thérapeutique et aux propriétés toxiques de l'hellébore, tandis que l'image « fleur du serpent » indique l'utilisation en médecine populaire et le caractère sauvage du gouet. L'image « épine d'ânesse » désigne le chardon à capitules denses (cfr. § 7.19) en raison de la morphologie de la plante et de son emploi dans l'alimentation animale, en effet les ânes en sont

particulièrement friands ; cependant nous sommes forcée de nous borner à en remarquer l'emploi alimentaire car nous n'avons pas d'éléments ultérieurs qui puissent nous permettre d'approfondir l'analyse sémantique de cette désignation.

Les noms génériques peuvent être spécifiés également par des noms d'objets divers, et on se retrouve également dans ce cas là face à des désignations issues de remotivations ; dans la plupart des cas, les phytonymes se réfèrent à une caractéristique morphologique de la plante : dans le cas du diss (cfr. § 7.6), l'image motivante « herbe de la petite verge » désigne l'aspect filiforme des tiges de cette espèce, tandis que pour la grande brize (cfr. § 7.17), l'image « herbe de la *soppressata* (saucisson) » désigne la morphologie particulière des inflorescences de cette espèce.

Le terme générique est spécifié par le nom d'une couleur dans les structures désignatives se référant au coquelicot (cfr. § 7.42) et au grand cérinthe (cfr. § 7.21) : l'image « fleur rouge » renvoie aux propriétés thérapeutiques et à la couleur des pétales du coquelicot, tandis que « fleur jaune » renvoie à sa qualité négative (mauvaise plante) et à la couleur des pétales du grand cérinthe. La structure motivationnelle « générique + biotope » désignant la pâquerette (cfr. § 7.13) se réfère à une 'espèce médicinale qui pousse dans les environnements humides' ; en revanche, la structure motivationnelle « générique + nourriture » désignant le glaïeul des moissons (cfr. § 7.32) souligne qu'il s'agit d'une espèce comestible, mais il est impossible de préciser la valeur sémantique du nom générique puisque, comme nous l'avons déjà anticipé ci-dessus pour cette espèce, nous n'avons pas d'informations suffisantes à ce propos. Le glaïeul des moissons est désigné également selon la structure motivationnelle « générique + hagionyme/entité de la religion chrétienne » que l'on trouve dans les images « fleur de Saint-Constantin » et « fleur de la Vierge Marie » ; tout comme pour le groupement motivationnel « transfert + hagionyme » où cette même espèce est désignée « lis de Saint-Michel », dans ce cas également il ne nous a pas été possible d'approfondir la valeur sémantique du spécificateur en raison du manque d'informations utiles pour retracer les dévelppements sémantiques en diachronie. On a donc préféré renvoyer ce type de structures sémantiques ayant un hagionyme comme spécificateur, à la période de floraison du glaïeul des moissons, pendant laquelle on célèbre les fêtes des saints impliqués dans les désignations. En phytonymie, l'emploi d'hagionymes comme spécificateurs est très commun puisque dans les sociétés agricoles du passé les dates importantes étaient liées justement aux fêtes liturgiques les plus importantes (Beccaria, 1995 : 48) ; cependant, celle-ci n'est pas l'unique interprétation possible des hagionymes et, comme on le verra dans le prochain paragraphe, ils peuvent représenter aussi les aspects magico-religieux du végétal qu'ils désignent et donc renvoyer à des motivations anciennes remontant à la Préhistoire.

7.57.2 Motivations anthropomorphiques

Le deuxième groupement typologique majeur que l'analyse de nos données a mis en évidence est celui des anthropomorphismes, dans lequel les espèces végétales sont « humanisées », c'est-à-dire que les désignations de ce type renvoient aux noms d'êtres humains réels ou imaginaires. On peut ainsi distinguer quelques noms de parenté : l'image « ancêtres » désigne la violette odorante (cfr. § 7.55) et renvoie, avant tout, à l'idée de sacré que cette espèce a représentée dans le passé en raison de son odeur forte qui était interprétée comme la présence divine de l'esprit d'un ancêtre décédé et, deuxièment, aux propriétés magico-thérapeutiques de la plante. En revanche, avec l'image « petite mère » on désigne l'amarante réfléchie (cfr. § 7.5) dont on connaît bien en médecine populaire les importantes propriétés nutritives et thérapeutiques, à partir de l'antiquité ; en effet, appeler une plante avec le nom de la « génitrice-nourrice » par excellence est, sans aucun doute, un indice du rôle magique et sacré de la plante qui révèle donc une représentation totémique du même végétal. On peut donc affirmer dans ce sens que ces dénominations magico-religieuses peuvent être attribuées au Totémisme végétal et se réfèrent à une couche de croyances très ancienne, selon lesquelles les plantes étaient une épiphanie du sacré.

Une deuxième typologie de motivations anthropomorphiques concerne la présence de mythonymes, c'est-à-dire d'êtres anthropomorphiques magico-religieux païens : l'image « lutin sauvage » désigne l'orge maritime (cfr. § 7.34) et renvoie à l'idée de plante magique dont le mouvement dans le vent est déterminé par la présence de l'esprit « lutin » de la plante et non par l'action de ce phénomène naturel. Ce type de motivation magico-religieuse remonte aussi au passé lointain de l'humanité losque les croyances animistes gouvernaient la relation entre l'homme et la nature, y compris les animaux et les plantes.

Un développement sémantique ultérieur des anthropomorphismes est représenté par les structures motivationnelles anthropomorphiques chrétiennes, où l'on peut identifier deux groupes : « hagionymes » et « personnages religieux ». L'image « Dominique-André » désignant le gouet d'Italie (cfr. § 7.9) utilise le nom de deux saints, dont le culte est encore très pratiqué à l'heure actuelle, pour renvoyer aux propriétés fortement thérapeutiques dont cette espèce est dotée ; tout comme pour le gouet, l'immage « moines » désignant aussi la prêle des champs (cfr. § 7.29) renvoie aux puissantes proprietés médicinales de cette espèce. Ce type de structures motivationnelles a déjà été isolé dans le domaine zoonymique, dont le tableau classificatoire prévoit une séquence de développement onomasiologique ayant comme phase plus ancienne celle zoomorphique, où l'animal est « parent » de l'homme, et celui-ci le vénère comme totem et comme entité sacrée (Alinei, 1984 ; Caprini, 1998). Plus tard, avec le passage d'une société primitive à une organisation sociale se basant sur les distinctions entre les différentes classes, l'« animal-parent » se traduira dans un être antropomorphique païen (esprits, sorcières, elfe,

lutins, divinités païennes, etc.) et chrétien (saints, démons, madonnes, etc.) (Alinei, 1984 ; Caprini, 1998) ; tous ces êtres anthropomorphiques possèdent tous ces pouvoirs « magico-religieux » qui dans la phase de développement primitif étaient distribués entre les différentes catégories du réel à travers lesquelles l'« animal-parent » se manifestait (Alinei, 1984 : 75). Les données de notre corpus phytonymique semblent aussi confirmer ce type de classement du monde et la même séquence de développement onomasiologique pour la phytonymie : les « plantes-parents » de l'homme doivent donc être considérées comme des plantes sacrées, puissantes et magiques à cause de leurs propriétées médicinales ; après cette phase de totémisme végétal on arrive à concevoir, les plantes comme des « animaux-parents », tout comme en témoignent les zoomorphismes, étant donné la conception zoocentrique du monde préhistorique, pour en arriver ensuite aux « plantes-lutin » et aux « plantes-saint/démon » issues de la phase de développement onomasiologique la plus récente.

Un groupement ultérieur d'anthropomorphismes est celui qui renvoie aux 'activités d'êtres anthropomorphiques', qui fournissent un degré différent de « humanisation » des végétaux par rapport à celui représenté par les noms de parenté et par les désignations magico-religieuses : dans ce groupe les plantes sont considérées comme étant capables de « bouger » dans l'environnement qu'elles occupent, tout comme le font les êtres humains, et ces désignations renvoient dans la plupart des cas aux traits phytomorphiques de l'espèce, tandis qu'elles renvoient dans une moindre mesure aux croyances populaires concernant ce même végétal. Nous croyons cependant que les structures motivationnelles indiquant une activité anthropomorphique sont issues de remotivations et que l'on devait donc les étudier de manière plus approfondie afin de tenter une reconstruction sémantique plus appropriée : c'est ce que nous avons tenté de faire dans un article sur les plantes grimpantes (Pignoli, 2017). Les plantes à port grimpant appartiennent à ce groupement et sont désignées par les images « qui tourne » et « qui courre » renvoyant à leur tige caractéristique se développant en vertical autour d'un support, comme pour les espèces clématite (cfr. § 7.23) et liseron (cfr. § 7.18). L'image « petite (jeune fille) qui lèche » renvoie, en revanche, à la forme et à l'aspect velu des feuilles de la buglosse azurée (cfr. § 7.7), tandis que celle « qui colle » renvoie à l'aspect herissé des feuilles de picride fausse épervière (cfr. § 7.43). Les propriétés irritantes de l'ortie dioïque (cfr. § 7.53) se traduisent par l'image « qui brûle » désignant le végétal ; celles nutritives et thérapeutiques de la grande mauve (cfr. § 7.39) sont indiquées moyennant l'image « sucer », tandis que les vertus thérapeutiques du pissenlit vulgaire (cfr. § 7.50) se reflètent dans l'image « secoue ! » qui le désigne.

Le groupement de motivations anthropomorphiques à structure motivationnelle « activité anthropomorphique + partie du corps humain » renvoie aussi aux aspects phytomorphiques des espèces désignées ; en particulier, l'image « baisemain » avec laquelle on désigne la centaurée du

solstice (cfr. § 7.20) renvoie au danger tabouïsé représenté par l'involucre épineu qui peut procurer des blessures aux mains à cause des bractées pointues dont il est doté. L'image « gratte-cul » ayant comme référent l'églantier des chiens (cfr. § 7.44) renvoie, en revanche, aux propriétés astringentes reconnues des fruits de la plante, tandis que l'image « suce-mamelle » qui désigne le grand cérinthe (cfr. § 7.21) renvoie à la pratique ludique avec laquelle les enfants ont l'habitude de sucer le nectar doux des fleurs de certaines espèces. La structure motivationnelle « activité + activité » que l'on trouve dans l'image « casse-mets » désignant la prêle des champs (cfr. § 7.29) renvoie aux propriétés vulnéraires des tiges de la plante que l'on casse justement et que l'on applique directement sur les blessures, bref la désignation représente une sorte de « mode d'emploi » de la plante. En revanche, la structure motivationnelle « activité + produit textile » qui se réflète dans l'image « carde-laine » désignant le cabaret des oiseaux (cfr. § 7.27), renvoie à l'emploi artisanal de la plante, dont les inflorescences séchées étaient utilisées pour carder la laine.

Les structures motivationnelles basées sur une « partie du corps humain », auxquelles s'ajoutent quelques spécificateurs, désignent généralement des végétaux ayant des propriétés thérapeutiques ; en revanche, un petit pourcentage de ces désignations se réfère aux caractéristiques phytomorphiques des plantes. Dans notre corpus on trouve donc des images telles que « menton », « barbe » qui renvoient respectivement aux puissantes propriétés médicinales de l'appareil foliale du fenouil (cfr. § 7.31) et de la prêle des champs (cfr. § 7.29) ; en revanche, l'image « petit sein » désigne la violette odorante (cfr. § 7.55) qui renvoie à la forme et à l'aspect de ses pétales. On trouve ensuite les structures composées de plusieurs éléments, telles que « partie du corps + partie du corps » qui fournit le modèle pour l'image « pénis-tête » désignant l'églantier des chiens (cfr. § 7.44) et renvoyant aux puissantes propriétés thérapeutiques de ses fruits rouges ; les deux éléments de cette structure désignative sont en particulier la métaphore de l'une des parties de la plante, notamment les fruits (= tête) rouges (= pénis), utilisée en médecine populaire. La structure motivationnelle « partie du corps + qualificatif » comprend avant tout l'image « œil tendu » qui sert à désigner la centaurée du solstice (cfr. § 7.20) en renvoyant à la morphologie de l'involucre épineux qui caractèrise les capitules solitaires des inflorescences de cette plante. En revanche, il est possible que la « partie du corps » soit spécifiée par un « qualificatif signifiant 'sauvage' » comme pour la désignation du fenouil (cfr. § 7.31) dont l'image « menton sauvage » renvoie à la fois aux propriétés thérapeutiques et au caractère « non cultivé » de l'espèce. On trouve enfin la structure « partie du corps + couleur » représentée par l'image « tête dorée » qui désigne la centaurée du solstice (cfr. § 7.20) en renvoyant à la couleur de ses inflorescences (= doré) et à la façon avec laquelle celles-ci se développent, notamment en fleurs solitaires (= têtes) dans la partie terminale des tiges.

7.57.3 Motivations zoomorphiques

Le troisième groupement important de motivations tiré de notre corpus concerne les zoomorphismes, qui sont ces désignations où la plante est représentée par un animal, c'est-à-dire qu'elle est « animalisée » et ces désignations représentent la phase de développement onomasiologique la plus ancienne tout comme celle dans laquelle le végétal est conçu comme « plante-parent ». Les représentations zoomorphiques renvoient donc toutes aux animaux totémiques sacrés tels que cerf, bœuf, loup, renard, serpent, cheval/jument, milan, chien, etc. Dans ce groupement motivationnel, le zoonyme peut apparaître seul ou avec un spécificateur. L'image « louve » désigne l'orobanche crénelée (cfr. § 7.41) et renvoie aux propriétés extrêmement nuisibles de cette plante parasite, tandis que les images « petites jument », « sauterelle » et « petit bœuf » désignent, respectivement, la prêle des champs (cfr. § 7.29), le gouet d'Italie (cfr. § 7.9) et le grand roseau (cfr. § 7.10) et renvoient aux puissantes propriétés magico-thérapeutiques dont ces espèces sont dotées. On peut aussi rencontrer toute une série d'oiseaux, des rapaces aux oiseaux de basse-cou : l'image « petit milan » désigne la carotte sauvage (cfr. § 7.26) et renvoie aux vertus thérapeutiques du végétal ; en revanche, les images « oison » et « cygne » désignant respectivement le coquelicot (cfr. § 7.42) et la morelle noire (cfr. § 7.46) renvoient aux propriétés toxiques des deux espèces. En revanche, les images telles que « poussin » et « hérisson » désignant respectivement la menthe aquatique (cfr. § 7.40) et la lampourde d'Italie (cfr. § 7.56) renvoient aux propriétés thérapeutiques des deux plantes. À ce premier groupe de zoonymes fait suite l'une des structures motivationnelles les plus communes en phytonymie et les plus productives dans notre corpus : « partie du corps animal + animal » qui est utilisée en général pour les désignations dans lesquelles une partie de la plante représente en particulier tout le végétal. En effet, il s'agit de métonymies de « la partie pour le tout » où la partie du corps animal représentant la motivation principale symbolise la plante elle-même, tandis que le zoonyme métaphorise la vertu thérapeutique ou les propriétés nuisibles du végétal. La valeur sémantique d'un spécificateur zoomorphique est clairement liée au concept totémique dualiste selon lequel l'animal peut être protecteur et ennemi de l'homme si l'on ne respecte pas certains tabous : cette ambiguité de base est le reflet du lien entre totem et tabou, entre sentiments de sacré et terreur (Alinei, 1984 : 81) qui réglaient les relations entre les hommes et les animaux totémiques vénérés et, en même temps, craints ; le zoonyme en position de spécificateur explicite de manière remarquable cette ambiguïté des relations, en renvoyant aussi bien aux qualités positives et bénéfiques de la plante, qu'à ses qualités négatives et nuisibles, tout comme lorsqu'il se trouve seul pour désigner les êtres végétaux.

Nous croyons donc que le choix de l'animal est tout à fait arbitraire dans ce type de structures parce que les « animaux-spécificateurs » ont des valeurs sémantiques interchangeables entre eux, abstraction faite du type de zoonyme utilisé pour la désignation, comme le démontrent en effet les désignations du gouet d'Italie (cfr. § 7.9) où apparaissent le serpent, l'âne et le lièvre en fonction de spécificateurs, de même que la prêle des champs (cfr. § 7.29) est désignée par une jument ou un renard. Donc, la présence de l'un ou de l'autre « animal-spécificateur » renvoie uniquement au « caractère sacré » des végétaux et le choix du zoonyme est, donc, arbitraire parce qu'il dépend – comme l'affirme Alinei (1984) – de pertinances culturelles qui conduisent à rapprocher une espèce végétale d'une autre animale. En effet, dans la phytonymie *arbëreshe* on n'a pas retrouvé la présence de l'ours, bien qu'il soit l'un des animaux totémiques les plus importants et les plus présents dans les ethnoclassifications, d'autres espèces totémiques sont également absentes telles que le crapaud et le coucou. Dans notre corpus, la partie du corps de l'animal dans les images « oreille de lièvres », « oreille d'âne », « langue de vache », « langue de brebis » et « queue de renard » renvoient sans aucun doute à un organe du végétal qui, dans notre cas, est représenté par les feuilles du gouet d'Italie (cfr. § 7.9), de la buglosse azurée (cfr. § 7.7), de la bourrache (cfr. § 7.15) et de la prêle des champs (cfr. § 7.29), alors que les zoonymes spécifient qu'il s'agit de plantes connues pour leurs propriétés médicinales. Ainsi, outre à l'action de la métonymie déterminant une relation quantitative « partie pour le tout » entre les éléments de la structure désignative impliqués dans la création du phytonyme, il faut considérer également l'action de la métaphore déterminant la qualité de la représentation métonymique. Dans notre cas, l'action de la métaphore est visible, premiérement, dans le choix des termes partonymiques remplaçant les noms des organes des plantes, ces derniers remplaçant à leur tour la plante toute entière ; deuxièmement, dans le choix des zoonymes qui représentent les propriétés intrinsèques de ces végétaux. Contrairement aux désignations mentionnées ci-dessus, l'image « patte de corneille » renvoie, également, à la typologie d'organe foliale avec lequel on désigne la plante netière du grand cérinthe (cfr. § 7.21), mais le spécificateur zoomorphique renvoie aux propriétés nuisibles de cette espèce qui est précisément mauvaise. Les aspects métaphorisés dans les images « moustaches de chat », « boyau de la poule » et « barbe de coq » qui renvoient, respectivement, aux arêtes, aux tiges et aux pétales de l'égylope ovale (cfr. § 7.1), du liseron (cfr. § 7.18) et du coquelicot (cfr. § 7.42), sont également négatifs, tandis que les spécificateurs zoomorphiques métaphorisent les qualités mauvaises et nuisibles des espèces. Les désignations de la bourrache (cfr. § 7.15), de l'eglantier des chiens (cfr. § 7.44) et du pissenlit (cfr. § 7.50) dont les images sont respectivement « mucus de brebis », « cul de chien » et « couilles de coq » font aussi partie de ce groupement et renvoient aux propriétés thérapeutiques des secrétions lactifères de la première

espèce, aux propriétés thérapeutiques des fruits de la deuxième et aux présumées propriétés magico-profétiques des akènes de la troisième espèce.

7.57.4 Autres motivations

On a remarqué, à partir de l'analyse de ces données, la présence d'un petit groupement de phytonymes empruntés aux dialectes romans de l'Italie du sud, dont la présence dans le répertoir lexical *arbëresh* doit être attribuée au contact linguistique entre ces deux systèmes dialectaux dont les structures sont bien évidemment d'origine différente. Tout comme nous l'avons remarqué au début de ce chapitre, ces emprunts romans n'ont pas été analisés puisqu'ils ne sont pas des dérivés du processus de création lexicale *arbëresh* et nous sommes bornée pour cette raison à en indiquer la présumée source romane et la référence bibliographique ; ces phytonymes seront également classés dans un groupement séparé dans le chapitre suivant.

Si ce chapitre que l'on vient de terminer nous a permis de nous plonger dans l'univers créateur de la phytonymie *arbëreshe* et d'en apprécier en détail les nuances, le chapitre suivant nous amènera à les ordonner de façon cohérente par rapport à l'approche motivationnelle dont se nourrit cette étude.

CHAPITRE VIII

Classement motivationnel des phytonymes relevés dans l'aire linguistique de l'*Arbëria* et remarques récapitulatives

Comme on a pu l'observer dans le chapitre V, les classements scientifiques et populaires se basent sur des critères assez différents bien que les deux systèmes fondent leurs classements et, par conséquent, leurs nomenclatures sur les caractéristiques des végétaux.

En revanche, la démarche linguistique réalise son classement à partir des phytonymes collectés : il s'agit, donc, d'étudier et de comprendre le fonctionnement de cette taxinomie et de mettre en évidence les stratégies employées pour nommer les végétaux. Dans le cas des noms dialectaux, le classement passe par trois phases principales : la compréhension globale de la taxinomie populaire (cfr. ch. V, § 5.4), la compréhension des motivations qui sont à l'origine des créations lexicales et, en dernier lieu, l'interprétation des désignations, comme nous avons essayé de le faire dans le chapitre VII. Cependant, comme nous avons pu le constater en traitant l'analyse des données, l'une des difficultés majeures liées à l'interprétation de l'univers des phytonymes dialectaux implique une certaine connaissance extralinguistique des espèces désignées car la nature des traits sélectionnés, la partie de la plante à laquelle nous renvoie la dénomination, la sensation transmise, les croyances cachées derrière un nom, etc. ne sont pas toujours explicites.

8.1 L'organisation du classement

Le classement que nous proposons dans ce chapitre vise à mettre de l'ordre dans les motivations relevées lors de l'analyse des phytonymes enregistrés dans l'aire enquêtée en relation avec les 2 369 espèces botaniques ayant fait l'objet de notre questionnaire visuel (cfr. ch. III, § 3.1.2). Les espèces reconnues ont été environ 300 et nous avons choisi d'analyser, dans le chapitre VII, les désignations de cinquante-six de ces plantes ; nous avons approfondi en particulier l'étude des désignations à motivation obscure et à étymon inconnu ou incertain, comme elles sont indiquées dans la plupart des dictionnaires étymologiques albanais. Nous avons également élargi ce classement aux motivations des désignations qui ne figuraient pas dans le chapitre que nous avons mentionné en raison du fait qu'elles ne pouvaient être ni comparées ni cartographiées car elles avaient été collectées dans une seule et unique communauté. Cet élargissement du classement nous permettra, avant tout, de fournir un cadre plus exhaustif des représentations

phytonymiques émergeant du lexique des communautés albanophones de l'Italie du Sud. Il nous fournira en deuxième lieu la possibilité de mieux évaluer l'incidence des différentes structures motivationnelles dans le processus de créations des phytonymes des systèmes dialectaux *arbëreshë*. Il nous permettra enfin de contribuer à définir la typologie et l'aréologie des motivations dans le lexique albanais et européen, comme les auteurs des atlas multilinguistiques nous invitent à le faire ; l'objectif majeur devient donc à ce stade le suivant :

> *« […] l'analyse motivationnelle du lexique des différentes aires dialectales, puis de chaque domaine linguistique, avec des langues génétiquement apparentées ou encore, plus largement, de chaque* phylum *ou même d'espaces linguistiques où coexistes différentes* phyla, *comme l'espace du Continent européen pris en compte, dans sa globalité, par l'ALE. Il devrait aboutir à un classement typologique des motivations, à l'évaluation de la fréquence d'emploi des différentes catégories motivationnelles dans les diverses variétés dialectales permettant d'envisager une nouvelle caractérisation de ces dernières »* (Contini, 2007 : 71).

Avant de présenter la structure de notre classement, il nous faut préciser que les données que l'on a intégrées ici mais qui n'ont pas été analysées dans le chapitre VII seront accompagnées d'une brève citation, sous forme de question, qui nous fournira les éléments étymologiques ayant livré les clés d'une lecture motivationnelle. Aucun détail phonétique ni morphologique ne sera donc ajouté à ce matériel.

Le traitement des données phytonymiques de notre corpus nous a permis d'aboutir à l'identification de trois thèmes motivationnels principaux :

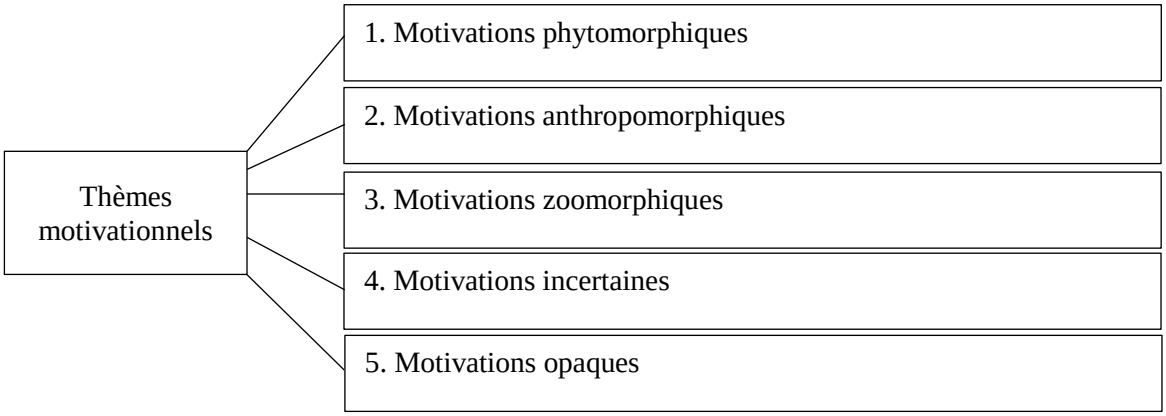
1. Motivations phytomorphiques ;
2. Motivations zoomorphiques ;
3. Motivations anthropomorphiques.

Notre corpus est aussi caractérisé par un groupe de désignations qui restent partiellement ou totalement opaques et que nous avons malgré tout classées en deux thèmes motivationnels supplémentaires, dont le premier est également toujours pris en considération dans les classements réalisés dans l'*ALE* et dans l'*ALiR* :

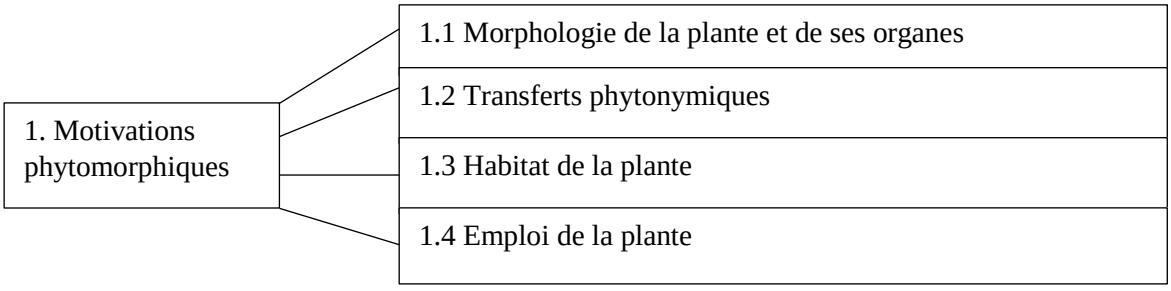
4. Motivations incertaines
5. Motivations opaques.

Chacun des thèmes motivationnels principaux est composé d'un certain nombre de « classes motivationnelles » qui sont à leur tour structurées en plusieurs « structures motivationnelles » composées d'unités motivationnelles qui, seules ou en combinaison entre elles, modélisent les créations lexicales. Chaque structure motivationnelle représente, donc, un ensemble de possibilités classificatoires et d'identification que les locuteurs réalisent lors du processus de désignation d'une espèce. Nous avons déjà introduit ces concepts dans le chapitre VI, portant sur la description de la structure de notre *Atlas Phytonymique Arbëresh* (cfr. § 6.3) et nous en fournirons maintenant les détails et les contenus structuraux. Les deux derniers thèmes

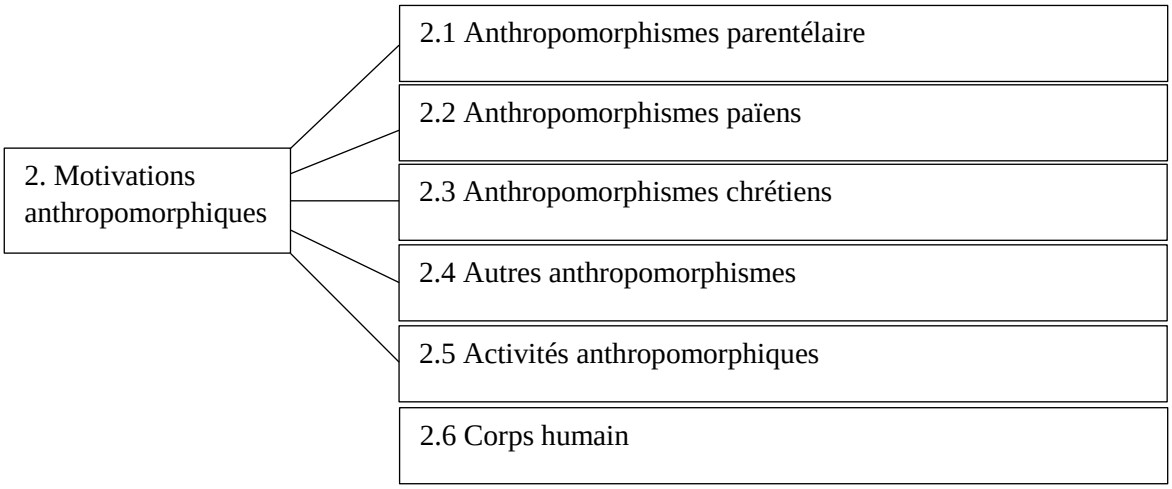
motivationnels ont été introduits de façon à pouvoir regrouper un nombre restreint de désignations totalement ou partiellement opaques dont se compose notre corpus et qui résultent, en fait, de simples listes de données, et demeurent pour cette raison en marge de ce classement. Les thèmes motivationnels retracés dans notre corpus sont illustrés dans le schéma ci-dessous.



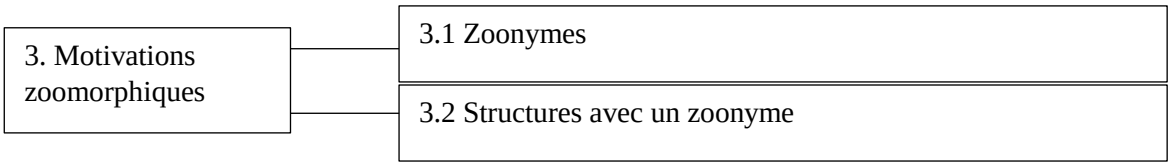
Le premier thème motivationnel comprend les motivations phytomorphiques issues de la sélection de l'une des caractéristiques morphologiques, comportementales et d'adaptation que présente chaque espèce botanique (De Foucault, 1993 : 4). Il s'agit de détails concernant, tout d'abord, les traits morphologiques au sens strict du terme, perçus par le système sensoriel humain, tels que la forme, la couleur, le comportement, l'aspect, la taille, l'odeur, le bruit, etc. de la plante ou de l'un de ses organes (cfr. « Morphologie de la plante et de ses organes »); deuxièmement, en vertu de la perception de ressemblances formelles ou comportementales entre deux ou plusieurs espèces, il peut s'avérer que le nom d'une plante passe à désigner une autre ou d'autres espèces (cfr. « Transferts phytonymiques »). Le biotope, la relation entre végétaux et éléments de la nature, la capacité d'adaptation que chaque plante déploie, peuvent être à la base des structures motivationnelles regroupées dans la liste « Habitat de la plante ». En dernier lieu, la fonction ou l'utilisation que l'homme ou l'animal fait d'une espèce peuvent motiver les structures désignatives regroupées dans la liste « Emploi de la plante ». Les motivations phytomorphiques sont donc ainsi conjuguées selon les classes motivationnelles suivantes :



Le thème motivationnel regroupant les motivations anthropomorphiques tient compte, d'une part, de l'approche stratigraphique proposée par Alinei (1984), concernant les classes motivationnelles identifiées dans notre corpus : « Anthropomorphismes parentélaire », « Anthropomorphismes païens », « Anthropomorphismes chrétiens », « Autres anthropomorphismes », et « Activités anthropomorphiques ». Il a été nécessaire d'ajouter d'autre part la liste « Corps humain » en raison du nombre élevé de désignations qui nous font voir l'organisation structurelle des nomenclatures autour des noms des parties du corps humain.



Les motivations zoomorphiques sont structurées en deux catégories, notamment les « Zoonymes » et les « Structures avec un zoonyme ». La première catégorie motivationnelle regroupe toutes les structures motivationnelles constituées d'un zoonyme simple, tandis que la deuxième regroupe les syntagmes contenant une représentation zoomorphique dans lesquelles le zoonyme peut avoir la fonction de spécificateur (par exemple, la structure ***Partie du corps animal + animal***) et être le premier élément du syntagme.



Toutes ces dimensions structurelles sont interconnectées et sont construites sur un certain nombre de combinaisons possibles entre de nombreuses unités motivationnelles qui forment, de cette façon, des « structures motivationnelles » ou « motivations ». Chaque motivation représente une unité structurale sur laquelle la création lexicale se modélise. Les motivations sont ainsi comme des pièces d'un « puzzle » assemblées entre elles de façon à créer une « mosaïque » désignative de la réalité.

Enfin, en ce qui concerne le thème des « Motivations incertaines », il est nécessaire de préciser qu'il regroupe tous les emprunts romans que nous n'avons pas analysés dans le chapitre

précédent, les désignations moins transparentes et qui se prêtent pour cette raison à d'autres interprétations de la part des étymologistes parce qu'elles ne nous permettent pas de disposer d'éléments éclaircissants suffisants pour trancher en faveur d'une lecture plutôt que d'une autre. Par exemple, les désignations *arbëreshe* de la rave [rːˈap], [rːapˈɛsce], [rːapˈɛsce] peuvent être comparées à deux mots latins, notamment le mot lat. RĀPUM, -I (RĀPA, -AE f.) (DELL : 564) et le mot lat. NĀPUS, -Ī (DELL : 429), qui selon l'opinion d'Ernout et Meillet restent indéchiffrables bien que d'usage courant. Pour l'instant, aucun élément lexical ou étymologique ne nous permet d'aller au-delà de cette constatation.

8.1.1 Problèmes de classement des structures motivationnelles

Comme il a été vu ci-dessus (cfr. § 8.1), les structures motivationnelles retracées résultent être caractérisées par un nombre extrêmement élevé de combinaisons entre les éléments reconnus. En fait, la faculté de combinaison que possède potentiellement chaque élément résulte être presque inépuisable, ce qui représente une difficulté majeure au moment d'établir des critères motivationnels de classement dans le domaine phytonymique. La complexité interne des structures motivationnelles se traduit, sur le plan lexical, par des types lexicaux différents représentés dans notre corpus. Cependant, nos données nous ont permis de distinguer formellement deux types majeurs de structures motivationnelles : simples et complexes (ou multiples). Une première remarque générale sur la nature des motivations répertoriées concerne le fait qu'il s'agit, dans la plupart des cas, de motivations complexes[1], comme le témoigne la quasi totalité des phytonymes de notre corpus. En effet, sur 603 dénominations, seul un tout petit groupe de noms sont primaires, notamment arb. *fllag* « marisque », *ferr* « ronce », *mel* « mil d'Inde » et *mraj* « fenouil » etc., tandis que les autres phytonymes se divisent en noms dérivés par suffixation, noms composés (dont la combinaison entre leurs éléments est indiquée par le symbole +) et surtout syntagmes, ces trois derniers traduisent des motivations doubles ou multiples. Les noms dérivés méritent donc une ultérieure remarque, car la plupart des phytonymes de notre corpus témoignent d'un processus de resuffixation sans aucune nouvelle motivation transparente ce qui pourrait être motivé aussi bien par la tendance de l'albanais à former les phytonymes avec l'ajout de suffixes (*-aq, -ar(e), -c(ë), -dhë, -el, -ënj, -ëz, -g(ë), -iq, -inj, -ishtë, -k, -l(ë), -ll(ë), -ore, -sk(ë), -sh(ë), -she, -th, -ul(ë), -ule, -ull(ë), -ulle, -z, -zë*) (Xhuvani *et al.* 1962 ; Ressuli 1986 ; SE), que par l'intégration dans les parlers *arbëreshë* de phytonymes d'origine romane en raison du

[1] Nous voudrions faire remarquer que le terme utilisé pour la hiérarchie motivationnelle que l'ALE et l'ALiR pratiquent lorsqu'ils prennent en considération les formes complexe est celle de *double motivation* : par ex. dans le cas des désignations de l'arc-en-ciel, comme *ceinture du bon Dieu* ou *arc du dauphin*, l'idée de ceinture ou d'arc constituent la première classe motivationnelle et le spécificateur figure soit dans la classe motivationnelle des anthropomorphismes religieux soit dans celle des zoomorphismes (Alinei, 1983).

contact entre les deux systèmes linguistiques (Altimari 2014 ; Altimari & Savoia 1994 ; Breu 2011, 2005; Maddalon & Belluscio 1996). Étant donné l'incidence de structures motivationnelles complexes qui motivent chaque élément, les désignations peuvent appartenir à plusieurs groupes structuraux qui sont identifiés sur la base de critères différents, et ces derniers s'entrecroisent sans cesse bien plus qu'ils ne se subordonnent, ce qui fait que le réseau désignatif résulte être très complexe et flou.

Prenons quelques exemples. Dans la dénomination [ʎabˈɔt i bˈut] « cygne mou » pour l'*ansérine blanche*, l'unité motivationnelle de niveau 1, dans ce cas le zoonyme, est motivée par les propriétés vénéneuses de la plante, tandis que l'unité de niveau 2, c'est-à-dire l'adjectif qualificatif, est motivée par l'aspect général de la plante. Une structure motivationnelle encore plus complexe caractérise, en revanche, la dénomination [ɟaʃtaɟˈiʃteʎ] « six + petits doigts » pour la *picride fausse épervière* où la première unité motivationnelle évoque la disposition en rosette basale des feuilles de cette espèce, tandis que l'unité de niveau 2 exprime une métaphore concernant la forme des feuilles, notamment celles lancéolées et au niveau 3 la taille de ces organes est véhiculée moyennant la suffixation, en particulier le suffixe diminutif alb. [-eʎ]. Un autre exemple de structures motivationnelles à trois unités est représenté par la dénomination du *chèvrefeuille commun*, [sukamˈɛn a ˈəmbl] « suce + mamelle doux » dont l'unité motivationnelle de niveau 1 renvoie à l'emploi ludique des fleurs, celle du niveau 2 à la forme des fleurs et celle du niveau 3 à la saveur douce des fleurs qui en rappelle la comestibilité. Cette dernière structure combinatoire est également intéressante car, sur le plan lexical, elle est caractérisée par la présence d'un emprunt au napolitain [sukamˈɛn] + l'adjectif originel [a ˈəmbl]. Notre corpus témoigne de cette structuration particulière dans un certain nombre de cas qui représentent le résultat du contact strict entre les deux systèmes linguistiques en question, notamment l'albanais et l'italo-roman, surtout méridional, comme nous l'avons déjà illustré dans les deux premiers chapitres de cette thèse et dont parlent aussi Maddalon & Belluscio (1996 : 68) lorsqu'ils expliquent l'importance des études sur le lexique *arbëresh*. Ces structures motivationnelles utilisées aux fins de notre classement et que nous appelons « mixtes », en raison de l'origine linguistique différente de ses éléments, ont créé des difficultés au linguiste en particulier lorsque l'emprunt au roman occupait le niveau 1 et renvoyait à la motivation principale. Dans ces cas-là, donc dans le cas du traitement que nous avons proposé, nous avons dû interpréter l'unité motivationnelle principale, bien que l'analyse des emprunts romans ne rentre pas dans les objectifs de notre recherche, afin de répertorier correctement la structure mixte dans le groupe le plus adéquat de structures motivationnelles. On utilise enfin aussi [sukamˈɛn] pour désigner d'autres plantes dans la même localité et c'est la raison pour laquelle ce nom se trouve répertorié deux fois dans notre classement, mais dans des catégories motivationnelles différentes.

Bien qu'elles soient véhiculées par des formes composées, nous avons choisi de ne répertorier qu'une seule fois les structures motivationnelles complexes, à partir de leur premier élément qui représente la motivation principale afin de rendre plus aisé l'accès aux interprétations des données classées, et en livrant ainsi toutes les nuances de la lecture motivationnelle des phytonymes, mais sans engendrer aucune confusion interprétative. En revanche, la fonction sémantique de la motivation seconde véhiculée par les spécificateurs (niveaux 2, et éventuellement 3) a été indiquée avec un renvoi entre parenthèses à côté de chaque structure motivationnelle (→). Par exemple tous les syntagmes ayant un zoonyme au niveau 1 ont été répertoriés une seule fois, sous le thème « Motivation zoomorphiques » et sous la classe « Structures avec un zoonyme », et ils sont accompagnés d'un renvoi à la catégorie (ou au thème) dans lesquels la seconde motivation peut être répertoriée.

Dans le cas où le premier élément d'une structure motivationnelle résulte être caractérisé par une motivation incertaine, toute la structure complexe est classée sous le thème « Motivations incertaines » même si la motivation indiquée par le deuxième élément est aisément identifiable, comme pour le phytonyme [rːˈap e bˈut] pour la *rave*.

8.1.2 Problèmes d'interprétation des phytonymes

L'interprétation des noms dialectaux des plantes est strictement liée au caractère direct ou indirect des désignations, ce qui veut dire que si elles sont véhiculées par des métaphores ou des métonymies, leur degré de transparence sera réduit. Non seulement la création lexicale parcourt le chemin métaphorique ou métonymique, mais d'autres facteurs peuvent aussi compliquer l'interprétation des données, notamment la géosynonymie, l'homonymie, la polysémie, l'évocation d'une même propriété saillante moyennant plusieurs lexèmes et l'utilisation d'une même unité lexicale en utilisant des procédés désignatifs différents.

L'ampleur de la géosynonymie en phytonymie est avant tout exceptionnelle en raison du fait qu'une même plante peut avoir plusieurs désignations car on peut retenir différentes propriétés saillantes qui la concernent et chaque représentation mentale est susceptible de se manifester linguistiquement de multiples façons (Pottier, 1992 : 31). Par exemple, les désignations du *gouet d'Italie* (cfr. ch. VII, § 7.9 et carte 3) montrent le fait qu'à la variation de traits saillants choisis correspond une variation identique des motivations et, par conséquent, des dénominations : on a identifié en particulier pour cette espèce sept dénominations, dont une décrit l'une des caractéristiques formelles de la plante, cinq décrivent ses propriétés thérapeutiques et la dernière renvoie à l'idée d'espèce sauvage que l'on se fait de cette plante. En revanche, sur le plan motivationnel six typologies de structures motivationnelles guident la création lexicale : le nom [vrokondˈɛː] « sauterelle » fait partie de la structure motivationnelle simple des « Insectes »

et traduit métaphoriquement les propriétés vulnéraires, antirhumatismales et magiques de la plante. Les noms [veʃljˈɛpur] « oreille de lièvre » et [veʃaðjˈur] « oreille d'âne » sont des structures complexes et elles sont répertoriées sous le groupe de syntagmes « Partie du corps animal + animal » et représentent, respectivement, la métaphore pour les propriétés toxiques et celles thérapeutiques du *gouet d'Italie*. La dénomination [rːˈuʃì ɟˈarprit] « raisin du serpent » est rangée sous le groupe « Nourriture + animal » et renvoie métaphoriquement aux propriétés thérapeutiques des fruits de la plante ; la désignation [ʎˈuʎa e ɟˈaiprit] « fleur du serpent » est caractérisée par le même zoonyme qui renvoie, dans ce cas-là également, à l'idée de plante sauvage qui nous conduit à l'habitat de la plante, tandis que le premier élément du syntagme, notamment le nom générique « fleur » renvoie à l'emploi thérapeutique de cette espèce et détermine le groupe de structures zoonymiques dans lesquelles ranger ce nom, notamment « Générique + zoonyme ». Le choix du trait saillant « forme de la spathe » renvoie aussi métaphoriquement à l'image d'un objet à surface convexe, tel que [ondzˈar] « bouée flottante » qui a été ainsi répertorié sous la structure motivationnelle des « Objets divers ». La dernière désignation [məŋgandrˈɛː] « Dominique » + « André » est classée sous la structure motivationnelle des « Hagionymes » mais elle renvoie, comme on l'a déjà signalé, à l'utilisation que l'on fait des feuilles de cette espèce en médecine populaire. Les exemples proposés montrent que la richesse de phytonymes ne signifie pas en réalité le résultat d'une méconnaissance de la flore, mais plutôt qu'elle est strictement liée à une observation scrupuleuse et parfois à des expérimentations directes sur cette dernière. Pour confirmer ce point, notre corpus montre aussi un cas particulier de géosynonymie « à l'intérieur » d'une même communauté, comme le démontrent les deux exemples concernant les désignations de la *bourrache* (cfr. ch. VII, § 7.15) et de la *rave* (cfr. ch. VII, § 7.16) à *Porkanuni/Portocannone*. Par exemple, les trois dénominations choisies pour la *bourrache* sont [vrˈajn] « bourrache » qui est un emprunt italo-roman classé sous les « Motivations incertaines », [cˈuri dˈɛles] « mucus de brebis » et [ɟˈuxa dˈɛles] « langue de brebis » partagent la même structure motivationnelle « Partie du corps animal + animal » ; la première dénomination ne semble pas très claire, alors que la deuxième renvoie aux propriétés thérapeutiques des sécrétions résineuses typiques de cette espèce et la dernière renvoie à l'emploi de la plante en médecine populaire.

L'homonymie des phytonymes est strictement liée au caractère politypique des désignations. En effet, les plantes partageant les mêmes propriétés, ce qui signifie qu'un même trait saillant pourra être retenu et qu'elles peuvent par conséquent partager la même dénomination. Étant donné la fréquence élevée de ces cas, il est possible que le chercheur puisse avoir des problèmes d'identification de l'espèce en question. Dans notre classement, les phytonymes homonymiques sont classés au bas d'une même image motivante, mais ils renvoient à des

référents différents, comme nous l'avons indiqué dans les groupes de structures motivationnelles « Objets divers » où l'image de la « clochette » peut renvoyer à la *grande brize*, à l'*euphorbe rigide* et au *grand liseron*, en raison de la même forme que partagent les fleurs de ces trois plantes.

D'un point de vue sémasiologique, il peut aussi s'avérer qu'une même propriété saillante s'exprime par des formes linguistiques différentes. Cela peut concerner plusieurs espèces partageant ce trait ou la même plante, qui pourra avoir dans ce cas plusieurs désignations renvoyant à la même caractéristique. Dans notre corpus, le caractère de « plante sauvage » se traduit lexicalement, dans la plupart des cas par l'adjectif qualificatif arb. *i egër* « sauvage » et, plus rarement, par un zoonyme, mais ils ont tous les deux la fonction de spécificateurs. En revanche, la forme des feuilles du *Nombril-de-Vénus* s'exprime dans la comparaison avec des objets, tels que « couvercle », « petit capuchon », « chapeau » et « parapluie » et, par conséquent, ces désignations sont groupées sous la structure motivationnelle des « Objets divers ».

En revanche, d'un point de vue onomasiologique il est possible que la même unité lexicale fasse référence à plusieurs caractéristiques; par exemple, le spécificateur représenté par l'entité de la religion chrétienne « de la Vierge Marie » peut indiquer les propriétés toxiques d'une plante, comme dans le cas du nom du *liseron de Biscaye*, [łumbrˈɛʎa ʃˈər merˈiːs] « parapluie de la Vierge Marie » qui est classé sous la structure motivationnelle « Objet + Entité de la religion chrétienne », en raison de la forme de ses fleurs. Ce même spécificateur peut indiquer aussi l'emploi thérapeutique des parties aériennes d'une espèce, comme dans le cas du nom de la *véronique commune*, [sˈit ta ʃəmrˈis] « yeux de la Vierge Marie » qui est, donc, groupé sous la structure motivationnelle « Parties du corps + Entité de la religion chrétienne ».

Notre corpus témoigne aussi d'un cas qui voit l'utilisation conjointe d'une même unité lexicale dans plusieurs procédés de désignations différents. L'adjectif [i bˈut] m./[e bˈut] f. peut indiquer l'aspect des feuilles de l'*ortie dioïque* [xˈiθ e bˈut] « cendres douces » – plus rondes et plus grandes que celles de l'*ortie brûlante* nommée [xˈiθ e ˈɛger] « cendres sauvages » – ou la propriété non nuisible des feuilles de la *ballote noire*, comparée par association à la forme générale de l'*ortie dioïque*, [ˈiθ i bˈut].

Tous ces aspects interprétatifs donnent l'idée de la complexité qui caractérise l'univers désignatif populaire et dont il nous a fallu apprécier toutes les nuances.

8.1.3 Organisation graphique du classement

Le titre de chaque paragraphe (par exemple, 8.3, 8.4, etc.) représente le thème motivationnel traité, tandis que le titre du sous-paragraphe (par exemple, 8.3.1, 8.3.2, etc.) indique la classe motivationnelle en question. Au-dessous de ces niveaux, se trouvent les motivations classées par groupes de structures en d'ultérieurs sous-paragraphes (par exemple, 8.3.1.1, 8.3.1.2, etc.), en

partant des motivations simples jusqu'à celles plus complexes. Pour chaque structure, la composition est explicitée au moyen d'une indication au centre de la page, en caractères gras et en italique, comme par exemple, dans le cas du premier groupe de motivations nommé ***Générique + Zoonyme***. Le symbole ● précède l'image motivante indiquée entre guillemets et le symbole ➢ introduit la forme lexicale correspondante en transcription phonétique ; au cas où il y ait plus d'une forme, l'une sera placée à côté de l'autre, séparée par une virgule. On a indiqué, en italique, en correspondance de la forme lexicale, le référent avec le nom français de l'espèce botanique en question. Le nom français, au lieu de celui scientifique, apparaissait comme étant plus approprié pour indiquer les différences dénominatives induites par les transferts phytonymiques, en raison du fait que le nom scientifique ne permet pas de mettre en évidence les transferts. Au-dessous des formes lexicales, entre parenthèses et en italique, nous avons indiqué le(s) trait(s) saillant(s) sélectionné(s) déclenchant le processus désignatif ; cette information est suivie par un renvoi au paragraphe du chapitre VII, au cas où les désignations illustrées fassent partie des données analysées. Comme nous l'avons déjà anticipé, quand il s'agit d'une motivation complexe, nous avons utilisé le symbole → pour faire des renvois « intra-classes », « inter-classes » et « entre-thèmes ». Lorsque l'unité motivationnelle seconde fait partie de la même classe motivationnelle que l'unité principale, le renvoi sera intra-classe et on indiquera, après la flèche, le groupe structural auquel le spécificateur appartient ; par exemple, le groupe de structures « Générique + Objets divers » sera répertorié sous « Structures avec un terme générique » et aura un renvoi au groupe (→ ***Objet***). En revanche, si l'unité motivationnelle seconde fait partie d'une classe motivationnelle différente de celle de l'unité principale, le renvoi sera « inter-classe » et on indiquera, après la flèche, la classe motivationnelle à laquelle appartient le spécificateur de la structure en question, comme dans le cas du groupe « Générique + Biotope » qui est répertorié sous « Structures avec un terme générique », mais qui aura un renvoi à la classe (→ ***Habitat***) dans laquelle le spécificateur pourra être classé. Et en dernier lieu, les renvois entre-thèmes sont réalisés lorsque l'unité motivationnelle seconde d'une structure fait partie d'un groupe répertorié dans un thème motivationnel différent de celui de l'unité motivationnelle principale, comme dans le cas des structures « Générique + Partie du corps humain » dont le spécificateur renvoie au thème des « Motivations anthropomorphiques », abrégé en « Anthropomorphismes ». Afin de rendre plus lisible le classement des motivations ainsi que les renvois intra-classes, inter-classes et entre-thèmes concernant les différents éléments structuraux, nous avons utilisé les abréviations suivantes : (→ ***Morphologie***) renvoie à l'une des structures motivationnelles appartenant à la classe « Morphologie de la plante et de ses organes » ; (→ ***Transferts***) renvoie à celles de la classe « Transferts phytonymiques » ; (→ ***Emploi***) renvoie à celles de la classe « Emploi de la plante » ; (→ ***Habitat***) renvoie à celles de la classe « Habitat de la plante » ; (→ ***Anthropomorphismes***) renvoie

aux structures du thème motivationnel des « Motivations anthropomorphiques » et (→ ***Zoomorphismes***) renvoie aux structures du thème « Motivations zoomorphiques ».

8.2 La cartographie des données

Pour la cartographie de nos données nous avons choisi de réaliser des cartes motivationnelles par espèce végétale ; cette manière d'œuvrer s'inscrit dans la lignée de la cartographie réalisée dans le cadre de l'*ALiR* et de l'*ALE*. En ce qui concerne le classement des phytonymes *arbëreshë*, il nous a semblé difficile de pouvoir réaliser des cartes par thème motivationnel qui soient par exemple en mesure de représenter horizontalement la répartition des désignations issues de l'utilisation que l'homme faisait – et qu'il fait parfois encore – des plantes pour toute une série de raisons. Les utilisations sont tout d'abord très diversifiées et le manque d'équivalence entre ces dernières aurait eu comme résultat un travail confus et inintéressant ; deuxièmement, il est possible que pour un même usage on utilise des espèces végétales différentes et il peut aussi arriver qu'une seule plante puisse avoir parfois plusieurs sortes d'usages. D'un autre côté, les appellations sont lexicalement variées et il n'est pas possible de traduire cet aspect sur une carte ; et en outre, dans un petit nombre de cas on pourrait même avoir une sorte de chevauchement aréal car plusieurs désignations ont été relevées dans une même localité en fonction du rôle ou de l'usage des plantes (cfr. ch. VII, § 7.15 *Borago officinalis* L.). Il nous faut enfin ajouter à cela le fait qu'il est impossible d'avoir une correspondance exacte entre les désignations, même si elles ont une motivation commune, en raison du fait que les réalités désignées sont différentes.

Nous avons aussi évité d'utiliser une représentation cartographique par trait saillant telle que, par exemple, les végétaux à port grimpant car elle semble présenter les mêmes inconvénients que ceux cités ci-dessus.

Nous avons donc réalisé des cartes motivationnelles représentant seulement 25 des 56 espèces végétales analysées dans le chapitre VII. Nous avons en effet considéré opportun de ne pas cartographier toutes les espèces dont les désignations sont caractérisées par une seule et unique typologie motivationnelle, telles que le roseau, la mauve et le souchet (cfr. ch. VII, § 7.10, § 7.39 et § 7.25). En revanche, nous avons choisi de cartographier toutes les espèces dont les désignations se basent tout au moins sur deux différentes typologies de motivation ; ce qui permet donc d'en comparer les contenus et la distribution aréale des types motivationnels.

Les 25 cartes réalisées sur la base des espèces analysées ci-dessus montrent que les nombreuses motivations à la base du processus de désignation d'une plante aboutissent à des appellations très diversifiées du point de vue morphologique et sémantique.

Étant donné la dimension limitée de la surface de l'aire étudiée, il nous a été possible de représenter sur une seule carte la totalité des points dont se compose notre réseau d'enquête : huit points, distribués comme le montre la carte ci-dessous.

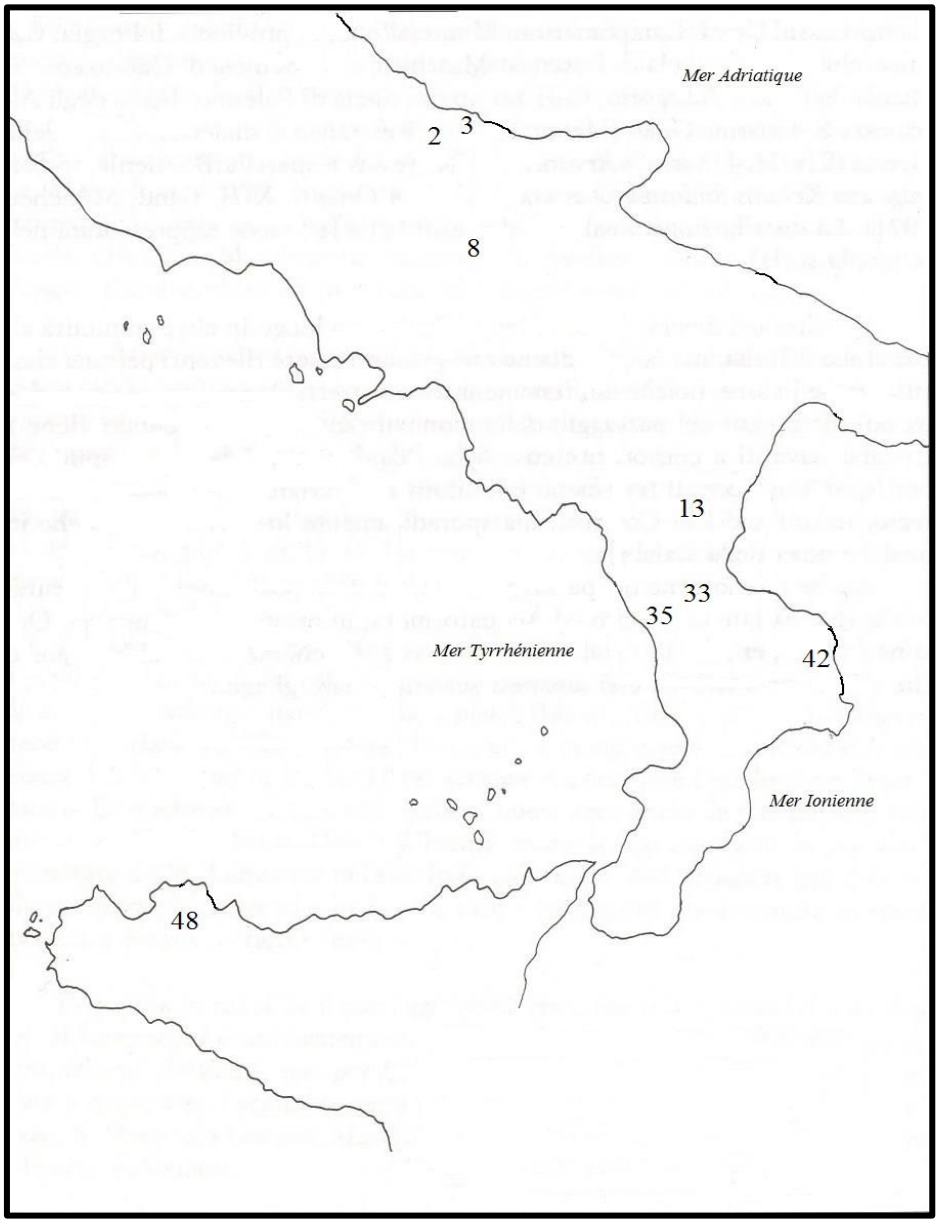


Figure 1 - Points retenus pour la cartographie

Pour la réalisation de la cartographie nous avons utilisé une base cartographique vide, que nous avons trouvée gratuitement sur internet et saisie avec nos données par l'intermédiaire de Paint 6.3, un logiciel utilisé pour éditer des images.

Chaque carte s'accompagne d'une légende motivationnelle où l'on propose à nouveau la même structure utilisée pour la base de données APhA, illustrée dans le chapitre VI. Les motivations repérées pour chaque espèce botanique seront en particulier regroupées, afin de rendre plus aisée la lecture des données cartographiées, sous l'une des classes motivationnelles

d'appartenance, indiquées ci-après : *Morphologie de la plante et de ses organes* ; *Transferts phytonymiques* ; *Habitat de la plante* ; *Emploi de la plante* (avec comme référence l'emploi artisanal, alimentaire, ludique et domestique que les espèces peuvent avoir) ; *Médecine populaire* (avec comme référence l'emploi thérapeutique et magico-religieux que l'on fait de ces plantes) et *Autres motivations* (en incluant les motivations classées comme incertaines et les emprunts à l'italo-roman). Bien que les classes *Emploi de la plante* et *Médecine populaire* appartiennent, en réalité, à une même typologie classificatoire étant donné qu'elles se réfèrent au type d'emploi que l'on fait des végétaux dans les différents contextes de vie, nous avons préféré séparer les motivations liées à des emplois moins nettement symboliques de celles qui, en revanche, sont plus directement liées aux croyances populaires, aux valeurs magico-religieuses et aux propriétés thérapeutiques de ces mêmes végétaux, en permettant ainsi une plus grande et plus immédiate lisibilité des valeurs sémantiques cartographiées. Tout comme pour les cartes de l'ALE et de l'ALiR, deux autres catégories apparaissant dans la légende motivationnelle donnent des informations, respectivement, sur les points du réseau où l'espèce botanique cartographiée n'a pas été reconnue et où il manque une réponse élicitée (*Pas de réponse*) mais aussi sur l'existence ou non de l'espèce en question sur le territoire de l'enquête (*La réalité n'existe pas*).

Une fois la classe motivationnelle indiquée, en parcourant la légende on trouve le trait saillant qui a déclenché le processus désignatif suivi plus bas par la structure motivationnelle à laquelle appartient l'image motivante entre guillemets : il s'agit, donc, de légendes à « parcours motivationnel descendant » qui à partir de la classe motivationnelle arrivent jusqu'à l'unité motivationnelle simple ou aux syntagmes formés avec plus d'une unité motivationnelle. Il faut préciser à ce propos le fait que si le classement des motivations que l'on propose dans ce chapitre est fondé, en ce qui concerne les syntagmes, sur la motivation principale, dans la cartographie les données concernant les structures motivationnelles composées sont représentées sur la base des motivations secondes. Par exemple, la motivation composée « herbe du serpent » désignant le gouet d'Italie (cfr. § 7.9 ; cfr. Carte 3) se trouve classée, dans ce chapitre, sous les structures « Générique + Zoonyme », tandis que dans la légende elle sera rangée sous la classe « Médecine populaire » et sous la structure « Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur » renvoyant aux propriétés toxiques de cette espèce. Nous estimons que le choix d'utiliser deux critères différents de représentation des données, dans ce chapitre et dans les cartes motivationnelles, peut nous donner la possibilité de montrer aussi la valeur sémantique des spécificateurs composant les syntagmes dénominatifs, en permettant ainsi d'avoir une vision globale de la structure motivationnelle du phytocosmos *arbëresh*.

La même motivation aura droit, par conséquent, graphiquement, au même symbole, indépendamment de sa forme linguistique, comme on l'indique ci-dessous :

Morphologie de la plante et de ses organes	○
Transferts phytonymiques	⅄
Habitat de la plante	♦
Emploi de la plante	□
Médecine populaire	✸
Autres motivations	E
Pas de réponse	--
La réalité n'existe pas	⊗

Il arrive très souvent qu'apparaissent dans une même classe motivationnelle des structures ayant différentes natures sémantiques : dans ce cas-là, le même symbole apparaîtra avec des couleurs différentes pour indiquer les nuances motivationnelles pouvant caractériser les membres d'une même structure cartographiée ; la légende de la carte 3 se référant à l'*Arum Italicum* Miller sera exposée afin d'illustrer ce qui a été exposé ci-dessus ; en ce qui concerne la classe motivationnelle concernant la *Médecine populaire*, le symbole ✸ prend des couleurs différentes en raison des différences entre les groupes de structures désignatives concernés :

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Objets divers
Objets à surface convexe
[ondʑˈar] « bouée flottante » ○

HABITAT DE LA PLANTE
- Idée de plante sauvage
Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
[ʎˈuʎa e ɟˈaiprit] « fleur du serpent » ♦

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
Insectes
[vrokondˈɛː] « sauterelle » ✸
Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
[veʃaðjˈur] « oreille d'âne » ✸
[veʃljˈɛpur] « oreille de lièvre » ✸
[rːˈuʃi ɟˈarprit] « raisin du serpent » ✸

- Anthropomorphismes chrétiens
Hagionymes
[məŋgandrˈɛː] « Dominique André » ✸

Pas de réponse --

Il peut enfin s'avérer que pour un même point d'enquête plusieurs désignations aient été collectées : dans ce cas, les symboles correspondants seront disposés l'un au-dessous de l'autre en correspondance du numéro sur la carte, identifiant la communauté *arbëreshe*.

8.3 Motivations phytomorphiques

8.3.1 Morphologie de la plante et de ses organes

8.3.1.1 Structures avec un terme générique

Générique + Zoonyme

- « herbe des mouches »
  - [bˈar mˈizatʃ] (→ ***Zoomorphismes***) *Égylope ovale*
    (Emploi thérapeutique et caractère mauvais, cfr. § 7.1)

- « herbe de chien »
  - [bˈar cˈɛːni] (→ ***Zoomorphismes***) *Anthémis puant*
    (Emploi thérapeutique et propriétés antiparasites, cfr. § 7.8)

  - [bˈari cˈɛnit] (→ ***Zoomorphismes***) *Croisette commune*
    (Emploi thérapeutique et propriétés antiparasites)

  - [bˈari cˈɛnit] (→ ***Zoomorphismes***) *Marrube blanc*
    (Emploi thérapeutique et propriétés magiques)

- « herbe » + « chien »
  - [barcˈɛn] (→ ***Zoomorphismes***) *Calament à grandes fleurs*
    (Emploi thérapeutique et propriétés magiques)

- « herbe du serpent »
  - [bˈari ɟˈarprit] (→ ***Zoomorphismes***) *Hellébore*
    (Emploi thérapeutique et propriétés toxiques, cfr. § 7.33)

- « fleur du chien »
  - [ʎˈuʎa e cˈɛnit] (→ ***Zoomorphismes***) *Pâquerette*
    (Emploi thérapeutique et propriétés magiques, cfr. § 7.13)

- « fleur du serpent »
  - [ʎˈuʎa e ɟˈaiprit] (→ ***Zoomorphismes***) *Gouet d'Italie*
    (Emploi thérapeutique et caractère sauvage, cfr. § 7.9)

  - [ʎˈuʎa ɟˈarprit] (→ ***Zoomorphismes***) *Iris des garrigues*
    (Emploi thérapeutique et caractère sauvage)

- « fleur de l'oiseau »
  - [ʎˈuʎa zˈɔgut] (→ ***Zoomorphismes***) *Gesse annuelle*
    (Forme générale et alimentation animale)

- « épine de l'âne sse »
  - [gʌˈəmbi gaiðˈures]
    [ɟˈəmbi i gajðˈures] (→ ***Zoomorphismes***) *Chardon à capitules denses*
    (Forme générale et alimentation animale, cfr. § 7.19)

Générique + Partie du corps humain

- « épine du vagin »
  - [gʌˈəmbi ʧˈuʧit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Panicaut champêtre*
    (Emploi thérapeutique et propriétés emménagogues)

Générique + Objet

- « herbe de la petite baguette »
  - [bˈari i ʃtˈiʌez] (→ ***Objet***) *Diss*
    (Forme et aspect des tiges, cfr. § 7.6)

- « herbe *soppressata* (du saucisson) »
  - [bˈar supərsatˈice] (→ ***Objet***) *Grande brize*
    (Forme et aspect des fleurs, cfr. § 7.17)

- « herbe de la mèche »
  - [bˈari i miʧˈɛtit] (→ ***Objet***) *Ballote pseudodictame*
    < cal. *miccia* « mèche » (NDDC : 415)
    (Forme et emploi domestique)

- « herbe du balai »
  - [bˈarit e fʧˈieses] (→ ***Objet***) *Bleuet*
    < alb. *fshesë* « balai » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 146)
    (Forme et emploi domestique)

- « herbe des bouteilles »
  - [bˈari butˈilvet] (→ ***Objet***) *Pariétaire officinale*
    < abr. *bbuttejə* « bouteille » (DAM, I : 351)
    (Forme et emploi domestique)

- « fleur du savon »
  - [ʌˈuʌa e sapˈunit] (→ ***Objet***) *Saponaire officinale*
    (Forme et emploi domestique)

Générique + Couleur

- « fleur » + « rouge »
  - [ʌuʌkˈuc], [lulukˈuc], [lulukˈuc], [lelkˈuc],
    [ʌuʌkˈuc] (→ ***Couleur***) *Coquelicot*
    (Emploi thérapeutique et couleur de la fleur, cfr. § 7.42)

  - [ʌuʌkˈuc] (→ ***Couleur***) *Petite pimprenelle*
    (Emploi thérapeutique et couleur de la fleur)

- « fleur jaune »
  - [lˈulja vˈɛrð] (→ ***Couleur***) *Grand Cérinthe*
    (Caractère mauvais et couleur de la fleur, cfr. § 7.21)

- « épine blanche »
  - [glˈəmb i bˈaːrð] (→ ***Couleur***) *Chardon du Midi*
    (Aspect et couleur de la plante)

  - [gʎˈəmbi bˈarð], [ɟˈəmbi i bˈarð] (→ ***Couleur***) *Chardon-Marie*
    (Aspect et couleur de la plante)

Générique + Qualificatif

- « fleur divisée »
  - [lˈulːɛ ɛ ʃkˈocur] (→ ***Qualificatif***) *Giroflée des jardins*
    < alb. *i shkoqur* « divisé » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 552)
    (Forme et aspect des fleurs)

Générique + Biotope

- « fleur du marais »
  - [lˈula paðˈuɣs] (→ ***Habitat***) *Pâquerette*
    (Emploi thérapeutique et milieu naturel de pousse, cfr. § 7.13)

- « herbe de vent (de lieu venteux) »
  - [ˈɛrva ðɛ vˈentu], [ˈarda di vˈɛnto], *Pariétaire officinale*
    [ˈɛrba di vjˈɛntu] (→ ***Habitat***)
    < cal. *erva de vientu* « herbe de vent » (NDDC : 250), sic. *erva di ventu* « herbe de vent » (VS, I : 963)
    (Emploi thérapeutique et milieu naturel de pousse)

Générique + Nourriture

- « fleur du miel »
  - [ʎˈuʎa mjˈaʎtit] (→ ***Emploi***) *Glaïeul des moissons*
    (Forme et emploi alimentaire, cfr. § 7.32)

Générique + Entité d la religion chrétienne

- « fleur de Saint Constantin »
  - [ʎˈuʎa e ʃˈən kostandˈinit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Glaïeul des moissons*
    (Période de floraison, cfr. § 7.32)

- « fleur de la Vierge Marie »
  - [ʎˈuʎa e ʃˈən mrˈis] (→ ***Anthropomorphismes***) *Glaïeul des moissons*
    (Période de floraison, cfr. § 7.32)

  - [lˈuleza ʃəmrˈis] (→ ***Anthropomorphismes***) *Fumeterre officinale*
    (Emploi thérapeutique)

- « fleur de Saint Antoine »
  - [ʎˈuʎa sanadˈɔnit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Iris bleue d'Allemagne*
    (Emploi thérapeutique et magique)

- « fleur de Saint Joseph »
  - [ʎˈuʎa e ʃəndʒuzˈɛps] (→ ***Anthropomorphismes***) *Narcisse à bouquet*
    (Emploi thérapeutique)

- « herbe de Saint Jean »
  - [bˈari i ʃiɲˈaɲit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Millepertuis commun*
    (Emploi thérapeutique et magique)

- « épine de Saint Jean »
  - [gʎˈəmbi ʃiɲˈaɲit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Onopordon d'Illyrie*
    (Emploi thérapeutique et magique)

Générique + Mythonyme

- « fleur de la fée »
  - [ʎˈuʎa fˈatjes] (→ ***Anthropomorphismes***) *Ciste blanc*
    (Emploi thérapeutique et magique)

Générique + Fêtes religieuses

- « herbe de l'Assomption »
  - [bˈari i sundʒjˈɔns] (→ ***Fêtes religieuses***) *Orpin pourpre*
    (Emploi thérapeutique et magique)

- « fleur du sépulcre »
  - [ʎˈuʎa e səmbˈurkut] (→ ***Fêtes religieuses***) *Giroflée des murailles*
    (Emploi thérapeutique et magique)

  - [ʎˈuʎa e səmbˈurkut] (→ ***Fêtes religieuses***) *Giroflée des jardins*
    (Période de floraison)

Générique + Maladie

- « herbe de la toux »
  - [bˈari kˈɔɣs] (→ ***Emploi***) *Menthe pouliot*
    < alb. *kollë* « toux » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 240)
    (Emploi thérapeutique et propriétés sédatives)

8.3.1.2 Structures avec un nom de couleur

Couleur

- « rougeâtre »
  - [rːʃˈɛʎ], [rːəʃˈɛl], [rːəʃˈiaɣ], [rːəʃjˈɛɣ] *Laiteron maraîcher*
    (Couleur des tiges, cfr. § 7.47)

  - [rːʃˈɛʎ], [rːəʃˈɛʎ] *Laiteron épineux*
    (Couleur des tiges)

- « rouge »
  - [rːˈɔːz] *Garance sauvage*
    < lat. RŬSSUS, -A, -UM « roux, rouge » (DELL : 583)
    (Propriétés tinctoriales)

➢ [rːˈəːz] *Garance des teinturiers*
< lat. RŬSSUS, -A, -UM « roux, rouge » (DELL : 583)
(Propriétés tinctoriales)

- « petits rouges »
  ➢ [rːˈuʃkuɬ], [rːˈuʃkuː], [brːˈuʃkuː], [rːuʃkuɬˈɛː], [rːˈuʃkuː] *Fragon faux houx*
  < lat. RŬSSUS, -A, -UM « roux, rouge » (DELL : 583)
  (Couleur des baies)

Couleur + Qualificatif

- « émeraude sauvage »
  ➢ [prˈɛʃ t ˈɛger] (→ ***Qualificatif***) *Ciboulette*
  (Couleur des feuilles et caractère sauvage, cfr. § 7.3)

- « rougeâtre tendre »
  ➢ [rːəʃˈɛʎ i bˈut] (→ ***Qualificatif***) *Laiteron maraîcher*
  (Couleur des tiges et aspect des feuilles, cfr. § 7.47)

- « rougeâtre sauvage »
  ➢ [rːəʃˈɛʎ i ˈɛger] (→ ***Qualificatif***) *Laiteron épineux*
  (Couleur des tiges et aspect des feuilles)

8.3.1.3 Structures avec un nom d'objets divers

Objets laineux et moelleux

- « ouate »
  ➢ [vaŋbatʃjˈɛʎ], [vamatʃˈil], [ɣamatʃˈiaɣ], [ðamatʃjˈɛl] *Cirse des champs*
  (Aspect et couleur des akènes, cfr. § 7.22)

  ➢ [vambatʃˈɛʎ] *Chardon béni*
  (Aspect et couleur des akènes)

Objets à bras minces et allongés

- « petite croix », « croix »
  ➢ [krˈiseʎ], [krˈisje] *Chiendent officinal*
  (Forme des inflorescences, cfr. § 7.2)

  ➢ [krˈisteʎ], [krˈisce] *Chiendent pied-de-poule*
  (Forme des inflorescences)

- « fourchette »
  ➢ [brɔkarˈɛlːe] *Bec-de-grue à feuilles de ciguë*
  < lat. BROCCUS « avec les dents en avant » (DELL : 76)
  (Forme, taille et aspect des akènes)

  ➢ [vrˈɔk] *Peigne-de-Vénus*
  (Forme, taille et aspect des akènes)

Objets minces et dressés

- « bougies »
  - [cirˈiɲe] — *Prêle des champs*
    (Forme des tiges, cfr. § 7.29)

- « flambeau »
  - [ndˈɔrʧ] — *Scabieuse colombaire*
    < lat. med. ANTORCHĬA « flambeau » (NVDN : 480)
    (Forme et aspect générale de la plante)

- « lampe »
  - [lambˈats] — *Tussilage*
    (Forme et aspect générale de la plante, cfr. § 7.51)

- « grande lampe »
  - [lambatsˈun] — *Grand pétasite*
    (Forme, taille et aspect générale de la plante)

- « petite épée »
  - [ʃpatˈɛʎe], [ʃpatuʁˈile] — *Glaïeul des moissons*
    (Forme des feuilles, cfr. § 7.32)

- « lance »
  - [mətrˈər], [mutrˈər] — *Acanthe molle*
    < lat. MATARIS, -IS (OLD : 1082)
    (Forme et aspect des inflorescences)

- « pieu, hampe »
  - [vˈuð], [vˈuːð], [vˈuð], [vˈuʁ], [vˈuj] — *Massette à feuilles larges*
    (Forme de la tige, cfr. § 7.52)

- « aiguille »
  - [ɟiʎpˈərez̥] — *Bec-de-grue en grappe*
    (Forme, taille et aspect des fruits)

- « petit balais »
  - [ʃkuparˈɛlːɛ] — *Aurone*
    (Emploi domestique)

  - [skuparˈin] — *Armoise citronnelle*
    (Emploi domestique)

- « petit gourdin »
  - [matsuʁˈine] — *Fléole des prés*
    < sic. *mazzulina* « nom de nombreuses plantes » (VS, II : 699)
    (Forme et aspect des panicules)

Objets coniques

- « clochette »
  - [tʃambanˈɛle] *Grande brize*
    (Forme des fleurs, cfr. § 7.17)

  - [kaŋpanˈelʰ] *Euphorbe rigide*
    (Forme des fleurs, cfr. § 7.30)

  - [kambanjˈɛʎ] *Grand liseron*
    (Forme des fleurs, cfr. § 7.18)

- « cornet de papier, cartouche »
  - [kartˈutʃ] *Grand liseron*
    (Forme des fleurs, cfr. § 7.18)

  - [kartˈutʃ] *Liseron très élégant*
    < nap. *cartoccio* « cornet de papier » (NVDN : 157)
    (Forme des fleurs)

Objets à surface convexe

- « petite tasse »
  - [ʃkaɣˈɛr], [skaɣˈɛre], [skaɣˈɛr] *Cardon*
    (Forme des fleurs, cfr. § 7.24)

  - [skalˈiar] *Panicaut champêtre*
    (Forme des fleurs)

  - [skaɬˈier] *Chardon laiteux*
    (Forme des fleurs)

- « pot »
  - [potʃarˈac] *Silène commun*
    (Forme et taille des calices floraux, cfr. § 7.45)

- « couverture »
  - [kupˈɛrce] *Nombril-de-Vénus commun*
    < cal. *cuperchia* « couverture » (NDDC : 224)
    (Forme et aspect des feuilles)

- « petit capuchon »
  - [kaputʃˈelʰ], [kuptʃˈɛr] *Nombril-de-Vénus commun*
    < cal. *cappucciu* « capuchon » (NDDC : 133)
    (Forme, taille et aspect des feuilles)

- « chapeau »
  - [ʃˈapk] *Nombril-de-Vénus commun*
    < alb. *shapkë* « bonnet » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 536)
    (Forme et aspect des feuilles)

- « parapluie »
  - [parˈakuʁ] *Nombril-de-Vénus commun*
    < sic. *paracqua* « parapluie, nombril-de-Vénus » (VS, III : 575)
    (Forme et aspect des feuilles)

- « bouée flottante »
  - [ondʑˈar] *Gouet d'Italie*
    (Forme de la spathe, cfr. § 7.9)

Objets sphériques

- « cercles »
  - [ʧerkuɬˈiʃt] *Gesse des bois*
    < lat. CĪRCŬLUS « cercle » (FEW, II : 703)
    (Forme, taille et aspect des fruits)

- « perle »
  - [banʤˈurːne] *Pivoine de montagne*
    < tu. *boncuk* « perle » (ETD, consultation on ligne)
    (Forme et aspect des fleurs)

- « perle de corail »
  - [kurˈal] *Gesse aphaca*
    < abr. *curajjə* « perles de corail » (DAM, I : 671)
    (Forme, taille et aspect des fruits)

- « petites boules »
  - [bubuʌˈɛʃez] *Pissenlit vulgaire*
    (Forme et aspect des akènes, cfr. § 7.50)

- « plomb (de pêche) »
  - [cuŋbˈiːn] *Crupine du Midi*
    < cal. *chiumbinu* « plomb du maçon » (NDDC : 168)
    (Forme, taille et aspect des akènes)

Objets cylindriques

- « *soppressata* (saucisson) »
  - [supstˈat] *Grande brize*
    (Forme des inflorescences, cfr. § 7.17)

Objets filiformes et flexibles

- « ficelle »
  - [brˈɛz] *Picride fausse épervière*
    (Forme des tiges, cfr. § 7.43)

  - [brˈɛːz̥] *Chondrille à tiges de jonc*
    (Forme des tiges)

- « corde »
  - [spˈart], [spˈart], [spˈart], [spˈart] *Spartier*
    (Forme des tiges, cfr. § 7.48)

- « cordelette »
  - [kurdunʧˈelʰ] *Faux caroubier*
    (Forme des tiges)

- « fils »
  - [fałaʃˈin], [fałaʃˈin] *Ray-grass d'Italie*
    < cal. *falascina* « espèce de chiendent » (NDDC : 255)
    (Forme, taille et aspect des tiges)

Outils à filer

- « quenouille »
  - [kunˈɔce] *Ciste à feuilles de sauge*
    < cal. *cunocchia* « quenouille » (NDDC : 220)
    (Forme et aspect des tiges et des fleurs)

- « dévidoir »
  - [matrasˈiłe] *Chèvrefeuille d'Étrurie*
    < cal. *matassaru* « dévidoir » (NDDC : 398)
    (Forme et aspect des têtes florales)

Outils de maréchal-ferrant

- « fer à cheval »
  - [petkˈua] *Tussilage*
    (Forme des feuilles, cfr. § 7.51)

Objet + Qualificatif

- « ficelle sauvage »
  - [brˈɛz i ˈɛgr], [brˈɛs e ˈɛgɛr] (→ ***Qualificatif***) *Picride fausse épervière*
    (Forme et aspect des tiges, cfr. § 7.43)

- « petite ficelle sauvage »
  - [brˈɛθez e ˈɛgər] (→ ***Qualificatif***) *Potentille rampante*
    (Forme, taille et aspect de la plante)

- « ficelle molle »
  - [brˈɛz i bˈut], [brˈɛs e bˈut] (→ ***Qualificatif***) *Picride fausse vipérine*
    (Forme et aspect générale de la plante)

Objet + Personnage religieux

- « sous du pape »
  - [sˈɔłdet e pˈaps] (→ ***Anthropomorphismes***) *Monnaie-du-pape*
    (Forme, taille des siliques et propriétés magiques)

Objet + Entité de la religion chrétienne

- « parapluie de la Vierge Marie »
  - [ɬumbrˈɛʎa ʃˈər merˈiːs] (→ ***Anthropomorphismes***) *Liseron de Biscaye*
    (Forme des fleurs et propriétés toxiques)

- « couche de l'Enfant Jésus »
  - [skutˈina e bumbinˈelit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Liseron très élégant*
    (Forme des fleurs et propriétés thérapeutiques)

8.3.1.4 Structures avec un qualificatif

Qualificatif

- « creux »
  - [cˈipar], [cˈipar], [cˈipar] *Souchet bai*
    (Forme de la tige, cfr. § 7.25)

  - [cˈiper] *Fétuque à feuilles robustes*
    (Forme de la tige)

- « petit creux »
  - [ʤiperˈelʰ] *Souchet comestible*
    (Taille de la plante et forme de la tige)

  - [ʤiperˈelʰ] *Souchet officinal*
    (Taille de la plante et forme de la tige)

- « lactifère »
  - [kołotsˈiðe], [kołotsˈið], [karkatsˈið] *Euphorbe rigide*
    (Aspect et couleur des sécrétions, cfr. § 7.30)

  - [kakatsˈiðe] *Euphorbe arborescente*
    (Aspect et couleur des sécrétions)

- « enflé, rond »
  - [buʎgˈaz] *Muscari à toupet*
    (Forme des bulbes, cfr. § 7.37)

- « mauvais »
  - [ˈeɟr], [ˈɛɟər], [ˈɛɟər], [ˈɛɟer], [ˈɛɟer] *Ivraie vivace*
    (Propriétés nuisibles, cfr. § 7.38)

  - [ˈɛɟer] *Ivraie annuelle*
    (Propriétés nuisibles)

- « rugueuse »
  - [aʃprˈɛle] *Picride fausse épervière*
    (Aspect des feuilles, cfr. § 7.43)

➢ [sprˈajn] *Picride épineuse*
(Aspect des feuilles)

- « grimpante »
  ➢ [rːaŋbiʃkˈande] *Tamier commun*
  (Port, cfr. § 7.49)

- « herbeux »
  ➢ [barːaðˈiʃt] *Asphodèle à petits fruits*
  < alb. *bar* « herbe » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 33) + *-dh-* (Xhuvani *et al.*, 1962 : 218) + *-ishtë* (Xhuvani *et al.*, 1962 : 248)
  (Forme générale de la plante)

- « mou »
  ➢ [fɬˈag] *Marisque*
  < lat. FLACCUS « mou » (OLD : 708)
  (Port et aspect des tiges)

- « âcre »
  ➢ [agrˈats] *Oxalide des Bermudes*
  < sic. *agrazzu* « luzerne » (VS, I : 95)
  (Saveur de la plante)

- « au parfum d'encens »
  ➢ [ʧɛntsarːˈɔɣɛ] *Pulicaire dysentérique*
  < cal. *cenźinara* « espèce d'immortelle » (NDDC : 158) < cal. *ncensu* « encens » (NDDC : 454)
  (Odeur de la plante)

  ➢ [ʧɛntsarːˈɔɣɛ], [ʧɛntsaʁˈɔre] *Pulicaire odorante*
  < cal. *cenźinara* « espèce d'immortelle » (NDDC : 158) < cal. *ncensu* « encens » (NDDC : 454)
  (Odeur de la plante)

- « brillante »
  ➢ [ɣapsˈan] *Moutarde des champs*
  < gr. λάμπω « briller » (DELG : 617)
  (Couleur des fleurs)

  ➢ [ɬapsˈan] *Lampsane commune*
  < gr. λάμπω « briller » (DELG : 617)
  (Couleur des fleurs)

- « brumeuse »
  ➢ [mjeguɬˈɔre] *Pissenlit vulgaire*
  (Aspect et couleur des akènes, cfr. § 7.50)

- « épineux »
  ➢ [rˈajuɣ] *Salsepareille*
  < cal. *rajolu* « salsepareille » (NDDC : 568) < gr. ῥᾱχός « épine, haie d'épines » (DELG : 968)
  (Aspect des feuilles)

Qualificatif + Qualificatif signifiant « sauvage »

- « mauvais sauvage »
  - ➢ [ˈɛɟer eˈɛger] (→ ***Habitat***) *Ivraie vivace*
    (Propriétés nuisibles et caractère sauvage, cfr. § 7.38)

- « rond sauvage »
  - ➢ [grˈɔʃ i ˈɛgr] (→ ***Habitat***) *Gesse des bois*
    < protolexème symbolique droum. *gog-* « rond » (Contini, 2009 : 92), alb. *i egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
    (Forme, aspect des fruits et caractère sauvage)

Qualificatif + Genre

- « mou masculin »
  - ➢ [fɬˈaga maʃkuɬˈɔre] (→ ***Anthropomorphismes***) *Massette à feuilles larges*
    (Forme, taille et aspect des tiges, cfr. § 7.52)

8.3.1.5 Structures avec un quantificatif

Quantificatif + Organe de la plante

- « trois » + « feuille »
  - ➢ [trifˈɔʎ] (→ ***Organe de la plante***) *Trèfle*
    (Forme des feuilles)

  - ➢ [trifˈɔʎ], [tʃərfwˈɛʎ] (→ ***Organe de la plante***) *Trèfle blanc*
    (Forme des feuilles)

Quantificatif + Partie du corps

- « six » + « doigts petits »
  - ➢ [ɟaʃtaɟˈiʃteʎ] (→ ***Anthropomorphismes***) *Picride fausse épervière*
    (Forme, taille et aspect des feuilles, cfr. § 7.43)

- « cent » + « nerfs »
  - ➢ [tʃentunˈɛrv], [tʃjendˈɛrb] (→ ***Anthropomorphismes***) *Plantain étroit*
    < sic. *centunervi* « plantain » (VS, I : 665), nap. *cienterba* « liqueur aromatisé aux herbes » (NVDN : 195)
    (Forme, taille et aspect des feuilles)

8.3.1.6 Structures avec le nom d'un organe de la plante

Organe de la plante

- « petite racine »
  - ➢ [rːəɲtˈɛle] *Anthémis puant*
    (Forme de la racine, cfr. § 7.8)

- « racine »
  - ➢ [rːaðˈice] *Hellébore*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.33)

- « tige »
  - [bˈuʒ] *Jonc courbé*
    (Forme générale de la plante, cfr. § 7.35)

- « vrille »
  - [rːˈipuː] *Pois de senteur*
    (Forme générale de la plante, cfr. § 7.36)

- « sarment »
  - [uvrˈiː], [avrˈiː], [mavrˈiː], [ɫuvrˈiː] *Tamier commun*
    (Port, cfr. § 7.49)

- « bourgeon »
  - [kˈaʧez] *Ornithogale des montagnes*
    < alb. *kaç* « bourgeon » (SE, V : 7)
    (Forme générale de la plante)

- « graine »
  - [mˈɛʎ], [mˈɛɬk] *Mil d'Inde*
    < gr. μῆλον « fruit, pomme » (EDG : 944)
    (Forme générale de la plante)

- « fruit »
  - [fˈɛrː], [fˈɛrː], [fˈɛrː], [fˈɛrː], [fˈɛrː], [fˈɛrː], [fˈɛrː] *Ronce à feuilles d'orme*
    < ch.-s.**pir-* « fruit, graine, maïs » (HS : 424)
    (Forme générale de la plante)

- « petits sommets »
  - [cˈiɲɟerː] *Hièble*
    < alb. *kikël* « sommet » (SE, V : 98)
    (Forme des corymbes floraux)

Organe de la plante + Zoonyme

- « épi de fourmi »
  - [ʃpˈik milingˈɔnjɛ] (→ ***Zoomorphismes***) *Orge maritime*
    (Forme de la fleur et propriétés nuisibles, cfr. § 7.34)

- « épi » + « truie »
  - [spikadˈɔs] (→ ***Zoomorphismes***) *Lavande à feuilles étroites*
    (Forme de la fleur et propriétés thérapeutiques)

Organe de la plante + Objet

- « feuille du fer à cheval »
  - [fjˈeta pɛtkˈɔit] (→ ***Objet***) *Tussilage*
    (Forme des feuilles, cfr. § 7.51)

Organe de la plante + Qualificatif signifiant « sauvage »

- « carotte sauvage »
  - [karˈɔt sarvˈaʤɛ] (→ ***Emploi***) *Carotte sauvage*
    (Forme générale et non comestibilité, cfr. § 7.26)

- « ail sauvage »
  - [ɣˈuður eˈɛger], [xˈuðər e ˈɛgər] (→ ***Emploi***) *Ail des vignes*
    (Forme générale et non comestibilité, cfr. § 7.4)

- « pois sauvage »
  - [pizˈiʎe eˈɛger], [pizˈil i ˈɛgər] (→ ***Emploi***) *Pois de senteur*
    (Forme générale et non comestibilité, cfr. § 7.36)

8.3.1.7 Onomatopées

- « tric-trac »
  - [trːiktrːˈak], [trːiktrːˈak] *Blackstonie perfoliée*
    (Imitation d'un coup brusque, cfr. § 7.14)

8.3.1.8 Pétronymes

- « marbre »
  - [marmaʧˈiː] *Clématite brûlante*
    < gr. μάρμαρος « marbre » (DELG : 668)
    (Couleur des fleurs)

8.3.1.9 Structures avec le nom d'un résidu de la combustion

Résidu de la combustion

- « cendres »
  - [ɣˈiθ], [xˈiðez], [xˈið], [ˈiθ], [xˈiðez] *Ortie dioïque*
    (Propriétés nuisibles, cfr. 7.53)

Résidu de la combustion + Qualificatif

- « cendres douces »
  - [xˈiθ e bˈut] (→***Qualificatif***) *Ortie dioïque*
    (Propriétés nuisibles et aspect des feuilles, cfr. 7.53)

  - [ˈiθ i bˈut] (→***Qualificatif***) *Ballote noire*
    (Forme générale et propriétés thérapeutiques)

- « cendres sauvages »
  - [xˈiθ e ˈɛger] (→***Qualificatif***) *Ortie brûlante*
    (Propriétés nuisibles et aspect des feuilles)

8.3.1.10 Structures avec le nom d'un phénomène atmosphérique

- « brouillard »
  - [nˈɛɣd], [nˈɛɣ], [nˈɛɣ] *Orobanche crénelée*
    (Propriétés nuisibles de la plante, cfr. 7.41)

8.3.1.11 Structures avec le nom d'une maladie

Maladie

- « hématurie »
  - [spˈurc] *Orobanche crénelée*
    (Propriétés nuisibles de la plante, cfr. § 7.41)

8.3.2 Transferts phytonymiques

8.3.2.1 Structures avec un transfert phytonymique

Transfert phytonymique

- « marguerite »
  - ➢ [maryarˈit] — *Pâquerette*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.13)

- « moutarde »
  - ➢ [ɣˈasːin] — *Rave*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.16)

- « petit melon »
  - ➢ [muʁunˈel] — *Concombre d'âne*
    (Forme, taille et aspect des fruits, cfr. § 7.28)

- « petit ail »
  - ➢ [xuðərˈil] — *Ail des vignes*
    (Forme et taille des bulbes, cfr. § 7.4)

- « moisissure »
  - ➢ [ʃpˈɛnder] — *Hellébore*
    (Propriétés toxiques, cfr. § 7.33)

- « petit oignon »
  - ➢ [ʧipuˈlːuːʦ], [ʧipulˈaʦ], [ʧipuʌˈin], [ʧipuʌˈin] — *Muscari à toupet*
    (Forme et taille des bulbes, cfr. § 7.37)

  - ➢ [ʧəpulˈaʦ] — *Ail des bois*
    < lat. « CEPŪLLA » + « -ĀCEUS » (FEW, II : 593)
    (Forme générale)

- « (en rapport avec) la fève »
  - ➢ [favˈaːrɛ] — *Orobanche crénelée*
    (Propriétés nuisibles, cfr. § 7.41)

- « petites fèves »
  - ➢ [baθˈiʃteʌ], [bˈaθez] — *Silène commun*
    (Forme et taille des calices floraux, cfr. § 7.45)

- « petit tomate »
  - ➢ [pumaðorˈic] — *Morelle noire*
    (Forme et taille des fruits, cfr. § 7.46)

- « jonc »
  - ➢ [jˈuntʃ] — *Laiteron maraîcher*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.47)

➢ [jˈuntʃ] *Laiteron épineux*
(Propriétés thérapeutiques)

- « non-spartier »
  ➢ [spɛrˈɔ], [ʃpɛrˈɔ], [sparəŋɟˈɛː], [sparəŋɟˈɛː], [sparˈənk], [spuruŋɟˈɛː], [ʃprˈəɲ], [sparaŋɟˈɛː] *Asperge sauvage*
  (Emploi non artisanal, cfr. § 7.11)

- « ivraie »
  ➢ [ɣˈɔlje] *Massette à feuilles larges*
  (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.52)

- « paille » + « ivraie »
  ➢ [pajaɣˈɔj] *Massette à feuilles larges*
  (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.52)

- « pomme »
  ➢ [mˈɔðuɬ], [mˈoðuːɣ], [mˈɔðuː], [mˈɔðuʁ], [mˈəðuɬ] *Vesce commune*
  (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7. 54)

- « rose »
  ➢ [rːˈɔðez], [rːˈɔðez], [rːˈɔðez], [rːˈɔðez] *Lampourde d'Italie*
  (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.56)

- « petit arbre »
  ➢ [arvˈuts] *Asphodèle à petits fruits*
  < cal. *arvuzzu* (NDDC : 99)
  (Propriétés thérapeutiques)

- « radis »
  ➢ [rːafanjˈɛʎ] *Colza*
  < cal. *rafaniellu* « radis » (NDDC : 566)
  (Forme générale)

- « grande chicorée »
  ➢ [ʧəkurjˈun], [ʧikurjˈun] *Chondrille à tiges de jonc*
  < fog. *cecorie* « chicorée » (DCDF : 35)
  < sic. *cicuriuni* « chicorée » (VS, I : 713)
  (Forme générale)

- « fourré »
  ➢ [mˈuce] *Ciste de Montpellier*
  < cal. *mucchiu* « fourré » (NDDC : 436)
  (Forme générale)

- « lis »
  ➢ [jˈij], [ʤˈij], [ʤˈiʎ], [ʤˈiʎ] *Iris des garrigues*
  < lat. LĪLIUM, -I « lis » (OLD : 1030)
  (Forme de la fleur)

- « grand pois »
  - [piselˈun] *Gesse à gousses velues*
    (Forme, taille et aspect des fruits)

- « petit citron »
  - [ʧətruzˈin] *Verveine citronelle*
    < lat. CITRUS « citron » (OLD : 329)
    (Odeur et propriétés thérapeutiques)

  - [ləmunʤˈɛl] *Mélisse officinale*
    < fog. *lemone* « citron » (DCDF : 70)
    (Odeur et propriétés thérapeutiques)

- « trèfle »
  - [dərːfˈɔʎe̯ʒ], [trifˈoχ], [trifˈɔj], [trifˈuaʁ]
    [trifˈɔj] *Luzerne orbiculaire*
    (Forme des feuilles)

  - [trifˈoχ] *Oxalide des Bermudes*
    (Forme des feuilles)

- « petit maïs »
  - [miʎariˈɛʎ] *Mil d'Inde*
    < cal. *migliu* « maïs » (NDDC : 417)
    (Forme générale)

  - [miʎarˈɔɬe] *Sétaire verte*
    < cal. *migliu* « maïs » (NDDC : 417)
    (Forme générale)

- « petit millet »
  - [mujɛrˈiːn] *Houlque d'Alep*
    < cal. *migliarina* « nom d'une plante nuisible » (NDDC : 417)
    (Forme générale)

- « faux fenouil »
  - [finacˈaster] *Grand boucage*
    < cal. *finocchiastru* « espèce de fenouil sauvage » (NDDC : 268)
    (Forme générale)

- « grand tabac »
  - [tabakˈun] *Patience aquatique*
    < mol. *tabbęccònə* « tamaris » (DAM, IV : 2172)
    (Forme générale)

- « petite laitue »
  - [ʁatukˈine] *Chenillette sillonée*
    (Forme et taille des feuilles)

- « gesse chiche »
  - [ˈɔʎak] *Trèfle des champs*
    < cal. *òlica* « gesse chiche » (NDDC : 488)
    (Forme et taille des inflorescences)

- « petit chiendent »
  - [ɣramiɲˈɛʎ] *Trisete faux-panicum*
    (Forme générale)

Transfert + Zoonyme

- « petit chardon de l'âne »
  - [kardˈutʃi aðjˈurit],
    [kardˈuni ajðˈurit] (→ ***Zoomorphismes***) *Chardon à capitules denses*
    (Forme générale et alimentation animale, cfr. § 7.19)

- « camomille d'âne »
  - [ɣɔmɔmˈiʎ ɣaðˈuri] *Anthémis des champs*
    (Forme, taille, aspect des fleurs et propriétés thérapeutiques)

Transfert + Qualificatif signifiant « sauvage »

- « non-spartier sauvage »
  - [sparˈəɲ i ˈɛgər] (→ ***Qualificatif***) *Asperge blanche*
    < *cfr. § 7.11* + alb. *i egër* (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
    (Forme générale et caractère sauvage)

- « persil sauvage »
  - [pjetrosˈin t ˈɛgər] (→ ***Morphologie***) *Carotte sauvage*
    (Forme générale et non comestibilité, cfr. § 7.26)

- « rose sauvage »
  - [trondofˈiʎe e ˈɛgər] (→ ***Habitat***) *Eglantier des chiens*
    (Forme générale et caractère sauvage, cfr. § 7.44)

- « courge sauvage »
  - [kˈuŋguɫ iˈɛger], [kˈuŋguː i ˈɛgər]
    [kˈuŋguɫi ˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Concombre d'âne*
    (Forme, aspect des fruits et non comestibilité, cfr. § 7.28)

- « courgette sauvage »
  - [kukutʃjˈɛl i ˈɛgər] (→ ***Morphologie***) *Concombre d'âne*
    (Forme, aspect des fruits et non comestibilité, cfr. § 7.28)

- « melon sauvage »
  - [muɫˈun i ˈɛgər] (→ ***Morphologie***) *Concombre d'âne*
    (Forme, aspect des fruits et non comestibilité, cfr. § 7.28)

- « pois sauvage »
  - [pizˈiʎ i ˈɛgər] (→ ***Emploi***) *Vesce commune*
    (Forme des graines et alimentation animale, cfr. 7.54)

➢ [pizˈilːɛ sarvˈaʤɛ] (→ ***Morphologie***) *Gesse climène*
(Forme générale et non comestibilité)

- « grand pois sauvage »
  ➢ [pizlˈun i ˈɛgər] (→ ***Morphologie***) *Gesse à gousses velues*
  (Forme générale et non comestibilité)

- « tomate sauvage »
  ➢ [kutˈuɲ iˈɛger], [pumðˈɔr i ˈɛgər],
  [kumðamˈure e ˈɛgər],
  [pumbaðˈɔrza e ˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Morelle noire*
  (Forme, taille des fruits et non comestibilité, cfr. § 7.46)

- « sumac sauvage »
  ➢ [sumˈak i ˈɛgər] (→ ***Habitat***) *Aigremoine élevée*
  < sic. *summaccu* (VS, V : 440) + alb. *i egër* (Leka & Simone, 1996-1999 : 119)
  (Forme générale et caractère sauvage)

- « oignon sauvage »
  ➢ [cˈɛp eˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Ail faux poireau*
  < lat. CĒPA (FEW, II : 593) + alb. *e egër* (Leka & Simone, 1996-1999 : 119)
  (Forme, aspect générale et non comestibilité)

- « camomille sauvage »
  ➢ [kamumˈil a ˈɛgra] (→ ***Morphologie***) *Anthémis puant*
  (Forme générale et odeur de la plante, cfr. § 7.8)

- « artichaud sauvage »
  ➢ [kartʃˈɔfuɫ iˈɛger] (→ ***Habitat***) *Cardon*
  (Forme générale et caractère sauvage, cfr. § 7.24)

- « eau sauvage »
  ➢ [mˈəndrəza ˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Calament faux népéta*
  < cfr. § 7.40, alb. *e egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
  (Forme générale et forme, taille et aspect des feuilles)

- « chicorée sauvage »
  ➢ [tʃəkˈɔr a ˈɛgr] (→ ***Morphologie***) *Endive sauvage*
  < fog. *cecorie* « chicorée » (DCDF : 35), alb. *e egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
  (Forme générale et forme, taille et aspect des feuilles)

- « lis sauvage »
  ➢ [ʤˈij i ˈɛgər] (→ ***Morphologie***) *Iris des garrigues*
  < lat. LĪLIUM, -I « lis » (OLD : 1030), alb. *i egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
  (Forme générale et forme et taille des fleurs)

- « trèfle épais »
  ➢ [trifˈɔʌi trˈaʃ] (→ ***Morphologie***) *Grand mélilot*
  (Forme générale et taille des feuilles)

- « pomme sauvage »
  - [mˈɔðuła ˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Jarosse*
    (Forme générale et couleur des fleurs)

- « rave sauvage »
  - [rːˈap e ˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Chou ligneux*
    < lat. RĀPUM, -I (DELL : 564)
    < lat. NĀPUM, -Ī (DELL : 429), alb. *e egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
    (Forme générale et non comestibilité)

- « souce + mamelle sauvage »
  - [sukamˈɛn a ˈɛgr] (→ ***Morphologie***) *Ballote noire*
    < nap. *zucà* « sucer, téter » (NVDN : 864), nap. *ménna* « mamelle » (NVDN : 402), alb. *e egër* « sauvage » (Leka & Simone, 1996-1999 : 119)
    (Forme, taille, aspect des feuilles et non comestibilité)

- « souce + mamelle âcre »
  - [sukamˈɛn ˈagru] (→ ***Morphologie***) *Vipérine d'Italie*
    < nap. *zucà* « sucer, téter » (NVDN : 864), nap. *ménna* « mamelle » (NVDN : 402), nap. *acro* « âcre » (*ibidem* : 20)
    (Forme générale et aspect des feuilles)

- « menthe sauvage »
  - [mˈəndrez eˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Pulicaire dysentérique*
    (Forme générale et odeur)

Transfert + Quantificatif

- « oignon par centaines »
  - [cˈɛp ʧentinˈare] (→ ***Quantificatif***) *Ciboulette*
    (Forme et développement des bulbes, cfr. § 7.3)

Transfert + Phytonyme

- « melon du houx »
  - [muɣˈuni rːˈuʃkwit] (→ ***Morphologie***) *Concombre d'âne*
    (Forme, tailles et aspect des fruits, cfr. § 7.28)

Transfert + Maladies

- « tabac d'asthme »
  - [tabˈak ɬˈazmje] (→ ***Emploi***) *Bardane à petites têtes*
    (Forme, taille, aspect des feuilles et propriétés thérapeutiques)

Transfert + Genre

- « roseau » + « mâle »
  - [kanamˈaʃk] (→ ***Anthropomorphismes***) *Canne de Mauritanie*
    (Forme, taille et aspect des tiges)

- « trèfle masculin »
  - [trifˈuaʁ maʃkuʁˈin] (→ ***Anthropomorphismes***) *Luzerne à fruits nombreux*
    < sic. *ṭrifuògghju* « trèfle » (VS, V : 725)
    (Forme, taille et aspect des feuilles)

Transfert + Activité anthropomorphique

- « courgette du sommeil »
  - [kukutsˈelː ʒˈumi] (→ ***Anthropomorphismes***) *Concombre d'âne*
    (Forme, taille des fruits et propriétés nuisibles, cfr. § 7.28)

Transfert + Couleur

- « vigne » + « blanc »
  - [vitˈarv] (→ ***Morphologie***) *Clématite des haies*
    (Port et couleur des fleurs, cfr. § 7.23)

- « petit oignon rouge »
  - [ʧipuʌˈin e kˈuce],
    [ʧipulˈin i kˈuc] (→ ***Morphologie***) *Muscari à toupet*
    (Forme, taille et couleur des bulbes, cfr. § 7.37)

- « petit oignon blanc »
  - [ʧipuʌˈin e bˈaːrð], [ʧəpulˈin i bˈarðr] (→ ***Morphologie***) *Ornithogale de Narbonne*
    (Forme, taille et couler des bulbes)

- « lis bleue »
  - [ʤˈiʁ blˈu] (→ ***Morphologie***) *Iris des garrigues*
    < lat. LĪLIUM, -I « lis » (OLD : 1030)
    (Forme et couleur de la fleur)

Transfert + Hagionyme

- « lis de Saint Michel »
  - [jˈij i samːikˈɛɣiːt] (→ ***Anthropomorphismes***) *Glaïeul des moissons*
    (Période de floraison, cfr. § 7.32)

- « lis de Saint Antoine »
  - [jˈij i sanandˈɔnit], [ʤˈiʎi səndandˈɔnit],
    [ʌˈiʎi i sanandˈɔnit],
    [ʤˈiji sənandˈɔnit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Lis blanc*
    (Emploi thérapeutique et magique)

- « chardon de Saint Jean »
  - [kardˈuni səndʒuˈanit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Chardon-Marie*
    (Emploi thérapeutique et magique)

8.3.3 Habitat de la plante

8.3.3.1 Structures avec l'indication du biotope

Biotope

- « étang, ruisseau »
  - [vrˈɛʎ] *Jonc courbé*
    (Milieu naturel de pousse, cfr. § 7.35)

  - [vrˈulʰ] *Jonc diffus*
    (Milieu naturel de pousse)

- « eau, fleuve »
  - [mˈəndrez] *Menthe aquatique*
    (Milieu naturel de pousse, cfr. § 7.40)

  - [mˈəndrez̥], [mˈəndrəz] *Menthe à feuilles longues*
    (Milieu naturel de pousse)

  - [mˈɛndər], [mˈəndrəs], [mˈəndrez] *Menthe poivrée*
    (Milieu naturel de pousse)

Biotope + Entité de la religion chrétienne

- « champ du diable »
  - [ˈaːra djˈaɬθit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Orge maritime*
    (Milieu naturel de pousse et caractère nuisible, cfr. § 7.34)

Biotope + Qualificatif

- « eau, fleuve sauvage »
  - [mˈɛndər sarvˈadʒɛ] (→ ***Morphologie***) *Menthe aquatique*
    (Milieu naturel de pousse et forme générale, cfr. § 7.40)

  - [mˈəndrəs a ˈɛgr] (→ ***Morphologie***) *Menthe en épi*
    (Milieu naturel de pousse et forme générale)

- « eau, fleuve mou »
  - [mˈəndrəz e bˈut] (→ ***Morphologie***) *Menthe poivrée*
    (Milieu naturel de pousse et taille des feuilles)

8.3.3.2 Structures avec l'indication de la période de floraison

Fêtes religieuses

- « petites Pâques »
  - [paʃkuɬˈiz] *Bugrane épineuse*
    (Propriétés thérapeutiques)

8.3.4 Emploi de la plante

8.3.4.1 Structures avec l'indication de l'emploi alimentaire de la plante

Nourriture

- « pain » + « vin »
  - [panevˈine] *Ivraie vivace*
    (Jeux d'enfants, cfr. § 7.38)

  - [panevˈine] *Canche cespiteuse*
    (Jeux d'enfants)

- « pain » + « huile »
  - [bukvˈaj] *Corne-de-cerf commune*
    (Emploi alimentaire)

- « petit pain »
  - [bukʎˈɛz̥] *Petite oseille*
    (Emploi thérapeutique)

- « pâtes » + « pois chiches »
  - [pastecˈicər] *Renoncule âcre*
    (Emploi thérapeutique et magique)

- « petite salade »
  - [latukˈɛle] *Laitue sauvage*
    < abr. *lattuchə* « salade » (DAM, II : 979)

  - [nʤalatˈɛle] *Laitue sauvage*
    < abr. *nʒalatella* « valériane » (DAM, III : 1358)
    (Emploi alimentaire)

- « petite ricotta »
  - [rikɔtːˈɛːlːɛ] *Cousteline*
    < cal. *ricotteḍḍa* « espèce de chicorée sauvage » (NDDC : 577)
    (Emploi thérapeutique)

- « vinaigre »
  - [ʧˈiːtux] *Grande oseille*
    < cal. *acitu* « vinaigre, oseille » (VDDC : 55)
    (Emploi thérapeutique)

Nourriture + Couleur

- « nourriture blanche »
  - [bjˈav e bˈaːrð] (→ ***Morphologie***) *Avoine cultivée*
    < cal. *biava* « ce qu'on donne à manger aux animaux »
    (NDDC : 765), alb. *e bardhë* « blanche » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 34)
    (Emploi alimentaire et couleur des épillets)

- « nourriture noire »
  - [bjˈav e zˈɛz̥] (→ ***Morpholgie***) *Avoine stérile*
    < cal. *biava* « ce qu'on donne à manger aux animaux »
    (NDDC : 765), alb. *e zezë* « noire » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 694)
    (Emploi alimentaire et couleur des épillets)

Nourriture + Entité de la religion chrétienne

- « pain de l'Enfant Jésus »
  - [bˈuka ɛ buŋbinˈelːit] (→ ***Anthropomorphismes***) *Grande brize*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.17)

Nourriture + Animal

- « pain » + « lièvre »
  - [buklj^{l}ɛpur], [bukrj^{l}ɛpur] (→ ***Zoomorphismes***) *Cousteline*
    (Propriétés thérapeutiques)

- « raisin du serpent »
  - [r:^{l}uʃi ɟ^{l}arprit] (→ ***Zoomorphismes***) *Gouet d'Italie*
    (Forme des fruits et propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.9)

- « oignon » + « truie »
  - [cepd^{l}ɔsje] (→ ***Zoomorphismes***) *Muscari à toupet*
    (Forme des bulbes et propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.37)

- « petite fève du loup »
  - [b^{l}aθza ^{l}uʌkut] (→ ***Zoomorphismes***) *Silène commun*
    (Forme, taille des calices floraux et propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.45)

- « tomate du serpent »
  - [pumð^{l}ɔri ɟ^{l}arprit] (→ ***Zoomorphismes***) *Morelle noire*
    (Forme des fruits et propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.46)

- « salade de loup »
  - [mar:^{l}ul:ɛ ^{l}uχku] (→ ***Zoomorphismes***) *Molène bouillon blanc*
    (Forme, aspect des feuilles et propriétés thérapeutiques)

Nourriture + Qualificatif

- « légume doux »
  - [ʌ^{l}akra ^{l}əmbeʌ] (→ ***Emploi***) *Pâquerette*
    (Alimentation humaine et propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.13)

- « légume sauvage »
  - [l^{l}akər sarv^{l}aʤe] (→ ***Habitat***) *Navet sauvage*
    < alb. *lakër* « chou » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 268), sic. *sarvaggiu* « selvatico » (VS, IV : 387)
    (Forme générale et caractère sauvage)

8.4 Motivations anthropomorphiques

8.4.1 Structures avec un nom de parents

Parents

- « ancêtres »
  - [monɔs^{l}ace], [manus^{l}ace], [monos^{l}ace], [manust^{l}ace] *Violette odorante*
    (Propriétés magico-thérapeutiques, cfr. § 7.55)

- « petite mère »
  - [n^{l}ɛnez], [n^{l}ɛnez], [n^{l}ɛnez] *Amarante réfléchie*
    (*Propriétés magico-thérapeutiques, cfr. § 7.5)*

8.4.2 Structures avec un mythonyme

Mythonyme + Qualificatif

- « lutin sauvage »
  - [ˈɛʎp tˈɛger], [ˈɛlp i ˈɛgr], [ˈɛʎb i ɛˈgər] (→ ***Habitat***) — *Orge maritime*
    (Propriétés magiques et caractère sauvage, cfr. § 7.34)

8.4.3 Structures avec un anthropomorphisme chrétien

Hagionymes

- « Dominique » + « André »
  - [məŋgandrˈɛː] — *Gouet d'Italie*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.9)

Anthroponymes religieux

- « moines »
  - [mwˈɛntʃ] — *Prêle des champs*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.29)

8.4.4 Structures avec d'autres anthropomorphismes

- « petite putain »
  - [putanˈɛʎez] — *Gesse aphaca*
    (Propriétés toxiques)

- « témoin »
  - [martrˈi] — *Panic rude*
    (Panicule accrochant)

8.4.5 Structures indiquant une activité anthropomorphique

Activités anthropomorphiques

- « qui tourne »
  - [kˈuɬper], [kˈurpuɣ], [kˈurper], [kˈurpər] — *Clématite des haies*
    (Port, cfr. § 7.23)

  - [drˈɛðez] — *Grand liseron*
    (Port, cfr. § 7.18)

  - [drˈiz] — *Ronce à feuilles d'orme*
    < ch.-s. *dVr-dVr- "tourner, tordre" (HS : 174)
    (Port)

  - [uvrˈiː] — *Grand liseron*
    (Port, cfr. § 7.18)

  - [ˈɛðer], [ˈɛðɛr], [ˈɛðər], [ˈɛdər], [ˈurð] — *Lierre*
    < ch.-s. *dVr-dVr- "tourner, tordre" (HS : 174)
    (Port)

- « qui courre »
  - [krijˈɔɣe] — *Grand liseron*
    (Port, cfr. § 7.18)
  - [kurjˈɔts] — *Liseron des champs*
    < nap. *curriola* « liseron » (NVDN : 244)
    (Port)
- « petite (fille) qui lèche »
  - [ʎpjˈɛteẓ] — *Buglosse azurée*
    (Forme et aspect des feuilles, cfr. § 7.7)
  - [ʎəpjˈɛtəz] — *Oseille agglomérée*
    (Forme et aspect des feuilles)
- « secoue ! »
  - [tarˈaks] — *Pissenlit vulgaire*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.50)
- « qui colle »
  - [ŋɟˈits] — *Picride fausse épervière*
    (Aspect des feuilles, cfr. 7.43)
  - [ŋɟˈits], [ŋɟˈits], [ˈits], [ŋɟˈips], [ŋɟˈits], [brˈits] — *Gaillet accrochant*
    (Aspect des feuilles)
- « qui brûle »
  - [arðˈikuʁ] — *Ortie dioïque*
    (Propriétés nuisibles, cfr. 7.53)
  - [djˈɛgθ] — *Cresson de fontaine*
    (Saveur piquante)
  - [djˈegəz] — *Ortie brûlante*
    (Propriétés nuisibles)
- « qui pique »
  - [rːəkˈuaɣ] — *Chardon d'Espagne*
    < IE. *kel- « piquer, percer » (IEW : 545)
    (Aspect des feuilles)
  - [rːəkˈuaʁ] — *Scolyme à grandes fleurs*
    < IE. *kel- « piquer, percer » (IEW : 545)
    (Aspect des feuilles)
- « qui apaise »
  - [ndərɬˈɔjs] — *Morgeline*
    < arb. *ndërloksënj* « apaiser, assoupir » (F : 301)
    (Propriétés lénitives et rafraichissantes)

- « sucer »
  - [mɬˈag̊], [məɣˈagː], [məɣˈag], [məɣˈag], [məʁˈag], [mɬˈag], [mɬˈag], [məɣˈag] *Grande mauve*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.39)

- « gifle »
  - [pupˈɔɲɛ], [papˈaɲ], [papˈaɲ], [papˈaɲ] *Pavot somnifère*
    < cal. *papagnu* « gifle » (NDDC : 499), abr. *papagnə* « gifle, pavot » (DAM, III : 1423) ; Carpitelli, 2003
    (Propriétés somnifères)

- « souffle »
  - [sinˈap], [sinˈap] *Moutarde des champs*
    < ch.-s. * *nafus*- « souffle » (HS : 395)
    (Propriétés émollientes et expectorantes)

Activité anthropomorphique + Partie du corps humain

- « baise » + « main »
  - [bazamˈan] (→ ***Corps humain***) *Centaurée du solstice*
    (Involucre épineux dangereux, cfr. § 7.20)

- « souce » + « mamelle »
  - [sukamˈɛn] (→ ***Corps humain***) *Grand Cérinthe*
    (Jeux d'enfants, cfr. § 7.21)

- « gratte » + « cul »
  - [kromumbˈiθe] (→ ***Corps humain***) *Eglantier des chiens*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.44)
  - [gratakˈuʁ] (→ ***Corps humain***) *Salsepareille*
    (Propriétés thérapeutiques)

- « enfle » + « pénis »
  - [botatʃˈɛl] (→ ***Corps humain***) *Euphorbe réveille-matin*
    < abr. *abbottə* « enfler » (DAM, I : 16), arb. *cellə* « pénis » (DAM, I : 489)
    (Propriétés irritatives)

Activité anthropomorphique + Activité anthropomorphique

- « casse » + « mets »
  - [stɔkamˈɛnt] *Prêle des champs*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.29)

Activité anthropomorphique + Produit textile

- « carde » + « laine »
  - [karðaʎˈɛʃ] *Cabaret des oiseaux*
    (Emploi artisanal, cfr. § 7.27)

Activité anthropomorphique + Matière minérale

- « casse » + « pierre »
  - [spakapjˈɛtər] *Cétérac*
    < sic. *spaccapeṭṭṛi* « cétérac » (VS, V : 100)
    (Emploi thérapeutique)

Activité anthropomorphique + Qualificatif

- « qui tourne sauvage »
  - [vˈits eˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Vesce à gousses larges*
    (Forme et aspect générale de la plante)

Activité anthropomorphique + Partie du corps humain + Qualificatif

- « souce + mamelle doux »
  - [sukamˈɛn a ˈəmbl] (→ ***Corps humain***, → ***Morphologie***) *Chèvrefeuille commun*
    < nap. *zucà* « sucer, téter » (NVDN : 864), nap. *ménna* « mamelle » (NVDN : 402), alb. *e ëmbël* « doux » (Leka & Simone, 1996-1999 : 126)
    (Jeux d'enfants et saveur doux des fleurs)

Activité anthropomorphique + Nourriture

- « qui courre de présure »
  - [ʧikˈɔrja ðkwˈaju] (→ ***Emploi***) *Pissenlit*
    < abr. *cəcorə* « chicorée » (DAM, I : 485), abr. *qɥajjə* « présure » (DAM, III : 1631)
    (Port et emploi alimentaire)

Activité anthropomorphique + Zoonyme

- « saigne » + « cheval »
  - [skanakavˈal], [skanakavˈal], [fukakavˈal], [skanakavˈale] (→ ***Zoomorphismes***) *Brome des champs*
    < nap. *scannà* « égorger, saigner » (NVDN : 636)
    (Propriétés nuisibles)

- « pisse » + « chien »
  - [piʃakˈan] (→ ***Zoomorphismes***) *Moutarde pubescente*
    < sic. *pisciacani* « nom de plantes de familles diverses » (VS, III : 835)
    (Propriétés diurétiques)

8.4.6 Structures indiquant le corps humain ou l'une de ses parties

Partie du corps

- « menton »
  - [mrˈaj], [mrˈaːj], [mrˈaj] *Fenouil*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.31)

- « barbe »
  - [mjˈɛkər] *Prêle des champs*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.29)

  - [varvˈaʃk] *Molène*
    < cal. *varváschia* « molène » (NDDC : 755) < cal. *varva* « barbe » (NDDC : 754)
    (Propriétés thérapeutiques)

  - [varvˈaʃk] *Molène bouillon blanc*
    < cal. *varváschia* « molène » (NDDC : 755) < cal. *varva* « barbe » (NDDC : 754)
    (Propriétés thérapeutiques)

- « petit sein »
  - [mamulˈɛt] *Violette odorante*
    (Forme et aspect des pétales, cfr. § 7.55)

- « épine dorsale »
  - [kuðˈiːlːɛ] *Chondrille à tiges de jonc*
    < cal. *cudiḍḍa* « épine dorsale » (NDDC : 213)
    (Forme, taille et aspect des tiges)

- « oreillette »
  - [oricˈɛle] *Ficaire*
    < sic. *aricchieḍḍa* « tirant de chaussure » (VS, I : 241)
    (Forme et taille des feuilles)

Partie du corps + Partie du corps

- « pénis » + « tête »
  - [pitsakˈɔts] *Eglantier des chiens*
    (Propriétés thérapeutiques des fruits, cfr. § 7.44)

Partie du corps + Anthroponyme

- « merde de gitan »
  - [merd dtsˈiŋgr] (→ ***Anthropomorphismes***) *Bugrane épineuse*
    (Propriétés thérapeutiques des feuilles)

- « cheveux de vielle »
  - [lˈeʃ pjˈakjɛ] (→ ***Anthropomorphismes***) *Stipe pennée*
    (Propriétés magiques et thérapeutiques)

Parties du corps + Entité de la religion chrétienne

- « yeux de la Vierge Marie »
  - [sˈit ta ʃəmrˈis] (→ ***Hagionymes***) *Véronique commune*
    (Emploi thérapeutique des parties aériennes)

Partie du corps + Qualificatif

- « œil » + « tendu »
  - [ociti:zɛ] (→ ***Morphologie***) *Centaurée du solstice*
    (Forme des épines de l'involucre, cfr. § 7.20)

- « menton sauvage »
  - [mrˈaj tˈɛger], [mrˈa sarvˈatʃ], [mbrˈaj i ˈɛgər]
    [mrˈaj e ˈɛgər] (→ ***Habitat***) *Fenouil*
    (Emploi thérapeutique et caractère sauvage, cfr. § 7.31)

  - [mrˈaːjt e ˈɛger] (→ ***Habitat***) *Anis*
    (Emploi thérapeutique et caractère sauvage)

- « tête » + « dur »
  - [kaputˈɔst] (→ ***Morphologie***) *Renouée à feuilles d'oseille*
    < cal. *capatuosta* « espèce de plante graminacée » (NDDC : 130)
    (Forme, taille et aspect des inflorescences)

Partie du corps + Couleur

- « tête » + « doré »
  - [kriˈateʒ̊], [kriˈatez] (→ ***Morphologie***) *Centaurée du solstice*
    (Couleur des capitules floraux, cfr. § 7.20)

  - [kriˈatez] (→ ***Morphologie***) *Panicaut champêtre*
    (Couleur des capitules floraux)

- « pied » + « rouge »
  - [kɔŋbəkˈucɛ] (→ ***Morphologie***) *Carline en corymbe*
    (Couleur des tiges)

- « petit sein jaune »
  - [mamulˈɛt ʤˈalu] (→ ***Morphologie***) *Primevère officinale*
    (Forme et couleur des fleurs)

8.5 Motivations zoomorphiques

8.5.1 Zoonymes

Zoonyme générique

- « oiseau »
  - [fˈiɛr] *Fougère mâle*
    < *per- « oiseau » (HS : 422)
    (Propriétés thérapeutiques)

  - [fˈier] *Fougère-aigle*
    < *per- « oiseau » (HS : 422)
    (Propriétés thérapeutiques)

Canidés

- « louve »
  - [ʁˈup] *Orobanche crénelée*
    (Propriétés nuisibles, cfr. § 7.41)

Équidés

- « petite jument »
  - [peʌikˈɔm] *Prêle des champs*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.29)

Bovidés

- « petit bœuf »
  - [kˈałmer], [kˈaɣm], [kˈaɣm], [kˈaɣm], [kˈaɣm], [kˈamuʁ], [kˈałm], [kˈałm] *Grand roseau*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.10)

Cervidés

- « (champ des) petits cerfs »
  - [dərʃˈəreʒ̊], [dərʃˈərz], [tərʃˈər], [tirʃˈərz] *Folle avoine*
    (Emploi thérapeutique et magique, cfr. § 7.12)

Insectes

- « sauterelle »
  - [vrokondˈɛː] *Gouet d'Italie*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.9)

- « puce »
  - [splˈiter] *Vergerette du Canada*
    < gr. ψύλλα « puce » (DELG : 1294)
    (Propriétés répulsives)

  - [spiʎˈiθer], [spuʎˈiθer] *Solidage verge-d'or*
    (Propriétés thérapeutiques)

  - [spiʎˈiθe], [ʤiblˈiːfar] *Inule visqueuse*
    < gr. ψύλλα « puce » (DELG : 1294)
    (Propriétés répulsives)

Columbidés

- « petite pigeonne »
  - [pɫumbˈɛce] *Jonc à tépales pointus*
    < alb. *pëllumb* « pigeon » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 413)
    (Propriétés thérapeutiques)

Rapaces

- « petit milan »
  - [cˈifter] *Carotte sauvage*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.26)

Oiseaux aquatiques

- « oison »
  - [paparˈun], [paparˈine] *Coquelicot*
    (Propriétés narcotiques, cfr. § 7.42)

  - [paparˈun] *Pavot somnifère*
    (Propriétés narcotiques)

- « cygne »
  - [ʎabˈɔt] *Morelle noire*
    (Propriétés toxiques, cfr. § 7.46)

  - [labˈɔt] *Ansérine blanche*
    < slo. *labod* « cygne » (EWSS : 162)
    (Propriétés toxiques)

Volatiles de basse-cour

- « coq »
  - [ɟˈɛl] *Faux caroubier*
    (Emploi alimentaire)

- « poussin, oiseau »
  - [puɬˈier] *Menthe aquatique*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.40)

  - [puʌikˈare] *Pulicaire dysentérique*
    < gr. πουλλίον « oiseau, poussin » (LG : 420)
    (Propriétés répulsives et thérapeutiques)

  - [puɬikˈare] *Plantain pucier*
    < gr. πουλλίον « oiseau, poussin » (LG : 420)
    (Propriétés thérapeutiques)

Petits mammifères

- « hérisson »
  - [rˈits] *Lampourde d'Italie*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. 7.56)

- « petit chat »
  - [mˈatʃez] *Andrachné faux-téléphium*
    (Propriétés toxiques)

  - [mˈatʃez] *Fumeterre à petites fleurs*
    (Propriétés thérapeutiques)

  - [matʃarˈelʰ] *Queue-de-lièvre*
    (Forme et aspect des arêtes)

Partie du corps animal

- « crin »
  - [krˈin] *Barbon velu*
    < cal. *crinu* « crin de cheval » (NDDC : 202)
    (Emploi alimentaire)

- « serre, sabot »
  - [θˈundrez] *Épilobe à grandes fleurs*
    (Propriétés thérapeutiques)

  - [θˈundər] *Cresson de fontaine*
    (Propriétés thérapeutiques)

8.5.2 Structures avec un zoonyme

Partie du corps animal + Animal

- « moustaches de chat »
  - [mustˈɛca mˈatʃas] *Égylope ovale*
    (Emploi thérapeutique et propriétés nuisibles, cfr. § 7.1)

- « oreille » + « lièvre »
  - [veʃlj'ɛpur] — *Gouet d'Italie*
    (Propriétés toxiques, cfr. § 7.9)
  - [veʃlj'ɛpur] — *Patience aquatique*
    (Emploi thérapeutique)
  - [veʃlj'ɛpur] — *Chenillette sillonée*
    (Propriétés thérapeutiques)
- « oreille » + « âne »
  - [veʃaðj'ur] — *Gouet d'Italie*
    (Propriétés thérapeutiques, cfr. § 7.9)
- « barbe » + « coq »
  - [pupaɟ'ɛʎ] — *Coquelicot*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.42)
- « langue de vache »
  - [ɟ'uxa l'ɔps], [gʎ'uxza ʎ'ɔpes], [ɟ'uxa e ʎ'ɔps] — *Buglosse azurée*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.7)
  - [gʎ'uxa l'ɔps] — *Vipérine à feuilles de plantain*
    (Emploi thérapeutique)
- « langue » + « bœuf »
  - [gluxk'a] — *Vipérine d'Italie*
    (Emploi thérapeutique)
  - [ɟ'uxa k'aut] — *Oseille agglomérée*
    (Emploi thérapeutique)
- « langue de brebis »
  - [ɟ'uxa d'ɛles] — *Bourrache*
    (Propriétés thépeutiques, cfr. § 7.15)
  - [gʎ'uxza d'ɛʎes] — *Cynoglosse de Crète*
    (Emploi thérapeutique)
- « pied » + « corneille »
  - [kəms'ɔrːez] — *Grand Cérinthe*
    (Propriétés nuisibles, cfr. § 7.21)
  - [kəŋs'ɔrː] — *Chrysanthème des blés*
    (Propriétés nuisibles)

- « boyau de la poule »
  - [zˈɔrːa pˈuls] — *Grand liseron*
    (Port et propriétés nuisibles, cfr. § 7.18)
  - [zˈɔrːa pˈuls] — *Liseron très élégant*
    (Port et propriétés nuisibles)
- « œil » + « poule »
  - [sipˈul] — *Bourse-à-pasteur*
    (Emploi thérapeutique)
- « queue de renard »
  - [bˈiʃt ðˈɛʎprje] — *Prêle des champs*
    (Emploi thérapeutique, cfr. § 7.29)
  - [biʃtðˈɛlpər] — *Crételle épineuse*
    (Forme et aspect des inflorescences)
  - [biʃtðˈɛlpər] — *Koelérie à grandes fleurs*
    (Forme et aspect des inflorescences)
  - [biʃtðˈɛlpər] — *Queue-de-lièvre*
    (Forme et aspect des arêtes)
  - [biʃtðˈɛlpər] — *Alpiste*
    (Emploi thérapeutique)
  - [biʃtðˈɛlpər] — *Phléole subulée*
    (Forme et aspect des inflorescences)
- « queue » + « souris »
  - [biʃtmˈiː] — *Vulpin des champs*
    (Forme et aspect des panicules)
  - [biʃtmˈiː] — *Fragon faux houx*
    (Emploi thérapeutique)
- « mucus de brebis »
  - [cˈurːi dˈɛles] — *Bourrache*
    (Propriétés thérapeutiques des sécrétions, cfr. § 7.15)
- « cul » + « chien »
  - [biθcˈɛn] — *Eglantier des chiens*
    (Propriétés thérapeutiques des fruits, cfr. § 7.44)
- « couilles » + « coq »
  - [bolaɟˈɛl] — *Pissenlit vulgaire*
    (Propriétés magiques des akènes, cfr. § 7.50)

- « pet » + « truie »
  - [fendˈɔs] *Crépide à vésicules*
    (Propriétés laxatives)

Zoonyme + Genre

- « oiseau femelle »
  - [fˈier fˈɛmer] (→ ***Genre***) *Fougère femelle*
    < *per- « oiseau » (HS : 422)
    (Propriétés thérapeutiques)

- « oiseau masculin »
  - [fˈier maʃkułˈɔre] (→ ***Genre***) *Cétérac*
    < *per- « oiseau » (HS : 422)
    (Propriétés thérapeutiques)

Zoonyme + Qualificatif

- « cygne mou »
  - [ʎabˈɔt i bˈut] (→ ***Morphologie***) *Ansérine blanche*
    < slo. *labod* « cygne » (EWSS : 162)
    (Propriétés vénéneuses et aspect général)

- « petit bœuf sauvage »
  - [kˈałmer iˈɛger] (→ ***Morphologie***) *Roseau des bois*
    < cfr. § 7.10, alb. *i egër* « sauvage » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 119)
    (Forme générale et taille, aspect des tiges)

- « (champs de) petits cerfs sauvages »
  - [tərʃˈər a ˈɛgər], [dərʃˈər e ˈɛgər] (→ ***Habitat***) *Folle avoine*
    (Emploi thérapeutique et magique et milieu naturel de pousse, cfr. § 7.12)

Zoonyme + Biotope

- « oiseau des châtaigniers »
  - [fˈier i kʃtˈəɲave] (→ ***Habitat***) *Fougère femelle*
    < *per- « oiseau » (HS : 422)
    (Propriétés thérapeutiques et milieu naturel de pousse)

- « oiseau du fleuve »
  - [fˈier i ʎˈumit] (→ ***Habitat***) *Fougère-aigle*
    < *per- « oiseau » (HS : 422), alb. *lumë* « fleuve » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 292)
    (Propriétés thérapeutiques et milieu naturel de pousse)

- « petit coq de la montagne »
  - [garˈɔfałi i mˈaʎit] (→ ***Habitat***) *Œillet des forêts*
    < cal. *gaḍḍofu* « coq hermaphrodite » (NDDC : 289), alb. *mal* « montagne » (Leka & Simoni, 1996-1999 : 301)
    (Propriétés magiques et milieu naturel de pousse)

8.6 Motivations incertaines

- [kardˈɔɲ] *Cabaret des oiseaux*
  sous nap. *cardògna* « chardon sauvage épineux » (NVDN : 152)
  (cfr. § 7.27)

- [kardˈun] *Chardon du Midi*
  sous abr. *cardónə* « chardon » (DAM, I : 432)
  sous sns. *cardónë* « cardon comestible » (Pistillo & Littera : 63)
  sous fog. *cardone* « cardon » (DCDF : 32)

- [kardˈun] *Cirse commun*
  sous abr. *cardónə* « chardon » (DAM, I : 432)
  sous sns. *cardónë* « cardon comestible » (Pistillo & Littera : 63)
  sous fog. *cardone* « cardon » (DCDF : 32)

- [kardˈun] *Chardon laiteux*
  sous abr. *cardónə* « chardon » (DAM, I : 432)
  sous sns. *cardónë* « cardon comestible » (Pistillo & Littera : 63)
  sous fog. *cardone* « cardon » (DCDF : 32)

- [kardarˈil] *Chardon laiteux*
  sous abr. *cardarèllə* « espèce de champignon » (DAM, I : 432)
  sous sns. *cardarèllë* « espèce de champignon » (Pistillo & Littera : 63)

- [sakwastrˈits] *Égylope ovale*
  (cfr. § 7.1)

- [sakwatrˈip] *Brome des prés*
  sous cal. *saccutripa* « orge sauvage » (NDDC : 597)

- [ɡramˈatʃ] *Chiendent officinal*
  sous abr. *gramaccə* « chiendent » (DAM, II : 893)
  (cfr. § 7.2)

- [ɣramˈɛɲ] *Chiendent officinal*
  sous fog. *gramègne* « chiendent » (VFI : 87 ; DCDF : 64)
  (cfr. § 7.2)

- [ɣramˈiɲ] *Chiendent pied-de-poule*
  sous cal. *gramigna* « chiendent » (NDDC : 307)

- [ɡramˈiɲe] *Chiendent pied-de-poule*
  sous sic. *gramigna* « chiendent » (VS, II : 286)

- [jˈiːn] *Folle avoine*
  sous cal. *jìna* « folle avoine » (NDDC : 338)
  (cfr. § 7.12)

- [venarˈɔɬe] *Folle avoine*
  sous cal. *vèna* « avoine » (NDDC : 760)
  (cfr. § 7.12)

- [rːˈap], [rːapˈɛsce], [rːapˈɛsce] *Rave*
  sous lat. RĀPUM, -I (RĀPA, -AE f.) « rave » (DELL : 564)
  sous lat. NĀPUM, -Ī « navet » (DELL : 429)
  (cfr. § 7.16)

- [vrˈuv], [vrˈuv] *Rave*
  sous gr. βροῦχος « espèce de sauterelle, bruche » (DELG : 198)
  (cfr. § 7.16)

- [ritsitˈɛl] *Euphorbe rigide*
  sous sic. *rrizziteḍḍu* « euphorbe » (VS, IV : 238)
  sous sic. *rrizzari* « se dresser ; se cabrer » (VS, IV : 235)

- [rːˈap e bˈut] *Rave*
  (cfr. § 7.16)

- [fanˈuz] *Dactyle*
  sous sic. *fanusa* « diss » (VS, II : 19)

- [ʒbrˈɔfant] *Barbon double*
  sous cal. *śbafante* « fanfaron » (NDDC : 606)

- [barbavˈɛk] *Bâton de Jacob*
  sous sic. *varvabbeccu* « bâton de Jacob » (VS, V : 1015)

- [ʧambrakavˈaʎ] *Grand plantain*
  sous cal. *ciampa i' cavaḍu* « espèce d'herbe » (NDDC : 170)

- [burːˈaʤən] *Bourrache*
  sous abr. *burràggene* « bourrache » (Penzig, 1924, II : 75)

- [frˈajn], [vrˈajn], [vrˈajn], [vrˈajn], [vrˈajn],
  [vrˈajn], [vrˈajn], [burˈaʤən] *Bourrache*
  sous abr. *burrània* « bourrache » (Penzig, 1924, II : 75),
  verràine « bourrache » (DAM, IV : 2336)
  sous nap. *vorraina* « bourrache » (Penzig, 1924, II : 75)
  sous cal. *burràina*, *vurraina* « bourrache » (NDDC : 793)
  sous sic. *vurràina*, *burràina*, *burrània* « bourrache » (Penzig, 1924, II : 75)

- [vˈits], [vˈits], [vˈɛʧ], [vˈɛʧ], [vˈɛʧ] *Vesce commune*
  sous abr. *vèccə* « vesce » (DAM, IV : 2315)
  sous cal. *vizza*, *vizzə* « vesce » (NDDC : 775)
  sous sic. *vèccia* « vesce » (VS, V : 1047)
  (cfr. § 7.54)

- [dˈiːz] *Diss*
  sous sic. *ddisa* « diss » (VS, I : 912)
  (cfr. § 7.6)

- [muŋganˈats] *Cabaret des oiseaux*
  sous sic. *munganazzu* « chardon » (< sic. *muganazzu*) (VS, II : 880)
  (cfr. § 7.27)

- [fənucˈɛt] *Fenouil*
  sous sns. *fënucchjettë* « fenouil » (Pistillo & Littera, 2006 : 141)
  sous fog. *fenucchjille* « petit fenouil » (DCDF : 55)
  (cfr. § 7.31)

- [jˈunʤ] *Jonc courbé*
  sous abr. *jónghə* « jonc » (DAM, II : 955)
  sous luc. *yúnć* « jonc » (DDB : 351)
  sous nap. *iunco* « jonc » (NVDN : 343)
  sous cal. *júncu* « jonc » (NDDC : 343)
  sous sic. *iùncu* « jonc » (VS, II : 407)
  (cfr. § 7.35)

- [jˈunʤ], [jˈunʤ], [jˈung] *Jonc diffus*
  sous abr. *jónghə* « jonc » (DAM, II : 955)
  sous luc. *yúnć* « jonc » (DDB : 351)
  sous nap. *iunco* « jonc » (NVDN : 343)
  sous cal. *júncu* « jonc » (NDDC : 343)
  sous sic. *iùncu* « jonc » (VS, II : 407)

- [rambaʃwˈɔɣ] *Muscari à toupet*
  sous abr. *rambašciónə* « ail à toupet » (DAM : 1661)
  sous abr. *lambasciunə* « framboise » (DAM : 969)
  (cfr. § 7.37)

8.7 Motivations opaques

- [ɣˈɔr] *Agave d'Amérique*

- [ʤabˈarː] *Agave d'Amérique*

- [xalvˈan] *Angélique sauvage*

- [saltsarˈɔɣe] *Arroche marine*

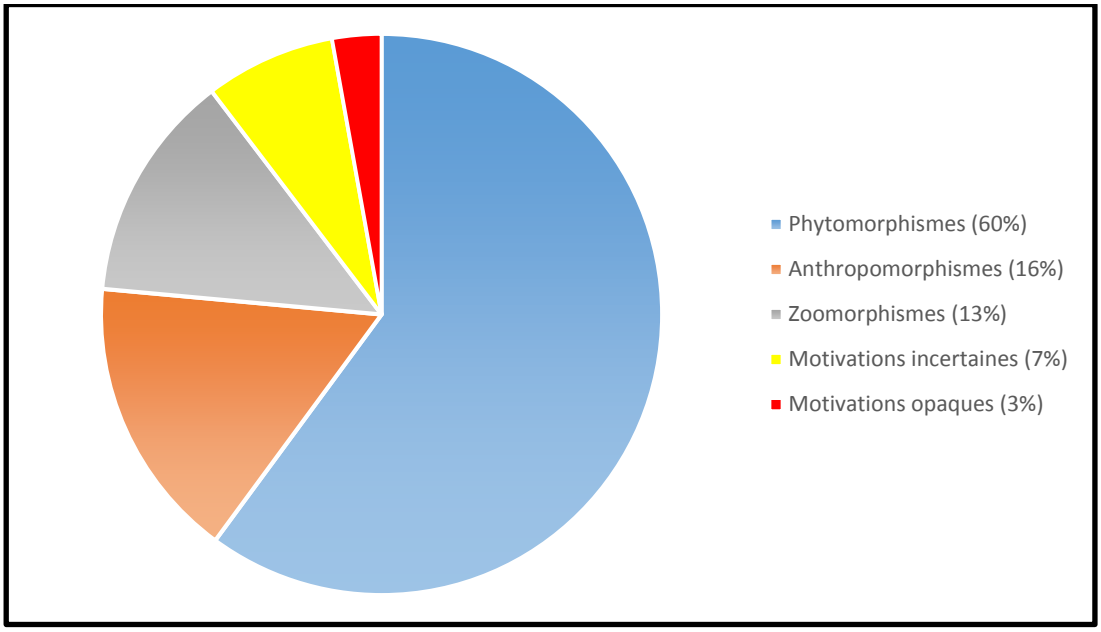
- [njˈɛp] *Calament faux népéta*

- [kˈərp] *Chanvre*

- [marːvˈaʃ] *Fétuque élevée*
- [sarːˈəng] *Luzerne à fruits en faux*
- [tsˈərpuː] *Caucalis à grandes fleurs*
- [ʃˈərp], [ʃˈɛlb] *Cresson amphibie*
- [ʎipˈuʃ] *Sélaginelle denticulée*
- [łaprˈist], [łaprˈist] *Radis ravenelle*
- [rːˈilk] *Radis ravenelle*
- [muzlˈin] *Morgeline*
- [ʧərtsˈɔl] *Germandrée petite-chêne*
- [ʧirsˈuʎ] *Véronique commune*
- [kaʎˈɔce] *Molène*
- [cefkaʎˈiðe] *Verveine officinale*

8.8 Remarques récapitulatives

Étant donné l'extension de notre corpus, nous avons considéré pertinent d'effectuer des analyses statistiques concernant les motivations qui sous-tendent les phytonymes étudiés ; le graphique ci-dessous illustre en particulier la distribution des typologies motivationnelles illustrées par les données de notre corpus.



Graphique 1 - Répartition des thèmes motivationnels

Sur la base des observations issues de la vision globale de nos données motivationnelles, offertes par la classification qu'on en a faite, le grafique 1 ci-dessus montre que les motivations phytomorphiques apparaissent avec une fréquence plus élevée par rapport à tous les autres thèmes motivationnels et, en effet, les phytomorphismes représentent 60% du corpus motivationnel tout entier. Il s'agit d'une tendance connue en littérature qui a été également mise en évidence dans de nombreuses études sur la zoonymie, telles que celle concernant les désignations des petits animaux d'aire Bantu du Zaïre où Kutangidiku (1995 : 443) affirme que les motivations soi-disant descriptives sur lesquelles se fondent les désignations des petits animaux apparaissent avec une fréquence de l'ordre de 67,5% par rapport à l'ensemble des désignations étudiées; Goudi (2011: 235) observe aussi la même tendance pour ce type de motivation dans la zone de l'Ile grecque de Lesbos. La présence massive de désignations motivées par les traits morphologiques, comportamentaux, éthologiques, phénologiques et, plus généralement, par les caractéristiques perçues moyennant les cinq sens humains est mise aussi en évidence dans deux autres études portant sur la motivation en phytonymie : Signorini (2005 : 650) observe que les motivations descriptives concernant un corpus phytonymique relatif à l'arc alpin représentent 41% du total, tandis que dans l'étude sur la phytonymie daco-roumaine de Scarlat (2008 : 1046), la fréquence des désignations basées sur les caractéristiques physiques des plantes est de l'ordre de 33,69%. Une présence aussi massive de désignations descriptives dans le corpus phytonymique *arbëresh* ne doit pas surprendre car cette typologie motivationnelle appartient à la phase d'évolution onomasiologique plus récente et laisse, par conséquent, des traces plus nombreuses et évidentes dans les systèmes lexicaux des langues. Les motivations de ce type sont sans aucun doute le fruit du mouvement constant et « cyclique » qui affecte la motivation et qui amène à « ré-interpréter »

et à « re-créer » un signe pour comprendre les mutations que subit le motif à la base d'une unité lexicale à travers des processus de métamorphose qui se succèdent dans le temps et dans l'espace (Dalbera 2002 : 846). En revanche, les anthropomorphismes (païens et chrétiens) représentent, un pourcentage beaucoup plus faible par rapport à celui des phytomorphismes : ils correspondent à 16% des motivations identifées, un pourcentage proche de celui des zoomorphismes (13%) ; ces deux typologies motivationnelles représentent les stades onomasiologiques, respectivement, moyen et plus ancien dans la stratigraphie envisagée par Alinei (1984) et confirment, donc, le schéma évolutif tracé par cet auteur selon lequel la présence du nom d'un animal existe sans aucun doute depuis plus longtemps par rapport à celle qui renvoie au type anthropomorphique. Par conséquent, les zoomorphismes seront très rarement attestés par rapport aux anthropomorphismes ou aux phytomorphismes. Il faut aussi rappeler le fait que le cadre classificatoire utilisé dans le domaine des études motivationnelles selon l'approche proposée dans le cadre des atlas multilingues à partir de la théorisation de Mario Alinei, prévoit une séquence dans l'évolution onomasiologique qui a comme phase plus ancienne, et donc moins attestée, celle zoomorphique où l'animal est « parent » de l'homme qui le vénère comme totem et comme entité sacrée (Alinei, 1984 ; Caprini, 1998). Par la suite, avec le passage de la société primitive à une organisation sociale basée sur la distinction entre les classes, l'« animal-parent » se traduit, tout d'abord, dans un être anthropomorphique païen (esprits, sorcières, elfes, lutins, divinités païennes, etc.) et puis, dans un être anthropomorphique appartenant à une religion monothéiste, chrétienne ou islamique (saints, démons, madonnes, Allah etc.) (Alinei, 1984 ; Caprini, 1998) ayant tous les pouvoirs « magico-religieux » distribués, dans la phase évolutive primitive, entre les différentes catégories du réel à travers lesquelles l'« animal-parent » se manifestait (Alinei, 1984 : 75). Les *Motivations incertaines* (7%) et les *Motivations opaques* (3%) représentent également une toute petite partie du corpus phytonymique *arbëresh* tout entier et mériteraient d'être élucidées : leur analyse pourrait même changer la structure ou le poids des différentes catégories de ce classement et aider à la reconstruction de quelques cas de remotivation.

L'analyse quantitative des données à notre disposition confirme la présence de trois grandes typologies motivationnelles qui reflètent les trois stades fondamentaux de l'évolution idéologique tracés par Alinei (1984), c'est-à-dire le stade zoomorphique, anthropomorphique païen et anthropomorphique chrétien. En revanche, les motivations phytomorphiques représentent un stade d'évolution onomasiologique encore plus récent où les signes linguistiques sont surtout remotivés, comme le montrent par exemple les structures motivationnelles se basant sur les « noms d'objets divers » (cfr. § 8.3.1.3).

En ce qui concerne la classe motivationnelle de la « morphologie de la plante et de ses organes », le végétal est désigné, dans la plupart des cas, par l'intermédiaire d'une image

motivante qui renvoie à ses caractéristiques physiques au sens strict du terme: la forme, la taille, l'aspect, la couleur de l'un de ses organes, le port, l'odeur, la saveur, les secrétions, la qualité d'une de ses parties, le bruit que l'on perçoit, le caractère mauvais, le caractère sauvage, les propriétés irritatives et nuisibles, les propriétés toxiques et, la plupart du temps, son utilisation thérapeutique, magico-rituelle, alimentaire, domestique ou artisanale. Nous aimerions également souligner le fait que cette typologie motivationnelle qui se base sur les traits morphologiques et comportamentaux des végétaux reflète les representations que les locuteurs se font des différentes caractéristiques végétales. Cependant, ces représentations peuvent également être liées à des élements culturels, tout en traduisant la perception d'un trait phytomorphique, comme dans le cas des structures motivationnelles qui se basent sur l'image « qualificative » (cfr. § 8.3.1.4) ou sur celle « quantitative » (cfr. § 8.3.1.5). Les désignations formées à partir d'un terme générique (cfr. § 8.3.1.1), tel que « herbe », « fleur » ou « épine » sont expliquées, dans le cadre interprétatif proposé par Alinei, sur la base du tabou linguistique et les termes génériques sont donc ainsi considérés comme substitutifs. En effet, le générique est un nom qui en remplace un autre précédemment tabouisé (Zelenin, 1989a : 231) et dans le cas des phytonymes, le tabou concerne sans aucun doute les propriétés thérapeutiques ou magico-religieuses des espèces botaniques. Les données de notre corpus concernant ce groupe de structures motivationnelles confirment que la motivation primaire représentée par le nom générique renvoie dans presque la totalité des cas à l'emploi thérapeutique des espèces désignées, c'est-à-dire qu'il s'agit de plantes médicinales dont le nom n'est pas prononcé, que ce soit pour renforcer les propriétés dont elles sont dotées (Zelenin, 1989a : 174) ou parce qu'elles sont considérées comme des espèces dangereuses pour l'homme (Zelenin, 1989a : 174). Dans cette dernière catégorie sont en effet rangées les désignations tabouïsées de l'ortie dont l'image motivante est justement « cendres », représentation véhiculée par un nom de remplacement qui renvoie à l'idée du feu et donc aux propriétés irritatives de l'espèce (cfr. § 8.3.1.9).

La direction de la création lexicale va vers la métonymie lorsque la plante est désignée par l'un de ses organes, comme dans le cas des structures motivationnelles basées sur le nom d'un « organe de la plante » (cfr. § 8.3.1.6) ; il s'agit dans ce cas de la partie du végétal ayant une fonction phytothérapeutique ou de celle qui, étant plus développée, apparaît comme plus évidente et est par conséquent perçue de manière immédiate à l'œil nu. Le trait caractéristique perçu peut concerner aussi la sensation de bruit que le végétal ou l'une de ses parties produisent après une stimulation : la création lexicale se fonde donc sur l'onomatopée comme dans le seul et unique cas concernant la désignation de la blackstonie perfoliée (cfr. § 8.3.1.7). On observe, en revanche, l'action de la métaphore dans la création lexicale qui se base sur un « pétronyme » qui renvoie à la couleur des fleurs de la clématite brûlante (cfr. § 8.3.1.8). Les propriétés très nuisibles de

l'orobanche se traduisent par les images du « brouillard » (cfr. § 8.3.1.10) et avec le nom de l' « hématurie » renvoient à un trouble grave de l'appareil urinaire (cfr. § 8.3.1.11).

La typologie de structures motivationnelles la plus nombreuse dans le domaine phytologique est celle des « transferts phytonymiques ». Comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre précédent (cfr. ch. VII, § 7.57), il s'agit d'un échange de noms entre les espèces végétales, tout comme on peut l'observer en zoonymie, un domaine au sujet duquel Caprini elle-même (2004 : 30) soutient que les transferts zoonymiques représentent la règle surtout pour les noms des petits animaux. En phytonymie, lorsque le nom d'une plante passe à désigner une ou plusieurs espèces, il s'agit, dans la plupart des cas, d'un « transfert » des propriétés intrinsèques que partagent les deux végétaux concernés : par conséquent le même nom indique qu'il s'agit de la même typologie de plante. En effet, dans notre corpus le même nom désigne en général les plantes officinales dont les propriétés thérapeutiques sont présentes dans toutes les espèces ayant la même dénomination : l'image « marguerite » désigne la marguerite (*Leucanthemum vulgare* [Vaill.] Lam.) mais aussi la pâquerette et les deux espèces sont dotées de puissantes propriétées thérapeutiques outre que prophétiques dans le domaine amoureux ; cela est témoigné par l'utilisation traditionnelle des pétales de ces fleurs pour comprendre si la personne aimée partage ou ne partage pas nos sentiments (cfr. *m'aime, ne m'aime pas*). Tout comme les transferts zoonymiques renvoient à l'importance que certaines espèces d'animaux ont eu sur le plan magico-religieux, les espèces végétales ont sans aucun doute elles aussi joué ce rôle et les transferts représentent justement des dénominations substitutives qui ont eu certainement origine à partir d'un tabou concernant ces plantes. Cependant, le facteur de l'analogie joue également un rôle dans le choix du nom qui est transféré et, tout comme dans la plupart des dénominations phytomorphiques, les traits concernant la forme, l'aspect et les dimensions communes à deux ou plusieurs végétaux ont été déterminants pour les convergences des nomenclatures.

Parmi les motivations liées à la morphologie des plantes dominant cette catégorie, la référence à la couleur (cfr. § 8.3.1.2) se borne uniquement à un petit nombre d'espèces végétales qui présentent un trait morphologique coloré en ce qui concerne la tige, les feuilles, les baies et les propriétés tinctoriales de ses fruits, comme dans le cas de la garence.

Les structures motivationnelles liées, en revanche, à l'habitat de la plante (cfr. § 8.3.3) ne sont citées qu'en très petit nombre dans notre corpus : les motivations observées concernent les milieux de développement des végétaux et renvoient, dans notre cas, aux plantes aquatiques telles que la menthe et le jonc. En revanche, lorsque le nom du biotope est spécifié par un anthroponyme religieux, on fait référence à un lieu générique où pousse une plante qui, dans notre cas, est nuisible : « champ du diable » pour l'orge maritime.

Les structures motivationnelles se référant à l'emploi de la plante (cfr. § 8.3.4), indiquent non seulement la simple utilisation alimentaire des espèces mais utilisent très souvent la métaphore concernant la nourriture pour parler, surtout, des utilisations thérapeutiques des végétaux ou de l'une de leurs parties. L'image du « pain » renvoie en particulier à des plantes à qui les croyances populaires attribuent des pouvoirs propitiateurs sur l'abondance de la récolte, et dont les traces sont encore visibles dans certains jeux enfantins proposant des chansonnettes sur le « pain et vin » en association avec quelques espèces, telles que l'orge maritime. Le « pain » peut renvoyer aussi, en revanche, aux propriétés bénéfiques d'un végétal, ce qui est plus évident lorsque cette unité motivationnelle est spécifiée par un nom d'une entité de la religion chrétienne ou un zoonyme car ils soulignent la référence à l'emploi en médecine populaire de la plante, comme par exemple pour la grande brize nommée « pain de l'Enfant Jésus » ou la cousteline nommée « pain de lièvre ». Cette dernière structure motivationnelle, notamment « nourriture + animal », caractérise un petit groupe de phytonymes et est considérée par Alinei (1984 : 99) comme un type zoomorphique très commun en phytonymie : l'évolution vers un anthropomorphisme religieux se retrouve dans la structure « nourriture + entité de la religion chrétienne », représentée dans notre corpus par un seul et unique exemplaire désignant la grande brise « pain de l'Enfant Jésus » illustré ci-dessus. Les animaux « mangeurs » qui apparaissent dans ces syntagmes sont le lièvre, le serpent, le loup et la truie : il s'agit d'animaux-totem très communs dans toutes les cultures mondiales et qui sont donc les symboles des vertus caractérisant l'animal-totem, telles que la sacralité, la protection, le salut, le guide et traduisent en phytonymie les vertus protectrices, bénéfiques, salvatrices des plantes qu'ils désignent. Le rapport sémantique entre zoonyme et espèce végétale est donc fondé sur des motivations culturelles et non pas simplement sur des ressemblances morphologiques : la plante assume, ainsi, les mêmes vertus sacrées typiques de l'animal-totem. Dans la phase suivante, la sacralité de l'animal passe à caractériser le saint ou n'importe quelle figure anthropomorphique chrétienne, qui fournit par tradition son salut à l'homme.

Le deuxième grand thème motivationnel que les données de notre corpus mettent en évidence concerne les antropomorphismes ; dans cette classe, il est possible d'observer des désignations qui renvoient à des éléments liés à différentes couches culturelles d'origine, ce qui confirme ce que Lambertz (1973) avait affirmé à propos des typologies des mythes albanais qu'il considérait comme trés anciens et diversifiés. En effet, ces désignations montrent clairement les traces de tous les stades évolutifs du développement onomasiologique tracé par Alinei dans le domaine notamment de la zoonymie dialectale (1984) : les motivations parentélaires les plus anciennes renvoient aux images « ancêtres » pour l'espèce violette et « petite mère » pour l'amarante en représentant aussi une nouveauté par rapport aux données analysées par Alinei

(1984 : 92). Cet auteur n'avait pas trouvé la présence de noms parentélaires pour les plantes, ce qui lui avait fait souligner la marginalité de la représentation totémique des végétaux par rapport à celle des animaux et des phénomènes atmosphériques. Bien que moins nombreuses par rapport au reste des typologies désignatives de notre corpus, la présence en phytonymie populaire *arbëreshe* de ces petites traces de motivations parentélaires pour les plantes nous amène donc à croire qu'il ait existé jadis dans le domaine albanais une forme de totémisme végétal à côté du plus commun et répandu totémisme animal. Les traces de motivations anthropomorphiques païennes sont aussi présentes dans notre corpus et apparaissent dans les images du « lutin » pour l'orge maritime et dans celle des « cheveux de (la) vieille » pour la stipe pennée, ces deux espèces étant employées dans les rituels magico-populaires. Le stade suivant de l'évolution onomasiologique selon l'approche d'Alinei est celui des anthropomorphismes chrétiens : il est documenté dans notre corpus par deux typologies lexicales qui renvoient, d'un côté aux hagionymes tels que « Dominique André » pour désigner les propriétés thérapeutiques du gouet et, de l'autre, aux noms de personnages religieux tels que « moines » désignant, en revanche, les propriétés thérapeutiques de la prêle des champs. Les motivations « hagionyme » et « personnage religieux » pour une plante ont, selon Alinei (1984 : 92), « *un carattere strutturale e non casuale* » (fr. un caractère structural et non casuel) parce qu'elles renvoient aux vertus magiques, c'est-à-dire à celles officinales, médicinales, calmantes, excitantes, aphrodisiaques, hallucinogènes, analgésiques, etc. des végétaux : ces types de désignations symbolisent les vertus miraculeuses de certaines plantes (Alinei 1984 : 96). Les espèces végétales de notre corpus sont aussi « humanisées » lorsque les images exprimant une activité anthropomorphique renvoient aussi bien aux caractéristiques phytothérapeutiques du végétal qu'à certains de ses aspects morphologiques. La plante peut être également désignée par le nom de l'une des parties du corps humain qui renvoie, comme on l'a déjà souligné, métaphoriquement et dans la plupart des cas, aux propriétés médicinales des végétaux. En particulier, dans les cas de noms tels que « barbe », menton », « sein », « yeux » ou « cheveux », ces métaphores trouvent leur origine dans les croyances populaires qui voient, par exemple, dans les cheveux ou dans la barbe, le siège de la puissance et de la force humaine (Beccaria, 1995 : 219).

Bien que peu nombreuses, les motivations zoomorphiques sont bien documentées dans notre corpus où la présence de zoonymes est en général très fréquente, ces éléments lexicaux faisant fonction aussi de spécificateurs. L'emploi d'un animal pour désigner un végétal renvoie, dans la plupart des cas, aux propriétés thérapeutiques, magico-thérapeutiques ou nuisibles des plantes et confirme, également, la vision zoocentrique du monde qui dominait dans la préhistoire et qui est typique du totémisme, où l'animal est sacré et constitue par conséquent le mode d'identification et de comparaison auquel tout est rapporté : il y a une identification magico-

religieuse entre l'homme et l'animal, entre l'animal et le végétal, entre l'animal et les phénomènes atmosphériques, entre l'animal et les maladies.

La présence de zoonymes génériques est représentée par une seule motivation, notamment « oiseau » qui renvoie aux propriétés thérapeutiques de deux espèces de fougère, c'est-à-dire le *Dryopteris filix-mas* (L.) Schott et le *Pteridium aquilinum* (L.) Kunh.

Il faut aussi remarquer le fait que les nombreuses espèces d'animaux documentées par les motivations phytonymiques de notre corpus donnent aussi la possibilité d'analyser les zoonymes pour comprendre la typologie zoologique à laquelle les communautés font référence. Ce qui permet, ainsi, de réaliser une comparaison avec l'évolution historico-culturelle de la civilisation humaine. La présence d'animaux sauvages tels que serpents, loups, juments, cerfs, sauterelles, puces, pigeons, milans, cygnes et hérissons renvoie au stade préhistorique de cette évolution ; il s'agit là d'une période où l'on pratiquait la chasse et la cueillette et les animaux sauvages que l'homme préhistorique voyait apparaître devant lui étaient surtout des bêtes sauvages, des oiseaux, des amphibiens et des insectes avec lesquels *"l'uomo preistorico ha istituito dei rapporti magici totemici, determinati dall'insufficienza dei mezzi di produzione"*[2] (Alinei, 1984 : 17). Avec l'évolution des techniques de production et donc avec l'introduction de l'agriculture et de l'élevage, les relations entre l'homme et l'animal se rationalisent et ne sont plus exclusivement magico-religieuses : l'homme apprivoise et contrôle les animaux, tandis que lors de la phase précédente c'étaitent les animaux qui controlaient l'espèce humaine et la dominaient ; à cette deuxième phase appartiennent les animaux domestiques et d'élevage, représentés dans notre corpus par le bœuf, le coq, le poussin et le chat. En même temps, dans notre corpus apparaît aussi une typologie lexicale très fréquente en phytonymie, notamment « partie du corp animal + animal », qui renvoie dans la majorité des cas aux propriétés thérapeutiques des espèces désignées. Cependant, il a été nécessaire de renvoyer aux aspects morphologiques des plantes désignées par cette même structure motivationnelle lorsque les informations folkloriques et ethnographiques dont nous disposions ne nous ont pas permis de pénétrer les couches les plus profondes de la motivation qui reste donc fondée sur la morphologie de la plante.

Comme nous l'avons déjà anticipé, les *Motivations incertaines* regroupent un tout petit nombre d'emprunts italo-romans qui n'ont pas été analysés parce qu'ils ne sont pas issus de la créativité lexicale *arbëreshe*. En revanche, les *Motivations opaques* regroupent des phytonymes qu'il ne nous a pas été possible d'élucider ni formellement ni sémantiquement, mais qui mériteraient néanmoins d'être pris en considération dans le futur car il se pourrait qu'ils cachent

[2] L'homme préhistorique a institué des relations magiques totémiques, déterminées par la pénurie des moyens de production (N.T.).

des informations capables de changer les évaluations sur les motivations phytonymique *arbëreshe* que l'on a faites dans cette étude.

Conclusions

La recherche en dialectologie et en géolinguistique dans l'aire albanophone, et plus précisément dans le domaine des dialectes *arbëreshë*, offre encore de nombreuses opportunités de réflexion théorique.

Dans la recherche que nous avons présentée ici, nous avons choisi d'analyser la phytonymie populaire en focalisant notre attention sur les aspects lexico-sémantiques et motivationnels à l'origine des désignations dialectales des plantes sauvages collectées par l'intermédiaire des enquêtes de terrain menées dans huit localités de plusieurs régions d'Italie du sud. La phytonymie dialectale représente l'un des secteurs que la sémantique ne parcourt encore que très rarement ; elle est en effet peu exploitée par rapport à la zoonymie populaire qui abonde en contributions de la part des nombreux linguistes notamment dans le cadre des recherches pour l'*Atlas Linguarum Europae* (ALE) et l'*Atlas Linguistique Roman* (ALiR).

Ces entreprises géolinguistiques transnationales ont abordé l'étude des faits lexicaux en orientant leurs travaux essentiellement sur le rôle que la motivation sémantique a dans la création lexicale, en tant que composante fondamentale du processus de dénomination. Notre recherche s'est donc inspirée de l'étude à grande échelle de la motivation sémantique que l'ALE et l'ALiR ont déjà lancée depuis longtemps. Notre étude a eu notamment un double objectif : tout d'abord, celui d'analyser des phytonymes *arbëreshë* de la perspective sémantico-motivationnelle pour déterminer d'éventuelles régularités structurales au niveau sémantique et, ensuite celui d'élucider l'origine de ces phytonymes caractérisés par un étymon opaque ou incertain. Comme nous l'avons souvent rappelé, la reconstruction du lexique albanais est caractérisée par des parcours très insidieux, qui nous ont souvent empêchée d'identifier les motifs à la base des désignations, et par la pénurie surtout de données en diachronie se référant à des stades plus anciens de l'évolution des dialectes albanais, ce qui n'a pas facilité la reconstruction du changement lexical. En diatopie aussi, les données lexicales sont très peu nombreuses et par conséquent il n'a été presque jamais possible d'identifier des ressemblances phoniques et des récurrences de représentations nous permettant de reconstruire l'évolution des signes et l'action puissante de certains mécanismes de remotivation lexicale tels que l'attraction paronymique. En outre, la situation particulière de contact linguistique concernant les dialectes *arbëreshë* est responsable des restructurations et des relexicalisations qui caractérisent fréquemment ces systèmes dialectaux et rendent encore plus complexe l'analyse lexicale.

Pour ces raisons, l'identification des motivations qui ont donné naissance aux désignations de notre corpus a souvent été fondée sur des analyses de type diachronique consistant en la comparaison avec d'autres systèmes linguistiques, non apparentés avec l'albanais, tels que les langues chamito-sémitiques, le grec ancien, le turc, l'arménien, le bulgare et même sanscrit, comme dans le cas des désignations de la violette (cfr. ch. VII, § 7.55). Le fait de ne pas disposer d'un corpus aux dimensions conséquentes et de ne pas pouvoir faire appel à des informations diachroniques approfondies, comme c'est en revanche le cas pour le domaine italo-roman, nous a révélé la relative inapplicabilité à la reconstruction du lexique phytonymique *arbëresh* de l'approche que Guiraud et Dalbera ont proposé, centrée sur les processus de remotivation cyclique du lexique d'un système linguistique.

Lorsque nous nous sommes retrouvée à élucider des formes avec plusieurs interprétations possibles, comme dans le cas de la centaurée du solstice (cfr. ch. VII, § 7.20), nous avons quand même pris en compte la réflexion de Dalbera (2006a : 137) selon laquelle, le motif présidant à la création d'un signe pourrait

> *« être envisagé de plusieurs manières différentes, sans qu'il y ait nécessairement de hiérarchie entre elles (la meilleure interprétation) ni surtout d'exclusive (la véritable interprétation). Il y aurait place en matière de lexique pour des interprétation concurrentes […] ».*

En ce qui concerne, en revanche, la comparaison des données motivationnelles de nos analyses, nous avons pu constater l'existence d'analogies avec les études spécifiques sur la phytonymie, en particulier celles de Signorini (2005) et de Scarlat (2008). En revanche, d'autres analogies identifiées concernant les typologies motivationnelles ont été celles que le monde végétal *arbëresh* partage avec le monde animal et avec les données sur les motivations zoomorphiques identifiées dans le contexte européen grâce aux travaux lancés par l'ALE et l'ALiR. Cette tendance à désigner une plante par le nom d'un animal avait déjà été observée par Atran (1999) qui la considère comme très répandue par rapport à celle plus rare qui nomme un animal par le nom d'une plante. Étant donné que le motif traduit le mode de représentation que la communauté se fait de la réalité environnante (Dalbera 2006a), ces analogies entre les animaux et les plantes pourraient être interprétées comme le résultat de perceptions communes des traits caractérisant ces êtres vivants. Malheureusement, on n'a pas encore la possibilité réelle de réaliser une comparaison à large échelle comme cela est possible en revanche pour la zoonymie populaire européenne, puisque les données concernant la motivation en phytonymie dialectale sont encore trop peu nombreuses et que, dans notre cas, cette thèse représente la première étude sur la phytonymie populaire *arbëreshe*.

Le classement des motivations de tous les phytonymes de notre corpus a mis en évidence trois types motivationnels qui sont déjà largement attestés dans la littérature aussi bien en ce qui

concerne la zoonymie que la phytonymie : ce sont les motivations phytomorphiques ou descriptives, les zoomorphismes et les anthropomorphismes. Nos données montrent en général deux types de tendances: compte tenu de la grande fréquence de citation des motivations phytomorphiques (60%), il semblerait que les aspects descriptifs des végétaux soient beaucoup plus importants que les motivations liées aux aspects culturels; la présence de zoomorphismes (13%) et d'anthropomorphismes (16%) témoigne en revanche d'une corrélation régulière entre le descriptif et le symbolique, comme le fait remarquer Albert-Llorca (2004 : 239) quand elle illustre le rôle des éléments culturels dans les classifications ethnoscientifiques. Toute la variété de zoomorphismes et d'anthropomorphismes présents dans notre corpus nous ramène à ce propos, sans aucun doute, à des motivations culturellement déterminées et montre également l'existence d'un totémisme végétal représenté par les anthropomorphismes parentélaires (cfr. ch. VII, § 7.55, « ancêtres » et § 7.5 « petite mère »). L'existence d'un renvoi aussi précis à une forme d'idéologie extrêmement lointaine dans le temps et qui remonte, d'après Mario Alinei, sans aucun doute, au Paléolithique, peut être considérée comme le « correspondant végétal » du totémisme zoomorphique. Dans la préhistoire, l'animal était parent de l'homme et *« l'esemplificazione a livello mondiale è immensa, praticamente in tutte le aree del globo si usa identificare determinati animali con i propri antenati, e chiamarli con vari nomi di parentela »*[1] (Caprini, 2004 : 28). De même, nos données montrent le fait que dans le domaine phytonymique albanais la plante était aussi un parent et que, tout comme l'animal-totem, elle sauvait, protégeait et nourrissait l'homme et était, par conséquent, vénérée et redoutée. Ce qui nous permet aussi de confirmer ce qu'Alinei (1984, 1997b) soutient à propos de l'espace linguistique qui, selon son approche, est focalisé sur les représentations culturelles véhiculées par les désignations.

Le rôle que la culture a dans les classifications populaires apparaît en effet dans les données de notre corpus qui nous ont aussi permis de tracer une stratigraphie des motivations qui reviennent par la suite dans le temps sur le développement de l'idéologie à partir du Paléolithique jusqu'à nos jours. On trouve ainsi la « plante-parent », la « plante-animal », la « plante-lutin », la « plante-saint » et en dernier lieu, la « plante à caractère phytomorphique »: on part d'une conception totémique des végétaux selon laquelle la « plante-parent » renvoie sans aucun doute à l'idéologie de sociétés non classistes et matriarcales, dans lesquelles la « mère » était la figure la plus importante de la communauté-tribu. La « plante-animal » représente elle-même, parallèlement, la phase la plus ancienne, car les sociétés préhistoriques sont culturellement zoocentriques en raison du fait que la survie des hommes-chasseurs du Paléolithique dépendait des animaux sauvages, des oiseaux, des amphibiens, des reptiles et des insectes (Alinei, 1984 :

[1] L'exemplification au niveau mondial est énorme, on a l'habitude, pratiquement dans toutes les régions du globe, d'identifier des animaux particuliers avec ses ancêtres, et de les nommer avec différents noms de parentèle (N.T.).

38). Dans le stade évolutif successif, l'animal est remplacé par les épiphanies anthropomorphiques qui révèlent le rôle désormais marginal que les animaux jouent après l'introduction des techniques agricoles et d'élevage du Néolithique. L'homme est maintenant au centre de l'idéologie des sociétés classistes et l'animal est dominé par l'être humain qui vénère des êtres anthropomorphiques païens. Avec l'avènement du christianisme, on peut constater un remplacement ultérieur des êtres païens par des figures de saints, démons et madones qui sont le fruit des idéologies monothéistes plus récentes (Alinei, 1984).

En revanche, la présence de « plantes à caractère phytomorphique », c'est-à-dire de plantes classifiées selon des critères formels et utilitaristes, nous a amenée à prendre en considération l'aspect théorique lié à la fonction classificatoire du motif que Dalbera (2006a : 22) définit selon les termes suivants :

> *« Le motif est en définitive l'interface entre langue et univers ; il est représentation de l'ordre du monde mais ne prend l'existence qu'en étant exprimé ; c'est le signe dans sa globalité qui traduit une vision du monde ; celle-ci résulte d'un consensus social sur l'expression de cette appréhension filtrée de l'univers qui consiste à y délimiter des entités discrètes, à les caractériser par un trait saillant qui devient ipso facto classificatoire ».*

Albert-Llorca (2004 : 240) soutient, à propos de la typologie classificatoire des plantes et animaux, la coexistence de critères formels (c'est-à-dire morphologiques, écologiques ou éthologiques), fonctionnels ou utilitaristes et de critères symboliques. Trumper (2013a : 633) propose également un modèle pluridimensionnel pour le classement des crucifères puisque le fait de considérer un ensemble de plantes implique de devoir s'attarder sur trois approches principales : botanique, cognitive et en dernier lieu sur celle qui comprend les dimensions spatiales, temporelles, culturelles et linguistiques et toutes leur variations. On a aussi exprimé récemment, au sein de l'ALiR, l'exigence d'utiliser une approche de l'étude du lexique qui soit orientée avec beaucoup plus d'attention que par le passé vers les aspects du folklore, des croyances populaires, des superstitions et des tabous concernant le référent d'une dénomination, pour pouvoir mieux saisir les nuances culturelles véhiculées par les ethnoclassifications.

Ces positions s'opposent de manière évidente à la vision de Berlin (2004) selon laquelle les classifications ethnoscientifiques se basent uniquement sur les traits observables tels que la couleur, la forme, la taille, l'habitat, le comportement, etc. L'importance de la culture et, en particulier, des aspects liés aux savoirs populaires a été mise en évidence par Zucker (2005 : 5) qui a observé – en s'occupant des classifications zoologiques d'Aristote – le fait que les champs sémantiques dans lesquels se trouvent les animaux sont avant tout des champs symboliques outre qu'objectifs ; l'animal n'apparaît pas dans ceux-ci comme un simple être biologique, mais comme un « signe » puisqu'il recouvre une importante fonction symbolique. Si l'on transfère cette réflexion aux données de notre corpus, il est alors possible de comprendre la raison pour laquelle

on peut observer la coexistence de différentes typologies d'animaux qui désignent la même espèce botanique, comme dans le cas du gouet d'Italie (cfr. ch. VII, § 7.9) dont les noms sont caractérisés par la présence de serpents, ânes, lièvres et sauterelles ou dans le cas des désignations de la prêle (cfr. ch. VII, § 7.29) où l'on voit apparaître des renards et des juments.

Bien que le débat sur le rôle de la culture dans les classifications populaires reste sans aucun doute ouvert, nous pouvons tout au moins espérer que la recherche sur la motivation sémantique concernant les ethnoclassements *arbëreshë* puisse connaître maintenant un nouvel élan. En effet, étant donné la présence constante d'animaux dans notre corpus phytonymique, nous jugeons opportun de continuer nos futures recherches en ouvrant nos analyses à l'exploration de la zoonymie populaire *arbëreshe*, tout en conservant le point d'observation privilégié que représente la motivation sémantique. Il nous faut rappeler à ce propos que la tradition lexicographique du Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre – que l'on a illustrée en détail dans le chapitre VI – continue de déboucher sur la production de collectes systématiques de différentes parties du lexique *arbëresh* : l'une de ses dernières réalisations concerne, justement, la collecte des zoonymes dans la communauté *arbëreshe* de *Shën Kostandini/San Costantino Albanese* (Scutari, 2015). Ce type d'intervention directe sur le terrain est désormais nécessaire et ne peut être plus reportée puisque les dialectes *arbëreshë* sont inscrits dans le Livre Rouge de l'UNESCO comme étant des langues « menacées d'extinction ». Dans certaines communautés, le dialecte *arbëresh* a déjà disparu, tandis que dans beaucoup d'autres ces variétés sont très proches de la condition de « mort de la langue », ce qui nous a déjà obligée, au cours des enquêtes réalisées pour ce travail, à exclure certaines communautés à cause de l'absence de locuteurs, notamment *Kazallveqi/Casalvecchio di Puglia* (dans les Pouilles septentrionales) et *Maqi/Macchia Albanese* (en Calabre).

Tout comme nous avons pu le constater à travers l'analyse de la phytonymie *arbëreshe*, les « bénéfices » dérivant de ce type d'approche de l'étude du lexique sont doubles : d'une part, la théorie générale de la motivation peut aussi exploiter, maintenant, les données *arbëreshë* pour comparer les tendances générales relatives aux classifications populaires et, en particulier, à celles des végétaux ; d'autre part, les résultats interprétatifs de nos données ont certainement donné une nouvelle direction aux sentiers de l'interprétation sur l'origine de certains phytonymes dont l'étymon était opaque ou discutable. Si l'on considère le fait que notre thèse est, dans l'absolu, le premier travail sur la motivation sémantique dans le contexte albanais, nous nous sommes contentée de faire des propositions interprétatives qui mériteraient d'être élargies et approfondies davantage, en les comparant même à d'autres corpus phytonymiques beaucoup plus étendus pour donner une vision globale des critères relatifs aux ethnoclassifications dans l'aire albanaise.

Afin de pouvoir enquêter systématiquement sur le lexique phytonymique *arbëresh*, nous avons conçu un questionnaire visuel utilisé pour la collecte des données de notre corpus, que nous espérons pouvoir utiliser à l'avenir pour compléter la collecte des phytonymes *arbëreshë*, dans d'autres communautés dans lesquelles nous aurons la possibilité d'identifier des locuteurs.

Les données ont été saisies dans l'*Atlas Phytonymique Arbëresh* (APhA), une base de données que nous avons conçue pour ranger systématiquement les données phytonymiques collectées et analysées. Comme nous l'avons expliqué en détail dans le chapitre VI, nous estimons opportun de signaler aussi la possibilité de faire évoluer cette base de données, ce qui sera envisageable seulement dans une période de temps assez longue et au cas où nous puissions aussi compter sur des financements adéquats, ce dont nous n'avons pas pu disposer pour notre thèse : il sera donc nécessaire de réaliser, tout d'abord, l'implémentation du module « cartographie » qui permet, en ce moment, d'afficher seulement les cartes déjà réalisées dans le format pdf ; et il faudra prévoir ensuite l'intégration d'un module pour la zoonymie *arbëreshe* qui permettrait, ainsi, de pouvoir comparer de manière immédiate ces deux grands champs onomasiologiques de la recherche lexicale. L'expérience mûrie au sein de l'équipe « Dialectologie et Linguistique formelle » du Laboratoire *Bases, Corpus, Langage* UMR 7320 de l'Université Côte d'Azur de Nice, nous a permis d'entrer dans les dynamiques de la recherche internationale et, en particulier, de la recherche en dialectologie, que cette équipe représente de manière exemplaire car son orientation théorique générale accorde la plus grande attention au traitement de la variation linguistique à partir de différents points de vue, notamment diatopique, diachronique et diastratique. L'étude de la variation linguistique est appréhendée par l'intermédiaire de l'analyse de plusieurs corpus dont les données sont organisées en bases de données. Le THESOC représente la base de données des dialectes occitans et est aussi le résultat de cette longue tradition d'études dialectologiques que cette équipe incarne. Cette expérience nous a amenée à réfléchir sur la nécessité de profiter davantage de l'apport de la technologie informatique à la dialectologie et, en particulier, à la cartographie linguistique. Le THESOC donne, en effet, la possibilité d'explorer les données lexicales sur les dialectes occitans directement sur internet et offre, en outre, la possibilité de réaliser des cartes linguistiques personnalisées (Oliviéri *et al.*, 2017 ; Oliviéri, 2012, 2011 ; Dalbera *et al.*, 2012 ; Georges, 2011 ; Brun-Trigaud, 2009 ; Brun-Trigaud & Molinu, 2009 ; Oliviéri & Brun-Trigaud, 2009).

En ce qui concerne le domaine albanais et, *arbëresh* en particulier, nous souhaitons réaliser des cartes motivationnelles qui permettent d'explorer le système lexical selon de simples critères motivationnels et pas seulement lexicographiques ; cet aspect intègrerait et pourrait être associé aux expériences de l'ALeA (*Atlas Lexical Arbëresh*) et de l'ALA (*Archive Lexical Arbëresh*), promues par le Laboratoire d'Albanologie de l'Université de la Calabre.

L’utilisation de la technologie informatique appliquée à la dialectologie nous permettrait, dans notre cas, à la fois de sauvegarder et de transmettre le patrimoine culturel *arbëresh*, déjà si visiblement fragilisé, et de rendre aux communautés *arbëreshe* qui nous ont aidée pendant ces longues années de recherches, ce qui leur appartient et qui les rend si spéciales à nos yeux.

Le chantier sur la phytonymie et sur les classements populaires *arbëreshë* reste, donc, ouvert puisque ce travail n’est pas la conclusion d’un parcours d’études, mais est au contraire le début d’un nouveau parcours d’exploration du lexique des dialectes albanais.

Bibliographie

Abréviations

Atlas et bases de données

ADGjSh, GJINARI, Jorgji, BECI, Bahri, SHKURTAJ, Gjovalin, GOSTURANI, Xheladin, (2007). *Atlasi Djalektologjik i Gjuhës Shqipe*, Napoli : Università degli Studi di Napoli L'Orientale.

AIS, JABERG, Karl & JUD, Jakob (1928-1940). *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, I - VIII. Bern : Zofingen.

ALE, *Atlas Linguarum Europae*, Assen-Maastricht, Van Gorcum, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, I et suiv., 1983-.

ALeA, *Archivio Lessicografico Arbëresh*, Laboratorio di Albanologia, Università della Calabria, Rende, 1 et suiv., 2007-.

ALI, BARTOLI, Matteo, TERRACINI, Benvenuto, VIDOSSI, Giuseppe, GRASSI, Corrado, GENRE, Arturo & MASSOBRIO, Lorenzo, *Atlante Linguistico Italiano*. Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, Università di Torino. Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, I et suiv., 1995-.

ALiR, *Atlas Linguistique Roman*, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, I et suiv., 1996-.

THESOC, DALBERA, Jean-Philippe, *Thesaurus Occitan*, Université Côte d'Azur, Nice (http://thesaurus.unice.fr/).

Dictionnaires

AED, OREL, Vladimir (1998). *Albanian Etymological Dictionary*. Leiden-Boston-Köln : Brill. (www.scridb.com).

BED, STEPHANOVE, Constantine (1914). *Complete Bulgarian-English Dictionary*. Sofia : John H. Nickoloff Publisher.

CEDEL, KLEIN, Ernest (1966). *A Comprehensive Etymological Dictionary of the English Language*. Amsterdam London New York : Elsevier Publishing Company.

CGL, *Corpus Glossarium Latinorum.* Leipzig-Teubner : Goetz, G. (Éd.).

DACL, WILLIAMS, Robert (1865). *Lexicon Cornu-Britannicum : A Dictionary of the Ancient Celtic Language*. London : Trubner & Co.

DAM, GIAMMARCO, Ernesto (1979). *Dizionario abruzzese e molisano*. *Volume Quarto S-Z*. Roma : Edizioni dell'Ateneo & Bizzarri.

- (1976). *Dizionario abruzzese e molisano*. *Volume Terzo N-R*. Roma : Edizioni dell'Ateneo.

- (1969). *Dizionario abruzzese e molisano*. *Volume Secondo F-M*. Roma : Edizioni dell'Ateneo.

- (1968). *Dizionario abruzzese e molisano*. *Volume Primo A-E*. Roma : Edizioni dell'Ateneo.

DBF, VAN EYS, Willem J. (1873). *Dictionnaire Basque-Français*. Paris-Londres : Maisonneuve & Williams-Norgate.

DCDF, SERENO, Antonio (2003). *Dizionario comparato del dialetto foggiano*. Foggia : Edizioni Agorà.

DDB, BIGALKE, Reiner (1980). *Dizionario dialettale della Basilicata*. Heidelberg : Carl Winter Universitätsverlag.

DEDI, CORTELLAZZO, Manlio & MARCATO, Carla (2005). *Dizionario etimologico dei dialetti italiani*. Torino : UTET.

DELCS, SKOK, Petar (1971). *Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe*. Zagreb : Académie Yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts. Tome I.

DELG, CHANTRAINE, Pierre (1968). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris : Éditions Klincksieck.

DELL, ERNOUT, Alfred & MEILLET, Antoine (1959). *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris : Librairie C. Klincksieck.

DKF, DALLET, Jean-Marie (1982). *Dictionnaire kabyle-français*. Paris : SELAF.

DMWA, WEHR, Hans (1979). *A dictionary of modern written arabic*. Urbana : Spoken Language Services, INC.

DPRM, ZÉLIQZON, Léon (1922-24). *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*. London : Oxford University Press.

DSF, BURNOUF, Émile (1966). *Dictionnaire classique Sanscrit-Français*. Paris : Maisonneuve.

EBD, MORVAN, Michel. *Etymological Basque Dictionary*. (www.projetbabel.org/basque/dictionary.php).

EDA, MARTIROSYAN, Hrach (2009). *Etymological dictionary of the Armenian inherited lexicon*. Leiden : Brill.

EDG, BEEKES, Robert S. P. & VAN BEEK, Lucien (2010). *Etymological dictionary of Greek*. Leiden-Boston : BRILL.

EDGL, MACBAIN, Alexander (1896). *Etymological Dictionary of the Gaelic Language*. Cornell University Library.

EDPE, NOURAI, Ali (2011). *An Etymological Dictionary of Persian, English and other Indo-European Languages*. (http://archive.org).

EIEC, MALLORY, James P. & ADAMS, Douglas Q. (Éds.) (1997). *Encyclopedia of Indo-European Culture*. London and Chicago : Fitzroy Dearborn Publishers.

ETD, *English-Turkish Dictionary.* (http://dictionary.cambridge.org/dictionary/turkish/).

EWAS, MEYER, Gustav (1891). *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*.

EWSS, MIKLOSICH, Franz (1886). *Etymologisches Wörterbuch der Slavischen Sprachen.*

F, GIORDANO, Emanuele (2000). *Fjalor*. Castrovillari : Edizioni "Il Coscile".

FEB, KRASNIQI, Feriz, RUCI, Babi, VANGJELI, Jani, SUSURI, Latif, MULLAJ, Alfred & PAJAZITAJ, Qazim (2003). *Fjalor i emrave të bimëve. Dictionary of plant names*. Tiranë-Prishtinë : Akademia e shkencave e Shqipërisë – Akademia e shkencave dhe arteve të Kosovës.

FEW, WARTBURG (von), Walther (1948). *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Tübingen : J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).

FGjSh, ELEZI, Mehmet (2006). *Fjalor i gjuhës shqipe*. Tiranë : Gjergj Fishta.

GEL, LIDDELL, Henry George & SCOTT, Robert (1996). *A Greek-English Lexicon*. Oxford : Clarendon Press.

GEW, FRISK, Hjalmar (1960). *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Carl Winter – Universitätsverlag.

HS, OREL, Vladimir & STOLBOVA, Olga (1995). *Hamito-Semitic etymological dictionary*. Leiden-New York-Köln : E.J. Brill.

IEW, POKORNY, Julius (1959). *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*. Bern und München : Francke Verlag.

LEW, WALDE, Alois & HOFMANN, J B (1938-1954). *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Carl Winter Universitätverlag.

LG, ROHLFS, Gerard (1964). *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.

NDAE, BEDROSSIAN, Matthias (1875-79). *New dictionary Armenian-English*. Venice : S. Lazarus Armenian Academy.

NDDC, ROHLFS, Gerard (2010). *Nuovo dizionario dialettale della Calabria*. Ravenna : Longo Editore.

NDRF, DAMÉ, Frédéric (1893). *Nouveau dictionnaire roumain-français*. Bucarest : Imprimerie de l'État.

NVDN, D'ASCOLI, Francesco (1993). *Nuovo vocabolario dialettale napoletano*. Napoli : Adriano Gallina Editore.

OLD, *Oxford Latin Dictionary* (1968). Oxford : Oxford University Press.

RTD, REDHOUSE, J. W. (1880). *Redhouse's Turkish Dictionary*. London : Bernard Quaritch. (https://archive.org/).

SE, ÇABEJ, Eqrem (1982-2014). *Studime etimologjike në fushë të shqipes*. Tiranë : Akademia e Shkenceve të Shqipërisë.

SED, MILITAREV, Alexander & KOGAN, Leonid (2000). *Semitic Etymological Dictionary*. Münster : Ugarit-Verlag.

SKRED, MONIER-WILLIAMS, Monier (1960). *A Sanskrit-English Dictionnary*. Oxford : University Press.

VDS, ROHLFS, Gerard (1976). *Vocabolario dei dialetti salentini*. Galatina : Congedo Editore.

VFI, RICCI, Mario (2000). *Vocabolario Foggiano-Italiano, Italiano-Foggiano*. Foggia : Bastogi Editrice Italiana.

VS, PICCITTO, Giorgio (1977). *Vocabolario siciliano*. *A-E*. Catania - Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.

VS, PICCITTO, Giorgio & TROPEA, Giovanni (1997). *Vocabolario siciliano*. *R-Sguzzuni*. Catania - Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.

- (1990). *Vocabolario siciliano*. *N-Q*. Catania - Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.

- (1985). *Vocabolario siciliano*. *F-M*. Catania - Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.

VS, PICCITTO, Giorgio, TROPEA, Giovanni & TROVATO, Salvatore C. (2002). *Vocabolario siciliano*. *Si-Z*. Catania-Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.

Sites internet

ACTA PLANTARUM, http://www.actaplantarum.org/home/utilities.php, (2007). Consulté en juin 2017.

ASSOCIATION TELA BOTANICA, http://www.tela-botanica.org/, (2001). Consulté en juin 2017.

BEST, Jason. Native american ethnobotany, http://naeb.brit.org/, (2003). Consulté en août 2017.

CIOFFI, Emanuele. Università degli Studi di Roma "La Sapienza", http://www.dipscr.uniroma1.it/smsr-studi-e-materiali-di-storia-delle-religioni, (nd). Consulté en mars 2017.

CURTI, Pietro. AMINT. Associazione Micologica e Botanica, http://www.funghiitaliani.it/, (2000-2017). Consulté en avril 2017.

ESTER, Alberto. Calendario liturgico della tradizione bizantina, http://www.calendariobizantino.it/, (2006-2017). Consulté en juin 2017.

FJALORI I GJUHËS SHQIPE, http://www.fjalori.shkenca.org/, (nd). Consulté en août 2017.

GRUPPO MICOLOGICO CEBANO - funghi, erbe, piante, fiori, http://www.fungoceva.it/, (nd). Consulté en avril 2017.

LE DRIANT, Franck. Pulsatille.com / FloreAlpes.com, http://www.florealpes.com/, (2003-2017). Consulté en avril 2017.

OISEAUX.NET, http://www.oiseaux.net/, (1996-2017). Consulté en juin 2017.

PROGETTO DRYADES/KEYTONATURE, Dipartimento di Scienze della Vita dell'Università di Trieste, http://dbiodbs.units.it/carso/cercapiante01, (2010). Consulté en janvier 2017.

RIGHI, Luigi, http://luirig.altervista.org/flora/taxa/regioni.php, (2015). Consulté en juin 2017.

SALVATERRA, Marco. Istruzione Agraria online, http://www.agraria.org/, (nd). Consulté en juin 2017.

Ouvrages

AARSLEFF, Hans (1981). Bréal, la sémantique et Saussure, in *Histoire Épistémologie Langage, tome 3, fascicule 2, De la grammaire à la linguistique*, 115-133.

ABU-RABIA, Aref (1999). Veterinary and medicinal plants among Bedouin tribes, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 1-13.

AGELET, Antoni & VALLÈS, Joan (1999). Vascular plants used in ethnoveterinary in Pallars (Pyrenees, Catalogna, Iberian Peninsula), in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 14-35.

AJETI, Idriz (1978). Rreth disa veçorive të të folmeve të shqiptarëve të rrethit të Preshevës dhe të Bujanovcit, *Studime gjuhësore*.

- (1969a). *Historia e gjuhës shqipe (Morfologjia historike)*. Prishtinë.

- (1969b). Rreth disa tipareve gjuhësore të ligjërimeve shqiptare të Kosovës, *Gjurmime Albanologjike, 1*.

- (1960). *Pamje historike e ligjërimit shqip të Gjakovës në shekullin XIX*. Prishtinë.

ALBERT-LLORCA, Marlène (2004). Symbolic anthropology and ethnoscience, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 239-242.

ALINEI, Mario (2016). Tre saggi di stratigrafia preistorica Latina, *Quaderni di Semantica, 2* : 9-21.

- (2009). *L'origine delle parole*. Torino : Aracne.

- (2007). L'Atlas Linguarum Europae : un bilancio linguistico e storico-culturale, *Firenze e la lingua italiana fra nazione ed Europa. Atti del convegno di studi. Firenze, 27-28 Maggio, 2004.* Firenze : Firenze University Press, 171-179.

- (2004). Names of animals, animals as names : synthesis of a research, in *Animals names*, MINELLI, Alessandro, ORTALLI, Gherardo & SANGA, Glauco (Éds.). Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti, 245-268.

- (1999). Streghe come animali, animali come streghe: una nuova etimologia di sp. *bruja*, *Quaderni di Semantica, XX, 2* : 225-232.

- (1996-2000). *Origini delle lingue d'Europa*. Bologna : Il Mulino.

- (1997a). The *Atlas Linguarum Europae* after a quarter century: a new presentation, in *Atlas Linguarum Europae. Perspectives nouvelles en géolinguistique*, Alinei *et al.* (Éds.). Roma : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1 : 1-40.

- (1997b). Magico-religious motivations in European dialects : a contribution to archaeolinguistics, in *Dialectologia et Geolinguistica, 5* : 3-30.

- (1997c). L'aspect magico-religieux dans la zoonymie populaire, in *Les zoonymes, Actes du colloque international tenu à Nice les 23, 24 et 25 janvier 1997,* MELLET, Sylvie (Éd.). Nice : Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice : 9-22.

- (1997d). Principi di teoria motivazionale (iconimia) e di lessicologia motivazionale (iconomastica), in *Lessicologia e lessicografia*, MUCCIANTE, Luisa & TELMON, Tullio (Éds.). Roma : Il Calamo, 11-51.

- (1996). Aspetti teorici della motivazione, *Quaderni di Semantica, XVII, 1* : 7-17.

- (1994). Temi magico-religiosi fra evoluzionismo e diffusionismo : un approccio interdisciplinare, *Quaderni di Semantica, XV, 1* : 9-22.

- (1993). Due note su "totem" e "tabù" nei dialetti, *Quaderni di Semantica, XIV, 1* : 3-7.

- (1988). La monografia sul tabù linguistico dell'etnografo sovietico Zelenin : presentazione, *Quaderni di Semantica, IX, 2* : 183-185.

- (1986). Belette, in *ALE I 2*, Carte 28, in *ALE I 2*, Commentaires : 145-224.

- (1984). *Dal totemismo al cristianesimo popolare. Sviluppi semantici nei dialetti italiani ed europei*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.

- (1983). Arc-en-ciel, in *ALE I 1*, Cartes 6-9, in *ALE I 1*, Commentaires : 47-80.

- (1982). Etymography and Etymothesis as subfields of Etymology. A contribution to the theory of diachronic semantics, *Folia Linguistica, 16* : 41-56.

- (1981a). Osservazioni sul rapport semantico fra 'arcobaleno' e 'itterizia' in Latino e nei dialetti e folklore italiani, *Quaderni di Semantica, II* : 99-110.

- (1981b). Barbagianni "zio Giovanni" e altri animali-parenti : origine totemica degli zoonimi parentelari, *Quaderni di Semantica, II* : 363-385.

- (1980). The structure of meaning revisited, *Quaderni di Semantica, I* : 289-305.

- (1974). *La struttura del lessico*. Bologna : Il Mulino.

ALINEI, Mario & BENOZZO, Francesco (2016). Lebbra : un nome osco-umbro della lepre, *Quaderni di Semantica, 2* : 309-314.

ALTIMARI, Francesco (2014). *Studia linguistica italo-albanica. Arbërishtja në kontekstin gjuhësor ballkanik dhe italian*. Prishtinë : Akademia e Shkencave dhe e Arteve e Kosovës.

- (2007). L'albanese in ambito scolastico arbëresh: alcune questioni poste dalla didattica di una lingua minoritaria, in *Atti del convegno "Minoranze linguistiche e italiano L2 in area abruzzese e molisana. Tra sociolinguistica e glottodidattica*, CONSANI, Carlo & DESIDERI, Paola (Éds.). Roma : Carocci, 73-84.

- (2002). L'eteroglossia arbëreshe: varietà locali e standard albanese, in *Studi in onore di Antonino Guzzetta*, DI MICELI, Francesca & MANDALÀ, Matteo (Éds.). Palermo : Helix Media Editore, 35-45.

- (1994a). Gli arbëreshë: significato di una presenza storica, culturale e linguistica, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds.). Roma : Bulzoni Editore, 9- 32.

- (1994b). La distribuzione del passato "presuntivo" nell'albanese d'Italia, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds.). Roma : Bulzoni Editore, 211-221.

- (1994c). La parlata di Macchia Albanese : appunti fonologici, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds.). Roma : Bulzoni Editore, 239-258.

- (1994d). Lineamenti di storia della dialettologia arbëreshe, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds.). Roma : Bulzoni Editore, 427-479.

- (1987). Sistemi zanor i së folmes arbëreshe të Ejaninës (Kalabri), *Djalektologjia Shqiptare, V.* Tiranë.

- (1983). Lëvizja kombëtare ndër arbëreshët e Italisë në gjysmën e parë të shekullit XIX, *Studime Historike, viti XXXVII (XX), n° 2* : 177-82.

- (1980). Mbi figurën e Skënderbeut në letërsinë gojore arbëreshe, *Studime Filogjike, viti XXXIV (XVII), n° 2* : 73-81.

ALTIMARI, Francesco & PIGNOLI, Maria Luisa (2014). Un dizionario on line multimediale dell'albanese d'Italia, in *La révolution du dictionnaire XIXe-XXIe siècles*, DOTOLI, Giovanni & BOCCUZZI, Celeste (Éds.). Paris : Hermann, 35-48.

ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (1994). *I dialetti italo-albanesi*. Roma : Bulzoni Editore.

ANDRÉ, Jacques (2010). *Les noms des plantes dans la Rome antique*. Paris : Les Belles Lettres.

- (1985). Noms de plantes gaulois ou prétendus gaulois dans les textes grecs et latins, *Études celtiques, XXII* : 179-198.

- (1971). Sur deux noms de plantes grecs, *Revue de philologie, de literature et d'histoire anciennes, XLV* : 216-217.

- (1963). Noms de plantes et noms d'animaux en latin, *Latomus, XXII* : 649-663.

- (1956). Recherches étymologiques sur certains noms de plantes latins, *Latomus, XV* : 290-307.

- (1955). Les noms de plantes latins du Pseudo-Dioscoride, *Latomus, XIV* : 517-524.

- (1954). Sur quelques noms de plantes, *Revue de philologie, de literature et d'histoire anciennes, XXXVIII* : 52-64.

ANTHONY, Ming (2001). *Des plantes et des dieux dans les cultes afro-brésiliens*. Paris : L'Harmattan.

ANTHONY, Ming & HOUSSOU, Samuel (2002). Le sexe des plantes dans la tradition yoruba : Afrique et Brésil, in *Lexique et motivation. Perspectives ethnolinguistiques*, DE COLOMBEL, Véronique & TERSIS, Nicole (Éds.). Paris, Leuven : Peeters, 163-184.

AREF, Abu-Rabia (1999). Veterinary and medicinal plants among Bedouin tribes, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 1-13.

ARMSTRONG, Sharon Lee, GLEITMAN, Lila & GLEITMAN, Henry (1983). What some concepts might not be, *Cognition, 13* : 263-308.

ARVEILLER, Raymond (1988). Français NIELLE, NIGELLE, POIVRETTE, PITERELLE, in *Miscellanea di studi romanzi offerta a Giuliano Guasca Queirazza*, CORNAGLIOTTI, Anna, FONTANELLA, Lucia, PICCAT, Marco, ROSSEBASTIANO, Alda & VITALE-BROVARONE, Alessandro (Éds.). Alessandria : Edizioni dell'Orso, 1-11.

ASCOLI, Graziadio Isaia (1881). *Lettere glottologiche: Prima lettera*. Torino : Loescher.

- (1873-2013). *Archivio Glottologico Italiano*. Firenze : Le Monnier.

ATRAN, Scott (1999). Itzaj Maya folkbiological taxonomy: Cognitive universals and cultural particulars, in *Folkbiology*, MEDIN, Douglas & ATRAN, Scott (Éds.). Cambridge, London : MIT Press, 119-203.

- (1998). Folkbiology and the anthropology of science: Cognitive Universals and Cultural Particulars, *Behaviour and Brain Sciences, 21* : 547-609.

- (1991). Ethnoscience today, *Social Science Information/Sur Les Sciences Sociales, 30 (4)* : 595-662.

- (1990). *Cognitive foundation of natural history : towards an anthropology of science*. Cambridge : Cambridge University Press.

- (1987). Origin of the species and genus concepts : an anthropological perspective, *Journal of the history of biology, 20, 2* : 195-279.

ATZEI, Aldo Domenico (2003). *Le piante nella tradizione popolare della Sardegna*. Sassari : Carlo Delfino Editore.

BAFFA, Giuseppe (2009). *Dizionario arbëresh di Santa Sofia d'Epiro*. Rende : Università della Calabria.

BANFI, Emanuele (1985). *Linguistica balcanica*. Bologna : Zanichelli.

BARTOLI, Matteo (1945). *Saggi di linguistica spaziale*. Torino : Rosenberg e Sellier.

BARSANTI, Giulio (1992). *La scala, la mappa e l'albero. Immagini e classificazioni della natura fra Sette e Ottocento*. Firenze : Sansoni.

BECCARIA, Gian Luigi (1995). *I nomi del mondo. Santi, demoni, folletti e le parole perdute*. Torino : Einaudi.

BECI, Bahri (1997). The Albanian language and its dialects, in *Atlas Linguarum Europae. Perspectives nouvelles en géolinguistique*, ALINEI, Mario &VIERECK, Wolfgang (Éds.). Roma : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1 : 73-86.

- (1983). Rreth tipareve karakteristike të dy dialekteve të shqipes, *Studime filologjike, 4.*

- (1982). E folmja e Mirditës, *Dialektologjia shqiptare, IV.*

- (1977). *Le système vocalique et consonantique du parler de la ville de Shkodra (Albanie du Nord).* Thèse pour le doctorat d'université, Paris.

- (1974). E folmja e Luznisë së Dibrës, *Dialektologjia shqiptare, II.*

- (1972). E folmja e Grykës së Madhe të Dibrës, *Studime filologjike, 3.*

- (1971). Realizime në studimin e të folmeve lindore të dialektit verior të shqipes, *Studime filologjike.*

- (1964-1965). E folmja e Reç- e-Dardhës së Dibrës, *Studime filologjike, 4, 5.*

- (1962-1963). Hulumtime gjuhësore në Mat, *BUSH, SSHSH, 2, 3.*

BEEKES, Robert S. P. (2014). *Pre-Greek. Phonology, Morphology, Lexicon*. Leiden-Boston : BRILL.

- (1985). *The origins of Indo-European nominal inflection*. Innsbruck : Institut für Sprachwissenschaft der Universität.

BÉGUELIN, Marie-José (2002). Étymologie populaire, jeux de langage et construction du savoir lexical, *SEMEN. Revue de sémio-linguistique des textes et discours. Figures du discours et ambiguïté, 15* : 145-158.

BELLUSCI, Antonio (1983). *Magia, miti e credenze popolari. Ricerca etnografica tra gli albanesi d'Italia*. Cosenza : Tipografia Editoriale Biondi.

BELLUSCIO, Giovanni (2015). Bibliografia degli studi linguistico-dialettologici sulle parlate albanesi d'Italia, 1994-2014, in *Edhe 100 ! Studime në nderim të Prof. Francesco Altimarit me rastin e 60-vjetorit të lindjes*, DEMIRAJ, Bardhyl, MANDALA, Matteo & SINANI, Shaban (Éds.). Tiranë : Albpaper, 71-87.

BENOZZO, Francesco (2007). La flora, la fauna, il paesaggio: l'importanza dei nomi dialettali per la conoscenza del passato preistorico, in *Introduzione al Dizionario del Dialetto di San Cesario sul Panaro,* BENOZZO, Francesco (Éd). San Cesario sul Panaro : Amministrazione Comunale, I-XXVI.

BENVENISTE, Emile (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

BERLIN, Brent (1999). How a folk botanical system can be both natural and comprehensive : one Maya Indian's view of the plant world, in *Folkbiology*, MEDIN, Douglas l. & ATRAN, Scott, (Éds.). Cambridge, London : Bredford Book, The MIT Press, 71-90.

- (1992). *Ethnobiological classification. Principles of categorization of plants and animals in traditional societies*. Princeton, New Jersey : Princeton University Press.

- (1978). Ethnobiological classifications, in *Cognition and Categorization*, ROSCH, Eleonor & LOYD, Barbara (Éds.). Hillsdale, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates, 9-26.

- (1972). Speculations on the growth of ethnobotanical nomenclature, *Language in Society, 1* : 51-86.

BERLIN, Brent, BREEDLOVE, Dennis & RAVEN, Peter (1974). *Principles of Tzeltal plant classification*. New York and London : Academic Press.

- (1973). General principles of classification and nomenclature in Folk Biology, *American Anthropologist, 75* : 214-242.

- (1969). Folk Taxonomies and Biological Classification, in *Cognitive Anthropology*, TYLER, Stephen (Éd.). New York, Montreal : Holt Rinehart & Winston, 60-66.

- (1968). Covert Categories & Folk Taxonomies, *American Anthropologist, 70* : 290-299.

BERLIN, Brent & KAY, Paul (1969). *Basic color terms. Their universality and evolution.* Berkley, Los Angeles, Oxford : University of California Press.

BERRUTO, Gaetano (2001). *Fondamenti di sociolinguistica*. Bari-Roma : Editori Laterza.

BIVILLE, Frédérique (1993). La réception des héllénismes dans le lexique phytonymique latin (d'après Pline, *Histoire Naturelle*), in *Actes du Colloque International « Les phytonymes grecs et latins »* (tenu à Nice les 14, 15 et 16 mai 1992). Nice : Université de Nice Sophia Antipolis, 47-61.

BONFANTE, Giuliano (1972). Études sur le tabou dans les langues indo-européennes, in *Mélanges de Linguistique offerts à Charles Bally*. Genève : Slatkine Reprints, 195-207.

BOURGUIGNON, Alexandra (2012). *Les emprunts sémitiques en grec ancien. Étude méthodologique et exemples mycéniens*. Thèse de Doctorat. Université libre de Bruxelles.

BRÉAL, Michel (1897). *Essai de sémantique (Science des significations).* Paris : Librairie Hachette.

BREDA, Nadia (1995). Tassonomie botaniche popolari nei palù del Quartier del Piave (TN), *Quaderni di Semantica, XVI, 1* : 113-161.

BREU, Walter (2011). *L'influsso dell'italiano sul sistema del verbo delle lingue minoritarie. Resistenza e mutamento nella morfologia e nella sintassi. Atti del 2° Convegno Internazionale - Costanza, 10-13 dicembre 2008.* Bochum : Brockmeyer.

- (2005). *L'influsso dell'italiano sulla grammatica delle lingue minoritarie. Problemi morfologici e sintattici. Atti del Convegno Internazionale - Costanza, 8-11 ottobre 2003.* Rende : Università della Calabria.

- (1993). Forme e funzioni dell'aoristo nell'albanese d'Italia, in *Gli Albanesi d'Italia e la Rilindja albanese. Atti del XVI Congresso Internazionale di Studi Albanesi*, GUZZETTA, Antonino (Éd.). Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura Albanese, Università di Palermo, 29-41.

- (1991a). Das italoalbanische 'Perfekt' in sprachvergleichender Sicht, in *Atti del Congresso Internazionale di Studi sulla Lingua, la Storia e la Cultura degli Albanesi d'Italia (Mannheim, 25-26 giugno 1987)*, ALTIMARI, Francesco, BIRKEN-SILVERMAN, Gabriele, CAMAJ, Martin & ROHR, Rupprecht (Éds). Rende : Centro Universitario Librario, 51-66.

- (1991b). Zur aktuellen Situation in den nördlicheren italoalbanischen Kolonien, in *Aspekte der Albanologie*, BREU, Walter, SASSE, Hans-Jürgen & KÖDDERITSCH, Rolf (Éds.). Berlin : Otto Harrassowitz Verlag, 1-16.

- (1982). Forme perifrastiche arbërisht, in *Etnia albanese e minoranze linguistiche in Italia. Atti del IX Congresso Internazionale di Studi Albanesi*, GUZZETTA, Antonino (Éd.). Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura Albanese, Università di Palermo.

BROWN, Roger (1958). How shall a thing be called ?, *Psychological Review, 65, 1* : 14-21.

- (1965). *Social Psychology.* New York : Free Press.

BRUN-TRIGAUD, Guylaine (2009). Les cartes de sythèse ou cumulatives : une approche renouvelée en géolinguistique, in *Images de la langue : représentations spatiales, sémantiques et graphiques. 132e congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, DALBERA-STEFANAGGI, Marie-José & SIMONI, Marie-Rose (Éds.). Arles : CTHS, 15-38.

BRUN-TRIGAUD, Guylaine & MOLINU, Lucia (2004). Présentation du Logiciel Multimédial THESAURUS OCCITAN (Thesoc), in *Terres et Hommes du Sud. 126ème Congrès des sociétés historiques et scientifiques* (CTHS), HASENOHR, Geneviève (Éd.). Toulouse : CTHS, 199-207.

CAMAJ, Martin (1994a). Osservazioni sull'aspetto verbale nella parlata arbëreshe di San Costantino, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 357-364.

- (1994b). Per una tipologia dell'arbëresh, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 161-167.

- (1993). *La parlata arbereshe di San Costantino Albanese in Provincia di Potenza.* Rende : Centro Universitario Librario dell'Università della Calabria.

- (1977). *Die albanische Mundart von Falconara albanese in der Provinz Cosenza.* Munchen : Trofenik.

- (1975). Sprachreste der albanischen Mundart von Villa Badessa in der Provinz Pescara, in *Sudosteuropa unter dem Halbmond, Festschrift Georg Stadmuller.* Munchen, XVI : 37-43.

- (1974). Il bilinguismo nelle oasi linguistiche albanesi dell'Italia meridionale, *Bilinguismo e diglossia in Italia.* Pisa : Pacini Editore, 5-13.

- (1971a). *La parlata albanese di Greci in provincia di Avellino*. Verona : Olschki.

- (1971b). Zur albanischen Mundart von Barile in der Provinz Potenza, *Beitrage zur Kenntnis Sudosteuropas und des nachen Orients, XIII.* Munchen.

- (1966). Albanische Wortbildung. Die Bildungsweise der älteren Nomina, *Albanische Forschungen, 6.*

CAMPANILE, Enrico (2003). Antichità indoeuropee, in *Le lingue indoeuropee*, GIACALONE RAMAT, Anna & RAMAT, Paolo (Éds.). Bologna : Il Mulino, 19-43.

CANOBBIO, Sabina & TELMON, Tullio (1988). Le denominazioni del Taraxacum officinale Web. in Piemonte, in *Miscellanea di studi romanzi offerta a Giuliano Guasca Queirazza*, CORNAGLIOTTI, Anna, FONTANELLA, Lucia, PICCAT, Marco, ROSSEBASTIANO, Alda & VITALE-BROVARONE, Alessandro (Éds.). Alessandria : Edizioni dell'Orso, 99-137.

CAPRINI, Rita (2006). L'uomo selvatico, *Quaderni di Semantica, XXVII, 1-2* : 149-166.

- (2004a). Meaning, semantics, taboo, onomasiology and etymology, in *Animals names*, MINELLI, Alessandro, ORTALLI, Gherardo & SANGA, Glauco (Éds.). Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti, 235-244.

- (2004b). La motivazione nella zoonimia, in *Etnolinguistica e zoonimia*, MENDICINO, Antonio, PRANTERA, Nadia & MADDALON, Marta (Éds.). Rende : Centro Editoriale e librario, 25-32.

- (2001). Chenille, in *ALiR II/a* : 61-87.

- (1999). Nomi del bruco in area romanza : rileggendo il « bruco » di Richard Riegler, *Quaderni di Semantica, XX, 2* : 209-223.

- (1998). Animali totemici : l'esperienza di 'Quaderni di Semantica', *L'immagine riflessa, VII* : 221-236.

- (1989). Ancora sui nomi della *coccinella septempunctata, Quaderni di Semantica, X, 1* : 5-11.

- (1984). Nightmare, *Quaderni di Semantica, V, 1* : 17-33.

- (1983). Fox, fog, *Quaderni di Semantica, V, 1* : 59-68.

CARPITELLI, Elisabetta (2006). Il nome della trottola in Alta Val di Magra, *Quaderni di Semantica, XXVII, 1-2* : 167-182.

- (2003). "Papaveri e papere". Le designazioni del papavero in alcuni dialetti italo-romanzi centrali e meridionali : strutture e motivazioni, in *Rudiae. Ricerche sul mondo classico. Studi in memoria di Ciro Santoro*. Galatina : Congedo Editore, 35-51.

CASEVITZ, Michel (1993). Anthroponymes et phytonymes en grec, in *Actes du colloque international « Les phytonymes grecs et latins »*. Nice : Université de Nice Sophia Antipolis, 85-95.

CATTABIANI, Alfredo (2002). *Lunario : dodici mesi di miti, feste, leggende e tradizioni popolari d'Italia*. Milano : Mondadori.

CAUZINILLE-MARMECHE, Evelyne, DUBOIS, Danièle & MATHIEU, Jacques (1988). Catégories et processus de catégorisation, in *Approches nouvelles du développement dans l'étude du fonctionnement cognitif de l'enfant*, NETCHINE, Gaby (Éd.). Paris : PUF, 93-118.

CELESTI-GRAPOW, Laura, PRETTO, Francesca, CARLI, Emanuela & BLASI, Carlo (2010). *Flora vascolare alloctona e invasiva delle regioni d'Italia*. Roma : Centro di Ricerca Interuniversitario "Biodiversità, Fitosociologia e Ecologia del Paesaggio".

ČERNÝ, Jaroslav (1951). *Ancient Egyptian Religion*. London : Hutchinson's University Library.

CHASTAING, Maurice (1964). Dernières recherches sur le symbolisme vocalique de la petitesse, *Revue philosophique*, 155 : 41-56.

CHEAK, Aaron (2013). *Alchemical traditions : from Antiquity to the Avant-Garde*. Melbourne : Numen Books.

CHESTNUT, V. K., 1902, Plants Used by the Indians of Mendocino County, *U.S. National Herbarium 7* : 295-408.

CIMOCHOWSKI, Waclaw (1951). *Le dialecte de Dushmani.* Poznan.

CLAISSE, Renée, de FOUCAULT, Bruno & DELELIS-DUSOLLIER, Annick (2000). Nommer les plantes et les formations végétales, *L'Homme, 153* : 173-182.

COLEMAN, Linda & KAY, Paul (1981). Prototype semantics : the english word *lie*, *Language, 57, 1* : 26-44.

COLEY, John, MEDIN, Douglas, PROFFITT, Beth Julia & LYNCH, Elizabeth (1999). Inductive reasoning in folkbiological thought, in *Folkbiology*, MEDIN, Douglas & ATRAN, Scott (Éds.). Cambridge, London : MIT Press, 205-232.

COLUMELLE (2008). *Traité d'agronomie*. Clermont-Ferrand : Éditions Paleo.

- (1986). *De l'agricolture. Les Arbres*. Paris : Les Belles Lettres.

COMO, Damiano (1982). L'entità etno-ecclesiale siculoalbanese, in *Etnia albanese e minoranze linguistiche in Italia*, GUZZETTA, Antonino (Éd.). Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura albanese, Università di Palermo, 427-441.

CONFORTI, Emilia, CURCIO, Patrizia & PIGNOLI, Maria Luisa, (2011). *Lessico delle parlate albanesi del Crotonese*. Quatrième cédérom de "ARBËRESH". Cosenza : Università della Calabria/Dipartimento di Linguistica.

CONKLIN, Harold (1969). Lexicographical treatment of folk taxonomies, in *Readings in the Sociology of Language*, FISHMAN, Joshua A. (Éd.). Paris-New York : Mouton Publishers-The Hague, 414-433.

- (1957). *Hanunoo agriculture. A report on an integral system of shifting cultivation in the Philippines*. United Nations, FAO Forestry Development Paper, *12*.

- (1954). *The relation of Hanunoo culture to the plant world*. Ph.D. dissertation, Yale University.

CONTINI, Michel (2011). L'Atlas Linguistique Roman : état d'avancement des travaux, *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III Serie, 35* : 221-223.

- (2009). Les phonosymbolismes : continuité d'une motivation primaire ?, *Travaux de linguistique, 2, 59* : 77-103.

- (2007). La motivation sémantique : un axe de recherche productif en dialectologie européenne, in *Temas de dialectología*, DORTA, Josefa (Éd.). La Laguna : Instituto de Estudios Canarios, 43-79.

- (2004). Zoonyms of phonosymbolical origins : classifying and interpretation matters, in *Animals names*, MINELLI, Alessandro, ORTALLI, Gherardo & SANGA, Glauco (Éds.). Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti, 269-292.

- (1996). Papillon, *ALE, 5* : 147-193; cartes 52-55.

- (1995). Un projet européen de géolinguistique : l'Atlas Linguistique Roman, *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III Serie, 19* : 143-153.

- (1987). *Études de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.

- (1984). Les désignations du papillon dans les parlers romans, *Géolinguistique, II* : 67-96.

CUGNO, Federica (2012). Sopravvivenze di credenze, usi e tradizioni popolari in alcuni nomi dialettali del tarassaco, *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III Serie, 36* : 17-34.

- (1994). Osservazioni su punti albanesi dell'Atlante Linguistico Italiano, *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III Serie, 18* : 73-92.

CUGNO, Federica & MASSOBRIO, Lorenzo (2010). *Gli atlanti linguistici della Romània. Corso di Geografia linguistica*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.

CUGNO, Federica & NEVACI, Manuela (2015). Pissenlit, ОДУВАНЧИК, dandelion, Löwenzahn, diente de león, tarassaco. Carte de motivations. Commentaire, *ALE I*, 9 : 27-79.

- (2014). Words for "dandelion" in romance, germanic, slavic and baltic languages, *FD, XXXIII* : 33-50.

CURTIS, Gregory (2006). *The Cave Painters. Probing the Mysteries of the World's First Artists.* New York : Knopf.

ÇABEJ, Eqrem (2008). *Hyrje në indoeuropianistikë. Leksionet e Prishtinës*. Tiranë : Botime Çabej.

- (1994). Storia linguistica e strutturale dell'albanese d'Italia, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 85-105.

- (1976). Storia linguistica e struttura dialettale dell'albanese d'Italia, in *Problemi di morfosintassi dialettale. Atti dell'XI Convegno per gli studi dialettali italiani*. Pisa : Pacini, 5-30.

- (1975). Histori gjuhësore dhe strukturore e arbërishtes së Italisë, *Studime filologjike, 11, 25* : 1-25.

- (1974). Për historinë e strukturës dialektore të shqipes, *Dialektologjia shqiptare, II.*

- (1972). Çështja e prejardhjes së ngulimeve arbëreshe të Italisë në dritën kryesisht të gjuhës e të emrave vetiakë, *Studime filologjike, 2* : 23-34.

- (1967). *Shumësi i singularizuar.* Tiranë.

- (1966-1965-1964). Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe, *Studime filologjike, 2, 2, 3.*

- (1963). Rreth disa çështjeve të historisë së gjuhës shqipe, *BUSH, SSHSH, 3.*

- (1962). Disa probleme themelore të historisë së vjetër të gjuhës shqipe, *BUSHT, SSHSH, 4.*

- (1960). *Hyrie në historinë e gjuhës shqipes I., Fonetikë historikë e gjuhës shqipes II.* Tiranë : Universiteti.

- (1959). *Hyrje në historinë e gjuhës shqipe. Fonetika historike.* Tiranë.

- (1958a). Për historinë e konsonantizmit të gjuhës shqipe, *BUSH, SSHSH, 1.*

- (1958b). Diftongje e grupe zanoresh të shqipes, *BUSH, SSHSH, 3.*

- (1958c). Për historinë e zanores ë në gjuhën shqipe, *BUSH, SSHSH, 3.*

- (1957). Kuantiteti i zanoreve të theksuara të shqipes, *Buletin për shkencat shoqërore, 2.*

- (1943). *Atlasi gjuhësor shqiptar - Atlante Linguistico Albanese (Pyetësori - Questionario).* Grottaferrata : Tipografia italo-orientale San Nilo.

ÇELIKU, Mehmet (1974). Të folemt e Kavajës, *Dialektoogjia shqiptare, II.*

- (1971). E folmja kalimtare e Shpatit, *Dialektologjia shqiptare, I.*

- (1968). Mbi grupimin e të folmeve të gegërishtes jugore dhe mbi tiparet e tyre, *Studime filologjike, 2.*

- (1966). Vëzhgime mbi të folmen e Kërrabës, *Studime filologjike, 2.*

- (1965). Vëzhgime mbi të folmen e krahinës së Peqinit, *Studime filologjike, 4.*

- (1963). Vërejtje mbi të folmen e Dumresë, *BUSH, SSHSH, 2.*

DALBERA, Jean-Philippe, (2006a). *Des dialectes au langage. Une archéologie du sens*. Paris : Honoré Champion Éditeur.

- (2006b). Zoonymes et relations parentélaires : réflexions sur la belette. De l'étymologie à la reconstruction lexicale, *Quaderni di Semantica, XXVII, 1-2* : 225-252.

- (2006c). Analyse motivationnelle des noms d'animaux. De l'étymologie à la reconstruction lexicale, *Quaderni di semantica, 1-2* : 225-251.

- (2004). The reproductive cycle of zoonyms, in *Animals names,* MINELLI, Alessandro, ORTALLI, Gherardo & SANGA, Glauco (Éds.). Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti, 293-306.

- (2002). Géolinguistique : un nouveau souffle?, *Revue Belge de Philologie et d'Histoire, 80* : 831-849.

- (2000). Nouvelles technologies et perspectives nouvelles en géolinguistique, *Verbum, XXII, 2* : 135-157.

- (1997). Dimension diatopique, ressort motivationnel et étymologie. À propos des dénominations romanes de l'orvet, *Quaderni di Semantica, XXVIII, 2* : 195-214.

- (1996). La base de données dialectale du "Thesaurus Occitan", *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, III Serie, 20* : 187-201.

DALBERA, Jean-Philippe, OLIVIÉRI, Michèle, RANUCCI, Jean-Claude, BRUN-TRIGAUD, Guylaine & GEORGES, Pierre-Aurélien (2012). La base de données linguistique occitane THESOC. Trésor patrimonial et instrument de recherche scientifique, *Estudis Romànics, 34* : 367-387.

DE CUYPERE, Ludovic (2008). *Limiting the iconic*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.

DE FOUCAULT, Bruno (1993). Les plantes et leurs noms : essai de phytonymie structurale, *Dissertationes Botanicæ, 201* : 1-64.

- (1987). Essai de formalisation de l'ethnobotanique, *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée, 34* : 31-45.

DE GUBERNATIS, Angelo (1882). *La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal* (Tome second). Paris : Reinwald & C.

- (1878). *La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal* (Tome premier). Paris : Reinwald & C.

- (1874a). *Mythologie zoologique ou les légendes animales* (Tome premier). Paris : Durand et Pedone Lauriel Éditeurs.

- (1874b). *Mythologie zoologique ou les légendes animales* (Tome deuxième). Paris : Durand et Pedone Lauriel Éditeurs.

DE LEO, Pietro (1981). Condizioni economico-sociali degli albanesi in Calabria tra XV e XVI secolo, in *Miscellanea di studi storici*, Università degli Studi della Calabria. Cosenza : Brenner, 123-142.

DE LOS REYES GONZÁLEZ-TEJERO, María, MOLERO MESA, Joaquín, MARTÍNEZ COBO, Amalia, GÚZMAN, Antonia & EL-OUARDANI, Fàtima (1999). Medicinal plants used in traditional veterinary practices in Andalusia, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 73-81.

DE MARTINO, Ernesto (2000). *Sud e magia*. Milano : Feltrinelli Editore.

- (1961). *La terra del rimorso*. Milano : Il Saggiatore.

DEMIRAJ, Bardhyl (2015). *Studi filologici arbëreshë*. Marzi : Comet Press.

DEMIRAJ, Shaban (1997). *La lingua albanese : origine, storia, struttura*. Rende : Centro editoriale e librario.

- (1986). *Gramatikë historikë e gjuhës shqipes*. Tiranë : Shtëpia botuese "8 Nëntori".

DESNICKAJA, Agnija Vasilevna (1972). *Gjuha shqipe dhe dialektet e saj*. Prishtinë.

DESCOLA, Philippe (1996). Constructing natures. Symbolic ecology and social practice, in *Nature and Society : Anthropological perspectives*, DESCOLA, Philippe & PALSSON, Gisly (Éds.). London : Routledge, 82-102.

DI LENA, Matteo Giorgio (1972). *Gli albanesi di Montecilfone*.

DIOSCORIDE, Pedanius (2005). *De materia medica*. Hildesheim : Olms-Weidmann.

DI TIZIO, Alessandro, ŁUCZAJ, Łukasz Jakub, QUAVE, Cassandra L., REDŽIĆ, Sulejman & PIERONI, Andrea (2012). Traditional food and herbal uses of wild plants in the ancient South-Slavic diaspora of Mundimitar/Montemitro (Southern Italy), *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine, 8 : 21*.

DIZDARI, Tahir (2005). *Fjalor i orientalizmave në gjuhën shqipes*. Tiranë : Instituti shqiptar i mendimit dhe i qytetërimit islam (AIITC).

DONINI, Ambrogio (1964). *Lineamenti di storia delle religioni*. Roma : Editori Riuniti.

DOUGHERTY, Janet (1978). Salience and relativity in classification, *American Ethnologist*, *5* : 66-80.

DRAKE, Allison E. (1907). *Discoveries in Hebrew, Gaelic, Gothic, Anglo-Saxon, Latin, Basque and other caucasic languages*. Denver-London : The Herrick Book & Kegan Paul, LTD.

DUCELLIER, Alain, DOUMERC, Bernard, IMHAUS, Brünehilde & DE MICELI, Jean (1992). *Les chemins de l'exil. Bouleversements de l'est européen et migrations vers l'ouest à la fin du Moyen Âge*. Paris : Armand Colin Éditeur.

DUHOUX, Yves (1993). Les premiers phytonymes grecs : les données mycéniennes, in *Les phytonymes grecs et latins*, Centre de recherches comparatives sur les Langues de la Méditerranée Ancienne. Nice : Université de Nice Sophia Antipolis, 97-122.

DURKHEIM, Émile & MAUSS, Marcel (1982). *Egitto, Storia e Mistero*. Milano : De Agostini.

- (1903). De quelques formes primitives de classification, *Année Sociologique, 6* : 1-46.

ELLEN, Roy (2004). Arbitrariness and necessity in ethnobiological classification : notes on some persisting issues, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 47-56.

- (1993). *The cultural relations of classification*. Cambridge : Cambridge University Press.

ELLEN, Roy & FUKUI, Katsuyoshi (1996). *Redefining nature : ecology, culture, and domestication*. London : Berg.

ERTUĞ, Füsun (1999). Plant, animal and human relationships in the folk medicine of Turkey, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 45-63.

FIEDLER, Wilfried (1968). Zu einigen Problemen des Admirativs in den Balkansprachen, in *Actes du Premier congrès international des études balkaniques et sud-est européens*, Sofia : Bulgarska Akademija na nautike, 367-369.

- (1966). Zu einigen Problemen des albanischen Admirative, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig, 15* : 561-565.

FOLEY, William (1997). *Anthropological linguistics. An introduction*, Malden : Blackwell Publishers.

FRAZER, James G. (1973). *Il ramo d'oro*. Torino : Editore Boringhieri s.p.a.

- (1887). *Totemism*. Edinburgh : Adam & Charles Black.

FRIEDBERG, Claudine (1986). Classifications populaires des plantes et modes de connaissances, in *L'ordre et la diversité du vivant : quel statut scientifique pour les classifications biologiques ?*, TASSY, Pascal (Éd.). Paris : Fondation Diderot-Fayard, 21-49.

- (1971). Aperçu sur la classification botanique bunaq (Timor central), *Bulletin de la Société Botanique de France, 118* : 255-262.

FRIEDMAN, Victor A. (1982). Admirativity in Bulgarian compared with Albanian and Turkish, in *Bulgaria past &* present, KOSEV, Dimitûr (Éd.). Sofia : Publishing House of the Bulgarian Academy of Sciences, 63-67.

- (1980). The study of Balkan Admirativity : its history and development, *Balkanistica, VI* : 8-30.

GAMBARARA, Daniele (1981). Parlare albanese nell'Italia unita, *Zjarri, anno XII, n° 27* : 49-67.

GATTO TROCCHI, Cecilia (1983). *Magia e medicina popolare in Italia*. Roma : Newton Compton Editori.

GEIGER, Walter (1978). *Phytonymic derivational systems in the Romance languages*. Chapel Hill : North Carolina University Press.

GEORGES, Pierre-Aurélien (2011). Le *THESOC* : bases de données et outils d'analyse consacrés à l'étude des dialectes occitans, in *Où en sont les études des langues régionales en domaine roman ? Données - méthodes - modèles de description*, BLAUTH-HENKE, Christine & HEINZ, Matthias (Éds.). Tübingen : Stauffenburg Verlag, 97-114.

GHIRARDINI, Maria Pia, CARLI, Marco, DEL VECCHIO, Nicola, ROVATI, Ariele, COVA, Ottavia, VALIGI, Francesco, AGNETTI, Gaia, MACCONI, Martina, ADAMO, Daniela, TRAINA, Mario, LAUDINI, Francesco, MARCHESELLI, Ilaria, CARUSO, Nicolò, GEDDA, Tiziano, DONATI, Fabio, MARZADRO, Alessandro, RUSSI, Paola, SPAGGIARI, Caterina, BIANCO, Marcella, BINDA, Riccardo, BARATTIERI, Elisa, TOGNACCI, Alice, GIRARDO, Martina, VASCHETTI, Luca, CAPRINO, Piero, SESTI, Erika, ANDREOZZI Giorgia, COLETTO, Erika, BELZER, Gabriele & PIERONI, Andrea (2007). The importance of a taste. A comparative study on wild food plant consumption in twenty-one local communities in Italy, *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine, 3 : 22*.

GIACALONE RAMAT, Anna & RAMAT, Paolo (1994). *Le lingue indoeuropee*. Bologna : Il Mulino.

GILBERT, Émile (2008). *Le piante magiche. Nell'Antichità, nel Medioevo e nel Rinascimento*. Roma : Hermes Edizioni.

GIUSTI, Maria Elena (1999). Erbe, uomini e bestie nell'immaginario popolare, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 64-72.

GIUSTI, Maria Elena, NEBEL, Sabine & PIERONI, Andrea (2002). Erbe e percezione del sapore tra gli Arbëreshë del Vulture in Lucania, *La Ricerca Folklorica, 45*: 29-41.

GJINARI, Jorgji (1989). *Dialektet e gjuhës shqipe*. Tiranë : Akademia e Shkencave e Republikës të Shqipërisë.

- (1982). Atlasi dialektologjik i gjuhës shqipe, *Gjuha jonë, 2*.

- (1971). Vëzhgime mbi të folmen e Bregut të Bunës, *Dialektologjia shqiptare, I*.

- (1963). Vërejtje mbi të folmen e krahinave Krasniqe, Gash e Bytyç të rrethi të Tropojës, *BUSH, SSHSH, 4*.

- (1962). Vërejtje mbi të folmen e krahinës së Mallakastrës, *BUSH, SSHSH, 3*.

- (1960a). Mbi të folmet e Devollit, *BUSH, SSHSH, 4*.

- (1960b). E folmja e Skraparit, *BUSH, SSHSH, 4*.

- (1958). Të folmet e Myzeqesë, *BUSH, SSHSH, 4*.

- (1957a). Një vështrim mbi të folmen e Oparit, *BUSH, SSHSH, 1*.

- (1957b). E folmja e qytetit të Beratit, *BUSH, SSHSH, 1*.

GJINARI, Jorgji & SHKURTAJ, Gjovalin (1997). *Dialektologjia*. Tiranë : Shtëpia Botuese e Librit Universitar.

- (1993). *Pyetësor për mbledhjen e leksikut të dialekteve arbëreshe.* Tiranë.

- (1980). *Pyetësor për mbledhjen e leksikut dialektor të shqipes.* Tiranë.

GOODY, Jack (2004). Thought, Knowledge, and Universals, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 249-261.

GOSTURANI, Xheladin (1984). Veçoritë gjuhësore të gegërishtes verilindore, *Studime filologjike, 3*.

- (1982). E folmja e Çeremit dhe e Valbonës, *Dialektologjia shqiptare, IV*.

- (1975). E folmja e Hasit, *Dialektologjia shqiptare, III*.

GRASSI, Corrado, SOBRERO, Alberto & TELMON, Tullio (2003). *Introduzione alla dialettologia italiana*. Roma-Bari : Editori Laterza.

GUARRERA, Paolo Maria (2006). *Usi e tradizioni della flora italiana. Medicina popolare ed etnobotanica*. Roma : Aracne.

- (2002). Su alcuni usi tradizionali magico-religiosi di piante nell'Italia Centrale, in *Religiosità popolare, tra antropologia e storia delle religioni*, BENGA, Ileana & NEAGOTA, Bogdan (Éds). Cluj-Napoca : Presa Universitară Clujeană, 241-252.

- (1995). Fitoterapia e uso tradizionale delle piante nel territorio della Valle di Comino (Frosinone), in *Le piante magiche. Una ricerca storico-antropologica*, GIUSTI, Sonia (Éd). Roma : Domograf, 121-144.

GUIRAUD, Pierre, (1986 [1967]). *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Larousse.

- (1955). La sémantique, *Que sais-je ?, 655*. Paris : PUF.

GURAKUQI, Karl & FISHTA, Filip (1937). *Visaret e kombit, vëllimi I : Kângê trimnije dhe kreshnikësh*. Tiranë : Shtypshkronja «Nikaj».

GUYOT, Lucien (1968). *Les noms des fleurs*. Paris : Presses Universitaires de France.

- (1967). *Les noms des plantes*. Paris : Presses Universitaires de France.

GUZZETTA, Antonino (1994). Per una descrizione funzionale della morfologia del sostantivo nella parlata arbëreshe di Contessa Entellina, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 411-426.

- (1986). Il ruolo della scuola per la difesa dell'etnia arbëreshe, *Bollettino dell'Istituto regionale di Ricerca e Sperimentazione e Aggiornamento educativi per la Sicilia, V, 4.*

- (1983). Descrizione fonematica della parlata arbëreshe di Contessa Entellina in Sicilia, *Etnia albanese e minoranze linguistiche in Italia.* Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura Albanese, Università di Palermo.

- (1982). *Etnia albanese e minoranze linguistiche in Italia: atti del IX Congresso Internazionale di Studi Albanesi*. Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura Albanese, Università di Palermo.

- (1978). *La parlata di Piana degli Albanesi, Parte I - Fonologia.* Palermo.

HALIMI, Mehmet (1996). *Çështje fjalëformimi në gjuhën shqipe.* Prishtinë.

- (1972a). Disa tipare të së folmes së Moravës së Epërme, *Gjurmime Albanologjike, 2.*

- (1972b). Vëzhgime mbi të folmen e Moravës së Poshtme, *Gjurmime Albanologjike, 2.*

HAMMEL, Eugene A. (1968). *Alternative social structures and ritual relations in the Balkans*. New Jersey : Prentice-Hall Inc.

HAMP, Eric Pratt (1994). La parlata di Vaccarizzo Albanese : premesse fonetiche, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 225-238.

- (1993). *Il sistema fonologico della parlata di Vaccarizzo albanese*. Rende : Centro Editoriale e Librario.

- (1966). The position of Albanian, in *Ancient Indo-European Dialects*, BIRNBAUM, Henrik & PUHVEL, Joan (Éds.). Berkeley-Los Angeles : University of California Press, 97-121.

HAXHIHASANI, Qemal (1971). Vështrim i përgjithshëm mbi të folmen e banorëve të Çamërisë, *Dialektologjia shqiptare, I.*

- (1963). Vëzhgim gjuhësor në krahinën e Lurës, *Studime filologjike, 4.*

- (1955). Një vështrim mbi të folmen e krahinës së Sulovës, *BUSH, SSHSH, 3.*

HN, PLINE, L'ancien (2013). *Histoire naturelle*. Paris : Gallimard.

HORROCKS, Geoffrey (2010). *Greek. A History of the language and its speakers*. United Kingdom : Wiley-Blackwell.

HUNN, Eugene (1999). Size as limiting the recognition of biodiversity in folkbiological classifications : one of four factors governing the cultural recognition of biological taxa, in *Folkbiology*, MEDIN, Douglas & ATRAN, Scott (Éds.). Cambridge, London : MIT Press, 47-69.

- (1982). The utilitarian factor in folkbiological classification, *American Anthropologist, 84, 4* : 830-847.

- (1977). *Tzeltal folk Zoology : The classification of discontinuities in nature*. New York : Academic Press.

- (1975a). The Tenejapa Tzeltal version of the animal kingdom, *Anthropological Quarterly, 48, 1* : 14-30.

- (1975b). A measure of the degree of correspondence of folk to scientific biological classification, *American Ethnologist, 2, 2* : 309-327.

JAKOBSON, Roman, POMORSKA, Krystyna & RUDY, Stephen (1987). Quest for the essence of language, *Language in Literature* : 413-427.

JOCHALAS, Titos (2011). *Αρβανίτικα στο Μοριά, χρονικάπορειας, τόμ Α΄-Β΄*. Αθηνα : ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΠΑΤΑΚΗ.

- (2006). *Ύδρα. Λησμονημένη γλώσσα, Α΄, Β΄.* Αθηνα : ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΠΑΤΑΚΗ.

- (2002). *Ευβοια. Τα Αρβανίτικα.* Αθηνα : ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΠΑΤΑΚΗ.

- (2000). *Άνδρος. Αρβανίτες και Αρβανίτικα.* Αθηνα : ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΠΑΤΑΚΗ.

JOKL, Norbert (2011). *Studime për etimologjinë dhe fjalëformimin shqip*. Prishtinë : Universiteti i Prishtinës.

- (1931-1932). Zur Geschichte des alb. Diphtongs -ua- -ue-, *Indogermanische Forschungen, 49, 50.*

KLEIBER, Georges (1993). Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive, *Faits de langues - Motivation et iconicité, 1 :* 105-121.

- (1990). *La sémantique du prototype*. Paris : Presses Universitaires de France.

KOLIQI, Ernest (1957-1975). *Shejzat*. Roma : Urbinati.

KULLA, Ariola (2010). *The Albanian linguistic journey from ancient Illyricum to EU. Lexical borrowings*. Master thesis in "Language and culture in Europe", (http://urn.kb.se/resolve?urn=urn:nbn:se:liu:diva-57208).

KUME, Juljana (2014). *Sui grecismi nel lessico della parlata arbëreshe di San Costantino Albanese*. Cosenza : Pellegrini Editore.

KUUSI, Matti (1957). *Regen bei Sonnenschein*. Helsinki : Academia Scientiarum Fennica.

KUTANGIDIKU, Tshimanga (2006). Le totémisme 'alineien'. Vestige du totémisme 'australien' en Occident, *Quaderni di semantica, 1-2* : 321-326.

- (1995). *Le fond socio-culturel à l'origine de la creation lexicale des noms des petits animaux chez les Bantu du Zaïre*. Thèse de Doctorat, Université Stendhal-Grenoble 3.

LAKOFF, Georges (1987). *Women, fire, and dangerous things : What categories reveal about the mind*. Chicago : University of Chicago Press.

LA MANTIA, Giuseppe (1904). *I Capitoli delle Colonie greco-albanesi di Sicilia nei secoli XV e XVI*. Palermo : Giannitrapani A.

LAMBERTZ, Maximilian (1973). Die Mythologie der Albaner, *Wörterbuch der Mythologie, II* : 455-509.

- (1923-1925). Italo-albanische Dialektstudien. Die albanischen Mundarten in den italienischen Provinzen Campobasso und Foggia (Molise), *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (KZ), 51* : 259-290 ; *52* : 43-90 ; *53* : 66-79, 282-307.

- (1914-1915). Albanische Mundarten in Italien, *Indogermanische Jahrbuch, II* : 1-30.

LANDI, Addolorata (1989). *Gli elementi latini nella lingua albanese*. Napoli : ESI.

LANTERNARI, Vittorio (1976). *La grande festa*. Bari : Dedalo libri.

LE BERRE, Yves, LE DÛ, Jean & BRUN-TRIGAUD, Guylain (2005). *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont : Du temps dans l'espace*. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.

LE DÛ, Jean & BRUN-TRIGAUD, Guylaine (2013). *Atlas Linguistique des Petites Antilles (ALPA)*. CTHS.

LE GUYADER, Hervé (1986). Objectivité et taxinomie : des systèmes et des méthodes à la classification naturelle, in *L'ordre et la diversité du vivant : quel statut scientifique pour les*

classifications biologiques?, TASSY, Pascal (Éd.). Paris : Fondation Diderot-Fayard, 69-82.

LEHMANN, Alise & MARTIN-BERTHET, Françoise (2011). *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie.* Paris : Armand Colin.

LEKA, Ferdinand & SIMONI, Zef (1996-1999). *Dizionario Albanese-italiano. Fjalor shqip-italisht*. Tiranë : MÇM.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.

LO GIUDICE, Rosa & CRISTAUDO, Antonia (1995). Biodeteriogeni vegetali dei complessi monumentali e archeologici della città di Enna (Sicilia Orientale), *Quaderni di Botanica Ambientale Applicata, 6* : 173-176.

LOMBARDI SATRIANI, Luigi M. (1971). *Santi, streghe e diavoli. Il patrimonio delle tradizioni popolari nella società meridionale e in Sardegna*. Firenze : Sansoni Editore.

LUCAS, Alfred (1930). Cosmetics, perfumes and incense in ancient Egypt, *Journal of Egyptian Archeology, 16, 1-2* : 41-53.

ŁUCZAJ, Łukasz, PIERONI, Andrea, TARDÍO, Javier, PARDO-DE-SANTAYANA, Manuel, SÖUKAND, Renata, SVANBERG, Ingvar & KALLE, Raivo (2012). Wild food plant use in 21st century Europe : the disappearance of old traditions and the search for new cuisines involving wild edibles, *Acta Societatis Botanicorum Poloniae, 81(1) : 359-370*.

MACIOTI, Maria Immacolata (1995). Alberi del mito, alberi della storia, in *Le piante magiche. Una ricerca storico-antropologica*, GIUSTI, Sonia (Éd.). Roma : Domograf, 57-75.

MACLAURY, Robert E. (1995). Vantage theory, in *Language and the Cognitive Construal of the World*, TAYLOR, John R. & MACLAURY, Robert E. (Éds.). Berlin and New York : Mouton de Gruyter, 231-276.

MADDALON, Marta (2003). Recognition and classification of natural kinds, in *Nature Knowledge : Ethnoscience, Cognition, and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). New York-Oxford : Berghahn Books, 23-37.

- (2001). Vecchi problemi e nuove metodologie nell'analisi semantica delle etnoclassificazioni, in *La dialettologia oggi fra tradizione e nuove metodologie. Atti del Convegno Internazionale (Pisa 10-12 febbraio 2000)*, ZAMBONI, Alberto, DEL PUENTE, Patrizia & VIGOLO, Maria Teresa (Éds.). Pisa : ETS, 325-344.

- (1998a). Conoscere, riconoscere e chiamare. Riflessioni problematiche sulle etnoclassificazioni biologiche, *Quaderni di Semantica XIX 2* : 213-282.

- (1998b). Biotassonomie e categorie cognitive. Proposte di analisi lessicale per il repertorio fitonimico, in *Atti del XXI Convegno Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza*. Niemeyer : Mainz, 459-469.

MADDALON, Marta & BELLUSCIO, Giovanni (1996). Proposte preliminari per l'analisi del lessico fitonimico arbëresh in una prospettiva semantico-cognitiva, *Quaderni del Dipartimento di Linguistica, 16* : 67-95.

MAGNIN-GONZE, Joëlle (2004). *Histoire de la botanique*. Paris : Delachaux & Niestlé.

MANDALÀ, Matteo (2009). *Mundus vult decipi*. Rende : Fondazione Universitaria "Francesco Solano".

- (1995). *Il Codice chieutino*. Comune di Mezzoiuso : Mezzoiuso.

- (1992). *La parlata arbëreshe di Contessa Entellina*. Palermo : Istituto di Lingua e Letteratura albanaese.

MARCONI, Momolina (1937). *Riflessi mediterranei della più antica religione laziale*. Messina : Principato.

MARTUCCI, Donato (2012). Il primo tentativo di compilazione di un atlante linguistico albanese (1940-1944), *Res Albanicae, anno I, n. 2* : 47-80.

MASCI, Angelo (1847). *Discorso del Consigliere di Stato Angelo Masci sull'origine, i costumi e lo stato attuale degli albanesi del Regno di Napoli*. Napoli : Tipografia Gaetano Nobile.

MASSARO, Mario (2010). *Dizionario comparato delle parlate arbëreshe di Casalvecchio e di Chieuti*. Apricena : Malatesta Editrice.

MASSETTI, Yvonne (1993). *Medicina e cultura popolare in Abruzzo*. Cerchio (AQ) : Polla Editore.

MATRANGA, Vito (2012). Peculiarità nel lessico dei giochi fanciulleschi tradizionali delle comunità siculo-albanesi, *Res Albanicae, anno I, n. 2* : 5-23.

- (2004). *Parole e azioni ludiche. Il gioco dela lippa in Sicilia in prospettiva geolinguistica*. Palermo : Centro Studi Filologici e Linguistici.

MATRANGA, Vito & SOTTILE, Roberto (2007). *Esperienze geolinguistiche : percorsi di ricerca italiani ed europei. Atti del seminario di studi su percorsi di geografia linguistica, esperienze italiane e europee (Palermo, 23-24 marzo 2005).* Palermo : Centro Studi Filologici e Linguistici.

MAYDE, Richard (1876). *Ancient Egypt*. New York : Dodd, Mead & Company.

MEILLET, Antoine (1921). Quelques hypotheses sur les interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes, *Linguistique historique et linguistique générale* : 281-291.

MELENA, José Luis (1976). La produccion de plantas aromaticas en Cnoso, *Estudios Classicos, 20* : 177-190.

MEO, Domenico (2008). *Riti e feste del fuoco : falò e torce cerimoniali in Molise*. Cerro al Volturno : Volturnia.

MERZARIO, Raul (1975). *Signori e contadini di Calabria. Corigliano Calabro dal XVI al XIX secolo.* Milano : Giuffrè.

MINELLI, Alessandro, ORTALLI, Gherardo & SANGA, Glauco (2004). *Animal names*. Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti.

MOLINU, Lucia (1999). Métathèse et variation en Sarde, *Cahiers de Grammaire. "Phonologie : théorie et variation", 24* : 153-181.

MOSCATI, Sabatino (2002). *Civiltà del mare. I fondamenti della storia mediterranea*. Napoli : Liguori Editore.

MOULOS, Megan (2015). *The textile and perfumed oil industries of Mycenaean Pylos : production, scope, and trade of two value-added goods*. MA Paper.

MULAKU, Ragip (1987). *Sistemi foljor në gjuhën e shkrimtarëve të vjetër veriorë.* Prishtinë : Instituti Albanologjik i Prishtinës.

- (1981). E folmja shqipe e rrethinave të Vuçiternës, *Gjurmime Albanologjike, XI.*

- (1972). Mbi zanoret hundore në të folmet e Kosovës, *Buletin i punimeve shkencore të Fakultetit Filozofik.* Prishtinë.

MURPHY, Gregory & MEDIN, Douglas (1985). The role of theories in conceptual coherence, *Psychological Revue, 92* : 289-316.

MUSACCHIO, Filomena (1967). *Chieuti e le sue tradizioni popolari*. Tesi di laurea in Lettere, Università degli Studi "La Sapienza".

MUSACCHIO, Giulia (1970). *Fonetica e linguistica dei dialetti albanesi nel Molisano*. Tesi di laurea, Università degli Studi dell'Aquila.

MUSTAFA, Behxhet, HAJDARI, Avni, PAJAZITA, Qazim, SYLA, Bedije, QUAVE, Cassandra L. & PIERONI, Andrea (2012a). An ethnobotanical survey of the Gollak region, Kosovo, *Genet Resour Crop Evol, 59 : 739-754*.

MUSTAFA, Behxhet, HAJDARI, Avni, KRASNIQI, Feriz, HOXHA, Esat, ADEMI, Hatixhe, QUAVE, Cassandra L. & PIERONI, Andrea (2012b). Medical ethnobotany of the Albanian Alps in Kosovo, *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine, 8 : 6.*

MUYSKEN, Pieter, (2000). *Bilingual speech*. Cambridge : Cambridge University Press.

MYERS-SCOTTON, Carol (2006). *Multiple voices. An introduction to bilingualism*. Oxford : Blackwell.

NANCI, Giovanna (2004). *Il motivo del revenant nella tradizione orale di area balcanica e nella letteratura riflessa europea*. Tesi di laurea, Università della Calabria.

NANCI, Giovanna, PIGNOLI, Maria Luisa & TORCHIA, Maria Teresa (2011). *Lessico delle parlate albanesi del Catanzarese*. Troisième cédérom de "ARBËRESH". Cosenza : Università della Calabria/Dipartimento di Linguistica.

NEBEL, Sabine, PIERONI, Andrea & HEINRICH, Michael (2006). *Ta chòrta*: wild edible greens used in the Graecanic area in Calabria, Southern Italy, *Appetite, 47 : 333-342*.

NESINI, Remzi (1978). Mbi disa veçori të sistemit vokalik të së folmes shqipe të rrethit të Tetovës, *Studime Gjuhësore (Dialektologji), I.*

NESPOR, Marina (1993). *Fonologia*. Bologna : Il Mulino.

NOREEN, Adolf (1923). *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache*. Niemeyer : Halle.

OGDEN, Charles Kay & RICHARDS, Ivor Armstrong (1923). *The meaning of meaning*. New York : Harcourt, Brace &World, Inc.

OLIVIÉRI, Michèle (2012). Le mot et la chose. Réflexion sur le 'responsaire' du THESOC, in *La leçon des dialectes. Hommages à Jean-Philippe Dalbera*, OLIVIÉRI, Michèle, BRUN-

TRIGAUD, Guylaine, DEL GIUDICE, Philippe (Éds.). Alessandria : Edizioni dell'Orso, 13-32.

- (2011). Le Thesaurus Occitan : une base de données dialectales multimédias, in *Noves tendències en la dialectologia contemporània*, GIMENO BETI, Lluís & COLON DOMENECH, Germà (Éds.). Publicacions de la Universitat Jaume I : Fundació Germà Colón Domènech, 95-103.

OLIVIÉRI, Michèle & BRUN-TRIGAUD, Guylaine (2009). Le logiciel Multimédial Thesaurus Occitan (THESOC), in *La dialectologie hier et aujourd'hui (1906-2006)*, HORIOT, Brigitte (Éd.). Lion : Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, 61-80.

OLIVIÉRI, Michèle, CASAGRANDE, Sylvain, BRUN-TRIGAUD, Guylaine & GEORGES, Pierre-Aurélien (2017). Le Thesaurus occitan dans tous ses états, *Revue française de linguistique appliquée, XXII-1* : 89-102.

PEDERSEN, Holger (1900). Die Gutturale in albanischen, in *Zeitschrift für vergleichenden Sprachforchung, 36*.

PEDROTTI, Giovanni & BERTOLDI, Vittorio (1930). *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica. Presi in esame dal punto di vista della botanica della linguistica e del folklore*. Trento : Ed. G. Monauni.

PEIRCE, Charles Sanders (1978). *Ecrits sur le signe.* Paris : Editions du seuil.

PELLEGRINI, Giovan Battista (1998). *Avviamento alla linguistica albanese*. Rende : Centro editoriale e librario.

PELLEGRINI, Giovan Battista, ZAMBONI, Alberto (1982). *Flora popolare friulana*. Udine : Casamassima.

PENZIG, Otto (1924). *Flora popolare italiana*. Genova : Orto botanico della Regia Università.

- (1902). *Flore du littoral méditerranéen*. Paris : Paul Klincksieck.

PERTA, Carmela (2004). *Language decline and death in three arberesh communities in Italy. A sociolinguistic study*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.

PERTA, Carmela, CICCOLONE, Simone & CANÙ, Silvia (2014). *Sopravvivenze linguistiche arbëreshe a Villa Badessa*. Milano : LED Edizioni.

PESTALOZZA, Uberto (1951). *Religione mediterranea*. Milano : Fratelli Bocca Editore.

PICCHI, Graziella (1999). Erbe ed animali nelle società agricole tradizionali, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 94-102.

PIERONI, Andrea (2008). Local plant resources in the ethnobotany of Theth, a village in the Northen Albanian Alps, *Genet Resour Crop Evol, 55 : 1197-1214*.

- (1999). Botanica etnoveterinaria in Italia : lo stato attuale delle conoscenze, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 103-154.

PIERONI, Andrea, GIUSTI, Maria Elena, MÜNZ, Harald, LENZARINI, Cinzia, TURKOVIĆ, Giuliana & TURKOVIĆ, Ana (2003). Ethnobotanical knowledge of the Istro-Romanians of Žejane in Croatia, *Fitoterapia, 74 : 710-719*.

PIERONI, Andrea, NEBEL, Sabine, QUAVE, Cassandra, MÜNZ, Harald & HEINRICH, Michael (2002a). Ethnopharmacology of *liakra* : traditional weedy vegetables of the Arbëreshë of the Vulture area in the southern Italy, *Journal of Ethnoparmacology, 81 : 165-185*.

PIERONI, Andrea & QUAVE, Cassandra L. (2005). Traditional pharmacopoeias and medicines among Albanians and Italians in southern Italy : A comparison, *Journal of Ethnoparmacology, 101 : 258-270*.

PIERONI, Andrea, QUAVE, Cassandra, NEBEL, Sabine & HEINRICH, Michael (2002b). Ethnopharmacy of the ethnic Albanians (Arbëreshë) of northern Basilicata, Italy, *Fitoterapia, 73 : 217-241*.

PIERONI, Andrea, QUAVE, Cassandra & SANTORO, Rocco Franco (2004). Folk pharmaceutical knowledge in the territory of the Dolomiti Lucane, inland southern Italy, *Journal of Ethnoparmacology, 95 : 373-384*.

PIERONI, Andrea, REXHEPI, Besnik, NEDELCHEVA, Anely, HAJDARI, Avni, MUSTAFA, Behxhet, KOLOSOVA, Valeria, CIANFAGLIONE, Kevin & QUAVE, Cassandra L. (2013). One century later : the folk botanical knowledge of the last remaining Albanians of the upper Reka Valley, Mount Korab, Western Macedonia, *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine, 9 : 22*.

PIGNATTI, Sandro (1982). *Flora d'Italia*. Bologna : Edagricole.

PIGNOLI, Maria Luisa (2017). Fitonimia arbëreshe : le designazioni delle piante rampicanti, *Quaderni di Linguistica e Studi Orientali, 3* : 201-218.

- (2015). Shèga : dal melograno al fiume Indo, in *Edhe 100 ! Studime në nderim të Prof. Francesco Altimarit me rastin e 60-vjetorit të lindjes*, DEMIRAJ, Bardhyl, MANDALA, Matteo & SINANI, Shaban (Éds.). Tiranë : Albpaper, 519-532.

- (2011). Leksiku i të folmevet arbëreshe të Porkanunit dhe të Rurit, in *Gjuha dhe Letërsia e Arbëreshëve. Aktet e Simpoziumit Ndërkombëtar për Arbëreshët (Tetovë, 28-29 prill 2008)*. Tetovë : Universiteti i EJL, 383-391.

PIGNOLI, Maria Luisa & TARTAGLIONE, Guido (2007a). *Dizionario albanese molisano (Parlate di Portocannone e Ururi)*. Cosenza : T&P Editoriale.

- (2007b). *Lessico visuale dell'albanese molisano*. Premier cédérom de "ARBËRESH". Cosenza : Università della Calabria/Dipartimento di Linguistica.

PISTILLO, Ciro & LITTERA, Attilio (2006). *Dizionario del dialetto di San Severo*. Apricena : Malatesta Editrice.

POLIS, Stéphane (2008). Langue et réalité. De l'usage de l'iconicité en linguistique, *Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines, I : Réalité et représentation* : 21-67.

POTTIER, Bernard (1992). *Sémantique générale*. Paris : PUF.

PRENUSHI, Mikel (1981). *Kontribut shqiptar në Rilindjen evropiane*. Tiranë : Shtëpia Botuese « 8 Nëntori ».

PROPP, Vladimir (1966). *Morfologia della fiaba*. Torino : Einaudi.

PROVITINA, Filippo Maria (1987). *Iconografia vegetale siciliana*. Palermo : Edizioni Kefa.

QUAVE, Cassandra Leah, LOHANI, Usha, VERDE, Alonso, FAJARDO, José, RIVERA, Diego, OBÓN, Concepción, VALDES, Arturo & PIERONI, Andrea (2010). A comparative assessment of zootherapeutic remedies from selected areas in Albania, Italy, Spain and Nepal, *Journal of Ethnobiology, 30(1) : 92-125*.

QUAVE, Cassandra Leah & PIERONI, Andrea (2007). Traditional health care and food and madicinal plant use among historic Albanian migrants and Italians in Lucania, Southern Italy, in *Traveling cultures and plants: the ethnobiology and ethnopharmacy of human migrations*, PIERONI, Andrea & VANDEBROEK, Ina (Éds.). New York-Oxford : Berghahn Books, 204-227.

- (2005). Ritual healing in *Arbëreshë* Albanian and Italian communities of Lucania, Southern Italy, *Journal of Folklore Research, 42, 1* : 57-97.

RAFFAELLI, Mauro (2009). *Il museo di storia naturale dell'Università di Firenze*. Firenze : Firenze University Press.

RANDALL, Robert & HUNN, Eugene (1984). Do life-forms evolve or do uses for life ? Some doubts about Brown's Universals Hypotheses, *American Ethnologist, 11* : 329-349.

RESSULI, Namik (1986). *Grammatica albanese*. Bologna : Patron.

REXHEPI, Besnik, MUSTAFA, Behxhet, HAJDARI, Avni, RUSHIDI-REXHEPI, Jehona, QUAVE, Cassandra Leah & PIERONI, Andrea (2013). Traditional medicinal plant knowledge among Albanians, Macedonians and Gorani in the Sharr Mountains (Republic of Macedonia), *Genet Resour Crop Evol, 60 : 2055-2080*.

RIEGLER, Richard (1999). Il bruco nelle tradizioni popolari, *Quaderni di Semantica, XX, 2* : 201-208.

- (1981a). Lo zoomorfismo nelle tradizioni popolari, *Quaderni di Semantica, II, 2* : 305-324.

- (1981b). Zoonimia popolare, *Quaderni di Semantica, II, 2* : 325-361.

ROHLFS, Gerhard (1992). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Sintassi*. Torino : G. Einaudi.

- (1990). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Morfologia*. Torino : G. Einaudi.

- (1988). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Fonetica*. Torino : G. Einaudi.

ROLLAND, Eugène (1873). Vocabulaire du patois du pays messin tel qu'il est actuellement parlé à Rémilly, *Romania, 8, 2* : 437-454.

- (1967). *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes*. Paris : Éditions G.-P. Maisonneuve et Larose.

ROMANO, Antonio (2013). Considerazioni generali sulla fitonimia dialettale salentina, *Studi Linguistici Salentini, 33* : 5-25.

ROQUES, Mario (1932). *Le Dictionnaire albanais de 1635 de Franciscum Blanchum*. Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner.

ROSCH, Eleanor (1978). Principles of categorization, in *Cognition and Categorization*, ROSCH, Eleanor & LLOYD, Barbara (Éds.). Hillsdale, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates, 27-48.

- (1975). Universals and cultural specifics in human categorization, in *Cross-Cultural Perspectives on Learning*, BRISLIN, Richard, BOCHNER, Stephen & LONNER, Walter (Éds.). New York : Sage Publications, 177-206.

- (1973). On the internal structure of perceptual and semantic categories, in *Cognitive development and the acquisition of language*, MOORE, Timothy E. (Éd.). New York : Academic Press, 111-144.

- (1972). Universals in color naming and memory, *Journal of Experimental Psychology, 93* : 10-20.

ROSCH, Eleanor, MERVIS, Carolyn, GRAY, Wayne, JOHNSON, David & BOYES-BRAEM, Penny (1976). Basic objects in natural categories, *Cognitive Psychology, 8* : 382-439.

ROTHER, Klaus (1968). Die Albaner in Süditalien, *Mitteilungen der Oesterreichischen Geographischen Gesellschaft, 110* : 1-20.

ROUY, Georges (1927). *Flore de France*. Paris : Paul Lechevalier Editeur.

SANDFELD, Kristian (1930). *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris : Klincksieck.

SAPIR, Edward (1929). A study in phonetic symbolism, *Journal of Experimental Psychology, XII* : 225-239.

SAUSSURE, Ferdinand de (1967 [1916]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Éditions Payot & Rivages.

SAVOIA, Leonardo Maria (2008). *Studi sulle varietà arbëreshe*. Cosenza : T&P Editoriale.

- (1994a). Per una educazione arbëreshe, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 55-72.

- (1994b). Alcuni elementi per una classificazione dei dialetti arbëreshë, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 179-210.

- (1994c). Sistemi flessionali e variazione morfologica in alcuni dialetti arbëreshë, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo Maria (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 307-356.

- (1993). Condizioni fonologiche e morfosintattiche della coincidenza fra flessione media e attiva nei dialetti Arbëreshë di Barile e di Ginestra, *Quaderni del Dipartimento di Linguistica, Università di Firenze, 4* : 133-162.

- (1991). I dialetti albanesi dell'Italia meridionale, in *La lingua albanese nell'Italia meridionale. Atti del I Convegno di Studi sulla Lingua Albanese*. Fisciano, 5-7 dicembre 1989, 53-66.

- (1983). Ristrutturazione analogica : sviluppi in alcune parlate albanesi, in *Scritti in onore di Giovan Battista Pellegrini.* Pisa : Pacini Editore.

- (1980). La parlata albanese di S. Marzano di S. Giuseppe : appunti fonologici e morfologici, *Zjarri, XII, 27.*

SCARLAT, Carmen (2008). *Analyse étymologique, sémantique et cognitive des désignations de la flore sauvage en roumain*. Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Stendhal-Grenoble 3.

SCARLAT, Carmen & SIGNORINI, Céline (2007). Les désignations des plantes vulnéraires en Roumanie et dans l'Arc Alpin, in *Actes du XXIVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, TROTTER, David (Éd.). Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 217-230.

SCHMIDT, Johannes (1872). *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*. Böhlau : Weimar.

SCUTARI, Maddalena (2015). *Zoonimia arbërisht.* Sixième cédérom de "ARBËRESH". Cosenza : Università della Calabria/Dipartimento di Lingue e Scienze dell'Educazione.

- (2012). *Lessico delle parlate albanesi del Pollino lucano - Valle del Sarmento*. Cinquième cédérom de "ARBËRESH". Cosenza : Università della Calabria/Dipartimento di Lingue e Scienze dell'Educazione.

SCUTARI, Pasquale (2005). *I nomi delle piante nella comunità albanese del Pollino lucano*. Rende : Centro Editoriale e Librario.

- (2002). *Il lessico della parlata arbëreshe di San Costantino Albanese*. Rende : Centro Editoriale e Librario.

- (1997). *Uno studio fonologico e morfologico sulla parlata arbëreshe di San Costantino Albanese*. Cosenza : Tipografia Pino Benvenuto.

SÉBILLOT, Paul (2002). *Croyances, mythes et legends des pays de France*. Paris : Omnibus.

SELLA, Alfonso (1992). *Flora popolare biellese : nomi dialettali, tradizioni e usi locali.* Alessandria : Edizioni dell'Orso.

SHKURTAJ, Gjovalin (1996a). Nga gjeografia gjuhësore tek dialektologjia urbane, *Studime filologjike, I* : 91-100.

- (1996b). Ndihmesa të prof. Shaban Demirajt në dialektologjinë dhe filologjinë arbëreshe, *Studime Albanologjike, 2.*

- (1994). L'influenza dell'italiano sulle parlate arbëreshe d'italia, in *I dialetti italo-albanesi*, ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 129-139.

- (1993). Sull'antroponimia degli albanesi d'Italia, in *Atti del XVI Congresso Internazionale di Studi Albanesi*, Palermo, 99-106.

- (1989). Qualche particolarità delle parlate siculo-albanesi come dimostrazione della vitalità e della originalità della lingua albanese, in *Le minoranze etniche e linguistiche. Atti del II Congresso Internazionale.* Palermo, 235-241.

- (1986). Disa shënime për të folmen arbëreshe të Marçeduzës, in *Studime për nder të A. Xhuvanit*. Tiranë : 513-517.

- (1984). *Shpirti i Arbrit rron. Shënime dhe të dhëna për arbëreshët e Italisë,* Tiranë.

- (1982a). Disa veçori të të folmeve shqipe në Mal të Zi, *Studime filologjike, 3.*

- (1982b). E folmja e Rranxave të Mbishkodrës, *Dialektologjia Shqiptare, IV.*

- (1979). Shënime për të folmen arbëreshe të San Marcanos, *Studime filologjike, 4* : 113-141.

- (1975). E folmja e Kelmendit, *Dialektologjia Shqiptare, III*.

- (1974). E folmja e Hotit, *Dialektologjia Shqiptare, II.*

- (1973). Ekspeditë gjuhësore tek arbëreshët e Italisë, *Studime filologjike, 3.*

- (1967a). E folmja e Kastratit, *Studime filologjike, 2, 3.*

- (1967b). Vëzhgime rreth të folmeve të malësorëve të Bregut të Matës, të Ishullit të Lezhës dhe të Ishullit të Shëngjinit, *Lissus.* Tiranë.

SIGNORINI, Céline (2005). *La motivation sémantique dans la creation lexicale : les phytonymes de l'arc alpin*. Thèse de doctorat nouveau régime, Université Stendhal-Grenoble 3.

SIMONI, Maria Doretta (1995). Le piante della Ciociaria fra magia e medicina tradizionale, in *Le piante magiche. Una ricerca storico-antropologica*, GIUSTI, Sonia (Éd.). Roma : Domograf, 195-239.

SMITH, Edward E. & MEDIN, Douglas L. (1981). *Categories and concepts.* Cambridge-London : Harvard University Press.

SOLANO, Francesco (1994a). La realtà storico-linguistica delle comunità albanesi d'Italia, in *I dialetti italo-albanesi,* ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 73-81.

- (1994b). Per una definizione di alcune isofone nell'italo-albanese, in *I dialetti italo-albanesi,* ALTIMARI, Francesco & SAVOIA, Leonardo (Éds). Roma : Bulzoni Editore, 169-178.

- (1983a). Il catechismo albanese di San Basile, *Quaderni di Zjarri.*

- (1983b). La parlata albanese di Firmo, Schema grammaticale e testi, *Quaderni di Zjarri.*

- (1979a). Le parlate albanesi di San Basile e Plataci, *Quaderni di Zjarri, 4.*

- (1979b). I dialetti albanesi dell'Italia meridionale. Appunti per una classificazione, *Quaderni di Zjarri, 6, 15* : 15-30.

- (1972). *Manuale di lingua Albanese*. Corigliano Calabro : Arti Grafiche Joniche.

- (1960). Osservazioni sulle parlate italo-albanesi, *Shejzat, 3,4.* Roma.

SOLTA, Georg Renatus (1980). *Einfürung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

SPECCHIA, Maria Regina (1978). *Canti popolari albanesi nel Molise*. Tesi di laurea in Lingua e Letteratura italiana, Istituto Universitario "Suor Orsola Benincasa".

STAMILE, Maria Agata (2007). *Il lessico fitonimico nella parlata arbëreshe di San Giacomo di Cerzeto*. Tesi di Laurea n. 173. Universita della Calabria : Laboratorio d'Albanologia.

STANKIEWICZ, Edward (1958). Slavic kinship terms and the perils of the soul, *The Journal of American Folklore, 71 (280)* : 115-122.

STROSS, Brian (1969). *Aspects of language acquisition by tzeltal children*. Berkeley : University of California.

SWANK, George R. (1932). *The Ethnobotany of the Acoma and Laguna Indians*. M.A. Thesis. University of New Mexico.

SZEMERÉNYI, Oswald (1978). Studies in the kinship terminology of the Indo-European languages, *Acta Iranica, 16* : 1-240.

TAGLIAVINI, Carlo (1965). *La stratificazione del Lessico albanese*. Bologna : Patron.

- (1942). Le parlate albanesi di tipo ghego orientale (Dardania e Macedonia Nord-occidentale), in *Le terre albanesi redente*. Roma : Reale Accademia d'Italia.

- (1937). *L'albanese di Dalmazia. Contributi alla conoscienza del dialetto di Borgo Erizzo*. Firenze : Olschki.

THOMAJ, Jani (2005). *Leksikologjia e gjuhës shqipe*. Tiranë : Botimet Dudaj.

TOMAI-PINTICA, Emidio (1982). Comunità albanesi nel Tarentino. Sec. XVI, in *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata, XXXVI*.

- (1981). Comunità albanesi nel Tarentino. Sec. XVI, in *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata, XXXV*.

TOPALLI, Kolec (2007). *Ricerche sulla storia del'accento in albanese*. Cosenza : Università della Calabria.

TOTONI, Menella (1980). Përkatësia e ligjërimeve arbëreshe të Italisë në strukturën dialektore të shqipes, *Zjarri, XII, nr. 27*.

- (1971). Vëzhgime rreth të folmeve të Kurveleshit, *Dialektologjia shqiptare, I.*

- (1966). Vëzhgime rreth së folmes së Gjirokastrës, *Studime filologjike, 1.*

- (1965). Vëzhgime për të folmen e Muzinës, *Studime filologjike, 1.*

- (1964). E folmja e Bregdetit të Poshtëm, *Studime filologjike, 1.*

- (1962). E folmja e Zagorisë, *BUSH, SSHSH, 1.*

TREIMER, Karl (1954-1955). Tabu im Albanischen, *Lingua, IV* : 42-62.

TRIER, Jost (1931). *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*. Heidelberg : C. Winter.

TRUMPER, John Basset (2013a). La formazione di un lessico fitonimico, apporti complessi e problemi di etimologia remota, in *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas*, Berlin-New York : De Gruyter, 629-641.

- (2013b). Problemi di adstrato e di sostrato nel romanzo di Calabria e Salento : quale greco?, in *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas*, Berlin-New York : De Gruyter, 439-451.

- (2010). Four mainly plant squibs for a well known, genial squib-writer, in *Scritti in onore di Eric Pratt Hamp per il suo 90° compleanno*, Belluscio, Giovanni & Mendicino, Antonio (Éds.). Rende : Centro Editoriale e Librario Università della Calabria, 379-394.

- (2007). La structuration lexico-sémantique de phytonymes romans : le rôle du trait distinctif de la ‹ rondeur › et la création de prototypes, in *Actes du XXIVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, TROTTER, David (Éd.). Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 241-258.

- (2004a). Current and historical problems in classification : Levels and associated themes, from the linguistic point of view, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 68-94.

- (2004b). Levels and mechanisms of naming, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 201-220.

- (2004c). Etnolinguistica, etnoclassificazione, dialettologia : alcune considerazioni generali, in *Etnolinguistica e zoonimia. Le denominazioni popolari degli animali*, MENDICINO, Antonio, PRANTERA, Nadia & MADDALON, Marta (Éds.). Rende : Centro Editoriale e Librario Università della Calabria, 1-23.

- (2003a). Conservazione, compattezza, filogenesi, fitonimia, in *Atti del 28° Congresso Internazionale di Studi Albanesi*, MANDALA, Matteo (Éd). Palermo : Mirror, 511-552.

- (2003b). Noterelle su alcuni fitonimi sconosciuti ed alcuni altri mal definiti dell'area del Pollino, in *Terza raccolta di saggi dialettologici in area italo-romanza*, PELLEGRINI, Giovan Battista (Éd). Padova : CNR, 247-257.

TRUMPER, John Basset, DE VITA, Piero & DI VASTO, Leonardo (1997). Classificazione botanica nella cultura popolare : le apiacee nella zona del Pollino, in *Quaderni di Semantica XVIII, 2 :* 215-239.

TRUMPER, John Basset & DI VASTO, Leonardo (1999). Varia Etymologica III. Spigolature altocalabresi : fitonimi, toponimi et alia, *Quaderni del Dipartimento di Linguistica, 16 :* 105-116.

TRUMPER, John Basset & MADDALON, Marta (2014). Relativism vs. Universalism : a preliminary discussion, *Rivista Italiana di Linguistica e Dialettologia, XVI* : 25-48.

- (2007). Atlante Linguistico Etnografico della Calabria, in *Esperienze geolinguistiche. Percorsi di ricerca italiani e europei*, MATRANGA, Vito & SOTTILE, Roberto (Éds). Palermo : Tipografia Luxograph, 175-182.

- (2003). Pianta - Seme. Un percorso culturale ed etnobiologico europeo, in *Dialettologia ed etnosemantica*, VIGOLO, Maria Teresa, MADDALON, Marta & ZAMBONI, Alberto (Éds). Padova : CNR, 41-55.

- (1988). Converging divergence and diverging convergence : the dialect-language conflict and contrasting evolutionary trends in modern Italy, in *Variation and convergence : studies in social dialectology*, AUER, Peter & DI LUZIO, Aldo (Éds). Berlin-New York : De Gruyter, 217-259.

TRUMPER, John Basset & VIGOLO, Maria Teresa (1995). *Il Veneto Centrale : Problemi di classificazione dialettale e di fitonimia*. Padova : CNR.

TURANO, Giuseppina (2010). La duttile morfologia dell'albanese tra derivati e composti, in *Scritti in onore di Eric Pratt Hamp per il suo 90° compleanno*, BELLUSCIO, Giovanni & MENDICINO, Antonio (Éds.). Rende : Centro Editoriale e Librario Università della Calabria, 395-412.

- (2004). *Introduzione alla grammatica dell'albanese*. Firenze : ALINEA Editrice.

ULLMANN, Stephen (1952). *Précis de sémantique française*. Berne : Éditions A. Francke S.A.

- (1967). *Principles of semantics*. Oxford : Basil Blackwell.

UNCINI MANGANELLI, Rita Elisabetta & TOMEI, Paolo Emilio (1999). Piante medicinali nella veterinaria popolare della Toscana : alcuni esempi in Garfagnana, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 172-178.

VAN LANGENDONCK, Willy (2007). Iconicity, in *The Oxford handbook of cognitive linguistics*, GEERAERTS, Dirk & CUYCKENS, Hubert (Éds.). New York : Oxford University Press, 394-418.

VARRON, Marcus Terentius (2003). *De l'agricolture*. Paris : Éditions Errance.

VAVILOV, Nikolai (1950). *The origin, variation, immunity and breeding of cultivated plants*. Waltham : Massachussets.

VENY, Joan (1988). Llei fonètica, onomatopeia i polisèmia en els noms catalans del 'grill', in *Miscellanea di studi romanzi offerta a Giuliano Guasca Queirazza*, CORNAGLIOTTI, Anna, FONTANELLA, Lucia, PICCAT, Marco, ROSSEBASTIANO, Alda & VITALE-BROVARONE, Alessandro (Éds.). Alessandria : Edizioni dell'Orso, 1073-1095.

VIEGI, Lucia, PIERONI, Andrea, GUARRERA, Paolo Maria & MACCIONI, Simonetta (2001). Piante usate in Italia in medicina veterinaria popolare, in *Annali della Facoltà di Medicina Veterinaria di Pisa, 54 :* 405-420.

VIEGI, Lucia, PIERONI, Andrea, GUARRERA, Paolo Maria & VANGELISTI, Roberta (2003). A review of plants used in fok veterinary medicine in Italy as basis for a databank, *Journal of Ethnopharmacology, 89 :* 221-244.

VIGOLO, Maria Teresa, MADDALON, Marta & ZAMBONI, Alberto (2003). *Dialettologia ed etnosemantica*. Roma : Consiglio Nazionale delle Ricerche.

VIGOTSKY, Lev Semënovič (1990). *Pensiero e linguaggio. Ricerche psicologiche*. Roma-Bari : Laterza.

WARTBURG (von), Walther (1963). *Problèmes et méthodes de la linguistique*. Paris : Presses Universitaires de France.

WEIGAND, Gustav (1926). Das Albanische in Attika, in *Balkan-Arkiv, 2* :167-220.

- (1911). Der gegische Dialekt von Borgo Erizzo bei Zara in Dalmatien, *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache i Leipzig*, 176-240.

WIERZBICKA, Anna (1985). *Lexicography and conceptual analysis*. Ann Arbor : Karoma Publishers.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1953). *Philosophical investigations*. Oxford : Basil Blackwell.

WYLOCK, Michel (1972). Les aromates dans les tablettes Ge de Mycènes, *SMEA, 15 :* 105-146.

- (1970). La fabrication des parfums à l'époque mycénienne d'après les tablettes Fr de Pylos, *SMEA, 11 :* 116-133.

XHUVANI, Aleksandër & ÇABEJ, Eqrem (1962). Prapashtesat e gjuhës shqipe, *Studime gjuhësore, III* : 191-300.

ZAMBONI, Alberto (1976). Categorie semantiche e categorie lessicali nella terminologia botanica, *Aree lessicali : atti del X Convegno per gli Studi Dialettali Italiani (Firenze, 22-26 Ottobre 1973)*. Pisa : Pacini Editore, 53-83.

ZANGARI, Domenico (1940). *Le colonie italo-albanesi di Calabria. Storia e demografia : secoli XV-XIX*. Napoli : Casella.

ZELENIN, Dmitrij Konstantinovic (1989a). Tabù linguistici nelle popolazioni dell'Europa orientale e dell'Asia settentrionale (III), *Quaderni di semantica, X, 2* : 183-276.

- (1989b). Tabù linguistici nelle popolazioni dell'Europa orientale e dell'Asia settentrionale (II), *Quaderni di semantica, X, 1* : 123-180.

- (1988). Tabù linguistici nelle popolazioni dell'Europa orientale e dell'Asia settentrionale, *Quaderni di semantica, IX, 2* : 187-317.

ZIMMERMANN, Francis (2004). Bodily humors in the scholarly tradition of Hindu and Galenic medecine as example of naïve theory and implicate universals, in *Nature knowledge. Ethnoscience, Cognition and Utility*, SANGA, Glauco & ORTALLI, Gherardo (Éds.). Venezia : Istututo veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 262-271.

ZITTERL-EGLSEER, Karin & FRANZ, Chlodwig (1999). Medicinal herbs of central Europe used in the therapy of different animal species, in *Herbs, Humans and Animals*, PIERONI, Andrea (Éd.). Köln : Experiences Verlag, 190-198.

ZUCKER, Arnaud (2005). *Aristote et les classifications zoologiques*. Louvan-la-Neuve : Peeters.

ANNEXES

A. INDEX DES PHYTONYMES

A

Acanthe molle, 420
Αδίκη, 372
Aegilops, 194
Ægilops geniculata Roth, 191
Ægilops ovata L., 191
Agave d'Amérique, 453
Aglio delle vigne, 201
Aglio ungherese, 199
Agrac, 425
Agropyron repens (L.) Beauv., 196, 219
Aigremoine élevée, 433
Ail, 199, 201, 215, 340, 391
Ail à joncs verts, 199
Ail à toupet, 314, 453
Ail des bois, 429
Ail des vignes, 201, 214, 391, 429
Ail faux poireau, 433
Alfkraut, 305
Alfkrok, 305
Allium cepa L., 391
Allium nigrum L., 313
Allium porrum L., 313
Allium sativum L., 391
Allium schœnoprasum L., 199
Allium ursinum L., 313
Allium vineale L., 200
Alpiste, 447
Alpranken, 305
AMARACUS, 293
Amaranthus retroflexus L., 202

Amarante, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 459
Amarante réfléchie, 202, 395, 439
Amaranto comune, 202
Ampelodesmos mauritanicus (Poiret) Dur. et Sch., 209
Anchusa italica Retz., 211
Andrachné faux-téléphium, 445
Aneth de chien, 214
Aneth du chien, 214
Angélique sauvage, 453
Angjinare e egër, 267
Angjinare e rrëkuallt, 267
Anis, 443
Ansérine blanche, 345, 406, 446, 449
Anthemis cotula L., 213, 340
Anthémis, 213, 214
Anthémis des champs, 432
Anthémis fétide, 213
Anthémis puant, 213, 391, 393, 415, 427, 433
Ara e djallthit, 149, 303, 306, 436
Arbouse, 348
Arda di vento, 417
Ardica, 371, 372
Ardicula, 371, 372
Ardiculeḍḍa, 372
Ardicura, 372
Ardhi, 354
Ardhikull, 366, 371, 372, 440
Armoise, 240
Armoise citronnelle, 421
Arroche marine, 453
Artichaut, 257, 258, 267, 268
Artichaut sauvage, 258, 324, 391
Arum italicum Miller, 215, 414
Arum d'Italie, 216
Arundo donax L., 222

Arvuc, 430
Ασκάληρον, 268
Ασπάραγος, 228, 231
Asparago pungente, 228
ASPARAGUS, 228
Asparagus acutifolius L., 228, 391
Asperge, 228, 229, 230, 231, 353
Asperge à feuilles aiguës, 228
Asperge à feuilles pointues, 228
Asperge blanche, 432
Asperge sauvage, 228, 229, 391, 430
Ασφάραγος, 229, 230
Ασφαραγία, 230
Asphodèle à petits fruits, 425, 430
Aspraggine comune, 335
Ashprele, 334, 335, 425
Aurone, 421
Avena fatua L., 231
Avena selvatica, 232
Avoine, 232, 233, 238, 315, 451
Avoine cultivée, 438
Avoine sauvage, 192
Avoine stérile, 438
Avri, 353, 354, 427

B

Bâbe do bon Dju, 338
Ballerina, 343
Ballote noire, 409, 428, 434
Ballote pseudodictame, 416
Banafsaj, 383
Banxhurrne, 422
Bar, 147, 193, 252
Bar jeli, 340
Bar llapush, 202

Bar miu, 228
Bar mizaç, 191, 192, 193, 415
Bar paresh, 285
Bar prisi, 340
Bar qeni, 213, 214, 415
Bar supërsatiqe, 251, 252, 416
Bar tërshanë, 232
Barama, 145, 147
Barbavek, 451
Barbon double, 451
Barbon velu, 446
Bardane, 87, 88, 290
Bardane à petites têtes, 435
Bare, 145, 147
Bare të buta, 146, 147
Bare të egëra, 146, 147
Bargjan, 285
Bariboçe, 277
Bari i butilvet, 147, 148, 416
Bari i miçetit, 416
Bari i rumaturës, 319
Bari i Sunxiunës, 418
Bari i Shinjanjit, 418
Bari i shtilez, 210, 211, 416
Bari gjarprit, 299, 301, 415
Bari kollës, 418
Bari qenit, 149, 415
Barit e fshieses, 416
Barqen, 415
Barradhisht, 425
Bastonaje bianche, 276
Bastunaca, 276
Bastunaggia, 276
Bâton de Jacob, 451
Bathez, 340, 341, 342, 430

Bathë, 341
Bathishtel, 340, 341, 430
Bathëza, 342
Bathëza ulkut, 340, 341, 438
Bazaman, 259, 261, 441
Bazhure, 329
Bbuçiu, 309
Bec-de-grue à feuilles de ciguë, 420
Bec-de-grue en grappe, 420
Bellis perennis L., 240
Berunzë e butë, 277
Berunzë e pyllit, 277
Berunzë krehëse, 277
Berunxë, 277
Biavë e bardhë, 438
Biavë e zezë, 438
Birojë, 277
Birorë, 277
Bishtdhelpër, 145, 148, 448
Bisht dhelprje, 285, 286, 448
Bishtmi, 449
Bithqen, 336, 340, 449
Bizdre, 228
Bizhge, 228
Blackstonia perfoliata (L.) Hudson, 243
Blackstonie perfoliée, 243, 244, 389, 428, 457
Blé, 193, 194, 196, 197, 218, 227, 233, 238, 239, 262, 327, 335, 344, 368, 375
Bleuet, 416
Blito, 202
Bockë, 263
Boçëkanari, 363
Bolagjel, 357, 359, 449
Borago officinalis L., 245, 411
Borragine comune, 245
Botaçel, 442

Bourrache, 245, 246, 247, 248, 250, 367, 399, 408, 448, 449, 452
Bourrache officinale, 245
Βοῦρλο, 308
Βοῦρλος, 308
Bourse-à-pasteur, 448
Brassica rapa L., 248
Βρέλλο, 308
Brengë thiu, 228
Bres e eger, 334, 423
Bres i butë, 424
Brethez e egër, 424
Brez, 334, 335, 423
Brez i butë, 424
Brez i egër, 334, 423
Bric, 440
Βρίζα, 251
Briza maxima L., 251
Brizë e madhe, 251
Brokarele, 420
Brome des champs, 442, 450
Βροῦλλον, 308
Βροῦλος, 308
Bubbolini, 340
Bubuleshez, 357, 359, 422
Buda, 364
BUDA, 364
Bbuda, 364
Buglosse, 211, 212
Buglossa azzurra, 211
Buglosse azurée, 211, 212, 396, 399, 440, 447
Bugrane épineuse, 437, 443
Buisson de gratte-cul, 339
Buka e Bumbinelit, 251, 252, 438
Buka e kajushave, 363
Buklez, 437

Bukljepur, 253, 438
Bukrjepur, 253, 438
Bukurishte, 240
Bukuroshe, 240
Bukvaj, 437
Bulgazë, 312, 314, 424
Buraxhën, 245, 452
Burda, 364
Buruieni, 146
Burraina, 247, 452
Burraggene, 248, 452
Burrania, 247, 452
Burraxhën, 452
Buxh, 307, 309, 427
Buxhak, 373

C

Cabaret, 278
Cabaret des oiseaux, 277, 278, 397, 442, 450, 452
Calament à grandes fleurs, 415
Calament faux népéta, 434, 453
Calcatreppole, 259
Calystegia sepium (L.) R. Br., 254
Cambaniəllə, 253
Campaniello, 256
Camomilla fetida, 213
Camomille commune, 214
Camomille cultivée, 214
Camomille des chiens, 214
Camomille du chien, 214
Campanelle, 254
Camomille, 213
Camomille sauvage, 391
Camomille puante, 213
Canche cespiteuse, 437

Canna domestica, 222
Canne de Mauritanie, 435
Canne de Provence, 222
Capatuosta, 444
Caprinella, 196
Carabujk, 228
Carciofo selvatico, 267
Carcioffulu, 268
Cardarellë, 450
Cardarallə, 450
Cardère, 147, 278
Cardère sauvage, 277
Cardo, 267, 277
Cardo campestre, 263
Cardo da panni, 278
Cardogna, 278, 450
Cardo saettone, 257
Cardon, 257, 267, 391, 421, 433, 450
Cardone, 450
Cardonë, 450
Cardonə, 258, 450
Carduccə, 258
CARDUUS, 267
Carduus pycnocphalus L., 257
Carline en corymbe, 444
Carota sarvaggia, 273
Carota selvatica, 272
Carotte, 272, 273
Carotte sauvage, 272, 273, 274, 275, 276, 391, 398, 428, 432, 445
Castagnuoli, 296
Caucalis à grandes fleurs, 453
Cavolo rapa, 249
Cecorie, 434
Cédratier, 276
Cèdre, 351

Céleri, 347
Centaurea cyanus L., 260
Centaurea solstitialis L., 259
Centaurée, 147, 259, 260, 261
Centaurée du solstice, 259, 397, 398, 441, 444, 463
Centauro giallo, 243
CĒPA, 313, 314, 433
CEPŪLLA, 313
Cepullazza, 313
Cepullina, 313
Cerasiola, 353
Cerere comune, 191
Cerinth madhor, 261
Cerinthe major L., 261
Cétérac, 442, 449
Ćəpuǵǵín, 313
Cërpull, 453
Chanvre, 453
Chardin à têtes denses, 257
Chardon, 257, 258, 261, 267, 279, 450, 452
Chardon à capitules denses, 257, 394, 416, 432
Chardon à capitules serrés, 257
Chardon béni, 419
Chardon d'Espagne, 441
Chardons des draps, 278
Chardon du Midi, 417, 450
Chardon laiteux, 421, 450
Chardon-Marie, 417, 436
Chardon sauvage épineux, 278
Chardonette, 267
Châtaigne, 386
Chélidoine, 247
Chêne, 375
Chenillette sillonée, 432, 447
Chenopodium album L., 344, 345

Chèvrefeuille commun, 406, 442
Chèvrefeuille d'Étrurie, 423
Chicorée, 334, 434
Chicorée sauvage, 301, 348, 434, 437
Chiendent, 197, 198, 310, 451
Chiendent officinal, 196, 197, 198, 420, 451
Chiendent pied-de-poule, 420, 451
Chiendent rampant, 196
Chlora perfoliée, 243
Chondrille à tiges de jonc, 423, 431, 443
Choux, 204, 249, 250
Chou ligneux, 434
Chrysanthème des blés, 262, 448
Ciampa i' cavaḍu, 452
Ciboulette, 199, 388, 419, 434
Cicerchia odorosa, 310
Cifur si këmashen, 334
Cipollaccio, 312
Cipuḍḍazza, 313
Cipullazza, 313
Cipuḍḍizza, 313
Cipujuzzu, 313
Cirsium arvense (L.) Scop., 263
Cirse, 263, 264
Cirse commun, 450
Cirse des champs, 263, 264, 419
Cirzë e arës, 263
Ciste à feuilles de sauge, 423
Ciste blanc, 418
Ciste de Montpellier, 431
CITRUS, 276
Citrus medica L., 276
Civette, 199
Ckranth, 228
Cladium mariscus (L.) Pohl, 365

Clematide vitalba, 264
Clematis vitalba L., 264
Clématite, 256, 265, 266, 354, 355, 396
Clématite brûlante, 428, 457
Clématite des haies, 264, 392, 435, 440
Clématite vigne-blanche, 264
Coing, 274, 344
Coltellini, 296
Colza, 431
Concombre, 280, 281
Concombre d'âne, 279, 280, 281, 284, 391, 429, 433, 435
Coquelicot, 329, 330, 331, 332, 333, 341, 394, 398, 399, 411, 446, 447
Corne-de-cerf commune, 437
Cornichon d'âne, 278
Cossinè dè Christ, 338
Courge, 281, 282, 283
Courgette, 281, 283
Cousteline, 253, 437, 438
Crépide à vésicules, 449
Cresson amphibie, 453
Cresson de fontaine, 441, 447
Crételle épineuse, 448
Crisciulu, 348
Croisette commune, 415
Crupine du Midi, 422
CUCUMIS, 281
Curriulo, 256
Cutugnu, 344
Cynara cardunculus L. subsp. cardunculus, 266
Cynoglosse de Crète, 448
Cyperus esculentus L., 269
Cyperus longus L., 268
Cyperus rotundus L., 269, 270

Ç

Çambanele, 251, 253, 421
Çambrakaval, 452
Çencallore, 425
Çencarrolle, 425
Çentunerv, 426
Çerfuel, 426
Çerkullisht, 422
Çëkor a egër, 434
Çëkurjun, 431
Çëpulacë, 429
Çëpulin i bardhër, 435
Çërcolë, 453
Çëtruzinë, 431
Çiçajë, 346
Çikorja dhëkuaju, 442
Çikurjun, 431
Çipulacë, 312, 313, 429
Çipulin, 312, 313, 429
Çipulinë e kuqe, 312, 313, 435
Çipulin e bardhë, 435
Çipulin i kuq, 312, 313, 435
Çipulucë, 312, 313, 429
Çirsul, 453
Çitull, 437
Çjenderb, 426

D

Dactyle, 451
Daucus carota L. sensu stricto, 272
Dente canino, 196
Dent de lion, 357
Dente di leone, 357
Dervish, 363
Dërshër e egër, 232, 449

Dërshërez, 232, 445
Dërshërë, 236
Dërshërz, 232, 445
Dërrfolez, 431
Diauloit, 301
Ddisa, 452
Dipsacus fullonum L., 277
Diss, 210, 394, 416, 452
Diz, 210, 452
Djegëth, 441
Djegëz, 372, 441
Δόναξ, 222
Dredhez, 254, 255, 355, 440
Dredhëz, 255
Drethkël, 264
Drezen, 256
Dreizen, 256
Drëshërë, 235
Driz, 440
Drog, 363
Dryopteris filix-mas (L.) Schott, 460
Dynad, 204, 208

DH

Dhamaçjel, 263, 419
Dhri, 354, 355
Dhribardhë, 264

E

Ecballium elaterium (L.) A. Rich., 279
Edher, 440
Edhër, 440
Égylope, 191, 192, 193, 399
Égylope ovale, 191, 393, 399, 415, 447, 450
Églantier, 147, 337, 338, 339

Églantier des chiens, 336, 391, 397, 399, 432, 441, 443, 449
Egjer, 315, 316, 425
Egjer e egër, 315, 426
Egjër, 315, 316, 425
Egjër shumëvjeçare, 315
Elb, 304, 305
Elb bregdetar, 303
Elb i egër, 303, 439
Elleboro puzzolente, 299
Elp, 304, 305
Elp i egër, 303, 439
Elp të eger, 303, 439
Endive sauvage, 434
Ĕpĕm, 375
Épilobe à grandes fleurs, 447
Épine de grate-cul, 339
Equiseto dei campi, 285
Equisetum arvense L., 284
Erba biscia, 216
Erba cipollina, 199
Erba diaulina, 301
Erba di vientu, 417
Erba morella, 343
Erba ‘e sonagiolus, 340
Erba s-cioppettina, 341
Erba sonajola, 341
Erba-tortora, 261
Erba-vajola maggiore, 261
Eruca sativa L., 219
Erva dhe ventu, 417
Erysimum cheiri (L.) Crantz, 381
Euforbia rigida, 288
Euphorbe, 87, 88, 289, 290, 451
Euphorbe arborescente, 424
Euphorbe réveille-matin, 442

Euphorbe rigide, 288, 409, 421, 424, 451
Euphorbia myrsinites L., 290
Euphorbia rigida Bieb., 288

F

Fallashin, 423
Fanusa, 451
Fanuz, 451
Farfugio, 360
Faux caroubier, 423, 446
Fava, 328
Favara, 328
Favare, 326, 328, 430
Fendosë, 449
Fenouil, 291, 292, 293, 294, 295, 397, 405, 443, 444, 452
Fenouil sauvage, 324
Fenouil vulgaire, 291
Ferr, 405, 427
Ferremi sporeng, 228
Ferrëbardhë, 259
Ferrëkali, 263
Ferrë magjeri, 263
Ferrës, 263
Ferrë shejtani, 228
Ferruc, 228
Fétuque à feuilles robustes, 424
Fétuque élevée, 453
Fève, 327, 328, 341, 342, 355, 390, 391, 393
Fënucchjettë, 293, 452
Fënucchjille, 293, 452
Fënuqet, 291, 293, 452
Ficaire, 443
Fier, 444
Fier femër, 449
Fier i kështënjave, 450

Fier i lumit, 450
Fier mashkullore, 449
Filo di ebreo, 266
Filo del diavolo, 266
Filo della strega, 266
Finaqaster, 432
Finocchio comune, 291
Fiordaliso giallo, 259
Fjeta petkoit, 360, 362, 428
Fla, 365
Flan, 365
Flashter nëpërfletëse, 243
Fléole des prés, 421
Fleur d gratte-cul, 339
Flo, 365
Flori, 146
Fllag, 405, 425
Fllaga, 364
Fllaga mashkullore, 363, 365, 426
Fœniculum vulgare Miller, 291
Foin, 291
Foje, 147
Folle avoine, 231, 232, 233, 237, 315, 392, 445, 449, 451
Forecul, 339
Fougère, 460
Fougère-aigle, 444, 450
Fougère femelle, 449, 450
Fougère mâle, 444
Fragon, 219
Fragon faux houx, 419, 449
Fraise, 255, 375
Fraisier, 255, 256
Frajnë, 245, 247, 452
Framboise, 314, 375, 453
Freshkull kokëdendur, 257

Fronnamorə, 244
Ftua, 274
Fukakaval, 442
Fumeterre à petites fleurs, 446
Fumeterre officinale, 418
Furmeint dal diàvel, 193

G

Gaillet, 88, 290, 386
Gaillet accrochant, 192, 440
Gaillet gratteron, 87, 290
Γαλαξίδα, 290
Γαλατσιδάκι, 290
Γαλατσίδα, 290
Gamaçiall, 263, 419
Garance, 347, 458
Garance des teinturiers, 348, 419
Garance sauvage, 419
Gardhpuleç, 254
Garofalli i malit, 450
Genêt, 231, 232, 350
Genêt d’Espagne, 349
Genévrier commun, 375
Germandrée petite-chêne, 453
Gesse, 374, 375, 376
Gesse à gousses velues, 431, 433
Gesse aphaca, 422, 439
Gesse annuelle, 416
Gesse chiche, 432
Gesse climène, 433
Gesse des bois, 422, 426
Gështalla e gardheve, 254
Gështallë, 254
Ghith, 366, 369, 370, 371, 428
GI, 270

Giacinto dal pennacchio, 312
Giaro, 216
Gibarrû, 270, 271
Gibillû, 270
Gigaro chiaro, 216
Giglio rosso, 296
Ginestra comune, 349
Ginestra odorosa, 349
Giroflée des jardins, 417, 418
Giroflée des murailles, 381, 418
Giunco tenace, 307
Giunku, 269
Gladiolë e Italisë, 296
Gladiolo dei campi, 296
Gladiolus italicus Miller, 296, 392
Glaïeul, 297, 298
Glaïeul des moissons, 296, 392, 394, 417, 418, 420, 435
Glëmb, 147
Glëmb i bardhë, 146, 148, 417
Glëmba, 146
Glëmbi, 258
Glëmbi çuçit, 416
Glëmbi gaidhures, 257, 258, 406
Glëmbi i bardhë, 417
Gliogliə, 364
Gluha lopës, 447
Gluhëka, 447
Gluhza deles, 448
Gluhza lopes, 211, 447
Goglia, 365
Gomomil ghadhuri, 432
Gôpura, 270, 271
Gor, 453
Gouet, 216, 217, 218, 220, 221, 394, 395

Gouet d’Italie, 216, 219, 393, 395, 397, 398, 399, 407, 408, 413, 415, 422, 438, 439, 445, 447, 459, 466
Gram, 196
Gramaccə, 451
Gramaccia, 196
Gramaç, 196, 198, 451
Gramegne, 451
Gramenj, 196, 198, 451
Gramiccia, 196
Gramigna, 451
Gramigna comune, 196
Gramigna stellata, 191
Graminj, 451
Graminje, 451
Graminjel, 432
Gran da furmigh, 193
Gran furmighèn, 193
Grand boucage, 432
Grand cérinthe, 261, 262, 394, 397, 399, 417, 441, 448
Grand liseron, 254, 255, 409, 421, 440, 448
Grand mélilot, 434
Grand mélinet, 261
Grand pétasite, 420
Grand plantain, 452
Grand roseau, 222, 324, 398, 445
Grande amourette, 251
Grande brize, 251, 252, 393, 394, 409, 416, 421, 423, 438, 458
Grande mauve, 317, 396, 441
Grande ortie, 365
Grande oseille, 437
Grano dei sorci, 193
Grano delle formiche, 191, 193
Grano di formiche, 193
Grashinë e kultivuar, 373
Gratacul, 339

Gratakull, 441
Grataqueu, 339
Gratatiolier, 339
Grattacü, 339
Grattacui, 339
Grattaculo, 339
Gratte-cul, 339
Grespino comune, 346
Grëm, 196
Grisuleḍḍa, 348
Grivor, 263
Grivor i arave, 263
Grosh i egër, 426
Groshëz, 373
Groshilë, 373
Grreth i arave, 285
Gruḍḍu, 308
Guda, 364
Gul, 337, 387
Gura, 364

GJ

Gjashtagjishtel, 334, 406, 426
Gjel, 446
Gjemb, 263
Gjemb i arave, 263
Gjemb i bardhë, 259, 263
Gjëmb, 147, 337
Gjëmba, 146
Gjëmbi, 258
Gjëmbi gajdhures, 257, 258
Gjëmbi i bardhë, 417
Gjëmbi i gajdhures, 416
Gjilpërez, 420
Gjuha deles, 245, 248, 408, 448

Gjuha kaut, 448
Gjuha lopës, 211, 212, 447
Gjuha e lopës, 211, 212, 447
Gjuhlopë blu, 211
Gjuhëlopë e kaltër, 211

H

Halë breshkëz, 303
Halmucë brylake, 191
Halmucë vezak, 191
Halvan, 453
Hardhi, 354
Hardhi e bardhë, 264
Hardhuriell, 312
Haricots, 310
Hasel qeni, 196
Hellébore, 299, 300, 301, 302, 388, 389, 390, 392, 393, 394, 415, 427, 429
Hellébore fétide, 302
Helleborus fœtidus L., 298
Henné, 269, 270
Herbe à deux bouts, 196
Herbe aux femmes battues, 353
Hidh, 366, 369, 371, 428
Hidhez, 320, 366, 369, 371, 428
Hièble, 427
HIERĀCION, 334
Hîsëll, 370
Hith, 370, 371
Hîth, 370
Hithër, 366, 370
Hithëz, 366
Hith e butë, 370, 371, 409, 428
Hith e eger, 371, 409, 429
Hith i butë, 366
Hjeksë e fushave, 285

Hleli, 147
Hordeum murinum L., 302, 303
Houlque d'Alep, 432
Houx, 284, 391
Hrêri, 147
Hudhër e egër, 201, 428
Hudhër e gjarpërit, 199
Hudhëril, 201, 214, 429
Hudhur e eger, 201, 428
Hurdhe, 354
Hurth, 354
Hurthk, 354
Hÿξ, 370

I

Ic, 440
Idhnakth, 343
Idhnakth i zi, 343
Ierburi, 146
Ikër, 343
Inule visqueuse, 445
῎Iov, 377, 381
Iris bleu, 297
Iris bleue d'Allemagne, 418
Iris des garrigues, 149, 416, 431, 434, 435
Ith, 366, 369, 371, 428
Ith i butë, 428
Iunco, 309, 452
Iuncu, 309, 452
Ivraie, 315, 316, 317, 364, 365, 388, 390, 393
Ivraie annuelle, 425
Ivraie vivace, 315, 392, 425, 426, 437

J

Jarosse, 434

Jij, 431
Jij i Samikellit, 296, 298, 435
Jij i sanandonit, 436
Jin, 232, 451
Jina, 451
Jineshtër, 349
Joio, 315
Jojje, 315
Jonc, 199, 269, 307, 308, 309, 310, 365, 390, 452, 458
Jonc à tépales pointus, 445
Jonc courbé, 307, 388, 392, 427, 436, 452
Jonc diffus, 308, 436, 452
Jonc glauque, 307
Jonc des jardiniers, 307
Joncier, 230
Jonghə, 309, 452
Jonquille, 381
Joyo, 315
Junciu, 309
Juncu, 348, 452
JUNCUS, 309
Juncus effusus L., 308
Juncus inflexus L., 306
Juncus ssp., 390
Junç, 346, 348, 430
Jung, 452
Junxh, 307, 309, 452
Juojja, 315

K

Kaciram, 259
Kaçe, 336
Kaçez, 427
Kaçibardh, 336
Kakacidhe, 424

κάλαμος, 225
Kalojerth, 312
Kaloqe, 453
Kallacithër, 290
Kallam, 222, 225
Kallam i butë, 222
Kallam i madh, 222
Kallëm, 225, 227
Kallm, 222, 227, 445
Kallmer, 222, 445
Kallmer i eger, 449
Kambaniel, 254, 256, 421
Kambë pule, 196
Kamish, 363
Kampanel, 288, 290, 421
Kampulë, 196
Kamull, 222, 445
Kamumil a egra, 213, 214, 433
Kanamashk, 435
Κάπια, 313
Καρωτόν, 272
Kapuçel, 422
Kaputost, 444
Karçofull i eger, 267, 268, 433
Kardaril, 450
Kardonj, 277, 278, 450
Karduçi, 258
Karduçi adhjurit, 257, 258, 432
Kardun, 146, 148, 450
Karduni, 258
Karduni ajdhurit, 257, 258, 432
Karduni Sënxhuanit, 436
Kardhalesh, 277, 279, 442
Karkacidhë, 288, 290, 424
Karotë, 272

Karotë e egër, 272
Karotë sarvaxhe, 272, 273, 428
Kartuç, 254, 255, 421
Kelkazë e italisë, 216
Kelmaje, 216
Kelnaze, 216
Kepëgjarpri, 199
Këmbëpatë, 196
Këmbëpulë, 196
Këmsorrez, 261, 262, 448
Këmsorrë, 262, 448
Këputje arash, 285
Kërp, 453
Kërrpnajë, 264
Kibirru, 270
Kilikazë, 216
Κίναρα, 267
Klokëz e zakonshme, 340
Κνί́δη, 370
Koçan i egër, 267
Koçkullë, 373
Koelérie à grandes fleurs, 448
Kōfer, 269, 270
Kokoçel që lulezon në verë, 259
Kokoçel solstici, 259
Kokorkë, 259
κολλητσίδα, 290
Kollocidhe, 288, 290, 424
Kollocidhë, 288, 290, 424
Kombëkuqe, 444
Kop̲er, 270
Kopermacë, 213
Kopër e rëndomtë, 291
Krëhër, 357
Kriatez, 259, 260, 444

Krijolle, 254, 256, 440
Krin, 446
Krips, 285
Krisçe, 340
Krisel, 196, 197, 420
Krisje, 196, 198, 420
Krisje gishterake, 196
Krisqe, 420
Kristel, 420
Krizm, 285
Krocë, 336
Kromë, 336
Kromumbithe, 336, 339, 441
Krupnajë, 264
Kryeartë, 260
Kudhile, 443
Kukucel gjumi, 279, 283, 435
Kukucjel i egër, 279, 283, 433
Kulmak i përkulur, 307
Kulp, 264
Kullper, 264, 266, 440
Kulpën, 264
Kulpër, 264
Kulpër e egër, 264
Kumdhamure, 344
Kumdhamure e egër, 343, 344, 433
Kungull, 281, 282, 283
Kungull i eger, 279, 281, 433
Kungull i egër, 279, 281, 433
Kungulleshkë, 279
Kungulli, 281
Kungulli eger, 279, 281, 433
Kunoqe, 423
Ku-pa-ro, 269, 270, 271
Kupçer, 422

Kuperqe, 422
Kural, 422
Kurdunçel, 423
Kurjocë, 440
Kurpën, 264
Kurper, 264, 266, 440
Kurpër, 264, 266, 440
Kurpnajë, 264
Kurpull, 264, 266, 440
Kutunj, 344
Kutunj i eger, 343, 344, 433
Κύπειρον, 269, 270, 271
Κύπρος, 269, 270

L

Labotë, 343, 344, 446
Labotë i but, 344, 406, 449
Λάθυρος, 310
Laiteron, 346, 347, 348
Laiteron épineux, 419, 430
Laiteron maraîcher, 346, 390, 419, 430
Laiteron sauvage, 347
Laitue sauvage, 437
Laker e qelbet, 149
Lakër sarvaxhe, 439
Lakra, 147, 242
Lakra ëmbel, 240, 242, 438
Lambac, 360, 362, 420
Lambacun, 420
Lambasciunə, 314, 453
Lamiastrum galeobdoon (L.) Ehrend. et Polatschek, 371
Lamium album L., 371
Lamium orvala L., 371
Lamium ssp., 204
Lampagione, 312

Lampourde, 386, 387
Lampourde d'Italie, 386, 390, 398, 430, 446
Lampsane commune, 389, 425
Lassina, 250
Lardh, 354
Larth, 354
Latukele, 437
Lattajola, 334
Lattuchə, 437
Lathyrus aphaca L., 374
Lathyrus odoratus L., 309
Λάχανον, 147, 242
Lavande à feuilles étroites, 428
Lawsonia inermis L., 269
Lebeda, 344
Λείριον, 147
Lelkuq, 329, 417
Leopoldia comosa (L.) Parl., 311
Lerth, 354
Lerve, 277
Leshlivadhi, 363
Lesh pjakje, 443
Leucanthemum vulgare (Vaill.) Lam., 389, 457
Lëmunxhelë, 431
Lëpjetez, 211, 212, 440
Lëpushë, 245
Lierre, 256, 354, 355, 356, 440
Lili i Sanandonit, 436
LĪLIUM, 147, 431, 434
Linad, 204, 208
Lipush, 453
lis, 147
Lis blanc, 435
Lisca maggiore, 363
Liseron, 256, 354, 355, 396, 399

Liseron de Biscaye, 409, 424
Liseron des champs, 440
Liseron des haies, 254
Liseron très élégant, 421, 424, 448
Loboda, 344
Lobodă, 344
Loglio comune, 315
LOLIUM, 315
Lolium perenne L., 315
Lulalle, 329
Lula e qenit, 240
Lula padhullës, 240, 241, 417
Lul’bardake, 340
Lule, 146, 147, 241, 242, 331
Lule aice
Lule baka, 240
Lulebereçeti, 272
Luleçurani, 202
Lule dele, 240
Lule dylli, 357
Luledhenësh shumëvjeçare, 240
Luledhensh, 240
Lule e barkut, 213
Lule e kuçe, 329
Lule e marrës, 273, 329
Lule e shkoqur, 417
Lule gomari, 357
Luleguri, 254
Lule gjarpëri, 312
Lule hanë, 272
Lule kacidhe, 240
Lulekoshiçe, 254
Lulekuqe, 329
Lulemarrje, 272
Lule padhullës, 149

Luleperdhe, 272
Lulesheqerrë shumëvjeçare, 240
Luleshurdhë mjeksore, 357
Luleturpi, 272
Luleza Shëmrisë, 418
Lulë boje, 329
Lulë e arave, 329
Lulë e bukur, 329
Lulë e grunit, 329
Lulë nuse, 329
Luliriqi, 263
Lulja, 242
Lulja e qenit, 149, 240, 242, 415
Lulja e gjaiprit, 216, 220, 415
Lulja e sapunit, 416
Lulja e sëmburkut, 418
Lulja e Sënxhuzepës, 418
Lulja e Shën Kostandinit, 296, 298, 417
Lulja e Shën Mërisë, 296, 298, 418
Lulja fatjes, 418
Lulja gjarprit, 146, 148, 416
Lulja mjaltit, 296, 298, 417
Lulja Sanandonit, 418
Lulja verdhë, 261, 262, 417
Lulja zogut, 416
Lulkuq, 329, 417
Lulukuq, 329, 417
Lupa, 328
Lupo di fave, 326
Luzerne à fruits en faux, 453
Luzerne à fruits nombreux, 435
Luzerne orbiculaire, 431

LL

Llapristë, 453

Llapsanë, 425
Llapuh, 360
Llapush, 360
Llasin, 249, 250, 429
Llatukine, 432
Llolje, 363, 364, 430
Llumbrela Shër Merisë, 409, 424
Llup, 326, 328, 445
Lluvri, 353, 354, 355, 427

M

Māʿā, 375, 376
Maculline, 421
Maçarel, 446
Maçez, 446
Maḫla-, 375, 376
Mālā, 376
Malaina, 375
Μαλάχη, 318, 321
Malina, 375
Malna, 375
Mᾶλον, 375, 376
MĀLUM, 284, 314, 375
MALVA, 318
Malva sylvestris L., 317
Mamuletë, 377, 385, 443
Mamuletë xhalu, 444
Mana, 384
Manusaqe, 377, 380, 381, 439
Manustaqa, 378
Manustaqe, 377, 380, 381, 439
Manushaqe, 377, 380, 381
Manyeshag, 381
Mărăcini, 146
Marajë, 291

Mărar, 293
Maraq, 213
Maraskë, 291
Μαραθίς, 294
Μάραθον, 293
Μάραθρον, 293, 295
Ma-ra-tu-wo, 293, 294, 295
Mare, 235
Margaritë, 240, 429
Margarita, 241
Margaritë, 241
Margheritina, 240
Marguerite, 241, 389, 457
Marisque, 365, 405, 425
Marjolaine, 293, 367
Marmaçi, 428
Marneshe, 380, 381, 382
Martigusa, 350
Martri, 439
Marrvash, 453
Marrube blanc, 415
Marrule uhjku, 149, 438
Massette, 363, 364, 365, 390
Massette à feuilles larges, 363, 420, 426, 430
Matrasille, 423
Matricaria chamomilla L., 391
Mauve, 318, 319, 320, 321, 367, 411
Mauve sauvage, 317
Mauve sylvestre, 317
Mavri, 353, 354, 355, 427
Mbraj i egër, 291, 444
Mel, 405, 427
Mélinet rude, 261
Mélisse officinale, 431
Mellk, 427

Melon, 284, 291, 391
Μῆλον, 375, 376
Memekshe, 380, 381, 382
Mendër, 323, 324, 436
Mendër sarvaxhe, 322, 323, 324, 436
Mendër uji, 322
Menefshe, 380, 381, 382
Menefxhe, 380, 381, 382
Menekşé, 381, 382
Menekshe, 380, 381, 382
Menêngshe, 380, 381, 382
Menenxhe, 380, 381, 382
MENTA, 324
Menta d'acqua, 322
MENTHA, 322, 323, 324
Mentha aquatica L., 322
Mentha piperita L., 324
Mentha piperita (L.) Huds., 392
Menthe, 206, 208, 210, 322, 323, 324, 325, 367, 457
Menthe à feuilles longues, 436
Menthe aquatique, 322, 392, 398, 436, 446
Menthe en épi, 436
Menthe poivrée, 436
Menthe pouliot, 418
Menthe rouge, 322
Mercurialis annua L., 371
Merd d cingër, 443
Mëllag, 317, 441
Mëllagë, 320
Mëndër, 324
Mëndrez, 322, 323, 324, 436
Mëndrez e eger, 434
Mëndrës, 436
Mëndrës a egër, 436
Mëndrëz, 436

Mëndrëz e butë, 436
Mëndrëza egër, 434
Mëngandre, 216, 217, 408, 439
Mëngandrea, 149
Mëraj, 293
Mëraq, 293
Mëtrërë, 420
Mil d'Inde, 405, 427, 431
Milariel, 431
Milarolle, 431
Millepertuis, 305
Millepertuis commun, 418
Millet, 316
Μίνθα, 323, 324
Μίνθη, 322, 323, 324
Μίνθος, 323, 324
Minuti pensieri, 385
Mi-ta, 324
Mjegullore, 357, 359, 426
Mjekër, 285, 287, 443
Mllag, 317, 441
Modull, 374
Modhë, 374
Modhërë, 374
Modhnë, 374
Modhull, 373, 374, 376, 377, 430
Modhulla eger, 434
Molène, 149, 253, 443, 453
Molène bouillon blanc, 438, 443
Mollë, 314, 374
Mollër, 374
Mollërë, 373
Mollëzë, 374
Mollurë, 374
Monnaie-du-pape, 424

Monosaqe, 377, 380, 381, 439
Monoshaqe, 380, 381
Morač, 293
Morella comune, 343
Morelle, 343, 345
Morelle noire, 343, 391, 393, 398, 430, 433, 438, 446
Morgeline, 441, 453
Motull, 374
Moutarde, 204, 248, 249, 250
Moutarde des champs, 425, 441
Moutarde noire, 204
Moutarde pubescente, 442
Mozgë, 373
mra sarvaç, 291, 444
Mraj, 291, 293, 405, 443
Mraj e egër, 291, 444
Mraj të eger, 291, 444
Mrajtë e eger, 444
Muenç, 285, 287, 439
Muganazzu, 279, 452
Mujerin, 432
Muləonə, 284
Mulunə, 284
Mullun, 284
Mullun i egër, 279, 284, 433
Muluneḍḍu, 284
Mullunel, 279, 284, 429
Mulluni rrushkullit, 279, 284, 435
Mumushanka, 381
Munganac, 277, 279, 452
Munganazzu, 279, 452
Muqe, 431
Murajë, 213
Mûre, 375
Muscari, 312, 313, 314

Muscari à toupet, 312, 388, 390, 391, 392, 393, 424, 429, 435, 438, 453
Muscari bothryoides (L.) Miller, 313
Muscari comosum (L.) Miller, 313
Musteqa maças, 191, 193, 447
Mutrërë, 420
Muzlin, 453

N

Namustaqe, 380, 381
Nană, 204, 208
Naná, 204, 208
Nané, 204, 208
Nappola italiana, 386
NĀPUM, 434, 451
Narcisse à bouquet, 418
Narcissus jonquilla L., 381
Nard indien, 384
Nardostachys Jatamansi L., 384
Navet, 451
Navet potager, 249
Navet sauvage, 439
Ndërllojs, 441
Ndorç, 420
Nea, 327
Nedër, 291
Nega, 327
Neγə, 327
Neha, 327
Nell, 326, 327, 429
Nelldë, 326, 327, 429
Nenă, 204, 208
Νένα, 204, 208
Nenaid, 204
Nenez, 202, 204, 205, 206, 208, 439
Nenë, 202, 204, 205, 208

Nenë kallishte, 202
Nenë e përveshur, 202
Nenë e spërveshur, 202
Nenëz, 204, 205
Nepeta cataria L., 371
Nessel, 204, 208
Nettle, 204
Nënëz, 208
Ngatrricë, 254
Ngjic, 334, 335, 440
Ngjips, 440
Nieksë, 285
Niep, 453
Ninnieri, 338
Nombril-de-Vénus, 409, 422
Nxalatele, 437

Ξ

ξάνθιον, 386

O

Œillet des forêts, 450
Oignon, 200, 313, 314, 388, 391, 393
Olak, 432
Olho, 315
Olo, 315
Onopordon d'Illyrie, 418
Onxar, 216, 219, 408, 422
Oqitize, 259, 261, 444
Ordh, 354
Ordhi, 354
Orge, 192, 193, 194, 244, 303, 304
Orge cultivée, 303, 304
Orge des rats, 192, 303
Orge maritime, 303, 388, 392, 395, 427, 436, 439, 458, 459

Orge sauvage, 304, 305, 450
Oriqele, 443
Ornithogale de Narbonne, 435
Ornithogale des montagnes, 427
Ὄροβάγχη, 326
OROBANCHĒ, 326
Orobanche, 327, 328, 329, 358, 389, 390, 457
Orobanche crenata Forsskål, 326
Orobanche crénelée, 326, 398, 429, 430, 445
Orpin pourpre, 418
Ortica comune, 366
Ortie, 205, 206, 207, 208, 320, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 389, 456
Ortie brûlante, 409, 429, 441
Ortie dioïque, 366, 396, 409, 428, 440
Orzo marittimo, 303
Oseille agglomérée, 439, 448
Oxalide des Bermudes, 425, 431

P

Paglia goglia, 364
Pajalloj, 363, 364, 430
Pajjonichə, 338
Panais, 272
Panevine, 315, 317, 437
Panic rude, 439
Panicaut, 147
Panicaut champêtre, 416, 421, 444
Pansè, 385
Pansèa, 385
Panser, 385
Panzè, 385
Panzèa, 385
Papagnə, 441
Papanjë, 441
Paparacchio, 360

Paparina, 332
Paparine, 329, 331, 446
Παπαρούνα, 332
Paparun, 329, 331, 446
PAPĀVER, 329
Papaver rhœas L., 329, 348
Papaver somniferum L., 330
Papavero comune, 329
Pappagallo, 333
Papyrus, 230, 351, 352
Pâquerette, 240, 241, 242, 389, 393, 394, 415, 417, 429, 438, 457
Pâquerette vivace, 240
Parakull, 422
Pariétaire officinale, 416, 417
Pas d'âne, 360
Pastanade, 272
Pasteqiqër, 437
Pastinaca, 276
Pastunaggia, 276
Pasul i egër, 254
Pasulë e egër, 254
Pashkulliz, 437
Patience aquatique, 432, 447
Pavot-coquelicot, 329
Pavot sauvage, 329
Pavot somnifère, 441, 446
Peigne-de-Vénus, 420
Pejzë, 353
Pelikom, 285, 287, 445
Pelim, 340
Pĕm, 375
Pemme, 375
Penscèri, 385
Penscièi, 385
Pensè, 385

Pensée, 385
Pensée sauvage, 381
Pensèr, 385
Pensèr selvadegh, 385
Pensèru, 385
Pentu di masche, 278
Perenik, 263
Persil, 276
Perulinkë, 329
Petit chiendent, 196
Petite nourriture de gratte-cul, 339
Petite oseille, 437
Petite pimprenelle, 417
Petkua, 360, 362, 423
Petni, 278
Pettini di lupu, 278
Pəsellə, 310
Përshëllizë, 254
Përshkliz, 254
Pështjellcë, 254
Pështjellcë gardhi, 254
Pështrik cuflor, 312
Pështrik i madh, 312
Phléole subulée, 448
Picakoc, 336, 339, 443
Picride, 334, 335, 388
Picride épineuse, 425
Picride fausse épervière, 334, 396, 406, 423, 425, 426, 440
Picride fausse vipérine, 424
PICRIS, 334
Picris hieracioides L., 333
Pie’ di diavolo, 301
Pinsèr, 385
Piscia cana, 357
Piscialetto, 357

Pisello odoroso, 310
Piselun, 431
Pisillu, 310, 376
Pissenlit, 301, 357, 358, 359, 360, 362, 399, 442
Pissenlit vulgaire, 357, 396, 422, 424, 440, 449
PĪSUM, 310
Pishakan, 442
Pivoine de montagne, 422
Pietrusino, 276
Pizil, 376
Pizil i egër, 310, 373, 376, 428, 433
Pizile e eger, 310, 428
Pizile sarvaxhe, 433
Pizlun i egër, 433
Pjetrosin të egër, 272, 276, 432
Plantain étroit, 426
Plantain pucier, 446
Plante de gratte-cul, 339
Platane, 250
Plyzhgë, 363
Pllumbeqe, 445
Poçaraq, 340, 342, 421
Poireau, 200
Pois, 310, 355, 375, 376
Pois de senteur, 310, 388, 427, 428
Pois sauvage, 310, 375
Pome du Bô-Dju, 338
Pomidorella, 343
Pomiţă, 375
Pomme, 218, 284, 314, 338, 374, 375, 376, 383, 390
Pomme de terre, 218
Ponceau, 329
Porro sottile, 199
Potentille rampante, 424
Pouliot, 324

Prangos ferulacea (L.) Lindl., 294
Pras gjarpni, 312
Pratolina comune, 240
Prêle, 285, 286, 287, 288
Prêle des champs, 285, 294, 324, 394, 397, 398, 399, 420, 439, 442, 443, 445, 448, 459, 466
Prêle queue de rat, 285
Presh të egër, 199, 200, 419
Preshxharpni, 363
Prim fior, 241
Primavera, 241
Primevère officinale, 444
Primo fiore, 241
Primu sciuri, 241
Pteridium aquilinum (L.) Kuhn, 450
PŪLĒIUM, 324
Pulicaire dysentérique, 425, 434, 446
Pulicaire odorante, 425
Pulikare, 446
Pullier, 322, 324, 446
Pullikare, 446
Pulliriz, 324
Pumadamuri, 344
Pumadhoriq, 343, 344, 430
pumbadhorza, 344
Pumbadhorza e eger, 343, 344, 433
Pumdhor, 344
Pumdhor i egër, 343, 344, 433
Pumdhori gjarprit, 343, 344, 438
Pummadora, 344
Pummadorə, 344
Pupagjel, 329, 332, 333, 447
Puponje, 441
Putanelez, 439

Q

Qefkalidhe, 453
Qepë, 314
Qepë çentinare, 199, 434
Qepëdosje, 312, 314, 438
Qepë e eger, 433
Qepë e vreshtave, 201
Qepë preshkulmak, 199
Qifter, 272, 273, 274, 276, 445
Qinjgjerr, 427
Qipar, 268, 269, 271, 424
Qiper, 424
Qiqër e egër, 243
Qirinthë e madhe, 261
Qirinje, 285, 288, 420
Qitër, 276
Quadrelli, 268
Queue-de-lièvre, 446, 448
Qumbin, 422
Qurri deles, 245, 247, 408, 449

R

Radis ravenelle, 453
Ραδίκι, 301
Radhiqe, 299, 301
Rajull, 426
Rambašciónə, 314, 453
Rambashuoll, 312, 314, 453
Rambəcandə, 356
Rapa, 250
Ράφανος, 250
Rapuhë e egër, 360
RĀPUM, 250, 405, 434, 451
Rave, 249, 250, 251, 389, 405, 407, 408, 429, 451
Ray-grass anglais, 315

Ray-grass d'Italie, 423
Renoncule âcre, 437
Renouée à feuilles d'oseille, 444
Řəpollə, 310
Rdhi, 354
Ric, 385, 446
Ricitel, 288, 290, 451
Ricotteḍḍa, 437
Rikotele, 437
Ripələ, 310
Rippəla, 310
Ripulə, 310
Ριζάριον, 348
Rogoz, 363
Póδον, 387
Ronce, 405
Ronce à feuilles d'orme, 427, 440
Roquette, 220
ROSA, 336, 337, 387
Rosa ssp. L., 387
Rosa canina L. *sensu* Bouleng., 336
Rosa selvatica comune, 336
Rose, 254, 336, 337, 339, 387, 390
Rose de gratte-cul, 339
Rose sauvage, 391
Roseau, 222, 223, 224, 225, 227, 270, 271, 344, 365, 378, 411
Roseau des bois, 449
Roseau des étangs, 363
Rosier, 336, 375
Rosier des chiens, 336
Rosolaccio, 329
Ρουσία, 347, 348
Rubia tinctotum L., 347
Rusciolo, 348
Rušciulu, 348

Ruscus aculeatus L., 219
Rusia, 348

RR

Rradhiqe, 427
Rrafaniel, 431
Rrambishkande, 353, 356
Rrap, 250, 405, 451
Rrapesqe, 149, 250, 251, 405, 451
Rrapë, 249, 250, 251
Rrapë e butë, 249, 251, 407, 451
Rrapë e eger, 434
Rrep, 250
Rrepa, 250
Rrepë, 250
Rrëkuall, 441
Rrënjtele, 213, 214, 427
Rrëshel, 346, 347, 419
Rrëshel i butë, 346, 347, 419
Rrëshel i eger, 347, 419
Rrëshelj, 348, 419
Rrëshiall, 346, 347, 419
Rrëshill, 348
Rrëshjell, 346, 347, 419
Rrëshyell, 347
Rrëshyell perimesh, 346
Rrëzë, 419
Rriell e paepshëm, 288
Rrillk, 453
Rripull, 310, 427
Rriqën, 272
Rrizziteḍḍu, 290, 451
Rrodhe, 386
Rrodhez, 386, 387, 430
Rrokaç, 340

Rrozë, 419
Rrozë e vogël, 272
Rrushgjarpër, 353
Rrushi gjarprit, 149, 216, 221, 408, 438
Rrushkull, 419
Rrushkulle, 419
Rrush qyqe, 312
Rrushzogu, 343

S

Saccutripa, 192, 450
Sakuastric, 191, 450
Sakuatrip, 450
Σακκοτρύπης, 192
Salade, 437
Salcarolle, 453
Salsepareille, 426, 441
Sallaftogë, 349
Sanicle d'Europe, 204
Sanicule, 206, 208
Sanicula europæa L., 204, 208
Saponaire officinale, 416
Saracchi, 210
Sarushë, 322
Sarrëng, 453
Scabieuse colombaire, 420
Scai, 146
Scaiete, 146
S-ciochet, 341
S-ciop, 341
S-ciopi, 341
Scaler, 268
Scalera, 268
Scalerə, 268
Scaleri, 268

Scannacavallo, 193
Scardaccione, 263
Scardaccione selvatico, 277
Scarlattina, 261
Scattarole, 341
Schiattarola, 341
Schizzetti, 279
Schlafsapfel, 338
Sckatëlonë, 341
Sclopitt, 341
Scobicur, 339
Scolyme à grandes fleurs, 441
Scorpione, 263
Scuabiencur, 339
Seigle, 233, 236, 251, 308
Sélaginelle denticulée, 451
Σέλινον, 347
Sétaire verte, 431
Sforzanculo, 339
Silène, 341, 342, 391
Silène commun, 253, 340, 391, 393, 421, 430, 438
Silène enflé, 340
Silene vulgaris (Moench) Garke, 340
Sinap, 441
Sipulë, 448
Sitë ta Shënmërisë, 149, 409, 443
Sjerushë, 322
Skaller, 267, 268, 421
Skallere, 267, 268, 421
Skalliar, 421
Skallier, 324, 421
Skanakaval, 442
Skanakavale, 442
Σκόροδον, 201
Skuparin, 421

Skutina e Bumbinelit, 424
Soffione, 357
Σόγκος, 346
Solane e zezë, 343
SOLANUM, 343
Solanum dulcamara L., 305
Solanum nigrum L., 305, 342
Soldet e papës, 424
Solidage verge-d'or, 445
Sollokuq, 329
Sonaglini maggiori, 251
SONCHUS, 346
Sonchus asper L., 347
Sonchus oleraceus L., 345, 348
Sora, 316
Sorbier, 375
Sospiri, 385
Souchet, 269, 270, 271, 306, 388, 411
Souchet bai, 268, 424
Souchet comestible, 424
Souchet odorant, 268, 270
Souchet officinal, 424
Souchet rond, 270
Spadacciuola, 296
Spaderella, 296
Spadina, 296
Spaduliḍḍa, 297
Spakapietër, 442
Spanek, 338
Sparangje, 228, 230, 430
Sparëngje, 228, 230, 430
Sparënk, 228, 230, 430
Sparënj i egër, 432
Sparqë, 326
Spartë, 230, 349, 350, 352, 423

Spartier, 230, 231, 349, 350, 352, 391, 423
Spartium junceum L., 230, 231, 349, 351, 391
Spero, 228, 230, 430
Spërëngë, 228
Spi de lupu, 278
Spikadosë, 428
Spilithe, 445
Spilither, 445
Spulither, 445
Spin, 146
Spino giallo, 259
Spliter, 445
Sprajnë, 425
Spurqë, 326, 328, 429
Spurungje, 230, 430
Sputaveleno, 279
Stachys sylvatica L., 371
Stipe pennée, 443, 459
Stokament, 285, 287, 442
Stoppione, 263
Strigoli, 340
Stringël, 254
Stropacul, 339
Succiamele, 262
Succiamele delle fave, 326
Sukamenë, 261, 262, 406, 441
Sukamenë a egër, 434
Sukamenë a ëmbël, 406, 442
Sumak i egër, 433
Supstat, 251, 252, 423
Syviçja me erë të keqe, 213

SH

Shajë, 245
Shajë mjeksore, 245

Shapëk, 422
Shavar gjetegjërë, 363
Shelb, 453
Shërp, 453
Shgjetë, 277
Shkaller, 267, 268
Shkuparele, 421
Shpardhë, 375
Shpargull gjethemprehtë, 228
Shpartë, 349
Shpatele, 296, 297, 298, 420
Shpatullile, 296, 297, 420
Shpender, 299, 301, 429
Shpendër, 299
Shpero, 228, 230, 430
Shprënj, 228, 230, 430
Shpërënz, 228
Shpik milingonie, 303, 306, 427

T

Tabak llazmje, 435
Tabakun, 432
Tabuda, 364
Taçe, 299
Tagliamani, 210
Tamëlçak i butë, 347, 357
Tamier, 256, 353, 354, 355, 388
Tamier commun, 353, 423, 427
TAMNUS, 353
TAMUS, 353
Tamus communis L., 352
Taraks, 357, 358, 440
Tarassaco comune, 357
TARAXACUM, 357, 358
Taraxacum officinale Weber, 356

Temballëz, 259
Teucrium polium L., 324
Tërskë, 363
Tërshër e egër, 232
Tërshërë, 233, 236, 445
Tërshërë e çmendur, 232
Tërshërë e egër, 232, 449
Tirshërez, 232
Tirshërë, 326
Tirshërëz, 445
Tomate, 201, 344, 391, 393
Torzanculo, 339
Tossilaggine comune, 360
Trèfle, 426, 435
Trèfle blanc, 426
Trèfle des champs, 432
Trëndafil i egër, 336
Trëndafil qeni, 336
Trëshërë, 235
Trifohj, 431
Trifoj, 431
Trifol, 426
Trifolji trash, 434
Trifuall, 431
Trifuall mashkullin, 435
Ţrifuogghju, 435
Trigonella corniculata (L.) L., 374
Trigonelle, 375, 376
Troène commun, 375
Trriktrrak, 243, 244, 428
Trisete faux-panicum, 432
Trishanë, 233, 234, 235
TRĪTICUM, 233
Trondofile, 339
Trondofile e egër, 336, 339, 432

Truskë, 196
Truskë e gjatë, 268
Tue-chien, 343
Tussilage, 360, 361, 362, 389, 420, 423, 428
Tussilago farfara L., 360
TYPHA, 363
Typha latifolia L., 363
Τύφη, 363

TH

Therrlak, 191
Therrëkali, 263
Therrëmagari, 263
Therrëmagjari, 263
Thundër, 447
Thundërmushkë, 360
Thundrez, 447

U

Uda, 364
Ujja, 364
Ulve, 364
*U̯rda-, 387
Urdica, 372
Urdh, 354, 355, 440
Urdhi, 354
Urginea maritima (L.) Baker, 313
Urtica, 367, 368
ŪRTĪCA, 372
Urtica dioica L., 366, 368
Urtica ssp., 204
Urtica urens L., 371, 372
Urth, 354
Uva tamina, 353
Uvri, 254, 256, 353, 354, 427, 440

V

Vadhë, 375
Valériane, 437
Vamaçil, 263, 419
Vambaçel, 419
Vambaçjel, 263, 419
Vard, 337, 387
Varvabbeccu, 451
Varvaschia, 443
Varvashkë, 443
Veccə, 374, 452
Veccia, 374, 452
Veccia dolce, 373
Veçë, 373, 374,377, 452
Vena, 451
Venarolle, 232, 451
Verdur, 147
Vergerette du Canada, 445
Véronique commune, 409, 443, 453
Verraine, 247, 452
Verveine citronelle, 431
Verveine officinale, 451
Vesce, 373, 374, 375, 376, 390, 452
Vesce à gousses larges, 442
Vesce commune, 373, 390, 391, 430, 433, 452
Vesce cultivée, 373
Veshadhjur, 216, 408, 447
Veshadhjuri, 145, 221
Veshljepur, 216, 217, 408, 447
Veshljepuri, 145, 148
Vicë, 373, 374, 376, 452
Vicë e eger, 442
VICIA, 373, 374, 377
Vicia sativa L., 373

Vigne, 256, 265, 266, 354, 355, 375
Vijja, 364
Vijjə, 364
Vilucchio bianco, 254
Vilucchione, 254
Vingjër me erë, 310
VIOLA, 377
Viola del pensèr, 385
Viola del pensiero, 385
Viola mammola, 377
Viola odorata L., 377, 381
Viola ssp., 381
Viola tricolor L., 381, 384
Violetta pansè, 385
Violette, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 459, 463
Violette odorante, 377, 395, 397, 439, 443
Viorna, 265
Vipérine à feuilles de plantain, 447
Vipérine d'Italie, 434, 447
Vitarva, 266
Vitarvë, 264, 266, 435
Vite nera, 353
Viticella, 353
VĪTĬCULA, 266
Vizza, 374, 452
Vizzə, 374, 452
Vjollcë, 377
Vnjezë, 329
Vodhë, 375
Vorraina, 247, 452
Vrajnë, 245, 247, 248, 408, 452
Vreḍḍu, 308
Vrel, 307, 308, 436
Vriellu, 308
Vrocchələ, 250

Vrokë, 420
Vrokonde, 216, 219, 408, 445
Vrucchələ, 250
Vruḍḍi, 308
Vruḍḍo, 308
Vruḍu, 308
Vruji, 308
Vruju, 308
Vrul, 308, 436
Vrullu, 308
Vruvë, 149, 249, 250, 451
Vruži, 308
Vuda, 364
Vudhë, 363, 364, 420
Vuj, 363, 364, 420
Vüjjə, 364
Vujujə, 364
Vullë, 363, 364, 420
Vulpin des champs, 449
Vurraina, 247, 452

X

Xabarr, 453
Xanë, 349
Xanthium italicum Moretti, 385
Xiblifar, 445
Xiperel, 269, 424

XH

Xhij, 431
Xhij i egër, 434
Xhiji Sënandonit, 436
Xhil, 431
Xhili Sën Andonit, 149
Xhili Sëndandonit, 436

Xhill blu, 435

Y

Yunć, 309, 452

W

Warada, 387
Ward, 387
Wardā, 387
Wr̥d-, 337

Z

Zigolo comune, 268
Zorra pulës, 254, 255, 448

ZH

Zhbrofant, 451
Zhxhetë, 277

B. CARTES MOTIVATIONNELLES

LÉGENDE 1. *Anchusa italica* Retz.
Buglosse azurée

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Anthropomorphismes

Activités anthropomorphiques

[ʎpjˈɛteʒ̊] « petite (fille) qui lèche » ○

- Zoomorphismes

Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur

[ɟˈuxa lˈɔps], [gʎˈuxza ʎˈɔpes], [ɟˈuxa e ʎˈɔps] « langue de vache » ○

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 1 montre que la buglosse azurée est nommée dans les communautés de la partie centrale du territoire enquêté, tandis que dans les localités périphériques de notre réseau, notamment en Molise au nord et en Sicile au sud, cette espèce n'est pas nommée bien que les locuteurs la reconnaissent. Les communautés au centre de notre réseau où la plante est nommée, notamment *Katundi/Greci* (en Campanie), *Shën Kostandini/San Costantino* (en Basilicate), *Shën Sofia/Santa Sofia* et *Sënd Japku/San Giacomo* (en Calabre), montrent que les désignations de la buglosse se basent toutes sur des motivations phytomorphiques ; l'aire est assez compacte, bien que la communauté plus au centre de la Calabre montre une typologie différente de phytomorphismes.

CARTE 1. *Anchusa italica* Retz.

Buglosse azurée

LÉGENDE 2. *Anthemis cotula* L.
Anthémis puant

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »

  [kamumˈil a ˈɛgɾa] « camomille sauvage » ○

- Organes de la plante

  [rəɲtˈɛle] « petite racine » ○

MÉDECINE POPULAIRE

- Zoomorphismes

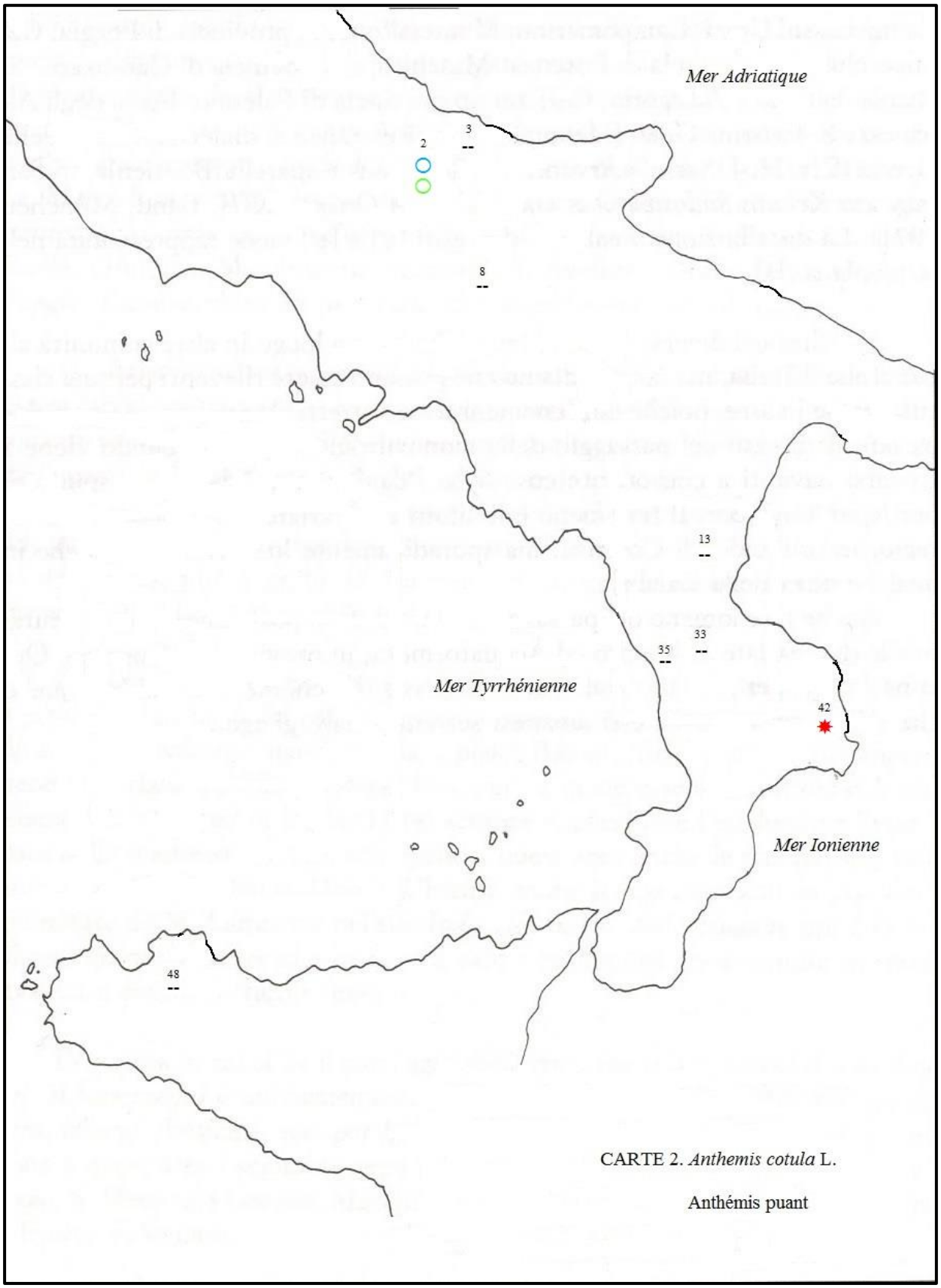
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur

  [bˈaɾ cˈɛːni] « herbe du chien » ✸

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 2 montre que l'anthémis puant n'est pas nommée dans les communautés au centre et à l'extrême sud de notre réseau, bien qu'elle soit reconnue de partout. Les désignations motivées sont présentes à l'extrême nord de l'aire enquêtée, notamment en Molise à *Munxhufuni/Montecilfone* où les images motivantes renvoient à la morphologie de la plante, et, au pôle opposé du domaine d'enquête, c'est-à-dire dans l'aire sud orientale de la Calabre où la désignation de cette plante se base sur les emplois du végétal en médecine populaire.



CARTE 2. *Anthemis cotula* L.

Anthémis puant

LÉGENDE 3. *Arum italicum* Miller
Gouet d'Italie

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Objets divers
  Objets à surface convexe
  [ondʑˈaɾ] « bouée flottante » ○

HABITAT DE LA PLANTE
- Idée de plante sauvage
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [ʎˈuʎa e ɟˈaipɾit] « fleur du serpent » ♦

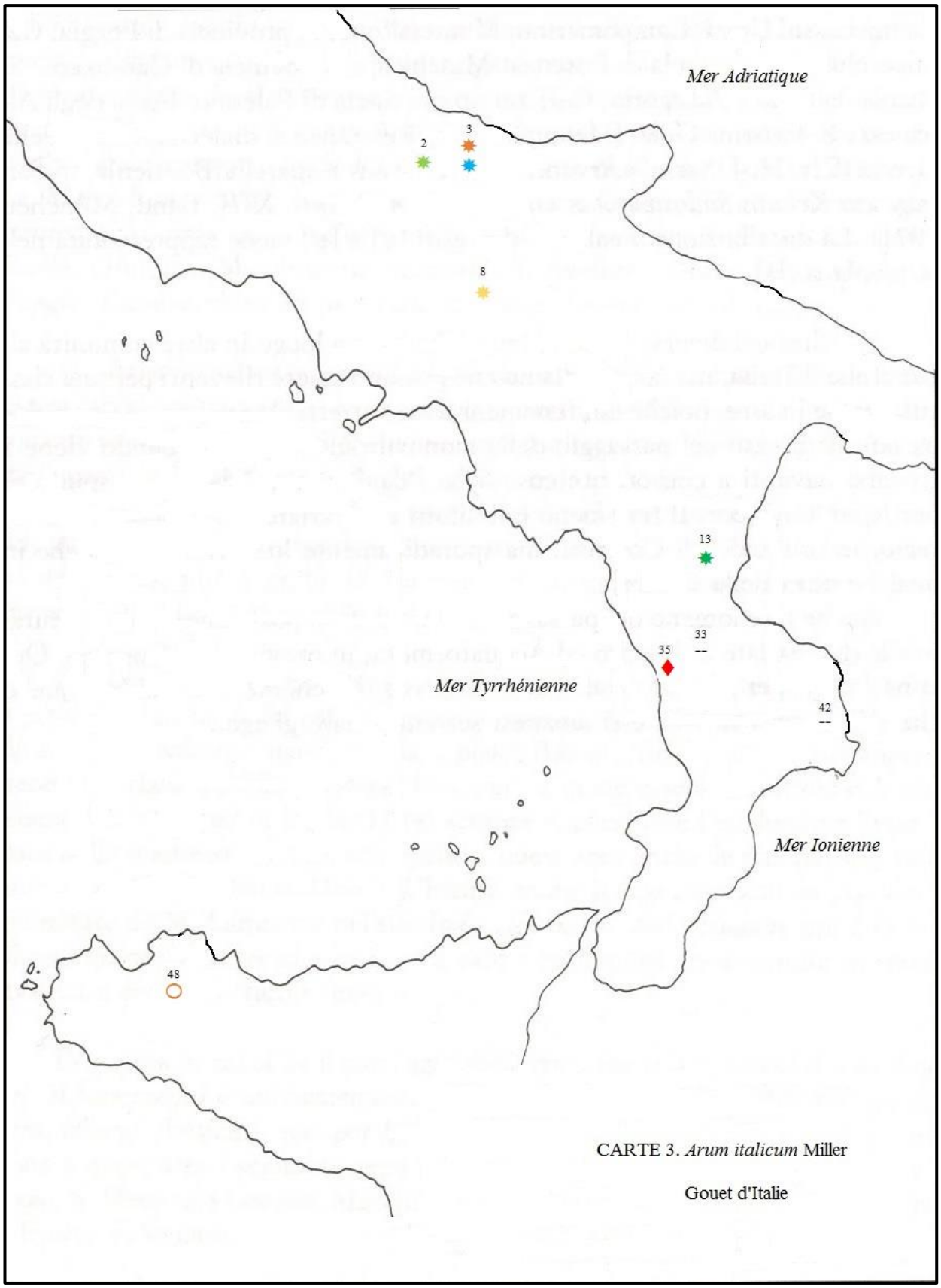
MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Insectes
  [vɾokondˈɛː] « sauterelle » ✸
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [veʃaðjˈuɾ] « oreille d'âne » ✸
  [veʃljˈɛpuɾ] « oreille de lièvre » ✸
  [rˈuʃi ɟˈaɾpɾit] « raisin du serpent » ✸

- Anthropomorphismes chrétiens
  Hagionymes
  [məŋgandɾˈɛː] « Dominique André » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 3 montre que le gouet d'Italie est nommé dans la plupart des points du réseau, exception faite pour la partie centre-orientale de la Calabre où la plante est reconnue sans être nommée. Dans tous les autres points du réseau, les désignations motivées se distribuent en trois secteurs distincts : du Molise (au nord de l'aire enquêtée) à la Basilicate (centre du réseau), on ne trouve qu'une typologie motivationnelle, notamment celle qui renvoie aux emplois thérapeutiques que l'on fait du végétal. Dans la partie centre-méridionale du réseau, notamment à *Sënd Japku/San Giacomo* en Calabre tyrrhénienne, le nom du gouet est motivé sur la base de l'habitat, tandis qu'à l'extrêmité méridionale de l'aire d'enquête, notamment en Sicile, la motivation se fonde sur la morphologie de la plante.



CARTE 3. *Arum italicum* Miller

Gouet d'Italie

LÉGENDE 4. *Bellis perennis* L.
Pâquerette

HABITAT DE LA PLANTE

- Syntagmes avec le nom du biotope comme spécificateur

[lˈula paðˈuɣs] « fleur du marais » ♦

MÉDECINE POPULAIRE

- Zoomorphismes

Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur

[ʎˈuʎa e cˈɛnit] « fleur du chien » ✸

- Qualificatifs

Syntagmes avec un qualificatif comme spécificateur

[ʎˈakra ˈəmbeʎ] « légume doux » ✸

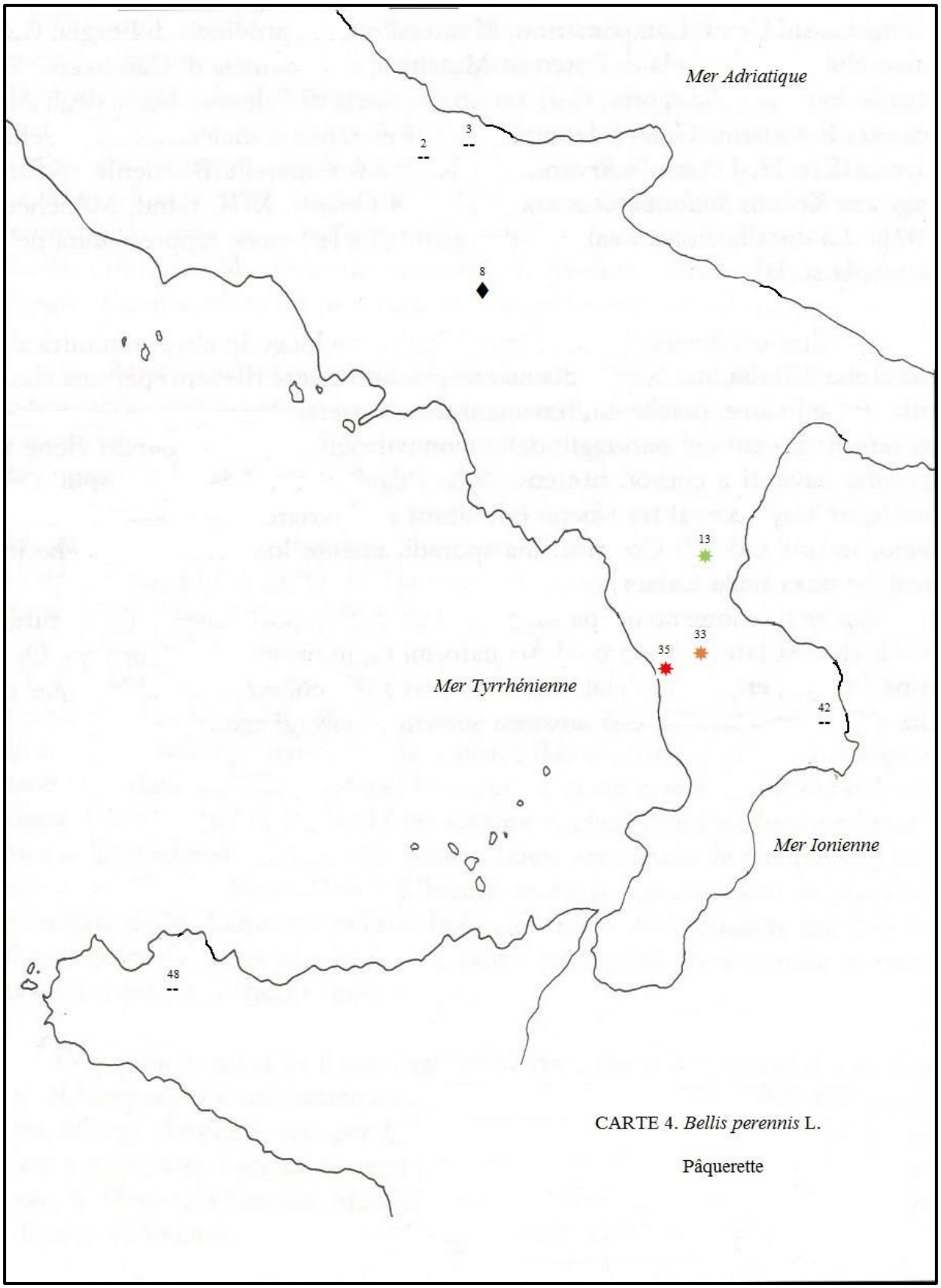
- Transferts phytonymiques

[marɣarˈit] « marguerite » ✸

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 4 montre que la pâquerette est nommée seulement dans la partie centrale de notre réseau d'enquête et que dans les trois communautés les plus centrales, entre Basilicate et Calabre septentrionale, les désignations de la plante sont fondées sur les emplois thérapeutiques du végétal en médecine populaire. En revanche dans la communauté *arbëreshe* en Campanie, notamment *Katundi/Greci*, les désignations de la pâquerette tiennent compte des caractéristiques de l'habitat de la plante.



CARTE 4. *Bellis perennis* L.

Pâquerette

LÉGENDE 5. ***Brassica rapa* L.**

Rave

MÉDECINE POPULAIRE
- Qualificatifs
  Syntagmes avec un qualificatif comme spécificateur
  [rˈap e bˈut] « rave tendre » ✸

- Transferts phytonymiques
  [ɣˈasːin] « moutarde » ✸

AUTRE MOTIVATIONS
  [vɾuv] « chou » **E**
  [rap], [rapˈɛsce] « rave » **E**

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 5 montre que la rave est nommée dans des localités situées aux extrêmes opposés de notre réseau, notamment au nord, en Molise et dans la Calabre centre-orientale, tandis que dans les autres communautés la plante est reconnue sans être nommée. Les communautés de *Munxhufuni/Montecilfone* et de *Porkanuni/Portocannone* (en Molise) utilisent des emprunts romans pour nommer cette espèce, tandis que dans les deux autres communautés calabraises, notamment *Shën Sofia/Santa Sofia* (Calabre centrale) et *Shën Kolli/San Nicola* (Calabre orientale), les noms de la rave se basent sur des motivations phytomorphiques.

CARTE 5. *Brassica rapa* L.

Rave

LÉGENDE 6. *Briza maxima* L.
Grande brize

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Objets divers

Objets cylindriques

[supstˈat] « saucisson » ○

Objets coniques

[ʧambanˈɛle] « clochette » ○

- Syntagmes avec un nom d'objet comme spécificateur

[bˈaɾ supərsatˈice] « herbe du saucisson » ○

MÉDECINE POPULAIRE

- Anthropomorphismes chrétiens

Syntagmes avec un hagionyme comme spécificateur

[bˈuka ɛ buŋbinˈelːit] « pain de l'Enfant Jésus » ✸

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 6 montre deux types de motivations concernant les désignations de la grande brize, notamment les phytomorphismes qui caractérisent la communauté molisane de *Munxhufuni/Montecilfone* (au nord du réseau) et celles de *Sënd Japku/San Giacomo* et *Shën Sofia/Santa Sofia* en Calabre centrale. La communauté plus conservatrice de *Shën Kolli/San Nicola* (dans la Calabre orientale), qui se trouve géographiquement à l'opposé des points qu'on vient de citer, montre l'utilisation d'un anthropomorphisme motivant le nom de cette espèce. Dans les autres communautés enquêtées, cette espèce est reconnue sans être, pourtant, nommée.

CARTE 6. *Briza maxima* L.

Grande brize

LÉGENDE 7. *Calystegia sepium* (L.) R. Br.
Grand liseron

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Objets divers
  Objets coniques
  [kambanjˈɛʎ] « clochette » ○
  [karˈutʃ] « cornet de papier, cartouche » ○

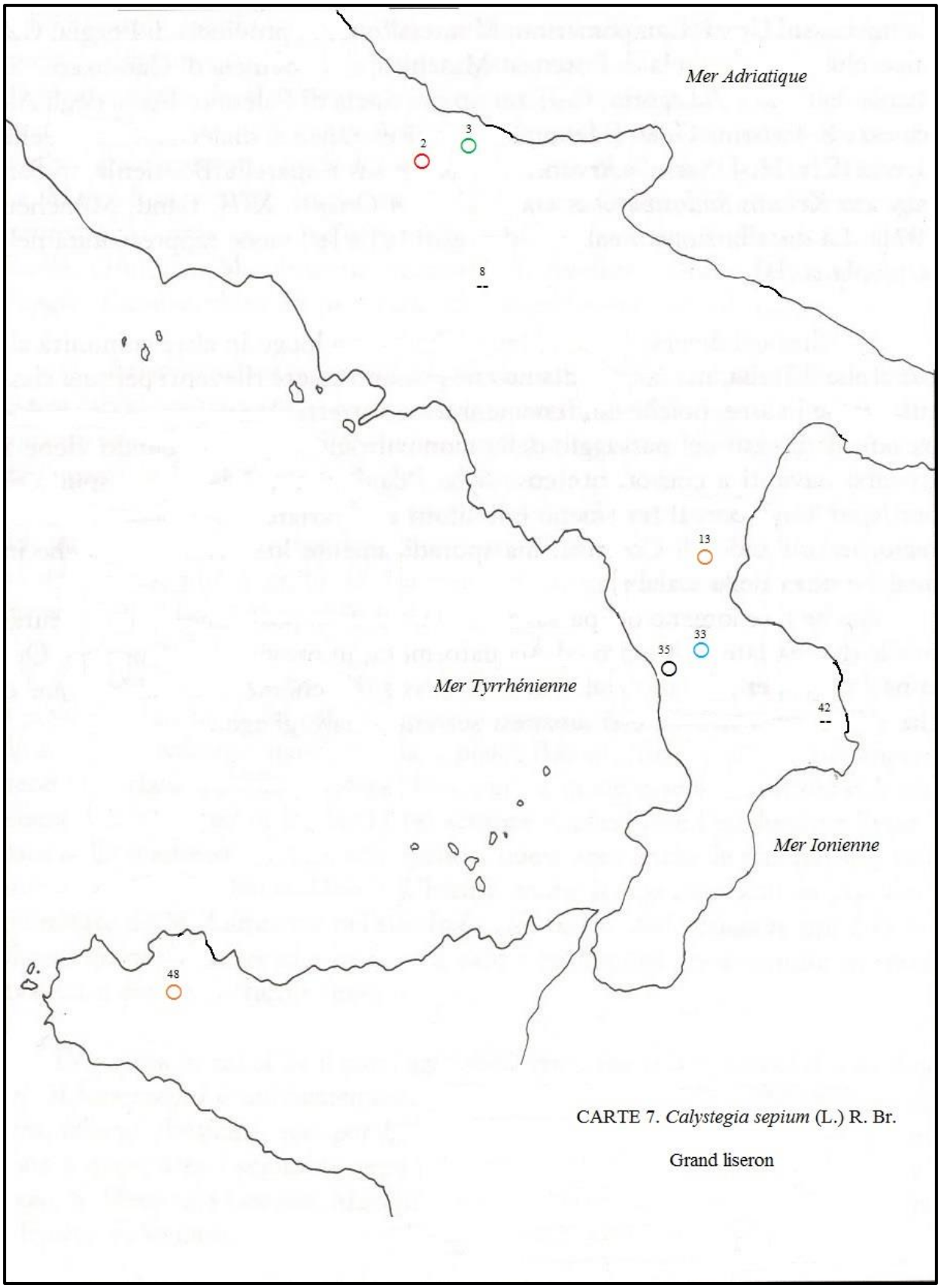
- Anthropomorphismes
  Activités anthropomorphiques
  [krijˈɔɣe] « qui courre » ○
  [drˈɛðez], [uvrˈiː] « qui tourne » ○

- Zoomorphismes
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [zˈɔra pˈuls] « boyau de poule » ○

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 7 montre que le grand liseron est nommé dans la majorité des communautés enquêtées, à l'exception de *Katundi/Greci* en Campanie et de *Shën Kolli/San Nicola*, sur la côte ionienne de la Calabre, communautés où la plante est connue mais pas nommée. Dans le reste de l'aire enquêtée, les dénominations du grand liseron renvoient toutes à des motivations phytomorphiques.



CARTE 7. *Calystegia sepium* (L.) R. Br.

Grand liseron

LÉGENDE 8. *Clematis vitalba* L.
Clématite des haies

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Anthropomorphismes

Activités anthropomorphiques

[kˈuɬpeɾ], [kˈuɾpuɣ], [kˈuɾpeɾ], [kˈuɾpəɾ], [kˈuɾpəɾ] « qui tourne » ○

- Transferts phytonymiques

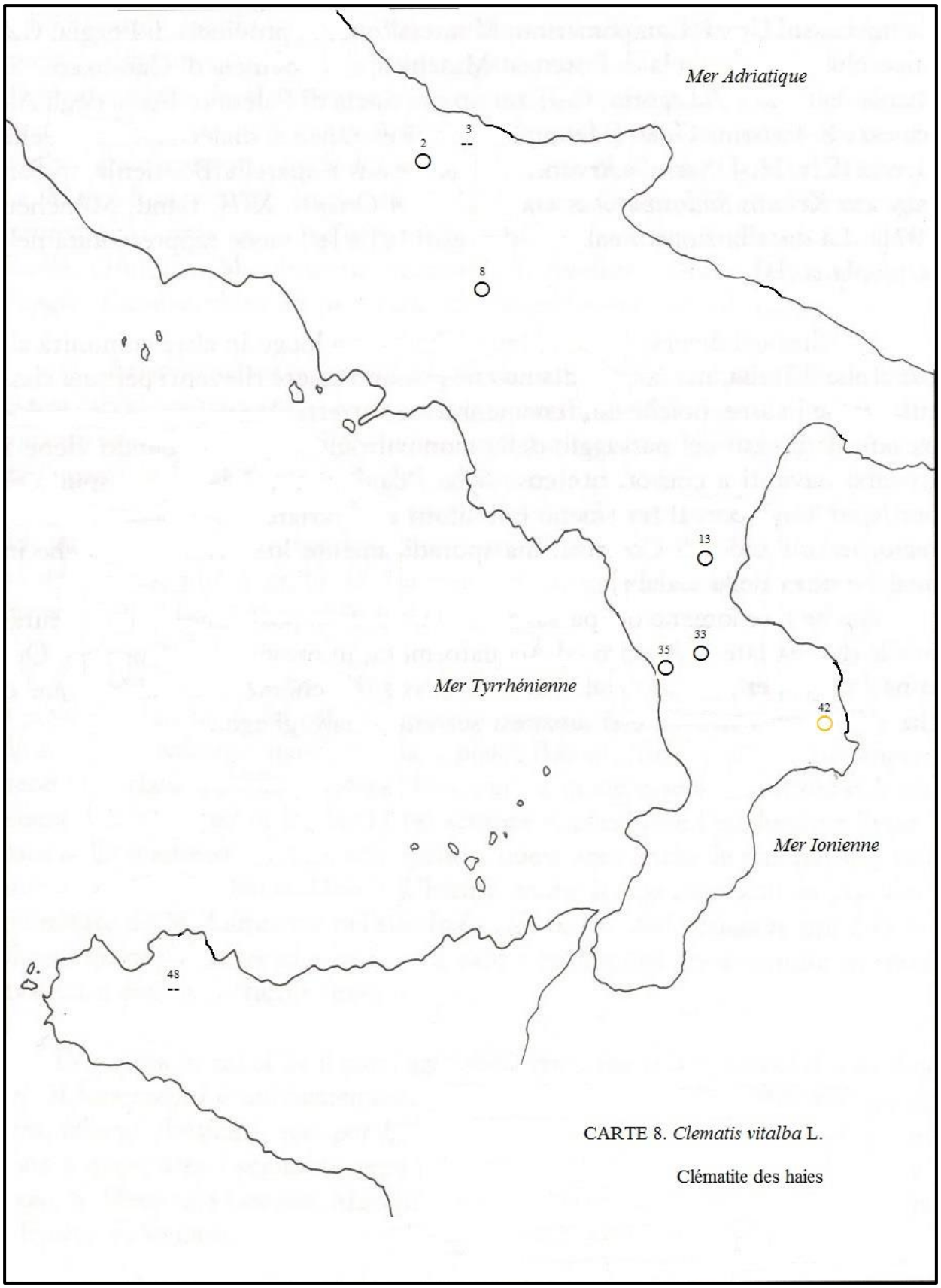
Syntagmes avec un nom de couleur comme spécificateur

[vitˈaɾv] « vigne blanche » ○

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 8 montre que la clématite des haies est nommée dans la presque totalité des points de notre réseau et que les deux communautés au nord, en Molise, et en Sicile, au sud de notre réseaux reconnaissent la plante sans la nommer. L'aire est assez compacte quant à la présence de désignations fondées sur la morphologie de la plante. En particulier, du Molise à la Calabre centre-septentrionale, les noms de la clématite renvoient à la même image motivante, tandis qu'au sud-est de notre aire d'enquête, tout en se fondant sur les traits morphologiques du végétal, les locuteurs ont choisi d'autres stratégies de désignation.



CARTE 8. *Clematis vitalba* L.

Clématite des haies

LÉGENDE 9. *Daucus carota* L. sensu stricto

Carotte sauvage

HABITAT DE LA PLANTE
- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »

[kaɾˈɔt saɾvˈaʤɛ] « carotte sauvage » ♦

[pjetɾosˈin t ˈɛgəɾ] « persil sauvage » ♦

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes

Rapaces

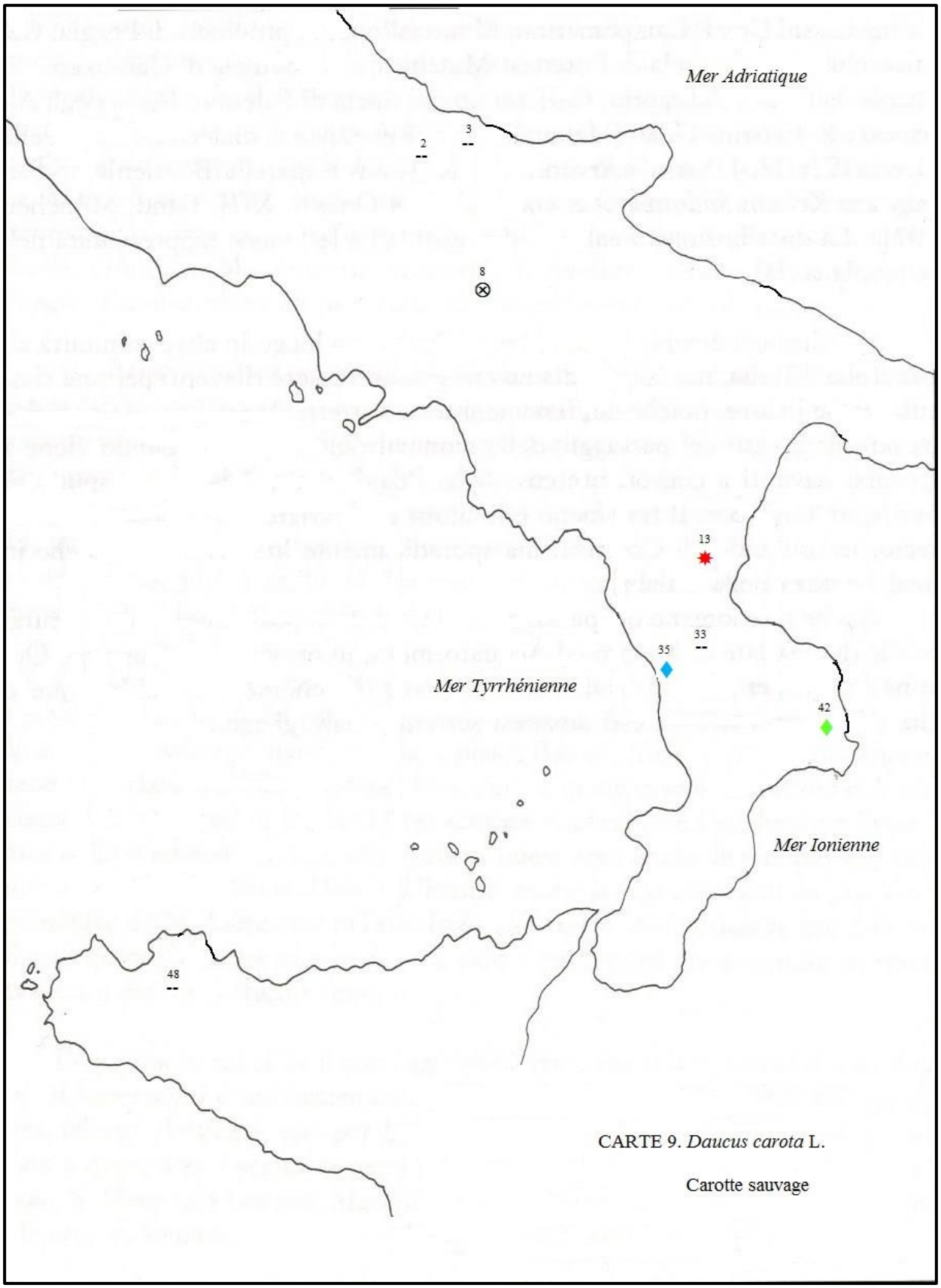
[cˈifteɾ] « milan » ✸

Pas de réponse --

La réalité n'existe pas ⊗

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 9 montre que les locuteurs attribuent une désignation à la carotte sauvage exclusivement dans la partie centrale de l'aire enquêtée, notamment dans les communautés comprises entre la Basilicate et la Calabre centrale et orientale. Dans le reste du territoire faisant partie de notre réseau, la plante est reconnue sans être nommée à *Munxhufuni/Montecilfone* et à *Porkanuni/Portocannone* en Molise, à *Shën Sofia/Santa Sofia* en Calabre centrale et à *Hora/Piana degli Albanesi* en Sicile. En revanche, dans le territoire où se situe *Katundi/Greci* en Campanie, la plante ne pousse pas. Les motivations se distribuent en deux zones distinctes : en Calabre, les désignations renvoient à l'habitat de la plante ; en Basilicate, c'est la médecine populaire qui a orienté la création lexicale.



CARTE 9. *Daucus carota* L.

Carotte sauvage

LÉGENDE 10. *Ecballium elaterium* (L.) A. Rich.
Concombre d'âne

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Transferts phytonymiques
  [muʁunˈel] « petit melon »

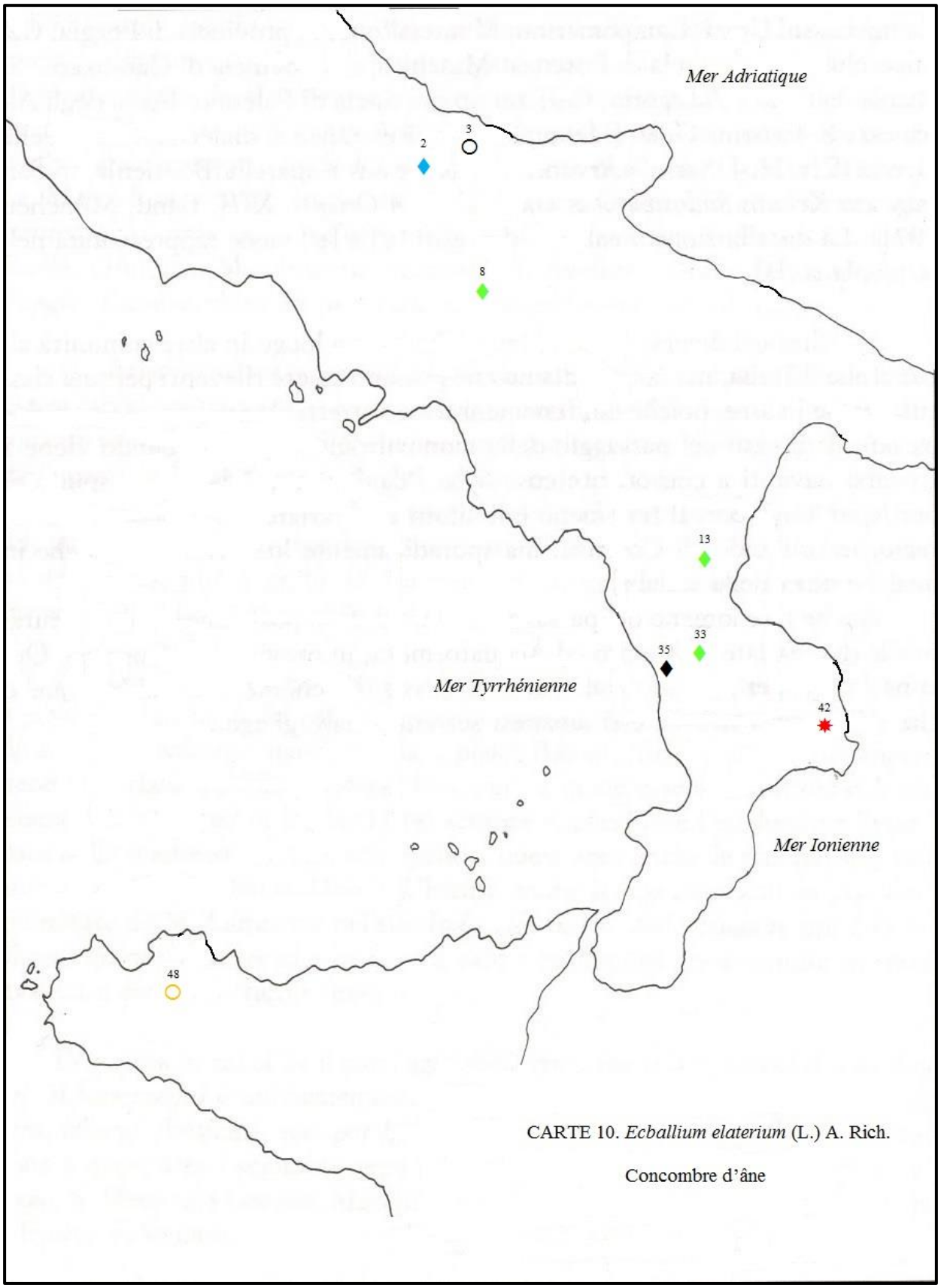
- Syntagmes avec un phytonyme comme spécificateur
  [muɣˈuni rˈuʃkwit] « melon du houx »

HABITAT DE LA PLANTE
- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »
  [kˈuŋguɬ iˈɛgeɾ], [kˈuŋguː i ˈɛgər], [kˈuŋguɬi ˈɛgeɾ] « courge sauvage »
  [kukutʃjˈɛl i ˈɛgər] « courgette sauvage »
  [muɬˈun i ˈɛgəɾ] « melon sauvage »

MÉDECINE POPULAIRE
- Anthropomorphismes
  Syntagmes avec une activité anthropomorphique comme spécificateur
  [kukutsˈelː ɟˈumi] « courgette du sommeil »

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 10 montre que le concombre d'âne est nommé dans tous les points de notre réseau. Il est possible d'observer trois zones de distribution des motivations : dans les points extrêmes du réseau, notamment en Molise et en Sicile, les motivations phytomorphiques sont à la base de la création lexicale des noms de cette espèce ; la partie centrale de l'aire enquêtée, à partir du Molise jusqu'à la Calabre centrale, montre la présences de motivations se basant sur l'habitat de la plante ; l'aire centre-orientale de la Calabre se caractérise par des désignations motivées par l'emploi thérapeutique de la plante.



CARTE 10. *Ecballium elaterium* (L.) A. Rich.

Concombre d'âne

LÉGENDE 11. *Equisetum arvense* L.

Prêle des champs

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Objets divers
  Objets minces et dressés
  [ciɾˈiɲe] « bougies » ○

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Équides
  [peʎikˈɔm] « petite jument » ✸

  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [bˈiʃt ðˈɛʎpɾje] « queue de renard » ✸

- Anthropomorphismes
  Anthroponymes religieux
  [mwˈɛntʃ] « moines » ✸

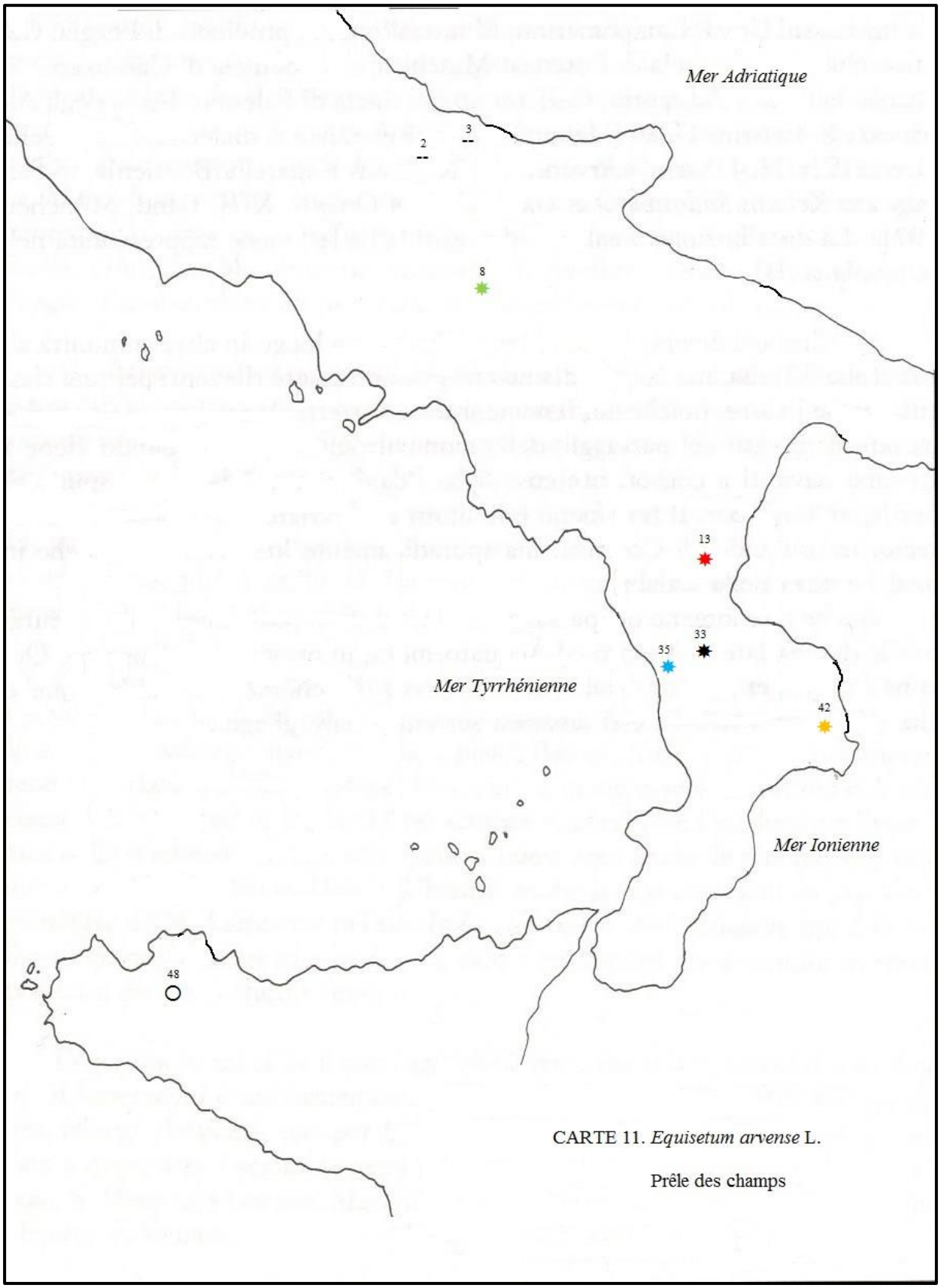
  Partie du corps humain
  [mjˈɛkəɾ] « barbe » ✸

  Syntagmes avec une activité anthropomorphique comme spécificateur
  [stɔkamˈɛnt] « casse et mets » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 11 montre trois zones de distribution des motivations. Au nord de l'aire enquêtée, notamment en Molise, la prêle des champs est connue mais pas nommée. Dans le reste du réseau, la carte montre une aire compacte, allant de la Campanie à la Calabre où la création lexicale tient compte des emplois thérapeutiques du végétal, c'est-à-dire de la médecine populaire. En revanche, la partie méridionale extrême de notre réseau, notamment la Sicile, se caractérise par des désignations motivées par la morphologie de cette espèce.



CARTE 11. *Equisetum arvense* L.

Prêle des champs

LÉGENDE 12. *Fœniculum vulgare* Miller

Fenouil

HABITAT DE LA PLANTE
- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »
  [mɾˈaj tˈɛgeɾ], [mɾˈaj e ˈɛgəɾ],
  [mbɾˈaj i ˈɛgəɾ], [mɾˈa saɾvˈatʃ] « menton sauvage » ♦

MÉDECINE POPULAIRE
- Anthropomorphismes
  Partie du corps humain
  [mɾˈaj], [mɾˈaːj], [mɾˈaj] « menton » ✸

AUTRES MOTIVATIONS
  [fənucˈɛt] « petit fenouil » **E**

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 12 montre que le fenouil est nommé dans toutes les communautés enquêtées moyennant deux seules désignations renvoyant à deux typologies de motivations qui figurent dans l'aire enquêtée et qui se distribuent de manière non uniforme, en partageant un même territoire ; il est possible d'observer qu'en Molise et dans la Calabre centrale, la création lexicale se fonde simultanément sur certaines caractéristiques de l'habitat de la plante et sur ses emplois en médecine populaire. Une deuxième tendance est révélée par la distribution des motivations au sud de l'aire enquêtée : en Calabre centre-méridionale et en Sicile, les désignations se basent sur les caractéristiques de l'habitat de la plante. En Campanie, en revanche, le fenouil est nommé moyennant en emprunt roman.

CARTE 12. *Fœniculum vulgare* Miller

Fenouil

LÉGENDE 13. *Gladiolus italicus* Miller

Glaïeul des moissons

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES

- Objets divers

Objets minces et dressés

[ʃpatuʁˈile], [ʃpatˈɛʎe] « petite épée » ○

HABITAT DE LA PLANTE

- Anthropomorphismes

Syntagmes avec un hagionyme comme spécificateur

[ʎˈuʎa ʃˈən kostandˈinit] « fleur de Saint Constantin » ♦

[ʎˈuʎa e ʃˈən mrˈis] « fleur de la Vierge Marie » ♦

[jˈij i samːikˈɛɣiːt] « lis de Saint Michel » ♦

EMPLOI DE LA PLANTE

- Syntagmes avec le nom d'un aliment comme spécificateur

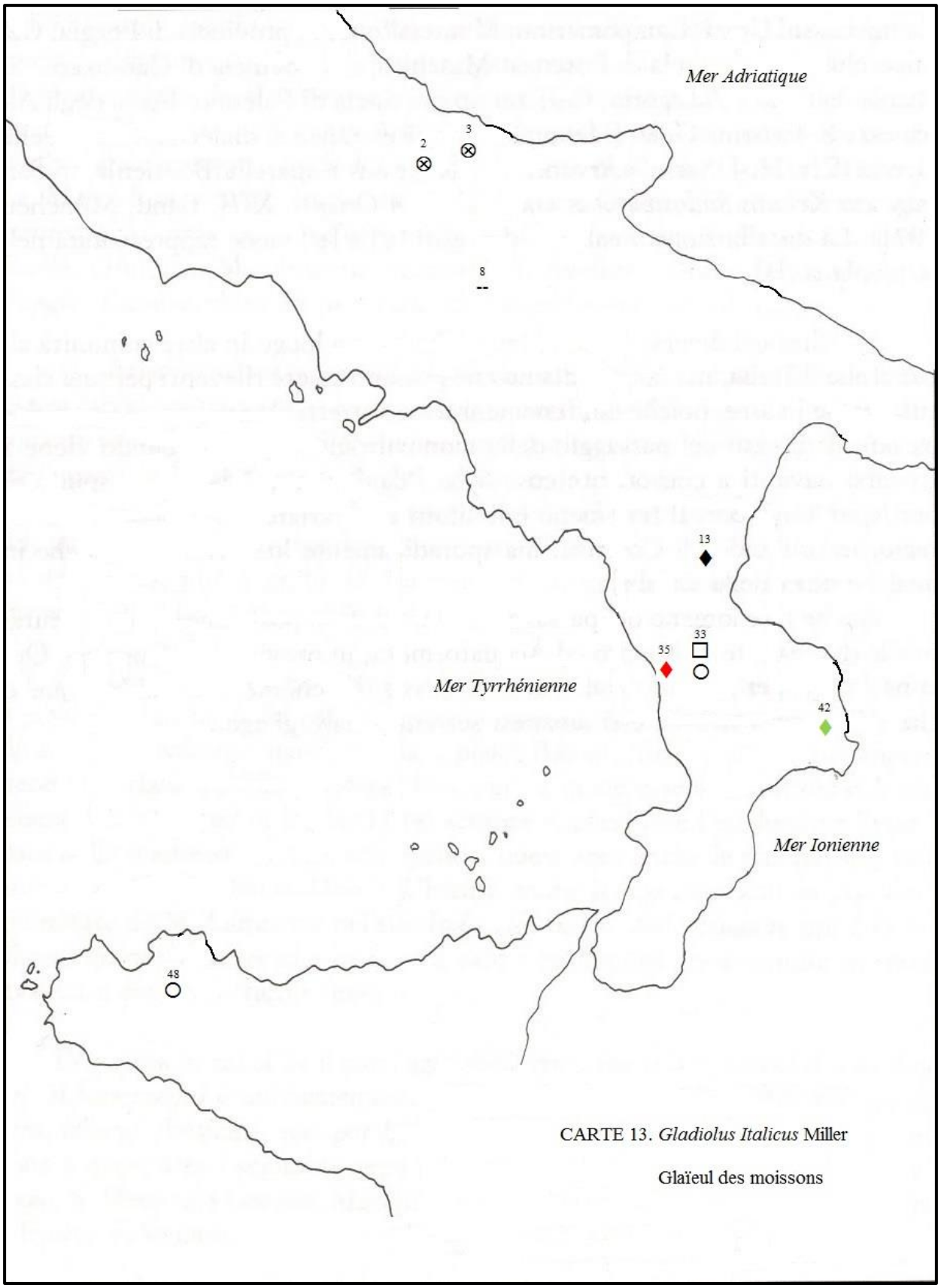
[ʎˈuʎa mjˈaʎtit] « fleur du miel » □

Pas de réponse --

La réalité n'existe pas ⊗

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 13 montre que les locuteurs attribuent une désignation glaïeul des moissons seulement dans la partie méridionale de l'aire enquêtée, tandis qu'en Molise cette espèce ne pousse pas et en Campanie elle n'est pas nommée bien que reconnue. En Basilicate et sur les deux côtes de la Calabre centrale, notamment dans les communautés tyrrhénienne et ionienne, la création lexicale se base sur des critères renvoyant à l'habitat de cette espèce. En revanche, la zone centrale de la Calabre se caractérise par deux typologies de motivations dans le même point enquêté et qui renvoient à l'emploi alimentaire du végétal et à ses traits morphologiques. La motivation phytomorphique se distribue jusqu'au sud du réseau, en Sicile.



CARTE 13. *Gladiolus Italicus* Miller

Glaïeul des moissons

LÉGENDE 14. *Hordeum murinum* L.

Orge maritime

HABITAT DE LA PLANTE

- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »

  [ˈɛʎp tˈɛgeɾ], [ˈɛlp i ˈɛgɾ],

  [ˈɛʎb i ɛˈgəɾ], [ˈɛlp i ɛˈgəɾ], [ˈɛlp i ɛˈgəɾ] « lutin sauvage » ♦

- Anthropomorphismes

  Syntagmes avec un anthroponyme religieux comme spécificateur

  [ˈaːɾa ɖjˈaɬθit] « champ du diable » ♦

- Zoomorphismes

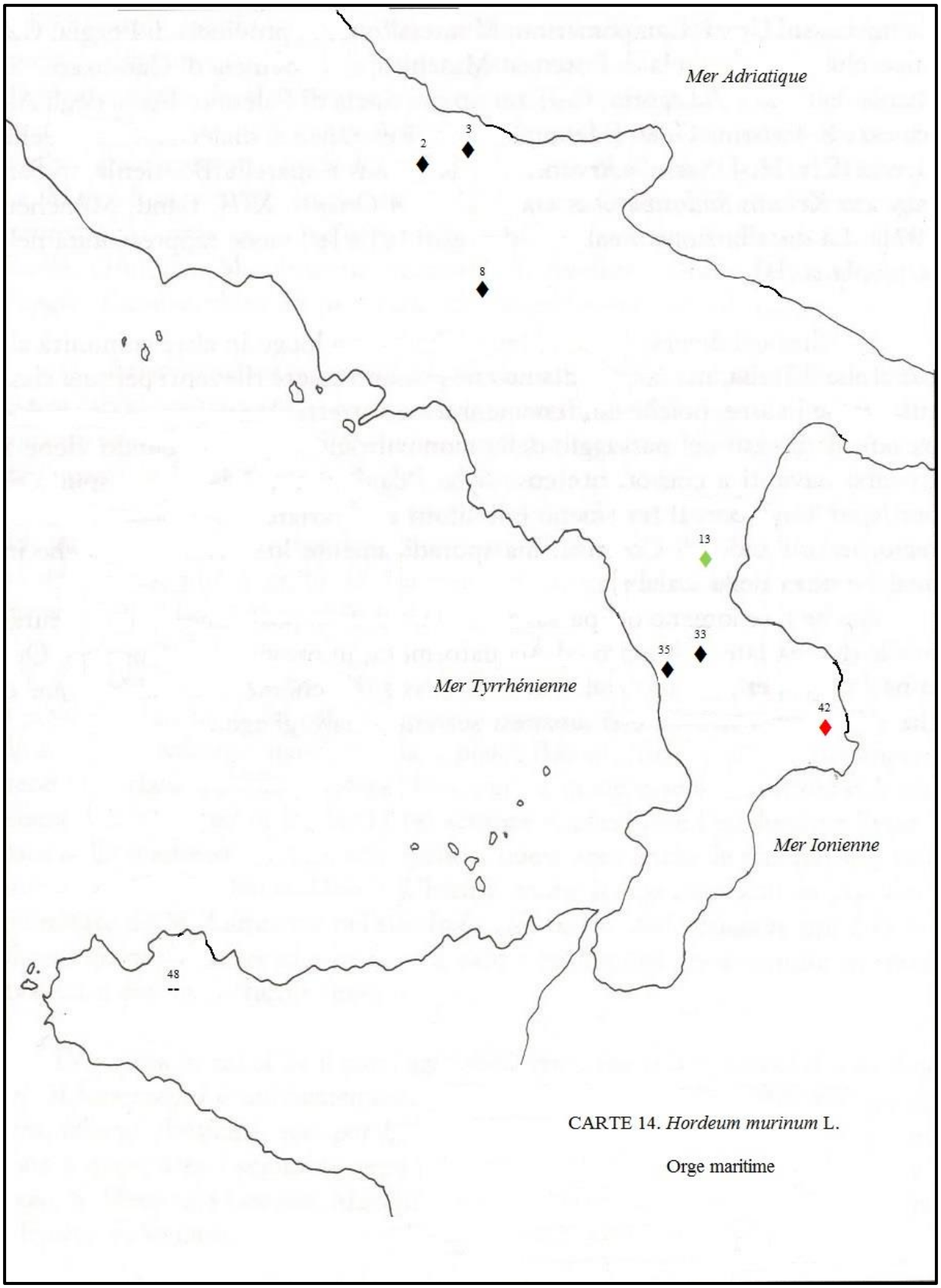
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur

  [ʃpˈik milingˈɔnjɛ] « épi de fourmi » ♦

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 14 montre que l'orge maritime est nommée dans tous les points de notre réseau sauf que dans la communauté plus méridionale de l'aire enquêtée, notamment *Hora/Piana degli Albanesi* en Sicile, où il n'y a pas de désignation de cette plante bien qu'elle soit connue. Toute la partie continentale de l'aire enquêtée montre la présence compacte d'une seule motivation qui se base sur l'habitat de cette espèce. Il est également possible de distinguer davantage entre trois différentes sous-classes concernant cette même motivation : la zone septentrionale, du Molise à la Calabre centre-occidentale, la même désignation est utilisée pour indiquer l'orge maritime alors que dans la partie orientale de notre réseau les désignations se fondent sur d'autres images motivantes renvoyant également à l'habitat du végétal.



CARTE 14. *Hordeum murinum* L.

Orge maritime

LÉGENDE 15. *Leopoldia comosa* (L.) Parl.

Muscari à toupet

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Transferts phytonymiques
  [ʧipuˈlːuːts], [ʧipulˈats], [ʧipuʌˈin]
  [ʧipuʌˈin] « petit oignon » ○

- Syntagmes avec un nom de couleur comme spécificateur
  [ʧipuʌˈin e kˈuce], [ʧipulˈin i kˈuc] « petit oignon rouge » ○

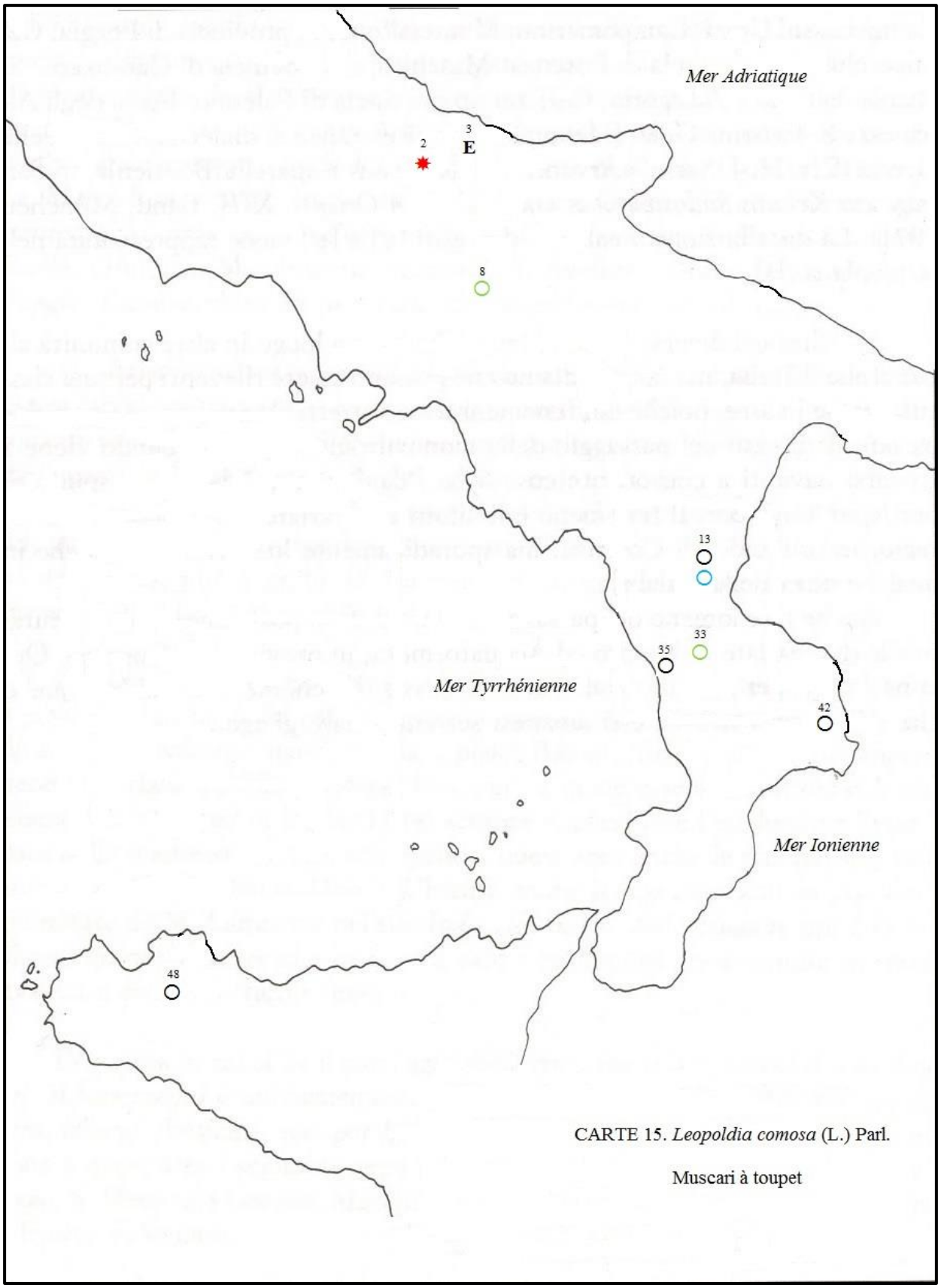
- Qualificatifs
  [buʌgˈaz] « enflé, rond » ○

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [cepdˈɔsje] « oignon de truie » ✸

AUTRES MOTIVATIONS
  [ɾambaʃwˈɔɣ] « ail à toupet » **E**

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 15 montre que toutes les communautés de notre réseau attribuent une désignation au muscari à toupet. Les motivations phytomorphiques occupent, de manière compacte, toute la partie centrale et méridionale de l'aire enquêtée, tandis que dans l'aire septentrionale, en Molise, la création lexicale se fonde sur les aspects concernant l'utilisation de la plante en médecine populaire ; dans un seul cas, on relève un emprunt à un dialecte roman.



CARTE 15. *Leopoldia comosa* (L.) Parl.

Muscari à toupet

LÉGENDE 16. *Mentha aquatica* L.

Menthe aquatique

HABITAT DE LA PLANTE
- Biotope
  [mˈəndɾez] « eau, fleuve » ♦

- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »
  [mˈɛndər sarvˈaʤɛ] « eau, sauvage » ♦

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Volatiles de basse-cour
  [puɬˈieɾ] « poussin » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 16 montre que la menthe aquatique est nommée seulement dans un petit nombre de communautés enquêtées, notamment en Basilicate et en Calabre centrale, tandis que dans la partie septentrionale et dans la partie méridionale extrême s de notre réseau, la plante est connue mais n'est pas nommée. Deux typologies de motivations s'étalent sur la carte : dans la communauté conservatrice de *Shën Kostandini/San Costantino* (en Basilicate), la création lexicale tient compte de l'emploi thérapeutique du végétal, tandis qu'en Calabre les désignations font émerger les caractéristiques de l'habitat de la plante.

CARTE 16. *Mentha aquatica* L.

Menthe aquatique

LÉGENDE 17. *Orobanche crenata* Forsskål

Orobanche crénelée

HABITAT DE LA PLANTE
- Idée de plante sauvage

Phénomènes atmosphériques

[nˈɛɣd], [nˈɛɣ], [nˈɛɣ] « brouillard » ♦

Maladie

[spˈuɾc] « hématurie » ♦

Transferts phytonymiques

[favˈaːɾɛ] « (en rapport avec) la fève » ♦

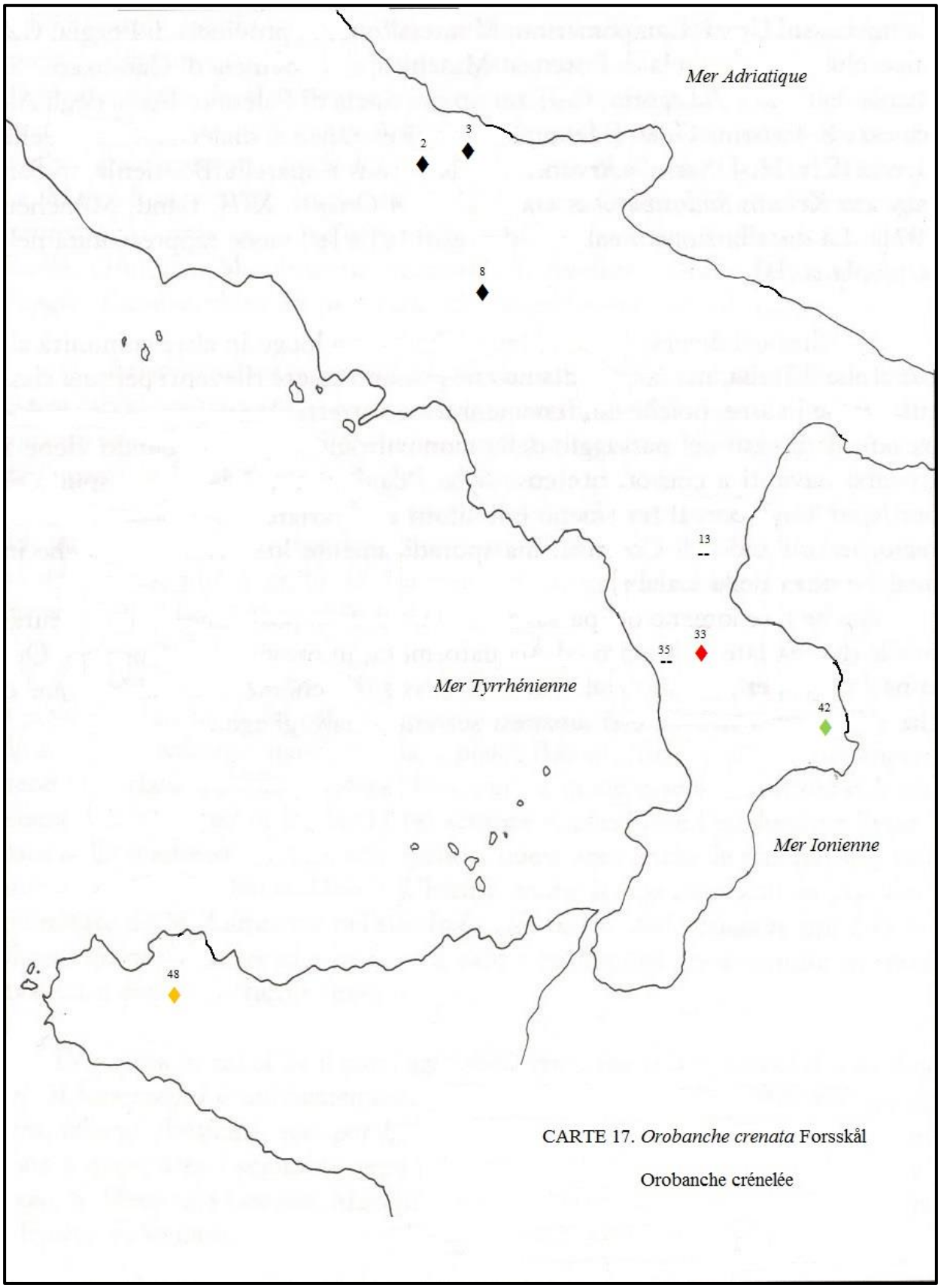
Zoomorphismes
Canidés

[ʁˈup] « louve » ♦

Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 17 montre des désignations de l'orobanche crénelée dans la plupart des communautés enquêtées, en particulier au nord en Molise et en Campanie où la zone est caractérisée par la présence d'une même désignation. Cette dernière se fonde, tout comme dans les autres points, sur les caractéristiques de l'habitat de la plante. Cette même typologie motivationnelle caractérise les désignations attestées dans la Calabre centrale et orientale et dans la Sicile, bien qu'elles renvoient à d'autres images.



CARTE 17. *Orobanche crenata* Forsskål

Orobanche crénelée

LÉGENDE 18. *Papaver rhoeas* L.

Coquelicot

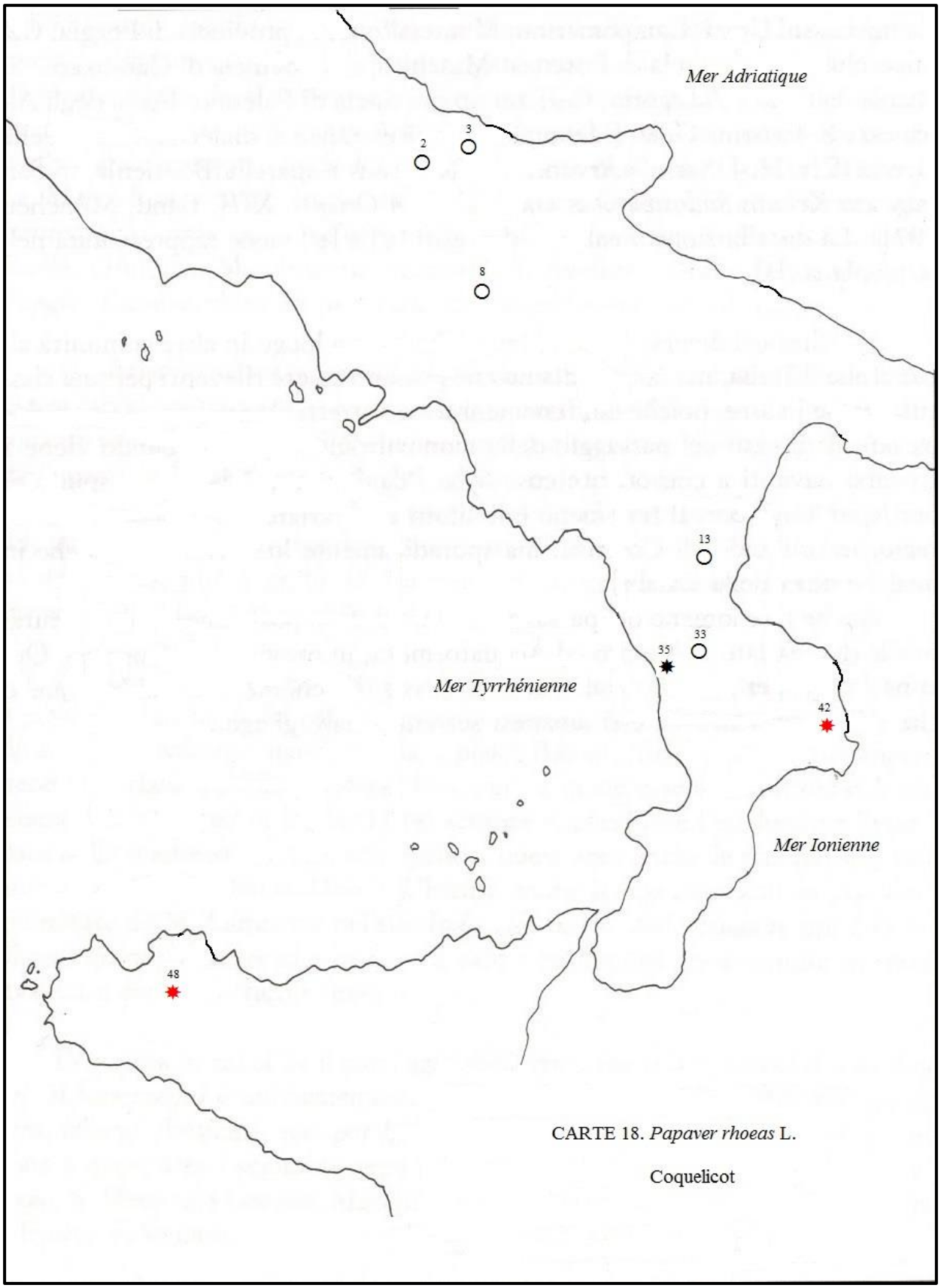
MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Syntagmes avec un nom de couleur comme spécificateur
  [ʎuʎkˈuc], [lulukˈuc], [lelkˈuc],
  [ʎuʎkˈuc], [lulukˈuc] « fleur rouge » ○

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Oiseaux aquatiques
  [papaɾˈun], [papaɾˈine] « oison » ✸

- Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [pupaɟˈɛʎ] « barbe de coq » ✸

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 18 montre que le coquelicot est nommé dans tous les points de notre réseau et que les deux typologies de motivations se distribuent de manière uniforme sur deux micro-aires du nord au sud : à partir du Molise jusqu'à la Calabre centrale, les motivations phytomorphiques sont à la base de la création lexicale. Dans les côtes tyrrhénienne et ionienne de la Calabre centre-méridionale et dans l'extrême sud de notre réseau, en Sicile, les emplois phytothérapeutiques de cette espèce motivent les désignations repérées ; en particulier, les points méridional et oriental extrêmes de l'aire enquêtée montrent la même typologie de désignations représentée par une même forme lexicale.



CARTE 18. *Papaver rhoeas* L.

Coquelicot

LÉGENDE 19. *Picris hieracioides* L.

Picride fausse épervière

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Objets divers
  Objets filiformes et flexibles
  [bɾˈɛz] « ficelle » ○

- Qualificatifs
  [aʃpɾˈɛle] « rugueuse » ○

- Syntagmes avec un qualificatif signifiant « sauvage »
  [bɾˈɛz i ˈɛgɾ], [bɾˈɛs e ˈɛgɛɾ] « ficelle sauvage » ○

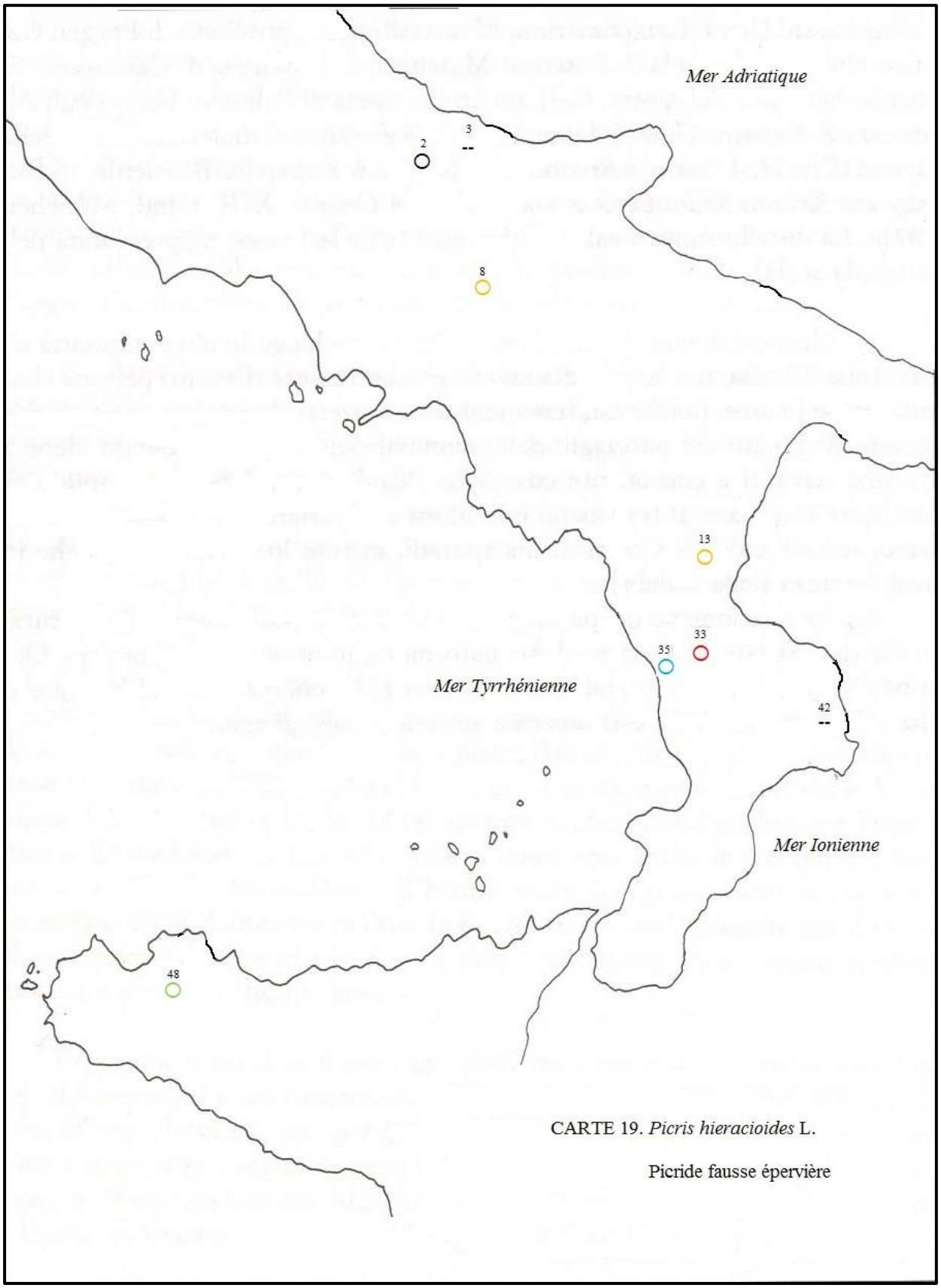
- Anthropomorphismes
  Activités anthropomorphiques
  [ŋɟˈits] « qui colle » ○

  Syntagmes avec un anthropomorphisme comme spécificateur
  [ɟaʃtaɟˈiʃteʎ] « six doits petits » ○

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 19 montre que la picride fausse épervière est nommée dans la plupart des communautés enquêtées, sauf dans les deux points à la périphérie septentrionale et orientale de l'aire concernée, notamment les communautés de *Porkanuni/Portocannone* (en Molise) et de *Shën Kolli/San Nicola* (en Calabre). Toutes les désignations de cette espèce se basent sur des motivations phytomorphiques renvoyant aux trais morphologique de la plante ; en particulier, les désignations repérées en Campanie et en Basilicate sont représentées par la même forme lexicale.



CARTE 19. *Picris hieracioides* L.

Picride fausse épervière

LÉGENDE 20. *Rosa canina* L. sensu Bouleng.
Églantier des chiens

HABITAT DE LA PLANTE
- Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »
  [tɾondofˈiʎe e ˈɛgəɾ] « rose sauvage » ♦

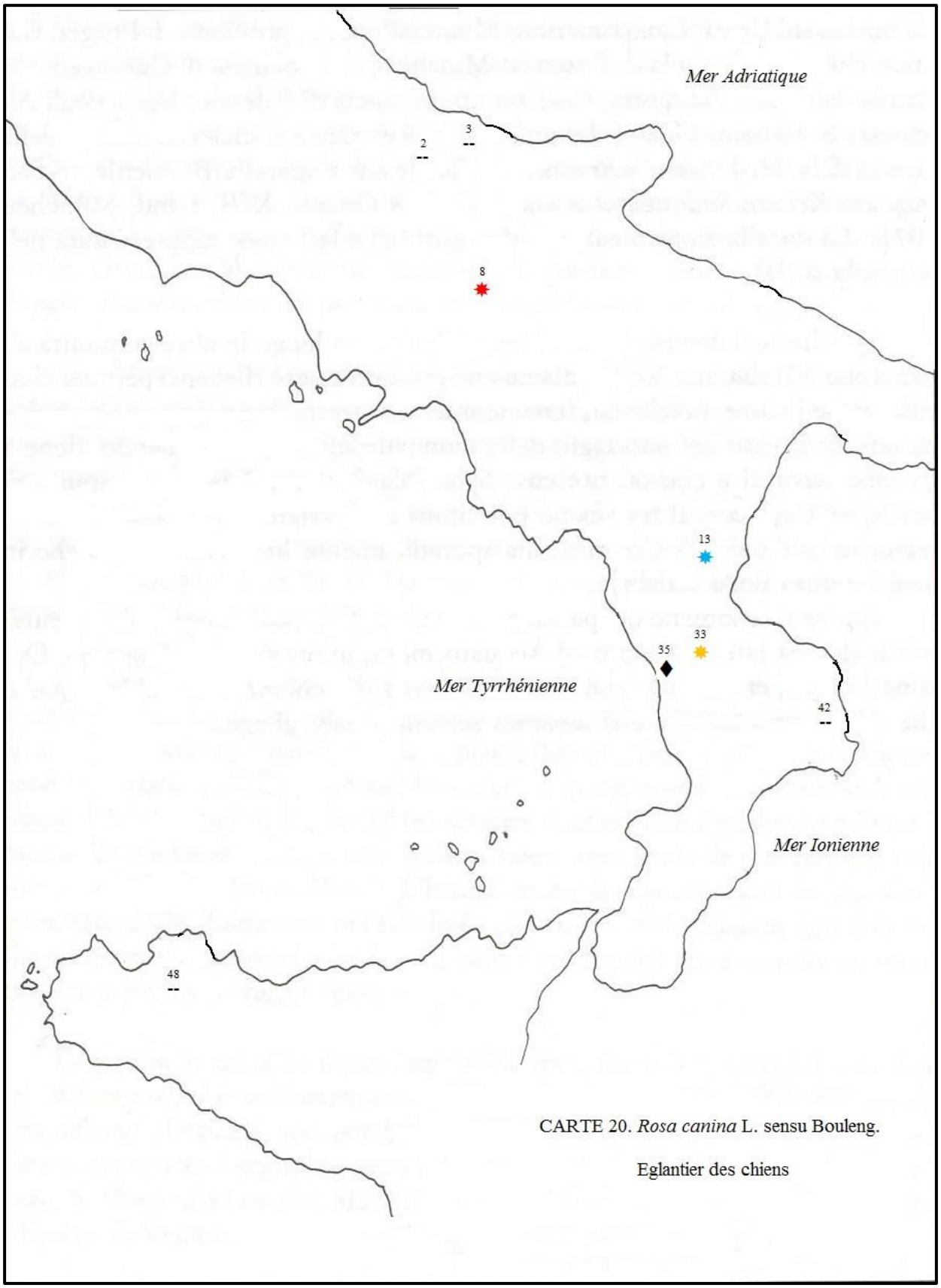
MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [biθcˈɛn] « cul de chien » ✸

- Anthropomorphismes
  Syntagmes avec le nom d'une partie du corps humain comme spécificateur
  [kɾomumbˈiθe] « gratte cul » ✸
  [pitsakˈɔts] « tête + pénis » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 20 montre que l'églantier des chiens est nommé seulement dans les communautés au centre-nord de l'aire enquêtée, tandis que dans les communautés périphériques, en Molise, en Calabre orientale et en Sicile, la plante est connue mais pas nommée. Il est, pourtant possible de distinguer deux micro-aires où les deux typologies de motivations se distribuent : à partir du centre-nord, notamment de la Campanie jusqu'à la Calabre centrale, les désignations de cette espèce se basent sur des motivations renvoyant aux emplois thérapeutiques de l'églantier. Dans la Calabre tyrrhénienne, les désignations de la plante sont motivées par les caractéristiques de l'habitat du végétal.



CARTE 20. *Rosa canina* L. sensu Bouleng.

Eglantier des chiens

LÉGENDE 21. *Silene vulgaris* (Moench) Garke

Silène commun

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Transferts phytonymiques
  [baθˈiʃteʎ], [bˈaθez] « petites fèves » ○

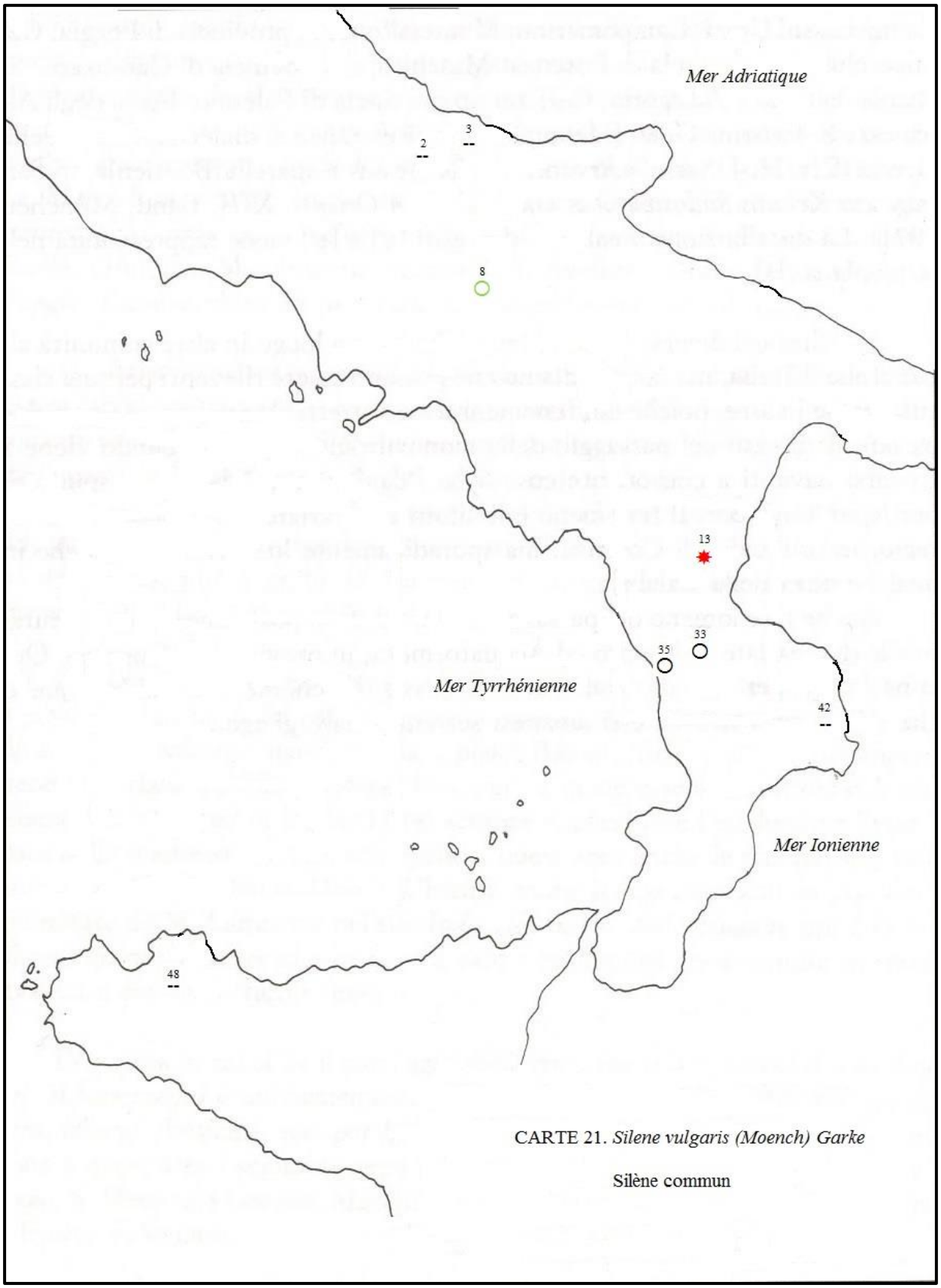
- Objets divers
  Objets à surface convexe
  [potʃarˈac] « pot » ○

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [bˈaθza ˈuʎkut] « petite fève du loup » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 21 montre que le silène commun est nommé seulement dans les communautés au centre de l'aire enquêtée, tandis que dans les communautés périphériques, notamment en Molise, dans la Calabre orientale et en Sicile, la plante est connue mais pas nommée. Pourtant, deux sont les types de motivations qui émergent de la carte : les phytomorphysmes se distribuent aux bordes septentrional et méridional de cette aire au centre de notre réseau, tandis que dans sa marge centre-orientale, notamment en Basilicate, la création lexicale se fonde sur les emplois thérapeutiques de cette espèce.



CARTE 21. *Silene vulgaris (Moench) Garke*

Silène commun

LÉGENDE 22. *Solanum nigrum* L.

Morelle noire

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Transferts phytonymiques
  [pumaðoɾˈic] « petite tomate » ○

HABITAT DE LA PLANTE
- Idée de plante sauvage
  Syntagmes avec un spécificateur signifiant « sauvage »
  [kutˈuɲ i ˈɛgeɾ], [pumðˈɔɾ i ˈɛgəɾ],
  [kumðamˈuɾe e ˈɛgəɾ], [pumbaðˈɔɾza e ˈɛgeɾ] « tomate sauvage » ♦

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Oiseaux aquatiques
  [ʃabˈɔt] « cygne » ✸

  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [pumðˈɔɾi ɟˈaɾpɾit] « tomate du serpent » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 22 montre que la morelle noire est nommée dans la majorité des communautés enquêtées, exception faite pour *Katundi/Greci* (en Campanie) où la plante est connue mais pas nommée. La distribution des trois typologies motivationnelles identifiées n'est pas régulière. On observe une correspondance de motivations entre le nord (en Molise) et le sud (en Sicile) de l'aire enquêtée où les phytonymes sont motivés sur la base des caractéristiques de l'habitat du végétal. Ces deux zones extrêmes trouvent une correspondance avec les aires centrales du réseau, notamment en Basilicate et dans la Calabre centrale, où l'on trouve la même motivation renvoyant aux caractéristiques de l'habitat, représentée par les mêmes formes lexicales. Les motivations construites sur la base des emplois thérapeutiques de cette espèce se trouvent dans deux localités opposées du réseau, notamment en Molise et dans la côte tyrrhénienne de la Calabre centrale. La zone située dans la partie orientale extrême de l'aire enquêtée, notamment la côte ionienne de la Calabre centrale, connaît des désignations de cette espèce fondées sur les caractéristiques morphologiques de la plante.

CARTE 22. *Solanum nigrum* L.

Morelle noire

LÉGENDE 23. *Taraxacum officinale* Weber

Pissenlit vulgaire

MORPHOLOGIE DE LA PLANTE ET DE SES ORGANES
- Objets divers
  Objets sphériques
  [bubuʌˈɛʃez] « petites boules » ○

MÉDECINE POPULAIRE
- Anthropomorphismes
  Activités anthropomorphiques
  [taɾˈaks] « secoue ! » ✹

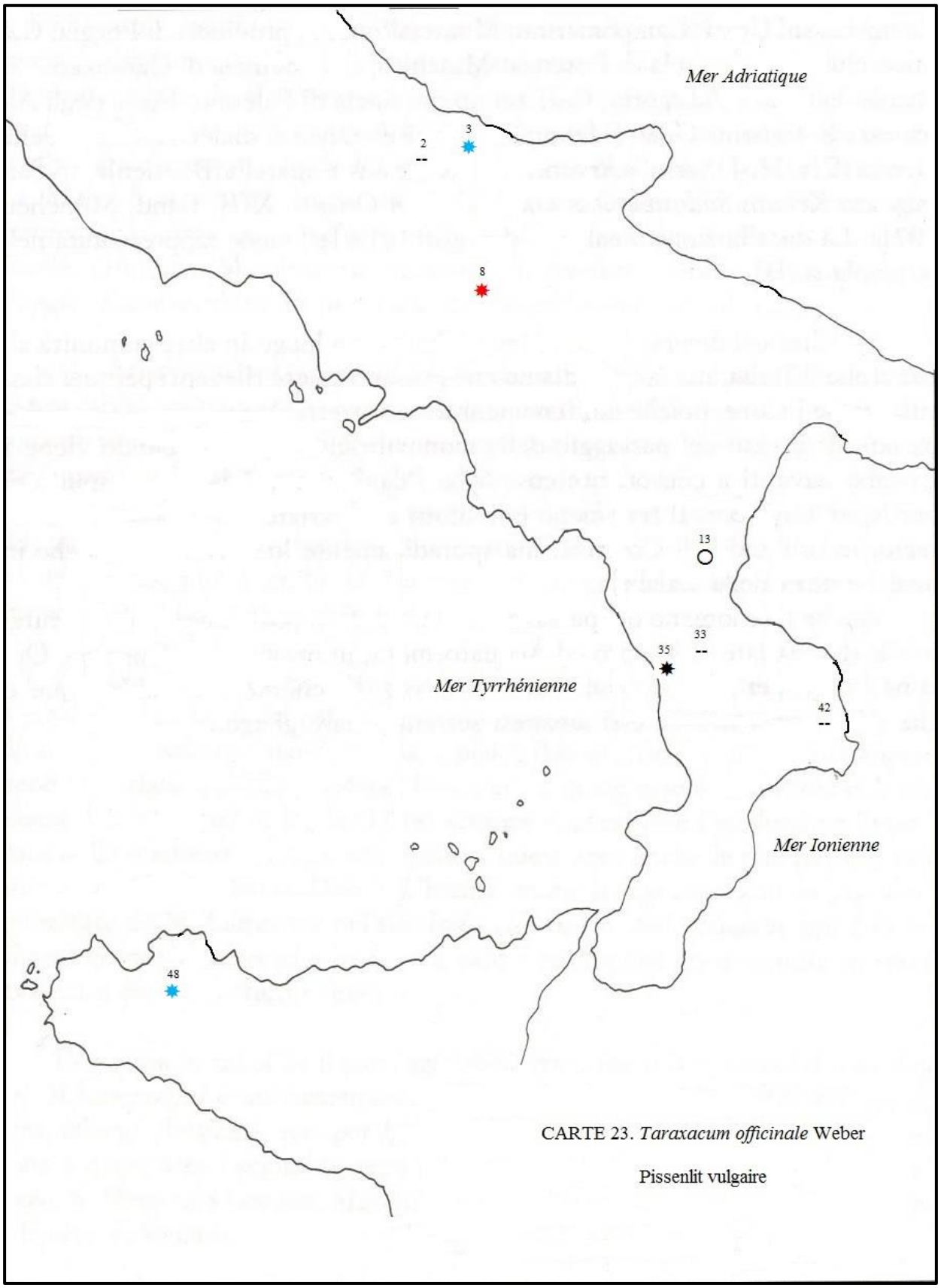
- Zoomorphismes
  Syntagmes avec un zoonyme comme spécificateur
  [bolaɟˈɛl] « couilles de coq » ✹

- Qualificatifs
  [mjeguɬˈɔɾe] « brumeuse » ✹

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 23 montre que le pissenlit vulgaire est nommé dans la majorité des communautés enquêtées, sauf qu'à *Munxhufuni/Montecilfone* (En Molise), à *Shën Sofia/Santa Sofia* (dans la Calabre centrale) et à *Shën Kolli/San Nicola* (dans la Calabre centre-orientale) où cette espèce est connue mais pas nommée. La carte permet de relever deux typologies motivationnelles qui se distribuent à l'ouest et à l'est de l'aire enquêtée de manière uniforme : à partir du Molise, en passant pour la Campanie, la Calabre occidentale jusqu'à arriver en Sicile, la création lexicale se construit sur une motivation centrée sur les aspects thérapeutiques de ce végétal. En revanche, à l'est de l'aire d'enquête, notamment en Basilicate, les formes sont motivées par les traits morphologiques de la plante.



CARTE 23. *Taraxacum officinale* Weber

Pissenlit vulgaire

LÉGENDE 24. *Urtica dioica* L.

Ortie dioïque

MÉDECINE POPULAIRE
- Résidus de la combustion
  [ɣˈiθ], [xˈiðez], [xˈið], [ˈiθ], [xˈiðez] « cendres »

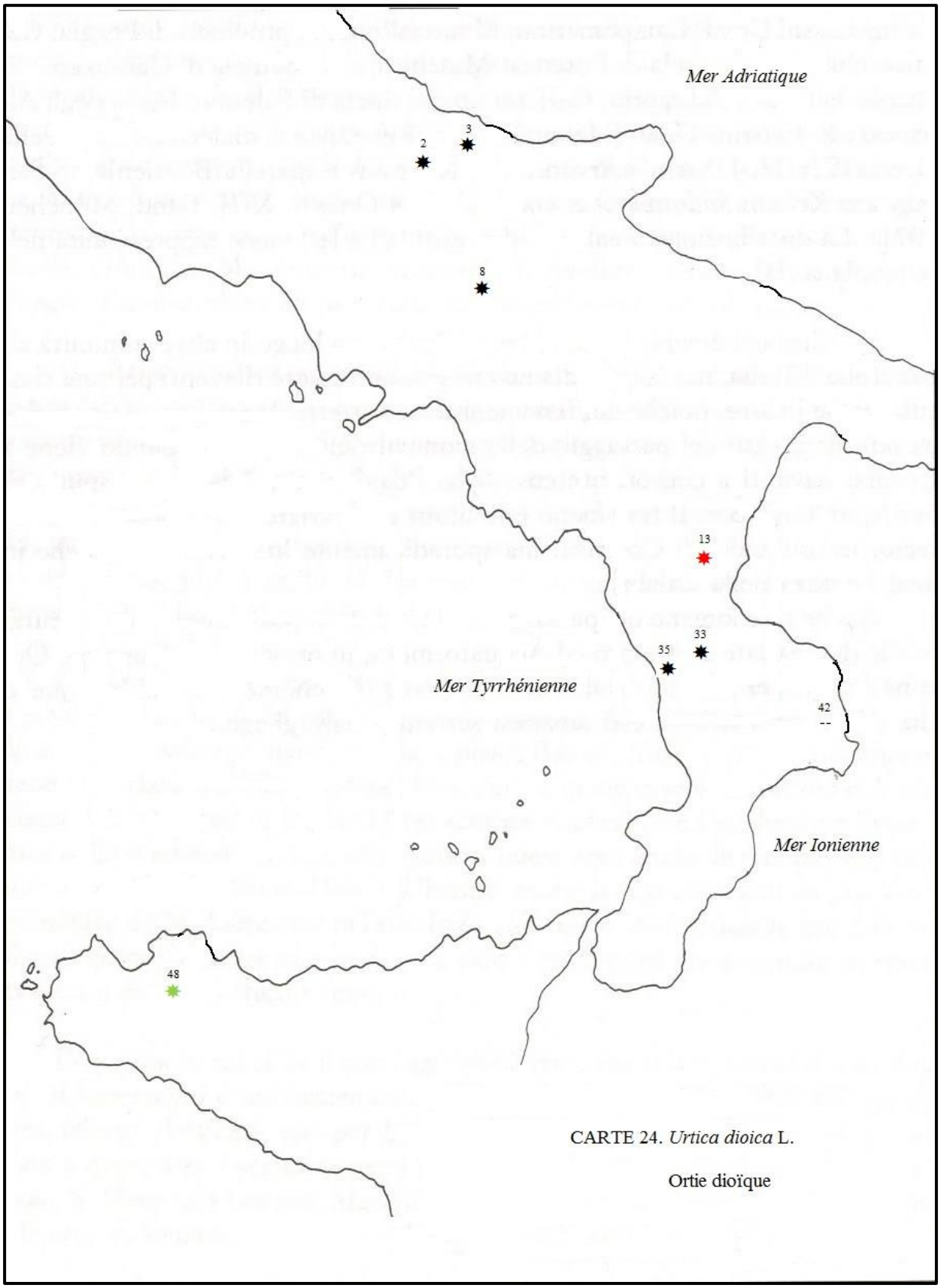
- Syntagmes avec un qualificatif comme spécificateur
  [xˈiθ e bˈut] « cendres douces »

- Anthropomorphismes
  Activités anthropomorphiques
  [arðˈikuʁ] « qui brûle »

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 24 montre que l'on attribue des désignations à l'ortie dioïque dans la majorité des communautés enquêtées, à l'exception de *Shën Kolli/San Nicola* (dans la Calabre centre-orientale) où la plante est connue mais pas nommée. Les désignations de cette espèce se basent toutes sur une même typologie motivationnelle renvoyant aux emplois thérapeutiques de cette espèce ; en particulier, en Molise, Campanie et dans la Calabre centre-occidentale, on trouve les mêmes formes lexicales, tandis que les noms sicilien et lucanien traduisent cette motivation de manière différente.



CARTE 24. *Urtica dioica* L.

Ortie dioïque

LÉGENDE 25. *Xanthium italicum* Moretti
Lampourde d'Italie

MÉDECINE POPULAIRE
- Zoomorphismes
  Petits mammifères
  [ɾˈits] « hérisson » ✸

-Transferts phytonymiques
  [rˈɔðez] « rose » ✸

  Pas de réponse --

Synthèse de la distribution aréale des motivations.

La carte 25 montre que la majorité des points de notre réseau désignent la lampourde d'Italie sauf ceux qui se localisent dans la partie méridionale (Sicile et Calabre orientale) et centre-septentrionale (Campanie). À l'extrême nord de l'aire enquêtée, notamment en Molise, et en Basilicate et Calabre centrale, la création lexicale se base sur une typologie motivationnelle construite sur les emplois thérapeutiques caractérisant cette espèce ; en particulier, une même forme lexicale désigne cette plante en Molise, en Basilicate et dans la Calabre occidentale.

CARTE 25. *Xanthium Italicum* Moretti

Lampourde d'Italie